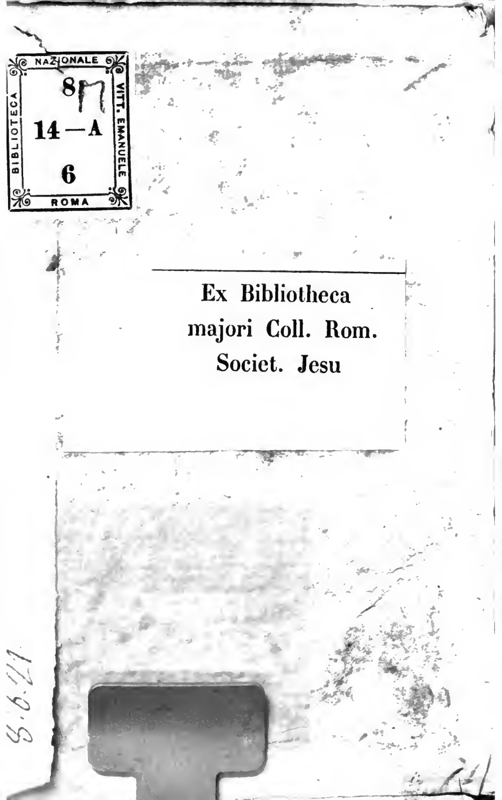
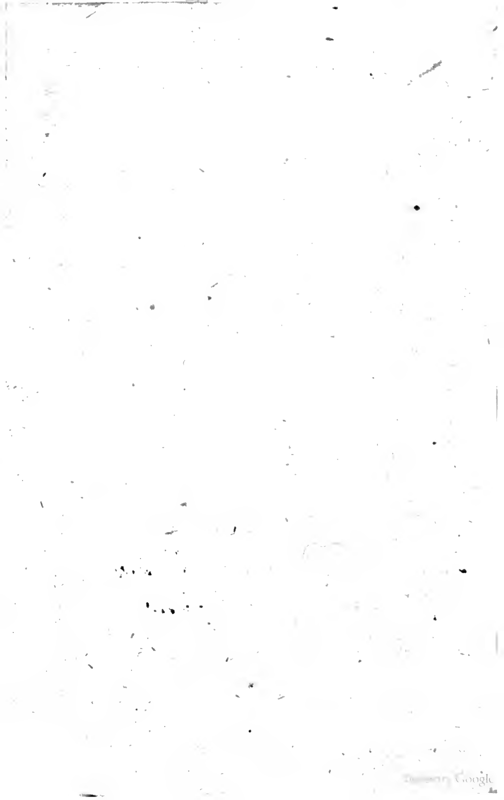






SERMONS PRÊCHEZ DEVANT SON ALTESSE ROIALE MADAME LA DUCHESSE D'YORK,

Par le R.P. CLAUDE LA COLOMBIERE, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME SECOND

TROISIE'ME EDITION.




A LYON,
Chez ANISSON, & POSUEL.

M. DC. LXXXXII.
Avec Approbation & privilege du Roi.

TABLE
DES SERMONS CONTENUS en ce second Volume.

SERMON VINTIE'ME,

Pour le jour du Corps de Dieu.


ESUS-CHRIST *témoigne dans l'institution de la Sainte Eucharistie, le desir extrême qu'il a de s'unir à nous, son amour le fait comme sortir hors de luy méme pour ne plus vivre que dans nous, & s'oublier en quelque sorte soi-méme, pour ne vivre plus que pour nous.*

SERMON VINT-UNIE'ME,
De la Sainte Eucharistie.

L'Eucharistie est un Sacrement de foi & d'amour, il faut en approcher avec Foi & Amour, le peu de soin qu'on a de s'y preparer marque qu'on y va sans Foi, & le peu de fruit qu'on en retire, marque qu'on y est allé sans Amour.

SERMON VINT-DEUXIE'ME,
De la Sainte Eucharistie.

On peut multiplier les Communions sans manquer

de respect envers le Corps du Sauveur, & sans se rendre cette action inutile.

SERMON VINT-TROISIE'ME,
Pour le jour de la Transfiguration.

Les Chrêtiens doivent esperer dans l'exercice de la vertu, les mémes avantages qui leur font aimer le vice, puis qu'elle ne nuit point aux interêts temporels, mais qu'elle les favorise extrémement, & que bien loin d'étre ennemie des plaisirs, elle en est une source tres-abondante.

SERMON VINT-QUATRIE'ME,
Pour le jour de la Transfiguration.

Le desir qui porte à quelqu'autre objet qu'à Dieu seul trouble le cœur & sa possession ne le calme point.

SERMON VINT-CINQUIE'ME,
De la Présentation de la Sainte Vierge.

S'il faut choisir un tems pour se donner serieusement à Dieu, la jeunesse doit étre preferée à tous les autres tems, parce qu'il y a plus de necessité de le faire en cêt âge là, plus de bienséance & de merite.

SERMON VINT-SIXIE'ME.
Pour le jour de la Conception immaculée de la Sainte Vierge.

La Conception immaculée n'est pas seulement un des plus-grands privileges que la Sainte Vierge ait reçû, mais elle est en MARIE *la source de tous les autres privileges qui lui ont été accordez.*

SERMON VINT-SEPTIE'ME,
Pour le jour de la Conception immaculée de la Sainte Vierge.

Dieu distingua la Sainte Vierge des autres hommes au moment de sa Conception, en la preservant du peché, elle se distingua aussi de sa part en répondant d'abord à la grace.

SERMON VINT-HUITIE'ME,
Pour le jour de la Purification. de la Sainte Vierge.

La Sainte Vierge fait en ce jour un double sacrifice à Dieu; elle lui sacrifie ce qu'une Mere a de plus cher qui est son Fils bien aimé, & ce qu'une Vierge a de plus precieux qui est l'honneur de sa Virginité.

SERMON VINT-NEUVIE'ME,
Pour le jour de la Purification de la Ste Vierge.

On a toûjours estimé & loüé la pureté de la Sainte Vierge, cette vertu pourtant n'auroit rien eû de fort considerable à l'égar de MARIE, *si son amour pour la pureté n'eût été trés-tendre & tres-dés-interessée.*

SERMON TRENTIE'ME,
Pour le jour de l'Annonciation de la Ste Vierge.

La force & grandeur d'ame de la Sainte Vierge efface toutes les plus-hautes idées que la morale ait jamais donné du Magnanime *dans le refus qu'elle fait de la Maternité Divine, & dans l'acceptation de cette même Maternité.*

SERMON TRENTE-UNIE'ME,
Pour le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge.

La gloire de la Sainte Vierge dans le Ciel est pleine & surabondante. Elle ne regrette rien dans la gloire, elle n'y a méme rien à regreter; elle n'y desire rien, & n'y a rien à desirer; elle n'y envie rien, mais méme elle n'y a rien à envier à personne.

SERMON TRENTE-DEUXIE'ME,
Pour le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge.

L'humilité profonde de la Sainte Viege, & ses profondes humiliations nous font juger combien elle est élevée dans la gloire.

SERMON TRENTE-TROISIE'ME,
Pour le jour de la Nativité de la Ste Vierge.

Quelque difficulté qu'il y ait à faire le Panegyrique d'un Prince naissant, MARIE Enfant & Naissant en fournit un fort grand sujet; par ce qu'elle a fait depuis sa Conception, & par ce qu'elle doit faire tout le cours de son âge.

SERMON TRENTE-QUATRIE'ME,
Pour le jour de la Nativité de la Ste Vierge.

Il faut observer trois choses dans la naissance misterieuse des fidelles, les soins qui la précedent; les tranchées qui l'accompagnent, & la joye dont elle est suivie.

SERMON TRENTE-CINQUIE'ME,
Pour la Fête du Scapulaire de la Sainte Vierge.

La devotion du Scapulaire est une voye seûre pour

s'asseûrer de la protection de la Sainte Vierge, parce qu'elle s'est étroitement engagée de proteger ceux qui porteront ce Saint Habit, nous l'y engageons encore plus fortement dés-lors que nous nous attachons à cette devotion.

SERMON TRENTE-SIXIE'ME,
Pour le jour de Saint Joseph.

L'alliance de JOSEPH *avec* MARIE *a été le fruit d'une tres-grande Sainteté où il étoit parvenu avant son Mariage, & elle a été la cause d'une Sainteté encore plus-grande, où il a été élevé par ce Mariage.*

SERMON TRENTE-SEPTIE'ME.
Pour le jour de Saint François de Borgia.

La mortification a reduit le Corps de S. François de Borgia à souffrir toutes choses sans resistance, & elle a mis son esprit en état d'agir sans peine & sans interruption.

SERMON TRENTE-HUITIE'ME,
Pour le jour de Saint Bonaventure.

Saint Bonaventure a allié une humilité tres-profonde avec une trés-profonde Doctrine, & une Devotion tres simple & tres-tendre avec une merveilleuse Subtilité, de sorte qu'il peut être appellé le Docteur Humble & Devot par excellence.

SERMON TRENTE-NEUVIE'ME,
Pour le jour d'une Véture.

JESUS *est le chaste Epoux que les Filles recherchent se retirant dans la Religion; cét Epoux a de la*

Beauté, mais cette beauté est cachée, & on le possede long-tems sans le voir. Il est Noble cét Epoux, mais il n'a point de bien pour soûtenir sa naissance & enrichir son Epouse, de qui il ne demande pour toute dote que la pauvreté. Son Amour est tres ardent & tres sincere, mais sa jalousie va de pair avec sa tendresse.

SERMON QUARANTIE'ME,
Pour la Profession d'une Religieuse.

Une Fille par la Profession devient Religieuse, c'est-à-dire, qu'elle ne vit plus dans le monde; elle devient bonne Religieuse lorsque le monde ne vit plus en elle. Elle devient Religieuse Parfaite lorsque JESUS-CHRIST *vit en elle au lieu du monde,*

SERMON QUARANTE-UNIE'ME,
Pour le jour de S. Etienne premier Martyr.

Saint Etienne a été un parfait exemple de charité, & le premier exemple de la charité parfaite.

SERMON QUARANTE-DEUXIE'ME,
Pour le jour de S. Jean Baptiste.

Saint Jean Baptiste a tres-bien rempli la qualité de Precurseur de JESUS-CHRIST, *montrant & marchant le premier par les voyes que le Sauveur devoit tenir & enseigner aux autres hommes.*

Fin de la Table du second Volume.

SERMON



SERMON XX.

POUR LE JOUR DU CORPS DE DIEU.

Cùm dilexiſſet ſuos, qui in mundo erant, in finem dilexit eos.

Comme JESUS *avoit aimé les ſiens, qui étoient dans le monde, il les aima juſqu'à la fin.* S. Jean chap. 13.

JESUS-CHRIST témoigne dans l'inſtitution de la Sainte Euchariſtie le deſir extréme qu'il a de s'unir à nous; ſon amour le fait comme ſortir hors de lui-méme pour ne vivre plus que dans nous, ſon amour fait qu'il s'oublie en quelque ſorte ſoi-méme pour ne vivre plus que pour nous.

PARMI les argumens dont nos adverſaires ſe ſont ſervi, pour combatre l'Euchariſtie, je n'en trouve point de moins plauſibles, que ceux qui attaquent le changement des ſubſtan-

ces,la multiplication,& la reduction du Corps du Sauveur. Si quelque chose pouvoit ébranler ma foi sur ce Mistére, ce ne seroit pas de cette puissance infinie que Dieu y fait voir, que je douterois, ce seroit plûtôt de l'amour extréme qu'il nous y témoigne. Comment ce qui est pain devient-il chair, sans cesser de paroître pain? Cōment le corps d'un homme se trouvent-il en même-tems en plusieurs lieux? Comment peut-il être renfermé dans un espace presqu'indivisible ? A tout cela je n'ai qu'à répōdre que Dieu peut tout. Mais si l'on me demande comment il se peut faire que Dieu aime une créature aussi foible , aussi imparfaite , aussi miserable que l'homme & qu'il l'aime avec passion , avec transport; qu'il ait pour cét homme des empressemens, qu'un homme-même n'auroit pas pour un autre homme; Je confesse, Messieurs, que je n'ai nulle réponce, & que c'est une verité qui me passe. On ne peut pas dire , ce me semble , que cét amour soit un effet de sa bonté infinie , veû que la bonté & l'amour n'ont aucun rapport essentiel , qu'ils ont des objets tout différens , qu'on peut-être bon & n'aimer pas, qu'on peut aimer ardemment sans être bon. Les foiblesses , les miseres; les pechez-même peuvent être l'objet de la bonté. Elle supporte les foibles , elle soulage les miserables , elle fait grace aux pecheurs. Mais l'amour ne s'attache qu'au bien , c'est-à-dire , à ce qui est parfait, à ce qui paroît excellent, & c'est pour cela, qu'on veut être bon pour tout le monde , mais qu'on veut choisir ce qu'on doit aimer.

Cependant , supposé ce que la Foi nous enseigne du Saint Sacrement , on ne peut pas douter

que le Fils de Dieu n'ait de l'amour pour les hommes, pour lesquels les autres Mistéres nous apprennent qu'il a eu tant de bonté. *Sacramentum Altaris est amor amorum*, dit le dévot saint Bernard, le Sacrement de l'Autel est l'amour des amours, c'est-à-dire, l'effet du plus-grand de tous les amours. Pleût-à-Dieu que je pûsse vous donner l'intelligence de cette proposition aussi aisément, qu'il me sera facile de la prouver. Mais ce que vous ne pouvez pas attendre de moi, vous devez l'esperer du Saint Esprit; & le demander par l'entremise de son Epouse. *Ave Maria.*

Tous ceux qui ont comparé l'amitié avec l'amour, ont trouvé mille différences entre ces deux passions, mais il me semble ou qu'il n'y en a qu'une, ou qu'elles se peuvent toutes reduire à une seule. On peut dire que l'amitié est un amour plus-doux, plus-tranquille, plus-moderé; & que l'amour est une amitié qui va jusqu'au transport, jusqu'à l'extase, qui ne garde nulles mesures, qui ne se nourrit que d'excez, selon l'expression de Richard de Saint Victor : *Amor excessibus vivit.* Un ami se plaît en la compagnie de son ami, il le révoit toûjours avec joye. Mais un amant ne peut pas même s'éloigner de la personne qu'il aime; il languit si elle est absente, & en sa présence il est mûet, il est interdit, il est même hors de soi. Un ami fait volontiers part de ses biens à celui, à qui il a donné son amitié; Un amant donne tout, il oublie ses interêts propres, il s'oublie, il se consume lui-même pour son amour. De-sorte-que pour definir l'amour, on peut dire, ce me semble, que c'est une passion, qui nous fait vivre

dans un autre, & pour un autre. Dans un autre par le desir ardent & continuel qu'on a de s'unir à l'objet de sa passion ; pour un autre par le zele avec lequel on s'emploie sans cesse, on se sacrifie même pour cêt objet.

C'est par cette definition que je prétens vous montrer que l'Eucharistie est un Mistére d'amour, & que Jesus-Christ y fait toutes les actions d'un amant veritablement passionné. Je vous ferai voir dans le premier Point le desir extréme qu'il y témoigne de s'unir à nous ; & dans le second le parfait desinteressement, le devoûëment avec lequel il s'y donne à nous. Son amour le fait comme sortir hors de lui même, pour ne vivre plus que dans nous. Son amour fait qu'il s'oublie soi-même en quelque sorte, pour ne vivre plus que pour nous. Voila tout le sujet de nôtre entretien.

De toutes les circonstances de ce Mistere, il n'y-en-a pas une, qui ne me fournisse une preuve pour la premiere proposition que j'ai avancée. Jesus-Christ témoigne dans l'Eucharistie un desir extréme de s'unir à nous, parce-que dans le tems qu'il vient à nous par ce Sacrement, tous les motifs qui l'avoient porté à se révêtir de nôtre chair ont cessé ; il n'y a plus de necessité de nôtre part. L'ouvrage de la Rédemption est accompli ; nos chaînes sont brisées, nos ennemis vaincus, les portes de l'Enfer ont été fermées, celles du Paradis ouvertes. Jesus est rémonté à son Pere, pourquoi donc revient-il tous les jours invisiblement sur la terre, si ce n'est parce qu'il ne peut se separer des hommes, & que ses délices sont d'é-

tre avec eux ? En second lieu, c'est du plus haut point de la gloire, où il est élevé, qu'il songe à venir loger dans nos cœurs; comme s'il manquoit quelque chose à son bon heur ; tandis-qu'il est éloigné de nous. N'est-il pas vrai, Messieurs, qu'il faut qu'un desir soit bien violent, lors-qu'il peut subsister dans le Ciel, où est le comble de tous les desir ? Quand je considere Jesus-Christ sur nos Autels, dans l'état humble, & obscur, où il veut bien s'y trouver, & que d'ailleurs je fais réflexion à la gloire immense, dont il joüit depuis son Ascension ; il me semble voir un grand Prince qui étant parvenu par son mérite, & par sa valeur à la premiere Couronne de l'Univers, conserve sur le trône des inclinations qu'il avoit conçeuës dans sa premiére fortune, qui se dérobe tous les jours à la belle & nombreuse Cour qui l'environne, & sous un habit qui le d'éguise entiérement ; se rend sans équipage, & sans bruit au-prés de la personne qu'il aime.

Ce qui marque encore davantage l'ardeur de sa passion, c'est qu'il n'est ni tems, ni lieu qui ne lui paroisse propre pour cette entreveuë ; il est prêt à toutes les heures, il attend son épouse tan-tôt sous un lambris doré, & tantôt sous une grange, il la va chercher dans les chaumines, & même dans les hôpitaux, il n'est rebuté ni par la pauvreté de ses habits, ni par les ordures, & les incommoditez de sa demeure. Mais considerez je vous prie, à quoi il s'expose en revenant ainsi deguisé parmi les hommes ? Combien de mépris, combien d'insultes est-il obligé d'essuïer tous les jours ; & des mauvais Chrêtiens, & des infidelles ? com-

bien de libertins, combien d'héretiques le traitent sur nos Autels comme une Divinité ridicule accusant ou d'idolatrie, ou de foiblesse ceux qui l'adorent sous des déôrs si méprisables, & renouvellent tous les outrages qu'il souffrit à sa Passion, au sujet de la Roïauté qu'il s'attribuoit. Je ne parle point des mauvais Prêtres, qui ne lui font pas aujourd'hui une persecution moins sanglante que celle, qui lui fut suscitée par les Pontifes, & par les Docteurs de Jérusalem.

Je ne dis point comme en cherchant une ame sainte, il tombe tous les jours entre les mains de ses ennemis, qui lui font endurer une seconde passion beaucoup plus cruelle que celle qu'il a soufferte pour nous sauver. Tout cela ne l'arrête point, & sa résolution me fait ressouvenir de ce Heros si celebre dans l'histoire ancienne, lequel aprés être sorti de sa patrie desolée, à travers le fer & le feu, tout couvert de sang & de blessures, s'étant apperçû que sa chere épouse y étoit restée, se resolut pour la réjoindre, de se r'engager dans tous les perils, qu'il avoit déja essuïez. *Stat casus renovare omnes omnemque reverti per Troïam, & rursum caput objectare periclis.* Que venez vous donc chercher mon aimable Maître en cette terre maudite? Ne savez vous pas que vos ennemis y regnent par-tout, qu'ils conservent encore tout leur venin, qu'ils sont toûjours alterez de vôtre Sang? Ne vous souvient-il plus des mauvais traittemens que vous avez receûs parmi nous. Est-ce que vous n'étes pas encote saoulé d'opprobres? Il est vrai que vous aurez le plaisir de vous unir fort étroitement avec vos éleûs; mais combien de fois serez-vous

contraint d'avoir pour des réprouvez, pour des Demons les mêmes complaiſances, qui ne ſont deûës qu'aux ames ſaintes? C'eſt pour vous un ſéjour bien agreable que le ſein d'une perſonne chaſte & fervente, mais combien eſperez vous d'en trouver dans cette foule de Chrêtiens, qui communieront aux grandes Fêtes. Pourrez-vous bien ſupporter la froideur de tous les autres, leur mépris, leur peu de foi, & ſur tout l'épouvantable corruption de leur cœurs. Vous n'aurez point d'horreur de la bouche, ni de l'eſtomac de ce blaſphemateur, de ce médiſant, de cét ivrogne, de cét impudique. Dieu d'amour & de pureté! Vous qui ne pouvez ſouffrir que rien de ſoüillé entre dans vôtre Royaume; Vous, qui ne verſez vos dons, que dans les ames pures, & innocentes; vous-vous plongerez vous-même tout entier dans ces ordures?

Concevez, Meſſieurs, concevez s'il eſt poſſible quelle eſt la haîne que Dieu a pour le peché, elle eſt infinie, elle eſt irreconciliable, elle eſt moindre toute-fois en quelque-ſorte que le deſir qu'il a de venir en nous, puiſqu'il aime-mieux s'abandonner, pour-ainſi-dire, aux ſacrileges embraſſemens des plus-infames pêcheurs, que de renoncer aux délices qu'il goûte en la compagnie de ceux qu'il aime.

Ce deſir ſe produit encore admirablement par les eſpeces ſacrées, ſous leſquelles il ſe donne à nous. Car s'il eſt vrai, comme la Têologie nous l'enſeigne que la matiére des Sacremens eſt un ſigne viſible, & comme une parole muëtte, qui nous déclare le deſſein que Dieu a eu dans leur in-

ſtitution : Si cela eſt, dis-je, qu'eſt-ce que Jeſus-Chriſt nous veut faire entendre, quand il nous préſente ſon corps ſous les eſpeces du pain ? Si ce n'eſt que comme le pain n'eſt que pour être mangé, auſſi n'eſt-il lui-méme ſur l'Autel que pour être nôtre viande: Que comme la viande n'a point d'autre fin que d'être unie à nos corps, qu'elle n'auroit point d'autre paſſion que celle-là ſi elle avoit du ſentiment ; point d'autre deſir, ſi elle étoit doüée de raiſon ; auſſi ne deſire-t-il lui-même que de s'unir à nous, & qu'il le deſire avec la même-ardeur, avec le même empreſſement ; & ſi je l'oſe d-re, avec la même violence, que chaque choſe tend à ſa fin, & à ſa felicité naturelle.

Voulez-vous ſavoir ce que Jesus-Christ nous dit par ces eſpeces miſtérieuſes ? Il nous répeté inceſſamment ce qu'il dit à ſes Apôtres, lors-qu'il inſtitua l'Euchariſtie ; & que le pain materiel nous diroit lui-même, s'il pouvoit parler. *Accipite & manducate.* Prenez & mangez. Vous-vous trompez ſans doute, qui que vous ſoyez qui ne nous préchez que le reſpect & la réverence pour ce pain quotidien ; Ce n'eſt pas à moi à examiner vos intentions, mais certainement vôtre langage ne s'accorde pas avec le langage de Jeſus Chriſt. Lors-que Dieu deſcend ſur la montagne de Sinaï, révétu de feux, & d'éclairs, ne parlant que par le ſon terrible des trompettes ; Je comprens que ſon deſſein eſt de remplir de terreur ce peuple indocile & ſeditieux. *Vt enim probaret vos, venit Dominus, & ut terror illius eſſet in vobis.* Mais ici, mon aimable Maître, ſi vous ne demandez de moi que des hommages, permettez-

moy de vous le dire, vous nous expliquez assez mal vos intentions. Que vois je dans cette Hostie, qui me fasse connoître vôtre volonté? Si vous voulez que je m'éloigne par respect de vôtre table? Ce pain peut bien réveiller mon appetit; mais je ne vois pas, comme il peut me porter à des sentimens de crainte. Il est vray qu'on vous dresse des trônes dans nos Eglises, & qu'à la lumiére de mille flambeaux, on y fait briller autour de vous ce qu'il y a de plus précieux dans la nature, mais tout cela est de l'invention des hommes, c'est leur voix & non pas la vôtre, que cét appareil me fait entendre; Ce sont des hommes qui vous ont élevé sur des Autels, mais c'est vous même qui avez bien voulu vous cacher sous un peu de pain, ce pain seroit encore mieux sur une table, que sur un trône, & dans l'estomac des Chrêtiens qu'exposé seulement à leurs adorations.

Mais qu'est il necessaire d'avoir recours aux signes & aux conjectures; puis que nous avons dans l'Evangile des paroles si expresses? En combien de manieres le Fils de Dieu nous a-t-il fait connoître le desir qu'il a de s'unir à nous par ce Sacrement? Il ne s'est pas contenté de nous le présenter comme une viande, afin que l'amour que nous avons tous pour la vie, nous invite à le recevoir; mais pour exciter davantage nôtre faim, il a déclaré que toutes les autres viandes, & la Manne-même, n'approchoient pas de celle ci; que la Manne n'avoit pas empêché les Israëlites de mourir, mais que ce pain rendroit immortels tous ceux qui en useroient. *Qui manducat hunc pa-*

nem, vivet in æternum. Ce n'est pas encore assez, l'esperance de devenir semblable à Dieu avoit porté Adam à manger d'un fruit, dont le Seigneur lui avoit interdit l'usage : Jesus-Christ promet à tous ceux qui le recevront à l'Autel, qu'ils seront élevez au même rang, où le premier homme avoit inutilement porté son ambition. *Sicut misit me vivens Pater, & ego vivo propter Patrem, & qui manducat me : & ipse vivet propter me.*

De-plus il conjura tous ses Disciples de renouveller souvent cette Cene mistérieuse. Il leur fait entendre qu'en cela ils lui donneront des marques de leur souvenir & de leur amour. Il n'oublie pas le motif de la crainte, qui a tant de pouvoir sur la plû-part des esprits ; il nous menace de la mort, si nous refusons de prendre sa Chair en nourriture. *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis.* Enfin il met tout en usage, pour allumer en nous un grand desir d'aller à lui, afin-que rien ne s'oppose à celui qu'il a de venir en nous, & de s'unir étroitement avec nous.

Cela supposé, si l'amour est une passion, qui nous fait vivre hors de nous-même, par le desir qu'elle nous inspire de nous unir avec ce que nous aimons : n'ai-je pas raison de dire que le nom d'Amant, ne convient mieux à personne, qu'au Sauveur du monde, & qu'il n'a lui-même jamais mieux rempli ce beau nom, que dans le mistére de l'Eucharistie ? Il ést vray que par l'Incarnation, Dieu s'est uni parfaitement à nôtre nature; mais je vous prie de considerer que cette union Hipostatique n'a pas été la fin de son Incarnation, comme l'union Sacramentelle a été la fin de l'institution du Sa-

crement. Dieu s'eſt revetu de nôtre chair, non pas préciſement pour s'unir à nous; mais afin d'avoir un corps ſuſceptible des douleurs, qu'il vouloit ſouffrir pour nous. Il s'eſt fait homme pour ſauver les hommes; ç'a été zéle, bien-veillance, compaſſion, une eſpece d'amour, ſi vous le voulez; mais certainement ce n'a été ni tendreſſe, ni complaiſſance; ce n'eſt point l'amour qui fait les amans.

Il eſt aiſé de reconnoître la différence qu'il y-a entre ces deux paſſions par la diverſité de leurs objets. Le Fils de Dieu ne s'eſt incarné que pour les pecheurs: *Non ſum miſſus niſi ad oves, quæ perierunt.* Or les Pêcheurs ne peuvent être l'objet de ſa complaiſance; mais ſeulement de ſa compaſſion, au lieu-qu'il n'a inſtitué ce Sacrement que pour les Juſtes. *Vere panis filiorum non mittendus canibus.* Et les Juſtes ne peuvent être que l'objet de ſa tendreſſe. Voila pourquoi Jesus-Christ viſible en ſa chair, ſe plaiſoit avec les pêcheurs; au lieu-qu'il en a horreur ſous les eſpeces ſacramentelles L'Incarnation à été leur délivrance, l'Euchariſtie eſt leur jugement & leur mort. *Qui manducat, & bibit indignè, judicium ſibi manducat, & bibit.* Auſſi ne voyons-nous pas que le Fils de Dieu ait eu des deſirs auſſi ardens de s'incarner, qu'il en fait paroître de ſe donner à nous par ce Sacrement. Toute l'Ecriture eſt remplie des vœux des Patriarches & des Prophetes, on ne trouve par tout que ſoûpirs, que larmes pour flêchir le Ciel, & en faire deſcendre le Rédempteur. Ce Rédempteur eſt appellé l'attente du peuple d'Iſraël, le deſiré des Nations, le deſir des Colines éternelles, mais il s'en faut beaucoup que de la part du Verbe Eternel on voie

de pareilles impatiences. Le monde gemissoit sous la tirannie du Demon depuis la cheûte d'Adam. Le Liberateur lui avoit été promis dés ce tems-là, on n'avoit cessé depuis de le demander, & de l'attendre; & cependant bien-loin de se hâter d'accomplir nos vœux, il attend sans inquiétude que le milieu des tems soit venu, il laisse couler quatre-mille ans d'une dure & cruelle servitude. Mais dans l'Eucharistie il en use d'une maniere toute opposée; il s'est fait prier, il s'est fait solliciter de venir au monde durant l'espace de quarante siécles: maintenant il prie les hommes, il les presse, il leur fait même violence, pour les obliger à le recevoir. Forcez-les, dit-il, dans l'Evangile, forcez-les à prendre part au festin, que je leur ai préparé. *Compelle intrare, ut impleatur domus mea.* C'est que l'amour est extrémement impatient, les autres mouvemens de l'ame ne nous agitent pas avec tant de violence, ils sont plus-doux & plus-lents, ils ne nous ôtent point la liberté, & nous pouvons, comme il nous plaît ou les reprimer, ou les suivre. Mais celui-ci est ennemi des délais; il ne sait ce que c'est que de s'arrêter, il leve en un moment tous les obstacles, il passe par dessus toutes les difficultez, il n'est rien d'impossible, rien de difficile, lors qu'il s'agit de se r'approcher de l'objet de son amour, dans lequel on vit beaucoup plus que dans soi-même.

C'est encore pour cette même raison, que Jesus-Christ ayant voulu que les autres Sacremens ne fussent conferez, ou qu'une seule-fois comme le Batême, la Confirmation, & l'Ordre, ou du moins que trés-rarement, comme le Mariage & l'Extré-

me-Onction ; il nous a laiſſé une liberté entiére à l'égar du Sacrement de l'Autel, & de celui de la Penitence, lequel nous diſpoſe au premier. Nous pouvons recevoir JESUS-CHRIST dans l'Euchariſtie tous les mois, toutes les ſemaines, tous les jours, & il ne faut pas dire qu'en cela il a moins ſongé à contenter ſon amour, qu'à ſoulager nôtre foibleſſe, qui a beſoin d'être ſouvent fortifiée par cette nourriture celeſte ; Car ſi cette nourriture avoit été principalement deſtinée au ſoulagement des foibles, elle ne ſe ſeroit pas appellée le pain des forts, & l'on n'auroit pas raiſon d'en défendre l'uſage fréquent aux imparfaits. Cependant nous voions que les plus robuſtes ſont invitez à en manger plus-ſouvent, & que Dieu en inſpire une plus grande faim à ceux qui ont plus de Sainteté.

Aprés toutes ces reflexions, ne vous paroît-il pas bien étrange, que la plû-part des Chrêtiens ſoient ſi dégoûtez du Corps de JESUS-CHRIST; Qu'ils témoignent ſi peu d'empreſſement de le recevoir? Jeſus eſt dans une impatience incroiable de venir en nous, & il faut nous contraindre d'aller à lui, il faut nous menacer des anatêmes de l'Egliſe, pour nous obliger à communier une fois l'an. Mon Dieu! d'où vient que nous avons des deſirs ſi contraires à vos deſirs? D'où vient que vous ſoûaitez de vous unir à des créatures ſi imparfaites, & que nous avons tant de peine à nous unir à vous qui êtes nôtre unique & nôtre ſouverain bien. Je ſai, Meſſieurs, qu'on a coûtume de s'excuſer ſur ce qu'on ſe ſent indigne d'approcher du Saint des Saints, & ſur le reſpect que l'on porte à une ſi haute Majeſté. Mais ce reſpect prétendu,

ſi je ne me trompe, ce n'eſt qu'un faux prétexte : Voici la veritable raiſon.

Ceux qui ne communient pas, lors-même qu'ils y ſont obligez ſous peine de peché mortel, ſont pour la plû-part des Libertins, qui n'ont pas de Religion, ou du-mois en qui la Foi commence à languir, & à s'éteindre. Ils s'éloignent de la ſainte Table, de peur, diſent-ils, de la profaner, à cauſe des habitudes criminelles où ils ſont encore: mais que ne les quittent-ils ces habitudes criminelles, pour éviter en même-tems & le ſacrilege, & la deſobéïſſance, pour témoigner leur reſpect à l'Egliſe, dont ils ſont les membres, auſſi-bien qu'au Sauveur qui eſt leur Chef ? Quel reſpect, mon aimable Rédempteur, d'aimer-mieux ſe priver de la participation des ſaints Miſtéres, que de renoncer au crime, pour s'approcher de vous avec pureté ? Mal-heureux impudique vous préferez le corps d'une proſtituée au corps de vôtre bon Maître, & vous oſez dire que vous avez du reſpect pour ce ſaint Corps? Dittes que vous avez une attache horrible à vos infames plaiſirs, & que vôtre amour pour le peché va juſqu'à la fureur.

Les autres qui communient moins rarement à la verité, mais qui ſe défendent de le faire tous les huit jours, tous les quinze-jours, quoi qu'ils n'aient, Dieu-merci, nulle attache au peché mortel : Ceux-là, dis-je, peuvent ſe couvrir du prétexte de l'humilité, avec un peu plus de vrai-ſemblance, mais non pas avec plus de verité. L'humilité eſt une vertu : Or comme toutes les vertus ſont liées les unes aux autres, de-telle ſorte qu'on ne peut les ſeparer ; quiconque s'éloigneroit de

l'Autel par un veritable ſentiment d'humilité, par la ſeule conſideration de ſon indignité propre, auroit infailliblement toutes les vertus qui peuvent nous rendre dignes d'en approcher tous les jours. Mais qu'eſt-ce donc qui entretient ces ſortes de gens dans une ſi grande indifference pour ce Sacrement d'amour ? Ce n'eſt pas préciſement qu'ils ſe croient indignes d'y participer; c'eſt qu'ils craignent de faire ce qui pourroit les en rendre dignes, c'eſt peut-être qu'ils craignent même d'en devenir dignes en y participant plus ſouvent. Je m'explique.

On ſent que ſi l'on multiplie les Confeſſions & les Communions, il faudra moderer le jeu, donner des bornes au luxe, rétrancher beaucoup du commerce qu'on avoit avec le monde, que l'uſage fréquent des Sacremens demande néceſſairement cette réforme, qu'il la produit méme inſenſiblement comme malgré-nous ; on prévoit les combats qu'on auroit à ſoûtenir contre Dieu, les réproches qu'il faudroit eſſuier de la part de la conſcience, ſi l'on prétendoit allier une vie tiéde & mondaine avec des communions ſi ſouvent reïterées ; on eſt perſuadé que la préſence de Jeſus-Chriſt imprime à l'ame qni l'a reçeû un reſpect intérieur, qui modere du moins pour un tems la vaine joie, & qui empéche qu'on ne ſe donne tout entier aux plaiſirs accoûtumez. D'ailleurs, on n'ignore pas que Jesus-Christ n'entre pas dans un cœur, pour n'y rien faire, qu'il ne manque pas de l'inviter à renoncer à la vanité à ſe renoncer ſoi-même, s'il eſt poſſible, qu'il l'en ſollicite, qu'il l'en preſſe à chaque viſite, qu'il lui

rend. Tout cela fait peur à une ame lâche & attachée aux creatures, elle aime-mieux se frustrer du pain des Anges, que de se voir engagée en le recevant à vivre d'une vie plus Chrétienne. Ce qui me persuade que je ne me trompe pas dans ce jugement, c'est qu'effectivement on ne trouve pas que l'humilité détourne de cette sainte pratique les personnes vraiment mortifiées & gueries de l'amour propre. Elle fait qu'elles prennent un soin extraordinaire de se purifier, & de préparer leur cœur, elle fait que non-obstant toutes leurs préparations, tous leurs soins, elles vont à la sainte Table avec une extréme confusion, & toutes pénetrées de crainte, mais elles y vont toute-fois avec une sainte confiance; parce-qu'elles se sentent une volonté sincere de plaire à Dieu; & une veritable horreur des mêmes défauts qui font le sujet de leur crainte & de leur confusion.

Que si néanmoins il arrivoit que quelcune de ces personnes vraiment humbles, se voulût retirer de la communion fréquente, effraiée par cette sentence terrible, celui qui me mange & boit indignement, boit & mange sa condamnation, s'il y en avoit quelcune ici, je la conjure au nom du Seigneur de ne prendre pas pour elle ce-qui ne la ragarde nullement. *Quid habes Esther, ego sum frater tuus, noli metuere, non morieris, non enim pro te, sed pro omnibus hac lex cõstituta est:* Que craignés-vous dit le Roi Assuerus à la Reine Esther, lors-qu'il la vit pasmée au pié de son trône: Je suis vôtre Roi, mais je suis aussi vôtre Epoux & vôtre Frere, non, vous ne mourrez pas, je vous en donne ma parole; c'est un crime capital que de venir ici sans

ſans être mandé;mais ce n'eſt pas pour des perſonnes comme vous que cette Loi a été faite.

Ame Chrétienne ! Ame Sainte ! Jesus-Christ vous dit aujourd'hui la même choſe ſur cét Autel. *Quid habes, ego ſum frater tuus ?* Qu'eſt-ce que vous appréendez de vôtre frere, & de vôtre époux ? Pour-quoi redouter une Majeſté que je ne tiens ici voilée, que pour vous donner une liberté entiére de venir à moi ? J'ai dit qu'on ſe rendra coupable de mort en communiant indignement, mais je n'ai point prétendu vous enveloper dans cette menace. Quoi-que vous ne ſoiez pas digne de me recevoir, toute-fois il n'eſt pas indigne de moi d'être reçeû en vous. Vous ne le méritez pas, ſi l'on a égar à vos imperfections, mais ſachez que l'envie que vous avez de devenir plus-parfaite, vous tient lieu auprés de moi d'un fort grand mérite. Otez-moi donc cette vaine crainte, qui s'oppoſe à mes plus ardens deſirs; puis-que je vous invite de vous approcher ; vous devez plûtôt craindre de me déplaire en me refuſant,& de m'offencer par trop de reſpect. *Noli metuere,nõ morieris.* Ne craignez rien encore une-fois de celui qui vous aime avec tant de paſſion, comment pourrois-je me reſoudre à vous faire mourir, moi,qui non ſeulement ne vis que dans vous,mais qui ne vis même que pour vous ? Je vous ai fait voir, Meſſieurs, comment Jesus-Christ au ſaint Sacrement ne vit que dans l'ame Chrêtienne, par le deſir qu'il a de s'unir à elle. Diſons un mot de la ſeconde partie, & faiſons voir qu'il n'y vit que pour cette bien-aimée, par le ſacrifice entier qu'il lui fait de ſa vie & de ſa gloire.

Il est assez mal-aisé de decider, si le Fils de Dieu témoigna plus d'amour aux hommes, ou lors qu'il prit une vie humaine au sein de Marie, ou lors-qu'il perdit cette même vie sur la Croix; Mais il est tout visible, que dans le Sacrement de l'Autel il fait pour nous quelque chose de plus, qu'il ne fit ni à sa Conception, ni à sa Mort; puis-qu'il y reçoit & la vie & la mort en même-tems, qu'il y est produit & sacrifié pour nôtre amour. Oüi, Messieurs, Jesus-Christ vit sur nos Autels, puis qu'il y est lui-même le Prêtre du sacrifice qui y est offert, & il y meurt, puis qu'il est aussi la victime de ce sacrifice. Si l'Eucharistie est une extension de l'Incarnation, comme parle S. Jean Chrisostome, il est vrai en quelque sens que Dieu se fait homme en ce Mistére, & si elle est une figure réelle & effective de sa Passion, comme la foi nous l'enseigne, on ne peut pas douter qu'il n'y soit encore crucifié. Les paroles du Prêtre lui donnent une nouvelle naissance, en le révêtant des especes du pain & du vin. Elles lui donnent une nouvelle mort en separant son Corps de son Sang. En un-mot, il est vivant dans l'Eucharistie, puis qu'il y est au même état qu'il est dans le Ciel, c'est-à-dire, immortel & glorieux; & il y est mort, puis-qu'il y est sans sentiment, puis-qu'il est comme enseveli dans les especes, puis-qu'enfin on peut dire qu'il y est mangé des vers, quand il nous y sert de nourriture.

Mais pour qui est-ce qu'il veut vivre, & qu'il veut encore mourir en ce Sacrement? on ne peut pas dire que c'est pour lui-même qu'il y vit, & qu'il y meurt, puis-qu'il n'y a nul usage de la vie, &

qu'il n'y retire nul avantage de sa mort. Lors-qu'il étoit sur la terre, il ne laissoit pas de goûter quelque plaisir à la veuë du Ciel & de la Terre, dans l'entretien de sa bonne mere & de ses amis & surtout par les mouvemens admirables de son cœur & de son esprit, qui étoient sans cesse occupez, l'un à connoître & l'autre aimer Dieu trés-parfaitement. Mais dans sa vie Eucharistique, il n'est susceptible de nul plaisir; parce-que l'espace indivisible où tout son corps est reduit, le rend incapable de toute operation; il y est à son égar; comme s'il estoit mort effectivement, il n'y a de vie qu'autant qu'il luy en faut pour mourir continuellement pour nôre amour.

La mort qu'il endura sur la croix, fut le prix de nôtre Redemption, mais elle fut aussi la source de toute sa gloire. Il falloit qu'il mourût pour établir cét empire universel, qui lui estoit destiné, & qui devoit estre la récompense de ses humiliations: mais comme depuis qu'il est au Ciel, il possede une grandeur pleine & incapable d'accroissement, il ne peut tirer d'autre fruit de sa mort sacramentelle, que le plaisir de s'immoler tout entier pour ce qu'il aime.

En second lieu, j'avoûë que ce fut un étrange déguisement pour un Dieu, que de se révêtir du corps humain, mais outre qu'il n'y a rien de plus-beau dans la nature visible; le corps de Jesus-Christ fut entre tous les autres le plus beau & le plus parfait. *Speciosus formâ præ filiis hominum.* Ce fut un artifice, dont il voulut bien se servir pour se faire aimer des hommes, qui ne sont sensibles qu'à la beauté corporelle; s'il fut defiguré à

la Paſſion, ſes plaïes, & ſes meurtriſſures lui attirerent la compaſſion de ſes Juges, & firent admirer ſa patience, de ſorte qu'on peut dire, que quoi qu'il ait cherché nos avantages dans ces miſtéres, il y a encore trouvé les ſiens ; mais ici il ne fait rien pour ſes interêts, l'état où il eſt reduit, ne lui peut attirer ni véneration, ni amour, les eſpeces du pain & du vin ne peuvent porter qu'au mépris & à l'incredulité.

Ajoûtez à ce que je viens de dire, que les autres miſtéres du Sauveur les plus-douloureux & les plus-humilians, ont été accompagnez de circonſtances ſi glorieuſes, de miracles & de prodiges ſi éclatans, qu'il eſt aiſé de voir, qu'en prenant ſoin de nos interêts, il ne négligeoit pas tout-à-fait ſa gloire. Mais d'où vient que renouvellant tous les jours ſur nos Autels les miſtéres de ſa Naiſſance & de ſa Mort, il n'y renouvelle point les merveilles qui arriverent en l'une & en l'autre ? D'où vient que s'y mettant dans un état ſi humiliant, il ne fait rien pour en rélever la baſ-ſeſſe ? ſi ce n'eſt parce-que ſon amour l'y occupe tout entier, & lui fait oublier toute choſe.

Je me trompe, Meſſieurs, il ne s'eſt jamais fait de ſi grands miracles que ceux qui ſe font tous les jours ſur cét Autel, le pain & le vin y ſont anéantis à la parole du Prêtre, le même Corps ſe trouve en même-tems & au Ciel & ſur la terre, la chair y joüit des privileges des eſprits,puis-qu'elle eſt inviſible,& qu'elle n'y occupe nulle place ; les accidens y ſont ſeparez de la ſubſtance, Jeſus-Chriſt ſe rétirant par la corruption des eſpeces; une matiére eſt creée de rien,pour remplacer celle

que la consecration avoit détruite. Voila sans doute de grans prodiges, créer, anéantir, multipl̃ter, spiritualiser des corps c'est bien autre chose que fermer des plaïes,& qu'ouvrir même des sepulchres; mais pour montrer que tout cela ne se fait que pour nous, c'est qu'il se fait sans bruit, sans que rien éclatte au déors. Tout se passe de telle-sorte que la gloire du Sauveur n'en est point augmentée devant les hommes, ni nôtre Foi-même fortifiée. Il suffit à ce parfait amant que de si grandes choses soient utiles à sa bien-aimée, quand même elles lui devroient étre inconnuës.

Il est donc vrai que Jesus-Christ ne vit que pour nous dans ce Sacrement, puis-qu'il y meurt même pour nous,& qu'il n'y meurt que pour nous: il fait encore plus, il nous y devient ütile aprés la mort même, en nous donnant son corps à manger. J'ai dit au commencement de ce discours, que le Sauveur se donnoit à nous en forme de viande, pour s'unir plus-parfaitement à nous; J'ajoute qu'il le fait encore à dessein de se consumer entiérement pour l'amour de nous. La mort ne détruit point l'homme de telle-sorte qu'il n'en reste encore quelque chose, qui peut servir ou d'aliment au feu, ou de pasture aux vers, & aux bêtes carnacieres; Ainsi Jesus ne croiroit pas nous avoir fait un parfait sacrifice de lui-même en l'Eucharistie, si aprés y avoir reçeû la mort, il ne s'y donnoit pas encore à manger. On a raison de parler de l'amour des Méres, comme du plus-fort & du plus-tendre qu'on ait remarqué dans la nature; Dieu-méme a bien voulu nous le proposer comme une image de celui qu'il a pour



nous : mais cependant qu'il eſt foible cét amour, qu'il eſt imparfait, ſi on le compare à celui que Jeſus-Chriſt nous témoigne dans l'Euchariſtie. Il s'eſt trouvé des femmes, qui pour s'empécher de mourir de faim, ont mangé leurs propres enfans, aprez les avoir cruellement égorgez, voila juſqu'où nous porte l'amour de la vie, de cette courte, de cette malheureuſe vie, mais on n'en a jamais vû, qui pour conſerver la vie à leurs enfans, leur aient donné à manger leur propre chair.

Il-n'y-a que vous aimable Sauveur, qui aiez pû porter l'amour juſqu'à cét excés, afin de vous conſumer entiérement pour vos creatures! vous avez voulu étre tout à nous, vous avez voulu nous être toutes choſes, nôtre Dieu, nôtre Roi, nôtre Maître, nôtre Frere, nôtre Tréſor, nôtre Caution, nôtre Victime: enfin nôtre Pain, nôtre Breuvage, pour nous bien perſuader que vous êtiez nôtre amant! O Jeſus le plus parfait, le plus paſſionné de tous les amans! ô amour! divin amour! amour exceſſif! amour ineffable! amour incompréhenſible! Pardonnez-nous, mon adorable Redempteur, ſi nous héſitons quelque-fois à croire le miſtere de l'Euchariſtie. Ce n'eſt point faute de ſoûmiſſion que nous avons peine à nous ſoûmettre à cette créance, nôtre peu de foi eſt une ſuite comme neceſſaire de vôtre exceſſive bonté. Nous avons crû ſur vôtre parole le miſtere de la Trinité, quelque impenetrable qu'il fût à nôtre raiſon, nous l'avons crû, dis-je, parce que nous n'y avons rien trouvé, qui ne fut tres-conforme à vôtre grandeur, qui ne vous rendît encore plus venera

ble. Mais ici, Seigneur, on craint de vous attribuer quelque chose indigne de vous. Quoi un Dieu avoir de la tendresse, de la complaisance de l'empressement pour un homme! Un Dieu desirer de s'unir à moi, & le desirer au point de s'anéantir tous les jours, de s'immoler tous les jours, de vouloir que je le mange tous les jours! Mon Dieu quelqu'infaillibles, quelqu'expresses que soient vos paroles, par quelques miracles qu'elles aient été autorisées en tous les siécles, on ne sauroit s'empêcher d'être surpris, d'être épouvanté, de tomber dans le trouble & dans la confusion, quand on nous propose de si étonnantes veritez.

Mais quelqu'incroiable que paroisse l'amour, que le Fils de Dieu nous témoigne dans ce Sacrement, il-y-a quelque chose qui me surprend encore plus; c'est l'ingratitude dont nous paions un si grand amour. C'est une chose étonnante qu'un Dieu veüille bien aimer un homme; mais il est étrange qu'un homme ne puisse pas aimer Dieu, & que nul motif, nul bien-fait, nul excés d'amour, ne puisse nous inspirer le moindre sentiment de reconnoissance. Dieu pourroit encore avoir peut-étre quelque raison d'aimer les hommes, ils sont ses ouvrages & ses portraits, il aime en eux ses propres dons, il s'aime soi-méme en les aimant. Mais pouvons-nous avoir quelque raison de n'aimer pas Dieu? Parlez, homme ingrat! homme insensible, y-a-t-il quelque chose en lui qui vous rebutte? peut être qu'il n'a pas encore assez fait pour meriter nôtre amour? Helas il a fait plus que nous n'aurions osé soûaitter, plus que nous n'en pouvons croire, plus en quelque sorte qu'il n'étoit séât à sa Majesté in-

finie, & nous déliberons encore, si nous répondrons à de si grandes avances, ou si nous continüerons à les mépriser. Miracle, s'écrie Guillaume de Paris, mais miracle diabolique, l'homme est environné, l'homme est accablé des bienfaits de Dieu, Dieu allume tous les jours de nouveaux charbons au tour de nos cœurs, pour les échauffer, & ces cœurs demeurent fois au milieu d'un si grand feu. *Homo tot congestis carbonibus miraculo diabolico friget ad Deum.*

Que ferez-vous donc, Seigneur, pour vaincre une si grande dureté; vous vous étes épuisé dans ce mistére d'amour, vous étes allé, disent les Peres, aussi-loin que vôtre pouvoir à pû s'étendre, si les sacrez attouchemens de vôtre corps ne peuvent détruire ce charme d'enfer, il ne faut pas esperer qu'un autre remede puisse avoir plus de vertu. Je ne vois qu'une seule ressource dans un si grand mal, il faut ô mon Dieu ! il faut que vous nous donniez un autre cœur, un cœur tendre, un cœur sensible, un cœur qui ne soit ni de marbre, ni de bronze; il nous faut donner un cœur tout semblable au vôtre, il nous faut donner vôtre cœur même. Venez aimable cœur de JESUS, venez vous placer au milieu de ma poitrine, & allumez-y un amour qui réponde, s'il est possible, aux obligations que j'ai d'aimer Dieu. Amez JESUS en moi autant que vous m'avez aimez en lui, faites que je ne vive qu'en lui, & que je ne vive que pour lui, afin qu'éternellement je puisse vivre avec lui dans le Ciel. *Amen.*



SERMON XXI.

DE LA SAINTE EUCHARISTIE.

Probet autem se ipsum homo : & sic de pane illo edat, & de calice bibat.

Que l'homme donc s'éprouve soi-même, & qu'ainsi il mange de ce pain, & boive de ce calice. S. Paul, aux Corint. c. 11.

L'Eucharistie est un Sacrement de Foi, & d'Amour; il faut en approcher avec Foi & amour, le peu de soin qu'on a de s'y préparer, marque qu'on y va sans Foi, & le peu de fruit qu'on en retire, marque qu'on y est allé sans amour.



C'EST avec beaucoup de raison que saint Augustin, admire la bonté de Dieu, dans le précepte qu'il nous a fait de l'aimer, c'étoit déja beaucoup, dit-il, ô mon Dieu, que vous nous eussiez permis

d'élever nos cœurs jusqu'à vous, mais quel comble de misericorde d'avoir voulu nous y contraindre, comme si vous aviez quelque interêt à nous rendre heureux dés cette vie! Il me semble, Chrêtiens Auditeurs, que l'Eglise sainte nous donne en ce tems-ci une marque de son affection, qui répond assez à cette bonté infinie de nôtre Dieu. Elle ne se contente pas de nous présenter ce Corps adorable de Jesus-Christ, elle nous commande de le recevoir, comme si c'étoit son avantage, & non pas le nôtre, que nous en fussions rassasiez. Elle auroit sujet de nous défendre sa table, comme à des personnes impures, & elle nous défend au contraire de nous en abstenir même par respect. C'est une bonne mére qui voiant en quelques-uns de ses enfans un dégout, qui pourroit enfin leur causer la mort, use de tout son pouvoir, pour leur faire prendre la nourriture; elle n'a égar en cela qu'à nos besoins & à sa tendresse, & tandis que nos passions nous aveuglent, & nous empéchent de voir la necessité que nous avons de cette viande sacrée, on diroit que son zéle l'aveugle elle-même, & lui cache les imperfections, qui nous en rendent indignes. Je ne crois pas qu'il-y ait personne en cette assemblée, qui soit assez mal-heureux pour lui désobéïr en cette rencontre.

C'est ici que vous voiez, que l'amour a bien plus de part que l'autorité, puisque c'est un commandement, qui bien-loïn de nous imposer un fardeau insupportable r'enferme au contraire un bien-fait tres signalé. Non; Messieurs, je ne doute point que tous ceux qui sont ici, ne soient tout disposez à communier à ces Fêtes. Mais helas qu'il

est à craindre, que tous n'aient pas les dispositions qui sont necessaires pour le faire avec quelque fruit. J'ose dire qu'elles se trouvent pour l'ordinaire en peu de Chrêtiens, ces saintes dispositions, & si vous me permettez de vous proposer les raisons que j'ai de faire ce jugement, vous verrez, ce me semble, qu'il n'est que trop bien fondé.

Peut-étre que le soin que je prendrai de faire remarquer les défauts, qu'il est important d'éviter en cette action, peut étre dis-je, que ce soin ne sera pas inutile, sur tôut si l'esprit de Dieu qui doit préparer vos cœurs, pour recevoir le corps de Jesus, daigne bien preparer vos esprits, pour y faire entrer sa parole. Demandons lui cette grace par l'entremise de Marie. *Ave Maria.*

Messieurs, l'Eucharistie est un Sacrement de Foi & d'amour. Elle est un Sacrement de Foi, puisqu'on peut dire qu'elle r'enferme tous les mistéres, qui exercent davantage nôtre créance ; Elle est un Sacrement d'amour, puisqu'elle renouvelle en nôtre faveur tout ce que Dieu a jamais fait de plus grand, pour se faire aimer des hommes. C'est un Mistére de foi, comme l'appelle saint Paul écrivant à Timotée, Puisqu'il n'est pas seulement élevé au dessus des sens, mais qu'il leur est même contraire ; c'est un Mistére d'amour, puisque c'est l'héritage de Jesus-Christ, & qu'il l'a donné à ses enfans comme un gage asseûré de sa tendresse paternelle. Enfin c'est un Mistére de foi, puisque l'Eglise, sur tout dans les premiers siecles, en a fait un secret, dont elle ne donnoit la connoissance qu'aux veritables fidelles. C'est un Mistére d'amour ; puis-qu'encore aujourd'hui elle n'en accor-

de la participation qu'aux amis de Dieu, qu'à ceux qui sont déja unis à lui.

Cela étant supposé, que le saint sacrement de l'Autel est un Sacrement de Foi & d'Amour, il est aisé de conclure que la foi & l'amour sont les deux dispositions essentielles, qu'on doit apporter à le recevoir. La foi pour exciter en nous ce respect & cette faim surnaturelle, sans quoi le pain des Anges nous est inutile ; l'amour pour purger nôtre ame de ses crimes, qui sont comme les mauvaises humeurs, qui nous le rendroient même pernicieux. De sorte-que si je vous fais voir que la plû-part des Chrêtiens s'approchent de la sainte table sans foi, qu'ils s'en approchent sans amour, j'aurai prouvé qu'ils s'en approchent sans les dispositions necessaires. Mais sur quel fondement peut-on avancer deux propositions de cette nature ? J'avoüe, Messieurs, qu'il est mal-aisé d'en donner des raisons demonstratives ; mais je m'appuie sur des conjectures si fortes à mon sens, & si convainquantes, que nul esprit raisonnable ne sauroit y resister. Je dis donc que peu de gens communient avec la foi & l'amour que demande ce Sacrement, parce-que je vois que peu de gens se préparent à la communion, & que peu de gens en profitent : j'ai sujet de croire qu'on manque de foi, puis-qu'on y pense à peine un moment auparavant ; ce sera le premier Point ; qu'on manque de charité, puis qu'un moment aprés on n'y songe plus ; c'est le second. Oui Chrétienne Compagnie, le peu de soin qu'on a de s'y préparer marque qu'on y va sans foi, & le peu de fruit qu'on en retire prouve qu'on y est allé sans charité.

Je ne ſai, Meſſieurs, ſi vous n'avez jamais fait réflexion à ce qui s'eſt paſſé dans l'Egliſe, au ſujet de la Conception Immaculée de Marie. Quelques Docteurs trés-ſavans d'ailleurs, & ſerviteurs déclarez de nôtre bonne Maîtreſſe, ayant crû ſur je ne-ſai quels fondemens, qu'elle avoit eû part au peché du premier homme, ils ont enſeigné cette Doctrine; & l'ont ſoûtenuë quelque-tems, comme une choſe, qui leur ſembloit avoir quelque probabilité. Mais quel tumulte cette opinion n'a-t-elle point excité parmi les fidelles, à qui eſt-ce qu'elle n'a point paru hardie, pour ne pas dire témeraire & ſcandaleuſe, de quelle partie du monde ne s'eſt-on point récrié contre ce dogme? Quel Docteur, quelle Academie, quelle Ville, quel Royaume ne s'eſt point armé pour le combattre? Que de Livres, que de Decrets, que de Sentences, que d'Edits, pour en abolir la memoire? Combien de Vœux ſolemnels, combien de Fêtes publiques, combien d'Autels, de Monumens, de magnifiques Egliſes dediées à la Vierge Immaculée, pour oppoſer au ſoupçon indigne, que peu de perſonnes avoient formé contre ſa Conception; Quoi Marie, diſoit-on, l'Arche de la nouvelle alliance, le Sanctuaire du Verbe Incarné, la Mere de Dieu, aura été ſoüillée de la tâche originelle? Jeſus le Saint des Saints, la Sainteté même aura logé dans les entrailles d'une pécheteſſe, d'une eſclave du demon? On a trouvé tant de contrarieté, tant d'abſurdité, tant d'indécence dans cette propoſition, qu'on l'a toûjours rejettée comme fauſſe, comme n'ayant pas même l'ombre de la vrai-ſemblance, comme ayant même quelque choſe qui rebuttoit les fidelles.

Voila ſans doute des ſentimens qui meritent de grans Eloges ; mais il me ſemble qu'on peut en tirer des conſequences bien fortes contre nôtre foi, à l'égard du Sacrement de l'Euchariſtie. Car comment accorder ce grand éclat, ce grand zéle des fidelles avec la negligence que les mêmes fidelles apportent à purifier leur ame, lors qu'ils doivent communier ! Quoy ce Chrêtien jugeroit que la ſainte Vierge ſeroit indigne de loger en ſon ſein le Verbe Eternel, ſi elle avoit eû part au peché d'Adam, & ce même Chrêtien n'a point d'horreur, de le faire entrer en ſa poitrine aprés s'être ſoüillé lui même de mille crimes. Il s'alarme, il s'échauffe avec toute l'Egliſe, il croit qu'on fait outrage à la ſainteté de Dieu, ſi l'on dit qu'il eſt entré dans un corps, dont l'ame durant un ſeul moment ait été noircie d'une faute involontaire, quelque eſpace de tems, quelque nombre d'années qui ſe ſoient écoulées depuis, quelque ſoin qu'on ait eu d'orner cette ame, de la remplir, de la combler de graces & de vertus ? & je le vois qu'aprés avoir paſſé tout le Carême en peché mortel, le lendemain d'une rechûte, au ſortir, d'un confeſſional, où il a vomi dans l'oreille du Prêtre tout ce que l'impureté a de plus ſale, & de plus-honteux; Je le vois dis-je, s'approcher de la ſainte Table, recevoir l'hoſtie ſainte dans cette même bouche, qui vient de rejetter tant d'ordures, & la faire paſſer dans un eſtomac, qui n'a pas bien encore digeré les chairs défenduës dont il s'étoit peut-être rempli le jour précedent. Eſt-il bien poſſible que ce ſoit ici ce Dieu de la grandeur, de la pureté duquel nous avons une idée ſi magnifique ?

quinze-années de ſainteté,& de la plus-haute ſainteté n'auroient pû expier ſuffiſamment le cœur de Marie d'un ſeul inſtant d'infection. C'eſt un ſentiment univerſel, & ſi quelcun oſe avancer le contraire, il s'expoſe à devenir l'anatême du monde Chrêtien:& cét homme,cette femme ſe croit bien diſpoſée à recevoir un ſi grand hôte, un moment aprés qu'elle eſt ſortie du peché mortel, d'un état où elle ſe faiſoit horreur à ſoi-même ?

Qui ne voit combien on ſeroit éloigné de cette pureté, ſi l'on étoit bien perſuadé que la communion eſt une ſeconde incarnation du Verbe Eternel, comme l'appelle Saint Jean Criſoſtôme, & que celui que nous mangeons eſt le même qui n'a pû être conçeu que par une Mere Vierge, & une Vierge Immaculée ; ſi on le croyoit, je ne-ſai, s'il ſe trouveroit quelcun qui oſât jamais s'approcher de la ſainte Table. Mais du-moins bien-loin d'attendre au jour même qu'on doit communier, tout le Carême paroîtroit bien court pour penſer à cette action. Avec quelle exactitude n'obſerveroit-on pas le jeûne Eccleſiaſtique ? Se trouvéroit-il un ſeul homme, qui prévoiant la communion Paſchale oſât toucher à quelque viande illicite avec la même-langue, qui devroit étre conſacrée par l'attouchement du corps du Sauveur ? Mais par combien d'autres actions de penitence,par combien de bonnes œuvres ne tâcheroit-on pas d'effacer juſqu'aux moindres traces des péchez paſſez? Quand eſt-ce qu'on croiroit avoir aſſez fait d'aumônes,aſſez verſé de larmes, aſſez tiré de ſang de ſes veines, pour parvenir à la pureté que demande ce Miſtére? Croiroit on qu'un moment d'intervalle, peut

suffire, pour préparer au Sauveur une ame qui auroit été si long-tems la demeure de Lucifer.

Certainement ce n'a jamais été ni la pensée de l'Eglise, ni celle des Saints Péres, on a observé cette coûtume durant plusieurs siecles, qu'avant que de donner la Communion, le Diacre se tournoit du côté du peuple, & disoit à haute voix, *Sancta Sanctis*; Mes Fréres, les choses saintes ne doivent être que pour les Saints. Ce mot, dit Saint Jean Crisostôme, est comme une main invisible, qui en repousse quelques-uns de la sainte Table, & qui fait avancer les autres. C'est comme s'il disoit, Si quelcun d'entre vous n'est pas saint, qu'il se rétire. Rémarquez, continuë ce Pére, qu'il ne dit pas simplement, si quelcun n'est pas exemt de crime, mais s'il n'est pas Saint; Car la sainteté outre l'éloignement du peché demande l'abondance de la grace, & un grand nombre de bonnes œuvres : ce n'est pas assez, dit-il, de n'être pas couvert de boüe, je vous veux voir de la blancheur, & une éclattante beauté.

Saint Ambroise au livre cinquiéme, chapitre quatriéme du traitté des Sacremens, expliquant cette parole de l'oraison Dominicale, nôtre pain de tous les jours, dit que la vie du Chrêtien doit être une préparation continüelle à la Communion; Que quand il ne communieroit qu'une-fois l'an, il doit néanmoins passer chaque jour, comme si ce jour-là même il devoit communier, & qu'il est indigne de le faire au bout de l'année, si durant toute l'année il n'a vécu de telle sorte qu'il ait été digne de le faire tous les jours. *Sic vive, ut quotidie merearis accipere, qui non meretur quotidie accipere, non meretur post annum accipere.* Vous

Vous ſçavez combien de jours, combien d'années même de penitence, & de préparation on exigeoit autre-fois d'un pecheur public avant que de l'admettre à la participation des Saints Miſteres? Tertullien ſe ſcandaliſa, quoi que tres-mal à propos de ce que le ſouverain Pontife n'en interdiſoit pas l'uſage pour toûjours aux ſimples fornicateurs, n'eſtimant pas que nulle ſatisfaction de quelque nature, & de quelque durée qu'elle fût, pût jamais les rendre aſſez purs, pour ſe r'approcher de ce Sacrement. Quiconque eſt bien perſuadé de la préſence réelle du corps du Sauveur au Sacrement de l'Euchariſtie, n'eſt point étonne de ces ſentimés. Il s'étonne au contraire, qu'il y ait des perſonnes, qui aprés avoir paſſé toute l'année dans le deſordre, oſent s'approcher de l'Autel ſans avoir pris un ſeul jour de tems pour s'y diſpoſer, ſans y apporter d'autre préparation qu'une confeſſion forcée, qu'une confeſſion froide, qu'une confeſſion qui ſouvent doit être la matiére d'une autre confeſſion, qu'une confeſſion, qui dannera peut-être & le Penitent, & le Confeſſeur.

N'eſt-il pas vrai, Meſſieurs, que ſi Jeſus-Chriſt devoit entrer viſiblement en vôtre maiſon, qu'il dût y venir prendre un repas, ou ſimplement vous honorer d'une viſite, n'eſt-il pas vrai que vous ſeriez au deſeſpoir, ſi vous n'en étiez averti qu'un moment auparavant? Seriez-vous bien-aiſes qu'il rencontrât chez vous cette perſonne, qui vous a été une occaſion de tant de chûtes, qu'il y vît ce tableau laſcif, cette ſtatuë ſcandaleuſe, qu'il trouvât tous les inſtrumens de

vôtre vanité étalez sur vôtre toilette ; ces livres où vous avez bû si souvent le poison de l'impureté, encore tout ouverts sur vôtre table? Voudriez-vous qu'il vous surprît mangeant de la chair en ce saint tems, & qu'on emportât à ses yeux les restes d'un repas de huguenot : N'auriez-vous pas un mortel déplaisir d'être obligé de le recevoir en un habit peu modeste, dans des chambres pleines de luxe, toutes parées du bien des pauvres, & où il n'y-auroit ni Crucifix, ni image sainte, ni eau benîte, ni autre marque du Christianisme ? N'est-il pas vrai que vous soûaitteriez extrémement d'avoir quelques jours pour ôter tout ce qui pourroit blesser la veûë de ce saint hôte, & pour y substituer des choses capables de le réjoüir, & de vous attirer des loüanges de sa bouche.

D'où vient donc, Chrétiens Auditeurs, que devant le recevoir à ces fêtes, vous prenez si peu de tems, & si peu de soin pour purifier & pour embellir vôtre cœur, où vous avez resolu de le loger? D'où vient que vous ne prenez pas du-moins quelques jours pour chasser entiérement de vôtre esprit cette personne qui y regne encore, & qui ne peut en être bannie par le peu d'effort que vous faites le jour des Pâques, pour former une acte de contrition? Ne seroit-il pas de la bien séance d'effacer par la lecture des livres saints, & par le meditation de nos Mistéres ces images impures, dont vôtre imagination est encore toute remplie; De mortifier un peu ce corps, qu'on peut veritablement appeller un corps de peché *Corpus peccati* : de le décharger par le jeûne de cét embon-point, qui n'est formé que du suc des viandes interdittes

par la loi de Dieu ? Eſt-ce trop d'une ou deux ſemaines pour reſtituer cét argent, pour réparer cès médiſances, pour vous reconcilier avec vos freres, pour réformer vos excez, pour tracer le plan d'une vie toute nouvelle. Je veux que vous ſoiez dans une volonté ſincere de ſatisfaire au plûtôt à toutes ces obligations, & qu'ainſi vôtre cœur n'en reſte nullement ſoüillé. Du moins Jeſus-Chriſt trouvera le logis ſans ornement, ſans meuble qui puiſſe plaire à ſes yeux, pas une vertu, pas une bonne habitude, pas une affection ſainte, pas un deſir ſurnaturel, nul veſtige d'humilité, de mortification, ou charité Chrêtienne.

Penſez-un peu, Chrêtiens Auditeurs, comment c'eſt que vous paſſeriez la ſemaine ſainte, ſi vous étiez aſſeurez de mourir dans huit jours d'ici. Quelles aumônes, quelles prieres, quelles auſteritez ne feriez vous point, pour vous préparer à un paſſage de ſi grande conſéquence ? Je dis que vous feriez toutes les mêmes choſes, ſi vous croiez bien que le même-Dieu qui doit vous juger à la mort, doit vous viſiter le jour de Pâques. De ſorte-que je reduis à la ſeule foi toutes les pratiques de pieté, qu'on a jamais données pour ſervir de preparation à cette action ſi ſainte.

Ne vous plaignez-pas dit Saint Auguſtin, ſur la premiére Epître Saint Jeān, ne vous plaignez pas qu'on vous accable de préceptes, on ne vous en donne point d'autre que celui-ci, Aimez; aprés quoi faites ce qu'il vous plaira on vous abandonne à vous-même. *Breve preceptum tibi præcipitur, dilige, & fac quod vis.* Je vous dis la même-choſe, Meſſieurs, ſi vous me demandés comment

c'eſt q: e vous pourrez vous bien diſpoſer à recevoir vct e Maître, je ne vous embarrafſerai point d'un grand nombre de métodes. Je n'ai qu'un mot à vous dire; Croiez, & enſuite ne prenez conſeil que de vous méme, ſuivez ſeulement les lumieres de vôtre foi, je ſuis aſſeuré que vous ne manquerez-à rien, *Crede, & fac, quod vis.* Croiez que c'eſt le Fils de MARIE, lequel eſt enveloppé de ces eſpeces viſibles, comme il l'étoit de ſes petits drapeaux en la créche. Croiez que cét enfant ſi aimable, que la Sainte Vierge, que Saint Joſeph ont ſi ſouvent baiſé & ſerré entre leurs bras; cét homme ſi doux, ſi charmant, dont l'entretien ravit ſi fort la femme de Samarie, dont la préſence inſpiroit tant d'amour, & cauſoit de ſi douces extaſes à Magdelaine, dont le pouvoir ſe fit ſi ſouvent ſentir aux Demons, aux Maladies, & à la Mort; Croiez, dis-je, que c'eſt lui-même, qui tranſporté par ſon amour, vient vous viſiter, vous conſoler en vos maux, vous fortifier contre les perils de la vie, qui vient vous careſſer & vous changer en lui, même, afin que vous ne ſoiés plus qu'une même choſe avec lui. *Crede*, Croiez bien toutes ces choſe, *& fac, quod vis*, & faites tout ce à quoi vous portera cette créance. Croiez que le Créateur du Ciel & de la terre, ce Dieu qu'on adore dans tout l'Univers, devant qui ſe proſternent tant de Prélats, tant de Rois, tant de nations, devant qui tant de milliers d'Anges tremblent de reſpect, & dont la beauté enflamme, & éblouit en même-tems les Seraphins; que ce Dieu, dis-je, quitte ſes Autels ſon trône, toute ſa gloire, pour venir loger en vôtre cœur, à deſſein de le remp lir

de ſes graces & de ſes plus-exquiſes délices. *Crede*, Croyez le, puis-qu'en effet c'eſt la verité ; *& fac, quod vis.* Et je n'ai rien plus à vous dire, vos ſoins iront au-delà de toutes nos inſtructions, & vous ne ſerez plus le maître de vos deſirs. Enfin croyez que Jeſus Chriſt qui doit juger le monde, qui peut-être dans peu de jours vous jugera vous en particulier, & prononcera l'arrêt, qui doit regler vôtre ſort pour toute l'éternité, que ce Juge ſi terrible doit ſe mettre entre vos mains, pour ainſi-dire, à vôtre diſcretion, vous offrir ſa faveur, ſon amitié, ſe donner lui-même à vous pour gage infaillible du Paradis qu'il vous promet. *Crede*, Croyez-le comme vous le devez croire, & faites ce qu'il vous plaira: je me trompe, ſi vous en étes bien perſuadé, ſi vôtre foi eſt vive, & ſincere, gardez-vous bien de ſuivre tous les mouvemens de ferveur, que cette foi vous inſpirera, elle pourroit vous porter à de terribles excez, reglez-vous par les conſeils d'un Directeur vertueux & éclairé, vous aurez beſoin de toutes ſes lumiéres, de toute ſon autorité, pour vous rétenir dans les bornes de la diſcretion & de la prudence Chrêtienne.

Voyez ces pelerins, que le deſir de voir la grotte de Betléem & la montagne où Jeſus fût crucifié, expoſé à tant de perils ; il n'eſt point neceſſaire de les prêcher pour les diſpoſer à viſiter ces ſaints lieux. La créance qu'ils ont que Jeſus-Chriſt les a honorez de ſa préſence leur tient lieu de toutes les leçons qu'on pourroit leur faire ſur ce ſujet. C'eſt cette foi qui les porte à ſe mettre en bon état, avant que de s'embarquer pour un

si saint pelerinage, ils n'attendent pas de se confesser qu'ils soient aux portes de Jérusalem, ou au pié du mõt Calvaire, ils font le chemin en habit de penitens, & tâchent de santifier leur voyage par la pratique continuelle de toutes sortes de bonnes œuvres. Mais quelle est leur impatience durant tout le cours d'une si longue navigation, quelle est leur joïe, lors qu'ils commencent à apercevoir quoi-que de bien-loin la terre sainte ; Attendent-ils de se mettre en priéres, qu'ils soient sur le Tabor, ou au jardin des Olives ? Du plus-loin qu'ils découvrent ces sacrées Stations, ils se mettent à genoux pour les adorer, ils renvoyent les voitures, quelques-uns même quittent leurs souliers, & tous commencent à chanter divers cantiques à l'honneur de Jesus-Christ ; Lors-qu'ils sont enfin arrivez, on n'a que faire de les avertir de s'approcher avec réverence, ni de leur suggerer des pensées, qui réveillent leur dévotion, à la simple veüë du lieu saint, vous les voyez tous pénetrez d'une vive componction, se prosterner contre terre, & fondant en larmes, baiser mille & mille-fois, les adorables vestiges que le Sauveur du monde imprima sur cette terre bien-heureuse. Que seroit-ce si Jesus-Christ lui-même se trouvoit encore dans la Palestine, & qu'au lieu de ces rochers, qu'il arrosa de son Sang & de ses pleurs, ce fut lui-même qu'on allât voir pleurant dans la Créche, priant à Getsemani, & expirant sur le Calvaire? mal-heureux & infidelles que nous sommes ! C'est lui-même que nous allons recevoir à ces saintes Fêtes, & nous n'aurons nul sentiment de nôtre bon-heur, nous ne ferons rien pour nous

en rendre plus-dignes ; nous verrons venir ces jours ſans impatience, à peine daignerons-nous y penſer le jour-même. Quelle marque plus convaincante qu'on communie avec peu de foi, on n'y penſe qu'un moment auparavant. Que ſi vous voulez une preuve du peu de charité qu'on apporte à cet action, c'eſt qu'un moment aprés on n'y penſe plus ? C'eſt ma ſeconde Partie.

Ce n'eſt pas ſeulement Sainte Magdelaine de Pazzi qui a crû qu'une ſeule communion étoit capable de porter une ame à la vertu la plus excellente. On peut dire que c'eſt la penſée de tous les Téologiens,& ſur tout du grand Saint Denis; qui dit que l'effet propre de l'Euchariſtie, eſt de mettre le ſeau à nôtre ſantification, d'achever ce que les autres Sacremens ont commencé ; Qu'elle a été inſtituée non pas ſimplement pour nous communiquer la ſainteté, mais le comble de la ſainteté. Ce ſentiment ne doit point vous ſurprendre, Chrêtiens Auditeurs. Car s'il eſt vray, que tous les mérites du Sauveur nous ſoient appliquez par ce Miſtére ; s'il eſt vray qu'il renferme toutes les graces & que l'Auteur-même de la grace s'y unit à nos ames d'une union ſi parfaite qu'elle exclut toute ſorte de diviſion, comme l'aſſeûre ſaint Tômas ; *Datur ad omnimodam unionem.* Faut-il s'étonner,qu'il nous puiſſe élever au plus-haut point de la pureté & de la ſainteté Chrêtienne.

Ce qui nous doit étonner, c'eſt que cela n'arrive pas effectivement ; & qu'aprés cent & cent communions nous ſoyons pour la plu-part non-ſeulement auſſi imparfaits,mais même plus-imparfaits, plus-vicieux que ceux qui n'ont jamais uſé

de cette divine viande. Il n'y a rien de fort surprenant à voir que d'une étincelle il s'allume quelque-fois un embrasement, qui ravage, qui consume les villes entiéres, mais qu'au milieu d'une fournaise telle qu'étoit celle de Babilone, de jeunes hommes ne soient pas méme échauffez ; c'est un prodige qu'on ne sçauroit assez admirer, il faut que quelque cause secrette & puissante reprime l'ardeur de ses flammes ; & se mette entre-deux comme pour en émousser la pointe.

Savez-vous bien quel effet a produit dans le monde la passion de nôtre Saint Rédempteur, elle l'a éclairé, elle l'a affranchi de la tirannie des Demons, elle en a banni tous les vices, elle-y a fait germer toutes sortes de vertus; Enfin elle lui a fait changer de face, & toutes les puissances de la terre & de l'enfer se sont en vain opposées à la vertu qui a operé ce changement. Or Messieurs, le même effet que la passion de Jesus-Christ a produit dans le monde, le S. Sacrement le doit produire dans l'homme, selon S. Thomas. *Effectum quem Passio Christi fecit in mundo, hoc Sacramentum facit in homine.* Cépendant nous en voyons qui rapportent de la sainte Table les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes foiblesses. N'ai-je pas donc raison de conclurre qu'un obstacle plus-fort que tout ce que les créatures, & l'enfer-même peuvent opposer, leur rend la communion inutile.

Mais quel peut-être cét obstacle plus fort que l'enfer, si ce n'est le peché qui a fait l'enfer, & pour qui l'enfer a été fait : Vous vous êtes confessé, dites-vous, avant que de communier, mais aprés la communion vous êtes retombé dans vôtre peché

avec la même facilité, la même froideur, & aussi souvent qu'auparavant, si vous avez porté au pié du Prêtre un cœur vrayement contrit, & une résolution sincere de vous amander, si vous avez tout dit, & si tout vous a été remis; En un mot, si vous avez communié en état de grace, quelle peut être la cause de ces récheûtes? Mes freres, disoit autre-fois Saint Bernard, préchant à ses Religieux si quelcun d'entre vous, ne sent plus en soi des mouvemens de colere, d'envie, d'incontinence, ni si forts, ni si fréquens, qu'il rende grace au corps du Seigneur, c'est que la vertu du Sacrement opere en lui. *Gratias agat corpori & sanguini Domini: quoniam virtus Sacramenti operatur in eo.* Doncques s'il arrive que ces passions soient toûjours aussi vives, aussi violentes en quelcun de nous n'est-il pas tout visible que la vertu du Sacrement n'a point encore operé en lui; mais qui peut l'empécher d'agir cette vertu infinie, si ce n'est le peché qui de son côté est en quelque sorte infini en sa malice. Dites-moi, homme impudique, d'où vient qu'aprés vôtre communion, à peine êtes-vous sorti de la sainte table, que vous voilà assailli des mêmes pensées, combattu des mêmes tentaitons, chargé des mêmes crimes, contre quoi vous venez de recevoir un préservatif infaillible.

Car enfin tous les Docteurs tombent d'accord que l'Eucharistie fortifie l'ame, & la préserve du peché mortel, & que c'est là un effet qui ne lui est pas moins propre, qu'il est propre à la viande de nourrir: direz-vous que la concupiscence est étrangement allumée en vous? Quoy même aprés la communion? Que veulent donc dire les Saints

Péres, quand ils nous asseurent que ce Sacrement n'a pas moins de vertu pour en moderer les ardeurs, que l'eau en a pour rafraichir? C'est la comparaison dont se sert Albert le Grand; *Sicut aqua refrigerat, ita istud Sacramentum ardorem concupiscentiæ mitigat.* C'est pour cela, dit S. Tômas, que la manne qui étoit la figure de l'Eucharistie, tomboit en forme de rosée; Saint Cyprien, Saint Ambroise, Saint Laurens Patriarche de Venise, les deux Saints Cyrilles, Saint Bernard disent tous la même chose. Sauvez-vous bien que par la participation des saints mistéres, nôtre chair est changée en la chair de Jesus-Christ, c'est-à-dire en la chair la plus-pure, la plus chaste, la plus-soûmise à l'esprit qui ait jamais été au monde, c'est S. Gregoire de Nysse, c'est S. Augustin, c'est S. Leon, qui nous l'enseignent, & S. Chrysostôme nous asseure que ce changement n'est pas simplement un changement moral, tel qu'il se fait par l'amour, mais qu'il est réel en quelque sorte. *Ut non solum per dilectionem, sed reipsà in illam carnem convertamur, per hunc cibum efficitur.* D'où vient donc cette tirannie si cruelle que vôtre chair continuë d'exercer sur vôtre raison? Peut être que vous en réjetterez la faute sur le Demon, qui s'opiniâtre à vôtre perte, & qui n'a rien rélâché de la vigueur avec laquelle il vous attaquoit auparavāt. Mais c'est cela-même que je ne saurois comprendre, car tout le monde convient que le demon n'a plus de pouvoir sur un Chrêtiē, qui s'est armé de l'hostie sainte: Elle est comme un bouclier, dit S. Ignace Martir, qui répousse tous les traits de nôtre adversaire; il est épouvanté à la seule veûë de ces levres, qui ont été rougies du sāg

du Sauveur. *Terretur adversarius, cum Christiani labra videt Christi cruore rubentia.* Ce sont les paroles de S. Pierre de Damien.

Que le manteau d'Elie trouve de la résistance aux eaux du Jourdain, que le bâton d'Elisée ne puisse ressusciter l'enfant de la Sunamite, il n'y a pas lieu de se beaucoup étonner, quand Elisée lui-même ne lui rendroit point la vie, en se racourcissant sur le cadavre de ce jeune homme, je ne trouverois rien en cela de fort étrange mais que Jesus-Christ entre dans le corps d'un homme, qu'il le nourrisse de sa chair, qu'il l'abreuve de son sang, qu'il fasse presque autant de miracles en un moment, qu'il en a fait en toute sa vie, & qu'il les fasse à dessein de le guerir, de le rendre plus fort, plus-chaste, plus-sobre, plus-patient, & que tout cela soit inutile; je vous avoüe, Messieurs, que cela m'étonne, & qu'à moins d'un obstacle invincible & essentiel je n'en saurois comprendre la cause.

Qu'elle auroit été l'épouvante & la confusion des Apôtres, si le Lazare eût été immobile au commandement que lui fit Jesus-Christ de sortir de son sepulchre, si les Demons eussent refusé de sortir des corps, lors qu'il leur ordonnoit de les quitter, si quelque Lepreux fust resté couvert de lepre, aprés avoir été touché de sa main toute-puissante. Et moi, Messieurs, je vous avoüe que je serois encore plus épouvanté de voir un homme aussi foible, aussi imparfait aprés la communion qu'il l'étoit auparavant, si je ne savois que le peché mortel la peut rendre tout-à-fait inefficace; Quoi l'ombre de S. Pierre guerit sans qu'il y pense toute-sorte de maladies, & le corps de Jesus-

Chr ſt touché, mangé, uni à nôtre corps, ne prod i rien pour le ſalut de nos ames, quoi-qu'il n ſ donne que dans cette veûë, quoi-que ces ſor s de gueriſons ſpirituelles ſoient la fin de ſa miſſion, la fin de ſon incarnation & de tous les a tres miracles qu'il a jamais operez. Quoi-que c la ne ſoit que trop vrai, ne m'avoûërez vous pas qu'il ſeroit incomprehenſible, ſi l'Ecriture elle-même n'avoit pris ſoin de nous l'éclaircir? Mais S. Paul nous tire de tout embarras, en nous apprenant la raiſon d'un évenément ſi étrange. *Ideo multi inter vos infirmi, & imbecilles, & dormiunt multi.* Voila la raiſon, dit ce grand Apôtre, pourquoi c'eſt que pluſieurs d'entre-vous perſevérent dans la tiédeur & dans leurs anciennes foibleſſes, que pluſieurs s'endorment dans le peché, c'eſt que vous recevez le corps du Seigneur ſans y apporter la pureté neceſſaire, & avec les mêmes diſpoſitions que vous recevriez une viande materielle. Où je vous prie, Meſſieurs, de rémarquer qu'il attribuë à une même cauſe & la mort & les petites infirmitez, c'eſt-à-dire, & ces crimes qui nous privent entiérement de l'amitié de Dieu, & ces autres moindres imperfections qui ne font que le réfroidir à nôtre égard.

En effet il n'eſt pas moins étrange que la communion ſainte ne puiſſe pas nous guerir d'une leger maladie, qu'il eſt étonnant qu'elle ne puiſſe rendre la vie de l'ame à ceux qui l'ont mal-heureuſement perduë. Au contraire, il faut, ce ſemble, moins de vertu pour rétablir une ſanté qui n'eſt que legerement alterée, qu'il n'en faut pour reſſuſciter un mort. Faiſons un peu de réflexion ſur

ce point, Ames Chrétiennes, nous récevrons tous les quinze jours nôtre Dieu, tous les huit jours, & nous ſommes toûjours les mêmes, toûjours vains toûjours coleres, toûjours négligens dans la pratique du bien, toûjours froids dans la priere, toujours eſclaves de nos petites paſſions? S. Chriſoſtôme dit que tous ceux qui ne profitent pas des Sacremens, les diffament autant qu'ils le peuvent, & ôtent à JESUS-CHRIST ſon honneur & ſa réputation. Mais que peut-on penſer de la vertu de l'Euchariſtie, quand on voit une femme revenir tous les Dimanches de l'Egliſe, où elle a communié, en revenir, dis-je, auſſi chagrine, auſſi diſpoſée à s'emporter à la moindre occaſion, que ſi elle n'avoit point reçeu le Dieu de la paix & de la douceur? C'eſt une legere imperfection que celle à quoi je ſuis ſujet, je le veux croire. Mais comment arrive-t-il qu'un ſi petit mal reſiſte à un remede ſi puiſſant? Quoi ce pain des Anges, ce pain de vie, cét abbregé des merveilles du Tout-puiſſant, ce fruit de tant de douleurs, de tant de merites, en-un-mot le corps adorable de Jeſus-Chriſt ſi ſouvent touché, ſi ſouvent mangé, ne peut étouffer en vôtre cœur ce petit reſſentiment de vengeance, ce vain deſir de gloire, cette petite jalouſie? Vous voilà toûjours auſſi diſſipée en vos penſées, auſſi inconſiderée en vos diſcours, auſſi attachée à vos biens, à vos petites commoditez, à des niaiſeries, tant de communions ne vous fortifient point, ne vous font point avancer en la ſainteté? Que veut dire cela, Meſſieurs, quelle éffroiable indiſpoſition peut vous rendre ſi inutile un ſecours ſi efficace.

Je ne voudrois pas vous mettre en ſcrupule, ni jetter le trouble dans vos conſiences ; mais je ne ſai que vous dire, car ſi vous communiez en état de grace, c'eſt une étrange alternative que celle à quoi je me vois reduit, puis-qu'il faut avoüer, ce me ſemble, ou que le Corps & le Sang de Jeſus-Chriſt manquent de force, pour produire en nous les moindres effets de la grace, ou que de tres petits obſtacles peuvent arréter l'effet d'une force infinie en elle-même. Prenez y garde, les confeſſions ſe pourroient faire avec tant de négligence, on pourroit avoir ſi peu de ſoin d'exciter en ſoi même une veritable douleur, une réſolution ſincere de s'amender, que des perſonnes qui d'ailleurs ſeroient aſſez éloignées de pecher mortellement ne laiſſeroient pas de faire des ſacrileges.

De plus, quiconque mene une vie fort tiede, eſt en danger de ſe former une fauſſe conſcience, qui diſſimule, qui ſe pardonne ſoi-même des fautes griéves, des omiſſions eſſentielles dont on ne ſe confeſſe point, & dont l'ame demeure toûjours chargée, mais le moins qu'on puiſſe croire d'un Chrêtien, qui ne tire nul profit de la communion, c'eſt qu'il eſt en un état tres-deſagreable à Dieu, & que s'il n'eſt pas actuellement en peché mortel, il n'eſt pas bien-loin d'y tomber. Il faut qu'il ait de grandes attaches aux creatures, un grand mépris pour le Sacrement adorable, qu'il faſſe cette action avec une extréme non-chalance, & par conſequent il ne peut manquer de s'attirer la malediction prononcée contre ceux qui font l'œuvre de Dieu négligemment.

Ce jugement terrible dont parle S. Paul ne me-

nace pas seulement ceux qui s'approchent des choses saintes, avec une chair soüillée, & un cœur impur, dit S. Basile, quiconque mange cette viande,& prend ce brevage sans en tirer nul profit, boit aussi,& mange son jugement, *Iudicium sibi manducat & bibit.* Et comment, dit ce Pére, Dieu ne rédemanderoit-il point compte d'une action si importante à ceux qui la font inutilement, lui qui doit punir jusqu'aux paroles inutiles.

Mais si cela est ainsi, ne vaudroit-il point mieux s'abstenir de la sainte table? Ne seroit-il point surtout à propos que ceux qui sont plongez dans de mauvaises habitudes qui se sont souvent confessez,& qui ont communié plusieurs-fois sans qu'on ait vû d'amendement en leur vie, que ceux-là, dis-je, n'approchassent point de ce redoutable Sacrement? puis-qu'il y a tant d'apparence qu'ils commettent un sacrilege toutes les fois qu'ils communient; Je répons à cela, que ce conseil pourroit avoir lieu en quelque autre conjoncture, mais au tems où nous sommes, il n'y a point d'autre parti à prendre, que celui de se réconcilier de bonne-foi avec Dieu. Les Téologiens demandent quand c'est que le prêcepte de la penitence nous oblige sous peine de peché mortel. Saint Bonaventure à crû, que dés le premier moment qu'on s'aperçoit du mauvais état de sa consience, on se rend coupable d'un si grand crime, pour peu qu'on differe d'en sortir. Les autres Docteurs ne suivent pas en cela ses sentimens; mais il est hors de doute, que cette obligation est indispensable aux Fétes de Pâque, puis-que c'est desobeïr à l'Eglise que de ne communier pas en ce tems, & que c'est

un ſacrilege que de communier en mauvais état Mais une perſonne qui ne ſe ſentant pas diſposée à changer de vie, s'éloigneroit des Saints Miſteres, par la crainte de les profaner, ſe rendroit-il coupable de quelque crime? Il feroit un peché mortel; Il vaut donc mieux faire un ſacrilege. Quelle concluſion? Il faut donc ſe convertir tout-de-bon & renoncer à tous ſes deſordres; voila ce qui ſuit néceſſairement de ma réponſe. Car qui ne voit que c'eſt par un horrible attachement au peché; & non point par aucun reſpect qu'on ait pour Dieu qu'on voudroit ſe diſpenſer du commandement Eccleſiaſtique? N'y-a-t-il point de milieu entre violer le précepte, & faire outrage au corps de Jeſus! Ne peut-on pas éviter l'un & l'autre par une converſion ſincere? Il y a quelque-fois de mauvais Chrêtiens, qui croient ſe tirer d'affaire en diſant qu'il vaut mieux ne communier pas à Pâques que de communier indignement. Cela eſt vrai, mais l'un & l'autre ne laiſſe pas d'être une étrange abomination. C'eſt un grand crime de communier en mauvais état, mais je ne ſçai ſi c'en eſt un moindre de négliger de ſe mettre en bon état, pour communier à Pâques; car outre le mépris, qu'on fait alors de l'autorité ſouveraine de l'Egliſe, il faut néceſſairement qu'un pecheur conçoive alors une nouvelle réſolution de perſeverer dans le mal, & d'y perſeverer long-tems, & une réſolution ferme priſe de ſens froid avec une parfaite connoiſſance, & une déliberation entiere; Une réſolution formée dans le tems-même qu'il eſt averti de ſon devoir, qu'on le ſollicite, qu'on le preſſe, qu'on le menace d'excommunication, s'il ne

ne s'en aquitte ; dans un tems où l'exemple de tous ſes freres l'invite à ſe reconnoître ? Quelle plus-noire malice? quelle plus-diabolique obſtination que d'aimer-mieux deſobéïr à ſa bonne Mere, s'expoſer à être retranché du nombre de ſes enfans, aimer-mieux ſcandaliſer toute la terre, ſe priver ſoi-même du bon-heur de loger Jeſus en ſon cœur, ſe priver de tous les tréſors dont cette viſite le combleroit, que de quitter ſes déreglemens, que de devenir ami de Dieu ?

Celui-là peche mortellement, qui par une ſimple négligence manque de communier à Pâques; & celui qui omet la communion par un attachement invincible à ſes ordures, ne fait-il rien contre la loi Eccleſiaſtique? C'eſt comme ſi l'on diſoit qu'un Seigneur que la pareſſe arréte à la Cour ; lors-que ſon Prince l'apelle à l'armée, ſe rend coupable d'une déſobéïſſance énorme, mais que celui qui refuſeroit d'en partir, pour continuer de deshonorer le lit Roïal par ſes adulteres, ne feroit rien qu'on eût droit de lui reprocher.

Non, Chrétienne Compagnie, il n'y a plus moien de reculer, la fête prochaine vous impoſe une heureuſe neceſſité de changer de vie, & de vous mettre bien avec Dieu, peut-être que c'eſt la derniere occaſion que vous aurez de le faire, mais c'eſt ſans doute la plus-favorable que vous ſauriez ſoûaitter. *Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.* Voici vôtre Roi, qui vient au devant de vous, pour vous inviter, pour vous recevoir à penitence. Le voilà tout diſpoſé à oublier tous vos deſordres, & à vous combler de nouveaux biens, *Venit tibi manſuetus.* Il vient plein de douceur, non-ſeulement pour

les ames saintes, qui lui ont toûjours été fideles, mais pour vous-méme pecheur. *Tibi* : Pour vous ; dis-je, qui l'avez si souvent outragé, qui l'avez si souvent traï, si souvent crucifié. C'est ici le tems de la bonté & de la misericorde ; c'est le tems qu'il reçoit le perfide Judas au baiser de paix ; qu'il donne le Paradis au voleur, qu'il verse son sang pour ceux qui le font mourir. *Venit tibi mansuetus.* Il ne vient point pour punir vos crimes, il vient au contraire pour s'en charger, & pour porter la peine qui leur est deûë, ce n'est point ce lion de Juda dont les rugissemens ont effraié le Prophete, c'est une brebis innocente qui se laisse mener à l'Autel, qui s'y laisse égorger pour vôtre salut. *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Une si grande douceur ne vous touchera-t-elle point ? Elle a attendri le cœur de son juge, elle a changé en respect & en amour l'insolence & la rage de ses bourreaux, elle a amoli la dureté des cailloux & des rochers n'y aura-t-il que vôtre cœur qu'elle ne puisse fléchir ? *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.*

Allons, Messieurs, allons au devant de nôtre bon Maître, & que ces huit-jours soient emploiez à nous préparer à le recevoir. Faisons un serieux examen sur tout ce qui lui pourroit déplaire en nous, & à la veûë de ses douleurs, que nos pechez lui ont causées, à la veûë de cette croix, où nous l'avons attaché, à la veûë de cette mort, qui a été nécessaire pour expier les dereglemens de nôtre vie, concevons une si grande horreur de nos fautes, que nous n'épargnions ni aumône, ni jeûne, ni aucune sorte de penitence pour les effacer,

pour les abolir entiérement. *Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.* Il vient à nous plein de bonté, plein d'amour & du plus ardent de tous les amours, n'allons pas à lui avec froideur & indifference, tâchons d'exciter en nous cette faim, ces deſirs violens qui ont fait languir les ames ſaintes ? Il vient à nous chargé de grace & de tréſors, pour nous enrichir, n'allons pas à lui les mains vuides, faiſons chaque jour de cette ſainte ſemaine quelque action exterieure, qui merite de lui être préſentée, aujourd'hui une aumône, demain une lecture ſpirituelle, une viſite à l'Hôpital, une méditation, quelque auſterité corporelle, mais ſur-tout qu'il ne ſe paſſe point de moment, s'il eſt poſſible, qui ne ſoit ſantifié par quelque acte interieur de contrition de nos pechez, de compaſſion pour les douleurs de Jeſus-Chriſt, de proteſtation de le mieux ſervir deſormais, de deſir de le recevoir au plûtôt, & le plus-ſaintement qu'il eſt poſſible. C'eſt ainſi, Meſſieurs, que vous vous diſpoſerez à communier dignement, & par conſequent à vous ſantifier par cette communion. *Ainſi ſoit-il.*





SERMON XXII.

DE LA SAINTE

EUCHARISTIE.

Qui manducat hunc panem vivet in æternum.

Si quelcun mange ce pain, il vivra éternellement. S. Jean, c.6.

On peut multiplier les communions sans manquer de respect envers le Corps du Sauveur, & sans se rendre cette action inutile.



QUOI-QUE dans la doctrine du Christianisme, il y ait bien des veritez qui exercent nôtre créance, il n'est rien, ce me semble, de plus incroiable que le mistére de ce jour, & l'amour excessif que Jesus nous y témoigne. Si avant l'Incarnation du Verbe Eternel, dans ces siecles de fer, où le Seigneur se faisoit appeller le Dieu des armées, le Dieu des

vengeances, où il ne parloit que par la voix du tonnerre, & faiſoit gemir ſon peuple ſous le joug d'une rigoureuſe Loi : Si, dis-je, en ce tems-là les Prophétes avoient prédit un peu plus-clairement ce qui s'accomplit ſur nos Autels ; S'ils avoient dit, que ce Dieu ſi grand, ſi majeſtueux, ſi terrible s'abaiſſeroit juſqu'à nous aimer avec tendreſſe, que pour nous en donner des marques, il ſe dépoüilleroit de ſa Majeſté, qu'il ſe donneroit tout entier à chacun de nous ; que pour s'unir à nous plus étroitement, il ſe feroit nôtre viande & nôtre brevage, qu'il deſcendroit effectivement dans nôtre eſtomac ; qu'il en feroit ſa demeure, ſon trône, ſon lieu de délices, penſez-vous Meſſieurs, qu'une pareille Prophetie eût trouvé quelque créance parmi les Juifs.

Mais ſi on avoit ajoûté que les hommes, au lieu de recevoir avec empreſſement les preuves d'un amour ſi exceſſif, n'auroient que du dégoût pour le veritable pain des Anges, qu'on ſeroit obligé d'uſer de menaces & de cõtrainte, pour les faire approcher de la ſainte Table une-fois l'année ; que non-ſeulemẽt le Dieu d'Iſraël ſeroit méconnû des Juifs, paroiſſant dans la forme d'homme, mais qu'il ſeroit rebutté même des Chrêtiens, quoique trés-bien connû ſous les voiles du Sacrement, avec quelle ſurpriſe auroit-on écouté ces prédictions?

Cependant nous voyons aujourd'hui toutes ces choſes accomplies. Il eſt vray que Jeſus ſe donne à nous d'une maniére ineffable, & il n'eſt que trop vrai qu'on fait peu de cas de ſon preſent. On pourroit le recevoir tous les jours, & on attend de le faire qu'un commandement exprés y oblige ſous

de griéves peines. On prétend s'excuser sur ce qu'on ne vit pas assez saintement, pour faire des communions fréquentes; mais c'est ce qui m'étonne que pouvant vivre assez bien pour obliger nôtre Dieu à descendre tous les jours dans nous, & à venir réposer réellement & corporellement dans nôtre sein, nous aimons-mieux nous priver d'un si grand honneur, d'un si grand bien que de nous y disposer par la réformation de nôtre vie.

Je n'ai garde d'exôrter ici ceux qui sont plongez dans le desordre, à s'approcher souvent de ce Sacrement terrible, puis-qu'ils n'y peuvent manger que leur jugement & leur condannation. Je n'entreprendrai pas non plus de les porter à se convertir, pour se rendre dignes de recevoir Jesus plus souvent, ce motif feroit peu d'impression sur des personnes qui ont aussi peu de foi que d'amour de Dieu. Mais je m'addresserai aux bonnes ames, ou à ceux qui ont déja conçeu un vrai desir de vivre Chrêtiennement, & je les inviterai de la maniére la plus-pressante, qu'il me sera possible, à multiplier leurs communions, sans plus écouter les fausses raisons dont on pourroit se servir, pour les détourner de cette pratique. Jesus mon Sauveur, que je crois fermément être enfermé dans ce tabernacle sous les especes du pain, s'il est vrai que le Ciel n'a rien pour vous de plus-delicieux que le cœur des ames pures, inspirez-moi les motifs qui peuvēt les animer à s'approcher de vous avec confiance, outre l'interêt que vous avez à m'accorder cette faveur, j'employe encore le credit de vôtre Sainte Mere, pour l'obtenir. *Ave Maria.*

Je crois que personne n'ignore à present les con-

teſtations, qui depuis quelques années ſe ſont élevées dans l'Egliſe même au ſujet de l'uſage fréquent de l'Euchariſtie. Quoi-que ceux qui le blâmoient, aient rendu leur foi ſuſpecte par les livres qu'ils en ont écrits;je ne prétens aujourd'hui ni les combattre; ni les condanner; je n'examine point, s'ils ont eu deſſein d'éloigner de la Ste Table toutes ſortes de perſonnes,ni quel motif pourroit les avoir porté à former un pareil deſſein. Mais comme les raiſons dont ils ſe ſont ſervis, pour autoriſer leur doctrine, peuvent porter également tout le monde à s'abſtenir de ce miſtére d'amour, quoi-que peut-être contre leur intention; on ne trouvera pas mauvais que je faſſe voir, qu'elles n'ont point de force à l'égar des gens-de-bien,& il me ſemble qu'un pareil diſcours ne peut rien avoir qui ne ſoit édifiant.

Les raiſons qu'on nous apporte ordinairement pour nous éloigner de la communion fréquente, ſe peuvent reduire à ces deux-ci. La premiére eſt le mépris qu'on ſemble faire de ce miſtére ſi rédoutable, lors-qu'on oſe s'en approcher avec tant de facilité. La ſeconde eſt le peril, où l'on s'expoſe d'en concevoir effectivement du mépris, & d'en tirer peu de fruit à force de s'y accoûtumer, & de ſe rendre cette action trop familiere. On devroit communier plus-rarement, & pour témoigner plus de reſpect envers le Corps de Jeſus Chriſt, & pour ſe diſpoſer à recevoir une plus-grande abondance de grace, quand on viendroit enfin à communier Voila ce qu'on dit ordinairement de plus-plauſible contre la fréquente communion, & c'eſt cela-mê-

me que je dis n'avoir nulle force à l'égar des gens-de-bien, je prétens au contraire, qu'ils doivent embrasser cette pratique par ces mémes raisons qu'on allegue pour la décrier. Non seulement on peut multiplier les communions, sans manquer de respect envers le Corps du Sauveur, & sans se rendre cette action inutile; mais je m'en vais vous faire voir qu'à la réïterer souvent, il y-a premiérement plus de gloire pour Dieu, & en second lieu plus d'utilité pour les hommes; que plus on communie, plus on honore le Sacrement, plus on en profite; En un-mot, que bien loin de s'en priver par des motifs de respect pour Dieu, & de zéle pour nos ames, on doit s'en approcher fréquemment par ces deux mêmes motifs, lesquels feront les deux parties de ce discours.

On ne peut pas nier, Chrétiens Auditeurs, que Jesus-Christ, qui a institué le Sacrement de l'Eucharistie, & qui est lui-même caché sous ce Sacrement, ne nous ait invité souvent à le recevoir, & qu'il ne l'ait fait d'une maniére fort pressante. Il a promis l'immortalité, la vie éternelle, & même une vie divine à ceux qui communieroient; il a menacé de la mort, il a réprouvé ceux qui s'éloigneroient de sa Table, il veut que tout le monde y soit appellé, qu'on force même les dégoûtez, & les paresseux. Tout le monde sait que pour obéïr ou à ces conseils, ou aux préceptes de l'Evangile, les prémiers fidelles recevoient tous les jours le Corps du Sauveur, comme il est rapporté au deuxiéme chapitre des Actes des Apôtres; & que cette sainte coûtume passa bien-tôt aprés, comme une espece de Loi Ecclesiastique, par

l'ordonnance que firent les Apôtres, que tous ceux qui entreroient dans l'Egliſe,& qui réfuſeroient de participer au ſaints Miſtéres, ſeroient ſeparez des autres. Cette ordonnance fut confirmée par ſaint Anaclet cinquiéme Pape aprés ſaint Pierre, de ſorte que durant long-tems quiconque s'étoit rendu indigne de communier par des actions ſcandaleuſes, ceux-mêmes qui pour quelque autre raiſon que ce peut-être, ne vouloient pas avoir part à ce bon-heur, étoient mis hors de l'Egliſe aprés l'Evangile. Tous ceux qui entendoient la Meſſe, étoient obligez de recevoir le Corps du Sauveur.

De-là il me ſemble qu'on peut d'abor conclurre que Dieu eſt extrémement honoré par la fréquente communion; qu'il vaut-mieux s'approcher ſouvent de la ſainte Table par amour, que de s'en abſtenir par humilité, à-moins qu'on ne veüille dire que les premiers Chrêtiens, que les Apôtres-mêmes qui avoient reçeû la plenitude de l'Eſprit Saint, ont ignoré une maniére de culte, & de reſpect plus-excellente, que celle qu'ils ont pratiquée, qu'ils ont établie; que celle dont ils ont peut-être fait un précepte aux fidéles de leur tems, comme ſaint Thomas, & pluſieurs autres Téologiens l'ont penſé.

De-plus ceux qui ont combattu avec plus de chaleur la multiplication des communions,& qui ont pris plus de ſoin de faire valoir la modeſtie de ceux qui étoient long-tems ſans participer à ces Miſtéres : ceux-là-même ont reconnû que tous les Péres de l'Egliſe, ſ[illegible]en excepter un ſeul, exôrtent les Chréti[illegible]ommunier ſouvent ; Il

est vray qu'ils ont tous parlé avec beaucoup de force contre les communions sacrileges ; mais jamais contre les communions fréquentes ; qu'ils nous invitent souvent à nous approcher de l'Autel avec beaucoup de respect, mais jamais à nous en rétirer par respect ; & j'ose dire qu'on n'en sauroit citer un seul, qui conseille cette maniére d'humilité. Nous trouvons dans les Conciles, & sur tout dans ceux de Basle, & de Trente, que l'Eglise ne soûaitte rien tant, que de voir ses Enfans affamez de ce Pain de vie, & disposez à le recevoir tous les jours. Ils font tous consister la réverence deûë à ce Sacrement adorable, dans le soin qu'on doit avoir de se purifier par une veritable penitence, mais il n'est fait mention nulle part de cette vénération, qui nous porte à nous excommunier nous-mêmes, qu'on nous veut représenter comme une grande vertu.

Seroit-il possible que Jesus-Christ nous eût témoigné en tant de rencontres, & d'une maniére si forte l'envie qu'il a de se donner à nous par l'Eucharistie ; que dans le premier âge de l'Eglise on eût introduit, & pratiqué si long-tems la communion de tous les jours ; que tous les Saints Péres nous eussent exôrté au fréquent usage de ce Sacrement ; que les Conciles eussent fait paroître un si grand desir de voir cét usage rétabli parmi les fidelles, s'il y avoit plus de vertu, plus de mérite, plus d'honneur pour Dieu, à nous éloigner, qu'à nous approcher de la sainte table, s'il y avoit quelque espece d'irrévérence à se presenter à la communion, si ceux-là so[illegible]n effet plus respectueux, qui s'y présentent plus-ra[illegible]r. Quelle est donc

cette vertu, que nôtre bon Maître ne nous a point récommandée, & dont nous ne voyons pas d'exemple dans les plus belles années du Christianisme ? Quelle est cette vertu, que les plus-grandes lumiéres de l'Eglise ne nous ont point encore découverte ; & que l'Eglise elle-même n'a pas daigné jusqu'ici enseigner à ses enfans.

Il est vray, me dira-t-on ; car on ne le sauroit nier, il est vray que ni dans l'Ecriture, ni dans les Canons, ni dans les ouvrages des Péres, ni dans l'histoire de l'Eglise, on ne voit nulle trace, nul exemple de ce respect, qui nous doit rétirer de la sainte Table. Ce ne sont par tout qu'exôrtations, qu'invitations pressantes de nous en approcher souvent, & s'il est possible tous les jours. Mais ces invitations ne s'addressent pas à des pécheurs comme nous ; elle ne sont que pour ces grandes ames, que l'Evangile compare à des Aigles, & qu'il a prédit devoir s'assembler, où réposera le corps du Sauveur, selon le sens que les Péres donnent à ces paroles : *Ubi erit Corpus, ibi congregabuntur & aquilæ.* Elles ne sont que pour ces ames saintes qui se sont purifiées des plus légeres imperfections, qui n'ont plus de desirs, plus de pensées que pour le Ciel; qui ne vivent plus que du plus-pur amour de Dieu. A cela je répons, Messieurs, que s'il y avoit une veritable humilité, une veritable vertu à s'abstenir du Corps du Sauveur ; les plus-grands Saints auroient été les premiers à nous en donner des exemples, comme ils nous en ont donné de toutes les autres vertus. Il est certain que ceux qui sont parvenus à la plus-

haute perfection, ne sont pas ceux qui s'estiment les plus-parfaits, au contraire l'humilité devient toûjous plus profonde, à mesure que la charité devient plus-ardente, & par conséquent si les Saints étoient les seuls, qui pussent faire honneur au festin celeste, il est tout visible que tout le monde seroit obligé de s'en excuser, que les Saints eux-mêmes n'auroïent pas la hardiesse de se présenter à cette Table, étant tous bien éloignez de se croire saints, se croïant au contraire pour la plû-part de trés-grans pécheurs.

Cependant, Messieurs, lisez la vie de tous les Héros du Christianisme, vous trouverez que non-seulement ceux du premier âge de l'Eglise, mais tous ceux qui se sont signalez dans les derniers siécles, ont loüé la fréquente Communion, qu'ils ont tâché d'en introduire l'usage, qu'ils l'ont pratiquée eux-mêmes, & qu'ils n'ont pas crû deshonorer la chair du Sauveur, en s'en nourrissant ou tous les jours comme sainte Térese; ou presque tous les jours comme sainte Catherine de Sienne, ou plusieurs-fois la semaine comme saint Elzear & tous les autres sans exception. C'est une chose qui mérite bien d'être rémarquée, que ceux qui ont pris soin de chercher dans l'histoire, dequoi appuier la doctrine qui condanne le fréquent usage de l'Eucharistie, parmi ce grand nombre de Saints qui ont vécu depuis Jesus-Christ; ils n'ont pû citer que l'exemple de trois ou quatre qui pour des fautes legeres, se sont abstenus de dire la Messe pour un jour seulement, ou tout au plus pour quelques jours; & cela une seule-fois en toute leur vie.

Mais s'il étoit vrai que la fréquente communion ne fût que pour les ames tout à-fait pures ; comment est-ce que dans la primitive Eglise on auroit pû obliger tous les fidelles à communier tous les jours ? Je sai que c'étoit alors comme le siécle d'or du Christianisme, que le Sang de Jesus-Christ qui venoit d'être versé sur le Calvaire, que le feu du Saint Esprit dont les Apôtres avoient reçeû la plenitude, remplissoit les cœurs d'une admirable ferveur ; mais enfin le nombre des Chrêtiens s'augmentant tous les jours de plus-en-plus, il n'y avoit pas trop d'apparence qu'au deuxiéme siecle, sous le Pontificat du Pape Anaclet, où la coûtume de communier tous les jours fut renouvellée, le Christianisme étant déja répandu dans tout l'Univers; il n'est gueres probable qu'encore alors il y eût autant de Saints, qu'il y avoit de Chrêtiens. Saint Basile, & Saint Epiphane, qui vivoient au quatriéme siecle, témoignent qu'il y avoit trois ou quatre jours de la semaine, ausquels il étoit ordonné à tous ceux de leur Diocese de recevoir la communion : Doit-on croire que les Dioceses de ces Saints Prélats, étoient tous composez d'ames parfaites, & ornées des plus-excellentes vertus ? Tous les Fondateurs des Ordres Religieux ont prévû que les Communautez seroient tout-au-plus mélées de parfaits, & d'imparfaits, de tiédes, & de fervens, & qu'il ne s'y en trouveroit que trop, qui conserveroient dans le Cloistre l'esprit & les inclinations du monde, ils n'ont pas laissé d'établir tous la fréquente communion, & d'y engager tous ceux qui voudroient suivre leur regle.

Mais quoi, doit-on accorder l'usage fréquent de la sainte Eucharistie même aux tiedes & aux mechás? Non Messieurs, cette grace n'est que pour les bons, & pour ceux qui ont envie de le devenir. Je ne prétens point porter indifferemment toutes sortes de personnes à s'approcher souvent du Dieu de la pureté: Mais je dis que du moment qu'on a renoncé à l'habitude du peché mortel, du moment qu'on ne l'aime plus, qu'on le craint au contraire, qu'on tâche d'éviter les occasions de le cómettre, qu on se sent un vrai desir de faire son salut, de vivre chrêtiennement: je dis, Messieurs, que dés-lors on est disposé pour la fréquente comunion, & que bien-loin de manquer de respect en la pratiquant, on ne peut rien faire qui honore Dieu davantage. Je l'ai fait voir, ce me semble, jusqu'ici par toute sorte d'exéples, & d'autoritez; mais à ces preuves j'ajoute une raison tout-à-fait essentielle.

La Communion est par elle-même une action sainte; une action de religion, si vous la considerez dans l'homme qui communie; il donne par là une marque de sa foi; un témoignage public de l'union qu'il a avec les Fideles, dont ce Pain sacré a été de tout tems le lieu le plus précieux: Enfin il acheve, il consomme le sacrifice de l'Autel, qui de toutes les actions de Religion est sans doute la plus-excellente, & la plus parfaite. Cela supposé, sur quel principe peut-on avancer qu'en s'abstenant de la sainte Table, on donne au Seigneur des marques d'un plus grand respet & d'une vénération plus profonde? Est-ce par l'omission, ou par la pratique des actions saintes; de celles qui sont destinées particulieremét à distinguer les en-

fans de l'Eglise de Jesus-Christ, & à reconnoître la grandeur de la Majesté Divine, que nous devons honorer Dieu, & faire éclatter le respect que nous lui portons ? Si c'est donner à Dieu la plus grande gloire, qu'il puisse recevoir d'un simple fidele, que de recevoir l'Eucharistie, comment peut on dire que c'est le des-honorer que de la reçevoir souvent ?

La priére glorifie le Seigneur, elle est un aveû de nôtre dépendance, & de son pouvoir souverain de nôtre indigence, & de ses richesses, de sa bonté, de sa liberalité infinie. D'ailleurs c'est prendre bien de la liberté que de s'approcher de Dieu, & paroître en sa présence pour l'entretenir de nos miséres. Quelcun s'est-il jamais avisé de dire que pour témoigner à Dieu plus de respect, il étoit á propos de le prier rarement, & d'interrompre l'exercice de l'Oraison ? Sainte Thérese le crût durant quelque-tems, elle s'abstint de prier, sous prétexte qu'elle étoit encore engagée en des imperfections, qui la rendoient indigne de parler à Dieu. Mais elle se reproche ce sentiment en divers endroits de sa vie, elle dit que cette fausse humilité l'auroit perduë infailliblement, si elle n'eut été détrompée, que le demon ne pouvoit lui tendre un piége plus dangereux. Que si c'est une fausse modestie, une veritable tentation de quitter la priere, parce qu'on n'est pas digne de parler à Dieu: Ne sera-ce point aussi une illusion de se retirer de la communion sur un semblable prétexte; sur tout si c'est souvent, & pour un tems considerable que l'on s'en retire? Pour-quoi Dieu est-il d'autant plus honoré, qu'on multiplie davantage toutes les

œuvres ſaintes, que l'on fait en ſon honneur, & que l'on ſera accuſé de lui manquer de reſpect, en reïterant ſouvent celle de toutes qui lui eſt la plus-honorable.

Mais quand la communion ne ſeroit pas l'action la plus-ſainte du Chriſtianiſme, celle qui fait le plus d'honneur à Dieu, à la conſiderer ſimplement comme l'action du Chrêtien, qui reçoit le Corps de Jeſus-Chriſt, il eſt certain qu'à la regarder comme l'action de JESUS-CHRIST lui-même, qui nous y donne ſon corps, il n'eſt rien aprés le ſacrifice de la Meſſe, qui honore Dieu davantage, & par conſéquent qu'il faille davantage multiplier. Pour-quoi penſez-vous, l'Egliſe a-t-elle ſi fort augmenté le nombre des Prêtres? Et pour-quoi permet-elle à tous ſes Prêtres de celébrer tous les jours? Eſt-ce qu'elle les croit tous auſſi ſaints que les Apôtres? ignore-t-elle que pluſieurs d'entre eux ne ſont pas plus-purs que les laïques? Elle le ſait, Meſſieurs, mais c'eſt que l'honneur qui eſt fait à Dieu par Jeſus-Chriſt, lequel s'immole lui-même à l'Autel; cét honneur, dis-je, eſt ſi grand, qu'elle a crû que nulle conſidération ne la devoit empêcher de le lui faire offrir le plus-ſouvent qu'il ſeroit poſſible; & par autant de Prêtres, qu'elle en auroit conſacrez. Pour-quoi ne dirons-nous pas à peu prés la même-choſe de la ſainte communion, puis-que non ſeulement Jeſus y achéve le miſtére qu'il a commencé par les mains du Prêtre, qu'il y accomplit le deſſein qu'il a eu en inſtituant ce Sacrement, qui eſt de nourrir les fideles de ſa propre chair; qu'il y renouvelle, qu'il y étend, comme parle ſaint Jean Chriſoſtôme

le

le bien fait de ſon Incarnation ; mais qu'il s'y ſacrifie encore une fois en perdant dans nôtre eſtomac cette vie ſacramentelle,qu'il avoit reçeûë à la conſecration ? Vous n'êtes pas digne de communier ſouvent; Tous les Prêtres ſont-ils dignes de dire ſouvent la Meſſe? En eſt-il beaucoup qui méritent de la dire tous les jours; En eſt-il un ſeul qui mérite de la dire une ſeule-fois ?

C'eſt une erreur, Chrêtienne Compagnie, de penſer que nôtre Dieu ſoit des-honnoré par nos miſeres & par nos foibleſſes. Si cela étoit, il ne ſe feroit pas lié ſi étroittement à nôtre nature, & l'Incarnation ne feroit pas le plus-grand, le plus-glorieux de tous ſes ouvrages. Il eſt d'autant plus-glorifié par cette union ineffable,que le terme en eſt plus-vil, & plus-éloigné de ſa grandeur. C'eſt pour cela que des deux natures raiſonnables l'Angelique & l'Humaine, il a choiſi la plus-imparfaite, parce-qu'il l'a trouvé plus propre pour faire éclater ſa bonté, & ſa ſageſſe infinie. *Nuſquam Angelos apprehendit, ſemen Abrahæ apprehendit.* Il eſt vray, Meſſieurs, nous ſommes tous trés-indignes de communier ſouvent, mais ſi nôtre indignité eſt un obſtacle à recevoir Jeſus-Chriſt, non-ſeulement il faut le recevoir rarement, mais il ne le faut jamais recevoir, parce-qu'il eſt impoſſible que nous en ſoyons jamais dignes. Si nous devons nous abſtenir de la ſainte Table,parce-que nous en ſommes indignes ; nous devons encore nous abſenter de la Meſſe, & de la Prédication. Nous ſommes trés-indignes de l'un, & de l'autre. Les Anges n'aſſiſtent qu'en tremblant au ſacrifice de l'Autel, & un ſaint Pére a dit

qu'il ne falloit pas moins de pureté, pour entendre la parole sainte que pour manger le corps du Sauveur.

Mais que je trouve bien plus raisonnables les sentimens d'une ame sainte, & extrémement éclairée qui vivoit il n'y a pas fort long-tems, qui se sentant un extréme desir de recevoir le Corps du Sauveur, dans le même-tems qu'elle se trouvoit accablée de confusion à la veûe de ses infidelitez, disoit à Dieu : Je vous entens, Seigneur, je comprens ce que signifient ces ardens desirs, je ne doute point qu'ils ne me viennent de vous : vous voulez faire voir jusqu'où peut aller vôtre bonté excessive en vous donnant à la plus indigne de toutes les creatures. Vous avez raison de soûaitter de venir en moi, rien ne vous peut faire tant d'honneur qu'un si prodigieux abaissement. Je n'ai garde de m'éloigner de vôtre table par la considération de mes miseres; car plus je suis miserable, plus vous serez glorifié & des Anges & des Saints, pour m'avoir fait une si grande misericorde.

J'ai déja dit que je ne parlois qu'aux ames, qui n'aimoient plus le peché, & qui desiroient sincerement de devenir bonnes. Car pour les autres qui sont attachées au monde, qui sont determinées à continuër de vivre selon ses maximes, je ne les blâme point de communier rarement : mais aussi ne suis-je pas assez credule, pour me laisser persuader que c'est par humilité qu'elles s'abstiennent. Comment peut-on croire qu'une personne, qui aura la tête tonte remplie de vanité, qui ne songera qu'à se loüer, qu'à acquerir une fausse gloire, sont en même-tems remplie d'une verita-

ble humilité ; Comment peut-on croire que ceux qui n'ont que du mépris pour les regles ſaintes de l'Evangile ; qui portent peut-être leur orgueil juſqu'à mépriſer les Commandemens de l'Egliſe & de Dieu-même, aient tant de reſpect & de vénération pour l'Euchariſtie ? Jeſus-Chriſt & dans le Saint Sacrement il eſt vrai : Mais Dieu eſt par tout, & je ne comprens pas comment ce même reſpect qui nous repréſenteroit le Seigneur ſi redoutable à l'autel ; ne nous empécheroit point de l'offenſer, & de l'outrager par tout ailleurs.

Comment croirons-nous que vous differez la communion par la conſidération de vôtre indignité, tandis que nous verrons que vous ne laiſſez pas de vous en rendre tous les jours plus-indigne par la multiplication de ces mêmes fautes, qui vous obligent à la differer : Si vous aviez des ſentimens d'une vénération ſi profonde pour le Corps adorable de Jeſus, ne ſongeriez-vous point davantage à vous rendre digne de le recevoir ſouvent, qu'à vous en priver, parce-que vous-vous en jugez indigne ? Si vous êtes vraiment reſolu de vous réformer, vous méritez de communier dés demain, mais ſi vous voulez continuer de vivre comme vous avez vécu juſqu'à cette heure ; pouvez-vous douter que dans un an d'ici, vous mériterez encore moins qu'à préſent de participer aux ſaints Miſtéres. Ou commencez dés maintenant à purifier vôtre cœur pour communier la premiere fois avec plus de révêrence ; où ceſſez de dire que le terme que vous prenez, eſt un effet du reſpect intérieur que vous avez pour le Corps de Jeſus-Chriſt : Voila qui eſt étrange de vouloir faire

passer pour vertu, l'attache que nous avons à nos habitudes vicieuses, & l'amour d'une fausse liberté qui se trouveront trop génée par des communions fréquentes. On craint de r'entrer si souvent dans une consience impure ; on craint l'humiliation de la confession ; on craint que les plaisirs ne soient pas seulement interrompus pour un jour;mais encore troublez pour long-tems par les bonnes pensées, qui ont coûtume d'accompagner les actions saintes:en-un-mot il faut se retirer ou du desordre, ou de la Table sacrée, & on aime mieux se priver de celle-ci que d'être obligé de vivre Chrêtiennement.

Voila quelles sont les dispositions, que l'on cache sous le prétexte specieux de respect, & de vénération pour l'Eucharistie.Mais on leur donne encore une autre couleur, qui n'est ni moins fausse, ni moins trompeuse. Nous voulons faire acroire que nous faisons par zéle de nôtre avancement spirituel, ce qui est un effet visible de nôtre tiédeur, & du peu d'envie que nous avons de nous convertir. Il est dangereux, dit-on, qu'en communiant si souvent, on ne s'y accoûtume de telle sorte qu'on n'en retire plus le fruit, qu'on en devoit esperer. Disons plû-tôt, que nous appréendons qu'en communiant si souvent, nous n'en retirions plus de fruit que nous ne soûaitterions. Car il n'est rien de si vrai que plus on multiplie les communions, plus on en profite.C'est-là seconde Partie.

Quand tous les Chrêtiens ne seroient pas instruits des effets admirables que produit l'Eucharistie dans l'ame de ceux qui la reçoivent, il suffi-

toit de vous faire reſſouvenir qu'elle renferme ce Corps adorable, dont la préſence, dont les attouchemens ſacrez, dont les vêtémens, dont la ſeule ombre a chaſſé les Demons & les maladies, qui a encore plus de pouvoir ſur les cœurs pour les ſantifier, qu'il n'en a eu ſur tout le reſte de la nature. Qui pourroit ramaſſer dans un ſeul diſcours tout ce que la Foi nous apprend, tout ce que la Raiſon nous perſuade, tout ce que les Péres nous ont dit; tout ce que l'Experience nous a enſeigné de la vertu de ce Sacrement? Y a-t-il quelque moien ou plus-ſeûr, ou plus-prompt; ou plus efficace pour moderer les paſſions, pour déraciner les habitudes, pour fortifier l'ame contre les tentations, pour l'encourager aux entrepriſes les plus difficiles, pour la rendre ferme & inébranlable dans la pratique du bien, pour l'enflammer de l'amour de Dieu, que ce ſaint Miſtére, par lequel nous ſommes unis d'une maniére ſi particuliére au Roi des vertus, à l'Auteur de la grace, au Saint des Saints, à la ſource de toute ſainteté, & de toutes benedictions? La vertu de rafraîchir n'eſt pas plus naturelle à l'eau, dit Albert le Grand, que celle de moderer les ardeurs de la concupiſcence, l'eſt au Sacrement de l'Autel. Le Demon tremble dit Saint Pierre de Damien; à la veûë d'un Chrêtien qui a les levres teintes du Sang du Sauveur. L'euchariſtie eſt un puiſſant remede, qui pénetre toute les parties de l'ame, & même du corps, pour tout guerir, tout purger, tout renouveller : C'eſt ainſi que parle ſaint Ciprien. Enfin il faut ſe reſoudre à mourir, dit Saint Jean Chriſoſtôme, ſi l'on refuſe de prendre

cette sacrée nourriture;elle est la vigueur de nôtre ame,le bien qui uni nôtre esprit à Dieu ; le fondement de nôtre confiance, nôtre esperance, nôtre salut, nôtre lumiére, nôtre vie.

Cela étant supposé, comment est-ce qu'un Sacrement d'une si grande vertu pour tous ceux qui le reçoivent, peut devenir inutile à ceux qui le reçoivent souvent? Il peut arriver qu'un contre-poison, qu'un remede trés-bon en soi même n'ait enfin nul effet à l'égar de ceux qui en font un trop grand usage ; mais une viande ne laisse pas de profiter,quoi-qu'on en mange ordinairement ; On prend tous les jours la nourriture , le pain surtout & le vin , sous les especes desquels Jesus nous a donné son Corps & son Sang ; elles sont d'autant plus salutaires que l'estomac y est plus accoûtumé ; il ne s'en dégoûte jamais , & quand cela arriveroit à l'égar de la viande, & du breuvage materiel, le Saint Esprit a prédit le contraire il y a long-tems de ce pain celeste:Ceux qui me mangent, desireront encore de me manger. *Qui edunt me , adhuc esurient.*

Je sai bien qu'on peut recevoir l'Eucharistie de telle-sorte , qu'on n'en retire aucun fruit ; mais je soûtiens que cela ne peut venir de ce qu'on s'en approche trop fréquemment ; je dis que ceux qui communient tous les huit-jours,sans pourtant devenir meilleurs , deviendroient pires , s'ils communioient plus-rarement, que nulle indisposition, à la réserve du peché mortel , ne peut empécher l'effet du Sacrement, qui est de sanctifier l'ame,de lui donner des forces, & de la vigueur pour faire le bien , & pour résister au mal. Que comme à

chaque-fois qu'on communie, on reçoit une augmentation de mérite,& de grace habituelle,il faut necessairement qu'une communion nous dispose à profiter d'une autre communion;& que par conséquent plus on en fait, plus on soit en état de profiter de celles, que l'on doit faire.

Je conviens que c'est une misere,à-quoi presque tous les hommes sont sujets, d'estimer davantage les choses les plus communes, de negliger enfin, ou de faire sans réflexion les actions les plus-importantes, lors-qu'elles sont trop ordinaires. Mais si la crainte de tomber dans une pareille foiblesse, étoit une raison, pour s'abstenir de la communion fréquente, elle devroit nous porter aussi à nous abstenir de la fréquente priére, contre le commandement de Jesus-Christ, comme en priant souvent, on apprend enfin à bien prier; aussi en recevant souvent nôtre Seigneur, on sent croître en soi cette ferveur, & cette faim, qui sont nécessaires pour le recevoir avec fruit. Si l'on néglige de se préparer à la communion,elle ne sera gueres utile,quand même on ne la feroit qu'une-fois l'an,que si on y apporte beaucoup de soin, il est certain que plus on la multipliera, plus on se fortifiera dans l'habitude de la faire comme il faut, veû-que ce n'est pas simplement en faisant souvent une chose, mais en la faisant mal, qu'on s'accoûtume à la mal faire.

Que si ces raisons ne suffisent pas, pour prouver l'utilité des fréquentes communions; j'en appellerai à l'Experience : il n'y a jamais eu tant de ferveur, la sainteté n'a jamais été si universelle dans l'Eglise, que dans le tems que les fidelles commu-

nioient tous les jours ; on a obſervé qu'au ſiécle paſſé lors-que la corruption des mœurs fit naître ce grand nombre d'héréſies, qui inonderent preſque tout le monde Chrêtien, le fréquent uſage de la Penitence & de la Communion avoit été entiérement aboli, & que du moment qu'il commença à ſe rétablir par les ſoins de pluſieurs ſaints Perſonnages, que Dieu ſuſcita quelque-tems aprés, on vit refleurir par tout la pieté, & le cours de l'erreur arrêté dans les lieux, où même elle faiſoit le plus de ravage. Mais qu'eſt-il neceſſaire de chercher ſi loin des exemples d'une verité, dont nous ſommes ſi convaincus par nôtre propre experience? Vous nous dites qu'il y a de l'illuſion à communier tous les mois, tous les quinze-jours, tous les huit-jours, qu'on en tireroit plus de profit, ſi on le faiſoit moins fréquemment: Ce diſcours perſuadera ſans doute ceux qui ne communient que deux ou trois-fois l'année, mais quelle impreſſion pourroit-il faire ſur des perſonnes, qui ſavent par elles-mêmes l'avantage qu'il y a à communier ſouvent? Comment pourrions-nous donner quelque créance à cette doctrine ; nous qui ne nous ſommes tirez de nos deſordres que par cette voie, aprés avoir tenté inutilement toutes les autres? Tandis que nous avons négligé de communier ſouvent, nous nous ſommes ſentis lâches & tardifs au ſervice de nôtre Dieu ; nous avons été aſſiégez de tentations, auſquels nous ne reſiſtions que foiblement. La pieté Chrêtienne nous a fait peur, nous en avons crû la pratique comme impoſſible; mais depuis-que nous approchons plus-fréquemment de la table Euchariſtique, nous

trouvons que nos ennemis ne ſont point invincibles, ni nos paſſions indomtables; nous avons un peu plus de connoiſſance du bien,& beaucoup plus de facilité à le pratiquer;Nous voions que tous les mauvais Chrêtiens s'accommodent extrémement de vôtre conſeil; que ſans attendre même qu'on les exôrte à communier rarement, ils s'éloignent le plus qu'ils peuvent des ſaints Miſtéres. Nous ſavons que jamais une ame fervente ne ſe rélache, qu'elle ne perde le deſir de communier ſouvent, qu'elle ne ſoit tentée de s'en abſtenir, qu'elle ne s'en abſtienne effectivement, ſi elle continuë à ſe rélâcher.

On ne peut pas dire que tous ceux qui communient ſouvent, ſoient des Saints; mais j'oſe avancer que tous les Saints communient fort ſouvent, & qu'ils reconnoiſſent devoir à ce Sacrement & leur progrés & leur perſéverance dans la vertu. Lors que je verrai qu'à meſure que je multiplierai mes communions, je deviendrai plus-colere,plus-vain, plus-dur envers les pauvres,plus-attaché au monde ,plus ſuſceptible de paſſion, plus-impatient dans mes maux, plus alteré de plaiſir & de faux honneur; alors je croirai, non que je dois m'éloigner de la communion, car rien n'eſt capable de me perſuader que je ſuis plus-foible & plus-imparfait,parce que je me ſuis trop approché de la ſource de la ſainteté & de la grace; mais je croirai que je m'en approche avec peu de foi, peu de confiance, peu de préparation; je chercherai dans moi-même la cauſe d'un ſi grand mal, je tâcherai de l'ôter, & pour en venir à boût, je ne penſerai pas que rien me puiſſe aider davantage, que de

continuer de recevoir souvent le Corps du Sauveur. Mais tandis-que je m'appercevrai de quelque progrés dans la vertu, que mes passions s'addouciront, que je me sentiray assez de force pour résister aux tentations, que je ne retomberai point dans mes anciens dereglemens, que je craindrai les pechés & les occasions du peché, je me garderai bien d'abandonner une pratique, qui m'a apporté tous ces avantages.

Je finis, Messieurs, en m'addressant à ceux qui jusqu'ici pourroient avoir crû de bonne-foi, qu'il y a plus de vertu & plus de profit à communier moins fréquemment, & je les conjure d'en faire l'épreuve, afin qu'ils en puissent juger avec plus de connoissance; car s'ils ont une volonté sincere, comme je le suppose, je suis certain qu'ils seront desabusez, qu'ils se trouveront bien tôt remplis de force, de courage, de lumiere, d'onction, & qu'ils se trouveront dans des dispositions beaucoup plus avantageuses que celles, où ils ont vécu jusqu'aujourd'hui. De plus, je m'addresse à ceux qui sont déja dans la loüable pratique de la Communion fréquente, & je les prie au nom de Jesus-Christ, qui leur témoigne un si grand amour en abbaissant sa Majesté jusqu'à eux, & les nourrissant de sa chair; je les prie, dis-je, par cét amour excessif que Jesus-Christ leur témoigne, qu'ils aient soin de regler leur vie de telle sorte que les foibles n'en soient pas scandalisez, & qu'on ne prenne pas sujet d'attribuër au fréquent usage de l'Eucharistie, ce qui ne seroit asseûrement qu'un effet du mauvais usage qu'ils en feroient. *Ut benefacientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.*

Car faut il trouver étrange, ſi le nom de Dieu eſt blaſphemé, & ſi l'on ſe met peu en peine d'aprocher ſouvent de la ſainte Table, lors qu'on voit des hommes qui communient tous les mois, des femmes qui le font peut être tous les huit-jours, être toûjours auſſi vaines, auſſi coleres, auſſi médiſantes, auſſi légeres dans leurs actions & dans leurs diſcours, que ſi le Prêtre ne leur donnoit que du pain materiel, que ſi nous étions membres de ces nouvelles Egliſes où l'on ne ſe nourrit que de l'ombre & de la figure de l'Euchariſtie. Ce ne ſont pas-là de grands crimes, me direz-vous; j'en conviens, mais c'eſt de là-même que naît le ſcandale des ignorans, lors qu'ils croient que de ſi petits maux réſiſtent à un ſi grand remede, & que le Corps de Jeſus-Chriſt qui a gueri tant de maladies mortelles, en touchant une ſeule fois ceux qui en étoient atteins, ſemble manquer de vertu, pour vous délivrer de ces légeres imperfections.

Enfin; je ne ſaurois exôrter aſſez ceux, à qui Dieu donne un deſir ſincere de s'engager ou de perſeverer dans une ſolide dévotion; je ne ſaurois, dis-je, les exôrter aſſez de continuër à recevoir ſouvent le Rédempteur; qu'ils ſe reſſouviennent de ces paroles du Concile de Baſle: *Non-ſeulement s'eſt une choſe utile & ſalutaire, de recevoir ſouvent le Sacrement de l'Autel; mais elle eſt entierement néceſſaire à celui, qui ne veut pas reculer, à celui qui deſire de s'avancer au ſervice de Dieu, au chemin de la vertu & de la vie parfaite.* Que ces perſonnes regardent donc la Divine Euchariſtie comme leur bouclier, comme leur remede univerſel, comme-

leur azile dans tous les perils, comme leur ressource dans toutes leurs nécessitez, comme l'appui qui les doit rendre inébranlables, comme le principe de leur vie spirituelle, & le gage de leur immortalité. Qu'ils aient recours à ce pain des Anges dans leurs ténebres, dans leurs perplexitez, dans leurs craintes ; dans leurs tentations, dans leurs plus-grandes fragilitez ; qu'ils n'en quittent jamais le fréquent usage quoi-qu'il arrive. Jesus-Christ nous a donné sa parole, que quiconque mange cette viande, ne mourra jamais; on ne peut pas dire que cette promesse soit pour tous ceux qui communient, quoi-qu'avec les dispositions nécessaires, puis-que nous n'en voions que trop mourir dans l'impenitence, aprés avoir vécu quelque tems dans la participation des Mistéres adorables: On ne peut pas dire non-plus, que ce soit une promesse vaine, une fausse prédiction de se maintenir dans la crainte de Dieu & dans la ferveur. Il faut donc qu'elle regarde ceux qui ne se contentent pas d'avoir bien communié une-fois ni plusieurs-fois, mais qui perseverent jusqu'à la fin dans la communion fréquente. Oüi, Jesus l'a promis, & j'ose en répondre. Ceux qui continüent dans le dessein de vivre chrétiennement, & de communier souvent : Ceux-là, dis-je, ne mourront jamais dans le peché, ils ne mourront jamais par le peché, ils ne perdront point la vie de la grace en ce monde, & ils parviendront infailliblement à celle de la gloire en l'autre. *Ainsi soit-il.*



SERMON XXIII.

POUR LE JOUR DE LA TRANSFIGURATION.

Domine bonum eſt nos hîc eſſe, ſi vis, faciamus hîc tria Tabernacula.

O Seigneur qu'il fait bon ici, vous plaît-il que nous y dreſſions des tentes, pour y demeurer éternellement. S. Matt. c. 17.

Les Chrétiens doivent eſperer dans l'exercice de la Vertu les mémes avantages qui leur font aimer le vice, puis-qu'elle ne nuit point aux interéts temporels, mais qu'elle les favoriſe extrémement, & que bien-loin d'étre ennemie des plaiſirs, elle en eſt une ſource tres-abondante.

ON a toûjours été fort partagé dans les Ecoles anciennes, ſur le ſujet de la felicité de l'homme. On dit que les Grecs

aiant autre-fois assemblé des Philosophes de toutes les Sectes, pour examiner cette question, il ne s'en trouva pas deux qui fussent de mêmes sentiment, chacun faisant consister nôtre bon-heur en quelque chose à quoi nul autre n'avoit pensé. Ce qui est encore plus surprenant, c'est que parmi tant d'opinions differentes il n'y en avoit pas une de veritable. Les Sectateurs d'Epicure étoient pour les plaisirs des sens, & disoient au rapport de S. Augustin, *Mihi frui carne bonum est.* Les disciples de Zenon pour les actions de l'esprit ; *Mihi frui meâ mente bonum est* ; jusqu'à ce que S. Paul s'opposant lui seul à tous les autres, fit entendre au milieu d'Athenes cette nouvelle doctrine, *Mihi adhærere Deo bonum est.* Vous étes tous dans l'erreur, pour moi je m'attache à Dieu comme à mon souverain bien. Pour être heureux il ne faut songer ni à flatter la chair, ni à satisfaire l'esprit, mais à contenter celui qui à creé l'un & l'autre, *non est in corpore nec est in anima sed in utriusque Creatore.*

Je ne doute point, Chrêtiens Auditeurs, que ce ne soit dans la même veüe que S. Pierre s'écrie sur le Tabor, *Domine bonum est nos hîc esse.* Seigneur, nous voici à la source du vrai bon-heur, nous n'avons que faire de l'aller chercher plus loin. C'est pour-quoi j'ai dessein dans ce discours d'établir cette verité, non plus contre des Philosophes Païens, mais contre des Chrêtiens qui sont encore moins raisonnables. Car ce n'est plus entre les satisfactions du corps & celles de l'esprit qu'on est partagé, il me semble que tout est terrestre, que tout est corporel à la felicité qu'on recherche aujourd'hui, les uns se donnent entiérement à la vo-

lupté, & les autres n'ont en veûë que l'interêt; Pour moi, Messieurs, je suis pour la pieté. C'est mon sentiment qu'il n'y a pas de gens plus heureux au monde que les veritables serviteurs de Dieu, & je prétens en faire convenir & ceux qui sont les plus affamez des biens de ce monde, & ceux qui courent davantage aprés les plaisirs sensibles. Saluons Marie.

AVE MARIA.

C'est en vain que pour détacher les hommes de l'amour du monde, on le leur représente comme un maître impuissant & infidelle, qui ne peut donner que de faux biens & de faux plaisirs. Ces plaisirs, ces biens sont sensibles, & c'est assez pour retenir des ames qui ne connoissent que par les sens, & que les choses invisibles ne touchent point. Pour attirer les hommes dans le parti de la pieté, il n'y a pas de moien plus-seûr que de leur faire esperer dans l'exercice de la vertu, les mêmes avantages qui leur font aimer le vice. J'ose en promettre de plus-grands encore, Messieurs, & je prétens que ceux qui se retirent de Dieu par des raisons d'interêt ou de plaisir, s'en retirent par des raisons qui les y devroient inviolablement attacher. Voila donc les deux veritez que j'ai dessein d'établir par ce discours. Je veux faire voir, que quiconque s'adonne a la pieté, joüit de plus de biens même temporels, goûte de plus-purs & de plus-solides plaisirs même sensibles, que ceux qui ne s'appliquent qu'à satisfaire leur avarice & leur sensualité. Que non-seulement la vertu ne nuit pas à vos inte-

rêts, mais qu'elle les favorise extrémement : Ce sera le premier point. Qu'elle n'est point ennemie des plaisirs, qu'au contraire elle en est une source trés abondante ; c'est le second. Pardonnez-moi, Seigneur, si pour porter les hommes à vous servir, je me sers aujourd'hui de motifs si bas & si imparfaits. Je n'ignore point les grandes raisons que nous avons de vous aimer sans interêt, & pour l'amour de vous-même, mais il faut faire entendre aux Chrêtiens qu'ils n'ont nulle raison de se départir d'une vie Sainte & Chrêtiénne, il faut les rendre tout-à-fait inexcusables, ou plû-tôt il faut les engager avec douceur à la pratique de la vertu, il faut les y attirer comme vous faites vous-même par les liens d'Adam, par l'amorce d'une félicité temporelle, vous saurez bien ensuite rectifier ces motifs par des chaînes plus-fortes & plus-précieuses, & achever l'ouvrage que nous n'aurons que grossierement ébauché.

Messieurs, ce fut une vision bien extravagante que celle du fanatique Manés, lors-qu'au troisiéme siécle de l'Eglise il s'avisa de dire, qu'il y avoit dans le monde deux principes des choses creées, & que Dieu n'étoit l'auteur que des spirituelles & des invisibles. A mon sens, ce seroit une illusion plus-grande encore de penser que celui qui est le Créateur de tous les biens même visibles & temporels, n'en est pas le maître absolu, qu'il n'en est pas le souverain distributeur, qu'il est en nôtre pouvoir de les aquerir, ou de les conserver indépendamment de son bon plaisir. *Quis vestrum*, nous dit Jesus-Christ dans l'Evangile, *cogitando potest adjicere ad staturam suam cubitum unum.*

Qui

Qui de vous à force de mediter & de chercher dans ſon eſprit, pourra trouver le moien d'ajouter à ſa taille la hauteur d'une coudée ? Eſt-il quelque homme à qui cela ne paroiſſe pas abſolument impoſſible? Or ſachez qu'il dépend encore moins de vous de faire réüſſir les deſſeins de fortune que vous formez, ou méme d'amaſſer quelque choſe pour vôtre entretien : *Si ergo neque quod minimum eſt poteſtis, quid de cæteris ſolliciti eſtis?* Si vous ne pouvez pas venir à bout de ce qui eſt beaucoup moins difficile, étes-vous ſage de vouloir entreprendre de faire le reſte ?

Remarquez, s'il vous plaît ; Chrétiens Auditeurs, qu'en cét endroit de l'Evangile, le Sauveur compare tous les ſoins que nous pouvons prendre, pour nous rendre heureux temporellement, aux vains efforts que feroit un insésé pour croître tout-d'un-coup d'une coudée ; & que non-ſeulement il traitte également de folie l'une & l'autre de ces entrepriſes, mais que la ſeconde quelque extravagante qu'elle ſoit, lui paroît aiſée en comparaiſon de l'autre. Ce n'eſt rien que de hauſſer ſa taille, & la rendre riche de mediocre ou de baſſe qu'elle étoit, quand vous ſeriez aſſez puiſſant pour cela, il ne ſuivroit pas que vous puſſiez augmenter, ou conſerver vos biens temporels. *Si ergo neque quod minimum eſt poteſtis, quid de cæteris ſolliciti eſtis ?* En effet, Meſſieurs, il eſt tout viſible que nous n'y pouvons rien par nous mêmes, pour faire réüſſir ces ſortes d'affaires à nôtre gré, ce n'eſt pas aſſez d'y apporter de grans ſoins, une grande application, beaucoup d'eſprit & de bon ſens naturel; il faudroit outre cela pouvoir comman-

der aux vents & aux flots, se faire obéir au soleil & aux étoiles, se rendre maître de la volonté des hommes, disposer de cent choses, dont Dieu s'est réservé la disposition à lui seul. Qu'il seroit à soûaiter qu'on fût bien persuadé de cette verité, que les richesses, les honneurs, la santé, les emplois, l'estime, & l'amitié des hommes sont des biens qui appartiennent à Dieu, que nous ne pouvons recevoir que de sa main, & qu'il nous est autant impossible d'acquerir sans son secours, qu'il est impossible à un aveugle de se rendre la veûë.

Cela étant donc supposé, que Dieu seul est le maître de vôtre fortune, & que ce n'est que de sa main que vous pouvez recevoir les biens, que vous croiez capables de vous rendre heureux; ne seroit-ce pas une troisiéme erreur aussi ridicule que les précedentes, de penser que pour l'obliger à vous faire part de ces biens, un bon moien est de négliger son service, ou même de l'offencer. Vous savez, Messieurs, ce qu'une pareille imagination valut à Jeroboam Roi d'Israël, il apprénda que ses sujets allant souvent à Jerusalem adorer Dieu selon la Loi, ne s'attachassent insensiblement au Roi de Juda. Pour aller au devant de ce mal-heur, il fit bâtir un temple dans sa Ville capitale, & tâcha d'y arrêter les Israëlites par le culte des Idoles. Cét artifice impie lui couta la couronne qu'il craignoit de perdre: & fut cause que toute sa race fut entiérement exterminée, une pareille politique à ruiné les Juifs avec toute la Judée. Ils craignirent en suivant Jesus-Christ de s'attirer la colere & les armes des Romains, *Venient Romani & tollent locum nostrum & gentem.*

Et sur cette fausse crainte ils le condamnerent à la mort, & ce fut justement pour venger sa mort que les Romains vinrent assieger Jerusalem, qu'ils la raserent, qu'ils égorgerent la plûpart de ses citoiens, & reduisirent toute la nation dans une honteuse servitude.

Est-il necessaire, Chrétiens Auditeurs, que je vous prouve par raison, que pour obliger Dieu à vous faire part des biens qu'il a crées, & dont il s'est réservé à lui seul la disposition, le moien le plus seûr, est de vous rendre fort obeïssans à sa Loi, fort soûmis à toutes ses volontez, fort zelés pour ses interêts & pour sa gloire? *Omnia hæc manus mea fecit, & facta sunt universa ista, dicit Dominus, ad quem autem respiciam nisi ad pauperculum & contritum spiritu, & trementem sermones meos?* Tout ce que vous voiez & au Ciel & sur la terre, est l'ouvrage de mes mains, dit le Seigneur, j'en suis le Créateur, & par conséquent c'est à moi à le distribuer à ma volonté, mais à qui est-ce que j'aurai égar dans cette distribution, si ce n'est aux ames humbles, touchées du repentir de leurs fautes, qui observent avec crainte mes commandemens? Dans la nouvelle Loi Jesus-Christ promet tout ce qui peut servir à l'entretien & à la commodité de la vie à ceux qui s'addonneront à la pieté, & il s'engage à cela d'une maniére si précise & si forte, qu'il fait entendre à ses disciples, que ce seroit faire un outrage à son Pére, & renoncer à toute religion, que de prendre quelque soin de se pourvoir des choses les plus-nécessaires, que de douter que Dieu les en doive fournir fort abondamment. *Quærite primùm regnum Dei, & hæc omnia adjicien-*

tur vobis. Faites que le Seigneur regne dans vos cœurs, & il versera à pleines mains toutes ces choses dans vos maisons. Si vous étes assez charitables, pour donner une partie de vôtre bien pour l'amour de moi, de rélâcher quelque chose de vos interêts pour l'interêt de vôtre ame, je vous en réndrai cent-fois autant dés cette vie, sans compter ce que je vous réserve pour l'autre.

Mais d'où vient donc qu'on voit quelque-fois des gens-de-bien dans l'affliction ; je répons en premier lieu, que cela n'arrive gueres à ceux qui sont tout-à-fait bons, & qui usent de telle maniére de la prosperité qu'ils ne donnent nulle occasion à Dieu d'étre mal satisfait de leur conduite; il les afflige quelque-fois, parce qu'ils ne sont pas toûjours aussi réconnoissans qu'ils le doivent être, parce-qu'insensiblement ils s'enflent d'orgueil, ils s'attachent aux biens temporels, ils y établissent leur confiance. En second lieu, il permet quelque-fois qu'ils soient affligez pour un tems, pour avoir occasion de signaler son pouvoir en les relevant, & faire voir à toute la terre qu'ils sont sous sa protection. C'est ainsi qu'il permit que Joseph fût vendu & emprisonné pour le faire monter sur le trône de l'Egipte, que le peuple d'Israël fût maltraitté de Pharaon, pour le faire triompher de la tirannie de ce Prince de la maniere du monde la plus-glorieuse. David, Daniel, Susanne souffrirent tous la persecution, mais Dieu les en delivra d'une mâniére si éclatante, qu'ils ne pouvoient que le benir de ce qu'il les y avoit exposez. Enfin le Prophete Roi qui a tant parlé des souffrances des gens-de-bien, à declaré que quoi-qu'il les ait vû

ſouffrir, il ne les a jamais vû abandonez dans leur diſgrace, qu'il a toûjours obſervé que Dieu les benit même dans leur poſterité. *Nec vidi juſtum derelictum, nec ſemen ejus quærens panem.*

Je ne m'arrête point à vous faire remarquer, comme à l'égar des méchans il garde une conduite tout opposée, comme il les délaiſſe, & comme il permet qu'ils ſoient délaiſſez de tout le monde, comme il confond leur fauſſe prudence, & renverſe leurs deſſeins les mieux concertez, comme il ſemble ne les élever pour un peu de tems que pour les précipiter, & rendre leur cheûte plus-viſible & plus-honteuſe, comme il les maudit eux & ſouvent toute leur race, comme il abbrege leurs jours, comme il les détruit en un moment; comme il anéantit juſqu'à leur nom, comme il en fait des exemples terribles, qui répandent l'effroi par tout, & leur attirent la compaſſion de ceux qui ont envié davantage leur bon-heur. Il eſt certain qu'on en voit peu ou point du tout, qui du-moins à la mort, laquelle eſt pour l'ordinaire ou ſubite ou tragique, ou avancée, ne reparent à la veûë de tout l'univers le ſcandale, que leur fauſſe proſperité avoit pû donner. *Suſcipiens manſuetos Dominus, humilians autem peccatores.*

Mais je veux, Chrêtiens, Auditeurs, qu'aprés Dieu, les hommes puiſſent encore quelque choſe pour vôtre fortune, & pour vôtre bon heur témporel. Je dis que plus vous aurez de piété, plus vous puiſerez de biens & d'honneur dans cette ſeconde ſource. Vous ſavez, Meſſieurs, que les hommes les plus-dereglez ne peuvent s'empêcher d'aimer les bons. Il ſemble que plus ils ſont eſclaves du vice,

plus ils admirent dans les autres la vertu qui le leur fait surmonter, ils regardent comme quelque chose de divin, une qualité qui rend aisé à d'autres ce qui leur paroit entiérement impossible. Ainsi Joseph fut favori du Roi d'Egypte, David de Baltazar, Moïse fut redouté comme un Dieu de Pharaon, & Herodes respecta dans S. Jean-Baptiste jusqu'à la liberté qu'il prenoit de le reprendre. N'est-ce pas déja quelque chose pour la douceur de la vie, d'être aimé, éstimé, & honoré de tout le monde. Les plus riches, ceux qui sont les plus-considerables par le rang qu'ils tiennent dans le monde, s'ils ne sont bons, ne peuvent se garantir de l haîne, du mépris, & sur tout de la médisance; si on les honore en public, le cœur desavoüe toutes les marques de respect qu'on donne à leur condition; on les loüe à regret en leur présence, & dés qu'on est en liberté, on se fait un plaisir de les blâmer, on se déchaîne contre leurs dereglemens. Une personne vertueuse est asseûrée ou que par tout on parle bien d'elle, ou que personne ne croit le mal qu'on en dit.

On dit ordinairement que les amis sont de tous les biens de la fortune le plus précieux & le plus-utile, & que quiconque a un seul ennemi ne peut pas se flatter d'être tout-à-fait heureux. Or il est certain que personne n'a tant d'amis, ny moins d'ennemis que les personnes qui craignent Dieu; on s'empresse pour avoir part à leur amitié, parce-qu'on sait qu'elle sera sincere & constante, qu'on n'en peut attendre que des conseils des-interessez, qu'on peut seûrement répandre son cœur dans le leur, leur confier les secrets les plus-importans,

qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'on en soit jamais trâhi. On ne se fait des ennemis que par les injures qu'on fait au gens, ou par la vengeance qu'on tire de celles qu'on a reçûës. Les gens-de-bien ne font mal à personne, ils dissimulent, ils pardonnent le mal qu'on leur fait, & par cette conduite prudente & Chrétienne, ils vont au-devant de ces inimitiez éclattantes & immortelles, qui fatiguent, qui ruïnent & les péres & les enfans; de ces dissensions, qui remplissent la vie d'amertume, qui nous exposent à recevoir tous les jours de nouveaux chagrins, qui font tant de préjudice & aux affaires & à la réputation.

Venons, s'il vous plaît, à ce qui touche de plus-prés l'interêt & l'établissement de la fortune. A qui est-ce, je vous prie, que l'on confie plus-volontiers les charges, & les emplois importans qu'à ceux qu'on prévoit, qui les exerceront avec justice & avec fidelité; qui se feront une Loi inviolable de leur devoir, qui s'y appliqueront sans relâche, qui n'en seront jamais détournez ni par l'oisiveté ni par la débauche? Ces sortes de gens trouvent par tout des cautions & des protecteurs, on croit faire service aux personnes à qui ont les présente, à qui on s'engage pour eux. Si vous dépendez des personnes qui craignent Dieu, ils préfereront toûjours la vertu au libertinage, & quand vous attendriez vôtre fortune des plus libertins, ceux-là-même rebutteront leurs semblables, pour favoriser la vertu; on ne veut rien avoir à faire avec les vicieux, si ce n'est pour le vice-même. Un débauché soûaittera peut-être d'avoir pour maîtresse une fille vaine & coquette, mais s'il songe au

Mariage, ne doutez point qu'il ne tâche de choisir la plus-modeste, la plus-retirée. Un ivrogne se lie volontiers avec des gens qui aiment à boire, mais s'il peut il ne confiera ses affaires, sa maison, sa personne qu'à des gens sobres. Enfin un joüeur sera sans cesse avec un autre joüeur, mais ce ne sera pas à lui toutefois qu'il donnera sa fille & son héritage. Et c'est là la veritable raison pour-quoi il y-a tant d'hipocrisie & tant d'hipocrites dans le monde. On peut dire qu'un hipocrite n'est autre chose qu'un homme de bien interessé, un homme qui n'est bon que parce qu'il trouve son compte à l'être, & qu'il ne trouve point de voie ni plus-courte, ni plus-seûre pour parvenir à ses fins, c'est un dévoit qui au lieu d'envisager la récompense qu'il peut esperer au Ciel, ne regarde que les avantages temporels, qui accompagnent la dévotion. C'est que pour reüssir, pour avancer, il faut être bon, ou du-moins feindre de l'être, mais comme il ne coute gueres plus de l'être que de le feindre, outre le peril d'être découvert, qu'au contraire il y-a bien du soin & de la contrainte à se contrefaire éternellement, à joüer sans cesse la Comedie, il faut être bien mal-heureux pour préferer un masque, un fard incommode, quand on peut avoir à même prix une beauté naturelle & sans artifice.

On pourroit ajoûter à cela, Chrêtiens Auditeurs, que la même pieté qui ouvre les sources des biens temporels en conserve encore les ruisseaux, & ce seul point pourroit être le sujet d'un long discours. Un ambitieux se ruine par ses propres intrigues, un avare pour vouloir trop amasser,

s'expoſe à tout perdre,& perd tout effectivement. Le jeu, l'intemperance, la volupté épuiſent les plus-grans biens, on n'a plus ni de quoi ſe ſoûtenir ſelon ſa qualité, ni de-quoi établir ſes enfans, ni de quoi payer ſes dettes, on manque enfin des choſes néceſſaires à l'entretien de la vie, bien-loin de pouvoir fournir aux mêmes plaiſirs, qui ont tout conſumé en ſi peu de tems. La vertu conſerve & multiplie ſans inquiétude ce qu'elle a aquis ſans crime, elle joûit dans une longue & heureuſe tranquillité & des biens legitimes que Dieu lui donnez, & des plaiſirs legitimes qu'il lui permet.

Il eſt donc vrai, Chrètiens Auditeurs, que par la raiſon-même de l'interêt temporel vous êtes obligé à vivre Chrêtiennement. Je ne vous veux point parler aujourd'hui de l'éternité, de ce grand interêt que nous avons à ménager durant le peu de jours que nous vivons ici-bas, & où il s'agit de nôtre ame, de cette ame immortelle que Dieu n'avoit pas creée pour une felicité paſſagere, où il s'agit d'un bon-heur ou d'un mal-heur qui n'auront jamais de fin, où il s'agit de gagner ou de perdre un Dieu, & de le perdre ſans reſource. O mon Dieu! cela ne vous touche point! un peu de bouë que le Soleil a colorée, je ne-ſai quelle fumée d'honneur fait plus d'impreſſion ſur l'eſprit des gens qui ſe piquent de raiſon, qui veulent même paſſer pour ſages. Mais, Meſſieurs, quel mal heur de mépriſer cette éternelle felicité, pour ſe rendre heureux ſur la terre, & d'être encore fruſtré de ce bon-heur terreſtre, que nous avons préferé au Paradis. Quel aveuglement de ſe ſépa-

rer de Dieu, pour courir aprés des biens que nous ne pouvons recevoir que de lui seul! Quelle épouvantable disgrace de sacrifier nôtre ame à nôtre fortune, & de perdre l'une & l'autre, lors-que nous pourrions si aisément sauver l'une & l'autre! Quelle erreur, & qui la poutra jamais assez déplorer? *Temporalia perdere timuerunt*, dit le grand Saint Augustin parlant des Juifs. *Æterna non cogitaverunt, ac sic utrumque perdiderunt.* Ils ont appréendé de perdre les biens temporels, ils n'ont point songé aux éternels, & ainsi ils ont tout perdu.

O qu'il est juste, Seigneur! que cette ame téméraire qui a estimé quelqu'autre chose plus que vous, soit privée de vous, ô mon Dieu! & de tout ce qu'elle a eu l'audace de vous préferer. Qu'il est juste que quiconque peut se resoudre à être éternellement mal-heureux, pour être heureux sur la terre, soit encore mal-heureux sur cette terre, à quoi il a tant d'attache. Faites, ô le souverain bien de nos ames, que cela soit toûjours ainsi, que tous ceux qui s'éloignent de vous, ne trouvent jamais que misere, que confusion; *Confundantur, & pereant, & cognoscant, quia nomen tibi Dominus, tu solus altissimus in omni terra.* Tandis-que ceux qui vous servent, qui méprisent & interêt & plaisir pour l'amour de vous, joüiront non-seulement de plus de biens temporels que les avares, mais encore de plaisirs plus-purs & plus-solides que les idolâtres de la volupté. C'est le second Point.

C'est une illusion bien pernicieuse que celle où je vois la plû-part des gens du monde sur le sujet de la vie Chrétienne & dévote, on ne peut leur

persuader qu'elle ait ses douceurs & ses plaisirs? l'embrasser c'est, comme ils le pensent, se plonger dans un abîme de melancolie, il vaudroit autant s'énterrer tout vif. Mais si cela étoit, Chrêtiens Auditeurs, comment se pourroit-il faire que tant de personnes de toutes conditions, de tout âge, de tout sexe, s'attachassent si fort à cette vie, qui vous paroit triste & melancolique? Savez-vous bien qu'ils ne peuvent y être attirez que par les plaisirs qu'ils y goûtent? Qu'ils ne peuvent y être arrêtez que parce-qu'ils y goûtent plus de plaisirs qu'ils n'en peuvent esperer ailleurs:

C'est un mot d'un Païen, mais approuvé & comme consacré par S. Augustin, que chacun se laisse emporter par ce qui lui plaît. *Trahit sua quemque voluptas.* L'ame ne peut se passer de plaisir, dit saint Gregoire, & le motif de la joïe si nous croions S. Jean Chrisostme, est le ressort universel qui fait agir tous les hommes. Il faut donc nécessairement qu'il y ait du plaisir à servir Dieu, mais vous me demanderez en quoi consiste ce plaisir? Je dis, Chrêtiens Auditeurs, qu'il consiste dans l'amour du plus-grand & du plus-aimable des objets, qui est Dieu, dans une joüissance délicieuse & continuelle de ce qu'on aime, & dans l'esperance certaine d'en joüir éternellement. Je ne prétens pas vous parler aujourd'hui de ces trois grandes sources de celestes & d'ineffables délices, outre que cela ne peut être expliqué que par un fort long discours, nul discours ne peut suffire pour le faire bien comprendre à qui ne l'a jamais experimenté, mais voici qui peût être conçeû de tout le monde, & qui suffira pour faire connoître que les

plaisirs des gens-de-bien surpassent de beaucoup ceux des méchans.

Prémierement on quitte ceux-ci pour les autres; & qui ? ceux-mémes qui ont experimenté les uns & les autres. Il faut donc que dans la pratique du bien on trouve plus de douceur que dans toutes les douceurs de la terre, car jamais personne n'a choisi le pire avec connoissance. *Nemo dat fontem pro gutta*, dit saint Augustin, on n'abandonne point une source fort abondante, pour courir aprés une goute d'eau, qui aura réjailli hors du bassin.

En deuxiéme lieu, nous voyons que ceux qui se plongent davantage dans les plaisirs de la terre, sont sans cesse alterez & affamez des plaisirs, qu'ils n'en ont jamais assez, qu'il reste toûjours un vuide dans l'ame, que rien ne sauroit remplir. Au lieu qu'un moment, oüy Messieurs, un moment de consolation celeste, comble l'ame de tant de douceurs qu'elle en est comme enivrée. *Superabundo*, s'écrie Saint Paul, *superabundo gaudio in omnibus tribulationibus meis.* Me voila tout plein de joie; mon cœur en regorge de toutes parts. La joie du monde n'a jamais fait parler de la sorte, au contraire l'homme qui en a le plus goûté, n'a pû s'empêcher de dire. *Vidi in omnibus vanitatem & afflictionem animi*: Par tout du vuide & de la douleur, du vuide dans la joûissance même, & un moment aprés de la douleur & du répentir.

De-plus d'où peut venir dans les plus voluptueux cette inconstance effroïable, qui les fait passer d'une volupté à l'autre, d'un objet à un autre objet avec tant de légereté & d'inquiétude ? Vous

me direz peut être que c'est un effet de la foiblesse de l'esprit de l'homme qui est fort changeant de se nature, & que nul bien ne peut arréter. Cependant, Messieurs, nous ne remarquons point que les gens-de-bien changent de la sorte, nous les voions durant les quarante-les cinquante-années revenir tous les jours à cette méme priére, à ces mémes exercices de mortification, à ces œuvres de charité sans jamais s'en lasser ni s'en dégoûter; au contraire c'est tous les jours un gout tout nouveau & un plaisir plus-exquis; plus on persevere, & plus on se sent d'envie de continuer, on augmente méme : tel qui a commencé par un quart-d'heure d'oraison en fait aujourd'hui jusqu'a quatre & cinq heures. Croiez moi, Messieurs, il faut de grans plaisirs pour surmonter cette pente presque infinie que nous avons tous au changement, pour fixer ce cœur, qui est naturellement si inquiet & volage. Et non-seulement les vicieux passent incessamment d'un plaisir à un autre plaisir, mais encore ils passent fort facilement de la joie à la tristesse, il n'est rien de si impatient qu'une ame voluptueuse.

Nous avons dit que toutes les délices de la terre ne peuvent pas la remplir de satisfaction, & cependant la moindre disgrace; un rien la comble de melancolie & de chagrin. De quelle nature sont donc ces celestes consolations, Ames saintes, qui vous causent une joie que rien ne peut alterer, qui vous adoucissent les plus grands maux, qui vous y rendent si insensibles? Qu'est-ce que le plus grand sujet d'affliction, dit saint Jean Chrisostôme, pour une personne qui joüit des consola-

tions spirituelles ? C'est une étincelle de feu, qui tombe dans l'Ocean, & qui en est incontinent étouffée. Si je disois que les adversitez leur deviennent même agréables, qu'ils se font des plaisirs de ce qui tourmente le corps & humilie l'esprit, peut-être auroit-on peine à le croire, mais si cela est vrai quel doit être l'excés des douceurs intérieures qui peuvent produire un effet si prodigieux.

C'est pour cela, qu'Isaïe parlant au peuple d'Israël, lui dit de la part de Dieu; *Utinam attendisses ad mandata mea, fuisset utique quasi flumen pax tua.* Ah pleût à Dieu que tu te fusse appliqué à l'observation de mes préceptes, ta paix, ton bon-heur auroit ressemblé à un fleuve qui est toujours plein, & qui ne tarit jamais. La joie des méchans est plus-semblable à un torrent, non-seulement parce-qu'elle est impetueuse, dissoluë, qu'elle est injuste & mal-faisante, qu'elle se prend quasi toûjours au préjudice du prochain, mais encore parce-qu'elle est courte & passagere, que le cœur qui en régorge à présent, se trouvera à sec un moment aprés, rempli seulement de bouë & d'épines. Et on ne peut pas le nier, parce-que le visage en fait foi. C'est pitié de voir cét homme aujourd'hui dans un enjouëment qui divertit tout le monde, demain un morne silence qui glace la conversatiō, & inspire la tristesse à ceux qui le voient. Allez-le voir à l'heure qu'il est, vous serez receû avec tout l'empressement imaginable, vous en recevrez mille honnêtetez, il vous dira cent choses agréables, & obligeantes, une heure aprés ce n'est plus-cela, c'est un accés de melancolie qui le rend brutal & in-

ſupportable. *Utinam attendiſſes ad mandata mea, fuiſſet quaſi flumen pax tua.* O qu'il n'en eſt pas ainſi de ceux qui craignent Dieu, & qui ſont addonnez à ſon ſervice, c'eſt une joie conſtante & égale,elle eſt modeſte à la verité,parce-qu'elle eſt pleine & continuelle, comme ces grandes rivieres qui marchent avec d'autant plus de majeſté qu'elles ont plus de profondeur, & que la continuité de leur cours les a, pour ainſi dire, plus-accoûtumées à leur lit.

Enfin, Meſſieurs, la joie des gens-de bien eſt au cœur, *Dediſti lætitiam in corde meo*,au centre de l'ame où eſt proprement le veritable ſentiment de la vraie joie; celle des pecheurs n'eſt qu'au corps qu'elle ruine & détruit par mille deſordres, & des excez que la nature corrige dans les animaux les plus brutaux, quoi que la raiſon ne puiſſe pas les regler & les moderer dans les hommes pecheurs. Saint Auguſtin aprés une triſte experience de la joie des méchans, aiant éprouvé celle des gens-de bien, dit que les pecheurs n'ont aucune veritable joie; *Peccatores non propriè gaudent; ſed geſtiunt.* Il en eſt en effet de la joie des méchans, comme de la triſteſſe des bons, elle n'eſt qu'à la ſuperficie; d'où vient qu'ils craignent de rentrer en eux-mêmes,parce-qu'ils y trouvent une mer d'amertume, qui noïe en un moment tous leurs plaiſirs. Ils ont beau feindre un viſage gai, une face riante & un cœur content, il n'eſt point d'homme vertueux, qui à travers ces ris, ces épanoüiſſemens & ces faux déors d'une apparence de felicité ne découvre leurs inquiétudes,inſtruit de ce qui eſt au fond du cœur de tous les méchans; leur joie & leur

satisfaction émeut sa compassion sans attirer son cœur. Qu'ils croient eux-mémes que cét exterieur mortifié des bons, que ce calme & ce repos qu'ils font paroître au milieu des plus rudes afflictions, n'est qu'un amusement, ils savent ces gens-de bien ce qu'ils sentent, & les douceurs qu'ils goûtent, tandis que les mauvais jugent du cœur des bons à l'aveugle & sans connoissance, ils éprouvent leurs chagrins & n'ont jamais eu part à la joie des bons.

Gustate, & videte, Apellez en pecheurs de tout ce que je vous dis à l'experience, mieux que toutes mes raisons elle vous persuadera qu'il n'est point de veritable joie, point de solides plaisirs hors du service de nôtre Dieu. On dit que le joug de la dévotion est insupportable. Qui le dit? un libertin, un homme sans foi, sans loi, sans credit: Quand méme il auroit de l'autorité & de la probité, devriez-vous, Chrêtiens, le croire, puis-que Jesus-Christ a dit le contraire. *Non est pax impiis. Jugum meum suave est.* En doutez-vous encore? consultez tous les Saints Péres, qui rendent ce témoignagne à la misericorde de mon Dieu, que le simple desir de le servir, car cela n'a pas encore passé plus avant, me fait joüir d'un bonheur qu'asseûrément je ne changerois pas pour tout ce que le monde peut offrir de plus doux; que seroit-ce si ces desirs étoient effectifs, Jesus-Christ a promis le centuple, & moi je puis dire que je n'ai jamais rien fait que je n'aie receu non pas cent fois, mais mille-fois plus que je n'avois abandonné. *Quam bonus Israël Deus, his qui recto sunt corde.* O Israël si tu savois combien

ton

ton Dieu eſt bon, combien il eſt liberal, il l'eſt envers ſes ennemis, mais à l'égar des ceux qui le ſervent, ce ſont des profuſions, des careſſes, des douceurs qu'on ne ſauroit dire, qu'on ne ſauroit taire, & qu'on peut à peine ſupporter.

Hélas mon Dieu! que vous réſtera-t-il à récompenſer! mais que ne nous donnerez-vous point au Ciel? Ne vous en fiez à perſonne, eſſaiez, la choſe le merite bien, que riſquez vous par cette épreuve? Ou je vous trompe, ou je ne vous trompe pas, ſi je vous trompe, ſi vous ne trouvez pas ce que je dis, vous aurez du moins aſſeûré vôtre ſalut, vôtre éternité, & ce ne ſera tout au plus que d'avoir gagné le Paradis avec peine, & il vous arrivera comme à ces petits enfans, à qui l'on fait accroire que la pilule eſt un fruit confit au ſucre, ils avallent, ils ſont trompez, mais ils gueriſſent, & la ſanté les récompenſe bien de cette petite amertume: ſi vous n'êtes pas trompé, ſi dans la pratique de la vertu, vous rencontrez plus de biens, plus de plaiſirs, ne ſerez-vous pas biens-heureux de joûïr dés cette vie d'une eſpece de paradis, & d'avoir trouvé dans ce paradis terreſtre le chemin, qui doit vous conduire infailliblement au Ciel. *Ainſi ſoit-il.*



SERMON XXIV.

POUR LE JOUR DE LA TRANSFIGURATION.

Domine bonum eſt nos hîc eſſe, ſi vis, faciamus hîc tria Tabernacula ; Tibi unum, Moyſi unum, & Eliæ unum.

Seigneur nous ſommes bien ici, dreſſons y s'il vous plaît, trois Tentes, une pour vous, une pour Moyſe, & l'autre pour Elie. S. Matt. chap. 17.

Le deſir qui porte à quelqu'autre objet qu'à Dieu ſeul, trouble le cœur, & la poſſeſſion ne le calme point.

MESSIEURS, ſi parmi les deſirs que les hommes forment tous les jours en ſi grand nombre, il peut y en avoir un raiſonnable, il ſemble

que c'eſt celui que S. Pierre conçoit aujourd'hui ſur le Tabor. Jeſus paroît ſur cette montagne révétu de gloire, ſon viſage brillant comme le Soleil, ſes habits ſont auſſi blancs, & mille-fois plus-beaux que la neige; faut-il s'étonner que cét Apôtre ravi d'un ſpectacle ſi merveilleux, oublie en un moment le Ciel & la terre, & ne ſonge plus qu'à s'aſſeûrer le bon-heur dont-il joüit? Que peut-il ſoûaitter de meilleur; que de vivre éternellement en la compagnie de ſon bon Maître, & de contempler ſans ceſſe la celeſte lumiére qui l'environne? Cépendant, Meſſieurs, non-ſeulement ſon deſir n'eſt pas accompli, mais il n'eſt pas même approuvé. Saint Luc dit que ſaint Pierre n'étoit pas à lui, lors-qu'il profera ces paroles. *Neſciens quid diceret.* Il ne-ſavoit ce qu'il diſoit.

Mais mon Dieu! ſi cela eſt, que devons-nous donc deſirer pour être heureux en cette vie? Voulez vous que je vous le diſe, Chrêtiens Auditeurs? Pour être heureux en cette vie, il ne faut rien deſirer, ne deſirer pas même d'y être heureux. Oüy Meſſieurs, pour obtenir cette felicité, que tout le monde recherche, & qui eſt l'objet de tant de deſirs vains, ambitieux, inutiles, & ſouvent même contraires; pour l'obtenir, dis-je, il faut rétrancher tous ces deſirs. Ce ſont eux qui nous font ſortir hors de nous-mêmes, & qui par conſéquent nous éloignent de la ſource de nôtre bon-heur, laquelle eſt en chacun de nous. Ce ſont eux qui troublent nôtre repos, ſous prétexte de le vouloir affermir? qui agitent ſans ceſſe nôtre cœur, pour lui faire trouver une paix, dont il ne pourroit manquer de joüir, s'il demeuroit immobile. Ce

ſont ces deſirs aveugles & inquiéts, que je veux combattre & détruire, s'il eſt poſſible, par ce diſcours; je ſai que l'entrepriſe eſt mal-aiſée; je ſai que bien-loin de pouvoir étouffer la cupidité dans les hommes; ce ſeroit beaucoup, ſi on pouvoit lui donner des bornes. Eh comment reduire à ne deſirer plus rien des cœurs que rien ne peut ſatisfaire.

Toute-fois l'état d'une ame ainſi détachée, a quelque choſe de ſi doux & de ſi utile tout-enſemble; C'eſt une image ſi parfaite du Paradis, & un chemin ſi ſeûr pour y arriver; que je ne ſaurois m'empêcher de faire quelques efforts, pour vous mettre en cette heureuſe diſpoſition. Pour en venir à bout, je vous propoſerai deux raiſons qui feront tout le ſujet de cét entretien. La premiére eſt que tous les deſirs qui nous portent à quelqu'autre choſe qu'à Dieu ſeul, ſont des mouvemens violens; Et la ſeconde, c'eſt que ce ſont des mouvemens inutiles. Ils fatiguent beaucoup & ne conduiſent jamais au terme. Ce ſont des vents qui nous tourmentent, & qui ne nous menent point au port; ou s'ils nous y pouſſent enfin, ils y excitent des tempêtes encore plus-grandes qu'en pleine mer. Parlons clairement. Nous ſommes bien mal-heureux de deſirer avec tant d'ardeur la poſſeſſion des créatures, puis-que nous ne joüirons d'aucun repos, tandis-que nous les deſirerons, & que nous ne ſerons pas tranquilles, lors-même-que nous les poſſederons; Le deſir trouble le cœur, ce ſera le premier point, la poſſeſſion ne le calme pas, c'eſt le ſecond. Demandons au Saint Eſprit ſes lumiéres, qu'il ne

refuse jamais à l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

Aprés avoir examiné avec assez de soin, d'où peut venir que nos desirs troublent le repos de nôtre vie, j'en ai trouvé plusieurs raisons qui se peuvent toutes rapporter à deux. A la nature des desirs considerez en eux-mêmes,& aux obstacles qui nous traversent en nos desirs. Saint Tômas & tous les Philosophes Moraux disent que le desir & l'amour d'un bien absent ; & par conséquent la même peine que l'amour c use par occasion, pendant l'absence de la personne qu'on aime, cette même-peine est inseparable du desir & fait une partie de sa nature. Philon le Juif dit que le desir est un mouvement de nôtre ame, par lequel elle s'étend comme pour atteindre une chose éloignée d'elle. C'est-à-dire qu'il la porte hors d'elle-méme,qu'il la détache de son centre, qu'il lui donne comme une situation, & une étenduë qui ne lui est pas naturelle;tout cela ne se fait point sans effort, sans une espece de violence,& par conséquent il se fait avec douleur.De sorte,Messieurs,que recevoir un desir en vôtre cœur, c'est donner entrée à un ennemi qui vous applique à une cruelle torture, c'est ouvrir la porte à un traître,qui vous met hors de vôtre propre maison,& qui vous reduit à errer par des routes perduës ; sans pouvoir trouver de retraite.

Pour comprendre ce que je dis, vous n'avez qu'à faire réflexion sur ce qui se passe tous les jours à vos yeux, & peut-être dans vous-même. Voiez cét homme qui s'est mis en teste d'aquerir ou du bien ou de l'honneur, du moment qu'il a conçû

ce desir, on diroit que son ame cherche à sortir de son corps, tant elle y est inquiété ou plû-tôt que quelque Demon y est entré pour le tourmenter. Il perd d'abor l'appetit, & le sommeil, il ne trouve plus dans sa famille les douceurs accoûtumées, il commence à s'ennuier avec ses amis, son païs n'a plus de charmes, qui puissent le retenir, la terre & la mer plus de danger, où ce desir ne le contraigne de s'exposer tous les jours. Ce desir est un maître imperieux & barbare, qui lui retranche tout-d'un coup toutes les douceurs de la vie, plus de jeux, plus de repas, plus d'entretiens agreables, ou du moins plus de liberté, plus de plaisir dans tous ces plaisirs. Qu'il soit foible, ou qu'il soit robuste, il faut qu'il veille, qu'il jeûne, qu'il coure, qu'il suë, qu'il fatigue, qu'ils s'assujetisse à mille bassesses, qu'il se rende esclave des esclaves mêmes.

Ce n'est pas tout, ce desir ne s'est pas plûtôt emparé de l'ame, qu'il y introduit un nombre presque infini d'autres desirs; *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem & in laqueum Diaboli, & desideria multa, inutilia, nociva, quæ demergunt homines in interitum & perditionem.* Il s'est élevé en vôtre cœur un desir d'amasser du bien, c'est l'exemple de Saint Paul; Quel malheur pour vous, Chrêtiens Auditeurs! il vaudroit mieux, qu'un serpent, ou qu'un scorpion se fût glissé en vôtre sein. Il n'en faut pas davantage pour remplir vôtre vie d'amertume, & pour vous perdre même sans ressource. Car quand ce desir seroit paisible en lui-même, il se multipliera bien-tôt, & donnera naissance à mille autres, qui vous feront bien de

la peine. On ne devient pas riche tout d'un coup, ni ſans faire joüer bien des reſſors; Or autant qu'il ſe preſentera de moiens d'avancer vôtre deſſein, autant ſe formera-t-il de nouveaux deſirs. On veut avoir du credit, des amis, des protecteurs, il prend envie de faire des ſocietez, de noüer des intrigues, d'établir des correſpondances; il faut pénetrer dans les affaires d'autrui, il faut rendre, s'il eſt poſſible, ſes propres affaires impénetrables; on ſonge en même-tems à épargner, à emprunter, à achetter, à vendre, *Incidunt in deſideria multa.* C'eſt une foule de ſoucis qui occupent l'ame, qui la partagent, qui la déchirent. Ce premier deſir eſt ſemblable à un créancier fâcheux & malin, lequel ne ſe contente pas d'éxiger ſa dette avec importunité, mais qui pour perdre le debiteur reveille en même tems une infinité d'autres créanciers, dont le nombre accable enfin le mal-heureux, & le force de ceder à ſa mauvaiſe fortune. Que ſi pour faciliter une affaire, pour ſortir d'un mauvais pas, pour faire un gain conſiderable, il arrive qu'il faille mentir, tromper, ſe parjurer, noircir la réputation du prochain, ou lui retenir ſon bien, ſi vous ne pouvez éviter autrement une grande perte, s'il n'eſt point d'autre voie, pour vous empécher d'étre ruiné de fonds en comble, quel trouble, quelle agitation, quelles mortelles inquietudes; mais quel piége, quelle effroiable tentation? Vous dittes que vous reſiſterez, le Saint Eſprit dit que non. *Demergunt homines in interitum & perditionem.* Ces deſirs précipitent les hommes dans l'abîme de la mort & de la damnation. Mais ce n'eſt pas préciſement de quoi il s'agit, je dis que ſi vous

n'entreprenez rien d'injuste pour contenter vôtre desir, du moins serez-vous furieusement tenté de le faire. Saint Paul l'a dit, c'est un article de Foi, *Incidunt in tentationem*; Et ainsi le moindre mal qui vous puisse arriver, ce sera de perdre la paix, dont vous joüissiez, de vivre dans les allarmes continuelles.

Un desir fait donc naître mille desirs, comme il arrive souvent qu'un ennemi nous en suscite mille autres:Il fait pis encore,il r'allume toutes les passions les plus-violentes & les plus-noires.L'envie & la crainte ne l'abandonnent jamais, la tristesse & le desespoir le suivent presque toûjours, toutes les autres passions naissent & meurent cent fois le jour en l'ame qui l'a conçû. elles s'y succedent, elles s'y combattent, elles s'y détruisent les unes les autres, pour y renaître un moment aprés. Vous savez qu'il ne faut qu'une passion, pour rendre miserable l'homme du monde, qui seroit d'ailleurs le plus-heureux. Quel sera donc le mal-heur de celui qui les ressentira toutes, qui souffrira en même-temps & la cruelle guerre qu'elles lui feront, & celle qu'elles se feront entre elle dans son cœur. J'ai remarqué mille-fois en plusieurs personnes ces divers mouvemens,ces combats de passions,ces changemens subits,par lesquels on passe en un moment de la joie à la tristesse,de la tristesse à la joie,de l'esperance à la crainte, de la crainte à la colere, de la colere à la fureur & au desespoir.

Pauvre mal-heureux, dis-je en moi-même,lorsque j'apperçois ces agitations ! Quel Demon ennemi de vôtre repos , vous est alié soufflez

l'envie d'avoir cette maiſon,cette charge,ce chãp, cét emploi,cét honneur,cette vaine gloire?Sans ce funeſte deſir vos jours ſe paſſeroient dans le calme,& vous verriez comme d'un rivage ſeûr & fleuri les tempêtes,dont les autres ſont battus en haute mer?aulieu que je vois vôtre cœur,tan-tôt s'enfler ridiculement d'une flaterie, tan-tôt s'abbattre lâchement ſur un vain ſoupçon, un faux avis le glacer de crainte,un faux rapport l'enflamer de rage,une parole vous renverſer l'eſprit,& vous faire oublier toute vôtre vertu,toute vôtre moderation: c'étoit hier un empreſſement qui faiſoit connoître à tout le monde l'embarras de vos affaires, c'eſt aujourd'hui une melancolie qui nous en apprend le mauvais ſuccés. Vous outragez aujourd'hui un homme à qui l'on vous vit hier faire mille lâches ſoûmiſſions. Vous vous vantiez tout à l'heure du nombre de vos amis,& vous voila maintenant déchaîné contre leur froideur:c'eſt préſentement vôtre mal-heur que vous accuſez, ce ſera tan-tôt le bon-heur d'un autre qui vous deſeſpéréra. Miſerable homme,je ne ſai ſi je dois ou vous inſulter,ou vous plaindre!

Dans ces cruels divertiſſemens que les Paiens prenoient à l'amphitéatre, il y avoit lieu de plaindre les mal-heureux que la cruauté des Tirans obligeoit de lutter avec des Tigres & des Lions; mais ceux qui de plein gré s'engageoient à ces perilleux combats, par le ſeul deſir de ſignaler leur addreſſe; ceux-là, dis-je, meritoient-ils quelque pitié,lors-qu'il arrivoit qu'ils y étoient mis en piéces. Et n'eſt-ce pas là ce que vous faites, lors-que pour ſatisfaire de vains deſirs, vous vous expoſez

à des passions mille-fois plus cruelles que les bêtes les plus-farouches. Mais si c'est déja un si grand supplice de desirer, que sera-ce d'étre traversé dans ces desirs ? il est mal aisé de soûaiter quelque chose en la vie, à quoi ou les hommes ou Dieu-même n'opposent toûjours quelque obstacle.

Les hommes s'opposent à nous par divers motifs, par haine, par envie, par une maligne inclination que quelques-uns ont à nuire. C'est quelque-fois un faux zele de justice & quelque-fois aussi une veritable charité; mais l'interet propre est ce qui les y pousse le plus souvent. Une même chose est desirée de plusieurs personnes, vous n'étes pas le seul qui aspirez à la faveur, ou qui briguez cette charge. Vous aimez l'honneur, il y en a bien d'autres qui sont possedez de la même passion. Si c'est de l'argent que vous cherchez, combien d'avares trouverez-vous sur vôtre route, qui courent aprés le même argent? Or comme ces sortes de biés sont bornez & en petit nombre, il ne peut y en avoir assez pour tous. Il faut donc disputer à qui les aura; dans ce different chaque prétendant a à combattre tous les autres, il a à se défendre des piéges, des fourberies, des violences d'un peuple entier d'adversaires, dont il devient l'ennemi, du moment qu'il se declare leur rival. Il faut avoir bien du bon-heur pour surmonter tout cela, & pour être le seul qui emporte ce que tant de gens s'éfforcent d'attirer à eux.

Il est de ces biens comme de certaines boules d'ivoire, que les Empereurs de Rome faisoient jetter au téatre avec des billets, qui assignoient une certaine recompense à celui qui pourroit attra-

per ces boules ; chaque boule ne pouvoit être que pour un ſeul , & cependant tous couroient , tous s'empreſſoient pour l'avoir. On ne ſauroit dire les deſordres qui arrivoient en ces occaſions ; les plaintes,les cris,les diſputes,les combats, la mort même de pluſieurs,qui étoient étouffez dans la foule,ou qui étant jettez par terre expiroient ſous les piés de la multitude. Voila une image de ce qui arrive tous les jours dans le monde. La fortune préſente un même lot à un million de perſonnes, il n'y en a pas un qui ne faſſe ſes efforts pour l'avoir, pour le ravir à tous les autres. De-là naiſſent les envies,les médiſances,les procez, les querelles, les traïſons,les vols, les empoiſonnemens, les aſſaſſinats,& tous ces autres monſtres que l'avarice enfante, lors qu'elle eſt traverſée dans ſes deſſeins. Peut-être y en aura-t-il quelcun , qui obtiendra enfin ce qu'il prétend, mais tous les autres ne peuvent remporter que du chagrin , que des coups & un triſte déſeſpoir.En verité n'y auroit-il pas plus de ſageſſe à ſe retirer de la foule,à renoncer aux prix de ces funeſtes conteſtations,à l'abandonner aux plus-échauffez , à les laiſſer s'entre-pouſſer, s'entre-batre , s'entre-déchirer pour l'obtenir ?

De plus, quand vous ſeriez ou aſſez puiſſant , ou aſſez habile,pour rompre tous les obſtacles qui peuvent venir de la part des hommes ; Comment ſurmonterez-vous ceux que Dieu même vous opposera ; car il n'en faut pas douter, Dieu s'oppoſe trés-ſouvent à nos deſirs pour en punir les dereglemens & la vanité , pour confondre nôtre prudence charnelle , pour apprendre aux autres par

nôtre exemple à desirer quelque chose de plus grand & de plus-solide? Malgré tous vos soins & toutes vos précautions ; pour ruïner vos plus-beaux projets, il ne faut qu'une mort, qu'une maladie, qu'un naufrage, qu'un mauvais tems. Or vous savez que Dieu est l'arbitre de la vie & de la mort, que les vents & les flots lui obéïssent. Il est vrai que quelque exemt qu'on puisse être de tout desir, on ne laisse pas d'être sujet à ces mêmes accidens, mais il s'en faut bien qu'ils ne soient aussi fâcheux. Oüi, Messieurs, les maux deviennent plus-sensibles à mesure qu'on desire davantage, & il ne faut avoir que fort peu d'experience pour en étre convaincu. Une petite fiévre qu'un autre gueriroit en prenant un peu de repos, & joüant avec ses amis ; si elle vient attaquer ce Général affamé de gloire, justement la veille d'une bataille importante qu'il attendoit depuis long-tems : Si elle arréte ce jeune homme sur le point de commencer un voiage, pour lequel il a eu un empressement extréme, peut-on dire combien cette fiévre causera de douleur & d'inquiétude ? Un simple bouton, une égratigneure au visage d'une personne qui veut étre belle à quelque prix que ce soit, lui donnera plus de chagrin qu'une grande plaie n'en causeroit à quelqu'autre qui n'auroit point trop d'amour même pour la vie. Ce petit vent qui vous rafraichit ou qui vous endort, quelle tempête n'excitera-t-il point en l'ame d'un Marchand qui attend avec impatience un Vaisseau qui revient des Indes ? Faites-y réflexions Chrêtiens Auditeurs ; il n'est point de petit mal pour celui qui nourrit de grans desirs, une pluie qui rompt une partie de

divertiſſement, un broüillard qui menace la moiſſon, une parole qui gaſte une affaire, un contretems qui la recule, tout cela ſont des atteintes légéres en elles-mêmes, & qui cependant lui ſont tout-à-fait inſupportables. C'eſt une plaïe au cœur qu'un deſir ; or à une partie déja bleſſée, il n'eſt pas néceſſaire de donner de grans coups pour cauſer de grandes douleurs, on la fait beaucoup ſouffrir pour peu qu'on y touche.

Je paſſe plus avant, & je dis que quand ni Dieu ni les hómes ne vous ſeroient contraires, vos deſirs, oüy vos propres deſirs ſe traverſeront mutuellement, & ſe nuiront les uns aux autres. Par exemple c'eſt un deſir naturel que celui que nous avons tous de vivre, ſi le deſir de l'honneur ſe rencontre avec cette premiére inclination, voila une ſource de peines & d'inquiétudes. Car enfin ces deux paſſions ne s'accordent point, il y-a mille occaſions, où ſi vous ne riſquez l'honneur, vous êtes en danger de perdre la vie: Il faut fuïr le peril pour vivre long-tems, il y faut courir pour paſſer pour brave & pour intrepide. Il eſt de même de l'amour du bien & de la ſanté, on épuiſe ſes forces, pour amaſſer des richeſſes; & l'on eſt contraint enſuite de conſumer les richeſſes pour recouvrer ou entretenir les forces uſées. C'eſt encore pis du deſir de la volupté, il eſt tout-à-fait contraire à celui de la réputation. Il faut renoncer au plaiſir, ou s'expoſer à l'infamie. Je vous laiſſe à penſer ſi l'eſprit peut être calme en ces conjonctures, lors-qu'il eſt travaillé en méme-tems de deux ſoins ſi oppoſez ; Lors, dis-je, que cette crainte l'agite, & de n'obtenir pas ce qu'il pourſuit, &

de perdre ce qu'il hazarde: vous me direz peut-être que vous ne desirez qu'une seule chose au monde, & qu'ainsi vous n'avez pas lieu de craindre cette contrariété de desirs que je veux vous faire appréender. Vous ne desirez qu'une seule chose? cela est moralement impossible : mais je vous entens, cela veut dire, qu'il y a une chose, que vous desirez avec une ardeur extréme, & en ce cas vôtre desir sera un obstacle à lui-même, plus-dangereux que tous ceux dont nous avons parlé jusqu'ici.

Nos desirs, Chrêtiens Auditeurs, sur-tout lorsqu'ils sont un peu violens, ont coûtume de nous aveugler & de nous ôter le jugement, on s'égare, on se précipite pour vouloir aller trop vîte où l'on soûaitte de parvenir. C'est ainsi que le trop grand desir de percer son ennemi, ou d'échapper de ses mains, fait qu'on perd ce sens-froid si nécessaire dans les combats, qu'on se découvre, qu'on s'enferre soi-même en croïant porter un coup mortel. Les personnes qui desirent trop de plaire, tombent ordinairement dans de sottes affectations qui les rendent ridicules. Combien voit-on tous les jours de personnes saines & robustes qui ruinent leur temperament par l'usage excessif des remedes ; c'est-à-dire par un trop grād desir de se conserver? Enfin n'est-ce pas le desir qu'on a d'augmenter ses revenus & d'étendre ses domaines, qui fait qu'on s'engage dans des procez, qui consument & les domaines & tout le reste du bien qu'on a ?

Comment donc conserver la paix parmi tant de sujets d'inquiétude? Quel repos pouvez-vous esperer si vous avez toûjours en vous-même un desir cruel qui ouvre la porte à mille desirs, qui vous

donne en proïe à toutes vos passions, comme un bourreau domestique qui ne vous donne point de rélache, si vous avez toûjours à craindre Dieu & les hommes, & un si grand nombre d'hommes, si vos autres desirs sont contraires à vôtre desir, si lui-même est un grand obstacle à lui-même ? Vous me répondez à tout cela, que vos desirs sont innocens, qu'il n'y-a point de mal à tout cela, que vous n'êtes pas homme à faire une fourberie, un larcin, un parjure, un mauvais coup. Je le veux croire, mais oseriez-vous bien dire la même chose de tout ce que vous faites pour contenter vos desirs ? Car enfin vous n'êtes pas impeccable, & vous ne pouvez pas nier que vos desirs ne soient la source de tous vos pechez ; que c'est de-là que naissent vos distractions, vos mensonges, vos jalousies, vos haines, vos petites coleres, vos médisances. Quand ils ne vous feroient point d'autre mal que de vous faire consumer inutilement une vie qui vous a été donnée pour gagner le Ciel, devriez-vous les appeller innocens? N'est-ce pas un grand mal d'avoir l'esprit tellement occupé de vains soucis & de vaines esperances, qu'il ne vous reste plus d'application pour vôtre salut, plus de tems pour songer à la mort qui s'avance, & qui est peut-être si proche? Comment ne vous nuisent-ils point ces desirs, eux qui ferment l'entrée à tant de graces excellentes, à mille & mille-faveurs que Dieu à coûtume de faire à ceux qui ne desirent que lui. Seigneur éclairez nous, s'il vous plaît, d'un raïon de vôtre lumiére, nous savons que le plus-petit desir qui tend à la créature, de quelque prétexte qu'on se couvre, est un obstacle invincible à

la sainteté, nous le savons, & cependant ce desir nous paroît un petit mal. Vous contez donc pour rien, Chrêtiens Auditeurs, d'être privé de cette paix délicieuse, que tout le monde ensemble ne vous peut donner; de cette paix qui est le prix de toutes les souffrances de Jesus-Christ, & l'héritage des enfans de Dieu, de cette paix, qui surpasse en douceur tous les plaisirs qu'on peut gouter par les sens; *Quæ exuperat omnem sensum*; de cette paix où vous habitez, ô mon Dieu! & qu'on ne peut perdre sans vous perdre en même tems. Je sai bien qu'on espere de recouvrer dans la possession le calme que le desir a ravi, mais on se trompe & c'est une erreur que je veux encore combattre. Non, Chrêtiens Auditeurs, la possession même ne calmera point un cœur que le desir aura troublé. C'est ma seconde Partie.

C'est un mot plein d'un grand sens, si je ne me trompe, que celui du maître de l'école S. Tômas, quand il dit que l'homme desire Dieu naturellement. Cela veut dire, Chrêtiens Auditeurs, que nous naissons tous avec un desir secret de posseder Dieu,& que l'ardeur qu'on nous voit avoir dans la poursuite des créatures,est un effet de ce même instinct qui nous porte à chercher par tout ce bien infini,& à le chercher même où il n'est pas, & où par conséquent nous ne sauriõs le trouver. L'homme desire des richesses, parce-qu'il croit ou que ces richesses sont Dieu même, ou du-moins qu'il trouvera ce bien infini, c'est-à-dire,Dieu dans ces richesses; De-là vient,pour le dire ici en passant, que la cupidité est appellée par Saint Paul une espece d'idolatrie. *Avaritia quæ est idolorum servitus.*

Il ne faut pas s'étonner que nôtre cœur tombe dans une erreur si grossiére, parce qu'il est aveugle, & qu'il est trahi par les sens qui le conduisent; il est aveugle, dis je, mais comme en récompense il a le sens trés-exquis, il ne touche pas plu-tôt ces sortes de biens, qu'il reconnoît l'illusion de ses mauvais guides, il témoigne par ses dégoûts, par de nouvelles inquiétudes, que ce n'est pas-là ce qu'il soûaitte, qu'on a mal interprêté ses desirs; *Inanitas est quod putatis ubertatem.* Vous vous êtes trompez mes sens, il n'y a que du vuide en ces trésors, ce n'est pas-là ce que je demande, *inanitas est, vanitas est.* On lui offre donc des voluptez, & on lui fait entendre, qu'il y doit trouver ce qu'il n'a pas rencontré dans les richesses, il le croit, & c'est sur cette fausse créance qu'il y court, qu'il s'échauffe, qu'il travaille pour les aquerir, mais à peine les a-t-il goûtées, qu'il s'apperçoit qu'il est encore abusé, qu'il s'est consumé par un travail inutile; *Et animadverti quod hoc quoque esset vanitas.*

C'étoit pour Rachel qu'on avoit sacrifié sept années de service, & il se trouve enfin qu'on n'a que Lia. C'est pour-quoi le desir bien-loing de s'éteindre se rallume plus que jamais, au lieu de songer au repos, il faut s'exposer à de nouvelles fatigues, pour avoir ce que l'on aime, & ainsi le cœur passe d'un desir à un autre, d'une créature à une autre créature, cherchant vainement son Créateur, se dégoûtant de tout ce qu'il a, n'estimant que ce qu'il n'a pas; parce qu'il sent trés bien que tout ce qu'il a, est borné, & qu'il ne voit pas que ce qu'il veut avoir, l'est encore. Ainsi le cœur

juge des choses d'une maniére tout opposée à celle des yeux. Les objets que nous croions petits, quand nous les voyons de loin, grossissent à mesure qu'ils se rapprochent de la veûë. Mais à l'égar du cœur c'est tout le contraire, les mémes biens qui lui paroissent grans dans l'éloignement, ne sont plus rien quand il les touche. C'est pour celà qu'on dit ordinairement qu'on ne connoît le prix des choses que quand on ne les a pas; on se trompe, & on ne connoît veritablement ce qu'elles valent, que quand on les a, parce-que quand on les a, on les estime trés peu, & c'est le jugement le plus équitable qu'on en puisse faire, tout n'étant ici bas que vanité & qu'illusion. En effet, il n'est rien de si veritable, que la possession de ce qu'on a le plus desiré, n'appaise point nôtre inquiétude; parce-que, remarque Saint Basile, les hommes regardent toûjours ceux qui sont plus riches qu'eux, & ne font nulle réflexion à ceux qui ont beaucoup moins de biens.

Sur-quoi j'ajoûte & je dis, que cette possession non-seulement n'appaise point nôtre soif, mais elle l'augmente en augmentant nos desirs, ce n'est pas seulement un rien qui n'éteint pas nôtre convoitise, c'est un poison qui l'irrite & qui la rend plus-ardente. D'où vient, pensez-vous, que ce Marchand lequel étoit si satisfait de son trafic, il y a dix ou vint années, quand au bout de l'an il trouvoit cent-écus de gain, d'où vient, dis-je, que présentement il est tout chagrin de ce qu'il n'a peut-être gagné que mille-écus? C'est qu'alors il n'étoit qu'un petit Marchand, depuis ce temslà il est devenu extrêmement riche, & que ses de-

firs ont crû à mesure que son bien s'est augmenté, comme une flamme à laquelle on donne de la nourriture, & qui en dévient toûjours plus-vive & plus-devorante. On ne veut d'abor que ce qui est précisement nécessaire, c'est-à-dire, trés-peu de chose, & encore des plus communes, de celles qui se présentent comme d'elles-mêmes,& qu'on peut avoir fort aisément,du pain pour manger, de la bure pour se vétir, de la bouë & du chaume pour se mettre à couvert des intemperies de l'air. Ce desir est-il satisfait ? on demande insensiblement des viandes plus délicates,des étoffes plus-fines,de plus-superbes maisons;Enfin les desirs croissant toûjours à mesure qu'on obtient ce qu'on soûaitte; tel qu'on a vû faire grand, chére avec de l'ail & des lentilles,n'a plus d'appetit que pour les mets les plus exquis, plus de goût que pour les fruits d'une autre saison,& pour les vins des Provinces les plus-éloignées Il lui faut aller chercher jusqu'aux extrêmitez du monde de quoi se garantir du froid & du chaud,&il se croiroit mal défendu dans son Palais contre les vents & contre la pluie, si les murailles n'étoient embellies au déôrs, des plus-riches ornemens de l'archirecture, & si l'or & le cristal ne brilloient au dedans de toutes parts.

En effet,Saint Augustin dit, que plus on est riche en apparence,plus on est pauvre effectivement. *Divites plus egent,quomodo plus habent.* C'est à-dire que plus on a de bien, plus on en voudroit avoir, parce-que plus on en a,mieux on voit cõbiẽ il s'en faut qu'on n'en ait assez pour être heureux. Voila,Chrêtiens Auditeurs,ce qui vous arrivera,quãd

même vous obtiendriez tout ce que vous desirez, vous n'en serez pas plus-heureux, au contraire vos desirs, & par conséquent vos inquiétudes s'augmenteront au lieu de diminuer; *Expectavimus pacem, & non venit, quæsivimus bona, & ecce turbatio*, disoit le Prophete Jerémie, Nous-nous attendions à la paix, & elle n'est point venuë, Nous pensions que ces biens que nous poursuivions avec tant de chaleur, nous l'apporteroient infailliblement, & ils n'ont fait que nous troubler davantage. Jamais la chose n'est arrivée autrement, & j'oserois vous défier de me produire un seul exemple du contraire; mais combien de fois est il arrivé, qu'aprés avoir desiré quelque chose avec ardeur, aprés avoir fait des efforts incroiables pour l'obtenir, on ne l'a enfin obtenuë que pour son mal-heur?

Prenez garde, Chrêtiens avares & ambitieux, vos vains desirs déplaisent à Dieu plus que vous ne pensez pas; il pourroit bien pour vous punir, vous accorder enfin ce que vous soûaittez si fort, vous l'aurez cét argent dôt vous êtes si avide, & au prix duquel le Paradis, vôtre ame, Dieu-même ne vous est rien; mais craignez qu'il ne vous attire quelque étrange calamité. Combien en avez-vous connu vous même, ausquels tout leur or n'a servi qu'à les faire mourir d'une mort tragique, & ne remarque-t-on pas, que ces funestes accidens arrivent pour l'ordinaire à ceux qui ont été les plus aspres à accumuler, qui ont le plus süé, le plus fatigué, le plus épargné pour remplir leurs coffres. Si je dis que le desir de devenir riche ne s'appaise pas par l'amas des grans trésors, ne vous persuadez pas que vous puissiez contenter les au-

tres à moins de frais, tous vos desirs vous inquieteront, & croîtront à mesure que vous tâcherez de les satisfaire. *Expectavimus pacem.* Je le disois aprés Jeremie,& je le répète, confirmé dans ce sentiment par la funeste expérience de tous ceux qui s'abandonnent à leurs desirs.

Mauvais pére qui ne pouvez consentir que ce fils vous quitte pour suivre la voix de Dieu qui l'appelle à l'état Ecclesiastique ou à la Religion, vous n'avez qu'a continuër de mettre tout en usage pour le détourner d'une résolution si chrétienne ; vous en viendrez à bout, oui ce pauvre enfant demeurera dans les perils & parmi les piéges du monde ; mais sachez qu'il vous punira lui-même quelque jour de l'y avoir retenu Il sera vôtre fleau ce fils trop aimé, il vous couvrira d'infamie, il vous fera mourir de douleur, s'il ne meurt lui même malheureusement avant que vous aiez pû joüir du fruit de vôtre résistance. Cette mére qui se croioit mal-heureuse avant qu'elle eut des enfans, se plaint aujourd'hui de ce que ces enfans sont sa croix & son supplice ; affolée de cette aînée, quels ressors n'a-t-elle pas fait joüër, pour pousser dans un Couvent cette cadette qui n'y étoit pas appellée. Vous-vous étes nouée a vous-même vôtre cordeau,vous craigniez d'avoir plus d'une héritiere, vous n'en aurez point du tout ; une fievre va vous enlever cette fille l'empressement de tous vos desirs, & vous aurez jusqu'à la mort le regret d'avoir comme égorgé de vôtre main celle qui auroit pû prendre sa place. & vous consoler de sa perte. Que n'a point fait ce jeune homme pour avoir la femme qu'il a en-

fin épousée, que de priéres, que de larmes, que d'intrigues, que de sollicitations, que de violences-mêmes, que de crimes ! Bon Dieu falloit-il avoir tant d'empressement pour se lier à une furie, à un démon incarné ? Il n'y-a que six mois qu'ils sont mariez, il y-en a trois qu'ils ne se voient point, & qu'ils demandent qu'on les separe pour toûjours avec autant d'instance, qu'ils en avoient fait pour étre unis d'un lien indissoluble.

Voulez-vous vivre contens, Chrêtiens Auditeurs, moderez vos desirs, étouffez-les même, s'il est possible, non je me trompe, si vous voulez étre heureux, il faut concevoir des desirs plus-vastes, il faut ne leur donner point de bornes, *Dilata os tuum, & implebo illud*, disoit le Seigneur au peuple d'Israël, élargissez vôtre bouche & je la remplirai, quoi-qu'il soit vrai que plus un vase est étroit, plus il est aisé à remplir, il n'est pas ainsi toute-fois du cœur de l'homme, pour beaucoup que vous le rétrecissiez, il sera toûjours trop grand pour les créatures; mais pour peu que vous le resserriez il sera trop petit pour Dieu, il faut l'élargir, il faut l'étendre, pour le rendre capable de ce bien immense, qui est le seul qui puisse le combler entierement.

Elargissez-donc ce cœur, Chrêtiens Auditeurs, & ne souffrez pas qu'il se réserre par le desir des choses vaines & passageres. Quel sujet de confusion pour vous, aiant été créé pour une fin si excellente, de vous borner à des biens dont vous étes vous même la fin ? Qu'est devenu cét orgueïl si naturel à l'homme, qui dés le commencement du monde lui fit desirer d'étre semblable à son Créa-

teur? Savez-vous bien que vos desirs sont des hommages serviles que vous rendez à tout ce que vous desirez, comme à quelque chose de meilleur que vous? Savez-vous bien que vous-vous dressez autant d'idoles qu'il y a de créatures sur la terre dont vous recherchez la possession? Ne fait-il pas beau voir un homme présenter de l'encens à des serpens & à des souris, lui, à qui on a préparé un trône au dessus du soleil & des étoiles? Je ne m'étonne pas que Dieu refuse d'exaucer les priéres que vous lui faites, soit pour vous ou pour les autres, vous ne lui demandez que l'accompllssement de vos desirs, & vous n'avez que des desirs bas & terrestres. Si vous ne rougissez pas de lui présenter de vœux indignes de vous, il a honte de vous accorder des choses indignes de lui. Vraiment c'est bien un present à étre fait par un Dieu à ses enfans adoptifs & héritiers présomptifs de son Roiaume qu'un vain honneur, que de l'or, & de l'argent, c'est-à-dire de la boüe & de la fumée, *Dilata, dilata os tuum, & imple bo illud.* Desirez, desirez quelque chose de grand, quelque chose d'éternel & d'infini, & demandez ensuite avec confiance tout ce que vous aurez desiré.

Je ne-saurois finir ce discous, Chrétienne Compagnie, sans vous faire ressouvenir de Salomon qui est lui-même l'exemple le plus-illustre & le plus-cõvainquant qu'on puisse produire, pour établir la verité que je préche. Je voudrois vous pouvoir représenter tout son bonheur & toutes les délices où il a vécu. Il estoit estimé non-seulement dans ses états, mais encore dans toutes les Cours étrangeres pour le plus-éclairé & pour le plus-sage

Prince qui eust jamais porté la couronne. Les Egiptiens étoient alors la plus-savante Nation de l'Univers, Salomon les surpassoit tous en toutes sortes de siences. Il étoit le conseil de tous les Rois de son tems, on venoit à lui de toutes parts comme à l'oracle. Il s'étoit fait bâtir plusieurs maisons tres-magnifiques, & sur tout un Palais où prés de deux cens-mille ouvriers avoient travaillé durant treize-ans; Les bois, les jardins, les eaux répondoient à la magnificence de ces somptueux édifices, on n'a jamais rien vû de si splendide que sa maison, c'étoit un nombre incroiable d'officiers & de domestiques, tous choisis, tous bien-faits, tous vétus superbement. Toute sa vaisselle, & la plû-part de ses meubles étoient d'or; il avoit rendu ce metal si commun dans son Roiaume, dit l'Ecriture, qu'on n'y faisoit pas plus d'état de l'argent que des cailloux. On ne sauroit dire en si peu de tems quelle étoit la dépence de sa table. L'histoire Sainte en fait le detail, & ce qu'elle en rapporte nous passeroit pour fabuleux, si nous pouvions douter de la verité de cette Histoire. Sa Musique, tous ses autres plaisirs étoient à peu prés sur le même pié· Que dirons-nous de ses amours ausquelles il s'abandonna avec tant d'excés? Il ne s'étoit pas contenté des femmes de son païs, il en avoit fait venir de toutes parts & même de paiennes, & d'idolatres. Les livres saints content trois-cens concubines & sept-cens Reines. Enfin il joüissoit de tous ces biens dans une profonde paix, tous les peuples qui avoient troublé ses prédecesseurs étant devenus ou ses alliez ou

ses tributaires. Au milieu de tant de grandeur, de tant de pompe, de tant de delices, vous plait il, Messieurs, que je vous fasse voir le Roy Salomon, composant le livre de l'Ecclesiaste. Nous ne le trouverons plus, ni sur ce trône, où sa sagesse recevoit les hommages des Souverains, ni au milieu de cette belle cour que la Reine de Saba ne pouvoit assez admirer, ni dans ces riches & vastes appartemens où il avoit logé tant de Reines, ni sous ces superbes portiques, ni dans ces vergers délicieux, nous le trouverons enfermé dans son cabinet tout seul, accablé d'ennui, & de tristesse, se plaignant de soi-même & de tout ce qui l'environne, se trouvant pauvre au milieu de tant de biens, se faisant à lui-même le détail de ce qu'il possede & s'écriant sur chaque chose, & sur tout cela ensemble en particulier : Tout cela n'est qu'illusion, tout cela n'est que vuide & que vanité. *Vanitas vanitatum & omnia vanitas.* Qui peut donc prétendre d'être heureux dit-il en lui-même; puisque je me trouve si miserable, & que je suis en effet si miserable. Le Seigneur m'a accordé tous les biens & du corps & de l'esprit & je me suis accordé à moi-méme tous les plaisirs que mes sens ont desirez. *Omnia quæcumque desideraverunt oculi mei non negavi eis.* Je ne me suis gesné en rien, je n'ai donné nulles bornes à mes passions. *Nec prohibui cor meum, quin omni voluptate frueretur. Quis ita devorabit, & affluet deliciis ut ego ?* Qui vivra jamais plus délicieusement, plus voluptueusement que moi ? Cependant qui le croiroit que je n'ai rien trouvé de solide en tout cela ; Ce ne sont que faux déors, ce ne sont qu'épines & que douleurs. *Vidi in omnibus va-*

nitatem & afflictionem. Le pecheur se persuade qu'à force de multiplier ses biens & d'ajoûter plaisir sur plaisir, il pourra enfin se satisfaire? Il se trompe, c'est en vain qu'il ajoûte & qu'il multiplie, *Peccatori dedit Deus afflictionem & curam superfluam ut addat, & congreget*. Il ne remplira jamais son cœur, il ne fera qu'augmenter sa faim & sa soif, qui lui rendra son vuide & sa misere plus sensible.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, voila le discours non pas d'un Anacôrette, ou de quelque contemplatif mais du plus-grand, du plus-heureux, & du plus-voluptueux Prince qui fut jamais. Vous serez peut être surpris de ces sentimens, pour moi je n'en suis nullement surpris parce-que je sai que c'est Dieu qui a fait le cœur de l'homme & qu'il ne l'a pas fait pour les créatures. *Fecisti nos ad te Domine, & irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* C'est pour vous, ô mon Dieu ! que vous avez fait ce cœur, & c'est en vain qu'il recherche son repos & son bon-heur hors de vous. Il a beau courir aprés les biens d'ici-bas, il a beau éfleurer tout ce qu'il y a d'objets sensibles sur la terre, il sera inquiet en cherchant ces biens & quand il les aura trouvez, il trouvera que son inquiêtude sera encore augmentée: Non il n'aura jamais de repos qu'il ne se repose en vous: *Irrequietũ est cor nostrũ donec requiescat in te*. Détruisez donc, Seigneur, tous ces vains desirs qui nous troublent, & qui nous agitent inutilement. Purgez en nôtre cœur, substituez à leur place le desir de vous plaire, & de vous connoître, de vous aimer, le desir d'être aimé de vous, de vous posseder, & de ne vous perdre jamais. Ce desir ne troublera point

nôtre repos, au contraire plus il ſera ardent, & plus nous ſerons tranquilles. Une ame qui en eſt touchée, eſt comme les bien-heureux dans le Ciel toûjours affamée, & toûjours raſſaſiée, toûjours languiſſante, & toûjours ſatisfaite, toûjours dans l'attente, & jamais dans l'inquiétude. Ce deſir ne ſauroit étre inutile, puiſque c'eſt déja poſſeder Dieu que de le deſirer veritablement, & le poſſeder, c'eſt être à la ſource du plaiſir & de la joie, c'eſt avoir trouvé la felicité parfaite que je vous ſoûaitte au nom du Pére, du Fils & du S. Eſprit. *Ainſi ſoit-il.*



SERMON



SERMON XXV.

POUR LE JOUR DE LA

PRESENTATION

DE LA

SAINTE VIERGE.

Primitias tuas non tardabis reddere.

Vous ne differerez point d'offrir vos prémices au Seigneur. Exod. cap. 22.

S'il faut choisir un tems pour se donner à Dieu, la jeunesse doit être préférée à tous les autres, parce-qu'il y a plus de nécessité de le faire en cet âge là, plus de bien-seance, & plus de mérite.

VOici le plus grand sacrifice qui ait été fait à Dieu depuis la naissance du monde. MARIE s'offre elle-même à son Créateur dans le tem-

ple de Jérusalem : Il n'y eut jamais de créature plus-accomplie, jamais offrande ne se fit ni avec plus de Religion ni avec moins de réserve. Jugez donc si elle doit plaire au Seigneur, qui connoît parfaitement & le mérite de la personne, & les dispositions intérieures, dont elle accompagne son action ? Mais parmi les circonstances, qui doivent rendre cette action agréable; je ne sai si vous aurez remarqué, celle qui me touche davantage; C'est l'âge de MARIE, Chrêtiens Auditeurs, elle n'est encore qu'à sa troisiéme année, & la voila au pié de l'Autel, qui engage solemnellement sa liberté, & qui par sa ferveur, & la sainte impatience qu'elle témoigne, semble se reprocher à elle-même qu'elle n'a déja que trop différé de s'aquitter de ce devoir.

Il y a long tems que je suis persuadé qu'on ne sauroit commencer trop tôt une vie sainte & chrêtienne mais comme aujourd'hui je me vois soûtenu dans ma pensée par l'exemple de la Ste Vierge, je ne saurois m'empêcher de vous rendre comte en ce discours d'un sentiment, qui ne s'accorde pas trop avec la conduite ordinaire des gens du monde. Souffrez donc, Messieurs, que je me satisfasse sur ce poinct, nous aurons assez d'autres occasions de loüer nôtre bonne Mere; contentons nous aujourd'hui de nous exciter à suivre le premier exemple qu'elle nous donne, pour y réussir, addressons-nous à elle & disons lui avec l'Ange.

AVE MARIA.

Madame, Il est étrange, que le vice ait tellement corrompu les esprits, qu'il ait si fort éteint dans les hommes, non-seulement la foi, mais en-

core toute raison, que les Prédicateurs soient reduits à prouver cette verité, qu'on ne sauroit trop tôt commencer à servir Dieu. C'est-à-dire, qu'on ne sauroit trop se hâter de chercher ses veritables intérêts, d'aimer ce qui nous peut rendre heureux, de tendre à nôtre derniere fin, en un-mot d'être raisonnable, d'être homme, de faire ce que nous ferions comme par instinct, & par la seule pente de la nature, quand Dieu ne nous auroit pas donné d'autres lumiéres pour nous conduire. Mon dessein n'est pas de combattre ici l'imprudence de ces grans pécheurs, qui renvoient leur conversion d'un jour à un autre, qui la renvoïent-même hardiment jusqu'à la mort; la seule veuë du peril, où ils s'exposent, me faite fremir, mais une si triste pensée a trop peu de rapport avec la solemnité de ce jour. Je parle aujourd'hui pour des personnes plus-raisonnables, je parle pour des personnes qui sont déja toutes persuadées, qu'il se faut sauver à quelque prix que ce soit, que quand ce que l'on dit de l'autre vie seroit toutes choses incertaines, ce seroit une extrême folie de s'exposer à être éternellement mal-heureux, que tout bien consideré, le meilleur parti est celui que prennent les gens-de-bien, & qu'il faut se préparer à la mort. Mais ils ne conviennent pas que toute la vie doive être employée à cette préparation. Au contraire ils croient qu'il est des âges, qui ne sont nullement propres pour cela, que quand on est sur le retour, c'est le vrai tems d'y songer, que l'âge qui précede la vieillesse, est comme destiné aux affaires, mais que la jeunesse sur-tout a une opposition entiére avec ce qu'on appelle dévotion, que

c'est la saison des plaisirs, & que prendre ce tems là pour s'addonner sérieusement à la piété, ce seroit prendre mal son tems.

Voila ce que pensent, & ce que disent-même quelque-fois des gens dans le monde qui passent pour fort sages, & fort éclairez. Mais que répondrons-nous à cette fausse sagesse, Chrétiens Auditeurs ? Est-il vray qu'il y ait un tems dans la vie qui ne doive pas être consacré à l'Autheur & au Maître de nos ames ? Est-il vray que le premier le plus bel-âge de l'homme est celui qu'il faut sacrifier au monde, à l'ennemi de nôtre Dieu, qu'il est le moins propre pour vivre Chrêtiennement ?

Je ne-sai, Messieurs, quelle sera vôtre pensée, mais pour-moi je suis dans un sentiment bien opposé. Je crois au contraire, que s'il faut choisir un tems, pour se donner au Seigneur, la jeunesse doit être préferée à tous les autres,& voici les raisons que j'ai de le croire. Il y en a trois, que je toucherai briévement dans les trois parties de ce discours. La premiére, c'est qu'il y a plus de nécessité de le faire en cét âge là. La seconde, c'est qu'il y a plus de bien-séance. La troisiémé, c'est qu'il y a plus de mérite. Voila tout le sujet de cét entretien, je serai court, & j'espere que tout le monde profitera; Ce seront des motifs de ferveur pour les jeunes gens;& pour tous les autres, si je ne me trompe, des motifs d'une trés-amere pénitence.

Je ne vois rien dans le monde, qui me paroisse plus-digne de compassion, qu'une jeunesse négligée & abandonnée à toutes les foiblesses, à toutes les tentations à quoi cét âge est naturellement su-

jet. Il me semble voir un vaisseau sans maſt, & ſans gouvernail, qui dans une nuit obſcure agité de vents furieux & contraires, donne tan tôt dans un écueil, tan tôt dans un banc de ſable, eſt maintenant ſuſpendu ſur un flot au milieu des nuës, & un moment aprés abîmé juſqu'au fond de la mer. Je me repréſente un mal heureux dans une ſombre priſon, livré aux bètes les plus féroces, leſquelles ſe diſputant & s'entre-arrachant leur proie, la déchirent cruellement. Je ſai que c'eſt à cét âge, que la raiſon ſortant comme des ténebres de l'enfance. commence à luire dans l'eſprit des hommes. Mais hélas cette lumiére eſt ſi foible, & il s'éleve en même-tems dans le cœur des vapeurs ſi noires, c'eſt-à-dire, des paſſions ſi fortes, & ſi violentes, qu'elles produiſent une nuit encore plus-triſte que la nuit même, de ſorte que quoi que l'on ceſſe d'être enfant, on ne devient pas pour cela plus-raiſonnable. Comme il eſt des folies de deux ſortes, les unes ridicules & réjoüiſſantes, les autres ſombres & furieuſes, on peut auſſi dire qu'il eſt de deux ſortes d'enfance, l'une eſt innocente & même-agréable, l'autre au contraire approche de la fureur. Cette ſeconde enfance, Chrêtiens Auditeurs, c'eſt la jeuneſſe, elle ſe ſert preſqu'auſſi peu de la raiſon que la premiére, elle ne ſe diſtingue de l'autre, qu'en ce qu'elle ſe joüë avec du fer & du feu, qu'elle ſe bleſſe elle-même, & bleſſe les autres en joüant.

C'eſt en cét âge qu'on voit ordinairement une extrême préſomption jointe à une ignorance extrême; une foibleſſe qui ne peut réſiſter à rien, & une imprudence qui les expoſe aux plus grands perils;

perils ; un amour propre, aveugle & groſſier, qui ſe découvre par tout, & qui fait connoître à tout le monde, qu'il ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes. C'eſt pitié de voir avec quel empreſſement, ils diſent ce qu'il faudroit taire, avec quel ſoin ils affectent tout ce qu'il faudroit éviter, comme ils ſe parent, pour-ainſi dire, de leurs défauts, comme ils font gloire de leur honte,& rougiſſent des choſes les plus-honnêtes. Quelque-fois timides & embarraſſez, quelque-fois hardis juſqu'à l'impudence, changeant ſouvent de ſentiment ſans nulle raiſon, & ſouvent auſſi s'opiniâtrant contre toutes ſortes de raiſons, prenant preſque toûjours le mauvais parti, loûant ce qu'il faudroit blâmer, condannant ce qui a l'approbation de tous les ſages.Quoi de plus emporté ſoit dans l'amour, ſoit dans la haîne, ſoit dans la douleur, ſoit dans le plaiſir ? Quoi de plus ſuſceptible, ou d'une aveugle colere,ou d'une terreur panique, ou d'une triſteſſe exceſſive, ou d'une exceſſive joïe ? Que ſi avec ces diſpoſitions une jeune perſonne vient à s'addonner au mal auquel elle a tant de pente, quelle corruption ; Dieu immortel ! quel libertinage, quelle fureur, quel mépris des loix & humaines & divines, quelle inſenſibilité pour tout ce qui eſt capable de toucher un cœur, & d'inſpirer une crainte ſalutaire, quelle profanation des choſes les plus-ſacrées, quelle témerité à douter de toutes les maximes, de toutes les veritez les mieux établies, à traitter de chimeres ce qui a été réveré dans tous les ſiécles, par tout ce qu'il y a eu de perſonnes ſavantes & judicieuſes ? *O Juvenes*, s'écrie S. Auguſtin à la veûë de toutes ces cho-

ses, *O Juventus, flos ætatis, periculum mentis.* O Jeunesse vous êtes la fleur de la vie, mais vous en êtes aussi l'écueil le plus dangereux, l'on vous appelle l'âge des plaisirs, mais si l'on n'y prend garde vous serez une source bien funeste de larmes & de douleurs pour tous les âges, qui vous suivront.

Que ceux-là sont heureux, Messieurs, qui peuvent éviter un si grand peril! Que ne faudroit-il pas faire, pour s'épargner les regrets & la confusion que cause à un homme raisonnable le souvenir d'une jeunesse imprudente & libertine? Mais quel moyen de le faire, si ce n'est en nous donnant à Dieu dés nos premiéres années? Comment résister à tant de tentations, à cét attrait du peché qui est si fort & si vif dans les jeunes gens? Comment avec si peu de lumiére, si peu d'experience & tant de foiblesse, un jeune homme se tirera-t il d'un nombre infini de pieges, de mille & mille occasions à quoi son âge l'expose, si ce n'est par le secours d'une grande piété, par une fervente priére, par l'usage fréquent des Sacremens, par la lecture des livres saints, par le commerce des gens-de bien, en-un-mot par l'exercice de toutes les vertus Chrêtiennes? Par quelle voie, dit le Prophete David, une jeune personne pourra-t-elle prévenir les horribles égaremens à quoi la jeunesse est si sujette. *In quo corrigit adolescentior viam suam.* Il se répond à lui-méme, Seigneur, je n'en vois pas d'autre expedient que de s'attacher tout de bon à l'observation de vôtre Loi sainte. *In custodiendo sermones tuos.*

En effet, Messieurs, à quel âge peut-on dire que

ce secours nous soit plus nécessaire qu'en celui-là? l'enfance presque jusqu'à l'âge de vint-ans est retenuë par la crainte ; on la confie à des personnes sages & discretes, qui veillent sur sa conduite, qui répondent de ses actions. A mesure que nous avançons en âge les affaires, les employs nous défendent l'oisiveté , on se modere par des raisons d'interêt, & de bien-séance ; le voisinage de la mort , la sagesse aquise par l'experience, les dispositions-méme naturelles, l'impuissance de faire le mal, tout cela s'oppose aux desordres que les passions pourroient causer dans la vieillesse ; Mais dans ce qu'on appelle le bel âge , on est destitué de tous ces secours. Saint Jean Crisostôme remarque que c'est à l'entrée de la jeunesse , qu'on nous ôte les maîtres & les gouverneurs, justement-dit-il dans le tems qu'ils commencent à nous étre le plus nécessaires: C'est un âge dont le monde n'attend encore rien de solide , pour lequel il semble qu'il n'ait fait aucune regle ; on est sans experience, & tout ce que les plus-experimentez peuvent dire, pour nous instruire, nous passe alors pour un effet de leur envie & de leur chagrin, on se croit impeccable, immortel. De-sorte qu'à moins d'étre comme armé dés ce tems-là d'une grande crainte de Dieu ; il est moralement impossible qu'on ne s'abandonne à mille desordres.

Le monde vous les pardonnera, Chrétiens Auditeurs , tous ces desordres , il se contentera de dire que vous étes jeune. Mais croyez-vous que Dieu vous les doive pardonner avec la méme facilité; pensez-vous qu'il ne vous redemandera nul compte des plus-belles années de vôtre vie? C'est-

à-dire du plus-riche talent qu'il eût mis entre vos mains, croyez-vous qu'il ne vous aït donné ce beau tems que pour le perdre, que pour le passer comme un enfant, comme un insensé, comme s'il n'y avoit ni Dieu à servir, ni une éternité à gagner? Ecoutez l'avis que vous donne Salomon aux Proverbes. *Lætare juvenis in adolescentia tua, & in bono sit cor tuum in diebus juventutis tuæ, & ambula in viis cordis tui, & in intuitu oculorum tuorum, & scito quod pro omnibus his adducet te Dominus in judicium.* Jeune homme, jeune femme, profitez des jours de vôtre jeunesse; écoutez les desirs de vôtre cœur; tandis-qu'il est en vôtre pouvoir de les satisfaire, ne vous reglez que par vos inclinations, & par le jugement de vos sens. Mais sachez que cette licentieuse jeunesse vous attirera la colere, & les maledictions du Seigneur, sachez que Dieu n'en jugera pas comme le monde, & qu'il la punira avec toute la rigueur de sa justice. *Scito quod pro omnibus his adducet te Dominus in judicium.* Messieurs, nous voions tous les jours ces menaces accomplies, tan-tôt par des mariages infortunez, tan-tôt par la dissipation des biens, & par la ruine entiére des maisons les plus florissantes, quelquefois par des infirmitez qui ne finissét qu'avec la vie, & souvent par des morts avancées & impreveûës?

Ce sont là les fruits d'une jeunesse oïsive, & volûptueuse, mais ce ne sont pas les plus amers. Voici quelque chose, qui est plus à craindre que tout cela. Ce qui fait encore mieux voir la néceſſité qu'il y a de se donner à Dieu, dés le commencement de la jeunesse, c'est que pour l'ordinaire cét âge est la regle de tous les autres; Quand on

a commencé de si bonne heure à mal vivre, on a bien de la peine à devenir plus-sage en devenant homme. Car en premier lieu on fait durer cette jeunesse le plus qu'on peut, ce n'est que bien tard qu'on se persuade qu'elle est passée; on croit qu'on est jeune à quarante-ans, & pour le faire croire à tout le monde, helas, que ne fait on pas? Vous le savez mieux que moi. On sent bien que cette vie agréable, ou l'on s'est engagé, n'est pas une vie selon l'Evangile, que ce n'est pas le chemin que les Sains ont tenu pour aller au Ciel, on songe quelque-fois à se réformer, on medite une retraite; Mais on ne croit jamais que le tems de cette retraite soit venu, on se sent encore du feu, & de la vigueur, la moindre affaire est un grand obstacle à ce dessein, & il en survient toûjours de nouvelles:en-un-mot on entend quelque-fois parler de ces beaux projets aprés la mort des personnes & dans des discours funebres, mais on en voit rarement l'exécution.

Vous serez plus raisonnable, me dites-vous, je le veux croire, je veux croire que lors-que vous serez parvenu à la trentiéme où à la quarantiéme année, vous-vous appercevrez que vous ne serez plus-jeune, qu'il sera tems de vivre en homme, de vivre en Chrêtien; mais croiez-vous que vous puissiez d'abor vous retirer du desordre, & moi je ne crois pas que vous le puissiez même à soixante, ni à soixante & dix-ans. Et moi je crois, & c'est sur le témoignage du Saint Esprit que je le crois, je crois qu'à moins d'un miracle, vous serez jusqu'à la mort ce que vous aurez été au commencement de vôtre vie. *Adolescens juxta viam suam ambulans,*

etiam cum senuerit non recedet ab ea.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de la force des habitudes, chacun sait assez qu'elles imposent une espece de nécessité, & vous n'ignorez pas que celles que l'on contracte dans la jeunesse, sont d'autant plus-fortes qu'elles se sont formées avec plus de facilité. Je me contente de dire avec Saint Clement d'Alexandrie ; que la jeunesse est en nous comme la mamelle & la nourrice de tous les âges, *Est in nobis uber ætatis ipsa juventus.* C'est-à dire que comme les nourrices nous donnent avec le lait, non-seulement les bonnes ou les mauvaises dispositions où elles se trouvent à l'égard du corps, mais encore les qualitez de leur esprit, leur humeur, leurs inclinations naturelles, de même la jeunesse communique à tous les âges suivans, ou ses vertus, ou ses vices, que ce qu'on pratique à cét âge nous devient comme naturel & nécessaire, qu'on le fait encore dans la derniere vieillesse.

Quelle pitié de voir des personnes vénerables par leur âge, se rendre encore méprisables par mille foiblesses. Conserver des passions en une saison, où ces passions sont non-seulement criminelles, mais encore ridicules, à cét âge qui est l'âge de la sagesse, où tout devroit être calme, où la raison devroit regner dans une profonde paix, où l'ame presque dégagée du corps devroit agir avec la même facilité, & la même perfection, que feroit un pur esprit ; à cét âge, dis-je, être encore jeune, encore l'esclave, le joüet de ses passions, avoir encore à lutter contre une chair seche & glacée, ne pouvoir rien faire de loüable sans rendre mille combats, être entrainé comme par

force en des actions, que la raiſon condamne, & dont il ſemble que la nature-même ait horreur. Quelle honte, quelle miſere, quelle ſuite funeſte d'une jeuneſſe dereglée ?

Il ne ſera pas de même, dit le grand ſaint Ambroiſe, de celui qui dés ſa jeuneſſe aura porté le joug du Seigneur; au contraire il vivra ſans inquiétude fort éloigné du bruit, qu'excitent les paſſions revoltées, il joüira dans un doux ſilénce du fruit de ſes premiers ſoins, n'aiant plus rien à démêler avec le corps, ne trouvant plus rien qui lui réſiſte, ou qui le trouble; *Sedebit ſingulariter remotus à ſtrepitu interpellantium paſſionum, & quietus ſilebit; cui jam neceſſe non eſt jurgari cum corpore, decertare cum variis cupiditatibus*, & le reſte. Voila Meſſieurs, ce qui me fait dire; que plus on eſt jeune, plus il y a de néceſſité d'embraſſer l'exercice de la vertu, parce que plus on eſt jeune, plus on eſt foible, plus on a beſoin de ſecours contre les tentations. En ſecond lieu parce-que plus on eſt jeune plus on eſt ſuſceptible de ces mauvaiſes habitudes, qu'on ne peut arracher qu'avec la vie. De-ſorte que ſi dans le premier âge l'on veut éviter une horrible dépravation, quand même on ne voudroit l'éviter qu'aux derniers jours de la vie, il faut néceſſairement ſe hâter de prendre le parti de la pieté. J'ai dit qu'il y-a plus de néceſſité de le faire en ce tems-là. J'ai dit auſſi qu'il y-a plus de bien-ſéance. C'eſt la ſeconde Partie.

La bien-ſéance pour toutes les perſonnes raiſonnables eſt une raiſon, qui n'eſt pas moins forte que la néceſſité, ont peut dire qu'elle eſt elle-même une eſpece de néceſſité, dont les honnêtes gés ſe défen-

dent encore moins que de la force. Cette bienséance en matiere de liberalité ne consiste pas précisement à donner peu ou beaucoup, elle consiste en la proportion qu'il y a entre celui qui donne, & le don qu'il fait, entre ce même don & la personne à qui il est présenté. Un Roi qui ne donneroit que des haillons, que des habits de toile, ou de bure, ce Roi, dis-je, pecheroit contre les regles de l'honnêteté parce qu'il feroit des presens indignes de lui; au contraire un sujet ne laisse pas d'honorer son Prince par un don de peu de valeur, si ce qu'il donne si peu, n'est qu'un effet de sa pauvreté; il faut neanmoins, que le present soit propre, & que dans son espece, il mérite d'être mis en des mains roiales. Car si outre que la chose est vile & commune, elle est encore gâtée ou malpropre, il n'y a pas d'apparence de l'offrir à une personne de ce caractere. Qu'un villageois par exemple ne présente que quelques fruits, il n'y a rien en cela qui choque les lois de la bienséance, c'est un present de villageois, mais s'il ne présentoit à son Roi que des fruits gâtez, des fruits à demi pourris, ce seroit à lui une sottise, & à tout autre une insolence insupportable.

Cela supposé, Chrêtienne Compagnie, je ne m'étonne pas que le mal heureux Caïn n'ait offert au Seigneur que des agneaux, & quelques épys de blé; C'étoient là toutes les richesses des hommes en ce premier âge du monde, mais de ne prendre pour cette action de religion, que le rebut de son troupeau & de sa moisson, n'est-il pas tout visible que c'estoit outrager Dieu, & qu'il méritoit bien toutes les maledictions, que son avarice lui attira.

Vous en convenez sans doute;mais prenez garde que vous ne vous condanniez en le condannât. Lors-que les hommes veulent se donner à Dieu; c'est merveille qu'il daigne les recevoir,lui dis je, qui sait ce que c'est qu'un homme, qui connoit toutes nos miseres,toutes nos foiblesses.Vous faites bien davantage, ô mõn Dieu, non seulement vous nous recevez;lors-que nous-nous donnons à vous,mais vous nous prevenez,vous nous demandez nous-même à nous-mêmes,vous nous sollicités,vous nous pressés,comme si vous deveniés fort riche par l'aquisition d'une si miserable créature.Il est donc vrai que c'est trés-peu de chose qu'un homme; cependant nous ne pouvons rien offrir à Dieu ni qui soit plus-precieux, ni qui nous soit plus-cher que nous-mêmes;& ainsi on ne doit pas trouver étrãge,que nous prenions la liberté de nous présenter à lui. Ce qui me surprend,c'est que n'aïant autre chose à lui donner,on attende de le faire qu'on soit tout usé,tout corrompu de débauchés. Je m'étonne qu'aprés avoir donné au monde, à l'ennemi de Jesus Christ la fleur de la vie & des années, un homme ait la hardiesse de s'offrir à son Créateur, en un état où il n'oseroit se présenter à un autre homme,en une saison où il commẽce à être le rebut, & souvent même la risée du monde; Encore si l'on ne se présentoit en cét état,que parce-qu'on ne s'est pas avisé plû-tôt de le faire, à la bonne-heure,on mériteroit peut-être quelque pardon, mais que par un dessein formé dés la premiére jeunesse, dans le tems qu'on a fait comme le partage de la vie, on ait destiné à Dieu le dernier âge, qu'on lui ait réservé le pire, qu'on ait crû

qu'il seroit encore trop heureux d'avoir les restes de ses ennemis. Est-ce-là entendre les regles de l'honnêteté ; Est-ce reconnoître le Seigneur pour le premier, le plus excellent de tous les étres. Est ce-là ce qu'on appelle religion, peut-on outrager Dieu plus cruellement qu'en l'honorant de la sorte.

De plus, les services que nous rendons au Seigneur, le petites offrandes que nous portons sur ses Autels, ne sont pas seulement des actions de religion, mais encore des marques de reconnoissance. Or quand on veut témoigner de la gratitude à un bien-faiteur, pour faire la chose honnêtement, il faut, ce me semble, que ce qu'on rend ait quelque rapport avec ce qu'on a reçeû. Qu'avez-vous reçeû de Dieu ? La vie toute entiére est un trésor que vous tenez de sa liberalité, & cependant vous ne lui en réservez qu'une petite partie, & celle de toutes que vous estimez le moins? Il est mort pour vous en la fleur de ses années, à l'âge de trente-trois ans, & vous ne commencerez qu'à soixante à vivre pour lui ? Enfin il vous donne son corps non-seulement vivant, mais encore immortel, & glorieux dans l'Eucharistie, & vous osez lui offrir un corps languissant & épuisé : vous osez lui présenter un cadavre. Mon Dieu, quelle dureté, quelle ingratitude horrible? Vous l'aviez préveuë, Seigneur, cette horrible ingratitude, comment est-ce donc qu'elle ne vous a point empêché de nous faire de si grands biens ?

Voulez-vous savoir, Chrétiens Auditeurs, ce que la bien-séance demanderoit qu'on offrît à Dieu ; voiez le choix que Dieu fait lui-même de ce qu'il desire qu'on lui présente. Dans l'ancienne

Loi il demande les prémices de chaque chose, ce seroit profaner ses autels, que de les charger des fruits de l'arriere saison. Je remarque que le demon qui imite Dieu en tout, autant qu'il le peut, lors-qu'il s'est fait offrir des hommes en sacrifice, il a toûjours voulu que ce fussent de jeunes personnes, comme nous en avons tant d'exemples dans l'Histoire Grecque, ou même des enfans, tels qu'on les immoloit à l'idole des Ammonites. Dans la Loi de grace, lors-que Dieu destine quelcun à une grande sainteté, qu'il en veut faire son favori, il le prend ordinairement dans une grande jeunesse, comme saint Jean l'Evangeliste ; il les prévient même dés l'enfance de graces extraordinaires, comme on le peut voir dans la vie de la plû-part des grands Saints. Je sai que S. Augustin & Sainte Magdeleine, aprés avoir beaucoup aimé le monde, n'ont pas laissé d'être fort cheris de Dieu, mais ces exemples, outre qu'ils sont extrémement rare, ne favorisent pas trop la paresse, ni les délais des mauvais Chrêtiens ; Saint Augustin n'avoit que trente-un an, quand il commença sa penitence, & si les Historiens ne se trompent pas dans leur conjecture, Magdeleine étoit encore plus-jeune lors-qu'elle renonça à la vanité.

Ce n'est pas que je veüille dire, que dans un âge plus-avancé on ne puisse pas absolument se consacrer au service du Seigneur, mais je dis que quand nous serions asseurez de le faire, ce qui est néanmoins fort incertain, cela se feroit alors avec beaucoup moins de bien-séance, & par conséquent avec beaucoup de confusion pour nous. Je me représente ce prodigue de l'Evangile, qui a passé sa jeunesse

dans les desordres, qui aprés avoir quitté son Pere d'une maniére fort indigne, ne revient à lui que par force, par la necessité; que parce-que personne ne le veut recevoir dans le pitoiable état où il est reduit ; on le reçoit toutefois en la maison Paternelle, on va au devant de lui, on l'embrasse, on l'habille, on le regale : Mais quelle est sa confusion de n'être retourné à un si bon Pere qu'à l'extrémité, & lors-qu'il ne pouvoit plus se passer de lui ? Osera-t-il bien le nommer son Pere, & lever les yeux pour le regarder? Non lui dit-il, je suis indigne d'être appellé vôtre fils, traittez-moi comme le moindre de vos valets, ce sera encore trop d'honneur & trop de grace. *Iam non sum dignus vocari filius tuus, fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Chrêtiens Auditeurs, vous esperez que vous serez quelque-jour ce que vous refusez de faire aujourd'hui ; Je le veux croire, je veux bien l'esperer aussi pour vous de la misericorde infinie de Dieu; Mais pourrez-vous bien supporter alors les justes réproches qu'on vous fera sur vôtre procedé peu honnéte & interessé.

Tu fornicata es cum amatoribus multis, vous dira Dieu en acceptant vôtre penitence, viens, viens ame ingrate, je vois bien que tu ne songes à ton Dieu que parce que personne ne veut plus de toi, tu-t'es comme prostituée à un nombre infini d'amans, & aujourd'hui que tu-te-vois rebuttée de tout le monde, tu-t'adresses enfin à celui que tu as cent-fois rebuté. Ton cœur ne seroit pas pour moi, s'il y avoit encore quelcun à qui tu ne fisses pas horreur. Mais, que dis-je, ton cœur, ce n'est rien moins que l'amour qui t'amene ici. Il y-a un enfer

que tu crains, aprés m'avoir méprisé durant toute ta vie, tu voudrois bien avoir une place en mon Paradis, sans cela tu m'aurois méprisé jusqu'au bout. *Tamen revertere ad me dicit Dominus.* Je sai bien comment tu meriterois que j'en usasse à mon tour, mais ne laisse pas de revenir, je veux bien être ton pis-aller, & te traitter plus-honnêtement que je n'ai été traité de toy. *Tamen revertere ad me dicit Dominus, & ego suscipiam te.* Je ne-sai, Messieurs si vous comprenez bien toute la peine, que ces pensées peuvent faire à une ame qui ne se rend à Dieu, qu'aprés s'être comme saoulée du monde, pour moi je vous avoüë que je ne vois rien qui me fut plus-difficile à supporter, rien qui fut plus capable de me faire mourir de douleur, & même si Dieu ne me soûtenoit, de desespoir.

Au-contraire, qui peut exprimer la joie & la douce confiance d'une jeune personne, qui peut dire tous les jours en s'offrant à Dieu, Seigneur, je suis tout à vous, je vous donne mon cœur, je vous donne mon esprit & mon ame, c'est bien peu de chose pour un si grand maître, mais enfin c'est tout ce que j'ai, c'est tout ce que vous m'avez donné. O mon Dieu! vous savez du-moins que ce n'est ni par dépit, ni par desespoir, que je me jette entre vos bras, ce n'est point ici le rebut du monde, que je vous présente. Hélas ce monde ne m'importune que trop, il ne m'offre que trop de vains avantages pour m'attirer; mais je suis à vous, Seigneur, & je n'aurai jamais d'autre amant que vous. Que je me trouve heureuse de vous pouvoir sacrifier, & ces passions, où je sens que mon cœur a tant de pente, & ces plaisirs à quoi mon âge seroit si

fensible, & ce faux éclat, ce vain honneur, où je pourrois peut-être prétendre. Est-il possible, qu'il y ait des ames, qui attendent pour vous aimer, qu'elles n'aïent plus qu'un jour à vivre? Mon Dieu qu'elles vous connoissent peu ces ames! que n'ai-je mille vies pour vous les consacrer toutes; je n'en ai qu'une, mais j'espere qu'elle sera toute pour vous, en voila déja la plus-belle partie, que je vous offre, & je vous supplie de tout mon cœur, de me faire mourir dés ce moment, si vous prévoyez que dans la suite je doive employer un seul jour à quelque autre chose qu'à vous servir.

N'est-il pas vrai, Messieurs, que cette offrande se fait avec plus de plaisir, plus de confiance que l'autre, parce-qu'on sent bien qu'elle est plus-honnéte, qu'elle est en quelque sorte digne de Dieu? Disons un mot de la derniére partie & faisons voir qu'il y a non-seulement plus de nécessité, plus de bien-séance de se donner à Dieu à la fleur de l'âge, mais encore qu'il y a plus de mérite. C'est la troisiéme raison.

Il me semble que pour juger du mérite qu'il y a à se donner tout à Dieu, on peut avoir égar à trois choses; au prix des choses qu'on lui sacrifie en se devoüãt à son service. En second lieu au mouvement qui nous porte à nous y devoüer entiérement; & enfin à la durée du tems qu'on s'engage de le servir. Qu'est-ce que l'on sacrifie à Dieu, quand dés sa jeunesse, on se détermine à le servir. N'est-ce pas ce même monde, ce monde perfide auquel on renonceroit dans un âge plus-avancé. Il est vrai, Messieurs, c'est le même monde à le considerer en lui-même, mais si vous avez égar à l'i-

dée, que cette jeune personne en a conçeüe, c'est un monde tout different. Pour peu qu'on soit raisonnable, on n'a pas trop de peine à méprifer, à haïr même le monde, quand on l'a connû, mais quand on n'en a vû que les déôrs, quand on n'en a point éprouvé la perfidie, quand on le croit tel en effet qu'il paroît à ceux qui n'ont pas encore eû le loisir d en découvrir la vanité, il faut avoûër que ce n'est qu'avec une extrême violence, qu'on se résoud à l'abandonner. En-un mot ce n'est rien que le monde à qui le connoît, & c'est justement ce rien, que donne à Dieu celui qu'une longue experience a détrompé. Mais quand on en juge par les apparences, le monde est un amas de toutes sortes de biens, de toutes sortes de plaisirs, & c'est cét amas de biens & de plaisirs, qu'on sacrifie au Seigneur, quand on se donne à lui dés les premiéres années, parce-qu'on n'a pas pû encore s'instruire de la verité. J'ajoûte à cette premiére raison, que celui qui se donne à Dieu de bonne heure, fait cette offrande, avec plus d'amour, qu'il agit par le mouvement d'une charité plus-parfaite, & par conséquent avec plus de mérite. C'est une verité, qui a passé en proverbe, que celui qui se hâte de donner, aquiert un double merite, non-seulement parce-qu'il épargne à celui qui demande, la peine de desirer long-tems, & la honte de demander plusieurs fois mais encore parce-que cette facilité marque la force de l'amitié, qui peut surmonter en un moment l'attache qu'on avoit à la chose dont on se prive, & qui ne permet pas que le cœur hésite le-moins du monde entre l'envie qu'il y-a de faire du bien, & le desir qu'il y

auroit de retenir ce qu'il faut donner.

Pour ce qui regarde la durée du tems qu'on destine à la pratique de la vertu, je confesse, qu'il arrive souvent que tel qui commence de bonne-heure, n'a que trés peu d'années à vivre, & qu'un autre qui aura attendu le rétour de l'âge, passera quelque-fois dans la penitence une fort longue vieillesse. Toute-fois, Messieurs, ce jeune homme, qui n'a survécu que quatre jours si vous voulez à sa conversion, ne laisse pas d'emporter tout le mérite d'une longue vie, telle qu'on l'espere ordinairement à cét âge; au lieu que cét autre, qui a differé si long-tems, fait assez voir qu'il ne se rend que par la crainte de la mort, laquelle apparemment est assez proche, de-sorte-qu'il ne pense pas lui-même faire un grand sacrifice à Dieu. Voila une pensée, Chrêtiens Auditeurs, sur-quoi je voudrois bien que vous fissiez un moment de réflexion, quelque jeune que vous soyez vous n'avez peut-être pas un jour à vivre, de sorte qu'embrasser une vie sainte & chrêtienne, ce n'est peut-être que vous condamner à vint-quatre heures de contrainte & de mortification, s'il arrivoit comme il peut arriver, comme il arrive tous les jours, qu'aprés un si petit espace de tems Dieu vous retirât du monde, quelle consolation pour vous d'avoir pris des mesures si justes, de vous être donné à Dieu si à propos, mais sur-tout d'avoir en si peu de tems à souffrir, & d'avoir neanmoins devant Dieu le mérite d'autant d'annés de souffrances que vôtre âge vous en promettoit.

Mais s'il arrive que cette sainte résolution, ce sacrifice, que j'aurai fait à Dieu de moi-même & de

de tout ce que le monde a de plus charmant. s'il arrive, dis je, que ce sacrifice soit suivi d'une longue vie? Si cela arrive, non-seulement, vous aurez le mérite d'une action fort sainte & fort genereuse, mais encore ce mérite se multipliera à l'infini par une longue perséverãce. Vous mettrez à profit un bien, que les autres perdent sans ressource, un bien qu'on ne recouvre jamais quand on l'a perdu, un bien qui est la source de tous les biens. Je parle du tems, de ce tems si court & si précieux, qui passe, & qui ne revient jamais, de ce tems que Jesus-Christ ne nous a pas acheté par tant de Sang & tant de sueurs, pour nous donner le loisir de rire & de goûter tous les jours de nouveaux plaisirs, bien loin de profiter de tous les momens, je vois qu'on cherche à perdre les heures & les journées, qu'on s'applaudit, quand on les a passées dans une agréable oisiveté. A voir combiẽ on trouve le tems long, combien on en a à perdre, on diroit qu'on a tous les siécles à disposition : ou du-moins que la vie n'est bonne à rien, & qu'on est trop heureux quand on peut aller au bout sans s'ennuier. Cependant, Messieurs, vôtre vie s'en va finir, & il est vrai qu'il n'est pas un seul instant dans la vie, qui ne nous puisse valoir une éternité toute entiére.

Ouy Messieurs, ce tems qu'on méprise, qu'on prodigue d'une maniére si pitoyable, est quelque chose de si précieux, qu'à la reserve de l'éternité, il n'est rien ni au Ciel ni sur la terre, qui lui puisse être comparé : tous les Royaumes de l'Univers ne valent pas un moment de vôtre loisir. Voyez tout ce que le Ciel renferme de grandeurs & de délices, tout cela ne peut-être le prix d'un momẽt de tems

bien employé. Considerez ces grans serviteurs de Dieu, dont la vertu a rendu la memoire si vénerable & si glorieuse, s'ils avoient perdu le peu de tems qu'ils avoient pour se faire Saints, ils ne seroient pas aujourd'hui l'objet de vôtre admiration & de vôtre culte, ils ne verroient pas les Rois & les Reines prosternez devant leurs Autels, ils ne regneroient pas dans le Ciel, comme ils y regnent, comme ils y regneront éternellement. Il ne tient qu'à nous d'être & ce qu'ils ont été autre-fois, & ce qu'ils sont aujourd'hui, si nous aimons-mieux ménager nôtre tems que de le perdre.

Que vous étes donc mal-heureux, O vous qui que vous soyez, qui avez vieilli dans le monde sans avoir connû le prix de ce tems, vous qui l'avez consumé à des niaiseries, & des occupations qui ne vous serviront de rien pour l'éternité ! Pleurez & mourez de douleur au souvenir d'une perte si considerable, & qui ne sauroit être réparée, mais sur-tout pleurez cette jeunesse dont la corruption a causé celle de tous les âges suivans. Pleurez ces belles années, où la vertu vous auroit été si aisée, où vous pouviez contracter sans peine de si saintes habitudes, cét âge dont Dieu vous auroit sû tant de gré, où vous étiez en état de lui faire de si grans & de si agréables sacrifices. Pleurez-en la perte, & ne vous en consolez jamais. Vous l'avez donné au monde ce bel age, à ce monde ingrat, à ce monde trompeur & impuissant, à ce monde qui passe, qui s'évanoüit. Qui est-ce qui vous récompensera de tant d'heures, de tant de jours, & de tant de nuits que vous lui avez consacrées ?

Qui vous païra tous vos ſoins & tous vos ſervices? Ce monde vieillit avec vous, il ſe diſſipe, il diſparoit peu-à-peu, un nouveau monde a déja ſuccedé en partie à celui que vous avez vû, & bientôt il n'en reſtera rien du tout. Voila donc trente quarante ou cinquante années de perduës, le maître que vous avez ſervi ne vous en ſauroit tenir compte, & celui que vous avez mépriſé vous attẽd, pour vous en redemander un compte terrible.

Mais quoi, faut-il ſe deſeſperer? N'y a-t-il point de remede à un ſi grand mal? Il n'y en a point, Chrêtienne Compagnie, tout ce qu'on peut faire, c'eſt d'empêcher qu'il ne devienne toûjours plus-grand. Nous ne ſavons pas combien nous avons encore de tems à vivre : mais quand nous en aurions beaucoup, voudrions-nous bien l'employer inutilement. Mon Dieu! n'en avons-nous pas déja aſſez perdu? Hâtons-nous donc de profiter de ce qui nous reſte, travaillons avec d'autant plus de ferveur que nous avons commencé plus-tard, faiſons en un ſeul jour, s'il eſt poſſible, ce que nous aurions dû faire en pluſieurs années. Prions ſouvent le Seigneur avec David, qu'il oublie les pechez de nôtre jeuneſſe, & tous ceux que nous avons commis par ignorance. *Delicta juventutis meæ, & ignorantias meas ne memineris.* Mais pour faire voir qu'en tous ces pechez il y a eu plus d'ignorance & de jeuneſſe que de malice; commençons dés aujourd'hui à vivre, comme nous voudrions avoir vécu dés les premiéres années de la vie, & comme nous avons deſſein de vivre juſqu'à la mort. *Ainſi ſoit-il.*



SERMON XXVI.

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION IMMACULÉE DE LA SAINTE VIERGE.

Tota pulchra es amica mea, & macula non est in te.

Vous êtes toute belle ma bien-aimé, & il n'y-a nulle tache en vous. aux Cantiq. c. 4.

La Conception Immaculée n'est pas seulement un des plus-grans privileges que la Sainte Vierge ait reçeus, mais elle est en MARIE *la source de tous les autres privileges qui lui ont-été accordez.*

VOUS avez appris sans doute, les contestations qui ont été dans l'Eglise, sur le sujet de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge,

Quelques Docteurs d'ailleurs tres-ſavans & tres-Catoliques aiant crû, qu'elle ne pouvoit avoir été préſervée des maledictions que tous les enfans d'Adam avoient encouruës ; il s'éleva un ſi grand bruit, il ſe fit une revolte ſi génerale contre cette opinion, que durant pluſieurs années, toutes les écoles, toutes les chaires ont retenti des argumens qu'on a inventez pour la détruire. Toutes les Univerſitez d'Italie, d'Eſpagne ; de France, d'Allemagne ſe déclarerent hautement en faveur de MARIE Immaculée, on ferma les Academies à ceux qui refuſerent de s'engager par ferment à la défendre juſqu'à la mort. Les Princes mémes ſeculiers s'intereſſèrent dans la cauſe de la Reine du Ciel, & emploierent leur autotité pour la ſoûtenir. On n'a jamais oüi plus de diſcours ; jamais fait plus de conferences, plus de diſputes; jamais écrit plus de livres ſur aucune autre matiére. Enfin le Vicaire de Jeſus Chriſt a parlé & a fermé la bouche à tous ceux, dont les ſentimens n'étoient pas aſſez favorables à la Sainteté de nôtre Dame. Tout l'Univers a triomphé de ce jugement comme d'une grande victoire, ceux du parti contraire ſe ſont joints à nous pour la célebrer. Aujourd'hui tout eſt calmé, tout eſt réüni dans une même créance. Voila l'avantage qu'il y a de reconnoître un ſouverain juge ; les queſtions ſont décidées, les peuples ſavent à quoi s'en tenir, tous les eſprits, tous les cœurs ſe réüniſſent, & nulle doctrine contraire à l'honneur de Dieu ou de ſes Saints, ne prend pié dans l'Egliſe de Jeſus Chriſt.

Mais dãs le tés que la diſpute étoit le plus échauf-

fée, combien de fois les politiques se sont-il plaints que c'étoit trop contester sur un point, disoient-ils, de si peu de conséquence? Tout le monde convient que MARIE a été santifiée au sein de sa mere, que si elle a été dans le peché, ce n'a été qu'au premier moment de sa vie, quelques uns ne veulent pas qu'elle y ait été même un seul moment, n'est-ce pas bien là de quoi mettre en feu toute l'Eglise, de quoi troubler tout l'Univers? Ne faut-il pas avoir une étrange envie de chicaner, quand on pointille de la sorte sur un rien, & qu'on aime mieux s'entre battre & crier jusqu'au bout, que de ceder un moment de tems. Messieurs, ce n'est pas aux ennemis de la Conception Immaculée que j'en veux en ce discours, ils ont tous passé dans nôtre parti; Je parlerai à ces politiques, qui blâment la chaleur avec quoi on a défendu ce privilége, il seroit inutile de disputer à présent, que tout est tranquille, mais il ne sera pas inutile de montrer qu'on a eû raison de le faire, & que ce n'est pas pour rien qu'on s'est échaufé. Pour venir à bout de ce dessein, je n'ai qu'à faire voir combien il est avantageux à la Sainte Vierge d'avoir été conçeuë sans peché, je le ferai, & vous montrerai, non-seulement; que c'est un des plus-grans privileges qu'elle ait réçeu; mais encore qu'il a été en elle la source de tous les autres qui lui ont été accordez. Voila pour les deux parties de ce discours. Je l'entreprens avec d'autant plus de confiance, qu'il est à l'honneur de celle de qui nous recevons du secours pour tous les autres, elle écoutera volontiers des priéres qu'elle a quelque interêt d'exaucer, disons lui donc avec l'Ange: *Ave Maria.*

Tout le monde sait, que le privilége est une Loi particuliére, qui affranchit les personnes privilegiées d'une Loi commune, à quoi tous les autres sont sujets, d'où il suit clairement qu'un privilége est d'autant plus considerable, que la loi dont il exemte est plus fâcheuse en méme-tems & plus commune. Messieurs, vous voiez deja ce que je veux dire. MARIE dans sa Conception a été soustraitte à la loi, qui assujettissoit au peché, & qui y assujettissoit tous les hommes, il n'y eut jamais de loi ni plus dure, ni plus générale, donc il n'y eut jamais de plus-grand privilége que celui de la Conception Immaculée.

Je sai que pour faire voir la rigueur de cette loi, il faudroit vous faire comprendre quel grand mal c'est que le peché, si cela étoit en mon pouvoir, je ferois quelque chose de plus que d'avancer la gloire de la Sainte Vierge, car je vous inspirerois en même-tems une horreur si extréme d'offencer Dieu, que nulle crainte, nulle esperance, nulle force, fut-elle ou du ciel ou de l'enfer, ne pourroit jamais vous obliger à pecher. Mais tout ce que je puis dire sur ce sujet, c'est que si l'on doit juger d'un mal par le bien dont il nous prive, le peché est sans doute le plus-grand de tous les maux, puis-qu'il nous éloigne du souverain bien, & qu'il nous en éloigne infiniment. Voila en deux mots plus de choses que tous les hommes du monde n'en pourroient jamais déveloper, que tous les Anges n'en sauroient comprendre. Le peché nous rend haïssables à Dieu, il l'oblige à nous haïr, pour ainsi parler, de toutes ses forces, autant qu'il est en son pouvoir, de nous haïr autant qu'il est

aimable en soi, autant qu'il s'aime lui-même? Hélas que peut-on imaginer au monde de plus terrible? Quel plus-grand mal que celui qu'on ne peut bien concevoir, à moins que de vous comprendre vous, ô mon Dieu, qui êtes incompréhensible. Dieu, dis-je, qui aime toutes choses, qui est tout bonté, tout misericorde, a pour le peché une si grande haine, qu'elle le force en quelque maniére à accabler de maux le pecheur, à danner éternellement des ames qu'il a aimées jusqu'à mourir pour elles sur une croix. Il est vrai, dira-t-on, que si MARIE n'avoit pas eû une Conception Immaculée, elle auroit été l'esclave du démon & du peché, mais, ce n'auroit été que pour un moment, car personne ne doute que le Seigneur ne l'ait sanctifiée aussi-tôt qu'il l'a pû faire.

Ce n'auroit été que pour un moment, dites-vous? Et vous trouvez que c'est peu de chose que d'être un moment dans la disgrace de Dieu, en la puissance de l'enfer, digne de la mort, & d'une peine éternelle? Elle n'auroit été coupable que pour un moment, mais c'étoit le premier moment de sa vie, & la moindre tache en ce moment peut deshonorer la vie du monde la plus-longue, & la plus belle, elle n'auroit pas été long-téms dans le crime, & l'on peut même dire, que ce crime n'auroit pas été volontaire; mais ne sait-on pas qu'une fille est chargée de confusion pour le reste de ses jours, dés-qu'elle a été corrompuë une seule fois, quand même elle n'auroït été qu'un moment entre les bras de son corrupteur, & qu'on lui auroit fait la derniére violence. Combien de Vierges se sont

précipitées, pour éviter cét opprobre. La sœur d'Ammon faillit à en mourir de douleur, & on en a vû qui n'ont pû survivre un moment à cette infamie.

Elle n'auroit été qu'un moment l'objet de la haine de Dieu, je ne m'étonne pas que cela paroisse peu de chose à des personnes qui de leur plein gré, se plongent, se plaisent, s'endorment dans le peché, qui y croupissent, qui s'exposent à y mourir. Mais ce n'étoit pas-là le sentiment du grand Saint Pierre, qui ne se pût jamais consoler de la faute qu'il avoit faite quoi-qu'il y eût eû beaucoup de sruprise, beaucoup de fragilité, & qu'il se fût relevé un moment aprés sa cheûte; Ce n'a pas été la pensée de ces illustres penitens, dont il est parlé dans les œuvres de Saint Jean Climaque, & dans la vie des Péres du desert, qui pour avoir consenti à une simple pensée, se sont condannez à une penitence si rigoureuse, qu'on ne sauroit la lire sans horreur. Pour Marie, elle étoit si éloignée de penser que c'étoit un petit mal, que d'être un moment dans la disgrace de son Créateur, que les Saints Péres & tous les Docteurs asseûrent, que si ont eût laissé à son choix, ou d'être Mere de Dieu, ou d'être conçeûë sans peché, elle auroit préferé l'Immaculée Conception à tous ses autres avantages, & même à la Maternité divine. Pour moi, Messieurs, je ne doute nullement, que connoissant Dieu comme elle le connoissoit, & l'aimant au point qu'il est certain qu'elle l'a aimé, si elle avoit été un seul moment son ennemie; le souvenir de cette disgrace n'eût été capable de la faire mourir de douleur.

Mais quelque grand mal que soit la haine de Dieu, ce n'est pourtant pas le seul mal qu'apporte le peché Originel. Outre cette crüelle mort qu'il cause à l'ame, il fait plusieurs plaies mortelles qui la défigurent, qui l'affoiblissent, & la rendent presqu'incapable d'aucun bien. Saint Tômas en conte quatre aprés le Vénerable Bede. Avant le peché, dit ce grand Docteur, l'ame étoit parfaitement soûmise à la raison, & toutes ses puissances étoient ornées des vertus qui l'assujettissoient à Dieu, qui est la raison souveraine. Son entendement étoit éclairé des lumieres de la sagesse, sa volonté conduite par la justice, se portoit naturellement à tout ce qui étoit droit, la force soûtenoit l'appetit irascible, lors-qu'il falloit surmonter les difficultez, dont la vertu est assiegée, & la temperance moderoit les saillies de la cupidité, la retenoit dans les bornes que prescrit la loi du Seigneur. Mais le peché n'eût pas plû-tôt infecté l'homme, que son esprit devint ténebreux, son cœur dur & indocile, son courage foible, ses desirs aveugles & dereglez. Il n'est pas nécessaire, Messieurs, que je vous exagére ici ces maux. Hélas ils ne nous sont que trop connûs par l'experience! il suffit de dire que ce sont ces plaies, qui sont la cause de tant de tentations, de tant de cheûtes & de recheûtes: C'est de-là que nous est venuë cette lenteur, qui nous rend le bien si difficile, ce poids qui nous entraîne au mal avec tant de violence; depuis ce tems-là la vertu n'a plus de charmes qui nous attirent, & nous n'avons presque plus de force pour la pratiquer. Nous ne saurions faire un

pas en avant ſans rendre mille combats,& pour peu qu'on arrête, ou qu'on ſe relâche, on perd en un moment le fruit de pluſieurs années de ſueurs & de fatigues, nous ne pouvons ni être touchez des bons exemples, ni réſiſter aux mauvais, les diſcours les plus patetiques, les plus-terribles menaces, les promeſſes les plus-magnifiques n'excitent en nous que des deſirs imparfaits,que le premier objet peut éteindre. Si nous ſommes dans le mal,rien n'eſt capable de vaincre nôtre obſtination, ſi nous-nous attachons au bien, nous ne pouvons pas nous répondre d'un ſeul moment de conſtance, nôtre chair fait une guerre continuelle à nôtre eſprit,on diroit qu'ils ne veulent que s'entre-embarraſſer, que s'entre-nuire. Si je ſuis de corps à l'Egliſe, mon eſprit s'en éloigne, & s'égare dans les vaines penſées du monde,ſi j'éleve mes penſées au Ciel, mon corps m'abat, & m'attache à la terre malgré moi. *Velimus,nolimus;habemus carnem, quæ concupiſcit adverſus ſpiritum*,dit S.Auguſtin.Qu'on le veüille ou non, la cupidité s'éleve contre la raiſon; la chair nous flatte en dépit de nous, elle nous ſollicite, elle nous importune, elle veut être la maîtreſſe.

Bien-ſouvent ceux qui ſont les plus lâches, & qui font de plus fréquentes cheûtes,ſont ceux qui s'aperçoivent le moins de leur foibleſſe, parceque ils n'eſſaient preſque jamais de la ſurmonter. Mais demandez à ces Héros du Chriſtianiſme, à cés vénerables Solitaires, qui ont vieilli dans les exercices de la penitence, à ces atletes infatigables, qui travaillent depuis tant dannées, à ſe vaincre eux-mêmes, & à dompter leurs paſſions.

Demandez-leur quel tort nous a fait le peché du premier homme ? Vous en trouverez qui vous diront qu'aprés une guerre ſi longue & ſi vigoureuſe, ils n'ont pû encore obtenir de treve de leur ennemi ; Bien loin de l'avoir reduit à demander lui-même la paix, qu'il leur faut toûjours être armez, toûjours en garde contre la concupiſcence, qu'ils ſe voient à toutes les heures ſur le point d'être ſurpris, d'être renverſez, qu'ils n'oſent encore s'aſſeûrer de la victoire, que tout ce qu'ils peuvent faire, c'eſt de n'en pas deſeſperer.

Qu'eſt, ce que-c'eſt, vous dira l'Apotre des nations ? Je ſens dans mes membres une loi imperieuſe & inflexible, qui s'oppoſe en tout à ma raiſon, & qui m'aſſujettit au peché malgré moi-même. Je fais le mal que je hais, je fuis le bien que je deſire, je veux ce que je ne voudrois pas ; je m'oppoſe moi-méme à [illegible] plus ardens deſirs. Ce n'eſt plus moi qui vis, c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit en moi, & la cupidité ne laiſſe pas d'y vivre encore avec lui, l'Ange de Satan oſe me venir attaquer juſques dans le Ciel, où j'ai deſormais fixé ma demeure. *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus*, Malheureux que je ſuis, qui rompra donc les liens, qui m'attachent à ce corps mortel, ſi ces combats ne doivent finir qu'avec la vie, comment peut-on ne deſirer pas la mort ? *Infelix ego homo.* Oui ſans doute nous ſommes bien malheureux, de porter ſans ceſſe en nous-mêmes un ennemi ſi dangereux, & ſi importun.

Mais que vous étes heureuſe incomparable Marie, vous qui avez écraſé la teſte de ce ſer-

pent infernal, vous qui êtes affranchie de toutes ces miseres par vôtre Conception Immaculée, qui entrez dans la vie avec toutes les prérogatives de la justice originelle, avec un esprit éclairé, une volonté droite, un courage mâle, & des passions aussi soupples, aussi raisonnables que la raison-même. Mon Dieu, la belle vie, que vous allez faire avec de si grans avantages, qu'elle sera tranquille, qu'elle sera pure, qu'elle sera semblable à celle des Anges & des esprits Bien-heureux ?

En effet, Messieurs, on ne sauroit dire tout ce que ce privilege lui a valu, car quel progrés ne devoit pas faire dans la sainteté une ame, qui avoit plus de graces que tous les Seraphins, & qui ne ressentoit nulle des imperfections de la nature corrompuë, à quel degré de contemplation n'a t-elle pas dû s'élever, elle qui ne sentoit point le poids de son corps, & dont l'esprit étoit si net & éclairé de tant de lumiéres ? Quel a été l'excés de son amour pour Dieu, puis-que bien-loin d'être rallentie par ses autres passions, elle pouvoit faire servir toutes ses autres passions à l'enflammer toûjours davange. Voila donc MARIE exempte d'une loi fort rigourense, j'ajoute encore d'une loi fort générale, puis-qu'elle n'exemte personne, & qu'à se tenir précisement aux termes, dans lesquels elle est conceuë, MARIE, elle-même, y doit être enveloppée.

Les Théologiens font ici une question, savoir si MARIE a été préservée non-seulement du peché Originel, mais même de l'obligation de le contracter. Les uns disent qu'ouy, les autres sont

d'un sentiment contraire. Ceux qui disent que MARIE étoit affranchie du peché comme naturellement, & qu'elle n'a eu que faire de privilege pour en être délivrée, expliquent la chose differemment, selon les differentes opinions, où ils sont à l'égar de l'Incarnation du Verbe Eternel. Ceux qui croient que l'Incarnation avoit été ordonnée avant la cheûte d'Adam, & que quand l'homme n'auroit pas peché, le Fils de Dieu, n'auroit pas laissé de se faire homme, ceux-là, dis-je soûtiennent, que MARIE avoit aussi été formée dans l'idée de Dieu avant cette cheûte, & par conséquent qu'elle ni pouvoit avoir de part. Ceux qui croient que JESUS-CHRIST n'auroit jamais été, si l'homme n'avoit été desobéïssant, disent que MARIE n'auroit jamais été, s'il n'y avoit point eu de Rédempteur, qu'elle n'étoit point dans la pensée de Dieu, lors-qu'il conçeut la volonté de créer le genre humain, qu'il n'a songé à lui donner l'être, que lors-qu'il a formé le dessein de nous reformer, & qu'ainsi étant venuë, pour-ainsi dire, aprés le mal-heur de la nature humaine, sa volonté n'a pu être renfermée dans la volonté du premier homme, ni être coupable de son crime.

Je révere comme je dois la doctrine de ces savans Hommes, & j'approuve sur tout le zéle qu'ils font paroître pour l'honneur de nôtre bonne Maîtresse; mais je trouve plus de simplicité, & ce me semble, plus de probabilité dans la pensée de ceux qui avoüent ingenuement que MARIE étant fille d'Adam comme nous, auroit du être comme nous sujette à la malediction commune, mais que Dieu par une grace toute speciale, a fait

en sa faveur une exception à la loi, de-peur qu'en voulant l'y assujettir, il n'eut blessé des loix plus anciennes, celle de la bien-séance & de sa sagesse infinie. De quelque maniére que la chose ait été faite, soit que MARIE ait été séparée de la masse du genre humain, & mise dans un ordre particulier, soit qu'étant mêlée au reste des hommes, elle ait été distinguée par un privilége, il est assez malaisé de décider ce qui lui est le plus-honorable. Les premiers veulent, si je ne me trompe, que Dieu en ait usé avec elle à peu-prés comme il fit avec Loth qu'il retira de Sodome, qu'il tint à l'écart sur une montagne tandis que ses citoïens étoient consumez par le feu du Ciel ; les autres aiment-mieux qu'elle ait été traittée comme les trois enfans d'Israël, lesquels, quoi-que dans une fournaise ardente tout environnez des flammes qui devoroient les Babiloniens, ne receurent pourtant nulle atteinte.

Quoi-qu'il en soit, Chrêtiens Auditeurs, c'est une verité que la Ste Vierge a été la seule entre tous les hommes, qui n'a point été frappée de la malediction commune, qui n'a point peri dans un naufrage si universel. Nous pouvons nous la répresenter comme cette Arche merveilleuse, qui surnageoit sur les ondes du deluge, & qui fut sauvée en faveur de Noé le premier reparateur du genre humain, qu'elle portoit, & qui étoit la figure de Jesus-Christ nôtre Rédempteur. Non sans doute il n'y eut jamais de privilege plus-singulier que celui-ci. La providẽce sauva Moyse dans le berceau de la persécution de Pharaon, mais elle se servit de l'humanité des accoucheuses d'Egyp-

Mais voici un privilege qui n'a jamais été accordé qu'à Marie, & que nul autre n'obtiendra jamais, le demon tient dans ses chaînes tout le genre humain ; une seule fille lui échappe, elle conserve sa liberté, elle l'enchaîne lui-même. Un feu ravage tout, un seul arbre au milieu de cét embrasement n'est pas seulement flétri, il est chargé de feuilles, & de fleurs, il porte un fruit incomparable, qui doit lui seul repeupler les campagnes, & les forêts. Un tiran se rend maître de tout l'univers, une seule ville lui resiste, une seule place refuse le joug, elle arrête toutes ses conquêtes, elle demeure libre & maîtresse du monde, *Gloriosa dicta sunt de te civitas Dei.* Voila de grans privileges Vierge Sainte, pour lesquels vous devez sans doute à Dieu de grandes reconnoissances. Pour nous, Chrêtiens Auditeurs, quoique nous n'aions pas receu les mêmes bien-faits, quoique le Seigneur ne nous ait preservé ni du peché originel, ni de la foiblesse que ce peché a causée à la nature, nous ne laissons pas de lui être extrêmement redevables, de ce qu'il ne nous a pas laissé sans secours dans cette double disgrace, il nous a donné le baptême contre le peché, & la grace actuelle contre l'attrait du peché ; il est vray que ces deux remedes ne font pas le même effet à l'égar de ces deux maux. Car le baptême efface entiérement la tache originelle, au lieu que la grace ne détruit pas cette funeste amorce ; qui nous rend si susceptibles du mal, elle nous donne seulement des forces pour y resister. La raison que Dieu a eu d'en user ainsi, c'est pour nous faire connoître le bien fait & l'efficacité de la grace,

car si nous ne sentions point de revolte, nous-nous persuaderions aisément, que la vertu nous seroit comme naturelle. C'est comme ces gens à qui l'on donne du poison, non pour les faire mourir, mais pour faire voir la force d'un antidote qu'on a inventé, & dont on connoît la force, il l'a fait pour purifier la vertu, & pour la défendre contre l'orgueil en quoi il semble avoit imité ces Medecins, qui au lieu de fermer une plaïe l'entretiennent à dessein, pour nous purger par-là des humeurs malignes, dont nous serions accablez. Il nous a laissé cette foiblesse, pour donner lieu aux grandes ames de s'exercer aux plus grandes actions: Car sans cét ennemi domestique, il faut avoüer que la plû-part des Saints n'auroient été que des Chrêtiens trés mediocres, s'ils se sont elevez à un si haut comble de mérites, ce n'a été que par la constance qu'ils ont eüë à résister à cette foiblesse, & par les grans efforts qu'ils ont faits dans les tems qu'ils en étoient pressez davantage; c'est quelque chose de fort beau, que de voir ces vierges, dont l'imagination n'a jamais été ternie de nulle image, ni le corps alteré par aucun sentiment contraire à la pureté.

Mais voulez-vous voir une vertu forte & digne d'admiration, c'est cette chasteté qui subsiste au milieu de tant de dangers, ce grand calme, cette insensibilité qui me ravit; ce que je ne puis assez admirer, c'est une chair brûlée des feux de la concupiscence, qui bien-loin d'en être consommée ou noircie, se purifie comme l'or dans la fournaise, j'admire un cœur pareil à celui de cét ancien, qui demeura froid & entier au milieu des flammes qui

reduisirent tout son corps en cendre. Aurions, nous vû un S. Benoît se rouler sur des épines, & un S. François d'Assise s'ensevelir tout nû dans la neige en la plus-froide saison de l'année, s'ils n'avoient été attaquez que foiblement. Que seroit-ce que la mortification, que l'amour des ennemis & cette magnamine douceur que Jesus-Christ nous a si fort recommandée, si toutes ces grandes vertus ne trouvoient en nous mêmes les grans obstacles que la nature leur a opposez? Voulez-vous que je vous dise qu'elle est ma pensée sur ce sujet, la concupiscence ne nous feroit gueres de tort, elle nous deviendroit même fort avantageuse, si nous n'avions à nous défendre que de ses revoltes; ce qui nous l'a rend si funeste, ce sont les secours qui lui viennent du déôrs, ce sont les grans avantages que nous lui laissons prendre, que nous lui donnons nous-mêmes volontairement, c'est que nous nous jettons de plein gré dans les lieux, où elle a des intelligences, où nous n'ignorons pas qu'elle nous dresse des embuscades. *Concupiscentia cum conceperit, parit peccatum.* Il est vrai que la cupidité enfante le peché, mais ce n'est qu'aprés l'avoir conçeû qu'elle l'enfante; elle l'enfante toute seule, mais elle ne le conçoit pas toute seule, il faut que les objets se joignent à elle, sans quoi elle demeureroit éternellement sterile; mais comment est-ce que nous ne tomberions pas nous qui nonobstant nôtre foiblesse, nous exposons à toutes les occasions de tomber? Adam & Eve, quoi-que dans là force & dans l'innocence ne laisserent pas d'être vaincus, pour avoir pris la liberté de considérer le fruit, dont on leur avoit défendu l'usage, & d'écou-

ter des discours, qui les portoient à la desobéïssance. Serions-nous donc devenus plus forts depuis que la nature a été affoiblie ?

Tenez-vous dans la solitude, Ames Chrêtiennes qui vous sentez importunées & accablées de vôtre misere. Croyez-moi, fuiez les conversations, les discours, les lectures, les divertissemens, où vous savez bien que vous serez attaquées, ou dumoins que vous boiriez le poison qui vous causeroit ensuite de si mortelles tranchées. Ceux qui en usent de la sorte, se plaignent quelque-fois d'être tentez, mais jamais d'avoir fait des cheûtes; Quand vous serez ainsi sur vos gardes, s'il vous arrive d'être troublez n'en aiez nulle inquiétude, écoutez Jesus-Christ, qui vous dit au fond du cœur. *Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur.* Toutes ces tentations ne serviront qu'à donner du lustre à vôtre fidélité, elles vous feront pratiquer dans l'espace d'une heure plus d'actes intérieurs, plus de veritables, & de solides vertus, que vous n'auriez peut-être fait en des années entiéres de tranquillité; vous seriez peut-être innocent avec plus de force, mais vous ne serez gueres vertueux que dans la foiblesse. *Nam virtus in infirmitate perficitur.* Disons un mot de la seconde partie, où je dois vous montrer, que la Conception Immaculée est la source de tous les privileges, qui ont été accordez à la Sainte Vierge.

La premiere source de tous les biens, que nous recevons de Dieu, c'est son amour, & l'objet de son amour envers nous, n'est autre que les biens, que nous avons receûs de lui. *Fons omnium bonorum*

quæ à Deo accipimus, ipsius amor, objectum amoris ejus in nos bona, quæ in nos contulit. Comme quand il nous recompense de nos services, ce sont ses biens faits, qu'il récompense, aussi quand il nous aime ce sont ses ouvrages, qu'il aime en nous. *Nihil odisti eorum, quæ fecisti*, lui dit le Prophete, vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait, comme s'il lui vouloit dire, si vous haïssez quelque chose au monde, c'est sans doute ce que vous n'y avez pas mis. Rien n'est capable d'attirer vôtre aversion, ou de rebuter vôtre cœur, que ce qui n'a pas été conceu par vôtre sagesse, & formé par vôtre infinie puissance; Car tout ce qui est l'ouvrage de vos mains, étant l'image de vôtre beauté, est par consequent l'objet de vos complaisances, Vous ne pouvez hair en nous, que ce qui ne vient pas de vous, & tout vient de vous hors le peché. *Nihil odisti eorum, quæ fecisti*. De sorte qu'un ame, où Dieu ne trouve point de peché, n'a rien en elle, qui s'oppose à l'amour de Dieu, il faut que Dieu l'aime comme nécessairement.

Cela étant supposé, Chrêtienne Compagnie, je vous prie de faire réflexion que le Créateur du Ciel & de la terre, contemplant en lui-méme toute cette multitude d'hommes, qu'il avoit dessein de former, nul d'entre eux ne s'est presenté à ses yeux, qui ne fût soüillé de quelque tâche, nul en qui quelque trait de sa divine ressemblance, ne fût ou gasté ou effacé, à la réserve de Marie. De là je conclus que Marie est la seule que Dieu peut aimer pour ainsi dire, sans mesure, & comme son amour nécessairement est excessif, & qu'aimer en lui, & faire du bien, c'est la méme chose. Il suit

que Marie est la seule à l'égar de qui la bonté divine ne doit avoir nulles bornes. *Tota pulchra es amica mea*, lui dit-il par la bouche de Salomon, *Tota pulchra es, & macula non est in te.* Vous êtes toute belle ma bien aimée, & il n'y a nul défaut en vous. Vous êtes donc toute aimable, & il ne doit y avoir nulle réserve en moi à vôtre égar : si un cheveu de l'épouse a été capable de blesser mon cœur; comment ne serai-je pas transporté d'amour pour une beauté si parfaite, & ce transport d'amour peut-il ne pas produire un excés de liberalité, pour celle qui l'a causé ?

C'est donc pour cela, Chrêtiens Auditeurs, que le tout-puissant a fait de si grandes choses en elle, comme il n'a pas de plus-grande passion que de répandre ses richesses sur ces créatures, aiant trouvé un vase si net, il y a versé avec plaisir ses plus-grans trésors. C'est pour cela qu'il lui a donné l'usage de la liberté, & de la raison long-tems avãt que les autres hommes en puissent joüir, C'est pour cela qu'il lui a donné des connoissances si claires de toutes choses & naturelles, & surnaturelles, qu'il lui a communiqué tous les dons, toutes les vertus dans un souverain degré, qu'il lui a découvert ses secrets les plus profonds qu'il s'est fait voir à elle tel qu'il est en lui-méme, enfin qu'il l'a remplie de tant de graces, que tous les Saints, & tous les Anges ensemble en ont beaucoup moins reçeûs qu'elle.

La seconde source des biens-faits de Dieu ; c'est l'amour que nous rendons à sa bien-veillance, lequel quoi-qu'étant déja un bien-fait, ne laisse pas de nous en attirer encore beaucoup d'autres. Or

Messieurs, ce retour d'amour a été si continuel que nulle action humaine ne l'a jamais interrompu, si pur qu'il ne s'y est jamais melé ni crainte, ni interêt, ni tout ce qui approche tant soit peu de l'amour propre, si ardent en Marie qu'on ne le sauroit exprimer. Mais il est certain qu'elle doit cette ardeur; cette excellence de son amour à sa Conception Immaculée, puis-que c'est elle, qui l'a sauvée de ces tenebres, qui nous ôtent la connoissance de celui, qu'on ne peut connoître sans l'aimer de toutes ses forces, de cette pente au mal, qui retarde les mouvemens du divin amour, de cette foiblesse, qui le rend si lâche & si languissant dans les autres hommes. C'est ensuite de cette Immaculée Conception que l'amour de Marie n'étant ni ralenti ni arrêté par aucun obstacle, il s'est accreu en un point qu'elle ne vivoit plus que de son amour, que par son amour, & pour son amour; C'est pour cela qu'elle a merité de mourir d'amour, & d'être la Reine des Seraphins, dont les ardeurs sont beaucoup inferieures à celle de la Mere de Jesus.

Vous me direz peut être, que c'est le sentiment commun des Peres & des Docteurs que toutes les graces extraordinaires qui ont été faites à Marie, ont été des suites comme nécessaires de sa divine maternité; J'en conviens mais je soutiens qu'elle doit cette maternité à sa Conception Immaculée, & voici comme je raisonne. Quand il a été question de montrer que la Sainte Vierge avoit été preservée du peché originel, la plus forte preuve qu'on ait apporté, c'est qu'elle devoit concevoir le Rédempteur, on a trouvé un si grand

de opposition entre la qualité de pechereſſe,& celle de Mere de Dieu, qu'on a crû qu'elles ne pouvoient ſubſiſter enſemble. Cela étant ſuppoſé s'il a fallu être ſans tache, pour concevoir le Verbe Eternel, il a fallu que celle qui ſe trouvoit ſeule Immaculée, fût préferée à toutes les autres pour cette admirable Conception, il falloit que Jeſus nâquit d'une Mere toute pure, il falloit donc que Marie qui avoit été ſeule préſervée du peché originel, fût la Mere de Jeſus. Lors-que le Soleil eſt dans ſon midi il répand ſes raions de toutes parts avec une égale profuſion ; mais tous les corps ne les reçoivent pas avec une égale abondance, il y-en a, qui n'en reçoivent qu'autant qu'il en faut pour être viſibles ; il donne à d'autres une couleur vive, & à quelques autres même de l'éclat, mais à meſure qu'ils ſont plus tranſparens, c'eſt-à-dire d'une ſubſtance plus-claire, plus nette ils en ſont plus-remplis & plus pénetrez, s'il en trouve qui ſoient parfaitement purs, comme une belle eau, un beau criſtal, un beau diamant il ne ſe contente pas de les éclairer, ou de leur donner de la couleur, il s'inſinuë dans toutes leurs parties, il entre tout entier, il s'enferme, pour ainſi dire, dans ces corps quelque durs, quelque lourds qu'ils puiſſent être : Il ſemble que la lumiere eſt devenuë ſolide, que le Soleil ſoit comme fixe, comme incorporé dans le criſtal. Je dis la même choſe de Dieu, Meſſieurs, il s'eſt repandu dans tout l'univers, il ſe communique à tous les étres ſelon leur capacité, plus ils ont de pureté, plus ils ont de part à ſes divines effuſions. C'eſt pour cela, que les Anges, qui ſont tout ſpirituels y partici-

pent beaucoup plus que les ſubſtances corporelles, mais ſi cette lumiere eſſentielle doit ſe renfermer, pour ainſi dire, toute entiere dans une de ſes créatures, ſi elle doit pénetrer juſques dans les entrailles d'une créature faite de terre & de bouë, & s'incarner, devenir corporelle comme elle, & dans elle ; il faut pour cela qu'il trouve un ſujet d'une pureté plus qu'Angelique ; & dans quelque ſujet que ſe trouvera cette admirable pureté, il faudra comme néceſſairement qu'il lui faſſe cette admirable communication. Elle ne s'eſt trouvée que dans Marie, & c'eſt pour cela que Marie a eu l'avantage de recevoir dans ſon ſein, & de revêtir de ſa propre chair celui qui a fait le Soleil & l'aurore, & qui a donné aux étoiles ce beau feu, dont elles brillent durant la nuit. Il eſt donc vrai, Meſſieurs, qu'on a eu raiſon de s'échauffer pour conſerver à Marie la gloire de ſa Conception Immaculée, puis-que c'eſt une des plus grandes graces qu'elle ait reçeuë, puis qu'elle eſt la ſource de toutes les graces qu'elle a reçeuës.

Pour concluſion de tout ce diſcours, je ne vous exôrterai point à conſerver vôtre ame dans cette pureté entiére & parfaite, que nous admirons dans nôtre bonne Maîtreſſe. Nous l'avons perduë en contractant le peché de nôtre pere, & ce qui eſt bien plus triſte, helas! nous l'avons ſoüillée mille-fois par des fautes perſonnelles & entiérement volontaires; mais je ne ſaurois m'empécher de vous inviter à la pureté de cœur, à cette vertu ſi précieuſe en elle-méme & qui eſt le principe de toutes les faveurs que nous pouvons attendre de Dieu.

On demande ordinairement comment certaines

personnes sont parvenuës à recevoir de si grandes graces de Dieu ; on auroit la curiosité de savoir par quelle voie ce bonheur leur est arrivé, les unes s'imaginent que le Seigneur les a prévenus dés leur enfance, avant qu'elles y pussent rien contribuër de leur part, ou que dans la suite de la vie il leur a tout d'un coup versé un si grand amour dans le cœur, qu'ils ont été enlevez de la terre, comme Elie sur ce tourbillon de feu. Non, Messieurs, ce ne sont point là les voies ordinaires, il en coute à la plû-part un peu plus que vous ne pensez ; C'est par la pureté de cœur qu'ils ont gagné tous ces biens, que vous leur enviez avec tant de raison. Ils ont purgé leurs ames de toutes les ordures qui s'y étoient amassées, soit par l'ignorance, soit par les emportemens de la jeunesse: Ensuitte, ils ont commencé à se défendre de tout peché même veniel, commis deliberément, je dis avec deliberation, ce qui est si éloigné d'être impossible, qu'il est même assez ordinaire & facile à quiconque a fait une vraie resolution de servir Dieu ; il est difficile de se garantir des fautes de pure fragilité & d'inconsideration, mais pour pecher de sens froid, de dessein formé, il faut aimer Dieu, fort foiblement, il faut avoir un grand mepris pour cette majesté, pour cette bonté infinie, C'est ce qu'on ne fait point à un homme, à moins qu'on ne le haïsse, ou qu'on ne soit fort brutal. Ensuitte on passe plus loin, & se sentant dans une grande volonté de ne plus déplaire à Dieu, & comme incapable de le faire autrement que par surprise; on se met en garde contre ce dernier ennemi; on fuit les occasions, on se retire, on re-

fléchit souvent sur soi même, on prévoit le peril, on étudie les moiens dont on pourra se servir, pour se défendre, on veille sans cesse, on a continuellement l'œil ouvert, on implore a tout moment le secours du ciel, & tout cela sans géne, sans contrainte, avec la même liberté, avec la même douceur qu'une femme honnête tâche de plaire à son mari, pour qui Dieu lui a donne beaucoup de respect & de tendresse, & qui est lui-même fort raisonnable & fort complaisant : avec ces soins on ne tombe que fort rarement, & l'on ne manque pas de se relever aussi tôt qu'on est tombé. C'est pourquoi Dieu trouvant l'ame dans cét état, il ne peut s'empêcher de la combler de ses graces, d'entrer dans son cœur, de le remplir ; Il l éclaire, il lui fait part de tous ses secrets, il se fait voir lui-méme d'une maniere tres-réelle, quoi-qu'entierement ineffable à elle. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum v debunt.*

Voilà donc le secret, il importe peu quelque état de vie que vous aiez choisi, soiez dans une famille ou dans une communauté, dans un palais ou dans un desert, soiez pauvre ou riche, dés que vous aurez le cœur pur, Dieu vous remplira de ses graces, il ne demande pour cela que des ames vuides & nettes. vuides, afin que ces dons y soient reçûs ; nettes, afin qu'ils ne s'y corrompent pas. Nous avons grand tort de nous plaindre de ce que Dieu distribuë ses graces, ses faveurs inégalement, qu'il ne nous donne ni lumiere, ni sentiment, ni gout interieur pour les choses de pieté.

Il y a bien plus de sujet de se plaindre de ce que nous lui fermons toutes les entrées, de ce que

nous lui lions les mains, pour ainsi dire, & le forçons de nous être avare. Comment voulez vous qu'il entre dans cét esprit éternellement occupé à considerer la conduite des autres, à former des chimeres de fortune & de reputation, à composer des juppes & des garnitures, à cét esprit qui se remplit de mille vaines idées par les yeux, & par les oreilles, qui n'est jamais rassasié de nouvelles & de comptes de toutes-sortes ? Vous voulez qu'il s'insinuë dans ce cœur, qu'il l'enflamme de son amour, qu'il le remplisse de ses dons, vuidez le donc des ordures dont il est rempli. Comment voulez-vous qu'il s'y établisse, tandis qu'il sera la retraitte de toutes les passions ? Quand est-ce que vous le lui avez presenté tout-à-fait tranquille ? tantôt il est occupé d'une joie maligne, tan-tôt d'une tristesse honteuse, hier c'étoit un desir de vengeance qui le possedoit, aujourd'hui c'est un mouvement d'amour sensuel; présentement il est agité par le desir d'avoir des richesses, il le sera tantôt par la crainte de perdre ce qu'il a.

Faites moi voir une ame qui ait fermé les yeux aux vains objets, les oreilles aux vains entretiens de la terre, qui ait défendu à sa langue tous les discours qui peuvent soüiller son cœur. Un cœur qui pour rompre tout attachement à la vanité & au monde, se soit retranché effectivement de ce qui nourrit cette vanité, cét amour du monde, & à qui Dieu ne se soit pas communiqué trés-confidemment, & pour-lors je croirai que vos murmures sont raisonnables, & que vous avez lieu de vous plaindre. Mais jamais cela ne vous est arrivé, & il n'arrivera jamais. *Beati mun-*

do corde, quoniam ipsi Deum videbunt. Je dis qu'elles le verront, parce-qu'elles l'aimeront, comme si elles le voioient, parce-qu'elles seront remplies d'une si grande esperance de le voir, que la possession même ne les rendroit pas plus tranquilles, parce-qu'elles goûteront les mêmes-plaisirs que la veûë de Dieu cause aux Bien-heureux. Dans cette veûë elles passeront une vie plaine de paix & de délices, qui passent tout ce que nous en pouvons dire, ni elles ne desireront la mort, ni elles n'auront lieu de la craindre, parce-qu'elles posséderont dés ici-bas, ce qu'on leur prépare dans le Paradis; & parce-qu'elle ne finira point leur bonheur, qu'au contraire elle le rendra accompli & immortel, tel que je vous soûaitte. Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Esprit. *Amen.*





SERMON XXVII.

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION IMMACULE'E DE LA SAINTE VIERGE.

Dominus possedit me in initio.

Le Seigneur m'a possedée dés le commencement. Aux Proverb. chap. 8.

Dieu distingua la Sainte Vierge des autres hommes au moment de sa Conception Immaculée, en la préservant du peché, elle se distingua aussi de sa part en répondant d'abor à la grace.

C'Est une chose assez singuliere que la coûtume de ces anciens peuples, qui celebroient tous les ans avec des larmes le jour qu'ils étoient venus au monde. Je n'examine point, s'ils

avoient raison d'en user ainsi, peut être qu'on est aujourd'hui plus raisonnable de solemniser ce même jour par des signes de réjoüissance, mais il me semble que les Chrêtiens ne pourroient donner des marques d'une assez grande tristesse au jour de leur conception : Les Chrêtiens, dis je, qui savent combien ce premier jour de la vie est funeste à tous les hommes. Car est il vrai que nos ames ne sont pas plû tôt unies aux corps, qu'elles sont separées de Dieu par le peché, qui les infecte : c'est-à-dire, qu'elles ne sortent d'un néant que pour r'étrer dans une autre, qu'elles commencent une vie triste & mal-heureuse par la plus-horrible de toutes les morts. Mon Dieu, ne vaudroit-il point mieux n'être pas ; Ne vaudroit-il point mieux être dans l'oubli avec ce nombre infini de créatures qui ne verront jamais le jour ? Car pouvons-nous déplorer assez la nécessité mal-heureuse, qui nous fait tomber entre les mains de Vos ennemis, avant-que nous soyons bien sortis des vôtres ?

Mais d'où vient donc, que toute la terre ne laisse pas de se réjoüir à la Conception de Marie ? D'où vient qu'au moment qu'elle fut conçeûë, les Anges même, comme l'asseûre Saint Bernardin de Sienne, célebrerent dans le Ciel la Fête que nous faisons aujourd'hui ? Si ce n'est parce-que cette Conception fut Immaculée, si ce n'est parce-que Marie n'eût point de part au peché d'Adam, qu'elle triompha de l'ennemi, sous qui tout avoit plié jusqu'alors, & que dés ce moment le Seigneur en fut l'unique & paisible possesseur. *Dominus possedit me in initio.* C'est une verité qui n'a

plus besoin des preuves. Le consentement de l'Eglise universelle l'a mise dans un si grand jour, qu'on n'en peut plus douter raisonnablement. C'est pourquoi sans nous obstiner à poursuivre avec chaleur des ennemis qui se retirent, ou plû tôt qui sont passez dans nôtre parti, ne songeons qu'à célebrer la victoire de nôtre Princesse. Que si nous voulons encore produire quelques-unes des raisons qui ont persuadé tout l'univers, que ce ne soit plus que comme des victorieux, qui font parade au jour du triomphe des armes, qui ont signalé leur valeur dans le combat; Vierge Sainte, votre secours ne nous est pas moins nécessaire présentement qu'il s'agit de vous faire triompher, que lors-qu'on étoit obligé de combattre pour vôtre gloire; nous vous le demandons humblement avec les paroles de l'Ange. *Ave Maria.*

Quoi-que la santification de Marie au moment qu'elle fut conçeûë, soit ce qui a rendu sa Conception plus vénerable aux fidelles, ce n'est pourtant pas tout ce qu'il y a de glorieux pour elle en ce mistére. Nous en solemnisons la memoire. pour rendre graces à Dieu des faveurs, dont il lui plût la combler dés ce moment, mais on le fait encore; pour rendre justice aux mérites de cette Vierge incomparable, lesquels égalerent dés ce méme moment les mérites des plus grans Saints. Il est vrai que dés-lors le Créateur la distingua des autres hommes en la préservant du peché; mais il est vrai encore qu'elle se distingua elle-même, en répondant d'abor à la grace. J'ai dessein de toucher ces deux veritez en ce discours, elles sont toutes deux trés-glorieuses à nôtre Mere, elles se rapportent

portent toutes deux à mon sujet, & MARIE peut dire également pour l'une & pour l'autre : *Dominus possedit me ab initio.* Le Seigneur m'a possédée dés le premier instant que je fus conceuë : Il me posseda, dis-je, & parce-qu'il me donna la grace, ce sera le premier poinct; & parce-que je me donnai moi-même à lui, ce sera mon second poinct, & tout le sujet de cét entretien.

S'il est vrai que le Seigneur avant-que de créer Adam le Pere de tous les hommes, délibera quelque-tems, comme il semble que l'Ecriture nous le veuille faire entendre, je ne m'étonne pas que lors qu'il s'est agi de produire la Mere de Dieu, il ait pris ses mesures de fort loin, qu'il en ait formé l'idée avant tous les siécles, & que pour ce sujet Saint Augustin appelle Marie, le fruit d'une déliberation éternelle *Æterni consilii opus.* Mais je ne-sai comment on a jamais pû se persuader qu'une si longue Meditation, une consultation si importante, n'ait enfin produit qu'un avorton du peché, qu'un esclave de Lucifer, qu'une image hideuse & defigurée. Il me semble, Chrêtiens Auditeurs, d'entendre les Personnes Divines assemblées en leur adorable conseil, & se disposant à créer l'ame de Marie. *Faciamus hominem*, disent-elles, *ad imaginem & similitudinem nostram.* Faisons une ame, qui soit une image de nous-mêmes, & la plus-parfaite qui soit encore sortie de nos mains, le corps que nous lui avons préparé est déja le plus beau de tous les corps : mais ce n'est là que la moindre partie de ce grand ouvrage. La plus importante & la plus-noble est celle qui nous reste à faire : Faisons donc l'ame de la grande &

de l'incomparable Marie, de cette merveilleuse fille, qui doit être Vierge & Mere tout ensemble, de cette fille qui doit être le modele de tous les prédestinez, la redemptrice de tous les hommes, la dépositaire de toutes les graces, la Reine de tout l'univers. Faisons un vaisseau proportionné à ce nombre infini de dons & d'habitudes surnaturelles que nous lui avons destinées, une ame capable de recevoir elle seule plus de graces que tous les Saints, que tous les Anges n'en ont reçeû; Enun mot faisons une créature qui ne des-honore point la qualité de Mere de Dieu, dont nous avons dessein de l'honnorer, une créature, dit le Pere Eternel, que je puisse avouër pour fille aînée, & le Saint Esprit pour Epouse. *Faciamus hominem ad similitudinem nostram.*

Voila quelles étoient les veûës de la Sainte Trinité, lors qu'elle se disposoit à former l'ame de la Sainte Vierge. Jugez aprés cela avec quel soin, & quelle application les Personnes Divines travaillerent à l'embellir, & quelle fut enfin l'excellence de cette ame. Que de lumiéres, que de solidité, que d'élevation dans l'esprit! Que de docilité, que d'ardeur dans la volonté, que de sincerité, que de tendresse, que d'étenduë dans le cœur! Mon Dieu, les belles passions qu'on lui inspire, le bel ordre, & le bel accord qui se rencontre entre ces mêmes passions! Où a-t-on jamais vû des inclinations plus raisonnables, plus honnêtes plus-conformes aux mouvemens de la grace? Quel naturel plus-doux, plus-soupple, plus-susceptible des impressions du Saint Esprit? Et vous croyez que Dieu n'aura pas plû-tôt achevé ce bel ouvrage,

qu'il le laissera tomber dans la bouë? quoy cette belle ame, l'abbregé de tant de merveilles, cette production de tant de siécles & de tous les siécles, le chef d'œuvre du Tout-puissant; sa plus-belle, & sa plus-brillante image, n'aura pas plû-tôt receû les derniers traits, qu'elle sera plongée dans l'ordure, mise sous les piés du Demon, & donnée en proïe au peché le plus-horrible, & le plus cruel de tous les monstres?

Vous me dites que c'est une Loi établie pour tous les hommes de naître ennemis de Dieu; je ne le desavoüe pas, mais n'étoit-ce pas une Loi imposée à toutes les femmes d'enfanter avec douleur? comme Dieu avoit dit à tous les hommes en la personne d'Adam; Vous mourrez, si vous touchez à l'arbre de la sience: *Morte morieris.* N'avoit-il pas dit à toutes les méres en la personne de la premiére. *In dolore paries.* Vous souffrirez parce que vous avez peché? Cépendant Marie a été dispensée de cette seconde Loi, & quelque générale qu'eût été la malediction prononcée contre celles de son sexe, elle n'y a point eû de part. C'étoit encore une peine du peché qui devoit envelopper tout le genre humain, que la corruption du corps aprés la séparation de l'ame. *Pulvis es, & in pulverem reverteris,* il y a toutefois un privilege pour le Corps de nôtre Dame.

N'étoit-ce pas un ordre établi par l'Autheur de la nature, & plus ancien même que celui qui nous assujettit au Démon, que les deux sexes concourroient à la génération de l'homme? D'où vient donc que Marie demeure Vierge aprés la Conception de JESUS-CHRIST? C'est, dit-on,

qu'il n'étoit pas bien-séant, que la Mere d'un Dieu fut souïllée par ce commerce impur, que les autres femmes sont obligées de souffrir pour devenir meres. Cette réponse est sans replique, il n'est point d'esprit raisonnable qui ne s'y rende; aussi est-elle de tous les Docteurs & de tous les Péres? Mais la corruption du peché avoit-elle moins d'opposition avec la Maternité Divine, que l'Impureté du lit nuptial? Eh quoi, il auroit été mal-séant à la Mere de Dieu qu'elle eût eû quelque commerce avec un homme, quelque legitime que ce commerce eût été, quelque saint que fût l'homme, auquel elle étoit liée par le sacré nœu du mariage; & c'étoit une chose indifferente qu'elle eut été en la puissance du Demon, & l'objet de la haîne de son Créateur? Est-il possible, Messieurs qu'on ne se soit pas apperçeu qu'en voulant soûtenir cette opinion, on se mettoit en danger de faire de nôtre Dieu, un Dieu extravagant & ridicule? Car quelle auroit été cette vaine, cette fausse délicatesse, de faire des miracles, pour sauver des bien-séances, tandis-qu'il auroit abandonné l'essentiel? Jesus-Christ auroit honte de naître d'une femme, si elle n'étoit pas Vierge, quelque sainte qu'elle put être d'ailleurs, & il n'eut pas rougi de naître d'une femme maudite & pecheresse comme les autres? Il auroit horreur d'une impureté corporelle, qui ne passe point jusqu'à soüiller l'ame, & qui peut se rencontrer avec la sainteté la plus éminente, & une tâche spirituelle, une tâche qui merite toute son aversion, ne le rebutteroit point? En verité ne seroit ce point là donner dans les vains scrupules des Pharisiens, &

craindre comme eux d'avaler des moucherons, tandis qu'on avaleroit des chameaux ? Mais que dites-vous du soin ; que Dieu prendroit d'épargner à nôtre Dame les tranchées & les soüillures de l'enfantement ; & la préserver dans le tombeau des vers & de la pourriture ; pendant-qu'il souffriroit que le peché infectât son ame?Il y a des decrets conçeûs de toute éternité,pour l'exempter de ces petites miseres, qui sont des suites fâcheuses à la verité, mais toute fois innocentes du peché ; & le peché-même, cette maladie mortelle & honteuse,ce poison qui tue l'ame, ce monstre qui la salit, qui la défigure, qui l'étouffe, ce n'étoit pas la peine que l'on songeât à l'en garantir. Je ne-sai,Messieurs,si je me trompe,mais cette conduite ne me paroît pas moins absurde que celle d'un enfant, qui appliqueroit ses soins à défendre sa Mere ; ou de la pluie, ou de vent, tandis qu'il la laisseroit exposée au feu des canons ? Cela me fait ressouvenir de cét Empereur ; qui lors-méme qu'il souffroit qu'on empoisonnât son jeune frére, avoit grand égar que le breuvage qu'on lui présentoit ne fût ni froid,ni trop chaud.

On peut ajoûter à toutes ces raisons, celle de quelques Téologiens qui soûtiennent que Marie a été conçeûë dans la grace, puis-que le premier homme, puis-que la premiére femme qui n'étoit que la figure de celle ci ; que l'un & l'autre dis-je, ont été produits dans l'innocence. Ils se fondent sur un passage de Saint Bernard ; que nous lisons dans cette fameuse lettre qu'il adresse à l'Eglise de Lion, où il dit, que c'est une espece de sacrilege de penser qu'on ait refusé à une si grande

Vierge des privilég:s accordez à d'autres hommes *Quod vel paucis mortalium constat esse collatum, fas certè non est suspicari tanta Virgini esse negatum.*

Mais je dis plus encore, Messieurs, & je suis asseûré que vous conviendrez de tout ce que je vais dire : non seulement c'est un crime de disputer à Marie les graces des autres hommes, mais c'est lui faire tort, que de ne la tirer pas tout-à-fait du pair, que de la laisser dans un méme rang avec quelque autre. Si on se contente de dire qu'elle a été purgée du peché originel, avant-que de naître; Saint Jean fut santifié dans le sein d'Elisabet. La Mere du Messie n'aura donc nul avantage sur celui, qui ne devoit étre que le Précurseur ? Ce Dieu qui a honnoré par des faveurs si singuliéres, les premiers Auteurs de sa race ; ce Dieu qui ne s'est pas contenté de répandre des liberalitez extraordinaires sur ses ancétres les plus éloignez, mais qui a aimé sur toutes les autres Tribus la Tribu de David, dont il devoit naître, qui a même favorisé tout le peuple Juif de graces inoüies, parce-qu'il avoit resolu de se choisir une Mere parmi ce peuple : Ce Dieu, dis-je, aura-t-il laissé cette méme Mere dans la foule, & n'aura-t'il fait pour elle, que ce qu'il a fait pour un autre homme? Je ne vous dis point, que celle qui devoit étre la Reine des Anges, ne devoit pas étre moins pure, moins immaculée que les Anges-mémes; Saint Paul veut que tous ceux qu'on éleve à l'Episcopat soient entiérement irrepréensibles, & que non seulement dans le tems de leur élection ils soient exemts des moindres soupçons, mais que méme ont n'ait rien à leur reprocher depuis le Baptéme:

En effet, il faudroit, s'il étoit possible, que celui qui est élevé au dessus des autres hommes; eut plus de mérite qu'aucun de ceux qui lui doivent obéïr. L'ignorance & la passion renversent tous les jours cét ordre, mais cét ordre ne laisse pas d'être conforme à la plus-droite raison, laquelle regle les rangs selon les qualitez & selon les talens soit du corps, soit de l'esprit. Cela étant supposé, y a-t'il quelque apparence, que Dieu aiant dessein de soumettre les Anges à l'empire de Marie, il l'ait soûmise elle-même à la tirannie du Demon, Quoi ces esprits Saints, qui n'ont jamais été soüillez de la moindre tâche, plieroient le genou devant une creature, qui auroit été infectée du peché mortel, tout le Ciel seroit obligé de reconnoître pour sa Souveraine une affranchie de Satan?

On demande comment il s'est donc pû faire, qu'elle ait été soustraite à la malediction commune, veû qu'elle étoit fille de ce malheureux pere, dont toute la posterité étoit enveloppée? On répond que lors que Dieu porta cette dure Loi, qui rendoit coupables du peché d'Adam tous ceux qui doivent descendre de sa race, il ne pretendit point comprendre sa bonne Mere dans une Loi si générale. Il excepta celle qu'il avoit déja choisie pour reparer ce desordre; bien-plus, j'ose dire qu'elle en étoit exceptée comme naturellement, que même elle ne pouvoit y être comprise. Mais sur quel fondement ose-je avancer cette proposition? Je n'en ai point d'autre, Messieurs, que ceux que je viens de vous produire. C'est que le chef-d'œuvre du Createur, l'ouvrage de tant

de siécles ne devoit pas être la proie de l'enfer, ne devoit pas étre traîné dans la bouë & dans l'ordure dés le moment qu'il fut achevé ; il ne falloit pas qu'une fille choisie entre toutes les creatures, pour être l'épouse unique du Saint Esprit, eut été au pouvoir de l'esprit de mensonge & d'impureté, avant que de passer entre les mains d'un si noble époux. Elle auroit été indigne de concevoir le Verbe Divin, si son ame avoit été soüillée de ce peché originel, puis-que l'impureté même du corps, quoi-que exempte de tout peché, auroit été un obstacle à cette divine Conception. Comment Dieu ne l'auroit-il pas preservée dun si grand mal, lui qui pour la garantir de maux infiniment moins considerables, comme des douleurs de l'enfantement & de la corruption du tombeau, a renversé tant de fois tout l'ordre de la nature? La premiere de toutes les femmes a été créée dans l'innocence, si Marie avoit été conçeuë dans le peché, comment auroit-elle été benie entre toutes les femmes? D'ailleurs la Maîtresse des Anges ne devoit étre en rien inferieure à ces Esprits Saints. Enfin je ne saurois comprendre que Jesus-Christ, qui a temoigné tant de zele pour la santification de son Précurseur, qui a eu tant d'amour pour ses ancêtres, pour sa tribu, pour sa nation, ait négligé sa propre Mere au point de la laisser tomber dans une infamie, qui seroit retombée sur lui; qu'il ait permis qu'elle fut confonduë dans la foule des esclaves de Lucifer, elle qui devoit étre la Reine & du Ciel & de la terre.

Ce ne sont là que des raisons de bien-séance,

me direz vous ; il est vrai,mais croiez vous qu'elles en aient moins de force à l'égar de Dieu ? Croiez-vous qu'il soit possible au Seigneur de choquer les loix de la bien-séance ? Qu'il soit capable de faire quelque chose de messéant ? Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer les divers genres du possible & de l'impossible , que l'école a coûtume de distinguer. Il suffit qu'il est vrai de dire qu'à l'égar de Dieu,tout ce qui n'est pas decent est effectivement impossible, de quelque maniére , qu'on veuille expliquer cette impossibilité.

Quelle joie pour tous les serviteurs de la sainte Vierge , de savoir qu'elle a écrase la teste du vieux serpent.& que Dieu l'a possedée en un tems, où nous sommes tous encore en la puissance du Demon ! mais voulez-vous que je vous dise ma pensée , Chrêtienne Compagnie , il est quelque chose dans Marie , qui me touche encore plus que ce privilege,& qui reléve,ce me semble , infiniment l'éclat de cette premiere prérogative.Marie a receû la grace dés le premier moment de sa Conception , c'est une faveur bien signalée ; mais ce qui me paroît encore plus admirable , elle a conservé cette grace jusqu'au dernier moment de sa vie aussi belle,aussi pure,aussi entiére que lors-qu'elle la receût , sans que nul peché même veniel, nulle imperfection, nulle fragilité, nulle surprise lui ait jamais donné la moindre atteinte. C'est une merveille de voir une eau vive sortir du sein de la terre,aussi claire, & aussi pure,que si elle nous venoit du Ciel:mais il est inoûï que cette eau aprés avoir arrosé les prairies, & les campagnes , aprés s'être précipitée par la pente d'un haut rocher, & avoir

long-tems roulé ſes flots dans une vallée profonde & bourbeuſe, elle ſe ſoit enfin renduë à la mer, ſans y porter la moindre ordure,auſſi nette qu'elle avoit paru à ſa ſource. C'eſt pourtant ce qu'à fait la ſainte Vierge, elle a vécu durant l'eſpace de ſoixante-trois ans dans cette vallée de larmes,au milieu des mémes deſordres,des mémes occaſions qui corrompent tous les jours les ames les plus innocentes,ſans que ſon cœur ait jamais rien perdu de ſa pureté. Son humilité,ſa chaſteté, ſa patience ont été miſes à des épreuves, qui n'eurent jamais de pareilles, elle y ont receu un nouvel éclat.Elle s'eſt veuë préferée par le ſaint Eſprit à toutes celles de ſon ſexe,ſans être touché le moins du monde de cét honneur, elle n'a pas même été tentée de renoncer à ſa virginité par l'eſperance certaine de devenir Mere de Dieu,& Reine de tout le monde. Elle a vû mourir ſon Fils unique accablé d'infamie & de douleur; elle l'a vû reſſuſciter comblé de gloire,ſans que des états ſi oppoſez & ſi extrémes lui aient cauſé le moindre excés ou de triſteſſe, ou de joie.

Voulez-vous que nous nous oppoſions maintenant nous-même à Marie cette Vierge Immaculée?Elle a reçeu la grace avec la vie, & ce que j'eſtime infiniment davantage, elle la conſervée juſqu'à la mort. Et nous, helas! nous ſommes conceûs,nous naiſſons même dans le crime, nous né recevons que bien tard cette grace, qui nous rend amis de Dieu, & ce qui eſt infiniment plus déplorable,c'eſt que nous la perdons preſqu'auſſitôt que nous l'avons receuë, pour paſſer le reſte de nos jours dans la cuelle incertitude de l'avoir

jamais recouverte. Car il faut l'avoüer à nôtre confusion, nous ne vivons pour la plû-part dans la grace du baptême, qu'autant de tems que nous ignorons ce que c'est que le peché, qui nous la ravit. Il semble qu'il y ait de la contrarieté entre l'innocence & la raison, qu'elles soient comme deux astres qui s'effacent, & qui s'obscurcissent l'un l'autre. Pauvres enfans! si vous saviez de quel prix est cette innocence, que vous possedez encore quel est l'éclat de cette beauté, que le Sang de Jesus-Christ vous a donnée, lors-qu'on vous a baptisé en son nom! Mais si vous pouviez bien penetrer cette verité terrible, qu'on ne revient jamais à cét état bien heureux, quand on en est une fois déchû! Que si vous étes assez miserables pour souiller cette innocence, toutes les larmes, toutes les austeritez des penitens, toutes les flammes du Purgatoire, ne-sauroient la rétablir, qu'il vous sera éternellement impossible d'être ce que vous avez été: si dis-je, vous le pouviez bien comprendre, que ne feriez-vous pas pour vous défendre du peché mortel? Avec quel soin éviteriez-vous ces objets qui vous tentent, ces lectures qui vous empoisonnent; ces compagnies qui vous corrompent; ce monde qui vous perd, & qui vous entraîne dans le mal-heur? Mon Dieu, que ne nous laissez-vous vivre & mourir dans les tenebres de nôtre enfance, ou que ne faites vous luire un plus-grand jour à nôtre esprit, lors-qu'il vous plaît nous tirer de ces tenebres? Pour-quoi nous donnez-vous de la raison, ou pour-quoi nous en donnez-vous si peu?

Mais puis-que nous avons déja pour la plû part

fait cette perte irreparable, puis-que non seulement il n'a pas été en nôtre liberté d'être conceus dans la grace ; mais que même il n'est plus en nôtre pouvoir de faire que nous y aions perseveré jusqu'ici. Faisons en sorte, Messieurs, que nous y vivions desormais, afin d'avoir l'avantage d'y mourir. Quel bon-heur pour nous, si du moins nous commencions aujourd hui à vivre une vie immaculée ! Si nous ne retombions plus dans le peché jusqu'à la mort ! Quelle paix, quel repos de consience ne causeroit pas à cette derniere heure le souvenir d'avoir passé tout le reste de nôtre âge sans offencer Dieu mortellement! Seigneur, dirois-je alors, ce me semble, avec confiance, si je suis né dans vôtre disgrace, vous ne l'ignorez pas, j'eus peu de part à ce mal-heur, j'en fus accablé, avant que d'être en état de le prévenir. J'ai perdu l'innocence batipsmale en une saison, où j'étois encore & bien aveugle & bien foible, & je ne doute point que ma prémiere cheute ne vous ait causé plus de pitié, que de colere. En suite & avant-que j'eusse bien eu le moien de me relever, je me trouvai engagé dans une habitude, dont je n'étois plus le maître, qui à la faveur des fumées, qu'élevent le feu & les passions de la jeunesse, avoit comme lié insensiblement ma liberté, mais depuis-que j'ai eu le bon-heur de vous mieux connoître, ô mon Dieu ! depuis-que j'ai commencé à me bien connoître moi-même, depuis-que j'ai sû ce que c'étoit qu'être aimé, ou haï de vous : Vous savez, Seigneur que nul peché mortel n'a soüillé mon ame, & que j'ai vêcu dans un éloignement extréme de tout ce qui m'y pouvoit porter. Heureuse

fête de l'Immaculée Conception, qui me donna la pensée & le desir de ne retomber jamais dans la disgrace de mon bon maître, ma consience ne me reproche rien depuis ce jour-là, j'ai sujet d'esperer que la penitence, que je fis alors de tout ce qui avoit precedé, fut une veritable penitence, puis-que par la misericorde de mon Dieu, elle a été suivie d'un entier amandement.

Voilà ce qui est encore en vôtre pouvoir, un jour viendra qu'il n'y sera plus, & ce jour s'approche à toute heure. La chose mérite bien un peu de réflexion, mais il est tems de passer à la seconde Partie.

La santification de Marie ne fut pas le seul privilége, dont Dieu l'honora au moment qu'elle fut conceûë; pour rendre son bon-heur plus-accompli, il falloit la mettre en état de le connoître? C'est pour cela qu'elle receût dés-lors avec la grace, le parfait usage de la raison; & que son esprit fut orné de toutes les lumiéres de la sagesse, de toutes les connoissances & naturelles & morales. Cette opinion, Messieurs, a été enseignée par Albert le grand, par Saint Bernardin de Sienne, par l'Illustre Chancelier de l'Université de Paris, elle a éte suivie du tems de nos Peres par les plus-savans Téologiens; & toute l'école s'accorde aujourd'hui à la défendre. Theodoret dit bien davantage, & les mêmes Auteurs, que j'ai citez, sont encore de ce sentiment. Ils disent qu'au moment que Marie fut creée, Dieu se découvrit à elle; & qu'elle le vit en la même maniére, qu'il se fait voir aux Saints dans le Ciel. Tout cela étant supposè, que la Sainte Vierge au premier moment

de sa Conception, a été raisonnable, qu'elle a été libre, qu'elle a même été bien heureuse, il est aisé de faire voir que le Seigneur l'a possedée dés le commencement non seulement par la grace qu'il lui a donnée, mais encore par l'usage, qu'elle a fait elle-même de cette grace, en se donnant toute à lui. Le Docteur Angelique a crû que tous les hommes sont obligez, sous peine de peché mortel de faire un acte d'amour de Dieu dés qu'ils ont l'usage de la raison. Dans cette opinion on ne peut douter que Marie ne se soit donnée à Dieu, au moment qu'elle fut conceûë, puisqu'elle y étoit obligée: puis qu'en y manquant elle se seroit renduë coupable d'un peché mortel actuel, où tout le monde convient qu'elle n'est jamais tombée; puis qu'enfin elle se seroit trouvée dans un même instant & en peché & en grace; en grace par le privilege dont nous avons parlé au premier point, & en peché par l'inobservation du précepte.

Mais je veux que cette obligation d'aimer Dieu, aussi-tôt qu'on en est capable, ne soit pas aussi étroitte que S. Thomas l'a pensé. Du moins ne sauroit-on nier, qu'il ne soit de la bien séance de consacrer les prémices de nôtre raison à celui qui est la raison primitive & essentielle, & que l'homme se voyant hors de l'enfance, le premier usage qu'il fait de sa volonté affranchie, ne deût être pour reconnoître son Liberateur. Quelle tâche auroit-ce été dans Marie, si étant éclairée comme elle l'étoit, & se voiant favorisée au point que nous l'avons dit, elle avoit differé de donner des marques de sa gratitude? De-plus elle étoit portée à faire cette offrande par une infinité de

graces actuelles, & tous les Docteurs asseurent, qu'elle n'en eut jamais que d'efficaces. Enfin, si elle vît Dieu en ce moment, il ne fut pas même en son pouvoir de ne l'aimer pas, elle y fut comme forcée par la même nécessité qui emporte si heureusement & si doucement tous les esprits des Bien-heureux.

Ouy, Messieurs, Marie s'est consacrée à Dieu dés le premier instant de sa vie, le premier mouvement de son cœur a été pour celui qui l'avoit formée, sa reconnoissance à suivi de si prés les graces qu'elle avoit receuës, qu'au même moment, qu'elle a été comblée de bien-faits, elle a été remplie d'amour pour son bien-faiteur. Mais de quel amour, Dieu du Ciel! Et qui pourroit jamais en bien exprimer l'ardeur; Il suffit de dire avec le Bien-heureux Saint Vincent Ferrier, que dans sa premiére sanctification, elle receut la grace avec plus de plenitude que tous les Saints, & tous les Anges ensemble. *Virgo fuit sanctificata in utero super omnes Sanctos, & omnes Angelos.* Et que cét acte d'amour, par lequel elle se devoüa dabord à son Dieu, fut fait selon l'étenduë de cette grace; qui en étoit le principe. C'est à dire, Chrêtiens Auditeurs, que les plus-grans amis de Dieu ont fort peu aimé en comparaison de ce que fit Nôtre Dame, au moment qu'elle fut conceuë, c'est à dire, que quand tous les Seraphins, ces esprits tout de feu, ces flammes intellectuelles, s'il m'est permis de les appeller ainsi, assembleroient toutes leurs ardeurs, il s'en faudroit encore beaucoup, qu'elles n'égalassent celles que Marie ressentit en ce moment. Voila qui est admirable; voici pour-

tant quelque choſe de plus-merveilleux, à mon ſens, que tout cela. Marie au premier moment de ſa Conception a fait un acte d'amour de Dieu, le plus-parfait que nulle créature ait jamais produit; mais elle l'a renouvellé cét acte d'amour, elle l'a même perfectionné à châque moment de ſa vie, ſans que ni le travail du jour, ni le repos de la nuit l'ait jamais interrompu. C'eſt le ſentiment du grand Saint Ambroiſe au livre des Vierges, où il attribuë à nôtre Dame ces paroles du ſacré Cantique, Mon cœur veille tandis-que je dors. *Ego dormio, & cor meum vigilat.* Saint Bernardin de Sienne aſſeure la même-choſe, & dit que ſon ame étoit brûlée ſans interruption par les ardeurs de la charité, c'eſt dans le ſecond Tome de ſes œuvres Sermon cinquante-uniéme. *Mens Virginis, in ardore dilectionis continuo tenebatur.*

Nous admirons avec ſujet ces grans navires, qu'on a ſi ſouvent appellez des villes flottantes, lors-que pouſſez par un bon vent malgré leur extrême peſanteur, ils ſe détachent de nos ports & cinglent en haute mer, avec une vîteſſe, qui ſemble égaler celle des oiſeaux les plus legers. Quel ſeroit nôtre étonnement, ſi ces mêmes vaiſſeaux ne s'arrêtoient jamais dans leur courſe, ſi bien loin de ſe rallentir durant le calme, les écueils-même, & les bancs de ſable s'oppoſoient en vain au rapide mouvement, qui les emporte? Mais combien de fois les voit-on s'arrêter, s'écarter, reculer même & retourner ſur leur route, au moindre vent qui ſouffle, ou qui ceſſe de ſouffler? Ne dit-on pas même que je ne ſai quel petit poiſſon peut les rendre immobiles au milieu des flots? Il n'eſt pas

de

de même de Marie, rien ne peut la retarder dans la carriére, qu'elle commence aujourd'hui, elle fera sans cesse de nouveaux progrez, elle ne perdra pas un moment de tems, que son corps soit vigoureux, ou qu'il soit foible; que ses sens soient libres, ou liez par le sommeil, que la consolation inonde son ame, ou qu'elle soit noiée dans la tristesse, elle ne cessera jamais d'aller à Dieu de toutes les forces de son ame, elle renouvellera à châque instant, & avec une ardeur toûjours nouvelle le sacrifice qu'elle vient de lui présenter.

Revenons à nous, Chrétiens Auditeurs, & comparons nous encore une-fois avec la Reine des Saints. Nous avons vû dans la premiere partie que nous recevions tard la grace qu'elle avoit euë au premier moment, & qu'aprés l'avoir enfin reçûë, bien loin de la conserver comme elle jusqu'à la mort, nous la perdions presqu'aussi-tôt. Je trouve encore ici une pareille opposition. Marie n'a point perdu de tems, elle a d'abor fait profiter cette grace, & ensuite elle ne l'a jamais laissé oisive, au lieu que nous ne la faisons valoir que bien tard, & encore nous relâchons nous bientôt de cét exercice. Faites-y réflexion. Aprés avoir receû le baptême à nôtre naissance, nous sommes plusieurs années dans un état, où l'on peut dire que nous ne differons des bêtes que par l'esperance que nous avons à devenir hommes; Lors-que nous sortons de l'enfance, nos premiéres affections sont toutes pour les jeux, pour les plaisirs, pour la bagatelle. A ces amusemens succedent de plus-grandes passions, qui nous occupent dans la fleur de l'âge, qui nous emportent toute la jeunesse, &

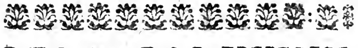
bien souvent même l'âge qui suit. Que si Dieu nous regarde enfin en pitié, s'il nous fait entendre sa voix combien perdons nous de momens, d'heures, d'années, à resister, à deliberer, à combattre? Le Demon cesse-t-il de nous attaquer à forces ouvertes? il gagne encore beaucoup de tems par ses artifices, nous sommes long-tems les joüets & les duppes de l'amour propre; cette idole attire à soi la plû-part de l'encens & des sacrifices, que nous pensons offrir au vrai Dieu. Nous croions haïr le monde pour l'amour de JESUS-CHRIST, & ce n'est peut-être que le dépit, que nous avons de n'y être pas considerez, qui nous inspire cette haîne. Nôtre humilité n'est bien souvent, qu'un rafinement de l'orgueil, qui veut se distinguer tan-tôt en s'élevant, & tan-tôt en s'abbaissant. Ce zele qui fait tant de bruit, est quelque-fois l'effet d'un naturel inquiet & remuant, c'est une humeur chagrine, & impatiente, qui cherche à s'évaporer. Combien se passe-t'il dé tems avant qu'on se soit connû qu'on se soit détrompé soi même, avant-que d'avoir bien purgé le cœur, bien reglé tous ses mouvemens, bien rectifié tous ses desirs, avant-que JESUS CHRIST y vive, avant-qu'il y regne tout seul? Je ne parle point de nos dégouts, de nos legeretez, de nos inconstances; journalieres, lors même que nous-nous sommes retirez du mal. C'est beaucoup si dans toute une journée, c'est-à-dire, en vingt-quatre heures de tems, il y a pour Dieu une heure entiere; & de cette heure helas! combien est-ce que les égaremens de nôtre esprit, les pensées inutiles & extravagantes nous en dérobent?

Mon Dieu, que nous ſommes mal-heureux d'emploier à faire quelque autre choſe, d'emploier à ne rien faire, un tems, que nous pourrions emploier à vous aimer! Mais que nous ſommes ingrats de le conſumer à aimer des créatures, & ſouvent même à vous haïr, ô mon Dieu! J'entens le pauvre Auguſtin, qui déplore ſans ceſſe tout le tems qu'il ne vous a pas aimé, qui ne peut ſe conſoler d'avoir commencé trop tard. *Sero te amavi, bonitas antiqua & nova, ſerò te amavi.* Quels doivent donc être mes gemiſſemens, & mes larmes? Grand Saint vous aviez commencé trop tard, mais je n'ai pas même commencé. Quand ſera-ce donc, Chrêtiens Auditeurs, que nous commencerons tout-de-bon à aimer Dieu? Que nous commencerons, pour ne plus revenir à l'amour des créatures? Mon Dieu, ſi ce pouvoit être aujourd'hui!

Je ſoûaitterois qu'au ſortir de cette Prédication vous vouluſſiez bien prendre une demi-heure de tems, pour repaſſer dans vôtre eſprit cette penſée qui a converti S. Ignace, & par laquelle S. Ignace en a converti tant d'autres: Je ne ſuis au monde, que pour aimer, que pour ſervir Dieu: Le Créateur, qui a formé mon corps, & mon ame, ne les a formez que dans cette veûë, il attend cela de moi, il n'attend que cela de moi; c'eſt pour cela ſeul, & non pour toute autre choſe, qu'il m'a donné de l'eſprit, de la memoire, des yeux, des oreilles, des forces, du bien, de l'honneur. N'ai-je rien fait juſqu'à cette heure, que pour cette fin? Que dis-je, hélas! ai-je du-moins fait quelque choſe pour cette fin? N'ai-je point eu d'autre deſir, d'autre penſée, que d'aimer Dieu? Mais ai-je

seulement pensé à le faire ? Que fais-je donc sur la terre,& parmi les créatures, si je ne fais pas l'unique chose, pour laquelle Dieu m'a créé ? Quel monstre est-ce que je suis dans l'univers, de n'avoir pas un mouvement,qui tende à ma fin,à mon centre, à mon bon-heur ? Quelle seroit ma confusion, s'il me falloit aller rendre compte de ma vie avant-que d'avoir jamais bien songé à ce pourquoi je suis dans la vie? Tâchez de bien pénetrer cette verité.

Et vous Vierge Immaculée, Vierge Sainte,obtenez-nous pour l'avenir la grace de nous regler tous sur une pensée si solide. Nous croyons fermement, & nous publions avec plaisir, que Dieu vous a possedée dés le commencement, nous croïons qu'il prit possession de vôtre ame par une grace surabondante, & que sur l'heure, vous le confirmâtes dans cette possession par une trés ardente charité: Nous croïons que non-seulement vôtre Conception, mais encore toute vôtre vie, a été sans tache, que vous avez aimé Dieu dés le premier moment,que vous l'avez aimé sans nulle interruption jusqu'au dernier moment. Faites en sorte,Vierge Sainte,par cette confiance que nous avons tous en vôtre bonté, que nous rentrions au plû-tôt dans les bonnes grace de vôtre Fils, pour ne les perdre jamais plus.Que nous commencions dés aujourd'hui à l'aimer, pour continuer jusqu'à la mort, & au de là même de la mort,durant toute l'éternité, *Ainsi soit-il.*



SERMON XXVIII.

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIRGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundùm legem Moysi, tulerunt eum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le tems de la Purification de MARIE *étant accompli selon la loi de Moïse, on porta* JESUS *à Ierusalem, pour le presenter au Seigneur.* S. Luc. chap. 2.

La Sainte Vierge fait en ce jour un double sacrifice à Dieu, elle lui sacrifie ce qu'une mére a de plus cher, qui est son Fils bien-aimé, & ce qu'une Vierge a de plus précieux, qui est l'honneur de sa Virginité.

IL y-avoit déja long-tems que Dieu avoit déclaré aux Juifs, qu'il ne prenoit pas trop de plaisir à voir ses autels soüillez du sang des

animaux, & noircis de la fumée des parfums. Il leur avoit déja fait entendre plusieurs-fois qu'il se tenoit plus honoré de leurs loüanges, & de leurs priéres, que de leurs offrandes les plus-magniques. *Nunquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo? Immola Deo sacrificium laudis, & redde Altissimo vota tua.* Il avoit même témoigné que ce sacrifice des levres, c'est ainsi qu'il appelle la priére, ne pouvoit lui plaire tout seul, qu'il vouloit que le cœur y eût quelque part, sans quoi il ne daigneroit pas même les écouter. Tous ces avis avoient été donnez en vain, ce peuple grossier n'en avoit jamais bien penetré le sens; s'il égorgeoit des taureaux, il n'emploioit que les mains à cette action de religion, s'il prioit, ce n'étoit que la bouche, qui prioit. *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longè est à me.* Mais enfin Marie entre dans le temple, & le Seigneur du temple sera honoré, comme il le soûaitte: Elle y va adorer en esprit &, en verité celui qui n'est qu'esprit, & qui est la verité-même. Tout est interieur, tout est caché dans son sacrifice; c'est dans le fond de son ame, qu'il s'accomplit, c'est dans son propre cœur que la victime doit être immolée, & la victime n'est autre que ce même cœur.

Mon Dieu, que ne sommes-nous assez clairvoians pour pénetrer dans ce cœur, & pour y decouvrir tout ce que vous y découvrez vous même Nous voions bien cette Vierge au pié de l'autel, dans la posture du monde la plus-modeste, & la plus-humble, qui presente son Fils au Prêtre, & qui semble avouër une impureté, dont elle n'a jamais été soüillée: Mais qu'il y auroit de plaisir,

& que ce plaisir nous seroit utile, à voir tout le détail d'une action si héroïque, à démeler tous les mouvemens de cette grande ame; & à être témoin des généreux efforts; par lesquels elle s'éleve au dessus de la nature, & au dessus d'elle-même; Vierge Sainte ne nous enviez pas, s'il vous plaît, un spectacle si édifiant, donnez-nous la connoissance de ce mistére, aujourd'hui que vous pouvez nous le reveler; sans que vôtre humilité en souffre. C'est pour obtenir cette grace que nous nous jettons à vos piés, & que nous vous disons avec l'Ange. *Ave Maria.*

Immoler son cœur à Dieu, c'est lui sacrifier ce qu'on aime davantage; c'est comme égorger en présence du Seigneur les passions dont ce cœur est plus-fortement occupé. Cela supposé il n'est pas difficile de trouver les victimes, que Marie a deû préparer pour son sacrifice; Elle êtoit Mere, Chrêtiens Auditeurs, & elle êtoit Vierge; il n'en faut pas dire davantage, pour faire comprend re que la tendresse & la pudeur partageoient tous ses sentimens; & en effet je trouve que ce sont ces deux passions qu'elle combat, & qu'elle surmonte dans le double mistére, que nous solemnisons aujourd'hui.

Vous savez, Messieurs, que l'Eglise celebre en ce même jour & la Présentation du Fils, & la Purification de la Mere. Marie s'étant aquittée en ce même-tems de deux obligations imposées à toutes les femmes par deux differentes loix, l'une d'offrir à Dieu leurs aînez quarante jours aprés leur naissance; l'autre de se purifier elles-mémes des souilleures de l'enfantement par l'offrande d'un agneau, ou si elles étoient pauvres de deux tourtes

relles,ou de deux pigeons. Or je dis que dans le premier de ces deux Mistéres , Marie fait un sacrifice de son amour Maternel;puis qu'elle y devouë son Fils unique à la mort,& que dans le second elle fait un sacrifice de sa pudeur Virginale, puisque sa réputation est comme immolée à des soupçons indignes d'elle ; qu'elle y renonce à la gloire, qui accompagne la virginité devant les hommes. Oui , Messieurs , Marie la plus-heureuse des meres , & la plus pure des Vierges , va aujourd'hui au temple de Jerusalem , pour y présenter Jesus à son Pere , & pour s'y purifier ellemême,c'est-à-dire , pour y faire un entier sacrifice de son grand cœur. Car par la Présentation elle sacrifie ce qu'une mere a de plus cher,qui est son Fils bien-aimé,ce sera le premier point : & par la Purification , elle immole ce qu'une Vierge a de plus-précieux , qui est l'honneur de la virginité, c'est le second Poinct : Voila tout le plan de ce discours.

Quoi-qu'il ne pût rien arriver de plus glorieux à la sainte Vierge, que le choix que Dieu fit d'elle , pour être la Mere du Rédempteur , j'ose dire qu'entre toutes les autres femmes , il ne s'en seroit peut-être pas trouvé une seule , qui eût bien voulu accepter ce même honneur aux conditions qu'il fut offert à Marie. Car quelle est la mere, Chrétiens Auditeurs , quelque envie qu'elle ait d'avoir un Fils,qui ne perdît bien-tôt cette envie, si elle prévoioit infailliblement que ce Fils deût finir ses jours par un supplice infame & cruel ? N'est-il pas vrai qu'il n'en est aucune, qui ne préferât une sterilité eternelle à une fecondité , qui

lui devroit causer une si grande douleur ? Toutefois Marie a accepté cette offre pour obeïr a la volonté de Dieu, & pour avancer la Rédemption des hommes. Je dis bien davantage non-seulement elle a consenti d'être la Mere d'un enfant, qui devoit mourir en Croix; mais elle a même consenti à sa mort, elle l'a dévoûé elle-même à cette infamie, & ce fut au jour de la Présentation, qu'elle commença ce grand sacrifice.

Pour vous faire comprendre cette verité, je dois supposer d'abor ce que S. Jerôme, & plusieurs autres Peres nous enseignent, que comme le cœur de Marie brûloit d'un amour plus ardent, que celui des Seraphins, son esprit étoit éclairé de lumiéres beaucoup plus-grandes que celles de tous les Prophetes, & qu'ainsi elle ne pouvoit pas ignorer ce que tant de personnes avoient prédit du Sauveur du monde, ce que le Saint vieillard Simeon avoit prévû de la mort de cét enfant : en un mot ce que le nom de Jesus, qu'elle lui avoit imposé elle-même ne lui faisoit que trop entendre du dessein qui l'avoit attiré parmi les hommes. Non-seulement elle savoit en général qu'il devoit donner sa vie pour nôtre Rédemption, mais elle voioit encore, comme l'asseûre l'Abbé Rupert, jusqu'au détail des douleurs dont sa mort devoit être accompagnée ; les calomnies, les outrages, les cruelles derisions, les foûëts, les cloux, les épines, rien ne lui étoit inconnu : toutes ces choses se représentoient sans cesse à son esprit en des images trés-vives & trés distinctes, de sorte que bien loin d'ignorer l'histoire de la Passion de Jesus, elle ne pouvoit l'oublier même pour un tems. Que ces

lumieres furent fatales au repos de vôtre vie, mon adorable Maîtresse! Que le Ciel vous auroit épargné de larmes, s'il vous eust donné moins de connoissance! Qu'un peu d'obscurité répanduë sur ce funeste avenir, vous eust fait passer de beaux jours en la compagnie d'un Fils si aimable & si tendrement aimé!

Je suppose de plus que Marie pouvoit prévenir tous les maux qu'elle prévoioit, elle pouvoit sauver à Jesus la vie qu'elle lui avoit donnée. Tous les Peres asseûrent que c'est de plein gré qu'elle l'a offert; c'est pour cette raison qu'ils lui donnent le nom glorieux de Reparatrice du genre humain: c'est pour cela qu'ils lui appliquent ces belles paroles, dont Saint Paul s'étoit servi pour exprimer l'excés de l'amour de Dieu envers les hommes: *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret*: *sic Maria*, dit S. Bonaventure, *dilexit mundum un Filium suum unigenitum daret*. Marie a aimé les hommes au point de donner son Fils unique pour les racheter.

En effet, si la qualité de mere donne un droit si particulier sur les enfans, comme l'enseigne S. Thomas, il est tout visible que Jesus n'étant d'ailleurs coupable de rien, il ne pouvoit être destiné à la mort, ne pouvoit être chosi pour être la victime publique sans le consentement de la Sainte Vierge. Elle seule en pouvoit disposer comme d'une chose qui lui appartenoit par le droit de la naissance. La justice de Dieu ne pouvoit être appaisée que par un sacrifice entierement volontaire. Or comment celui-ci l'auroit-il été, si le sang de la mére, qui couloit dans les veines du fils y eust

été versé malgré elle ? Outre qu'il n'est nullement probable, que le Pere Eternel qui avoit attendu le consentement de Marie pour lui donner ce cher fils, eust voulu le lui enlever de force.

Mais si ce sacrifice demandoit le consentement de Marie, quels combats ne lui a-t il pas fallu soûtenir avant que de le donner ? Combien de fois son propre cœur s'est-il élevé contre la resolution héroïque qu'il avoit formée ? Combien de resistances s'est-elle opposé elle-méme à elle-même. Je ne prétens pas reduire au tems de la Présentation toutes les peines interieures qu'elle a souffertes pour ce sujet, Je sai que son martire a commencé avant ce jour, & qu'il ne finira pas avec cette cérémonie. Les lumieres qui lui découvrent l'avenir, ne pouvant s'eteindre, elles entretiendront long-tems la douleur qu'elles lui causent. *Longum*, dit l'Abbé Rupert, *in cogitationibus præscia futuræ passionis filii sui pertulit martyrium.* Mais je dis, suivant la pensée des Peres, que ce fut en ce jour qu'elle fut obligée de se déclarer, & de ratifier, pour ainsi dire, la condemnation de son fils en le présentant au Pere Eternel. Et comme la veûë de la mort ne fit jamais tant d'impression sur l'ame de Jesus, que dans le jardin des olives, quoiqu'il l'eust préveuë dés le premier moment de sa vie; parce que ce fut dans ce jardin, qu'il lui fallut donner un consentement plus exprés à tout ce que son Pere avoit ordonné: *Non mea voluntas, sed tua fiat.* Aussi devons-nous dire, que Marie ne fut jamais touchée si vivement des douleurs de son fils, que dans le temple de Jerusalem, parce que ce fut dans ce temple qu'elle fut obligée de l'abandon-

ner solemnellement à la justice de Dieu, & de consentir à tout ce qu'il endura depuis de la cruauté des hommes. C'est pour cela que je dis, que dés-lors elle souffrit en son ame un combat pareil à cette mortelle agonie, qui fut comme le prelude de la passion de nôtre Sauveur, parce-que le zele dont elle brûloit pour nôtre salut, se rencontrant dans son cœur avec cette tendresse extrême qu'elle avoit pour son enfant; & ces deux passions faisant leurs derniers efforts pour s'entresurmonter, pour s'entredétruire, elle se sentit si cruellement déchirée par des mouvemens si contraires, que je ne doute point que sa douleur ne surpassât de beaucoup en cette occasion, toutes celles qu'on lui avoit épargnées à l'enfantement.

Car si ce cœur emporté par l'instinct, & comme par la pente de la nature vient à se déclarer pour le fils, la charité dont il est rempli condamne cét amour, comme une foiblesse; elle lui reproche sa dureté envers tant de millions d'hommes, qu'elle lui représente tout prêts à tomber dans les abîmes. Que si touchée des mal-heurs, qui nous menacent elle dévoüe Jesus à la mort, l'amour maternel alarmé d'une résolution si inhumaine, s'y oppose tout entier, il s'arme pour fléchir Marie, de l'innocence de ce cher fils, de sa beauté, de ses larmes, il s'arme même de sa foiblesse; il le présente à ses yeux déja tout meurtri & tout sanglant, ses mains percées de cloux, sa tête toute herissée d'épines, tout son corps déchiré de coups de fouëts: Elle le void déja expirant dans les douleurs & dans l'infamie. Et ce spectacle est d'autant plus capable de l'attendrir, que son esprit lui représen-

tant les tourmens d'un homme de trente-trois ans elle les applique dés-lors sur un enfant de quarante jours, ainsi elle void de gros cloux en ces petites mains, cette petite tête accablée sous un fardeau d'épines, un petit corps sous une grande croix, un enfant qui ne fait que de commencer à vivre, & qui s'en va déja mourir. Arrête, s'écrie cét amour; Mere impitoyable, & ne me viens pas arracher aprés quarante jours un bien qu'on à desiré quarante siécles ! N étoit-ce donc que pour avoir son sang que tu lui donnois du laît ? Que ne l'as-tu laissé couler ce sang, lors-que le couteau lui avoit ouvert un passage par la plaïe de la Circoncision ? Les soins que tu pris alors pour lui conserver la vie, ne tendoient-ils qu'à le réserver à une plus-cruelle mort ? O Mere la plus-heureuse ; mais la plus-insensible des Meres ! Tant d'innocence, tant de charmes n'amollissent point ta dureté ? Il mourra donc cét aimable enfant & ce sera Marie elle-même qui le livrera aux supplices de la mort.

Messieurs, il faudroit pouvoir comprendre quelle étoit la violence de cét amour, qui s'exprimoit ainsi au fond de son cœur pour concevoir quelle atteinte il étoit capable de donner au dessein qu'elle méditoit en nôtre faveur: Iugez-en, s'il vous plaît, par l'amour des autres meres. Quoique souvent il deust être refroidi ou par la laideur de leurs enfans, ou par leur ingratitude, ou par leur naturel violét & indocile, quoi-qu'elles soient obligées de partager leur affection à plusieurs enfans & qu'elles s'aiment quelque-fois elles-mêmes plus que tout le reste du monde ; cette passion néanmoins est si forte qu'elle leur ferme les yeux, non-

ſeulement à tous les défauts de ces enfans, mais encore à toutes ſortes de perils, lors-qu'il s'agit de les conſerver. Elle les porte à des actions ſi hardies,& qui ont ſi peu de rapport avec la timidité & la foibleſſe ordinaire de leur ſexe,qu'on diroit qu'elles s'en dépoüillent pour un tems, pour ſe transformer non-ſeulement en hommes, mais en lions.Et ſi dans ces rencontres nous les voïons ſortir des bornes de la raiſon,ou s'emporter contre les loix de la bien-ſéance, nous croïons excuſer aſſez leurs emportemens, en les attribuant à leur amour, & diſant qu'elles ſont méres.

Cependant il eſt certain, que ce n'eſt qu'une petite partie du cœur qui aime en elles. Il s'en faut beaucoup qu'elles ne ſoient toutes occupées de l'amour de leurs enfans,outre les empreſſemens qu'elles ont pour leurs maris,outre ce qu'elles réſervent pour les confidentes & pour les amies, il reſte encore aſſez de place en ce cœur pour cent autres paſſions moins reglées, de ſorte qu'au même-tems qu'il eſt enflammé d'amour,il eſt ſouvent enflé par l'orgueil, troublé par l'ambition, agité par la colere,poſſedé par l'avarice, & déchiré par la jalouſie. Que ſi neanmoins cette foule de paſſions, cette multitude confuſe de mouvemens déreglez, ne peuvent étouffer la nature, ni l'empêcher d'éclater aux moindres occaſions, d'une maniere ſi violente : Quelle force ne doit pas avoir cette même nature dans le cœur de la Ste Vierge, lequel eſt ſi pur & ſi libre de toute autre paſſion ? Quel doit être l'amour de cette mere pour ſon fils, de cette mere, dis-je, qui n'a que du mépris pour tout le reſte des créatures,qui ne poſſede

rien, qui ne desire rien, qui ne craint rien; dont l'ame est parfaitement purgée de tout amour propre, de tout attachement, de tout interest: en-un-mot qui a le cœur du monde le plus-tendre, & qui n'a de tendresse, que pour son Fils? Mais quelle doit être sa tendresse pour ce Fils qui est unique, & qu'une beauté si parfaite, un âge encore tendre, une sagesse déja consommée conspirent à rendre le plus-aimable des hommes? Pour ce Fils qui est en meme-tems son Pere, son Epoux, son ami, son Bien-faiteur? Elle n'est point obligée de donner des bornes à sa passion, par la crainte que devroit avoir une autre mere de la porter dans l'excés, & de se faire une idole de son enfant, puisque son enfant est veritablement son Dieu. S'il a des qualitez & naturelles & surnaturelles qui enflamment l'amour de Marie, il en a de divines qui l'autorisent; Et si la nature & la grace, l'inclination & le devoir, Dieu & l'homme, le Ciel & la terre s'accordent ainsi à augmenter & à fortifier cette passion, qui pourra jamais en bien comprendre toute la force?

Voila, Chrêtiens Auditeurs, voila l'ennemi dont Marie avoit aujourd'hui à se défendre. Voila quel est l'amour qui s'opposoit à son zéle. Voila quelle étoit la victime qu'il lui falloit immoler pour nous sauver? *Nunquid poterit oblivisci mater filii uteri sui?* Une mere pourra-t-elle bien oublier son fils, & une telle mere un tel fils, & l'oublier jusqu'à le dévoüer à la mort; & à la plus cruelle, à la plus honteuse de toutes les morts? quand nous qui sommes si durs, & qui de plus avions tant de sujet de desirer la Rédemption; quand, dis-je,

nous aurions été les maître de la vie de Jesus, nous n'aurions jamais pû nous resoudre à la lui ôter. Sa beauté, ses larmes, la douceur & l'innocence de ses regars; cette majesté toute aimable qui éclattoit déja sur son front : en-un mot sa qualité de Fils deDieu nous auroit inspiré tant de respect, & tant d'amour que nous n'aurions jamais eû le courage de le sacrifier à nos interêts, la seule veûë des supplices qu'il devoit souffrir pour nous rachetter, nous auroit fait oublier ceux que nous avions à craindre pour nous-mémes. Et en cela, Messieurs, nous n'aurions fait pour Jesus, pour le plus aimable des hommes, pour le Fils de Dieu & de Marie, que ce que fit la fille de Pharaon pour le salut du petit Moyse: Cette Princesse aïant trouvé Moyse exposé sur le Nil dans un petit panier de jonc, elle fut si touchée de sa beauté & de sa misere, qu'elle le sauva du peril où il étoit, elle prit soin de son éducation, malgré les ordres de son Pere, qui vouloit qu'on le fist mourir, malgré l'avis des plus éclairez d'entre les Egyptiens, lesquels, comme l'asseûre Josephe, jugeoient tous que sa mort étoit de la derniere conséquence pour l'Egypte, & sur tout pour la famille Royale. Elle aima-mieux s'exposer elle-même avec tout l'état, aux mal-heurs dont elle étoit menacée, que de les détourner par une précaution si barbare.

Quelle est donc vôtre force & vôtre courage, Divine Marie, d'offrir aujourd'hui vôtre Fils unique à une cruelle mort ? De consentir qu'il soit cloüé à une croix, de prendre une résolution, dont les meres les plus moderées; dont les femmes mêmes les plus indifferentes, dont les plus dures, & les

les plus-intereſſées auroient horreur ? Quoi cette nature ſi forte, & ſi opiniâtre dans ſes ſentimens, ces revoltes de vôtre cœur:ces aſſauts de l'amour maternel, ſi violens & ſi ſouvent reïterez, ne peuvent vous ébranler le moins du monde ? Non, Meſſieurs, rien n'eſt capable de l'arrêter, elle va ſans héſiter où elle ſent que Dieu l'appelle, & où elle ſait qu'elle peut-être utile à nôtre ſalut, ſans plus écouter ces ſecrettes contradictiōs, ſans avoir égar à tous les obſtacles que la nature ou la raiſon humaine peuvent oppoſer à ſon zele & à ſon obéïſſance. Elle marche du côté de Jeruſalem, elle s'avance vers le lieu du ſacrifice, portant ſa victime entre ſes bras, & nous aïant tous dans l'eſprit & dans le cœur. Elle arrive enfin en cette grande ville, elle ſe rend au temple, où elle eſt attenduë & des Anges & des hommes ; & là malgré la ſecrette horreur dont elle eſt ſaiſie en entrant, malgré les émotions qu'elle ſent à meſure qu'elle approche de l'Autel, & qui remuent toutes ſes entrailles, malgré les images affreuſes & ſanglantes de croix, de mort, de ſupplice, d'infamie, qui ſe préſentent alors en foule à ſon eſprit, avec une magnanimité & une conſtance qui étonne le Ciel & la terre, elle prononce contre ſon propre fils un arrêt irrevocable qui le condanne à ſouffrir tout ce qu'il faudra qu'il ſouffre pour nous ſauver. *Pater* dit-elle alors du plus-profond de ſon ame, *non mea voluntas, ſed tua fiat.* Pere Eternel, voici enfin cette victime innocente, que vous attendez depuis tant de ſiécles, je ne m'oppoſe point au ſacrifice, au contraire, je le commence dés cette heure en vous ſacrifiant mon amour & toutes mes repugnan-

ces: *Fiat, fiat voluntas tua.* Oüi, que l'on détruiſe ce que j'ai formé puis-qu'il le faut, pour réformer ce que le peché a détruit; je conſens que l'on défigure mon image dans mon Fils, puis-que c'eſt avec ſon ſang qu'on doit retracer la vôtre. O mon Dieu, j'exécuterai moi-même cét arrêt, ſi vous l'ordonnez de la ſorte, & ſi l'on ne peut achever autrement l'œuvre de la Rédemptiou! O zele! ô charité ſans bornes & ſans exemple! ô amour vraiment exceſſif! ô force! ô courage! ô victoire digne de l'admiration & des Anges & des hommes!

Au reſte, Meſſieurs, ce n'eſt point ici un jeu de téatre, ce ſont les veritables ſentimens de Marie: C'eſt une verité, qu'elle a conſenti à la mort de ſon Fils, qu'elle a cedé le droit qu'elle avoit ſur ſa perſonne & ſur ſa vie, elle a bien voulu qu'il ſouffriſt ce qu'il a ſouffert; & ſi quelcun doute de ce que je dis, il n'a qu'à conſiderer de quelle maniére elle ſe comporta dans le tems même qu'il ſouffroit. Si elle n'avoit pas été toute reſoluë à voir crucifier Jesus Christ; ſi elle ne l'y avoit pas comme condamné elle-même depuis long-tems, ſeroit-elle demeurée dans la retraitte & dans le ſilence, lors-qu'on l'accuſoit devant les Juges, & qu'on l'accabloit de calomnies? Quelque viſible que fût l'innocence de Jeſus; quoi-que ſes accuſateurs lui ſuppoſaſſent des crimes dont ils ne pouvoient produire nulle preuve; Quoi-que Pilate ſe fût apperçeû de la verité, qu'il ſe fut déclaré pour l'innocent, qu'il parût tout diſpoſé à le renvoïer ſur la premiere ſupplication qu'on lui en auroit faite, Marie ne voulut point ſe prévaloir d'une diſpo-

fition fi avantageufe, elle ne fit nulle démarche : elle ne fe préfenta point au Prétoire pour prendre la défenfe de fon Fils unique, on ne l'entendit point parler en faveur de JESUS-CHRIST, avec cette éloquence qui eft fi naturelle à toutes les femmes paffionnées. Elle n'invita point les Apôtres à rendre témoignage de l'innocence de leur bon maître; Elle ne fit point reffouvenir le peuple des miracles qu'il avoit veûs; Il ne fallut point la retenir pour l'empêcher d'aller reprocher aux Prêtres leur cruelle jaloufie, ni au Gouverneur fa complaifance lâche & brutale; Elle n'effaia point de le toucher par des larmes, elle n'appella point de fa Sentence, elle ne s'en plaignit point, elle ne prit point le Ciel & la terre à témoin de l'injuftice qu'il commettoit. Je vous demande, Meffieurs, fi l'on a jamais veû un femblable procedé, une auffi grande moderation dans une veritable mere, à moins qu'elle n'ait été d'intelligence avec les ennemis de fon Fils, qu'elle n'ait été comme complice de fon mal-heur?

Mais parce-qu'on auroit pû croire que c'étoit ou l'excés de fa douleur, ou la crainte de l'infamie qui l'empêchoit d'éclatter, & qui la retenoit dans fa folitude, lors que l'arrêt eût été donné, lors-qu'il n'y eût plus d'efperance de pouvoir fauver Jefus, elle fortit pour l'accompagner au Calvaire, & pour être témoin de fa mort. Elle ne fe contenta pas de le fuivre de loin, comme les autres femmes qui étoient inconfolables, elle monta jufqu'au lieu du fupplice, elle le vit cloûër à la croix, elle le vit élever entre les voleurs avec une conftance qu'on ne fauroit affez admirer, elle

ne troubla point par ses cris cette sanglante exécution, elle consentit à tout par son silence, elle eût la force de se tenir de bout jusqu'à ce que le sacrifice fût entiérement consommé, pour faire voir qu'elle étoit comme le Prêtre qui l'offroit volontairement au Pére Eternel. *Stabat autem juxta crucem Jesus mater ejus.* Le dévot Gerson dit qu'elle l'offroit même avec plaisir,& que la joie de son ame en cette rencontre fût plus forte que la tristesse dont son cœur fut pénetré. *Dans illum utique cum gaudio,& exultatione, qua magnam carnis angustiam superabat.*

D'où peut donc venir un si grand courage à une Mere si tendre, & dans la perte du plus-aimable de tous les Fils, c'est que Marie s'étoit préparée depuis long-tems à cette perte, elle s'y étoit résoluë dés le jour de sa Purification, & depuis ce jour-là toute sa vie n'avoit été qu'un exercice continuel de soûmission à la volonté de Dieu, qu'une meditation des souffrances de son cher enfant, à peine laissoit-elle passer un moment sans accepter dans son ame la douleur aiguë dont Simeon lui avoit prédit qu'elle devoit être percée,& sans renouveller le consentement qu'elle avoit donné pour toutes les circonstances les plus-cruelles de la Passion.

La belle leçon pour nous,Chrêtiens Auditeurs, si nous voulions bien en profiter!N'est-ce pas une chose bien pitoiable de voir le trouble & la desolation de la plû-part des femmes Chrêtiennes à la mort de leurs enfans ou de leur maris, & de la plû part des enfans à la perte de leurs peres ou de leurs meres?Ne diroit-on pas bien souvent que ce

ſont des paiens qui en pleurent, d'autres des infidelles qui ne croient pas qu'il y ait une autre vie aprés celle-ci, ni que dans le Ciel il y ait un ſouverain maître, au bon plaiſir duquel toute volonté creée ſe doit ſoumettre? Ne diroit-on pas que juſqu'alors ils avoient ignoré que nos corps étoient corruptibles, que l'ame n'a pas été faite pour être éternellement enfermée dans cette maiſon de boüe, & qu'il n'eſt point de liaiſon ſi étroitte qui ne doive être rompuë par la mort ; Si comme nous pouvons mourir tous les jours, nous tâchions d'offrir tous les jours à Dieu avec une veritable reſignation, & nos vies & celles de tous ceux que nous aimons davantage, ſi nous prévenions ces triſtes revers, ſi nous forcions nôtre cœur d'y conſentir par avance, ſi nous l'y accoûtumions, pour ainſi dire, en penſant ſouvent qu'ils nous doivent enfin arriver, en acceptant dés-ici tout ce qu'il plaira au Seigneur d'ordonner à cet égar, en deſavoûant tous les ſentimens naturels qui pourront s'élever alors contre les ordres de la providence : En un mot faiſant comme un ſacrifice volontaire & continuel de tout ce que la mort nous peut enlever. En premier lieu, de quel merite ne ſeroit pas devant Dieu un exercice ſi Chrêtien ? Quel comble de graces ne nous attireroit pas la prattique d'une ſi grande ſoûmiſſion ? Mais en ſecond lieu, lors qu'il plairoit à nôtre Seigneur appeller à lui les perſonnes qui nous ſont chéres, on ne nous verroit pas recevoir ces afflictions avec ſi peu de conſtance: on ne nous verroit pas éclatter en des plaintes ſcandaleuſes, indignes d'une ame qui a la Foi, d'une ame qui demande tous les jours que la vo-

lonté de Dieu soit faite ; & qui peut retrouver en JESUS-CHRIST un si bon pére, un frére si tendre, un époux si aimable qui peut retrouver en lui toutes choses. On ne nous verroit pas dans ces rencontres manquer aux devoirs les plus importans de la veritable amitié, oublier le soin de l'ame & du salut de nos proches, negliger ces dernieres heures, ces derniers momens, d'où dépend leur éternité, pour nous abandonner à une douleur inutile. O que j'aime à voir un Chrêtien, une Chrétienne qui ne songe alors qu'à procurer une sainte mort à la personne qu'elle aime! Que j'aime à voir une mere, qui à l'exemple de celle des Machabées, exhorte ses propres enfans à quitter la vie sans regret, dans l'esperance d'en recommencer bien-tôt une plus heureuse! Une femme, qui console elle-même son mari au lit de la mort, qui s'applique à le faire profiter des maux qu'il souffre, du peu de tems qui lui reste, & qui se réserve à pleurer lors qu'elle ne pourra plus lui donner d'autres marques de son amour; Que j'aime à la voir cette femme dans le moment que ce mari expire, se prosterner devant son Crucifix, adorer humblement & en silence l'auteur d'une si grande disgrace, baiser avec respect la main qui lui ôte son appui & sa couronne, ordonner à toute sa famille de l'imiter en cette action de religion, & ménager ainsi l'occasion la plus favorable pour gagner le cœur de Dieu, qu'on puisse avoir dans la vie. Quelle sagesse! mais quelle preuve de son amour, au lieu d'attirer à soi tous les assistans par des cris, & par des lamentations, au lieu d'occuper & les Prêtres & les Laïques à la consoler, de les inviter

tous à secourir cette pauvre ame, qui dans ce moment tombe dans le feu du Purgatoire, de s'enfermer elle-même pour la soulager promptement par ses priéres, de n'oublier rien pour faire que celui qu'elle a tant aimé lui soit obligé de sa delivrance, & d'offrir sur l'heure pour sa rançon, la chose du monde, qui peut être au mort du plus grand secours, qui est cette même douleur qu'elle souffre, & qu'elle tâche de retenir par le respect qu'elle porte aux ordres de la Providence.

Ce que je dis de la mort des proches, on le peut étendre à toutes les autres disgraces de la vie; une ame préparée à tous les maux par le soin qu'elle a eû d'entretenir sa volonté dans une entiére dépendance de toutes les volontez de Dieu. Une ame, qui de peur d'être surprise, se fait tous les jours à elle-même le détail des croix qui lui peuvent arriver; & qui s'anime à les embrasser, comme si elles étoient déja présentes: Cette ame, dis-je ne sera point troublée par l'aversité, elle ne perdra point le jugement dans les accidens les plus funestes, elle sera toujours en état d'en faire un profit immense; & de donner aux incredules une preuve de nôtre religion plus forte à mon sens, & plus illustre que tous les miracles. Disons un mot de la seconde partie du sacrifice. Je vous ai fait voir que dans la Présentation Marie avoit sacrifié, ce qu'elle avoit de plus cher, en qualité de Mere, qui est son Fils; il me reste à montrer que dans la Purification, elle a comme immolé ce qu'elle avoit de plus précieux, en qualité de Vierge, qui est la gloire de la Virginité méme.

Il ne me sera pas difficile de faire comprendre le pouvoir que la passion de l'honneur a sur leur esprit aprés ce que j'ai dit de l'amour, que les femmes ont pour leurs enfans. Il suffit de dire en un mot, qu'elles ont encore plus de pudeur, que de tendresse : Témoins ces mal-heureuses méres, qui pour sauver leur réputation, se determinent à étouffer leur fruit, & à souiller leurs mains de leur propre sang. Ce qui prouve d'autant plus fortement, que leur honneur leur est extrémement cher, que lorsqu'elles en viennent à ces excez, elles ont déja perdu la, plus grande partie de la honte qui leur est si naturelle, car il ne se peut faire qu'une créature consente au peché, qui la dés-honnore, qu'elle n'ait déja comme renoncé à toute pudeur, Que si neanmoins ce reste d'honneur, cette passion à demi-éteinte fait encore de si grand efforts, quelle doit-être sa violence, lors-qu'elle n'a point encore receû de pareille atteinte ? Je vous laisse à penser combien une jeune & chaste personne doit être sensible à la confusion, puisque celles-là mêmes, qui se sont abandonnées aux desordres les plus-honteux, craignent si fort d'en rougir ?

Je ne veux pas m'arrêter ici à vous expliquer tous les avantages que Marie peut avoir en ce point, sur les personnes du monde les plus-honnêtes ; pour vous donner quelque idée de son incomparable pudeur ; je vous prie seulement de remarquer avec Saint Augustin, que lors que le S. Esprit forma Jesus Christ dans ses entrailles, quoi-que cette conception se fit par une voie si éloignée de toute sorte d'impureté, la seule pensée, qu'elle alloit devenir Mere, lui fit une peine,

qu'elle ne put dissimuler, & qui parut sur son visage par toutes les marques d'une veritable confusion. D'où ce Saint Pere prend occasion de lui répréseñter comme deux effets égallement surprenans, l'un de sa vertu, & l'autre de la toute-puissance de Dieu, de n'avoir pû se défendre d'une honte si chaste, lors-quelle conceût, & d'avoir été exemte de douleur, lors-quelle enfanta. *Nec in conceptu inventa es sine pudore, nec in partu inventa es cum dolore.*

Cela supposé, Chrétiens Auditeurs, quelle mortification pour Marie de paroître aujourd'hui dans le temple de Jerusalem, portant un enfant entre ses bras, & cherchant un remede, qui n'a été ordonné que pour les femmes impures ? Une jeune fille qui a vécu jusqu'ici dans une retraite inaccessible à toutes sortes de personnes, une fille qui a fait vœu d'une éternelle virginité, qui n'a pû voir sans fremir, entrer un Ange dans sa cellule, parce qu'il avoit la figure d'homme, osera-t'elle bien se produire tout d'un coup dans un si grand jour, avec des marques si visibles d'une impureté, dont-elle a toûjours eû plus d'horreur que de la mort ? Je n'en douterois nullement si elle avoit quelque obligation de le faire, quelque peine qu'elle sentît à s'aquitter de son devoir, je sai que la crainte de déplaire à Dieu, étoufferoit en son cœur jusqu'aux premiers mouvemens de toute autre crainte : Mais sa virginité la dispense d'obéïr à cette loi. Saint Ciprien, & Saint Bernard remarquent que la loi s'explique elle-même en faveur de Marie, & qu'elle l'exempte tout visiblement. Moïse n'a parlé que des femmes ordinaires,

il n'a pû établir la Purification pour celle qui eſt plus pure que les Anges. C'eſt pour-quoi Saint Auguſtin fait dire à Marie : J'ai conceû , j'ai même enfanté, ſans que ma virginité ait été ſoüillée le moins du monde. Que les autres méres ſe ſoumettent donc à la loi commune; mais il n'y a nulle apparence qu'on ait pretendu y aſſujettir les Vierges. *Virgo concepi , & peperi, ferant ergo legis onera mulieres , Virgines vero ab his habeantur immunes.*

Vous me direz peut-être, Qui l'obligeoit à ſe purifier? La loi de la charité, qui lie égallemét tout le monde , parce-qu'en ſe ſouſtraïant à une obſervance conſacrée par l'uſage de tant de ſiécles , elle auroit affoibli par cét exemple l'autorité de toutes les autres loix, & donné aux Juifs l'occaſion d'un ſcandale preſqu'inévitable , mais je répons qu'il étoit aiſé d'aller au devant de ce peril, en faiſant ſavoir à tout le monde ce que le Seigneur avoit fait en elle. Elle n'avoit qu'à déclarer qu'elle étoit cette Vierge, dont Iſaïe avoit parlé , laquelle devoit devenir feconde par l'operation du Saint Eſprit ſans perdre la fleur de ſa pureté. Aprés cette déclaration elle auroit pû ou ſe diſpenſer de la Purification, ſans ſcandaliſer perſonne, ou l'obſerver, ſans ſe faire tort à elle même. Mais non, Meſſieurs, Marie ne craint point les vains jugemens des hommes, & elle craint trop les loüanges, que cét aveû lui attireroit ; ce grand ſecret n'eſt point encore ſorti de ſon cœur ; & il ne faut pas eſperer qu'elle le publie, ni qu'elle en faſſe même confidence à qui que ce ſoit , il n'eſt point de confuſion, qu'elle n'eſſuïe plû-tôt que de réveler

un mistére qui lui est si glorieux.

Je ne-sai, si vous avez jamais fait réflexion à ce silence de Marie,il me semble qu'il a fallu une grande force, pour l'observer si exactement malgré les occasions, où elle s'est veuë comme dans la derniere necessité de parler. Vous savez quel plaisir c'est que de se décharger d'un secret de quelque importance ; Plus la chose est grande, & inoüie, plus on se sent pressé d'en faire part à ses confidens: Mais si elle nous est honorable, on ne sauroit se retenir,on se persuade par mille raisons, qu'il est à propos de la communiquer à d'autres; on se figure des bien-séances, des necessitez absoluës. Marie a été choisie pour être la mere du Rédempteur, un Ange lui vient annoncer l'honneur, que Dieu lui fait de la préferer à toutes les autres femmes. Elle a conceu le Messie, il vient de s'incarner dans son sein, on ne lui a point ordonné de tenir la chose secrette : comment est-ce qu'elle ne sort pas sur l'heure de sa solitude toute transportée de joie,pour aller donner une si grande nouvelle à sa famille ; pour aller inviter toute la Judée à loüer le Seigneur, qui a enfin exaucé les vœux de son peuple.Non, Messieurs,elle n'est nullement tentée d'aller publier la grace, qu'elle a receuë, elle n'en dit mot à personne, & ce que je ne-saurois assez admirer,elle n'en parle pas même à son mari, quoi qu'il fut si bon, si saint, si discret,quoi qu'il eût droit,ce semble,sur tous les secrets de son épouse, quoi qu'il parût si à propos, & même si necessaire de ne lui rien celer de tout ce qui se passoit.

Cependant voila sa grossesse, qui commence à

se découvrir par les marques ordinaires ; Joseph s'en apperçoit à ces marques, il en entre dans un trouble qu'il ne peut dissimuler. Marie, la chaste Marie, la plus sainte & la plus pure des Vierges, lit dans l'esprit de son époux les soupçons horribles qu'il forme contre sa fidelité, elle voit qu'il délibere en lui-même, s'il doit la déferer aux Prêtres, pour la faire punir comme une adultere, ou s'il se doit contenter de la quitter secrettement, de peur de se deshonnorer, & de se soüiller en demeurant avec elle. Quel prétexte plus-specieux, quelle raison plus-forte peut-on avoir de se découvrir sans réserve ? Ne sera-ce point encore assez pour faire parler Marie ? Non, Messieurs, tout cela ne suffit point pour vaincre son humilité. Il n'y a ni peril, ni confusion qui soit capable de lui arracher ce grand secret : & Joseph sera éternellement embarrassé dans les doutes, qui l'inquiétent, si un Ange ne descend du Ciel tout exprés pour les dissiper.

Jugez donc, Chrêtiens Auditeurs, si pour s'exempter de la Purification, elle voudra faire connoître les graces, qu'elles à receuës: Elle, dis je, qui les a tenuës secrettes en un tems, où son silence l'exposoit à être lapidée avec infamie, & donnoit lieu à des pensées contre son honneur, lesquelles lui devoient être mille-fois plus insupportables que la mort même ? Mais n'est-il pas vrai, que pour en user ainsi, il faut avoir l'ame bien élevée au dessus des ames communes, bien purgée de tout amour propre, bien détrompée de la vanité? Il me semble que je la vois cette grande ame entiérement détachée de la terre, dans une region où

elle ne voit que Dieu, où elle ne se ressouvient que de lui, où elle ne s'applique qu'à mériter son estime & son amour; où bien-loin de songer à ce que les hommes peuvent penser d'elle, elle ne songe pas même, s'il y a des hommes au monde, & si elle est exposée à d'autres yeux, qu'à ceux de l'époux qu'elle a au Ciel.

Heureux mille-fois, celui qui peut être en une semblable disposition! c'est-à-dire, qui n'a que du mépris, & pour tout le mal que l'on peut penser de lui, & pour tout le bien qu'on en peut dire qui borne tous ses desirs à contenter son Créateur, qui vit sur la terre, comme s'il y étoit tout seul avec Dieu, qui oublie, qui conte pour rien tout le reste! Mon Dieu, qu'on est libre, quand on est en cét état, qu'on est tranquille; qu'on a de facilité à se faire saint! Au contraire on peut dire que la disposition de ceux qui se rendent esclaves des discours & des jugement des hommes, est le plus-grand obstacle, que nous aions à la veritable pieté: Tandis-que vous aurez cette foiblesse, ou vous ne ferez pas le bien, de peur d'être blâmé des méchans, ou vous ne le ferez que pour être loûé des bons. Nous voions tous les jours que la crainte d'être raillé, de passer pour bigot & pour hipocrite, étouffe la plû-part des bonnes résolutions, que le desir de passer pour sage, & pour vertueux corrompt la plû-part des bonnes œuvres: Mais sur-tout cette vaine appréhension de devenir le sujet des entretiens du monde, d'être examiné, d'être censuré dans un changement de vie; cette appréension, dis-je, est-ce qui ruine presque tous les desseins de Dieu, ce qui rend les travaux des

Prédicateurs inutiles. Hélas ! Quel fruit ne ferions-nous pas si nous pouvions détruire ce vain fantôme ? Car enfin la vertu a quelque chose de fort aimable, elle a de grans charmes pour la plûpart des esprits; elle a je ne-sai quoi, qui enchante, qui ravit les plus vicieux.

On ne peut s'empêcher d'admirer les Sains, & de cette admiration il naît assez naturellement une secrette envie de les imiter. De-plus le Seigneur ne manque pas de nous presser, de nous attirer avec douceur, & en même-tems avec force. On voit tous les jours des personnes touchées du desir de se donner à lui sans reserve; si pour cela il ne falloit qu'être bon au fond du cœur, s'il ne falloit rien changer à l'éxterieur, en-un-mot s'il ne falloit pas se déclarer : Croiez-moi, Messieurs, le nombre des Saints, & des Saintes égalleroit bien-tôt celui des étoiles du firmament. Mais si l'on vient à quitter le jeu, à retrancher les visites, à multiplier les communions, si l'on prétend renoncer à la vanité des habits, s'éloigner des plaisirs, & des divertissemens, se tenir dans la solitude : que de discours, que de railleries, que de plaintes-même, que de murmures ne va point causer ce changement, sur-tout dans les païs, où la dévotion n'est gueres connuë, & où les tiédes, & les négligens ne sont pas accoûtumez à voir beaucoup de personnes, dont la ferveur condanne leur lâcheté? Les grans ont encore ici plus de difficulté que les autres, parce-qu'ils sont plus exposez à la veuë du monde qu'ils ne peuvent rien réformer au déors, qu'on ne s'en apperçoive incontinent, mais ils ont aussi cét avantage, que comme on a beaucoup

de respect, & de complaisance pour eux, on ne les blâme pas facilement ; au contraire on loûe, on admire, ou du moins on feint d'admirer tout ce qu'ils font. Leur exemple a le pouvoir de donner du credit à la maniére de vie, qu'il leur plaît choisir, quelque route qu'ils prennent, bien-loin de les détourner, on fait gloire de les suivre.

Mais de quelque condition, que nous soions, nous sommes bien mal-heureux, si pour des discours, & pour des paroles nous abandonnons d'aussi grans trésors que ceux qui sont renfermez dans la veritable vertu ! Nous sommes bien mal-heureux, si nous préférons le jugement des hommes, qui sont si injustes & si foibles, qui ne pensent presque pas à nous, qui font si peu d'état de nous, qui n'aiment & qui n'estiment qu'eux-mêmes : si, dis-je, nous le préferons au jugement d'un Dieu si équitable & si éclairé, d'un Dieu qui a toûjours les yeux sur nous, qui prend tant d'interêt à ce qui nous touche ; & qui nous doit rendre éternellement heureux, ou éternellement mal-heureux, selon qu'il nous aura jugé dignes de son estime, ou de ses mépris. Hélas ! nous craignons que les libertins ne nous reprochent nôtre dévotion ; & nous n'appréendons pas les réproches, que le Seigneur nous fera quelque jour de nôtre vie toute mondaine, toute opposée à ses maximes, & à ses exemples ; Si c'est pour nous une si grande peine de paroître bons devant les méchans, quelle confusion n'aurons-nous pas de paroître mauvais en la présence de Dieu, & de tous les Saints ? Que nous servira pour

lors, que nôtre vie ait été approuvé ou condannée par le monde? Le monde nous justifiera-t-il devant Dieu? Prendra-t-il nôtre parti contre nôtre Juge? Si nous n'avons autre chose à dire pour nôtre défence, si ce n'est que nous avons eû peur de déplaire à l'ennemi de JESUS-CHRIST: Croiez-vous que ce soit là une fort bonne défence? Pour-moi, dit Saint Paul, je ne me mets nullement en peine de ce que les hommes peuvent penser de moi, je ne les connois point pour mes juges, si je suis assez heureux pour plaire au Seigneur, je me passerai bien de toute autre approbation. *Mihi autem pro minimo est, ut à vobis judicer, aut ab humano judice, qui autem me judicat, Dominus est.*

Seigneur, imprimez s'il vous plaît ce généreux sentiment dans le cœur de tous ceux qui sont ici! Si vous ne le fortifiez contre les respects humains, si vous ne levez cét obstacle, qui s'oppose à nôtre zele, nous ne ferons jamais rien pour vôtre gloire, nous toucherons, nous échaufferons les cœurs, nous ferons naître mille bons desirs, nous leurs inspirerons le dégoût du monde, l'amour de la solitude, de la priére, de la mortification; mais tout cela ira échouër contre cét écueil, dés le moment que pour vôtre service il faudra résister aux priéres & aux sollicitations des amis; qu'il faudra rompre une partie, se retirer d'une societté; témoigner qu'on craint de vous offencer, & le témoigner devant des personnes qui en font gloire; on ne se ressouviendra plus de ce qu'on vous aura promis, ou du-moins on se trouvera sans force, & sans courage pour le faire.

Nous

Nous avons beſoin de vôtre grace, ô mon Dieu ! Nous avons beſoin d'une grande grace, pour ſoûtenir nôtre foibleſſe en ces rencontres, pour perſeverer dans les ſaintes reſolutions, que vous nous avez inſpirées ; & pour mériter la Couronne, qui n'eſt donnée qu'à la perſeverance : Je vous ſoûaite, Meſſieurs, & cette perſeverance & cette couronne immortelle. Au nom du Pére, & du Fils, & du Saint Eſprit. *Ainſi ſoit-il.*





SERMON XXIX.

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Poſtquam impleti ſunt dies purgationis Mariæ ſecundùm legem Moyſi, tulerunt eum in Jeruſalem, ut ſiſterent eum Domino.

Aprés-que les jours de la Purification de MARIE *furent accomplis, on porta* JESUS *à Ieruſalem, pour le preſenter au Seigneur.* S. Luc. chap. 2.

On a toûjours eſtimé & loüé la pureté de la ſainte Vierge, cette vertu pourtant n'auroit rien eû de fort conſiderable à l'égar de Marie, ſi ſon amour pour la pureté n'eût été trés-tendre, & des-intereſſé.

JE ne-ſai ſi dans ce jour, où l'Egliſe celebre le Miſtére de la Purification de Marie, on approuvera le deſſein, que j'ai de faire l'éloge de

sa Pureté. Je me suis attaché à cette pensée par des raisons, qui m'ont paru assez plausibles, & ausquelles vous vous rendrez peut-être Messieurs, aussi bien que moi. La premiére c'est qu'il me semble que de toutes les vertus de nôtre Dame, il n'en est aucune qui mérite mieux un Panegirique que celle-ci; qu'elle fait, pour ainsi dire, son caractere particulier, puis qu'on l'appelle la Vierge par excellence. En second lieu elle n'a pas seulement été la premiére, qui ait mis en honneur la Virginité; Mais encore elle l'a portée si loin qu'on ne peut rien concevoir de plus parfait; qu'elle passe même nos conceptions, & qu'elle ne peut être bien conceuë, que par les lumiéres de la foi. De-plus c'est par cette vertu qu'elle a eu le bonheur de plaire à Dieu, & de l'attirer dans ses entrailles selon Saint Bernard, *Virginitate placuit*. Elle a fait elle-même tant d'état de la qualité de Vierge qu'elle l'a preferée à tous les titres les plus glorieux, & du Ciel & de la terre.

Que s'il y a tant de raisons pour loüer la Pureté de Marie, il n'est pas moins raisonnable de choisir pour cela le jour de sa Purification: Ce jour dis-je, où elle semble renoncer à la gloire de sa pureté, & se confondre volontairement avec le reste des méres. Il est du zele de ses veritables serviteurs, de réveler à toute la terre, ce qui est non-seulement couvert, mais encore obscurci & terni en quelque sorte par ce mistere; Il est à propos que nous prenions le parti de sa gloire contre son humilité, & que nous tâchions de lui conserver par nos discours ce qu'elle hazarde par son silence & par sa soûmission à la Loi divine. Esprit Saint,

c'est de vôtre bien-aimée, & c'est de ce que vous avez le plus-aimé en elle que nous allons nous entretenir; Ce ne sont plus nos interêts, ce sont les siens, que nous osons vous recommander, vous nous exaucerez sans doute en cette rencontre, sur-tout si vous priant pour elle, nous vous prions encore par elle. *Ave Maria.*

Il ne faut pas croire que la chasteté soit simplement une qualité corporelle comme la beauté & la force; & que pour être vraiment chaste, il suffise de vivre dans un grand éloignement de tout ce qui peut soüiller, ou deshonorer le corps, puis que toutes les vertus sont spirituelles, elles ont toutes leurs sieges, ou dans l'entendement comme la foi & la prudence, ou dans la volonté comme la charité, la justice, la temperance, & presque toute les autres vertus morales & surnaturelles. De-sorte que pour être pur d'une maniere sainte & loüable, ce n'est pas assez d'être exempt d'impureté, on peut avoir cét avantage par temperament, & par necessité, par défaut d'age & de connoissance; Il faut être pur par choix; par estime, par affection pour cette vertu, il faut l'estimer & l'aimer pour elle-méme sans nul interét temporel, sans avoir égar à la gloire, & aux autres avantages qu'on peut esperer en la pratiquant. C'est-à-dire en-un mot que pour être vraiment chaste, il faut aimer la pureté, & qu'il la faut aimer purement; plus cét amour est tendre, plus il est des-interessé, & plus cette vertu est parfaite en celui qui en fait professiõ; comme au cõtraire par le défaut de ces deux conditions la pureté cesse d'être une vertu & peut être même vicieuse.

Cela étant supposé dans le dessein que j'ai de parler de la chasteté de Marie; on voit aisément à quoi c'est que je me dois arrêter; Il faut que je vous entretienne en premier lieu du zele; qu'elle a eu pour cette belle vertu; & en second lieu du des-interessement de ce même zéle; Je ne prétens pas vous faire comprendre jusqu'à quel point elle a porté l'un & l'autre, cela est absolument impossible, mais j'espere de vous dire des choses, qui ne laisseront pas de vous en donner une grande idée. Nous verrons donc dans le premier Poinct, combien Marie a aimé la pureté, & dans le second combien elle l'a aimée purement.

Je suppose avant toutes choses comme une vérité, qui ne souffre nulle contestation, que Marie dés ses premiéres années s'engagea à vivre dans une pureté parfaite, & qu'elle a gardé constamment cette résolution jusqu'à la mort. Comme les héretiques se sont attachez pour la plû-part à persécuter la Sainte Vierge, que tous ses privileges lui ont été disputez, je sai que celui de sa perpetuelle virginite a été combattuë comme les autres. Quoi-que Calvin lui-même en son harmonie ait dit, que c'est un article dont on ne peut douter serieusement à-moins que de vouloir passer pour opiniâtre & rebelle à la lumiére; il ne laisse pas d'y avoir des libertins, qui osent douter de tout; & particulierement de ce qui à quelque opposition avec leurs mœurs dereglées.

Ils disent donc que Marie n'a été toute pure que jusqu'à la naissance de Jesus-Christ; que depuis elle a eu des enfans de Saint Joseph, & ils le disent sur des fondemens, qui font pitié à qui-

conque les examine avec soin. Marie enfante, Jesus est appellé son premier né, pour faire voir qu'elle n'avoit pas eu d'enfant avant celui-là, ces beaux esprits veulent que c'est pour nous apprendre qu'elle en a eu d'autres aprés lui. Pour faire voir que le Sauveur est né d'une Vierge, l'Evangeliste déclare qu'avant ses couches Saint Joseph n'avoit eu nul commerce avec elle, & ils concluënt qu'elle a donc vécu depuis avec lui comme une autre femme. Saint Jean & Saint Jacques sont appellez les freres de Jesus-Christ selon la coûtume des Juifs, qui donnoient ce nom aux cousins jusqu'à un certain degré : sur cela ils ont la hardiesse d'avancer que ces deux Apôtres ont eu Marie pour mére.

Qu'en dites-vous, Messieurs ? N'est-ce pas bien de-quoi opposer aux sentimens de tous les Péres Grecs & Latins, qui affectent de l'appeller toûjours Vierge? Ne sont-ce pas là des argumens bien capables de détruire la créance universelle de l'Eglise ? qui dés la naissance du Christianisme a condanné cette erreur dans Cerintus, & en la personne d'Ebion, & depuis encore en celle de Florinus, d'Helvidius, de Jovinien & de quelques-autres refutez par Saint Epiphane, Saint Jerôme & Saint Augustin. Que signifient ces paroles: *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ?* Si ce n'est qu'elle a fait vœu d'une perpetuelle virginité. Si elle n'avoit pas un pareil engagement, quelle difficulté trouve-t-elle à la Conception de Jesus-Christ, & si elle l'avoit, comment l'a-t'elle violé aprés avoir mis au monde le Rédemteur. Ce n'étoit peut-être qu'une simple résolu-

tion, je le veux; mais une résolution si ferme qu'elle refuse de rompre pour être Mere du Saint des Saints, pour loger le Verbe Incarné dans ses entrailles; est-il croyable qu'elle l'ait abandonnée depuis pour mettre au monde des pécheurs, des enfans de malediction, des esclav.s de Lucifer? Quoi cette chere virginité, ce trésor que Dieu lui avoit conservé par tant de miracles, que le Fils de Dieu avoit épargné, qu'il avoit, pour ainsi dire, respecté, en venant au monde. Cette miraculeuse virginité sera sacrifiée au desir d'avoir un enfant d'Adam? Marie l'auroit méprisée aprés la naissance du Rédempteur en un tems où ses graces s'étoient multipliées à l'infini, aprés avoir mis au jour le Dieu de la pureté, celui qui venoir apprendre aux hommes cette admirable vertu & par ses exemples & par sa doctrine?

Il est étrange que nulle verité ne soit hors d'atteinte à la présomption de l'esprit humain, & que le desir de contredire joint à l'aversion qu'on a pour toutes les ve tu, parfaites, nous porte jusqu'à renoncer au sens commun, & à toutes les lumiéres les plus naturelles. On me dira peut-être, qu'il n'y a rien de fort admirable en cette constante virginité de Marie, veû qu'elle ne lui coûtoit nul combat; ayant été délivrée en sa Conception de l'attrait qui nous porte au vice contraire. Il est vrai que la Sainte Vierge n'a jamais senti de revolte en elle, qui pût l'ébranler dans le desir qu'elle avoit de vivre chaste. Vous dites que c'étoit un privilege qui lui avoit été accordé, j'en conviens, mais c'étoit encore un effet de l'amour héroïque qu'elle avoit pour cette vertu

lequel étoit si ardent, qu'il fermoit toute entrée aux tentations, & la rendoit insensible aux objets impurs. Mais ce qui est admirable, ce qui marque en la Sainte Vierge une grande tendresse pour la pureté, c'est que quoi-que affranchie des rebellions de la chair, quoi-que hors d'atteinte à tout ce qui pourroit troubler son esprit ou souiller son cœur, elle ne laisse pas de vivre dans la même retenuë, de prendre toutes les précautions, qu'on auroit pû prescrire à la plus foible des créatures.

Ces Saintes filles qui se condannent à une prison perpetuelle, témoignent combien elles craignent les perils dont la purété est menacée dans le monde, mais aussi ont-elles bien raison de se défier de leur foiblesse & des artifices de leur ennemi, elle possedent un trésor, qu'elles peuvent perdre. Mais Marie qui a brisé en sa Conception la teste du vieux serpent, Marie qui joüit des privileges de la nature innocente, qui a été confirmée en grace & comblée de graces, pourroit s'exempter de tant de soins & se donner plus de liberté. Cependant dés l'âge de trois ans, elle se retire, elle s'enferme dans le temple, & se dévoûë pour toûjours à la solitude & au silence. C'est-là dit Saint Ambroise, qu'elle s'occupe au service de la maison de Dieu avec autant d'application que si elle avoit à se défendre des perils de l'oisiveté, où la chasteté la plus-parfaite court quelque hazard, comme les eaux les plus-pures se corrompent, quand elles croupissent. C'est là qu'elle n'a que Dieu pour témoin de ses pensées, ne sçachant ce que c'est de ces confidences, de c[illegible]

tiez particulieres, où il est bien mal-aisé qu'il ne se glisse quelque chose d'un peu plus libre soit dans les actions, soit dans les discours. Si la nécessité l'oblige à parler, c'est avec une rougeur, qui fait voir la peine qu'elle sent à s'attirer les regars de ceux qui l'écoutent. *Intenta operi, verecunda sermone arbitrum mentis solita Deum non hominem quærere.* Considerez-la je vous prie dans la petite chambre où l'Ange la trouve à l'Annonciation, nul homme, dit le même Saint Ambroise ne penetra jamais dans cette retraitte, un Ange seul a pû y avoir entré, & il la trouve ainsi qu'elle avoit accoûtumé d'être sans compagne, comme si elle appréendoit que ses oreilles ne fussent soüillées par quelque discours trop humain. *Sola in penetralibus, quam nemo virorum viderit. Solus Angelus reperit, sola sine comite, sola sine teste, ne quo degenere depravaretur afflatu.*

Je ne parle point du trouble que lui causa la veûë de l'Ange, qui lui apparoissoit sous la figure d'un homme. Dans une autre fille cette crainte seroit une marque de pudeur & de modestie; Mais dans la Sainte Vierge qui connoissoit ses forces, & qui se sentoit si éloignée de tout ce qui étoit contraire à son devoir, ce ne pouvoit être que l'effet d'un amour pour la pureté, qui alloit, pour-ainsi-dire, jusqu'à l'excés, jusqu'à l'aveugler, jusqu'à lui ôter pour un tems l'usage de la raison. Ce qui est admirable, c'est que ce même amour pour la solitude, cette même modestie qu'elle fit paroître dans sa plus-grande jeunesse, elle les conserva non-seulement dans le mariage, mais encore étant veuve, & même aprés la mort de son Fils,

jusqu'à l'âge de soixante-ans. A cét âge elle auroit pû se produire, parler, converser sans rien faire contre la bien-séance la plus-exacte, elle auroit pû se donner plus de liberté sans choquer les regles de la plus severe pudeur. Cependant depuis la mort de son Fils, on ne la voit non-plus, on n'entend non-plus parler d'elle, que si elle étoit morte avec lui. Saint Denis eut l'avantage de la voir à Jérusalem, & il na pas manqué de le faire savoir à toute la terre. Au reste, il declare qu'il n'a jamais rien vû de plus-semblable à une divinité, qu'il l'auroit adorée si peu de tems auparavant il n'avoit été gueri des erreurs de l'Idolatrie. Je vous laisse à penser Messieurs, si à l'âge d'environ soixante-ans, où étoit alors Marie, ce Saint avoit été eblouï par l'éclat de sa beauté ou par celui de sa modéstie & de sa pudeur. Vous voyez par-là quelle a été la constance & la délicatesse de son amour pour la chasteté; mais je m'en vais vous donner des preuves de sa génerosité & de sa force.

En quelque tems de l'année que vous considériez une rose, quand ce seroit au plus beau jour du printems, sa fraîcheur, son éclat, son odeur, le teint de ses feuilles, s'il m'est permis de parler ainsi, leur arrangement vous donnera de l'admiration, vous ne pouvez vous empêcher de loüer le Createur qui d'un bois sec & épineux, d'une terre qui n'est ni vermeille ni parfumée, peut faire naître une si belle fleur, qui peut faire les délices presque de tous les sens, mais si c'est en plein hiver, lors-que la terre reserrée par la gelée ne sauroit ni pousser, ni entretenir un brin d'herbe, & que les arbres

les plus- hauts sont dépoüillez des feuilles & sechez jusqu'à la racine, elle vous paroîtra un prodige.

Messieurs, Marie a été Vierge en une saison qui n'étoit point la saison de la virginité, cette vertu étoit persecutée de son tems, elle étoit du moins inconnuë. Il faut que l'amour soit bien fort, quand il n'est point rebutté par l'obscurité & les disgraces de la personne qu'on aime. Tel a été l'amour de Marie pour la pureté, dans un tems où elle passoit si peu pour une vertu, qu'on ne pouvoit se dispenser de recevoir un mari, & de renoncer du-moins en apparence à la chasteté virginale. Ce qui étoit d'autant plus difficile, que la virginité ainsi obscurcie par le mariage, passoit nécessairement pour sterilité. Or vous savez, Messieurs, ce que tout le peuple Juif pensoit de cette malédiction. Car alors on ignoroit encore le prix des adversitez temporelles, elles étoient encore des marques de la colere du Seigneur. JESUS-CHRIST n'avoit point encore découvert le trésor incomparable qui étoit caché dans les croix, de sorte que les mal-heureux n'osoient paroître en public, & qu'on ne faisoit pas difficulté de les regarder comme des scelerats & des gens haïs de Dieu. L'amour que Marie a pour la pureté est à l'épreuve de tout cela, elle lui paroit belle au milieu de tant de disgraces, tout cela ne l'empêchera pas de se lier étroittement avec elle, & de lui être fidelle jusqu'à la mort.

Mais savez-vous bien toutes les tentations que Marie a eu à surmonter, pour embrasser, & pour demeurer si constammant attachée à cette

vertu. Je ne parle point du desir qu'on a naturellement de revivre dans sa posterité. Outre ce desir, toutes les femmes Juifves esperoient d'être meres du Messie; & c'est pour cela, disent les Péres, que la sterilité étoit maudite. Jamais Prophete, jamais Docteur de la Loi, n'a eu une connoissance plus distincte de l'Ecriture que Marie; elle savoit que les semaines de Daniel qui marquoient si précisement le tems de l'Incarnation alloient expirer, elle savoit que le Messie devoit être de la maison de David, dont elle étoit; son humilité ne lui pouvoit pas cacher le comble des graces où elle étoit élevée, nulle créature n'avoit plus de sujet de prétendre à l'honneur d'être la Mere de ce Prince, qu'on attendoit depuis tant de siécles. Toute-fois Marie renonçant à de si grandes esperances, se resout à demeurer Vierge, & elle s'y engage par un vœu irrevocable. Elle avoit lû; *Ecce Virgo concipiet & pariet Filium.* Sans doute, mais il faut bien que par une permission particuliére de Dieu, elle ne l'eût pas compris, puis-qu'elle témoigna à l'Ange que ce vœu lui paroissoit un obstacle invincible aux desseins de Dieu.

Que si vous dittes que c'est trop raffiner, que de vouloir faire un si grand mérite à la Vierge d'un simple vœu de virginité; je répons, Messieurs, que si elle n'a pas eu les veûës & les pensées que nous lui attribuons, elle n'auroit pas laissé de faire ce qu'elle a fait, quand elle les auroit eûës. En effet, Messieurs, nous ne disôs rien que de solide, & qui ne soit appuié par l'autorité même de l'Evangile. Vous savez que non-seulement elle a renoncé à l'esperance d'être Mere du Sauveur, pour être

Vierge, mais à cette Maternité-même, lors-qu'elle lui fut présentée par l'Ange de la part de Dieu. Ce qui est étonnant, c'est qu'elle fut si peu éblouie par l'éclat d'une si grande élevation, que sur l'heure sans avoir eû du tems pour se reflechir sur les engagemens qu'elle avoit, elle interrompit l'Envoié du ciel, pour lui déclarer qu'elle étoit Vierge, & que rien n'étoit capable de l'obliger à renoncer à cette gloire. Quel zele pour la pureté! c'est un Ange qui lui parle, c'est de la part de Dieu auquel elle est engagée, & qui est le maître de sa liberté; il s'agit d'être élevée au dessus des Anges & des hommes. Mais Marie toute possedée de l'amour de la pureté, toute troublée, toute alarmée au seul nom de Mére, ne considere rien de tout cela, & ne s'attache qu'à ces paroles de Conception & d'Enfantement, dont elle a horreur, sur cela elle se récrie, elle fait paroître sa surprise & son trouble par ces paroles. *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco.* Si c'est un commandement, je suis prête d'obéir, que si la chose est à mon choix, allez porter à quelqu'autre la couronne que vous m'offrez. Je sai que Dieu peut tout, & qu'il me peut rendre feconde sans impureté, mais s'il en faut passer par les voies communes & établies, je n'ai rien à vous répondre, si ce n'est que je suis Vierge, & que je la serai jusqu'à la mort.

O zele vraiment parfait! ô amour prodigieux de la pureté! ô belle vertu, qu'il faut que vous soiez précieuse, puis-que Marie la plus éclairée de toutes les creatures vous a estimée & aimée jusqu'à ce point! Que les hommes se trompent hor-

riblement, & qu'ils se font de tort à eux-mêmes en vous negligeant, en vous méprisant comme ils le font. Ce n'est pas, ; Chrêtiens Auditeurs, que je me plaigne des desordres de nôtre siecle, & des outrages que reçoit tous les jours la chasteté, je n'ai garde de souiller par la représentation de nos desordres, un discours consacré à la virginité de Marie, je ne veux plaindre aujourd'hui que des personnes mémes, qui font profession d'étre chastes, mais qui selon mon sens n'aiment point cette vertu avec assez de tendresse & d'empressement.

Voulez-vous savoir ce que c'est qu'aimer veritablement la pureté? Représentez vous une femme amoureuse de ses propres charmes, & entêtée de sa beauté, non seulement elle voit avec complaisance, que la nature l'a distinguée en ce point du commun des femmes, mais elle apporte à conserver les graces qu'elle en a reçeûës, des soins qu'on ne sauroit exprimer; Que ne fait-elle point pour défendre ce teint, soit du hale, soit de la rigueur du froid? Que ne fait-elle point pour le nourrir, pour l'entretenir dans sa fleur, pour le rendre, s'il est possible, immortel? Pour lui causer une affliction sensible il n'est pas nécessaire de lui arracher un œil, ou de lui causer quelqu'autre horrible difformité, un cheveu hors de sa place, un peu plus de pâleur qu'à l'ordinaire, un peu moins d'éclat & d'embon-point, un boutton, une enfleûre, une petite tache la mettroit au desespoir.

Il est de même à peu prés d'une personne vraiment chaste. Ce n'est pas assez pour elle d'éviter le crime, & les derniers dereglemens, elle ne se pardonneroit pas une parole ni un regard tant soit

peu libre. Les pensées les moins volontaires, les plus-passageres lui font horreur, elle ne se contente pas d'être irreprochable aux choses essentielles, tout lui paroit essentiel en cette matiere. Elle n'a ni yeux ni oreilles pour ce qui pourroit soüiller le moins du monde son imagination; toute médisance lui deplait, parce que la charité y est blessée; mais celle qui offence la chasteté, ces nouvelles galantes, ces histoires scandaleuses, qui font aujourd'hui le sujet le plus-ordinaire des entretiens, seroient capables de la bannir des compagnies, quand elle n'auroit point d'autre sujet de se plaire en la solitude. Qui peut dire jusqu'où va sa delicatesse & sa vigilance? elle fuit la compagnie des personnes vicieuses, elle se défie des plus-réservées, elle craint dans les hommes les plus-vertueux la différence du sexe, dans les femmes la corruption des mœurs & des sentimens: enfin elle ne se croit bien en seûreté, que lors-qu'elle est tout-à fait seule, & encore alors elle s'appréende elle-méme, & se comporte toûjours avec la même modestie, que si elle étoit à la veüë de tout le monde.

Quand on est tout-à fait chaste, Chrêtienne Compagnie, on craint de ternir cette vertu même dans les autres, on peut dire que ceux qui n'aiment la pureté que dans eux-mêmes, s'aiment plû tôt eux-mêmes qu'ils n'aiment la pureté. Une femme chaste, par exemple, craindra d'être veüë, d'être loûée comme belle; elle ne se produira que dans la nécessité, & alors ce sera avec tant de retenuë, elle observera son air, sa démarche, tous ses mouvemens, de telle-sorte qu'elle ne sera pour per-

sonne un sujet de cheûte & de scandale; L'exemple de cette Vierge Romaine, qui s'arracha les yeux, & les envoia à un jeune homme qui avoit eu la temerité de se plaindre à elle de leur pouvoir. Celui de cette autre, qui plongea la main dans la chaux vive, jusqu'à ce qu'elle fut entierement décharnée, pour lui faire expier le mal-heur qu'elle avoit eu de s'attirer en passant les regars & les loüanges d'un homme: Ces exemples, dis-je, sont un peu bien forts pour être imitez, mais toute femme qui aspire à la gloire d'une chasteté parfaitte, prévient autant qu'il est possible, en se voilant & en se cachant, les accidens qui porterent ces saintes filles à de si grandes extrémitez. O qu'elle est éloignée de la vanité de celles, dont les coiffures & les habits ne semblent être faits que pour allumer des feux impurs, qui semblent prendre à tâche d'insulter à la pudeur, d'emploier les dons de Dieu à lui debaucher ses creatures, & d'aller répandant par tout le poison qui corrompt les ames, & qui les tuë? Qu'elle a de mépris & d'aversion pour ses modes scandaleuses, que le Demon n'a introduit dans le monde, que pour y entretenir l'impureté. Que son état, la coûtume, les discours du monde, sont de foibles raisons, pour l'engager à renoncer à la modestie & à la simplicité de ses habits.

Lors-que j'entre dans la chambre de cette personne, Messieurs, je ne crains point de porter la veûë par tout indifferemment, je suis seûr que je n'y trouverai rien qui me fasse repentir de ma confiance, les figures lascives, les nuditez ne s'y trouvent ni sur ses meubles, ni dans ses tableaux, il n'est

n'est pas jusqu'à son portrait, si elle en a, qui ne soit chaste, & qui ne la fasse reconnoître à sa modestie aussi-bien qu'aux traits de son visage, elle craint d'être veûë méme en peinture, en un état qui puisse arréter les yeux impudiques, ou effraier les plus-chastes. Voila ce que je pense de l'amour de la chasteté. Au reste, il ne faut pas croire que cette vertu, telle que je viens de la dépeindre, ne soit que pour les seules Vierges, elle est pour les veuves, disent les Saints Péres, elle est encore pour les femmes mariées. J'avoûë qu'elle a un éclat particulier dans celles qui se sont consacrées à Dieu par le vœu d'une entiére & parfaitte continence, mais les autres ne laisseront pas d'avoir leurs couronnes, & je ne fais pas difficulté d'avancer qu'il y peut avoir des personnes si vertueuses & si zelées pour la pudeur, même dans le mariage, qu'elles surpasseront en chasteté un grand nombre de vierges de l'un & l'autre sexe.

Il ne faut pas non-plus s'imaginer, qu'être parfaittement chaste, ce soit être tout à fait exempt des tentations qui attaquent la pureté. J'admire le bon-heur de ceux que Dieu protege de telle-sorte, qu'ils n'ont jamais de combat à rendre en ce point, mais j'estime encore plus la constance des autres, qui ont à se défendre tous les jours de mille assauts importuns, & qui ne se lassent, ni ne se rendent jamais. La pureté se purifie dans les tentations, bien-loin d'y perdre quelque choses de sa beauté. *Virtus enim in infirmitate perficitur.* Il ne faut pas aller chercher vos ennemis, au contraire il faut prendre tous les soins imaginables pour les éviter; mais si non-obstant tous ces soins ils ne laissent pas de

vous attaquer, résistez avec confiance, vous les surmonterez infailliblement, souffrez patiemment l'importunité de leurs attaques, ils ne peuvent qu'augmenter vos mérites & l'éclat de vôtre vertu.

Courage donc, Chrétiens Auditeurs, formons aujourd'hui la résolution d'aimer, & de pratiquer une si aimable vertu, que nul prétexte, nulle difficulté ne nous en éloigne, puisque nous pouvons tout vaincre avec la grace de Dieu, & qu'il y a de si grandes récompenses pour cette victoire. Je vous ai déja dit, que l'amour de cette vertu a valu à Marie la Maternité de Dieu; j'ajoûte que sans cét amour, vous ne recevrez jamais du ciel que des dons fort mediocres, qu'on n'entre dans sa faveur que par cette voie, mais aussi par cette voie on ne manque jamais d'y parvenir, sur tout si l'on ne se contente pas d'aimer tendrement la pureté, & qu'on l'aime encore fort purement. C'est ma seconde partie qui sera courte.

Je ne m'étonne point, que d'un consentement presque universel, les hommes aient attaché tant de gloire à la continence, que tous les peuples l'aient réverée, que tous les sages lui aient donné des éloges, & qu'elle s'attire encore tous les jours, comme l'a remarqué Tertullien, la vénération de ses plus-grand ennemis. *Venerabilis etiam hostibus suis, dum illam multo magis mirantur, qui eam expugnare non possunt.* Lors-que les Péres en veulent parler, ils manquent d'expressions pour marquer leurs sentimens, ce n'est pas assez d'avoir dit, qu'une personne chaste s'éleve au dessus de la nature, que sa vie est un triomphe perpetuel, qu'elle joüit deja des privileges de la résurrection & de

l'état bien heureux. Ils la comparent aux Anges, ils l'élevent au dessus d'eux, ils osent la mettre dans un même-rang avec le Verbe Incarné, & dire qu'elle participe en quelque-sorte à la nature de Dieu. Le Seigneur lui-même a dit par la bouche du Sage, que nul bien, nulle qualité d'esprit ou de corps, nulle fortune, nul amas d'or & d'argent ne peut être égalé à la gloire d'une ame chaste, *Omnis ponderatio non est digna continentis animæ.* Ces sentimens ne doivent surprendre ni les bons, qui savent par experience combien cette vertu demande de force, ni les vicieux qui la tiennent comme impossible, mais il est bien à craindre que la chasteté étant accompagnée de tant de gloire, on ne l'aime pour cette gloire plû-tôt que pour elle-même. Il est difficile du-moins qu'on n'aime point avec elle cette recompense qui la suit par tout, & qui est comme un raïon de lumiére qui l'environne, & qui la distingue avec tant d'avantage. Marie a été la premiére qui ait aimé parfaitement la pureté, mais elle est la seule qui l'ait aimée aussi purement qu'elle l'a fait.

Elle a aimé une pureté obscure, couverte du voile du Mariage, si la chose ne fût pas allé plus-loin, on auroit pû croire qu'elle vivoit en continence avec son mari, mais ce mariage étant suivi d'une fécondité miraculeuse, il ne pouvoit plus laisser de sujet de douter qu'elle fut impure; il ne restoit pour sauver sa gloire qu'une seule voie qui l'auroit comblée d'honneur, qui étoit de faire ressouvenir les Juifs de l'oracle d'Isaie, & publier ce qui s'étoit passé à la conception & à la naissance de son fils. Mais ô vertu, ô force, ô détachement ad-

mirable !elle cache ce mistere à tout le monde ; elle ne le revele ni à Simeon, ni à Anne la Prophetesse;au contraire elle s'absente quarante-jours du temple, comme pour reconnoître qu'elle avoit été sujette à l'impureté des autres femmes;en-un-mot elle prend si peu de soin de sa réputation,que voiant ce que toute la terre pensoit d'elle, prévoiant que dans tous les siecles à venir,il y-auroit des esprits qui revoqueroient en doute la gloire de sa constante virginité, elle n'a pas daigné dire une parole pour détromper ceux de son tems,ni pour prévenir les doutes de toute la posterité. O que cela est grand ! que ce silence me donne une grande idée de la Sainte Vierge ! Quelle force n'a-t-il pas fallu pour se taire si constamment sur une chose qui lui devoit être si glorieuse.

J'ai dit que Marie a aimé la pureté sans rechercher la gloire qui lui est deûë naturellement, fuïant-même cette gloire, & y renonçant de plein gré, elle a fait plus encore, elle l'a aimée accompagnée de la honte, qui fuit l'impudicité,se contentant d'avoir Dieu seul pour témoin de son integrité virginale. Je ne-sai si vous n'avez jamais pensé à l'état où se trouva S. Joseph,lors-qu'il apperceût que Marie étoit enceinte, ce fut sans doute un étrange embarras pour ce saint homme. Il sait de quelle maniére il a vécu avec el[illegible]voit des marques de sa fecondité, croira-t-il que c'est un miracle;mais si cela étoit, ne lui en auroit-elle rien dit,il n'y a pas d'apparence : c'est donc une incontinence toute visible, il faut la livrer pour être lapidée selon la Loi, ou du moins se separer d'elle,& s'enfuïr secrettemēt pour s'exemter d'une

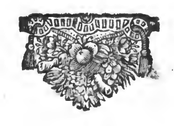
obligation, qui ne s'accommode pas avec la douceur & la moderation de son esprit. Marie voit toutes ces pensées, tous ces combats, elle lit dans les yeux de son mari les soupçons indignes qu'il a conçeûs de sa fidelité conjugale, elle lit dans son cœur les cruels mouvemens que ces soupçons y font naître ; elle pourroit en disant une parole à ce saint homme, dissiper tous ses chagrins avec ses doutes, elle pourroit s'épargner la confusion qu'elle en souffre, & le peril qu'elle court, & néanmoins elle ne dit mot, tout cela ne peut donner atteinte qu'à sa gloire & au repos de sa vie même, elle n'en est pas moins Vierge pour tout cela, elle abandonne sans peine tout le reste, elle ne daigne pas même le retenir, quoi-qu'elle le puisse aussi aisément qu'il est aisé de dire un mot.

Je ne saurois assez admirer la constance de Susanne, lors-que se voiant dans la néceſſité ou de perdre la chasteté, sans perdre l'honneur, ou de la conserver par la perte de la vie & de l'honneur, elle aima mieux mourir infame que de vivre en honneur aprés une impureté secrette: sans rien ôter à cette genérosité, qui ne peut être sans doute assez admirée, il est tout visible que Marie a surpassé de beaucoup cette Juifve incomparable; car enfin ce qui étoit une néceſſité à Susanne, étoit en la Sainte Vierge un choix libre, par lequel elle renonçoit à la gloire de la virginité ; quoi-qu'elle eût pû conserver l'une sans perdre l'autre, de sorte qu'elle a fait voir non-seulement, qu'elle aimoit la pureté sur toûtes choses ; mais encore qu'elle n'aimoit, ce semble, autre chose que la pureté.

Si le tems me le permettoit, je déplorerois ici

volontiers un mal-heur, qui est presque aussi commun dans le monde, que la veritable pureté y est rare; on a tort de penser ou de dire qu'aujourd'hui tout est corrompu, qu'il n'y-a plus d'honnéte fille, plus d'honnête femme dans le monde; Ces discours ne peuvent être semez que par ceux qui sont eux-mêmes fort débauchez, & qui voudroient que tout le monde leur ressemblât: mais il est à craindre que parmi les plus irreprochables, il n'y en ait plusieurs qui n'aiment point la pureté pour elle-même, mais simplement pour un vain honneur..... Quel domage de faire au monde un sacrifice qu'il estime si peu & qu'il a si peu mérité? Quelle folie de faire tous les frais de la chasteté, & d'étre mis dans les enfers avec les femmes prostituées. Où je vous prie de remarquer deux choses bien dignes d'être observées, la premiére est qu'elles ont plus de peine, parce-que ne travaillant pas pour Dieu, Dieu n'a nul égar à leurs soins: ainsi ce qui est bien encore à remarquer, non-seulement elles n'ont point de droit aux récompenses du ciel, mais Dieu ne permet pas qu'elles aient ce qu'elles prétendent. Le monde ignore vôtre verru, il n'en croit rien, il cherche par tout des sujets de se persuader du contraire, & le moindre bruit, les plus légeres, les plus fausses apparences suffisent pour l'en perduader, la médisance vous attaquera comme un autre, & elle sera crûë sur vôtre sujet, comme elle l'est à l'égar des autres. On prendra à contre sens toutes vos démarchez, on donnera des jours desavantageus à vos plus-honnêtes actions; en-un-mot, vous aurez bien de la peine; & vous n'en retirerez aucun fruit.

Mon Dieu aiez pitié de nous, je vous en conjure. *Quis potest facere mundum.* Nous sommes environnez d'ennemis, nous en avons au dedans de nous-mêmes qui nous inquiétent. Ceux de déors entrent dans nôtre cœur par autant de portes que nous avons de sens extérieurs, il ne faut qu'une étincelle pour allumer un grand feu, les discours, les exemples, les conversations, & tout l'embarras du monde, amis, parens, voisins, qui peut esperer de surmonter tant d'obstacles, d'être pur au milieu de tant d'ordures, & de l'être au point qu'il le faut être pour l'être parfaitement? Que si aprés en être venu à bout, nous n'avons rien fait encore, si la vaine gloire, si l'interêt temporel nous assiége encore, & se présente pour corrompre même la pureté; qui pourra esperer de la sauver de tant de piéges, à moins que vous ne l'aidiez d'un puissant secours, que nous esperons de vôtre bonté & de vôtre misericorde en ce monde, pour pouvoir joüir un jour des récompenses que vous promettez aux veritables chastes en l'autre, où nous conduise.





SERMON XXX.

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco.

Comment cela se fera-t-il, veûque je ne connois point d'homme. S. Luc. chap. 1.

La Sainte Vierge efface toutes les plus-hautes idées que la morale ait jamais donnéës du Magnanime dans le refus qu'elle fait de la Maternité Divine, & dans l'acceptation de cette même Maternité.

C'Est quelque chose de si grand que la qualité de Mere de Dieu, qu'à la Divinité prés, il est impossible d'imaginer quelque chose

de plus sublime. Or comme c'est en ce jour que la Ste Vierge a reçeû cette qualité, je ne m'étonne nullement que ses panegiristes, & ses dévots en fassent aujourd'hui le sujet les uns de leurs méditations, & les autres de leurs discours : Toute-fois, Messieurs, ce n'est point sur ce sujet, que je viens ici vous entretenir je ne vous dirai rien de l'honneur, que reçeût, Marie au Mistére de l'Annonciation, je ne vous parlerai que des vertus; qu'elle y pratiqua, & voici les veritables raisons, qui m'ont porté à faire ce choix. J'avoûë en premier lieu qu'éblouï par l'éclat de cette Maternité terrible, comme S. Epiphane l'appelle, j'ai crû que je devois chercher quelque chose de plus proportionné à la foiblesse de mon esprit, quelque chose que je pûsse exprimer, & que tout le monde pût comprendre. D'ailleurs quoi-que ce que Dieu fait pour Marie en ce mistére, deût peut-être nous causer plus d'admiration, il m'a semblé, que ce qu'elle y fait elle-même pour Dieu seroit plus capable d'exciter nôtre ferveur. De-plus j'ai pensé qu'en vous entretenant des exemples admirables qu'elle nous donne en ce jour, je travaillerois immediatement à sa gloire, je ferai vraiment son Panégirique, au lieu qu'en parlant de l'excellence de sa maternité, je ne loûërois à vrai dire que la liberalité de Dieu envers elle.

Mais la plus-forte raison que j'ai eûë, pour m'attacher aux vertus que Marie fait paroître en ce mistére, plû-tôt qu'à la dignité qu'elle reçoit, c'est parce-que quelque éminéte que soit la dignité où Dieu l'éleve, elle s'éleve elle-méme par sa vertu au-dessus de cette dignité incompréensible.

C'est une verité, dont j'espere vous convaincre, si vous voulez bien m'écouter avec quelque attention, & si cette même Vierge, qui me fournit une matiere si riche, daigne m'obtenir la grace de la traitter, comme je le souâitte, & comme elle le mérite. Demandous lui cette faveur par les mêmes-paroles, dont l'Ange se sert aujourd'hui pour la saluër, *Ave Maria.*

Lors-que je dis que dans le mistére de l'Annonciation, Marie s'éleve par la vertu, qu'elle pratique, au dessus même de l'honneur qu'elle reçoit, je ne doute point que vous ne portiez d'abord la veûë sur sa profonde humilité, & que vous ne vous ressouveniez de cette réponse si modeste. Je suis la servante, je suis l'esclave du Seigneur. *Ecce ancilla Domini.* Il est vray, Messieurs, que cette humilité l'a renduë digne en quelque sorte d'être la mere de Dieu, parce que plus on s'abbaisse plus on mérite d'être honoré. Mais on ne peut pas dire, ce me semble, que cette vertu l'ait élevée encore plus haute, qu'elle l'ait mise au dessus d'une dignité, qui est en quelque sorte infinie, Quelle est donc cette admirable vertu, à laquelle Marie doit une si haute élevation; c'est sa Magnanimité, Chrêtiens Auditeurs, c'est la force, & la grandeur de son ame. Vertu d'autant plus admirable en une jeune personne, qu'elle n'est, ce semble ni de son âge, ni de son sexe, vertu que toute la Philosophie Paienne a réverée, quoi-qu'elle n'en ait vû que l'ombre en ses héros, & en ses faux sages, vertu qui est le veritable caractére du Christianisme, quoi-qu'elle ne se trouve que dans trés-peu de Chrêtiens, vertu enfin qui a paru en toute

la vie de la sainte Vierge, mais qui dans son Annonciation éclatte d'une maniére si extraordinaire, qu'elle efface toutes les plus-hautes idées, que la morale ait jamais données du Magnanime.

Un Ange présente à Marie de la part de Dieu la maternité de Dieu même; Je la vois d'abor étonnée, & chancellante, mais bien-tôt aprés toute resoluë à la refuser, si elle ne peut s'accorder avec la virginité. *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco.* Elle l'accepte néanmoins dans la suite, & se soûmet à la volonté de Dieu. *Fiat mihi secundum Verbum tuum.* C'est, Messieurs, dans ce refus de la maternité divine, & en deuziéme lieu dans cette acceptation de la même maternité, que je remarque une force plus qu'humaine; Il falloit une grande magnanimité pour refuser d'être la Mere de Dieu, ce sera le premier Poinct; il n'en falloit gueres moins pour accepter d'être la Mere de Jesus, ce sera le second. Voila le sujet de ce discours.

C'est une opinion fondée sur l'Ecriture Sainte, enseignée par Saint Ciprien, & suivie de toute l'école, que la grace qui nous santifie, & nous rend agréables aux yeux du Seigneur, est un bien préferable en soi à la qualité de Mere de Dieu. C'est pour cela que Saint Augustin juge, que la Sainte Vierge a été plus heureuse pour avoir crû en JESUS-CHRIST, que pour l'avoir conceû en son sein. *Beatior Maria percipiendo fidem Christi, quàm concipiendo carnem Christi.* Et vous savez, Messieurs, qu'une bonne femme s'étant un jour écriée, qu'heureuses sont les entrailles qui vous ont porté, & les mammelles qui vous ont

donné du lait, vous ſavez, dis-je, que JESUS-CHRIST lui répondit; Dites plû-tôt que ceux-là ſont bien-heureux qui entendent la parole de Dieu, & qui ſe ſantifient en la pratiquant; *Quinimo beati qui audiunt verbum Dei, & cuſtodiunt illud.*

Cela étant ſuppoſé, on ne peut pas dire que j'attribuë à la Sainte Vierge un ſentiment bizarre, & peu vrai-ſemblable, lorſque j'avance qu'elle fut diſpoſée à refuſer la maternité de Dieu, au cas que cette auguſte prérogative, n'eût pû s'allier avec la Virginité. Saint Ambroiſe, Saint Auguſtin, Saint Bernard, & pluſieurs autres Saints Docteurs, diſent poſitivement qu'elle appréenda, comme un grand mal-heur, que ſa pureté ne fût bleſſée par la Conception que l'Ange lui annonçoit, & que ce fût cette crainte, qui lui tira ces mots de la bouche. *Quomodo fiet iſtud, quoniam virum non cognoſco.* Il eſt tout viſible, dit Saint Gregoire de Niſſe, qu'elle préfere ſon integité aux offres, qu'on lui fait de la part de Dieu, & que ſi elle ne peut-être Mere, & Vierge tout-enſemble, elle ſera ravie qu'une autre reçoive l'honneur, qu'on daigne lui préſenter. *Angelus partum nunciat, at illa virginitati inhæret, & integritatem Angelicam, demonſtrationi anteponendam judicat.*

Quelle plus-grande force d'eſprit, Chrêtiens Auditeurs, quel plus-grand des-intereſſement, quelle plus-grande attache au bien ſolide, au vrai bien, peut-on imaginer en une pure créature! Pour vous faire comprendre combien ce ſentiment eſt héroïque, il faudroit vous Expliquer l'excellence de cette maternité, qu'elle refuſe, je vous ai déja

dit, Messieurs, que cela passe mes forces, & de plus je ne trouve rien dans les livres des Saints Docteurs, qui m'instruise, qui puisse suppléer à mon ignorance; plus je consulte les Péres sur cette matiére, plus je me confirme dans la pensée, où je suis que c'est un abîme immense, incompréensible. Pleût à Dieu, Messieurs, que mon silence peût faire sur vos esprits le même effet, que le silence de ces grans hommes a produit à mon égar, il a augmenté de beaucoup en moi l'idée que j'avois de la dignité de mere de Dieu, il m'a encore mieux fait comprendre, que cette dignité supréme est en quelque-sorte infinie, qu'elle a un rapport si essentiel avec la divinité, qu'on n'en sauroit avoir une connoissance parfaite, à moins qu'on ne connoisse Dieu, & qu'on ne le connoisse parfaitement; Que les Anges seroient muëts sur ce sujet aussi-bien que nous, & qu'il ne faut pas s'étonner que Marie, elle-même, quoi qu'elle eût plus de lumieres que tous les Anges, n'ait pû s'expliquer de la grace qu'elle a receüe qu'en des termes genéraux, & qui marquent seulement la profonde admiration, que lui cause sa propre grandeur, Celui qui peut tout, a fait en moi de grandes choses, c'est tout ce qu'elle en peut dire à sa cousine Elisabet. *Fecit mihi magna qui potens est.* Or, Messieurs, c'est cette grandeur, c'est cette gloire infinie & ineffable, qui bien-loin d'éblouïr la sainte Vierge par son éclat, l'a effraiée au contraire par l'opposition, qu'elle sembloit avoir avec un état de vie plus-parfait, avec un détachement entier de toutes les créatures. C'est cette maternité qu'elle a moins estimée que la mortification,

que l'éloignement de tous les plaisirs de la terre, qu'une Virginité obscure inconnuë, & cachée sous le voile du mariage & d'une heureuse sterilité.

Quand il n'y auroit point eû d'autres avantages à esperer dans une si haute élevation, que ceux qui nous sont connus, & qui ne sont que de petites suites des autres, qui passent toutes nos conceptions, comme le privilege d'être incorruptible dans le sepulcre, de ressusciter peu de jours aprés la mort, d'être portée par les Anges dans le Ciel en corps & en ame, d'y être assise à la dextre de Jesus-Christ; d'y commander à tous les esprits bien-heureux, d'être la Reine du monde, la dispensatrice des trêsors de Dieu, d'être aimée, & réverée sur la terre de tout ce qu'il y-a de veritables Chrêtiens, d'y avoir des temples partout, où le Dieu vivant a des Autels, n'étoit-ce point de quoi ébranler un esprit qui auroit été tant soit peu susceptible d'ambition, qui auroit aimé la vertu pour quelque autre chose que pour elle-même, qui n'auroit pas eu du mépris pour tout bien qui n'est pas Dieu, quelque grand, quelque divin-même que ce bien puisse être; Quelle autre femme n'auroit pas embrassé de tout son cœur la proposition de l'Ange, quand elle n'auroit eu en veuë que l'honneur de donner au monde le Messie, ce Prince, ce Libérateur attendu depuis tant de siécles, ce Roi d'Israël, cét enfant de benediction, que tous les Juifs souhaittoient si ardemment de voir naître de leur race, qu'ils se marioient tous dans cette esperance, & avoient pour cette raison le celibat en horreur.

On pourroit dire que Marie ne fit pas d'abord

toutes ces réflexions, qu'elle ne rejetta les offres, qu'on lui faisoit, que parce-qu'elle ne comprit pas bien de quoi il étoit question. Mais sans parler des connoissauces qu'elle avoit puisées dans la contemplation, & dans la lecture des Livres saints, Gabriel s'étoit assez bien expliqué pour être entendu, il n'avoit rien oublié de tout ce qui étoit capable de la fléchir. Le Fils que vous concevrez, lui dit-il, sera grand; *Hic erit magnus.* C'est le Fils du trés haut, c'est le Fils de Dieu, il sera reconnû pour tel de toute la terre. *Et Filius altissimi vocabitur.* Vous lui donnerez le nom de Jesus parce que c'est lui qui doit sauver sa nation, & affranchir tous les hommes de la tirannie de Lucifer. *Et vocabis nomen ejus Iesum.* Le Seigneur le fera monter sur le trône de David son Pére, afin-qu'il regne sur toute la maison de Jacob. *Dabit illi Dominus sedem David patris ejus, & regnabit in domo Iacob.* Ce regne ne sera pas pour un jour ou pour quelques années seulement, comme a été celùi de tous ses prédecesseurs, il sera éternel, il n'aura jamais de fin; *Et regni ejus non erit finis.* Aprés cette explication, Messieurs, on ne peut pas dire que Marie ait ignoré les desseins de Dieu sur elle, voila sans doute tout ce qu'on pouvoit dire de plus-fort, pour ébranler son courage, & pour l'obliger à accepter de tout son cœur la proposition de l'Ange. Cependant tout cela ne la tente point, bien-loin d'être charmée par des titres si magnifiques, ce n'est pas seulement de quoi la consoler de la perte qu'elle feroit de sa chasteté Virginale: *Quomodo fiat istud quoniam virùm non cognosco.* Que me dites-vous Gabriel, ignorez-

vous de quelle maniére je vis dans le mariage, & comment-c'est que j'ai resolu d'y vivre jusqu'à la mort? Sil est possible qu'une femme soit Mere & Vierge tout ensemble à la bonne heure, mais s'il faut nécessairement renoncer à l'un ou à l'autre de ces avantages, & que le Seigneur me laisse la liberté de choisir, allez porter à quelque autre la couronne que vous m'offrez, je suis Vierge, & je la serai éternellement.

Je n'ignore pas, Messieurs, quelle est la délicatesse de la plû-part des jeunes fille, sur le point de la chasteté, mais quand l'horreur du peché ne les retiendroit pas dans leur devoir, la seule crainte de l'infamie seroit capable de les soûtenir dans les occasions les plus-perilleuses, & il n'est que trop à craindre qu'elles n'affectent quelque-fois cette pudeur, qui leur sied si bien, plû-tôt par l'amour de leur réputation que par l'amour de la vertu. Marie aimoit la pureté en un état, où elle n'y étoit pas obligée, & en un siecle où la pureté n'étoit pas même honorable, elle l'aimoit dans le mariage, où bien-loin de lui faire honneur, elle la faisoit passer pour sterile, ce qui de son tems étoit une tâche honteuse, & comme une malediction de Dieu. Toute-fois, Messieurs, comme la Pureté est quelque chose de fort glorieux & de fort aimable, je ne m'étonnerois point trop que nôtre Dame l'eût aimée en un tems, où cette vertu n'étoit pas même connuë. Mais quelle est la merveille? c'est qu'elle l'ait aimée plus que la qualité de Mere de Dieu, & de maîtresse de l'Univers. On ne sauroit assez loüer le courage de ces saintes filles, qui voüent dans les Cloîtres une perpe-

tuelle

tuelle chasteté, qui avec des corps pesans & fragiles s'engagent à vivre, comme si elles étoient de purs esprits. Mais considerez je vous prie combien leur magnanimité est inferieure à celle de la Sainte Vierge. Elles renoncent au mariage pour mériter une place parmi les Anges, & Marie refuse d'être placée au-dessus des Anges, pour éviter l'impureté du mariage. Elles font plus de cas de la couronne, qui les attend dans le Ciel, que de tous les plaisirs que le monde leur presente, & Marie préfere l'éloignement & ces mêmes plaisirs à une plus riche couronne, que Dieu même lui peut offrir; En-un-mot ces Saintes Filles veulent bien être Vierges, pour se rendre les épouses de Jesus-Christ, & Marie refuse d'être mere de Jesus-Christ pour être vierge. Voila une grandeur d'ame, Chrêtiens Auditeurs, dont la Philosophie n'avoit point encore eû de connoissance; je dis même la Philosophie sainte & éclairée des lumieres de la Foi. C'est de tout tems qu'on a tenu pour magnanime celui qui trouve tout petit à la reserve de la vertu, mais parmi les choses qu'il doit méprifer, on ne s'étoit point encore avisé d'y renfermer les choses celestes, les éternelles, les divines. Qu'il a fallu de discernement à Marie pour distinguer parmi les graces de Dieu, celles qui nous agrandissent de celles qui nous sanctifient, & de force d'esprit pour aimer mieux se surpasser soi-même en mérite, que de surpasser toutes les créatures en dignité. Que ce détachement marque une ame bien élevée, bien guerie de toutes les erreurs, de toutes les foiblesses humaines, qu'il nous doit humilier, nous qui

faisons cas que de ce qui flatte nôtre ambition, & nôtre orgueil ! nous qui pour de si petits interêts, ou d'honneur ou d'avarice oublions si souvent nos meilleures résolutions ! Mais puis-que c'est en faveur de la pureté que Marie a refusé la qualité de Mere de Dieu, puis-qu'elle a eû tant d'horreur d'une incontinence, quoi-que santifiée par le mariage, quoi-qu'accompagnée de tant de grandeur, & d'une si glorieuse fecondité vous voulez bien, Messieurs, que je vous dise un mot en passant de cette vertu si sublime.

Mon dessein n'est pas d'inviter ici personne ni à aimer dans le mariage la continence admirable de la Sainte Vierge, ni même à s'éloigner du mariage, pour vivre chastement dans la solitude; Je vois que Saint Paul parle de ce genre de vie avec tant de reserve, que je comprens trés-bien que ce n'est pas une chose, qui se puisse aisément persuader par le discours. Sur le sujet de la Virginité & du Celibat, dit ce grand Apôtre, je n'ai receû nul commandement, qui vous oblige à embrasser ces états de perfection. On ne vous défend pas de vous marier, on ne vous le commande pas aussi, mais si vous le faites, on vous pardonne, si vous me demandez ce qui vous seroit le plus-avantageux, je vous dirai que je soüaitterois, que vous fussiez en l'état où je suis moi-même, si vous n'êtes pas marié, le mieux pour vous seroit de demeurer comme vous êtes. Je dis qu'il seroit mieux, soit que vous aiez égar à la vie présente, soit que vous considériez l'autre vie. Pour la vie présente on ne sauroit dire à combien de travaux, à combien de soins, à

combien d'afflictions, & de douleurs, à combien de maux & de miseres on s'assujettit nécessairement, quand on prend le parti du mariage; Pour l'autre vie, une personne qui n'est point mariée, ne songe qu'à plaire à Dieu, rien ne l'empêche de s'appliquer toute entiére à se santifier elle-même, au lieu que l'esprit des autres est occupé de mille soucis, & leur cœur partagé par des affections terrestres; Ce que je vous dis pour vôtre bien, ajoûte cét homme incomparable, & non point pour vous dresser un piége, en vous faisant entendre que le mariage est un mal, & que vous avez quelque obligation de vivre dans la continence. Non, mes Fréres, je prétens seulement que la virginité pour celles qui n'ont pas été mariées, & le veuvage pour celles à qui Dieu a ôté leur mari, sont des états plus parfaits, & qu'on y a plus de facilité de s'attacher à Dieu sans distraction.

Voila, Messieurs, quels sont les sentimens de Saint Paul. Jesus-Christ, s'est encore moins expliqué sur cette matiére, quoi-qu'en deux mots il ait dit tout ce qu'on en peut penser. Il venoit de répondre aux Pharisiens qu'il n'étoit pas permis à un homme de se separer de sa femme, quelque raison qu'il en pût avoir. S. Pierre étonné de cette réponse, Seigneur, dit-il, si cela est, il vaut mieux ne se point marier du tout. Il est vrai repartit Jesus-Christ, mais c'est une leçon que tout le monde ne comprend pas, elle n'est entenduë que de ceux à qui Dieu par une grace particuliere en donne l'intelligence. *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est*; Il y-a des Eunuques, poursuit le Sauveur, qui le sont natu-

rellement, il y en a que les hommes ont reduit en cét état, il y en a qui s'y reduisent eux-mêmes volontairement pour le Royaume du Ciel. Qui pourra comprendre ceci le comprenne. *Qui potest capere, capiat.*

C'est Messieurs, tout ce que le fils de Dieu a jamais dit en faveur de la chasteté, il n'en parle que par enigme, il semble qu'il craint d'en dire trop, & de se trop expliquer. C'est sur ces quatre mots, que tant de millions d'hommes, & de filles se sont consacrés à Dieu par le plus-difficile de tous les vœux. Qui pourra comprendre ceci le comprenne. L'Eglise Romaine l'a compris. Chrêtiens Auditeurs, puis-qu'elle approuve, puis-qu'elle autorise, puis-qu'elle pratique le conseil de la chasteté. Si quelques autres croient que cette vertu est impossible, & qu'il n'est pas avantageux de s'éloigner du mariage, je ne m'en étonne pas, c'est justement ce que nous dit nôtre Sauveur, que c'est une verité qui n'est pas entenduë de tout le monde. *Non omnes capiunt verbum istud, qui potest capere capiat.* Mais faites-vous réflexion, Chrêtienne Compagnie, comment Jesus-Christ réfuse d'un côté de s'expliquer sur ce sujet, & comme en le refusant il exagere l'excellence de la chasteté d'une maniere capable d'exciter les plus lâches, & de leur inspirer l'amour de cette vertu ? Qui pourra comprendre ceci le comprenne, comme s'il disoit. Cette continence dont il est question, est une enigme inconcevable à l'esprit humain, c'est le chef-d'œuvre de la grace, c'est une voie pour aller au Ciel infiniment élevée au dessus des autres voies. C'est un mistére qui ne doit-être revelé qu'aux

grandes ames, qu'à celles qui veulent s'élever au dessus de la nature, qui aspirent à la condition des Anges. Ce seroit en vain qu'on en donneroit la connoissance à toutes sortes de personnes, il en est peu, qui aient assez de courage, pour me donner cette marque de leur amour. C'est un trésor caché que peu de gens découvriront. Mais heureux mille-fois celui qui le trouvera. *Qui potest capere. capiat.*

Aprés ces paroles de nôtre Maître; je n'ai garde ni d'exorter ouvertement tout le monde à une vertu si grande, ni d'en détourner aussi personne. Mais quelque parti que vous aiez déja pris, ou que vous aiez dessein de prendre. Je vous supplie, Messieurs, de vous ressouvenir que le tems est court, que tout passe ici-bas, que tout s'évanouit presque en un moment. *Tempus breve est, reliquum est, ut & qui habent uxores, tanquam non habentes sint, & qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur, præterit enim figura hujus mundi.* C'est pour-quoi si vous êtes sages, vous tâcherez d'avoir dans le mõde un cœur entiérement détaché du monde, vous y serez comme si vous n'y étiez pas, vous penserez au milieu des plaisirs, & des honneurs de la vie, que vous perdrez bien-tôt toutes ces choses avec la vie. Que ce monde n'est qu'un fantôme, qui disparoit, que ceux qui l'embrassent trouveront dans peu de jours, qu'ils n'ont embrassé qu'une vaine ombre, que puis qu'il faut enfin mourir, on ne sauroit suivre de meilleur conseil que de vivre à peu-prés comme si l'on étoit déja mort. *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur, præterit enim figura hujus mundi.* Tous les états sont saints,

c'est-à-dire que quand Dieu nous y appelle par sa grace, ou que nous nous y trouvons engagez par sa providence, il ne tient qu'à nous de nous y santifier. Les choses mêmes qui semblent être des obstacles pour le salut peuvent nous servir de moiens pour parvenir à une grande perfection, tout consiste à ne regarder pas ces choses, comme nôtre fin, à en détacher nôtre affection, à n'avoir en veüë dans l'usage qu'on en fait, que cette derniere fin à quoi tout le reste doit se rapporter. *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur, præterit enim figura hujus mundi.* Revenons à la générosité de Marie, elle parut d'abord dans le refus, qu'elle fit de la Maternité de Dieu, elle ne parut pas moins dans l'acceptation, qu'elle fit ensuite de cette même-Maternité. C'est la seconde Partie.

Quelque glorieuse que deût être à Marie la qualité de Mere de Dieu, quoi qu'en concevant Jesus-Christ dans son sein, elle deût devenir Reine & des Anges & des hommes, il faut avoüer que ce regne ne devoit point être de ce monde. Il a été de cette maternité divine à l'égar de la sainte Vierge à peu prés comme de l'union hipostatique à l'égar de Jesus-Christ. Elle ne lui a valu sur la terre que des croix & des douleurs, elle a rempli toute sa vie d'amertume, en un mot elle lui a fait paier par sa patience, presque tout ce qui lui étoit dû en vertu de sa dignité. Marie étant détachée comme elle l'étoit de toutes les choses terrestres, étant remplie de l'amour de Dieu, & élevée à la plus sublime contemplation, qui ait jamais été accordée à une pure creature, elle alloit passer ses jours dans un calme tout-à-fait déli-

cieux, sans ce choix que Dieu fit d'elle pour être la Mere du Rédempteur. Mais depuis-qu'elle l'eût conceu, toute sa vie ne fut q'une suite & comme un enchaînement de trés cruelles afflictions.

Premierement sa grossesse venant à se découvrir par les marques ordinaires, il fallut essuier la plus horrible confusion, qui puisse arriver à une honnête femme, qui est d'être soupçonnée d'adultere, que dis-je soupçonnée, elle en fut comme convaincuë dans lesprit de Saint Joseph, puis-qu'il la vit enceinte, & qu'il ignora le miracle que Dieu avoit fait en elle. Je ne parle point du dêplaisir, qu'elle eut de n'avoir qu'une créche à lui donner à sa naissance, mais quels maux ne lui fit pas souffrir la fureur d'Hérodes? Quelle peine d'être obligée à s'enfuir la nuit avec son enfant, à entreprendre de longs voiages, à passer dans un Roiaume étranger? quelle mortification de se voir exilée durant sept ans parmi des Paiens, & des Idolatres, de ne pouvoir r'entrer dans son païs, d'errer ainsi de ville en ville, & de province en province, elle qui étoit pauvre & qui aimoit tant de la solitude? Lors-que Jesus commença à paroître, & remplir toute la Palestine du bruit de son éloquence & de ses miracles, il y auroit eu quelque gloire pour Marie d'être reconnuë pour la Mere d'un si grand Prophete: mais il ne daigna jamais lui donner ce nom, non pas même en mourant, lors-que la douleur extrême où elle étoit, sembloit exiger de lui cette petite consolation. Non seulement il la traitta toûjours de femme, mais il affecta de la rebutter en toutes rencontres. Il sem-

bla même la désavoüer en une trés-grande assemblée, où elle se présenta pour parler à lui ; enfin dés l'âge de douze-ans jusqu'à la fin de sa vie, il eu usa toûjours avec elle d'une maniére si froide en apparence, si je l'ose dire, que c'est de là en partie que les Marcionistes & les Manichéens ont pris occasion de dire qu'il n'étoit pas veritablement son fils, & qu'il n'avoit pris dans son sein qu'un corps apparent & fantastique.

Mais qui peut dire ce qu'elle a enduré à la veûë des souffrances, & de la mort de son Fils ? Saint Jean de Damas, dit que le Sauveur lui fit souffrir en mourāt toutes les douleurs, qu'il lui avoit épargnées à sa naissance. Saint Anselme asseûre que tous les tourmens des Martirs ont été legers en comparaison des peines interieures de Marie. Son cœur, dit S. Laurent Justinien, étoit comme le miroir du corps souffrant de Jesus, c'est-à-dire qu'elle ressentoit tous les coups qu'on lui donnoit, & qu'elle les ressentoit dans la partie de toutes la plus sensible, qui est le cœur. S. Bernard croit que sa compassion fut quelque chose de plus-cruel, que la passion-même du Fils de Dieu; & certes cela n'est pas trop mal-aisé à comprendre, à qui connoît un peu la nature & les sentimens du cœur maternel. Il n'est pas nécessaire de prouver, qu'il n'y eût jamais d'amour égal à celui que Marie eût pour Jesus, il étoit son Fils unique, & comme il n'avoit point de Pere sur la terre, il lui appartenoit uniquement. D'ailleurs il n'y eût jamais d'enfant plus aimable. Jugez donc quel supplice ce fut pour elle, de le voir lier, souffletter, bastonner, traîner dans la bouë, fouler aux piés des

soldats, déchirer à coups de fouëts, clouër à la croix, & mourir avec infamie. Pour moi je vous avouë que mon esprit se confond toutes les fois que je veux me répresenter l'état où cette sainte Mere se trouva pour lors. Tâchez de l'imiter peres & meres, vous que la mort, que les maladies de vos enfans, que les mauvais traittemens qu'on leur fait, portent quelquefois à de si grandes extrémitez.

Tout cela supposé, Messieurs, on demande à Marie, si elle veut bien être la Mere de Jesus-Christ, il n'y a rien à craindre pour sa pureté ; mais il faut qu'elle sacrifie & sa réputation & le repos de sa vie, il faudra qu'elle sacrifie ce même-Fils, dont elle sera la Mere. On ne lui cache pas qu'il doit être le Sauveur de son peuple, & que c'est au prix de son sang qu'il le doit sauver. Elle a lû, & elle a tres-bien entendu toute son histoire dans les Prophetes, où elle n'est pas rapportée moins exactement, qu'elle le sera dans l'Evangile. Qu'en dittes-vous, Chrêtiens Auditeurs, que doit répondre cette sainte fille ? Ce fut une grande joie pour Sara, lors-qu'on lui annonça de la part de Dieu, que toute âgée, toute sterile qu'elle étoit, elle ne laisseroit pas d'avoir un fils qui rendroit immortel le nom de son pere, & dont la posterité seroit glorieuse. Mais si on lui eût dit qu'elle auroit le déplaisir de voir cét enfant sacrifié par son propre pere, & qu'au lieu de lui servir d'appui en ces derniers jours & de lui fermer les yeux à la mort, ce seroit elle qui l'enseveliroit bien-tôt de ses propres mains, & qui pleureroit sur son sepulchre ; Croiez-vous qu'à ces conditions elle eût

voulu avoir une Isaac, quelque beau, quelque aimable qu'il eût pû-être. Mais une femme qui préavoiroit, qu'elle ne pourroit avoir qu'un fils malheureux dont la vie seroit courte, & la mort infame, qui lui feroit passer ses jours en pleurs & en inquiétude, cette femme, dis-je, pourroit-elle se résoudre à devenir mere, & si elle avoit déja conceû cét enfant infortuné, pourroit-elle s'empécher de l'étouffer dans son sein avant qu'il pût voir le jour ?

Toute-fois, Messieurs, Marie veut bien être mere à des conditions si étranges ; non point par le desir d'avoir un fils, elle est si peu touchée de cette passion, qu'elle n'est entrée dans le mariage ; qu'à condition qu'elle y conservera sa virginité, mais pour obéïr & pour plaire à Dieu, qui soûaitte qu'elle embrasse cette rude croix, & qu'elle la porte pour son amour. Quelle résolution, quel courage de s'offrir pour être cette triste Mere ? Vous aurez le plus-aimable de tous les Fils, Vierge Sainte ! mais ce sera tant pis pour vous, plus il sera aimable & plus vous serez à plaindre. Quelle douceur pourrez-vous goûter en sa compagnie, puis-que vous ne le verrez jamais, que sa croix, que toute la honte & toute la cruauté de sa passion ne se presente en même-tems à vôtre esprit ? Comment ne fremissiez-vous point à cette seule pensée ? Comment ne priez-vous point le Seigneur de lui choisir une autre Mere, & de vous laisser joüir en paix des douceurs de vôtre retraitte ?

On pourroit peut-être dire, que Marie ne fit alors nulle réflexion à toutes ces choses ; mais je suis persuadé au contraire, qu'outre les connoiss-

ſances qu'elle en avoit déja par l'Ecriture,Dieu les lui revela pour-lors d'une maniere encore plus-claire & plus diſtincte, afin-que le conſentement qu'il attendoit d'elle pour l'Incarnation, fut non-ſeulement libre,& donné avec une pleine connoiſſance, mais qu'il fut encore l'action de la plus-héroïque vertu qui eut jamais été pratiquée. Auſſi les Saints Peres diſent, que ce conſentement fut d'une valeur en quelque ſorte infinie: Qu'elle mérita plus par cette ſeule action d'obéïſſance, que tous les Anges, & tous les hommes n'ont pû mériter par tout ce qu'ils ont jamais fait de plus-difficile. Par ce conſentement, dit S. Bernardin de Sienne,elle merita l'empire du monde,la plenitude des graces,toutes les vertus,tous les dons,tous les fruits du S. Eſprit. Elle mérita toutes les graces gratuites comme le don de ſience, de prophetie, celui des langues & des miracles,elle merita d'être la Mere de ſon Créateur,d'allier en ſa perſonne la Virginité avec la Maternité, d'être la porte du ciel,nôtre eſperance, nôtre étoile, & ſur tout cela d'être appellée la reine de miſericorde,& de l'être effectivement, *Et ſuper hoc omnia quod regina miſericordiæ nuncupetur, & talis nominis conſequatur eff:ctum.*

C'eſt pour cela ſans doute,que dans la réponce qu'elle fait à l'Ange, elle ne parle point comme une créature que le Seigneur honore d'une faveur ſignalée, mais comme une eſclave, qui ſe ſoumet humblement ſous le fardeau qu'on lui impoſe, *Ecce ancilla Domini*, dit-elle, *fiat mihi ſecundùm verbum tuum.* Voici la ſervante du Seigneur,il eſt le maître,il peut diſpoſer de moi,comme il lui plaira.

Vous m'avoûërez, Messieurs, que ces paroles marquent bien mieux la disposition d'une ame, qui reçoit un commandement dur & penible, que les sentimens d'une personne, qu'on comble d'honneur, & qu'on éleve au plus haut point de la gloire? Si dans la maternité qu'on lui présente, elle n'envisageoit que les avantages que cette dignité renferme, elle auroit répondu par des actions de graces, par quelques termes qui eussent exprimé sa reconnoissance, & la confusion qu'elle auroit euë de se voir préferée à toutes celles de son sexe, mais au contraire. Voici l'esclave du Seigneur; que sa volonté s'accomplisse en moi: *Fiat mihi secundùm verbum tuum.* Voila comme parloit Jesus-Christ au jardin de Gersemani, lors-qu'il acceptoit le calice de sa passion. Voila les paroles d'une personne, qui se surmonte elle-méme, qui croit faire un grand sacrifice en obeïssant.

Cela étant ainsi, Chrêtiens Auditeurs, n'admirez-vous point la conduite de nôtre Dieu, qui faisant à Marie la plus-grande grace, qu'il pût faire à une créature, voulut que cette grace fut accompagnée de la plus-pesante croix que nulle créature ait jamais portée. Nous ne pouvons comprendre que Jesus-Christ n'ait pû parvenir qu'en souffrant à la gloire de sa résurrection. *Oportuit Christum pati, & ita intrare in gloriam suam.* Cependant il n'y a pas sujet de s'en étonner, Jesus-Christ étoit innocent, il est vrai, mais il étoit chargé de tous nos pechez, & tant de pechez ne se pouvoient expier que par un cruel supplices. Mais Marie n'étoit coupable de nulle faute, & elle n'étoit point la victime que Dieu deman-

doit pour les fautes des autres hommes; cependant il faut qu'elle passe ses jours dans le dueil, & dans la tristesse, que jusqu'à la mort elle soit comme noiée dans l'amertume.

Pauvres affligez, voila encore pour vous un motif de patience. Quand nous ne serions pas comme accablez, des pechez d'autrui & de nos propres pechez; il faudroit même alors s'élever avec la grace au-dessus des plus-grans maux, & dire avec David; *Nonne Deo subjecta erit anima mea.* Qu'avez-vous à dire aveugle & téméraire Nature? qu'avez vous à dire contre les ordres du Créateur? Eh quoi mon ame, nous revolterons-nous contre nôtre Dieu, nous plaindrons-nous de sa conduite, aurions nous bien la hardiesse de l'examiner, ne nous suffira-t-il point que c'est sa volonté qui s'exécute, que c'est sa main qui nous frappe? *Quis nos separabit à charitate Christi?* Si je ne me sens coupable de rien, si je suis dans la grace du Seigneur si je l'aime, & que par conséquent j'en sois aimé, sera-t-il dit, qu'une maladie, qu'une perte, qu'une disgrace, quelque grande qu'elle puisse être, m'ait séparé de son amour, qu'elle m'ait fait rompre avec un si bon ami? Voila, Messieurs, ce qu'il faudroit dire, quand nous serions aussi purs que nôtre Dame. Mais à la veüë de nos pechez comment osons-nous murmurer, comment osons-nous parler de nos souffrances? Mon Dieu que vous êtes bon! que vous êtes pitoiable, que vôtre main est douce, qu'elle est légere, que vôtre justice est pleine de misericorde? hélas ce seroit bié autre chose si vous me traittez à la rigueur, si vous en usiez avec moi comme vous avez fait avec tant d'autres, que vous

avez précipitez pour de moindres fautes, en des supplices qui n'auront jamais de fin.

Mais d'où vient que le Seigneur accable Marie d'affliction? D'où vient que depuis qu'il l'a choisie pour sa Mere, il ne lui a jamais donné de relâche jusqu'à la mort? Quoi se seroit-il fait un plaisir de la tourmenter, si ces tourmens eûssent dû lui être inutiles? S'il avoit jugé qu'une vie heureuse & tranquille lui eût été plus avantageuse? Si aprés l'avoir presque élevée jusqu'à la Divinité, il avoit crû pouvoir lui témoigner plus d'amour qu'en la chargeant de mille croix? Et vous, Chrêtiens Auditeurs, croiez-vous que Dieu qui n'est que bonté. Dieu qui exerce sur vous une providence si paternelle, qui défend aux autres hommes de vous nuire en quoi-que ce soit, qui le leur défend sous des peines si rigoureuses, qui déclare que c'est le toucher en la prunelle de l'œil, que de vous affliger seulement par une parole, qui jure qu'il se vengera de tout le mal qui vous aura été fait, soit en vôtre personne, soit en vos biens, soit en vôtre réputation; Croiez-vous qu'il voulût troubler lui-même vôtre repos, & vous faire gemir sous le fardeau de la croix, s'il croioit qu'il vous fut inutile de souffrir, s'il ne savoit que cela vous est extrêmement avantageux? Savez vous qu'elle peines vous seroient entiérement inutiles? ce seroient celles de l'autre vie, & c'est pour cela qu'il n'a rien oublié pour vous garentir de ces peines, jusqu'à vouloir bien souffrir en sa personne tout ce que vos pechez avoient merité. Faisons y un peu de reflexion, Messieurs, je vous en conjure, Jesus Christ est mort pour nous délivrer des supplices éternels.

& nous ne pouvons croire qu'il nous délivreroit de cette maladie, de ce chagrin, de cette calamité domestique, de ce trouble intérieur, de cette affliction d'esprit, s'il prévoioit que nous deussions trouver nôtre avantage dans une plus-grande prosperité. Que faudra-t-il donc qu'il fasse encore, pour nous persuader qu'il nous aime, & pour dissiper nos injustes défiances.

C'est assez fait, ô mon Dieu! pour une si chetive créature, je n'en demande-pas davantage, & je me soûmets sans réserve à vôtre divine conduite; *Ego servus tuus, & filius ancillæ tuæ.* Je suis vôtre esclave, Seigneur, vous m'avez tiré du néant, vous m'avez tiré de l'enfer, si je vis, ce n'est que par vôtre grace, que par vôtre pure misericorde; n'est-il pas bien juste que vous usiez de moi selon vôtre bon plaisir? Frappez-moi donc, ô mon Dieu; autant qu'il vous plaira, & aussi rudement qu'il vous plaira, il faudra que je souffre beaucoup avant-que mes douleurs égalent les vôtres, avant-qu'elles égalent celles de vôtre Sainte Mere, avant-qu'elles égalent le nombre de mes pechez. J'aurai du-moins cette consolation en mes maux, que je marcherai par un chemin que vous avez tracé avec vôtre sang précieux, par un chemin que Marie a arrosé de ses larmes, par un chemin que tous vos amis ont tenu, & par où ils sont tous arrivez à l'immortalité glorieuse, *Amen.*



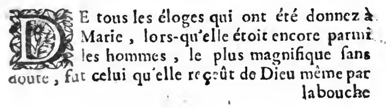
SERMON XXXI.

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Gloria Domini plenum est opus ejus.

Le Chef-d'Oeuvre, l'ouvrage du Seigneur est tout rempli de sa gloire. Eccli. c. 48.

La gloire de la Sainte Vierge dans le Ciel est pleine & surabondante. Elle ne regrette rien dans la gloire, elle n'y a même rien à regretter; Elle n'y desire rien, & n'y a rien à desirer; Elle n'y envie rien, mais même elle n'y a rien à envier à personne.



DE tous les éloges qui ont été donnez à Marie, lors-qu'elle étoit encore parmi les hommes, le plus magnifique sans doute, fut celui qu'elle reçût de Dieu même par

labouche

bouche de Gabriel, lors-qu'il l'appella pleine de grace: *Ave gratia plena.* Mais présentement qu'elle est élevée au dessus des Anges, on doit ajoûter quelque chose à cét éloge; & ce que l'on peut dire de plus-grand en sa faveur, si je ne me trompe, c'est qu'elle est pleine de gloire. *Gloria Domini plenum est opus ejus.* Je n'ignore pas que cette plenitude prise en un certain sens, est commune à tous les Saints. *Pleni sunt*, dit le devot Saint Bernard, *Pleni sunt, prorsus ita est, dilectissimi, bonorum nostrorum sancti non egent.* Ils sont pleins, mes trés-chers Freres, oui sans doute, ils sont pleins de biens, & ils n'ont que faire des nôtres; mais il s'en faut beaucoup que la plenitude de leur felicité n'égalle le comble de la gloire de la Ste Vierge, leurs richesses comparées à celles de leur Reine, peuvent passer pour indigence, soit que Marie ait plus de capacité à recevoir, ou qu'elle soit remplie de dons plus-excellens & plus-précieux; il est certain qu'elle est dans le Paradis, ce qu'elle a été sur la terre, la choisie, la bien-aimée; il est certain qu'entre les Bien-heureux mêmes, elle est la Favorite & la Bien-heureuse.

Agréez, Messieurs, que je prenne cette verité pour le sujet de nôtre entretien, & que je fasse voir que Marie est dans le ciel pleine de gloire, ou si vous aimez-mieux, que sa gloire est une gloire pleine & accomplie. Je sai qu'en cette Fête on a coûtume de parler de la mort de Nôtre Dame; de sa Résurrection, de son Assomption glorieuse: Mais quoi, ne dira-t-on donc jamais rien du bonheur où cette mort, cette Résurrection & cette Assomption l'ont élevée, aprés l'avoir si souvent

considerée sur son char de triomphe, ne nous sera-t-il point permis de l'envisager jusques sur son trône? Il est vrai que des yeux aussi foibles que les nôtres auront bien de la peine à soutenir tout l'éclat, dont ce trône est environné. Mais s'il jette des lumiéres capables de nous éblouïr, il en a encore qui peuvent fortifier nôtre veûë : Demandons-lui celles-ci, Chrêtiens Auditeurs, & pour les obtenir, servons nous de la priere de l'Eglise. *Ave Maria.*

C'est une chose assez mal-aisée à comprendre, Comment c'est que dans le Ciel on peut gouter une felicité parfaitte, non obstant les défauts qui semblent s'y rencontrer. Il est peu de Bien-heureux qui aient autant de gloire qu'ils en ont pû aquerir avec les graces qu'ils avoient receûës; & il semble que ce leur devroit étre un sujet d'un éternel repentir, d'avoir perdu par leur faute ce qu'ils pouvoient mériter par une fidelité plus-exacte. De-plus leur corps n'a point de part à la gloire de leurs ames, & c'est merveille comme ils ne sont point troublez par le desir de voir ressusciter leurs corps, leurs parens bien-heureux, leurs enfans, leurs amis, leurs peres & leurs meres, qui sont comme une partie d'eux-mêmes, ou sont en danger de perdre le Ciel, ou même l'ont déja perdu ; & ce qui les touche encore de plus-prés, c'est qu'ils voient des places au dessus d'eux, où ils savent tres-bien qu'ils joüiroient d'un bon-heur plus-grand que celui dont-ils joüissent ; & ils voient ces places occupées par des personnes non-seulement de même nature qu'eux; mais encore de même sexe, de même âge, de même profession ; ce seroit ici-bas un objet d'envie capable de rendre mal-heureux

l'homme du monde, qui d'ailleurs auroit le plus de sujet d'étre content. Cependant il n'est rien de plus-vrai que dans le Paradis il n'entre nul repentir; *Neque luctus neque dolor erit ultra.* Il n'y entre nul mouvement ni de desir, ni d'envie; *Nemo invidet*, dit le venerable Bede, *cupiditas nulla exardescit, non ibi desiderium honoris pulsat, aut potestatis ambitio.*

O belle vie, vie heureuse, cent fois heureuse! d'où les larmes sont bannies pour toûjours, où chacun est content de son sort & de celui de ses freres! où chacun se trouve aussi heureux par le bon-heur d'autrui que par le sien propre! O parfaitte charité! ô douce paix! ô joie veritablement pleine & accomplie! Mais quoi-que cette joïe soit pleine non-obstant les défauts que nous y avons remarquez. Quoi-que, ni ce qu'ils ont perdu par leur faute, ni ce qui semble manquer à leur bonheur, ni la gloire des autres n'empéchent pas qu'ils n'y vivent sans regret, sans ambition, sans jalousie: toute-fois on ne peut nier, que celui d'entre les Saints qui n'auroit rien à regretter, rien à desirer, rien à envier à personne; on ne peut nier, dis-je, que celui-là ne fut dans un état beaucoup plus-avantageux que tous les autres. Or, Messieurs, la Sainte Vierge a cét avantage dans le Paradis, & c'est pour cela que je dis, qu'elle est la Bien-heureuse méme entre les Bien-heureux, qu'elle y est pleine de gloire, ou comme j'ai déja dit, que sa gloire y est pleine & sur-abondante: Les autres Saints n'y regrettent riẽ, ils n'y desirent rien, ils n'y envient rien à leur fréres; mais Marie n'y a rien à regretter, rien à desirer, rien à envier aux autres

Saints. Voila trois veritez que je m'en vais tâcher de prouver dans les trois Points de ce discours. Non-seulement Marie ne regrette rien dans la gloire, mais elle n'y a même rien à regretter, ce sera le premier Point: Non-seulement elle n'y desire rien, mais encore elle n'y a rien à desirer, ce sera le second Point: Non-seulement elle n'y envie rien, mais même elle n'a rien à envier à personne, ce sera le troisiéme Point. Voila tout ce que j'ai à vous dire.

Si Dieu n'empéchoit dans les Bien-heureux l'effet que devroit produire dans leur ame le souvenir des fautes passées : il est impossible, à mon sens, d'imaginer un enfer plus-cruel que seroit le Paradis. La veuë des biens qu'ils ont perdus en perdant une seule heure de leur tems, la connoissance de cette bonté infinie qu'il ont si peu aimée en comparaison de ce qu'elle meritoit, qu'ils ont même souvent offencée : Cette connoissance, dis-je, leur causeroit une douleur égale à l'amour qui les possede, égale à la joie dont ils sont remplis. Figurez-vous le desespoir d'une mere ou d'une amante passionnée, qui revient d'un accez de frenesie, & qui s'apperçoit que dans sa fureur elle a égorgé, celle-là son propre fils, ou celle-ci le mieux fait & le plus tendre de tous les amans; ce desespoir n'est qu'une legére image de celui où la premiére veuë de Dieu jetteroit les ames saintes, si les pechez qu'elles ont commis contre lui pouvoient se représenter à leur mémoire. Mais non, ou ils oublieront entiérement ces pechez, ou Dieu disposera les choses de telle-sorte qu'il y aura même quelque douceur à les repasser par l'esprit. Ces

fautes noiées dans les larmes de la penitence, & dans le sang du Sauveur, seront comme des fruits amers confits dans le miel, leur amertume ne se fera plus sentir, elle se perdra, pour le dire ainsi dans cét abîme de joie, où le cœur sera plongé.

Mais quoi-que le souvenir d'une vie tiéde & déreglée ne puisse pas alterer le bonheur des Saints, la veüe d'une vie pure & passée dans l'innocence ne laisse pas de les rendre infiniment plus heureux. On ne peut pas dire, qu'on y regrette le tems perdu, ni les graces mal ménagées ; mais qui peut dire combien on se sait de gré d'avoir bien emploié le tems, & d'avoir profité de toutes les graces qu'on a reçeües. Chacun y est trés content de ce qu'il a, mais de combien ceux-là sont ils plus satisfaits que les autres, qui peuvent dire, que s'ils n'ont pas plus de gloire, ce n'a pas été leur faute, qu'ils ne se sont jamais rélâchez, qu'ils n'ont rien perdu par leur négligence ; que quand ce seroit à récommencer, ils ne pourroient rien faire de mieux que ce qu'ils ont fait ? Or Messieurs, la Sainte Vierge est la seule qui ait cette consolation dans le Paradis. Si l'on avoit pû r'assembler tous les serviteurs de Dieu, qui ont jamais vécu sur la terre, & qu'on leur eût demandé s'ils se croient exempts de tout crime: quelle pensez-vous qu'auroit été leur réponse, dit l'admirable Saint Augustin, quelque grande qu'ait été leur sainteté, ils auroient tous répondu avec l'Apotre S. Jean, Si nous disons que nous sommes sans peché nous nous seduisons nous-mêmes, & la verité n'est pas en nous : La Sainte Vierge est la seule, ajoûte-ce Pére, qu'il faut toûjours excepter par le respect que

nous devons au Seigneur qu'elle a conçeu. *Exceptâ ſanctâ Virgine Mariâ, de qua propter honorem Domini cum de peccatis agitur nullam prorſus habere quæſtionem volo.*

Je n'ignore pas, Meſſieurs, que Calvin eſt dans une autre penſée; je-ſai que dans ſon Harmonie, & dans un autre ouvrage qu'il appelle l'Antidote du Concile de Trente; il accuſe Marie de vaine curioſité, de vaine gloire, d'ignorance criminelle, de peu de foi, & méme de deſeſpoir; comme Meſſieurs de la Religion Pretenduë Reformée, ſont aujourd'hui plus-moderez que ce premier Autheur de leur réforme, & qu'ils l'ont reformé lui-même en bien de choſes, je doute un peu qu'ils vouluſſent imputer tous ces deſordres à la plus-innocente des Vierges, à la Mere de leur Rédempteur. Quoi qu'il en ſoit, ils ne doivent pas trouver mauvais qu'en ce point nous ſuivions le ſentiment de Saint Ciprien, de Saint Auguſtin, de S. Bernard; & ſur-tout que nous nous en tenions à la deciſion du Concile.

Il eſt donc vrai, Chrêtiens Auditeurs, & c'eſt un article de nôtre Foi, que Marie n'a jamais peché non pas même veniellement: Il eſt vrai qu'elle eſt ſortie du monde auſſi pure qu'elle y étoit entrée, qu'elle ne s'eſt jamais éloignée en rien des ordres de Dieu, qu'elle ne ſe peut reprocher ni foibleſſe, ni lâcheté, ni conſideration, ni ſurpriſe. Ce ſeroit beaucoup pour nous, Chrêtiens Auditeurs; Mon Dieu, quel bon-heur de ne vous avoir jamais offencé! ce n'eſt-là toute-fois qu'une petite partie du bon-heur de la Sainte Vierge; non-ſeulement elle n'a jamais perdu la grace, non-ſeulement elle

ne l'a jamais ternie par aucun mouvement déreglé, mais elle ne l'a jamais laiſſée oiſive en ſon ame, le Saint Eſprit a toûjours été en elle, & il y a toûjours été agiſſant & operant avec elle, depuis ſa Conception juſqu'à l'âge de ſoixante douze ans qu'elle eſt morte, ça été un enchaînement continuel de mérites; ſon cœur toûjours embraſé de charité a été devant Dieu, dit S. Pierre Damien, comme une caſſolette ſur un feu ardent & éternel; laquelle ne ceſſe jamais d'exhaler ſes agréables vapeurs. De-ſorte-qu'on ne peut pas dire qu'elle ait fait une ſeule action qui ait été purement naturelle; qui n'ait été digne de récompenſe; qu'elle ait dit une ſeule parole qui n'ait pas été rapportée à la gloire du Seigneur, qu'elle ait jamais eû une penſée indifferente, jamais paſſé un moment ſans faire quelque progrés, quelque gain pour l'Eternité. Mais quel gain, Dieu immortel! & qui pourra jamais le comprendre? Il ſuffit de dire que tout ſon fond doubloit à chaque moment, qu'à chaque moment elle aimoit Dieu de toutes ſes forces; qu'elle agiſſoit toûjours ſelon toute l'étenduë de la grace qu'elle avoit reçeûë; & cette grace, dit Denis le Chartreux étoit en quelque ſorte infinie: qu'elle agiſſoit toûjours avec toute la ferveur, dont ſon ame étoit capable, & il n'y eût jamais de plus grande ame que la ſienne.

Il eſt tout viſible, Chrêtiens Auditeurs, qu'une vie ainſi remplie de mérites, & où il n'y a pas un ſeul inſtant de vuide; que cette vie, dis-je, a été ſuivie d'une grande gloire; on ne peut nier que ce ne ſoient là de ces jours pleins, dont parle David; & que pour cela elle n'ait receû une récompenſe

pleine, c'est-à-dire fort abondante, *plenam mercedem.* Mais ce n'est pas encore ce que je veux dire, je considere ici la plenitude de sa récompense en un sens un peu plus-propre, je dis qu'elle est pleine en ce qu'elle est aussi grande qu'elle l'a pû être, en ce qu'elle n'a nul sujet de regretter ni les années qu'elle a vécu, ni les moiens qu'elle a eus d'honorer son Créateur.

Non, pourra-t-elle dire éternellement, si ces plaïes que je vois sur le corps du Sauveur du monde, ont été faites pour moi, comme pour le reste des hommes, elles n'ont point été faites pour moi, j'ai beaucoup contribué à lui donner une vie mortelle, mais je n'ai point eu de part à sa mort. Je sai bien que Dieu a fait en moi tout le bien, dont on me louë, mais il fait bien aussi qu'il y a fait tout le bien qu'il a voulu, je n'ai apporté nul obstacle à ses divines operations, je ne puis me vanter de rien, mais aussi n'ai-je rien à me reprocher. Je l'ai bien toûjours pensé, mon Seigneur, & je le vois à cette heure encore plus clairement, que je ne pouvois vous servir selon vos merites, mais soiez en loué à jamais, je vous ai servi selon mon pouvoir, je l'ai fait de toutes mes forces: Me voici enfin en un état où je ne puis plus vous offencer, mais vous savez que je ne l'ai jamais fait, lors-même que je l'ai pû. Heureuse mille fois la nécessité où je suis présentement de vous aimer, ô mon Dieu! mais je ne laissois pas de vous aimer, lors-que j'étois en liberté d'aimer quelqu'autre chose que vous.

Messieurs, si les Paiens même ont reconnu, que dés cette vie le témoignage d'une bonne conscien-

ce est quelque chose de si doux, qu'elle peut charmer les douleurs les plus ameres, & rendre un esprit calme au milieu des plus cruelles persecutions : que sera-ce dans le Ciel de se ressouvenir qu'on a mené une vie irreprochable; dans le Ciel, dis-je, où l'on connoît si parfaitement la beauté de la vertu, où l'on voit à découvert la bonté ineffable de Dieu, & les obligations infinies, qu'on avoit d'être tout à lui ? On peut encore juger de la douceur de ce souvenir par l'opposition à ce repentir amer, qui fait la plus horrible peine des dannez. Il est seûr que rien ne les tourmente davantage que le regret d'avoir méprisé des graces, avec quoi ils pouvoient parvenir à une sainteté tres-éminente. Voila, dit S. Bernard, ce qui m'effraie dans les Enfers, c'est ce ver dévorant, c'est cette mort vivante. *Horreo vermem mordacem, & mortem vivacem.* Cela supposé, il est évident par la regle des contraires, qu'un des plus-sensibles, plaisirs, qu'on goûte dans le Paradis, c'est de se représenter le bien que l'on a fait sur la terre, & que ce plaisir est plein, qu'il est parfait en Marie, puis-qu'elle n'a jamais fait que du bien, & qu'elle a fait tout le bien qu'elle a pû faire.

Je ne vous demande pas, Chrêtienne Compagnie, si vous avez lieu d'esperer la même consolation, nous avons déja perdu tout le tems de nôtre enfance, & peut-être même, celui de nôtre jeunesse, & du reste, hélas ! il n'est que trop vray, que nous n'en donnons que la moindre partie à nôtre salut. Je ne vous demande pas non-plus, si vous ne craignez point que dans le Ciel il ne vous reste quelque regret d'avoir fait un si mauvais usa-

ge de la vie. J'ai déja dit que rien d'affligeant ne peut avoir entrée dans l'ame d'un Bien-heureux. Mais à l'heure de la mort, où toutes choses seront encore dans l'incertitude; où vous commencerez à connoître Dieu, à connoître la vanité de tout ce que vous estimez davantage, vous ne manquerez pas d'être attaqué de cette triste pensée, & Dieu veuille que vous n'en soiez pas accablé. C'en est fait, direz-vous, me voila au bout de la carriére, voila le tems du travail passé, je ne puis plus rien faire pour l'autre vie. Jusqu'ici j'ai pû quelque chose j'ai pû toutes choses pour ma fortune, pour le salut de mon ame: Mon Dieu si j'avois fait tout ce que je pouvois faire, que je mourrois content aujourd'hui. Je pouvois donner aux pauvres tout ce que le luxe m'a consumé, tout ce que j'ai dépensé en nippes, en colets, en garnitures, en ajustemens inutiles, tout ce que j'ai perdu au jeu, tout ce qui s'en est allé en débauches. Je n'en aurois pas été plus pauvre, j'en aurois été plus estimé des hommes, & présentement je ne me trouverois pas les mains vuides, & dépourveûës de bonnes œuvres. Je pouvois emploier à la priere, & à la lecture des livres saints tout le tems, que j'ai donné aux vains divertissemens du monde. Je pouvois donner aux visites des malades, des pauvres affligez ces longues journées, qui se sont toutes passées en discours, en visites inutiles. Je pouvois passer hors du monde toute cette vie, que j'ai vécu dans le monde, je pouvois renoncer entiérement à la terre, j'ai eû des fréres, des sœurs, des parens, des amis, qui l'ont bien fait, Dieu m'a souvent donné la pensée de les suivre dans leur retraitte. Ah si j'avois sû

profiter de mon avantage ! Que ne pouvois-je pas faire, & que ne voudrois-je pas avoir fait? Nous pouvons encore faire ce que nous ne pourrons plus alors; si nous voulions un peu nous attacher à cette réflexion, je suis seûr que dés cette heure on renonceroit à bien de choses, à quoi on est peut être trop attaché: On se hâteroit de changer de vie, de faire toutes sortes de bonnes œuvres; Mais ce n'est pas ici la premiére fois qu'on a représenté cette verité, il en sera aujourd'hui, du moins pour la plû-part de nous, ce qu'il en a déja été si souvent. On a beau nous prêcher là-dessus, nous ne serons pas plus-sages que tant d'autres, à qui nous avons oüi faire en mourant de si belles protestations pour un avenir, qui ne devoit pas être pour eux. Il ne nous servira de rien d'avoir survécu à ces imprudens, & d'avoir été témoins de leur desespoir: nous continuërons de vivre comme nous avons toûjours vécu, jusqu'à ce que la mort elle-même nous vienne inspirer de plus-ardens, & de plus sinceres, mais de tres-inutiles desirs de conversion. Je passe à la seconde Partie, où je dois vous faire voir que non-seulement Marie ne desire rien dans le Ciel, mais qu'elle n'y a même rien à desirer.

Vous savez, Messieurs, que dés qu'on a des enfans les desirs se multiplient aussi bien que les soucis & les peines. Il s'en faut bien que l'ambition d'une Mere ne soit renfermée dans des bornes aussi étroittes, que celle d'une fille, ou d'une autre femme. Outre ce qu'une mere desire pour soi, elle soûaitte encore pour ses enfans des honneurs, & des richesses proportionnées à l'amour qu'elle

leur porte, son bon-heur est inseparable de leur bon-heur, elle les regarde comme une partie d'elle-même, & bien souvent comme la partie, qui lui doit-être la plus précieuse, & la plus-chere. Doncques pour asseûrer avec verité que Marie la Mere de JESUS, est pleine de gloire, il faut qu'elle n'ait rien à soûaitter ni pour elle, ni pour son Fils. Pour son Fils, il est inutile d'en donner les preuves. On sait que JESUS est le Roi de la gloire, comme parle l'Ecriture; Il est assis au plus-haut du Ciel, toutes les créatures sont soumises à son Empire. Mais je ne-sai si vous avez jamais bien compris quel comble de felicité ce doit être pour Marie de voir un Fils si aimable élevé à ce haut point de grandeur. Un grand Prince soûtenoit autre-fois, qu'il n'étoit point si glorieux d'être Roi, que d'avoir un Fils qui le fût. *Videri sibi quovis regno pulchrius Regis esse Patrem.* Vous savez le sentiment de cette fameuse Romaine, qui fut d'abor résoluë à être égorgée par son propre fils, sur l'asseûrance qu'on lui donna, qu'il monteroit sur le trône des Empereurs; & sans aller chercher si loin des preuves d'une passion si naturelle, Peres & Meres, je ne veux ici que vôtre seul témoignage: N'est-il pas vrai, que vous vous estimez bien-heureux, lors-que vous voiez vos enfans s'élever un peu au-dessus de leur condition? Lors-que vous apprenez qu'ils sont caressez des Grans; qu'ils sont considerez de leurs égaux, que dans le monde ils tiennent par leur merite un rang, que la naissance ne leur avoit pas donné: Quels efforts ne fait-on pas pour les tirer de l'obscurité, où il avoit plû à Dieu de les faire naître? Avec quel

plaisir n'épargnez-vous pas même sur vôtre bouc he, de-quoi leur procurer une fortune un peu meilleure que la vôtre?

Jugez par là quelle dût être la joie de Marie à son entrée dans le Ciel, lors-qu'elle vit ce Fils, qu'elle avoit enfanté dans un étable,& élevé dans la boutique d'un Charpentier : Qu'elle le vit, dis-je, placé sur la téte des Seraphins, révêtu d'un manteau roial mille-fois plus-brillant que le Soleil, & couronné de la gloire de Dieu-même? Pour me former quelque idée de cette joie incompréensible, je me represente le pauvre Jacob entrant dans l'Egypte, où non-seulement il retrouve son cher Joseph, qu'il avoit perdu depuis si long-tems, mais où il le trouve regnant sur tous les Egiptiẽs, & devenu le Maître d'un grand état de simple pasteur, qu'il étoit. Ce bon vieillard faillit à mourir de joie, aprés une si heureuse avanture, il ne desira plus rien dans la vie; il ne desira pas même de vivre : *Iam latus moriar, quia vidi faciem tuam, & superstitem te relinquo.* Voila une legére image de l'état, où se trouva l'ame de la Sainte Vierge, lors-qu'elle entra dans le Paradis, de l'état où elle est encore à présent, & où elle sera durant toute l'Eternité. Oüi, éternellement elle aura le plaisir de voir sa chair, cette Humanité sainte, qui s'est formée dans son sein, qu'elle a nourie de son lait : de la voir, dis-je, assise sur le trône du Tout-puissant, reglant le sort de l'univers, disposant à son gré de tous les biens de la nature, de tous les trésors de la grace, & de la gloire?

Aprés un si grand bon-heur, si elle pouvoit soûaitter encore quelque chose pour elle-même,

ce seroit sans doute d'être assise à la droitte de ce Fils, d'être déclarée Régente de ce grand Roïaume, dont-il est le Roi, d'être le dépositaire de tous ses trésors, de tout son pouvoir, de son autorité souveraine. Elle possede tous ces titres, Chrêtiens Auditeurs, elle est dans le Ciel la Reine des Saints, dit l'Abbé Rupert, & sur la terre la Reine des Rois, *Hac in cœlis Regina Sanctorum, & in terris Regina regnorum est.* Non-seulement il n'est point de gloire aprés celle de Jesus, égale à la gloire de Marie, mais on peut dire, que la gloire de Marie est égale à celle de Jesus-Christ même. Et pour-quoi ne le diroit-on pas, puis-que le grand Arnoul de Chartres à bien osé avancer que c'est une même gloire, qu'ils partagent également? *Filii gloriam cum Matre non tam communem judico, quam eandem.*

Ce qui rend cette felicité accomplie de tous Points, c'est que ce n'est pas seulement l'ame qui en joüit; le corps de la Ste Vierge y a déja part, il est déja bien-heureux, & fait même une partie du bon-heur des autres Saints. Saint Jean dans l'Apocalipse, dit qu'il a oüi la voix des Martirs, qui crioient sous les Autels, où leurs Reliques sont honnorées, & qui demandoient à Dieu qu'il avançat le jour des vengeances. Ces grans cris, dit Saint Gregoire, sont les grans desirs, qu'ont ces ames d'être réünies à leurs corps par la résurrection. *Magnus earum clamor magnum est desiderium tum resurrectionis, tum judicii.* Marie n'a rien à desirer sur ce point non-plus que sur tous les autres. Sa mort fut suivie de prés d'une résurrection glorieuse, & son corps préservé de toute

corruption, fut incontinent porté au Ciel, où il brille d'un éclat ineffable & immortel. Ce seroit un erreur, Messieurs, de penser que ce fut un petit bien que cette gloire corporelle, mais c'est une erreur en laquelle, si je ne me trompe, peu de personnes sont capables de tomber. Nous aimons trop nôtre corps, nous sommes trop sensibles à ses douleurs, & à ses plaisirs, pour croire que ce n'est pas un grand avantage de le voir vivant, & plongé en toutes sortes de délices.

Je sai que les Saints lui ont déclaré la guerre; qu'ils se sont sentis comme accablez de son poids, qu'ils ont soûaitté de le voir détruit, & reduit en cendres: mais outre que ce sentiment n'est pas naturel, les Saints considerent leur chair en cette vie comme un obstacle à leur perfection, comme une ennemie domestique, qui leur tend par tout des piéges; comme une furieuse, qui en s'élevant contre l'esprit, se prépare à elle-même d'étranges supplices. Mais ils commencent tous à l'aimer du moment, qu'ils sont en état de ne la plus craindre, en cela-même qu'ils la déchirent, qu'ils la défigurent, ils témoignent qu'ils l'aiment veritablement; ce sont de sages laboureurs, qui cultivent leur champ, qui le sillonent, & qui en arrachent les herbes durant l'hiver, pour le voir en la belle saison revétu d'une riante verdure. C'est pour cela que Job trouvoit tant de consolation dans l'esperance qu'il avoit de voir quelque jour ses membres pourris, partager avec son ame le plaisir de voir le Seigneur. *Et in carne mea videbo Deum salvatorem meum.* Jesus-Christ lui-méme a souffert, tout ce qu'il a souffert, pour rendre son corps glo-

rieux. *Proposito sibi gaudio.* Il a souffert la Croix dans la veuë de la gloire dont il devoit joüir, il est seûr que ces paroles ne peuvent être entenduës, que de la gloire du corps : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem*, puis-que son ame étoit bien-heureuse dés le premier instant qu'elle fut créée.

S'il est donc vrai que nous aimons tous naturellement nôtre corps ; Marie a d'autant plus de sujet de se réjoüir du bon-heur du sien, qu'il ne lui a jamais été ni rebelle, ni incommode, qu'il ne l'a jamais retardée au chemin de la vertu ; qu'au contraire il lui a servi comme de chariot, pour la porter plus vîte au comble de la sainteté. Mais quel honneur pour ce corps, quelle prodigieuse distinction de briller dans le Ciel aux yeux de tous les Bien-heureux, tandis-que ceux des autres Saints pourrissent dans les sepulcres, tandis-que reduits en poussiere, ils servent de joüetaux vents; & sont confondus avec les cendres des reprouvez.

Ce Privilege, Chrêtiens Auditeurs, est le fruit de la mortification de Marie, le fruit du mépris, qu'elle a toûjours fait de tous les attraits, dont le Créateur l'avoit pourveuë. Tous les Peres conviennent qu'on n'a jamais vû de créature plus belle que Nôtre-Dame, & cependant il est vrai qu'on n'en a jamais vû de plus chaste, & de plus negligée, de plus-soigneuse d'éviter les regars des hommes. Que vous étes mal-heureuses, femmes Chrétiennes, d'emploier à vous perdre, & à perdre encore les autres, ces agrémens que Dieu ne vous avoit pas donnez pour un si funeste usage ; mais que vous étes abusées de croire qu'à force de soins, & d'étude, vous pourrez rendre immortelle

cette

cette fleur de beauté, qui se flétrit tous les jours ! Vous avez beau faire, ce feu de ces yeux s'éteindra bien-tôt ; ce teint va se ternir tout-à-l'heure, les maladies, l'âge, les rides vont gâter ces traits & vous rendre aussi difformes, que vous avez été agréables, & quand tout cela ne seroit pas ; qui peut vous garantir de la mort, & de l'horrible corruption du sepulchre? Il est vrai que nous ressusciterons tous, mais ne croiez pas qu'en ressuscitant, nous devions tous reprendre ce que la vieillesse, ou la mort nous auront ravi ; *Omnes quidem resurgemus*, dit Saint Paul, *Sed non omnes immutabimur*. Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changez. La Résurrection glorieuse réformera tous les défauts, & de l'âge, & du teint, & des traits, & de la taille ; elle rendra aux visages les plus effacez toute la fraîcheur, tout l'éclat de la plus belle jeunesse ; mais ne pensez pas, que cette beauté, qui ne passera jamais, soit pour ces visages fardez, pour ces personnes sensuelles, & idolâtres d'elles-mêmes, qui durant tout le cours de la vie n'auront songé qu'à se parer & à conserver leur en-bon-point. Elle sera pour ces ames genéreuses, qui seront affranchies de la servitude de leur corps, qui en auront reprimé les mouvemens, qui l'auront traitté comme un vil esclave, qui l'auront usé dans les exercices de la Penitence, qui auront fait à la chasteté, & à la pudeur un sacrifice des vaines graces, qui l'embelissent. Hélas ! Messieurs, si nous l'aimions vetitablement ce corps, & que nous fissions un peu de réflexion au tort, que lui fait nôtre luxe, & nôtre délicatesse; qu'on nous verroit bien-tôt imiter ces Saints, & ces

Saints, qui l'ont traitté si cruellement.

Il me semble que si une jeune personne est priée pour un bal, ou pour quelque autre assemblée de cette nature; il me semble dis je, qu'elle demeure volontiers enfermée durant tout le jour en un des-habillé trés-simple, & tres-souvent des-avantageux, que durant tout ce jour-là elle se donne mille-génes, mille-tourtures, qu'elle souffre qu'on la serre quasi jusqu'à l'étouffer, qu'on la brûle, qu'on la pique, qu'on lui tire les cheveux, & tout cela pour paroître tant soit peu plus-agréable pendant trois ou quatre heures de tems. De-quoi donc cette même personne ne seroit-elle pas capable, si elle songeoit un peu, que quelques années de retraitte, de modestie, de penitence peuvent donner une beauté éternelle à son visage, en corriger tous les défauts, le mettre hors d'atteinte aux injures & du hale & de la vieillesse, qu'il ne s'agit pas ici d'une assemblée de parens, ou de quelques Seigneurs, & de quelques Dames, qu'il ne s'agit pas simplement d'un repas, ni d'une soirée; mais d'une vie immortelle, que nous devons passer en la plus-illustre & la plus-nombreuse compagnie, qu'il est possible d'imaginer; mais nous le remarquions déja tan-tôt, on écoute, comme on écouteroit une chanson, tout ce qu'on nous dit de l'Eternité; on traitte de visionnaires ceux qui songent à s'y établir, tous nos desirs se bornent à cette vie, comme si aprés la mort il n'y avoit plus rien ni à desirer, ni à craindre.

Seigneur, vous nous persuaderez, quand, il vous plaira, les veritez, que vous nous avez revelées; & il n'y a que vous seul, qui puissiez convaincre

nôtre esprit de ce que vous avez caché à nos yeux, ce seroit en vain que je tâcherois de communiquer à mes Auditeurs, le peu de foi, qu'il vous a plû me donner, je m'en vais voir, si je ne réüssirai point mieux à leur faire comprendre que Marie non-seulement n'a rien à regretter dans le Ciel, qu'elle n'y a rien à desirer; Mais que même elle n'a rien à y envier à personne; C'est la troisiéme Partie, dont je ne dis que deux mots.

Quand je dis que dans le Ciel la Mere de Dieu n'a pas sujet de porter envie à personne, je ne prétens pas seulement faire entendre que sa gloire surpasse de beaucoup la gloire de chaque Saint en particulier: Si nous en croions Saint Pierre de Damien, il y a une difference infinie entre la Mere & les serviteurs de JESUS-CHRIST. *Infinitum Dei servorum, ac Matris discrimen est.* S'il est vrai ce que tant de Peres ont enseigné, que dans cette vie, & méme dés le premier moment qu'elle fut santifié, elle receût une grace plus-abondante que celle de tous les Saints, & de tous les Anges ensemble, il est tout visible que dans le Paradis tous les Saints, & tous les Anges ensemble, ont moins de gloire qu'elle n'en possede elle seule. *Quantum enim gratiæ,* dit Saint Bernard, *in terris adepta est, tantum & in Cœlis obtinet gloriæ singularis.* Mais je passe plus-avant, pour faire voir que Nôtre-Dame ne doit porter envie à aucun Saint, je dis qu'elle a ramassé en soy tout ce qui est comme répandu dans les autres, qu'elle réünit toutes ces riches couronnes, dont l'admirable varieté fait un des plus-beaux ornemens de la Jérusalem Celeste.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, que quoi-que la grace, qui est la sainteté essentielle, soit la même dans les Saints, cépendant Dieu prend plaisir de lui faire produire des effets tout differens, selon les sujets, ausquels il la communique. Elle produit en quelques-uns une admirable simplicité, dans les autres une prudence toute divine, celui-là se consomme dans les rigueurs d'une vie austere, celui-ci dans les travaux d'une vie Apostolique: quelques-uns conservent leut innocence jusqu'au tombeau, quelques-autres reparent par une longue penitence les desordres d'une jeunesse imprudente, & déreglée, qui va chercher parmi les barbares une glorieuse mort, qui souffre un plus doux mais plus long martire dans un Cloistre. L'un se signale par son assiduité à la priere; l'autre par sa liberalité envers les pauvres, un autre par sa patience dans les maladies. Pour les graces, que nous appellons gratuites, qui sont comme des marques d'amitié dont Dieu honore ses favoris; il observe encore cette regle, il ne donne pas à tous toutes choses, il ne donne pas à tous la même chose. Il ouvre aux uns les sens les plus-cachez de l'Ecriture; il découvre aux aûtres les secrets de l'avenir; l'un pénetre dans les cœurs; l'autre a la vertu de les toucher. Qui a le don des langues, qui a celui des guerisons, qui a le pouvoir de faire des prodiges, & de commander à la nature. *Divisiones gratiarum sunt, idem autem spiritus.*

A cette diversité de graces répond dans le Ciel une diversité de gloire, qui met quelque difference entre châque Bien heureux, les Apôtres y sont distinguez des Propheres, les Martirs des Confes-

seurs les Vierges des Veuves, les penitens de ceux qui n'ont jamais perdu la grace de leur Baptéme, chacun a son trait de beauté particulier, chacun a comme ses couleurs, son habit de gloire, auquel il peut être reconnû. Or je dis, Messieurs, que tous ces traits, toutes ces couleurs sont comme rassemblées dans la Sainte Vierge; & la raison que j'ai de le dire est bien évidente. Pendant-que Marie vivoit ici-bas, elle avoit réüni en soi tous les caracteres des vertus, toutes les especes de sainteté differente; Les Saints Peres lui donnent tous la qualité de martire; les uns disent que tout ce que les autres Martirs ont enduré, n'est rien en comparaison de ce qu'elle souffrit au pié de la Croix: Les autres asseûrent que si les douleurs avoient été partagées à tous les hommes, il y en auroit eû assez pour leur causer à tous une mort subite Elle a été l'Apôtre des Apôtres-mêmes; elle a allié une innocence parfaite avec une tres-parfaite penitence, elle a été élevée au plus haut point de la contemplation: elle a été l'idée des Vierges, des Veuves, & des femmes mariées. Ce n'est pas encore assez, tous les privileges dont Dieu a gratifié ses amis en cette vie; la sience infuse, la prophetie, les langues, les miracles, tous les autres dons de quelque nature qu'ils puissent être, lui on tous été accordez. *Sanctorum omnium privilegia; O Virgo! omnia habes in te congesta.* C'est le savant Idiot, d'où je conclus que dans la gloire elle joüit de toutes les récompenses, & qu'on peut voir en elle seule toutes les marques d'honneur, qu'on admire en tous les autres.

C'est pour cela que David faisant la peinture de

cette Reine aſſiſe à la droite de ſon Fils, il dit qu'elle eſt revétuë d'une robe de drap d'or ſous un manteau roial tiſſu de differentes couleurs. *Aſtitit Regina à dextris tuis in veſtitu deaurato, circundata varietate.* Elle n'a donc rien à envier à aucun ſaint? au contraire ſi les Bien-heureux étoient ſuſceptibles de quelque mouvement déreglé ; elle devroit être l'objet de l'envie de tous les autres. Mais non, des cœurs remplis de l'amour & de la joie du Seigneur, ne peuvent être atteints de cette paſſion lâche, & cruelle.

Je ne voudrois pas non plus vous l'inſpirer, Meſſieurs, mais que je ſerois heureux, ſi je pouvois faire naître en vôtre cœur cette ſainte, & loûable émulation, qui porte les gens-de-bien à imiter les vertus des Saints, pour avoir part à leurs récompenſes. Vous me direz que Marie eſt un modele un peu trop parfait pour vous ; Mais entrons dans le Paradis, Chrêtiens Auditeurs, parcourons un peu les divers rangs des Saints, & des Saintes, qui s'y rencontrent. Voiez ces Apôtres aſſis ſur des trônes d'or, ces Martirs couverts de pourpre, ces Vierges mille fois plus blanches que des lis, ces Penitens tout revétus de lumiéres, ces Veuves d'une ſi auguſte, & ſi éclattante beauté, placées en un ſi beau jour, toute cette foule de gens ſi bien-faits, tous parez ſi richement, tous plus-brillans que des Aſtres. Eſt-il poſſible qu'il n'y ait rien en tout cela, qui réveille vôtre ambition, rien qui vous anime, rien qui ſoit propre pour vous? Choiſiſſez parmi tant d'Ordres differens celui que vous aimerez davantage.

Courage, Meſſieurs, il n'y en a preſque pas un

ſeul où vous ne puiſſiez pretendre; aprés tout ceux qui les rempliſſent, sôt tous hommes comme-vous; il y en a de vôtre humeur, de vôtre condition, de vôtre âge; ils ont tous été ce que vous êtes, ſi vous êtes pecheurs; vous en trouverez preſque en châque troupe, leſquels ont peut-être plus offencé Dieu, que vous, & n'ont pas laiſſé de devenir ſaints. Les mêmes difficultez, qui vous effraient, les ont fait balancer quelque-tems, mais enfin une maladie, une diſgrace, une Meditation, un Sermon, une lecture leur fit prendre le bon parti: ils commencerent à ſervir Dieu tout-de-bon; ils ont perſeveré durant l'eſpace de quelques années; les voila qui triomphent de leur victoire, & qui ne ceſſent de benir le jour & l'heure qu'ils renoncerent aux plaiſirs, aux vanitez du monde. A quoi tiendra-t-il donc, Chrétiens Auditeurs, que nous ne formions tout à l heure le deſſein de les imiter? Pourquoi ne prendrons-nous pas aujourd'hui la belle réſolution que prit Saint François de Sales, lorſqu'on canoniza Saint François Xavier? Voila, dit il, voila déja trois Saints de ce méme-nom, il faut que je faſſe le quatriéme, m'en deût-il coûter la vie. En effet il ſe tint parole à lui-même; & toute l'Egliſe a reconnû, qu'il s'eſt rendu digne du rang, où il avoit porté ſon ambition. Pour-quoi donc ne dirai-je pas aujourd'hui la même choſe? Il faut, quoi qu'il m'en doive coûter, il faut que je faſſe encore un Saint de mon nom, un Saint de ma profeſſion, & de mon état; un Saint Eccleſiaſtique; un Saint Pere de famille, une Veuve, une Vierge Sainte. Mon Dieu! eſt-il poſſible que cela ſoit en mon pouvoir, & que je ne me

hâte pas de le faire?La mort me surprendra-t-elle donc avant que je me sois entiérement santifié? Faudra-t'il que je porte en l'autre vie le regret éternel d'avoir pû me procurer un si grand bonheur, un si grand bien, & de l'avoir negligé?

C'est à vous, que nous voulons devoir cét avantage, aimable Marie; vos Autels sont toûjours assiégez de supplians, qui vous demandent la guerison de leurs maux, le gain de leur procez, le succés de leurs voiages; d'heureuses moissons, d'heureuses couches; des enfans bien-faits & dociles. Vous écoutez toutes ces priéres, ô la meilleure de toutes les Reines? Vous les exaucez, vous ne rebuttez personne. Mais nous voici à vos piés pour des graces biens plus dignes de vôtre Liberalité? Nous n'aspirons à rien moins, qu'à la gloire des Antoines, des Atanases, des Bernards, des Magdelaines, des Moniques, des Téreses, nous portons nos yeux, & nos desirs jusqu'à ces trônes, d'où l'on voit de plus-prés vôtre ravissante beauté, & qui sont plus-éclairez de vos lumiéres: En un mot nous voulons être des Saints. Faites ce miracle, Divine Marie, il vous fera plus d'honneur que les aveugles gueris, & les morts ressuscitez; Nous vous en rendrons de continuëlles actions de graces & en cette vie, & en l'autre. *Ainsi soit-il*





SERMON XXXII.

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Maria optimam partem elegit.... Qui se humiliat exaltabitur.

Quiconque s'humilie sera élevé, S. Matth. chap. 23.

L'humilité profonde de la Sainte Vierge, & ses profondes humiliations nous font juger, combien elle est élevée dans la gloire.



JE ne-sai d'où vient qu'en la solemnité d'aujourd'hui l'Eglise applique à la Sainte Vierge ces paroles que je viens de rapporter. Je ne doute point que MARIE n'ait eû sur la terre des privileges, qui

n'ont été communiquez à nulle autre créature. Je sai que dans le ciel entre tous les Bien-heureux elle est la mieux partagée. Elle a été choisie entre tous les enfans d'Adã, pour être délivrée du peché originel; Elle a été choisie entre toutes les femmes pour être la Mere de Dieu, & entre tous les prédestinez pour avoir la plenitude de la grace, & le premier rang dans la gloire, mais on ne peut pas dire, ce me semble, qu'elle doive rien de tout cela à son propre choix, elle a été choisie pour posseder ces avantages plû-tôt qu'elle ne les a choisis. Ce n'est que dans un seul point, à mon sens, qu'elle a vraiment choisi, c'est qu'elle a été humble & inconnuë au monde, & c'est de son propre choix qu'elle l'a été, pouvant se produire & briller aux yeux des hommes, avec toutes les graces dont Dieu l'avoit enrichie, elle a mieux-aimé une vie cachée & obscure, elle a pris la derniere place, lors-qu'on lui a offert de regner sur toutes les créatures, elle s'est d'autant plus abaissée que le Seigneur prenoit plus de soin de l'élever. Oui, Messieurs, en cela on peut dire qu'elle a vraiment choisi, & qu'elle a choisi la meilleure part, non seulement parce-que c'est la plus solide & celle que Jesus-Christ lui-même s'est réservée, mais encore parce que l'humilité devant être la mésure de nôtre grandeur avenir, elle ne pouvoit s'ouvrir un chemin plus seûr à la plus haute élevation.

Il me semble, Messieurs, que je ne puis moi-même prendre une meilleure voïe, pour vous faire comprendre cette haute élevation, dont Marie joüit depuis son Assomption, qu'en vous faisant voir combien l'humilité qu'elle a exercée ici-bas a

été profonde. Ce seroit pour moi une trop grande témerité de vouloir porter les yeux sur le trône, où elle est assise, sur la riche couronne qui brille sur son front, sur la gloire ineffable dont elle est environnée. Ce sont toutes choses qui passent nos conceptions, on n'en peut parler que par des figures, & tout ce qu'on en peut dire, est au dessous de cette idée méme confuse & imparfaitte, qu'on en a communement. Mais puis-que c'est un article de foi, que les Saints sont d'autant plus élevez dans le ciel, qu'ils se sont abbaissez davantage sur la terre, selon ce mot, *Qui se humiliat exaltabitur*: si je pouvois vous faire voir combien Marie s'est humiliée, il est certain que je vous mettrois en main une regle tres-juste, pour juger de son bonheur. Quoi-qu'il en soit, j'espere que ce discours sera Chrêtien, & que s'il est peu utile pour la gloire de Marie, il contribuëra quelque chose à vôtre édification, pourveû que cette Reine des Anges, cette dépositaire des graces du Tout-puissant, veuille bien écouter la priére que nous lui ferons, s'il vous plaît, avec l'Ange. *Ave Maria.*

Quoi-que je convienne avec S. Bernard, que la qualité de Mere de Dieu dont la Sainte Vierge a été honorée sur la terre, peut servir de regle pour mesurer le bon-heur qu'elle posséde dans le Paradis; j'ose dire néanmoins qu'on en jugera plus exactement & plus infailliblement par l'humilité dont elle a été remplie. Oui, Messieurs, c'est par sa vertu, & sur-tout par son humilité profonde qu'elle a merité, ce qu'on auroit pû absolument refuser à son éminente qualité de Mere du Redempteur. Les Téologiens disent, qu'il n'étoit pas

tout-à-fait impossible que Marie même aprés avoir conçeû le Verbe Eternel, se rendît indigne de la felicité éternelle; C'est pour cela que S. Augustin asseûre qu'elle a été plus heureuse de croire en Jesus-Christ, que de lui donner sa propre chair; C'est pour cela que Jesus-Christ lui-même répondit à cette bonne femme, qui appelloit bienheureux le sein qui l'avoit conçeû. Dittes plû-tôt que ceux-là sont heureux, qui entendent la parole de Dieu, & qui en profitent. Mais si Marie a été humble, il faut nécessairement qu'on l'exalte, & si elle a été humiliée ici-bas, il faut nécessairement que ce soit dans le ciel qu'elle ait été exaltée. Voila, Chrêtiens Auditeurs, toute la preuve que je vous veux donner en ce discours de la gloire immense, où nôtre Dame est entrée au jour de son Assomption, *Qui se humiliat exaltabitur.* Quiconque est humble sera exalté, c'est un Arrêt prononcé par la bouche de la verité-même incarnée. Or Marie a été humble sur la terre, & elle n'a pas été exaltée sur la terre, au contraire elle y a été extrêmement humiliée, par conséquent elle est infiniment exaltée dans le ciel. Pour savoir donc, combien elle est élevée dans la gloire, nous n'avons qu'à considerer dans le premier Poinct son humilité profonde; & dans le second ses profondes humiliations. C'est tout le sujet de cét entretien.

Marie a été si humble, que par son humilité elle a été élevée à la dignité de Mere de Dieu; elle a été si humble, qu'une prodigieuse élevation n'a point alteré son humilité. Voila en deux mots le plus-grand éloge qu'on puisse faire de cette

incomparable vertu. L'humilité ne pouvoit recevoir une plus-haute récompense que la Maternité Divine, ni être mise à une plus-forte épreuve, qu'en recevant un honneur si inoüi ; cette récompense ne s'est point trouvée trop-grande, ni cette épreuve trop forte pour l'humilité de Nôtre Dame.

Pour le premier, le Docteur dévot ne fait nulle difficulté de dire, que c'est l'humilité qui a comme engendré le Verbe Divin dans les entrailles de la Vierge ; Que c'est elle qui a donné de l'amour au Roi de la gloire, & qui l'a fait descendre du trône de son Pére, pour venir prendre ses délices dans le sein d'une petite créature. Il se fonde sur ces paroles que Marie a elle-même prononcées. *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* Il a eu égar à l'humilité de sa servante, & il en a bien voulu faire sa Mére. Vous voiez, assez, Chrêtiens Auditeurs, qu'une humilité qui a pû produire un si grand effet, qui a merité ce qui est infiniment au dessus de tout merite ; que cette humilité, dis-je, n'est pas une humilité commune. Mais je vous prie d'observer encore, que cette humble Vierge avoit été ornée dés sa naissance, & même dés sa conception de tous les dons, de toutes les vertus surnaturelles ; & qu'elle les possedoit toutes en un si haut point, que nul Saint n'en a jamais eu aucune qui leur pût être comparée ; cépendant entre toutes ces admirables vertus, l'humilité est celle qui attire les yeux de Dieu, & qui touche son cœur davantage : il faut donc que ce soit celle que Marie a cultivé e avec plus de soin, celle qu'elle a portée à un plus-haut degré de perfection

& si cela est, combien cette humilité doit-elle avoir été profonde ; c'est un miracle qu'elle ait pû subsister parmi tant & de si excellentes vertus, mais c'en est bien un plus-grand encore, qu'elle les ait toute surpassées.

Pour le second, c'est quelque chose de rare qu'une humilité qui s'est trouvée digne d'un si grand honneur, n'ait point corrompu cette humilité. *Non mediocris humilitatis insigne*, dit le même Pere que j'ai dêja allegué, *nec oblatâ tantâ gloriâ oblivisci humilitatem*. C'est une preuve d'une grande modestie, que de se ressouvenir de son néant, dans le tems que Dieu même rend à son mérite un témoignage si avantageux. Il est aisé dans une vie obscure & méprisée de conserver de bas sentimens de soi-même, mais ce n'est qu'avec peine que les ames les plus-humbles se défendent des respects & des loüanges des hommes. Combien devoit il donc être difficile à la Sainte Vierge, de résister aux éloges que l'Ange du Seigneur donna à sa vertu, & aux marques effectives & éclattantes, qu'elle reçeût du Seigneur même, d'un amour & d'une estime si singuliere. Cépendant, Chrêtiens Auditeurs, bien-loin d'avoir été ébranlée dans une occasion si délicate, bien-loin d'avoir donné entrée à quelque vaine complaisance, ou à quelque sentiment d'orgueil, elle n'a jamais signalé davantage son humilité.

Elle voit entrer dans sa chambre un Ange du premier ordre, qui l'asseûre qu'elle est rempli de grace & de sainteté, que le Seigneur est avec elle, c'est-à-dire qu'il l'aime, qu'il la protege, qu'il la conduit, qu'il habite dans son cœur aussi étroitte-

ment que l'ame est unie au corps ; qu'entre toutes les femmes il n'y-en a jamais eu, & il n'y en aura jamais, sur qui le Ciel ait versé des benedictions aussi excellentes que celles, dont elle est comblée. Qu'au reste elle a eu le bon-heur de plaire à Dieu sur toutes les créatures; qu'il l'a destinée pour être la Mere de son Fils unique, que le Saint Esprit a fait choix d'elle pour son Epouse, & que de cette alliance si glorieuse doit naître le Réparateur du genre humain, le Roi du Ciel & de la terre. Quelle impression pensez-vous, Messieurs, que ces loüanges aient fait sur l'esprit de cette humble fille ? non-seulemt elles ne l'enflent point d'orgueil, mais elles ne lui causent pas même le moindre mouvement de joïe; Dirai-je qu'elle y a été aussi insensible que si on l'avoit entretenuë des vertus d'un autre ? ce n'est pas encore assez, elle en est toute troublée & interdite, elle ne comprend rien à ce mistére, elle se trouve dans un embarras, qu'elle ne peut dissimuler. Je-sai que Saint Ambroise dit, que ce trouble lui fut causé par la veûë de l'Ange, qui lui aparoissoit sous la figure d'un homme, mais l'Evangile marque expressement, que ce fut le discours de Gabriel, & non sa présence, qui la troubla. *Turbata est in sermone ejus, & cogitabat qualis esset ista salutatio.* C'est qu'aiant toûjours devant les yeux sa propre bassesse & son néant, son humilité la représentoit à elle même si peu ressemblante au portrait que l'Ange faisoit d'elle, & si indigne du choix qu'il lui annonçoit, que quoi qu'elle ne pût pas douter de sa sincerité, cépendant elle ne pouvoit recevoir le compliment qui lui étoit addressé. *Cogitabat*, dit l'Evangeliste,

qualis esset ista salutatio. Elle r'entre dans une profonde méditation , & considere attentivement les paroles qu'elle a entenduës,elle voit si elle y pourra donner un sens conforme aux sentimens qu'elle a d'elle-même , ou si effectivement il y a quelque chose en elle qui merite d'être loüé.Plus elle considere, plus elle examine,plus elle sent croître son étonnement , plus elle se persuade que dans le Salut Angelique il y a une enigme,qu'elle ne peut démêler. Il faut avoüer que voila une humilité bien profonde & bien établie ! Non-seulement les paroles sont claires & sans ambiguité , mais c'est un Ange qui lui parle , & qui lui parle de la part de Dieu , à qui nôtre ame est mieux connuë qu'à nous-mêmes , & néanmoins elle persevere à se croire indigne des éloges, qu'on lui fait de sa sainteté.

Quand nous sommes loüez par les hommes , Chretiens Auditeurs,il nous est aisé , ce me semble , de nous défendre de la vanité. Les hommes loüent assez indifferemment le bien & le mal , selon que l'interêt ou quelque autre passion les fait parler. Le monde ne connoît pas même les grandes vertus , il en donne souvent le nom aux plus grands vices , il a encore moins de connoissance de nôtre cœur , & il n'est rien de si ordinaire que de le voir se tromper en nôtre faveur,comme aussi quelque-fois il nous fait tort, en nous croiant plus méchans que nous ne sommes ; contre tous les éloges & tous les applaudissemens humains , j'ai toûjours en moi-même un préservatif infaillible , qui est la veûë & le sentiment de ma misere ; c'est comme un mal secret que je sens dans les entrail-les ;

les, & dont je ne peux pas douter, quoi-que mes amis trompez par de fausses apparences me flatent vainement d'une parfaite sainteté. Mais comme la sainteté consiste uniquement à plaire au Seigneur, quand le Seigneur témoigne lui-même qu'il est content, quand il déclare qu'on a gagné ses bonnes graces, & qu'il le confirme par des faveurs inouïes : *Invenisti gratiam apud Deum, ecce concipies & paries filium.*

A quoi est-ce que l'humilité peut avoir recours pour se soûtenir ? Quelles ténebres peut-elle opposer à une si grande lumiéres ? Que fera donc Marie dans une si grande entreprise ? doutera-t-elle des paroles de Gabriel ? hazardera-t elle la foi pour sauver l'humilité ? Non, Messieurs, elle ne doutera point, mais elle entrera dans le trouble & dans la confusion, elle soûmettra son esprit, comme on fait dans les mistéres les plus obscurs, elle croira ce qu'on lui dit d'elle-même, mais elle n'y pourra rien comprendre ; l'Incarnation du Verbe qu'on lui annonce, semblera moins exercer son esprit, & son aveugle soûmission, que ce qu'elle entendra de sa vertu: *Turbata est in sermone ejus, & cogitabat qualis esset ista salutatio.* Cette même humilité qui cause son trouble, & la surprise qu'elle fait paroître en cette rencontre, la renduë calme & insensible en d'autres occasions, où elle avoit bien plus de sujet d'étonnement, lors-qu'aux Nôces de Cana elle fit remarquer à son Fils la confusion, où l'Epoux alloit tomber faute de vin, vous savez que Jesus-Christ lui répondit assez brusquement en apparence : *Quid tibi & mihi est mulier* ? Femme de quoi vous mélez-vous ? ce

qui signifie à-peu-prés en nôtre langue, qui vous a rendu si hardie auprés de moi ! quelle liaison, quel rapport y-a-t-il donc entre nous, qui vous donne la liberté de vous addresser à moi de la sorte ? En bonne-foi, Messieurs, Marie n'avoit-elle pas sujet d'être troublée, ou du-moins fort surprise de cette réponse : Ne devoit-elle point s'étonner que le Sauveur ne répondît au doux nom de Fils qu'elle lui avoit donné, que par celui de femme, qui a quelque chose de si dur dans la bouche d'un enfant ? Quoi l'on diroit qu'il a oublié que je l'ai porté neuf moins dans mon sein, que j'ai eu soin de son enfance, & que depuis trente-ans qu'il est au monde, je lui ai rendu tous les offices d'une bonne mére. Nulle de ces pensées ne se presenta pour lors à l'esprit de la Sainte Vierge, elle ne fut non-plus étonnée du procedé de Jesus, que si elle y étoit toute accoûtumée, ou qu'elle s'y fût infailliblement attenduë, elle ne donne nulle marque d'embarras ni de tristesse, elle continuë de parler aux Officiers qui servoient à table, & se remet à manger comme auparavant.

Elle ne se plaignit point non-plus, lors-qu'aiant demandé à parler à Jesus-Christ, qui étoit en compagnie dans une maison particuliére, il ne voulut ni la faire entrer ni aller à elle, il semble méme la desavoûër & s'offencer de ce qu'on l'avoit appellé sa mere. Il a raison, disoit-elle en elle-même, il est vrai que j'ai eu l'honneur de le mettre au monde, mais c'est un honneur dont j'étois indigne ; J'ai eu tort de le traitter de Fils, ce nom le deshonnore effectivement ; s'il me rebutte, il me fait justice, il est étrange qu'une petite créa-

ture telle que je suis, puisse avoir l'audace de lui parler : En effet il ne peut y avoir de liaison entre la lumiére & les ténebres. Je ne puis rien dire de ces paroles si modestes, par où elle exprima le consentement qu'elle donna au mistére de l'Incarnation. *Ecce ancilla Domini* : Voici la servante du Seigneur. Elle ne pouvoit s'expliquer ni en moins de paroles, ni avec plus de simplicité & d'humilité. Je passe ce qu'en disent les Péres, & que vous avez entendu plusieurs-fois ? Je remarque seulement qu'une autre se seroit étenduë sur son indignité, elle auroit exageré son peu de mérite, elle auroit fait des instances pour détourner un si grand honneur. Mais il ne vient pas seulement en l'esprit de la Sainte Vierge, que Dieu ait quelque dessein de l'honorer, où qu'il trouve en elle quelque chose qui l'ait obligé à la choisir pour sa Mére ; Elle regarde ce choix comme un effet de la volonté absoluë de Dieu, qui voulant avoir une Mére, prend entre toutes les femmes celle qui le mérite le moins, tout-de-même qu'àiant à s'unir à une nature créée, il choisit la moins noble, la plus-miserable d'entre celles qui ont de la liberté & de la raison. C'est pour-quoi bien loin de songer à des actions de graces, elle croit faire un grand sacrifice en recevant un honneur qu'elle croit lui convenir si peu. *Ecce ancilla Domini*, Voici l'esclave du Seigneur, il fera de moi ce qu'il lui plaira.

Je me représente une pauvre païsanne qu'un grand Prince éleve tout-d'un-coup jusqu'à son lit Roial, elle ne sait si elle doit résister ou obéïr à ses ordres, de-peur de manquer à son devoir, elle ne souffre qu'avec peine qu'on lui ôte ses haillons :

plus les nouveaux habits dont on la couvre sont riches & prêcieux, plus elle est honteuse de se voir vétuë d'une maniére si disproportionnée à sa naissance, bien-loin de s'énorgueillir, elle n'ose se montrer en ce superbe appareil. C'est la comparaison dont se sert S. Bernardin, pour expliquer quels furent alors les sentimens de Nôtre-Dame. *Quomodo pauperculam vilem si potens Rex eligeret in conjugem.* Mais enfin on s'accoûtume bien-tôt à la grandeur, on n'est pas long-tems sans oublier ce qu'on a été, & ceux que la providence éleve ainsi subitement de la bouë, sont ordinairement les plus-fiers & les plus-insupportables dans leur élevation. Non, Messieurs, la maternité divine n'a pas fait plus de tort à l'humilité de Marie, qu'à son inviolable virginité, ella a été Mere sans cesser d'étre Vierge, & ce qui n'est peut-être pas un moindre prodige, elle a été Mére de Dieu sans s'en estimer davantage, sans se préferer pour cela à la moindre des créatures.

Voiez, s'il vous plaît, comme venant d'être placée au haut rang, d'où elle voit au dessous d'elle & les hommes & les Anges, elle se met en chemin pour aller rendre visite à Elizabet, & la servir en sa grossesse, croiant devoir du moins à son âge cette marque de civilité & de respect, comme si elle n'avoit rien eu en soi qu'elle pût opposer à l'avantage des années que sa Cousine avoit sur elle. Voiez combien elle est prompte à rapporter à Dieu les loüanges qu'elle reçoit à son arrivée. *Magnificat anima mea Dominum.* Il est vrai, dit-elle, que Dieu est grand & admirable en ses œuvres, il a jetté les yeux sur ma bassesse, & toute sa puissance

s'est signalée en m'élevant de rien à une dignité si sublime, c'est pour-quoi toutes les nations auront sujet de m'appeller non pas sainte, ni pleine de gloire, mais heureuse, & d'autant plus-heureuse qu'on ne pouvoit parvenir à une plus-haute élevation avec moins de mérite. *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Vous aurez peut-être de la peine, Chrêtienne Compagnie, à croire que Marie ait été en effet dans ces sentimens. Car enfin elle ne pouvoit pas ignorer combien son ame ètoit pure, sa vie innocente, ses actions saintes, sa contemplation élevée, son amour pour Dieu étoit aussi-ardent que celui des Seraphins; Elle savoit qu'elle n'avoit jamais offencé Dieu, & elle étoit même exempte de cét attrait, que les plus-grands Saints ont au peché, & qui leur est un sujet continuel de confusion & d'humilité. *Unde ergo tibi humilitas & tanta humilitas ô Beata*, s'écrie un de ses dévots? Quel sujet-avez-vous donc de vous humilier, heureuse Marie, & de vous humilier si profondement? Le Docte Taulere dit qu'elle en avoit autant & plus de sujet que Magdelaine la pecheresse, parceque n'étant rien de soi, non-plus que cette illustre penitence, elle se voioit élevée à un état plus-disproportionné à son néant. Il n'est rien de plus-humiliant que la pauvreté, or pour être pauvre il suffit de n'avoir rien de son fond, & de tenir ce qu'on a de la liberalité d'autrui. Marie elle n'est pas nuëà la verité, au contraire elle est revêtuë des plus-précieux ornemens de la grace, mais ces riches habits ne sont pas à elle. Elle a reçû plus qu'une autre, & c'est cela même qui l'humilie, veû-qu'el-

le n'a pas plus mérité. Ce qu'il y a de loûable en elle, c'est que sans songer jamais n'y à ce qu'elle a fait pour Dieu, ni à ce que Dieu a fait pour elle, elle demeure immobilement attachée à la consideration de son néant, où elle se trouve confonduë avec les plus viles créatures, sans pouvoir rien découvrir qui la distingue méme des réprouvez, ni qui puisse avoir porté Dieu à lui faire la moindre faveur. C'étoit par la veûë continuëlle de ce néant, qu'elle nourrissoit en son ame une si parfaite humilité, semblable en cela à ce sage Roi qui aiant été laboureur vouloit toûjours avoir en veûe les habits qu'il avoit portez au village, afin que le souvenir de sa premiére fortune le portât à user moderement de son bon-heur. Et à cét autre qui ne se servoit jamais que de vaisselle de terre afin-qu'aiant toûjours présente à la memoire la profession de potier qu'il avoit exercée autre-fois, il ne se laissât pas emporter à l'orgueil qu'inspire ordinairement la roiauté.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, la veritable source de l'humilité de la Sainte Vierge; c'est ce regar de son néant, que S. Bernardin asseûre avoir été aussi continüel que l'exercice de son amour : *Aspectus nihilitatis* : Sans se laisser ébloûir à ce qu'elle étoit, elle prenoit plaisir à mediter sans interruption sur ce qu'elle avoit été avant que d'être, & sur ce qu'elle auroit pû être encore, s'il avoit plû à Dieu lui oter tout ce qu'il pouvoit lui redemander sans lui faire tort, elle ne voioit rien de tout ce qui étoit en elle que sa bassesse, & elle se ressouvenoit que le Seigneur n'y avoit rien vû que cela, lorsqu'il avoit jetté sur elle les yeux de sa miseri-

corde. *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Messieurs, il me semble, que quand on fait réflexion à ces humbles sentimens, on est incapable de concevoir quelque orgueil. Car enfin quelque bon, quelque parfait même que vous soiez, il s'en faut bien que vôtre sainteté n'égalle celle de la mére de Jesus-Christ. Cependant il est certain que cette sainte mere ne s'est jamais préferée à aucune créature, qu'elle n'a pas crû qu'il y en eût une seule au dessous d'elle; Et ce qui n'est pas moins veritable, c'est qu'elle avoit raison d'avoir ces pensées, & qu'en cela elle se faisoit justice. Et nous-nous enflons de vaine gloire, Chrêtiens Auditeurs, & nous nous élevons au dessus des autres hommes, nous, dis-je, qui sommes sujets à toutes sortes de vices, qui n'avons que des vertus imparfaites, & nous qui quelque soin que nous aions de sauver les apparences, savons trés-bien qu'au fond nous ne sommes que foiblesse, qu'ignorance; que l'avarice, la paresse, l'amour du plaisir, de toutes les plus-basses & les plus-folles passions, nous possedent tour-à-tour; que ce n'est qu'à force de contrainte ou de dissimulation, que nous empéchons tous ces défauts d'éclater aux yeux de tout l'univers. Nous trouvons étrange qu'on nous manque de respect, qu'on ose parler de nous en des termes peu avantageux, nous ne pouvons souffrir qu'on nous méprise; nous-nous plaignons qu'en cela on nous fait une effroiable injustice, mais en verité oserions-nous faire ces plaintes à des gens qui nous connoîtroient aussi bien que nous-nous connoissons nous-mémes? Nous-nous étonnons de ce qu'on ne nous considere pas assez, de ce qu'on

ne nous aime pas, & moi je m'étonne comment c'est qu'on peut nous supporter, comment nous pouvons nous souffrir nous-mêmes.

Quelle excuse aurons nous, Chrêtienne Compagnie, pour colorer nôtre orgueil, lors-qu'il nous sera reproché au jour des vengeances? Car enfin les autres vices trouvent en nous de-quoi se nourrir, les objets qui nous tentent, les ennemis qui nous attaquent sont puissans, & ils ont de grandes intelligences dans nôtre cœur. Mais qu'y a-t-il en nous qui puisse entretenir nôtre orgueil? Ce qui nous entraine dans tous les autres desordres, ces desordres même nous fortifient contre celui-ci. Vous n'étes ni chaste ni sobre, ni patient, vous ne voulez quitter ni le jeu, ni l'oisiveté, vôtre cœur n'a nulle tendresse pour les pauvres, ni charité pour le prochain, vous l'avoûez franchement, vous ne pouvez pas en disconvenir, vous dittes que vous ne sauriez faire autrement; à la bonne heure: mais comment pouvez-vous donc avoir du mépris pour vos fréres, & vous préferer à eux? Comment prétendez-vous qu'on vous honore & qu'on vous respecte? Quand vous auriez toutes les vertus, dit S. Bernard, cette présomption les corromproit toutes & vous rendroit haïssables aux yeux de Dieu: mais combien vous doit-il haïr davantage, si vous trouvant denué de toutes vertus, vous ne laissez pas d'être taché d'un vice si odieux? Helas si ce nombre infini d'imperfections que nous sommes obligez de reconnoître en nous étoient du-moins capables de nous rendre humbles, cette humilité nous rendroit parfait & irreprochables.

L'humilité disent les saints Péres, est une vertu qui repare tout, qui desarme Dieu dans sa plus grande colere, qui nous tient lieu d'innocence auprés de lui, qui le force à nous aimer, pour ainsi dire, avec tous nos défauts. O humilité aimable vertu, source de paix & de sainteté ! que je me trouve heureux de pouvoir avec ton secours effacer toutes mes fautes, r'entrer dans l'amitié de mon Créateur, & m'ouvrir un chemin seûr & infaillible à la gloire. O que mon salut me devient aisé par cette voie, qu'il m'est facile de voir que je ne suis rien ; mes pechez s'élevent sans cesse contre moi malgré moi-même. Je suis né avec de mal-heureuses inclinations qui me sollicitent au mal, & qui me le rendent comme nécessaire. Mes passions ne me tourmentent pas seulement, elles m'aveuglent & me rendent presque semblable aux bêtes farouches ! mais pour peu qu'elles me laissent de la raison, j'en aurai toûjour sassez, ce me semble, pour m'humilier ; tandis que je me sentirai accablé de tant de miseres, non je ne ferai pas difficulté de le dire, heureuses miseres, dont le sentiment me porte à rougir devant Dieu, & à m'abbaisser devant les hommes, si vous m'êtes nécessaires, pour me conserver dans la connoissance de mon néant, & dans le juste mépris que je dois faire de moi-même, je ne voudrois pas vous changer pour le mérite & pour les vertus des autres, je veux bien être ce qu'il faut que je sois pour être humble, je renonce à toutes las graces, qui pourroient me ravir cét avantage, puis-qu'il me peut tenir lieu de toutes choses, je consens volontiers à être privé de tout pour le conserver.

Mais pour juger de l'élevation de la Sainte Vierge dans le ciel, il ne suffit pas qu'elle se soit humiliée dans elle-même, il faut qu'elle ait été humiliée devant les hommes, car si elle avoit été exaltée dés ici-bas, on pourroit dire qu'elle auroit reçeu sa récompense, & qu'elle n'auroit plus rien à demander en vertu de ces paroles, Quiconque s'humilie sera exalté: Voions donc si son humiliation a été aussi-profonde que l'a été son humilité. C'est la seconde partie.

Lors-que je lis les Vies des Saints, & sur-tout ces ouvrages admirables, où eux-mêmes nous ont laissé leurs propres pensées, leurs lumiéres, & toutes les graces extraordinaires qu'ils ont reçues de Dieu, lors-que j'entens parler de ces dons admirables de cõtemplation communiquez à une Sainte Catérine de Sienne, ou à une Sainte Térese, de ces ardeurs, de ces admirables sentimens qu'elles rapportoient de leurs ravissemens & de leurs extases, Mon Dieu, dis-je, en moi-méme, quel trésor d'instructions & de lumiéres, quels sujets d'admirations n'aurions-nous pas, si Marie avoit bien voulu communiquer les secrets de son cœur, & publier les faveurs que Dieu lui a faittes dés son enfance? Marie, dis-je, dont la contemplation à surpassé celle des plus-hauts Seraphins, qui a reçeû plus de grace elle seule que tous les prédestinez ensemble, & qui a été si fidelle à cette grace, qu'elle y a toûjours répondu de toute l'étenduë de ses forces; Marie qui a porté le Sauveur durant neuf-mois dans son sein, qui a vécu en sa compagnie durant trente-ans, qui l'a veû naître, mourir, & ressusciter; qui peut douter que durant tout ce

tems-là, le Seigneur n'ait fait des choses admirables en elle, & qu'elle n'ait pratiqué les plus-excellentes & les plus sublimes vertus : cependant on n'en a rien seû par elle-méme, elle a étouffé toutes ces grandes lumiéres, elle a comme enfouî de si grans trésors, Elle n'a rien dit que ce qu'elle ne pouvoit pas taire, sans cacher le mistére de l'incarnation, encore a-t-il fallu qu'un Ange ait appris ce Mistére à Saint Joseph, les soupçons que ce saint homme pouvoit former contre la chasteté de sa femme, n'aiant pas été capables de lui arracher ce secret.

Nous avons fait sans doute en cela une grande perte, néanmoins, Messieurs, toute grande qu'elle est, elle me paroît bien reparée par cét exemple de l'humilité. Voila une grande réserve, voila un prodigieux silence, voila un grand mépris de l'hôneur, un grand desir d'être inconnuë & méprisée, voila un grand amour de l'humiliation. Car à quelle autre cause pourroit on attribuer ce silence & cette vie si retirée & si obscure? si c'étoit nous qui prissions ce soin de cacher nos vertus, & le peu de bien que nous faisons, on pourroit dire que la crainte de tout perdre par vanité nous y auroit obligez, mais Marie n'étoit nullement exposée à ce peril, son humilité étoit hors d'atteinte à tous les traits de la vaine gloire. On peut donc dire qu'elle a recherché l'humiliation pour l'humiliation-même, puis-qu'elle a fui un honneur qui ne lui pouvoit pas être nuisible.

On demandera peut-être ici d'où vient que les Saints qui se sont enfin élevez au dessus de la vaine gloire, évitent neanmoins si soigneusement de se

produire,& de faire éclatter leurs bons exemples : Je vous dirai sur cela quelle est ma pensée. Les veritables Saints,ceux qui sont effectivement parfaits,déclareroient volontiers & leurs sentimens, & toutes les graces que Dieu leur fait continuëllement, ils se sentent même quelque-fois de si ardens desirs de les publier pour la gloire du Seigneur, que ce n'est qu'avec une extréme violence qu'ils les retiennent dans le secret de leur ame.Ils repriment toute-fois ces grans desirs,parce-qu'ils voient qu'au lieu de faire loüër & benir l'auteur de ces biens,la plû-part des hommes se contenteroient d'admirer ceux qui les ont reçeûs,& ne pourroient s'empécher de leur rendre un respect;& une venération qui ne leur est nullement deûë. Si nous étions aussi fidelles à loüër Dieu des dons qu'il répand dans l'ame de ses amis,qu'ils le seroient eux-mêmes à rapporter à Dieu toutes les loüanges qu'ils récevroient pour ces dons,ils n'auroient pas de peine à nous les communiquer, mais ils connoissent nôtre ignorance & la foiblesse de nôtre veûë, qui s'arrête toûjours à l'homme, lequel n'a rien de soi, qui mérite l'admiration, ni même l'estime des autres hommes. Ils craignent de nous être un sujet de scandale,& de nous donner occasion de commettre par ignorance la même-injustice que les orgueilleux commettent par amour propre, lors-qu'ils s'attribuent la gloire qui n'appartient qu'à Dieu seul.

Mais ils ont beau faire la sainteté n'est pes une chose aisée à dissimuler, on rendroit aussi-tôt la lumiére & le soleil même invisible.Plus on fuit la gloire & plus on en est par tout comme assiégé,

elle va chercher les Anachorettes au fond des plus affreuses solitudes, la seule odeur de leur vertu y attire les Rois & les Empereurs,& rend le désert égal aux villes les plus-peuplées. Saint Simeon Stilite, le grand S. Antoine, S. Benoît,S. Bernard se sont attirez tant de respect & tant de vénération dans le monde par le mépris qu'ils en ont fait, qu'ils sembloient être devenus comme les oracles des peuples & les arbitres de l'univers.Dieu prend plaisir à rendre lui-même inutiles les précautions, & tous les artifices de leur humilité, & à mettre dans le plus-grand jour les actions qu'ils ont desiré le plus de dérober à la connoissance des hommes;C'est ainsi qu'il en a usé envers tant de Saints & de Saintes, qu'il a découvert au monde tant-tôt par la voix d'un enfant,d'autre fois par celle d'un Ange,ou par la bouche-même des morts,quelquefois en revelant à d'autres Saints leur admirable vertu, quelque-fois aussi par d'autres semblables prodiges.

Mais à l'égar de Marie, Dieu & les hommes semblent s'être entendus avec son humilité, pour la laisser dans l'obscurité,ou dans le mépris. Nous n'apprenons pas qu'elle ait fait un seul miracle en toute sa vie,chose néanmoins si commune aux autres Saints,qu'à peine en canonize-t-on jamais un seul, qu'on n'ait des preuves de quelque action qu'il ait faite au-dessus des forces de la nature. Elle pria Jesus-Christ de changer l'eau en vin au festin de Cana, & il est vrai qu'il fit ce qu'elle lui demandoit,mais il le fit de telle sorte qu'on n'eût pas lieu de croire qu'il le faisoit à sa considération. De-plus sa Virginité ne fut connuë de persone,

netré, que tout s'est passé entre elle & Dieu seul, que les Anges-mêmes n'en ont eu qu'une connoissance imparfaite. Mais si la Mére du Rédempteur a ainsi vécu dans le silence & dans l'humiliation ; Si elle n'a receû nul honneur des hommes avant sa mort, si elle a été privée de la gloire qui étoit deûë à son mérite, & que les grandes graces, qu'elle avoit receûës de Dieu lui devoient attirer naturellement, à quel point de grandeur ne doit-elle pas être élevée au jour de son Assomption ? Celui qui s'humilie est exalté, souvent même dés cette vie.

Mais si toute la vie de Nôtre-Dame s'est passée ainsi dans l'humilation, qui peut dire combien elle sera exaltée aprés sa mort ? Combien il y-aura de couronnes dans le Ciel, pour récompenser son humilité, & combien ces couronnes seront éclattantes ? On en peut juger par-ce-que Dieu a fait, & parce-qu'il fait encore tous les jours sur la terre, pour la gloire de cette divine mére. Ceux qui ont vécu quelque-tems hors de ce Roiaume, savent combien d'Autels, combien de Temples ont été bâtis, combien de fétes instituées en son nom, & avec quel concours, avec quelle pompe on les solemnise. Ils savent combien de Rois font gloire d'être ses vassaux, & de lui rendre tous leurs états tributaires. Jose dire que pour faire honnorer Marie, pour fortifier la confiance que tous les Fidéles ont en son credit auprés de Dieu, le Seigneur n'a gueres moins fait de miracles, que pour l'établissement de son Eglise; mais qu'est-il nécessaire de passer la mer pour apprendre cette verité. Les monumens de pieté des Anglois en-

vers Nôtre-Dame ne sont pas entiérement effacez, il n'y a pas encore deux-cens-ans que son image brilloit sur tous les ports & dans tous les carrefours des plus-grandes villes, que tout étoit rempli d'Eglises & de Monasteres, qui portoient son nom, & que toute l'Angleterre étoit appellé d'un commun consentement l'heritage & la portion de Marie.

J'accusois tan-tôt les superbes d'aveuglement, il me semble que c'est ici le lieu de leur reprocher leur imprudence. Ils veulent être honorez, & ils ne veulent pas prendre les voies qui conduisent à l'honneur, ils prétendent s'élever par les mêmes-moiens, que Dieu leur a déclarez ne leur devoit causer que de l'humiliation. Les uns veulent aquerir de la gloire par l'impieté, les autres par la vanité, qnelques autres même par la vertu, mais ils se trompent tous, on ne le peut faire que par l'humiliation: Nous voions tous les jours que tel qui veut se faire valoir par l'ostentation de ses richesses, aquiert la reputation d'homme cruel & ambitieux; qu'on se rit de la vanité de ceux qui affectent de passer pour spirituels, qu'on soupçonne la vertu des femmes, qui se glorifient en leurs beaux habits. On traitte d'hipocrites ceux qui veulent avoir la réputation de dévots. Dieu permet qu'on découvre les pechez secrets de ceux, qui veulent cacher leurs bonnes œuvres, de peur de perdre l'estime des libertins; Quelques-uns cherchent l'honneur par une fasse humilité, on voit l'orgueil à travers ces faux déors de modestie. *Qui se exaltat humiliabitur.* Mais la grande confusion de ceux qui cherchent l'honneur sera au jugement

gement. Quelle honte quand on decouvrira à la veûe de l'univers cette passion ridicule de la vaine gloire, quand Dieu fera voir que nous avons été si vains, que de pratiquer la vertu pour être veûs, si lâches que de la négliger de-peur d'être veûs, si insensez que de mal faire étant veûs & condannez de Dieu pour être approuvez des hommes.....





SERMON XXXIII.

POUR LE JOUR DE LA NATIVITE' DE LA SAINTE VIERGE.

Fundamenta ejus in montibus sanctis.

Ses fondemens ont été jettez sur la cime des saintes montagnes. Psal. 86.

Quelque difficulté qu'il y ait à faire le Panegirique d'un Prince naissant, Marie Enfant & naissant en fournit un fort grand sujet par ce qu'elle a fait depuis sa Conception, & par ce qu'elle doit faire dans tout le cours de son âge.

QUoi-que je révere comme je dois le sentiment du Docteur dévot qui témoigne en un de ses Sermons que rien ne l'épouvante davantage, que de parler de la Sainte Vierge, je vous avoüe

toute-fois, Messieurs, que je me trouve aujourd'hui dans un sentiment tout opposé, & que c'est pour moi un trés grand sujet de joie de me voir obligé à vous entretenir de cette Vierge incomparable. En effet si je regarde Marie en elle-même, son élection, ses graces, ses vertus, ses mérites, sa gloire, ses privileges : Quel avantage d'avoir à traitter un si magnifique sujet, & capable de soûtenir par lui-même la plus-foible, & la plus sterile éloquence. Si je la considere par les rapports, qu'elle a avec nous ; elle est nôtre Reine, nôtre Avocate, nôtre Rédemptrice, nôtre bonne Mére, Elle est nôtre unique Esperance, dit Saint Epiphane, Elle est dit Saint Augustin, nôtre Caution auprés de Dieu. Saint Bernard l'appelle nôtre Mediatrice auprés du Mediateur, Saint Bonaventure, le Remede de tous nos maux, Saint Ephrem nôtre Paix, nôtre Joïe, nôtre Consolation. Enfin elle est nôtre Gloire & nôtre Couronne; bien-plus nôtre Ame, & nôtre Vie, ainsi qu'elle est appellée par d'autres Saints Péres.

Quoi de plus-agréable, que de parler de celle qui nous est toutes choses, & à qui il semble que nous tenions lieu de toutes choses, qui nons aime tous, & que nous aimons aussi tous sans doute, comme nous y sommes obligez par tant de raisons. De plus, s'il est vrai qu'un Prédicateur ne doit avoir rien tant à cœur que le salut de ses Auditeurs : puis-je vous donner de meilleures, & plus sinceres marques de mon zele pour vôtre éternité bien-heureuse, que de vous inspirer de tendres & respectueux sentimens pour la toute puissante, & toute-aimable Mére de Dieu ; puis-que rien n'est

plus capable de vous rendre auſſi-heureux, & auſſi-ſaints, que je vous ſoûaitte, que l'amour que vous aurez pour elle juſqu'à la mort. Une ſeule choſe ſembleroit me devoir faire de la peine en cette rencontre, c'eſt que c'eſt de Marie Naiſſante, de Marie Enfant, qu'il faut que je vous entretienne aujourd'hui, mais vous verrez que cette Enfant toute petite qu'elle eſt, eſt déja un fort grand ſujet de Panegirique. C'eſt ce que je tâcherai de vous montrer, aprés que nous lui aurons demandé à elle-méme le ſecours dont nous avons beſoin pour la loüer dignement.

AVE MARIA.

Il eſt vrai, Meſſieurs, que nul diſcours ne fait tant de peine aux Orateurs, que ceux qu'on a coûtume de faire à la naiſſance des Princes, car que dire d'un enfant qui vient de naître? Soit que l'on s'attache à ce qu'il eſt en ces premiers momens de ſa vie, ſoit qu'on veuille s'étendre ſur ce qu'il peut être à l'avenir, qu'on examine ce qu'il a fait, ou ce qu'il doit faire, on ne trouve aucune ouverture pour parler. En ces premiers momens, il eſt homme, c'eſt tout ce qu'on en peut dire, encore eſt-ce un homme bien imparfait. Ce n'eſt, à vrai dire, qu'une petite maſſe de boüe animée d'un ſouffle de vie, qu'un amas d'humeurs crûes, & mal digerées; qu'un foible aimal qui ne differe des bêtes, qu'en ce ſeul point, qu'il eſt pour avoir quelque jour de la raiſon. Pour l'avenir, tout ce qu'on en peut prévoir, c'eſt qu'il ne peut manquer d'être ſujet à bien des miſeres. Au reſte on ne ſait, s'il ſera bon ou méchant, ſage ou fou, ſpirituel ou groſſier, liberal, ou avare, génereux ou pol-

tion, s'il animera la gloire, ou s'il passera ses jours dans une honteuse oisiveté : En-un mot il n'a rien fait encore, & on ignore ce qu'il fera dans la suite.

On ne peut pas dire la même-chose de Marie, Chrêtiens Auditeurs, quoi-qu'elle ne vienne que de naître, il est certain qu'elle a déja beaucoup fait, & nous ne pouvons pas ignorer ce qu'elle doit faire à l'avenir; puis-que son histoire est couchée depuis plusieurs siécles dans les livres saints; & que les Prophetes en ont plus dit que les Evangelistes n'en êcriront. Marie vient au monde comblée de mérites, nous savons qu'infailliblement elle comblera le monde de bon-heur, & de benedictions. Je ne ferai donc nullement en peine où prendre la matiere de son éloge. Ce qu'elle a fait depuis sa Conception, en fera la premiére Partie : Ce qu'elle doit faire durant tout le cours de son âge, en fera la seconde, voila tout le sujet de cét entretien.

Il est certain que la plus-belle ame, qui ait jamais été créée avant l'ame de JESUS-CHRIST, ce fut celle, que Dieu mit dans le corps de la sainte Vierge, au moment qu'elle fut conceûe; & non-seulement ce fut l'ame du monde la plus parfaite, mais de tous les ouvrages du Créateur, on peut dire que ce fut le plus-excellent; & que pour trouver quelque chose de plus grand dans la nature, il faut aller jusqu'à l'Auteur-même de la nature: *Opus quod solus opifex supergreditur*. Ce sont les paroles de saint Pierre de Damien. Que de lumiéres, que de solidité, que d'élevation dans cét esprit! Que de docilité dans cette volonté! Que de feu,

que de tendresse, que d'étenduë dans ce cœur ! Mon Dieu les belles passions, dont il est le siege? Le bel ordre & le bel accord qui se trouve entre ces mêmes passions! Où a-t-on jamais vû des inclinations mieux reglées, & plus honnêtes? Des penchans plus-raisonnables, & plus-conformes aux mouvemens de la grace. Quel naturel plus doux, plus-soupple, plus-susceptible des impressions du Saint Esprit !

A cette ame avoit été préparé un si beau corps, que le grand Saint Denis confesse qu'il ne pouvoit l'envisager sans être ébloüi, & qu'il l'auroit adorée comme une Déesse, si la foi ne lui eût appris, qu'il n'y avoit au monde, qu'une seule divinité. Je vous prie de faire réflexion qu'il n'y eut jamais de beauté plus-négligée que celle de Nôtre-Dame, & qu'ainsi on ne peut pas attribuër ce grand effet aux ajustemens, qui relevent celle des femmes mondaines. De-plus elle avoit du-moins cinquante ans avant-que saint Denis eut receû la foi de JESUS-CHRIST : Qu'auroit-il dit, s'il l'avoit veûë à la fleur de l'âge, & dans son plus-grand éclat ? Mais que diront vos enfans, Divine MARIE, lors-qu'à l'entrée du Paradis ils découvriront cette éclattante beauté, qu'ils la découvriront dans un jour si avantageux, avec les accroissemens infinis qu'elle a receûs dans le Ciel, relevée de tout ce qu'il y a de plus-brillant dans la gloire, & adoucie par cét air tendre, & caressant, dont vous les recevrez en vôtre sein ?

Dés le premier moment que cette belle ame fut unie à ce beau corps, celle là fut santifiée, & celui-ci commença à prêter ses organes, pour toutes

les fonctions de la vie raisonnable. Ce n'est plus une simple opinion, que Marie fut conçeuë sans peché; c'est l'opinion de tout le monde, qu'elle receût avec la grace santifiante le parfait usage de la raison, que dés lors son esprit fut éclairé de toutes les lumieres de la sagesse, & enrichi de toutes les connoissances morales & naturelles; Mais quelle fut la mesure de cette grace qu'elle receût, & quel fut le premier emploi de cette raison si éclairée? Cette grace fut si abondante que tous les Téologiens asseûrent, aprés le dévot Saint Vincent Ferrier, qu'elle surpassa celle de tous les Sains, & de tous les esprits celestes. *Virgo sanctificata fuit in utero super omnes Sanctos, & omnes Angelos.* Cela veut dire que dans ce premier moment Marie fut plus-sainte, plus-agréable aux yeux de son Créateur, plus-digne de son amour, & de ses empressemens; que tous les prédestinez ensemble. De-sorte-que s'il avoit été dans la necessité de faire un choix, il auroit volontiers anéanti ce nombre innombrable d'Anges, qui surpasse cent-mille millions-de fois tout ce qu'il y a jamais eu, & tout ce qu'il y aura jamais d'hommes, il auroit laissé dans le néant tant de millions de Martirs, de Vierges, de Saint Confesseurs, qui devoient naître jusqu'à la fin des siécles, pour sauver cette petite créature, qui ne faisoit que de sortir de ses mains. *Super omnes Sanctos, & omnes Angelos.*

Voilà, Messieurs, ce qu'a été Marie, je ne dis pas avant-que de naître, mais dés le premier instant qu'elle fut conceûë. Si vous regardez les perféctions naturelles, elle fut la plus-accomplie

des créatures,& ce n'est que dans Dieu seul, qu'on peut trouver quelque chose de plus grand que son ame, & de plus beau que son corps. Si vous considerez les qualitez, qui dans les autres sont des fruits de l'experience, & de l'étude, elle fut d'abor incomparablement plus-sage, plus-éclairée, plus-savante, plus raisonnable, que tout ceux qui ont vieilli dans la lecture des livres, dans la meditation des plus sublimes veritez, & dans la conduite des affaires les plus importantes. Pour les dons surnaturels, elle fut plus sainte elle seule, que tous les Saints & du Ciel & de la terre. Je pourrois encore ajouter qu'elle fut bien-heureuse dés ce tems-là, qu'elle vit Dieu, & que dans Dieu elle vit ce que les plus hautes intelligences n'y verront jamais. C'est la pensée de Téodoret, laquelle a été suivie de plusieurs autres Peres, & de trés savans Téologiens. Qu'en dittes vous, Messieurs? n'est-ce pas-là de quoi faire un juste discours à l'honneur de nôtre Mere?

Mais à ce qu'elle a été dés le premier moment de sa vie, si l'on veut ajoûter ce qu'elle a fait, on s'ouvrira une carriere bien plus vaste encore. Il suffit de dire qu'elle a fait dés ce moment tout ce qu'elle pouvoit faire avec ce fonds immése de graces, & avec toutes ces dispositions si avantageuses, dont nous avons parlé jusqu'ici. Nul de ses talens naturels, nulle de ses qualitez infuses ne fut oisive en elle, tout opera, tout fructifia, dés-lors tout son esprit fut appliqué à connoître, & à loüer Dieu, tout son cœur, toute son ame à l'aimer, & à l'aimer de toutes ses forces & naturelles & surnaturelles. Quel amour, Dieu du Ciel! Quelle

flamme ! Quelle fournaise allumée dans un instant, & dans un si petit cœur ! Car s'il est vrai que Marie anima dés-lors selon toute l'étenduë de la charité, & de la grace santifiante qui étoit en elle, il suit par une conséquence nécessaire, que dés-lors son amour fut plus ardent que celui de tous les Seraphins, que celui de tous les Saints & de toutes les Saintes ensemble ; puis-que, comme nous l'avons dit, la grace qu'elle avoit reçeuë, surpassoit de beaucoup celle qui a jamais été donnée à toutes les créatures raisonnables. Doncques, quand depuis cét heureux moment Marie seroit demeurée endormie dans le ventre de sa mére, elle ne laisseroit pas d'être digne aujourd'hui de nos plus-grandes loüanges, puis-qu'elle apporteroit au monde plus de mérites que tous les plus grans serviteurs de Dieu n'en ont emporté en mourant. Mais non, depuis ce premier moment jusqu'au moment que Sainte Anne l'a enfantée, elle n'a pas perdu un seul moment, elle n'a point cessé d'aimer Dieu & de l'aimer autant qu'elle le pouvoit aimer : avec la grace dont elle étoit toûjours remplie. C'est la doctrine des plus-savans Téologiens, ils asseûrent qu'elle n'eût jamais de secours inefficaces, qu'elle n'en eût jamais dont elle ne profitât sur l'heure, & dont elle ne tirât tout le fruit qu'ils étoient capables de produire: De sorte que le bon usage des premiers en attirant incessamment d'autres, elle n'a jamais eû de relâche, elle a aimé sans nulle interruption. C'est ce que Saint Bernardin de Sienne a dit en termes formels : *Mens Virginis in ardore dilectionis continuè tenebatur.* Si cela est vrai, Chrêtienne Compagnie, s'il est vrai que la

Sainte Vierge, depuis sa Conception jusqu'aujourd'hui qu'elle est née, a fait autant d'actes d'amour de Dieu qu'il s'est écoulé de momens, elle qui dés le premier moment égalla par ses mérites, & surpassa méme de beaucoup tous les mérites & des Anges & des hommes. Quel doit être le trésor qu'elle apporte du sein de sa mére, aprés y avoir été neuf mois entiers! Vous n'en concevez encore qu'une petite partie de cét inestimable trésor, pour en former une juste idée.

Il faut supposer avec toute la Théologie, que lors-que nous agissons pour Dieu, nous méritons que la charité, qui est le principe de nôtre action, croisse en nous à proportion de la ferveur avec laquelle nous agissons. Par exemple, vous avez dans l'ame deux degrez de charité, si vous faites un acte d'amour de Dieu, selon toute l'étenduë de ces deux degrez, vous en aquerez deux autres, & vous devenez plus-saint de la moitié, plus-agréable à Dieu que vous n'étiez avant cét acte. Si vous faites un second acte aussi-fervent que vous le pouvez depuis cette derniére augmentation, vôtre trésor double encore, & vous vous trouvez riche de huit degrez. Que si vous continüez à faire ainsi valoir tout vôtre fond, un troisiéme acte vous conduit jusqu'au seiziéme degré de Sainteté; un quatriéme jusqu'au trente-deuxiéme; un cinquiéme jusqu'au soixante quatriéme, & ainsi des autres toûjours avec la même proportion.

Il faut supposer, en second lieu, que cette sorte de multiplication, pour peu qu'on avance, fait bien tôt un si grand nombre, qu'il n'est point d'homme qui soit capable de le conter. Les Ma-

tématiciens nous font voir que si un Marchand aiant mis aujourd'hui un liard en trafic, demain il en gagnoit deux, aprés demain quatre, le troisiéme huit, le quatriéme seize, & le cinquiéme trente-deux ; & que son argent doublât ainsi tous les jours jusqu'au soixante quatriéme jour : Ils disent & ils le prouvent, de-sorte-qu'il est impossible d'en douter ; ils disent que le soixante-quatriéme jour ce Marchant se trouveroit riche de quatre-cens quatre-vint seize-millions de millions d'or. Ce n'est rien encore, outre cette somme il auroit autant de millions de millions d'or, qu'il y a d'écus dans neuf-cens nonante deux millions de millions d'or. C'est ce que demontre un des plus savans hommes qui ait jamais été dans la sience des nombres, & il ajoûte que si cette multiplication que nous avons faite d'un seul liard, se faisoit d'un écu d'or, elle produiroit un si grand nombre de pieces de même metal, qu'on en pourroit fabriquer plus de soixante-globes massifs, aussi gros chacun que toute la terre.

Cela étant supposé, comtez, si vous pouvez, les degrez de sainteté & de charité que MARIE avoit amassé avant même qu'elle eût vû le jour. Quand à sa premiére santification elle n'auroit reçeû qu'un degré de grace, & qu'elle n'auroit fait depuis que soixante-quatre acte d'amour de Dieu, elle auroit aujourd'hui autant de degrez de sainteté, qu'il y a de liards dans cét amas presque infini de millions d'or dont nous parlions tout à l'heure. Mais si au lieu d'un degré, elle a trafiqué d'abord sur un fond plus-grand que celui de tous les Saints ensemble ? Si cette multiplication s'est fai-

te non pas soixante-quatre-fois, mais soixante-quatre mille-fois, & soixante-quatre-millions de fois, autant de fois qu'il y a de momens en l'espace de neuf mois de tems. Encore une-fois, qu'en pensez vous ? MARIE n'est-elle encore qu'un enfant sans gloire, & sans nul mérite ? Est elle un sujet indigne de nos loûanges & de nos admirations ? N'a t'elle rien fait jusqu'ici qui puisse servir de matiere au discours de sa naissance ; N'est-il pas plus à craindre que nous ne soions accablez par la grandeur de sa gloire, & par le nombre de ses mérites ?

Aprés cela, Messieurs, je n'ai plus de peine à comprendre ce que quelques Téologiens ont enseigné, que si la sainte Vierge un quart d'heure aprés sa Conception Immaculée, avoit fait present de cinq cens-degrez de grace à chacun des hommes qui sont nez depuis Adam, & qui naîtront jusqu'à la consommation des siécles, il lui en seroit encore resté une quantité si prodigieuse, qu'on ne se seroit apperçeû en elle de nulle diminution. Je ne m'étonne plus que les Saints Péres parlant de la grace, dont Marie se trouve comblée apres soixante-trois ans de vie, ils se servent de termes si forts & si emphatiques. Ouî certainement saint Epihane a eû raison de dire que cette grace est immense ; Saint Augustin qu'elle, est ineffable ; Denis le Chartreux, qu'elle est infinie. *Maria sanctitas est infinita.* Saint Jean Chrisostôme apelle MARIE le trésor de toute grace, Saint Jérôme dit que la grace s'est toute versée dans son sein ; Saint Bernardin de Sienne, qu'elle en a reçeu autant qu'on en peut donner à une pure créature ;

Tanta gratia Virgini data est quanta uni & puræ creaturæ dari possibile est. Tout cela est croiable, aprés ce que nous venons de dire, puis-qu'elle a été si prompte, si soigneuse, si constante a faire valoir un aussi grand talent que celui qui lui avoit été confié ; puis qu'elle l'a doublé non-seulement châque année, mais à châque heure, & à châque moment du jour, il ne se peut faire que son gain ne soit monté à une somme incompréensible.

Faisons maintenant une petite réflexion sur nous mêmes, Chrétiens Auditeurs, je ne vous demande pas si vous avez commencé à aimer Dieu aussi-tôt que la sainte Vierge : Cela n'a pas été en vôtre pouvoir. Je vous demande seulement si aprés beaucoup de tems, aprés beaucoup d'années perduës, vous avez du-moins enfin commencé. Je ne vous demande pas si à son exemple vous avez mis à profit toutes les inspirations, tous les bons mouvemens que vous avez reçeûs du ciel, depuis-que vous avez l'usage de raison ; je vous demande seulement, si quelques grains de cette semence celeste ont germé dans vôtre cœur, & quel a été le fruit : Mais pour me resserrer dans des bornes plus-étroittes, trouvez bon, s'il vous plaît, Messieurs, qu'aujourd'hui je vous demande compte au-moins des graces que vous avez réceûës cette année. Il se peut faire que Dieu se soit servi de mes paroles, car dequoi ne se sert-il point ? il se peut faire, dis-je, qu'il s'en soit servi pour vous donner de bonnes pensées, pour vous porter à la vertu, ou à une plus-grande vertu. Dittes-moi franchement, en avez-vous tiré quelque avantage ? Etes vous meilleur aujourd'hui que vous n'étiez il y a un an ? cette co-

lere n'est-elle point toûjours aussi violente? Cette aversion pour la personne de vôtre voisin, cette envie de sa prosperité, toûjours aussi vive? Cette soif de l'or & de l'argent aussi-insatiable? Cét attachement au monde & a la vanité aussi-fort qu'il étoit l'année précedente? Vos priéres se font elles avec plus de respect, vos confessions avec plus de soin, vos communions avec plus de préparation & plus de ferveur. Qu'avez-vous retranché de vôtre luxe & de vos délices pour l'amour de Jesus-Christ? Qu'avez-vous ajoûté aux aumônes que vous aviez coûtume de faire? Vous sentez-vous plus de soûmission à la volonté divine, & plus de patience dans les maux qui vous arrivent.

Vous pouvez me dire à moi, que les choses n'ont été dites ni avec assez de force, ni avec assez d'eloquence pour vous toucher; Mais que direz-vous à Dieu, qui non-obstant la foiblesse & la grossiereté du discours, n'aura peut-être pas laissé de se faire entendre à vôtre cœur, & de vous presser secrettement de faire ce que vous savez trés-bien? Que je serois mal-heureux, & que j'aimerois bien mieux n'être jamais monté en chaire, si je n'avois parlé que pour donner occasion à des réproches, dont vous ne pourriez vous défendre; Prévenez-les ces réproches, Chrétiens Auditeurs, je vous en conjure. *Nolite errare dilectissimi, Deus non irridetur; quæ seminaverit homo, hæc & metet.* Ce ne sont point des contes qu'on vous préche; c'est en vain que vous esperez aprés une vie peu chrêtienne faire une mort sainte: Ce seroit-là semer & recueillir en même-temps, cela ne se fait point, il faut semer au plûtôt. Or, *Qui parcè seminat, parcè*

& metet. Rappellez donc en ce dernier jour tous les bons ſentimens que vous avez eûs juſqu'aujourd'hui, & dés cette heure commencez à faire les choſes à quoi ils vous portent. Quoi voudriez-vous bien moûrir dans ce vice, dans cette mauvaiſe habitude, avec cette attache, avec cette imperfection, avant que d'avoir obei à la voix de Dieu qui vous appelle ? Voudriez-vous aller paroître devant Dieu, avant que de vous étre donné tout à Dieu ? Qu'attendez vous donc pour lui faire ce ſacrifice, il y a ſi long tems qu'il vous le demande, vous l'avez promis depuis ſi long-tems ! L'année paſſée vous l'aviez remis à cette année; prenez garde que ſi vous le renvoiez encore plus loin, vous ne le renvoiez au de là du terme que Dieu a marqué pour vôtre pelerinage. Combien de perſonnes parmi ceux qui m'entendent, n'ont pas une année entiére à vivre; C'eſt-pour-quoi ne differons plus, ſi nous voulons faire avant que de mourir ce que Marie a déja fait avant que de naître : Voions maintenant ce qu'elle doit faire à l'avenir. C'eſt ma ſeconde partie.

Si les peuples ont coûtume de témoigner une ſi grande allegreſſe, lors-qu'il nait des enfans à leur Souverain, parce qu'il leur naît à eux des Rois & des Maîtres; je ne m'étonne pas que la naiſſance de Marie ait rempli de joie le ciel & la terre, ainſi que lui chante l'Egliſe; puis qu'elle doit étre la Reine & des Anges & des hommes: Mais il y a d'autant plus de ſujet de ſe réjoüir à cette naiſſance qu'à celles des autres princes, qu'on ignore ſi le regne de ceux ci doit être heureux, ou mal-heureux; s'il doit être doux, ou tirannique, & qu'il

ſe peut faire que ſans le ſavoir,on s'applaudiſſe de la plus-grande diſgrace , qui puiſſe arriver à un état , qui eſt de tomber en la puiſſance d'un Roi vicieux & inſenſé.

Si lors-que nôtre grand Monarque vint au monde , on avoit préveû ce que l'on void aujourd'hui; ſi,dis-je on avoit pû prevoir qu'il ſeroit bien tôt le plus ſage , le plus-éclairé , le plu-vigilant , le plus brave,le plus honnéte homme de ſon Roïaume ; qu'il ſeroit le plus juſte, le plus-magnifique, le plus abſolu,le plus heureux,le plus redoutable; en un mot le plus grand Monarque du monde , n'eſt-il pas vrai que cette joie ſi extraordinaire , que fit éclatter alors toute la France , auroit été incomparablement plus exceſſive,& que nos cœurs auroient eû peine à la ſoûtenir?Or ce que nous ne pouvions pas encore ſavoir,ce que ſans doute nous n'aurions pû croire du bon-heur & de la gloire du regne préſent,nous le ſavons,Meſſieurs,de la grãdeur & de la felicité du regne avenir de Marie , & nous le ſavons avec tant de certitude,que quelque incroiables que ſoient les choſes qu'on en prédit, il ne nous eſt pas permis d'en douter .Nous ſavons qu'elle doit regner par ſa beauté ſur tous les cœurs & ſur le cœur de Dieu-méme , par ſes lumiéres ſur tous les eſprits & même ſur les purs eſprits , par ſon pouvoir infini ſur toutes les puiſſances de l'univers. Mais nous ſommes aſſeûrez qu'avec elle regneront infailliblement l'amour,la douceur , la liberalité , la miſericorde , toutes les vertus pacifiques & bien-faiſantes , qu'elle ſera la gloire de ſes ſujets,qu'elle ſera leur ſeûreté , leur ſalut,qu'elle leur tiendra lieu de mere & de toutes choſes.

Vous

Vous me demandez ſans doute par quelle voye c'eſt qu'on a pû avoir des connoiſſances de ce bienheureux avenir ſi particuliéres & ſi ſeûres ; Je répons premiérement, qu'on les a puiſées dans l'hiſtoire des Patriarches & des Rois du peuple de Dieu, deſquels Marie doit repréſenter les héroiques Vertus, Mais ne croiez pas que ce ſoit ici une conjecture auſſi mal-établie que celle des Panegiriſtes prophanes, qui ne manquent jamais d'auguer, quoi-que ſans nul fondement, que les enfans reüniront en leur perſonne toutes les qualitez des plus-grands héros de leur race, comme s'il n'arrivoit jamais que les deſcendans dégeneraſſent de leurs ancétres. Marie ne peut manquer d'hériter de toute la gloire des ſiens ; parce-qu'outre le ſang qu'ils ont fait paſſer dans ſes veines, ils ont encore été ſes figures ; de-ſorte-que leurs vertus ont un raport ſi eſſentiel avec de ſemblables vertus, qui doivent briller en leur petite fille, qu'il eſt autant impoſſible qu'elle n'en ſoit pas ornée, qu'il eſt impoſſible qu'un tableau ſoit le veritable portrait d'une perſonne, & qu'il ne lui reſſemble nullement.

C'eſt donc une verité qui ne peut pas être conteſtée ; que Marie n'aura ni moins de foi qu'Abraham, ni moins d'obéiſſance qu'Iſaac, ni moins de douceur & de piété que Jacob. On ne peut pas douter, que ſa chaſteté n'égalle la chaſteté de Joſeph, ſon courage le courage de David, ſa ſageſſe celle du grand & du pacifique Salomon. Il faut néceſſairement qu'elle ſoit appellée la Mére des vivans, auſſi bien que la premiére de toutes les femmes, & la Mére des croians comme Sara. La

beauté de Rachel,la fecondité de Lia,la conduite & la valeur de Debora,la sainteté, le zele, & l'intrepidité de Judith, la prudence & le bon-heur d'Esther, toutes ces admirables qualitez doivent se réünir en nôtre Princesse, comme des lignes au centre d'où elles ont été tirées.

J'ai dit que ces grands hommes & ces femmes si renommées de l'ancienne Loi, ont été les figures de Marie; J'ajoute qu'ils n'en ont été que les figûres, & par conséquent non seulement toutes leurs vertus doivent éclatter en cette divine enfant; mais elles y doivent éclatter avec un surcroît & une augmentation incroiable, la même différence qu'il y a entre-un-homme veritable & la peinture d'un homme, entre le plan d'un palais & le palais même bâti sur ce plan, entre une ombre & le corps qui la produit; Cette même différence se doit trouver entre Marie, qui est la réalité, & tout ce qu'il y a eû d'illustres personnes sur la terre depuis la création du monde, veû que ces personnes n'ont été que l'ombre & la figure de Marie.

Outre ces figures, qui selon la pensée d'un Pére ont été comme des modeles vivans où Dieu a voulu s'essaier, pour ainsi dire, & se préparer à la production de son chef d'œuvre; Outre ces figures vivantes, il en a donné de tems en tems d'inanimées, qui ne servent pas moins à nous decouvrir les merveilles qu'il a dessein de faire en cette fille & par cette fille. Vous avez tous oûi parler mille fois de l'Arche miraculeuse qui sauva la famille de Noë du Deluge universel; C'étoit une image, mais bien imparfaite de Marie. Je dis, bien

imparfaitte, parce-qu'au lieu de huit personnes qui éviterent le naufrage à la faveur de cette Arche; Marie sauvera tout ce qu'il y a présentement, & tout ce qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre : *Per illam*, dit saint Bernard, *octo tantum animæ salvantur, per istam omnes ad æternam vitam vocantur.* La Baguette mystérieuse qui fit tant de miracles entre les mains de Moïse, qui domta elle seule toute l'Egipte, qui ouvrit un si beau passage au peuple d'Israël au travers de la mer rouge, qui defit en un moment toute l'armée de Pharaon, qui fit descendre la Manne des nuës & sortir l'eau des rochers : Cette baguette étoit encore une image de cette divine enfant, c'est qu'elle doit être la terreur, & comme le fleau de toutes les puissances des ténebres; c'est qu'elle nous ouvrira, qu'elle nous applanira les voies du salut; qu'elle nous tirera de tous les perils, qu'elle nous assistera dans tous nos besoins, & qu'elle nous attirera sur la terre toutes les benedictions du Ciel. Vous souvient-il encore de cette Colonne de nuë, qui accompagna les Israëlites dans le desert, marchant tan-tôt devant eux pour leur servir de guide, tan-tôt aprés eux pour asseûrer leur retraitte, & tan-tôt s'étendant sur tout leur camp, pour le défendre des ardeurs du jour. C'étoit, pour ainsi dire, Marie en peinture & en craïon, les divers mouvemens de ce nuage marquoient ses maniéres différentes, dont elle protegera les prédestinez. C'est la pensée de Saint Bernardin de Sienne : *Aliquando præcedebat, aliquando sequebatur, aliquando superfereba-*

tur, ut mysticè multiplicia patrocinia indicentur erga populum electum.

L'Arc-en-Ciel, l'Echelle de Jacob, le Buisson ardent, la Toison de Gedeon, l'Arche d'Alliance, la Verge d'Aaron, & celle d'Assuerus, le Temple & le Trône de Salomon, sont encore des portraits mistérienx, qui nous expriment ou les perfections, ou les privileges, ou les bien-faits de Nôtre-Dame: Vous pourrez Messieurs en considerer à loisir les divers traits, & voir comment c'est qu'ils se rapportent à l'original; je ne m'y arrête pas ici pour éviter une excessive longueur. Cette même raison m'oblige encore à passer les éloges que le Saint Esprit a fait lui-même par ses Prophetes, de celle qu'il a choisie pour son épouse. Je me contente de vous dire que ces paroles d'Isaie: *Ecce Virgo concipiet, & pariet filium, & vocabitur nomen ejus Emmanuel.* Une Vierge concevra & enfantera un Fils, qui sera nommé Emmanuël: Je me contente, dis-je, de vous faire remarquer que ces paroles sont pour Marie. On ne sauroit ni dire, ni même penser, combien elles lui prédisent de grandeurs. C'est non seulement dequoi épuiser toute l'éloquence des hommes, mais encore de quoi confondre les lumiéres des plus-hautes intelligences. Il n'y a que Dieu qui puisse comprendre le sens de ces mots, & Dieu-même ne peut pas concevoir une plus-haute dignité que celle qu'ils promettent à Marie? Elle concevra, & elle ne laissera pas d'être Vierge, elle enfantera, & cét enfant sera Dieu. Il faut se taire après cét oracle, puis-qu'on ne sauroit rien

dire de plus-grand, & qu'il est impossible de developper toutes les grandeurs qu'il renferme.

Je ne saurois me taire toute-fois, Chrêtienne Compagnie, que je ne vous aie exôrté de tout mon cœur à vous attacher fortement & de bonne heure au service d'une si grande Princesse ; Vous voiez assez, parce que je viens de dire, quel avantage ce sera d'être sous sa protection. Pour moi je ne crois pas pouvoir vous donner en vous quittant de conseil plus-salutaire. Il est certain que vous ne pouvez obtenir nulle grace que par sa faveur, & que par sa faveur il n'est point de grace que vous ne puissiez obtenir. Quand elle n'auroit pas été choisie pour être la Mére du Tout-puissant, quand son Fils ne lui auroit pas remis tous ses trésors entre les mains, il est tout visible que les seuls mérites de sa vie rendroient son intercession toute puissante, & qu'un mot de sa bouche seroit plus efficace auprés de Dieu, que si tous les Saints du Paradis s'unissoient pour le prier. Voila pour quoi tous les Catholiqnes sont dans cette pensée, & je ne doute point, veû ce consentement universel, que ce ne soit comme une verité de foi, qu'avoir pour Marie un amour & un respect particulier, c'est avoir une marque de nôtre prédestination, & comme un gage de nôtre bon-heur. En effet étant bonne, comme elle est envers tout le monde, étant sans cesse aux piés de Jesus, pour demander la grace des plus-insignes pecheurs, pourroit-elle oublier ceux qui l'honnorent ? Il ne faut bien souvent qu'une petite priére, qu'un vœu, qu'une offrande, qu'un pelerinage pour obtenir des miracles par son cre-

dit ; je vous laisse à penser ce qu'elle fera pour une dévotion solide, pour un amour tendre & constant, pour des services reglez & continuels ? On a remarqué que tous les Saints ont été ses serviteurs, & j'ose dire que tous ses veritables serviteurs ont été Saints. Je vous conjure donc, Messieurs, par l desir que vous devez avoir de vous sauver & de vous santifier ; je vous conjure de mettre en elle toute vôtre confiance. Quel sujet de consolation pour moi, si en me separant d'avec vous, j'étois asseûré de laisser Marie en vôtre cœur ! Mon Dieu, qu'elle y feroit heureusement fructifier les veritez que j'ai tâché d'y faire entrer! Qu'elle l'auroit bien-tôt affranchi de toutes ses passions ! Qu'elle y feroit bien-tôt regner Jesus-Christ tout seul ! Nous parlions ces jours passez de la bonne mort: Eh ! quel veritable enfant de Nôtre-Dame a-t-on jamais vû mourir mal-heureusement ? Je suis trop heureux, dit Saint Grégoire de Nazianze, si je puis avoir à la bouche le nom de Marie, au moment que je rendrai l'ame, la porte du Ciel ne peut manquer de m'être ouverte sans délai, comme l'Arche fut ouverte à la Colombe, qui se présenta aiant le rameau d'olivier au bec. Mais pour avoir ce nom de salut à la bouche lorsque nous mourrons, il faut l'avoir eû dans le cœur pendant la vie. Aimez la donc la toute aimable Mére de nôtre Dieu, & aimez-la tendrement & constamment. Aiez recours à elle en tous vos besoins, & sur-tout en vos nécessitez spirituelles. Recommandés-lui vos enfans, & toutes les personnes qui vous sont cheres : Honorez-la devant les hommes, parlez d'elle avec respect & avec

zele ; lisez souvent les livres qui traittent de ses grandeurs, imposes vous quelques exercices de piété pour l'honnorer, que vous n'omettiez jamais : Enfin priez la souvent qu'elle vous inspire tous les sentimens que ses plus-célebres dévots ont eus pour elle ; & toutes les vertus qui les lui ont rendus agréables, afin qu'aidez de sa faveur vous méritez la gloire que je vous soûaitte, au nom du Pére, & du Fils, & du Saint Esprit.





SERMON XXXIV.

POUR LE JOUR DE LA NATIVITE' DE LA SAINTE VIERGE.

Quomodo poteſt homo naſci, cùm ſit ſenex ?

Comment eſt-ce qu'une perſonne qui eſt déja avancée en âge , peut naître une ſeconde fois. S. Jean. chap. 16.

Il faut obſerver trois choſes dans la naiſſance miſterieuſe des fidéles. Les ſoins qui la précedent , les tranchées qui l'accompagnent , & la joie dont elle eſt ſuivie.

CE n'eſt pas faute de matiére que j'abandonne aujourd'hui le miſtére de la Naiſſance de Nôtre-Dame , pour vous parler de la naiſſance miſtérieuſe des Chrêtiens ; mais

comme tout ce que je pourrois dire de la premiére peut-être dit à toutes les autres Fêtes de la Sainte Vierge, j'ai resolu de vous entretenir de la seconde, dont je ne-sai si je pourrai avoir une occasion plus favorable de vous parler. J'appelle ici naissance, Messieurs, le commencement d'une vie pure & parfaite, où s'engage une ame touchée de Dieu, aprés quelques années ou de desordre, ou de tiédeur. Il se passe à ces commencemens des choses qui sont tout-à-fait dignes d'être observées & qui seront comme je l'espere de quelque utilité pour la plû-part de ceux qui m'écoutent. Divin Esprit, comme vous êtes le seul auteur des Mistéres, que je vais tâcher de développer, vous êtes aussi le seul qui me pouvez donner les lumiéres, dont j'ai besoin pour en parler comme il faut. Je vous les demande. *Ave Maria.*

Pour dire tout ce qui regarde la naissance spirituelle, c'est-à-dire la conversion d'une ame chrêtienne, il me semble qu'il faut considerer trois tems differens ; celui qui la précede, le tems où cette conversion s'accomplit, & celui qui la suit immediatement. Dans le tems qui la précede, ce sont de grans soins & de la part de l'ame qui doit enfanter, pour parler ainsi, la sainte résolution de servir Dieu, & du côté de Dieu qui forme en l'ame cette sainte résolution, & qui nous aide à la mettre au jour. Dans le tems qu'on se convertit effectivement, qu'on se détermine tout-de-bon & sans réserve à vivre une vie Chrêtienne, ce sont des combats, ce sont des douleurs, qui surpassent toutes celles, que les méres souffrent dans l'enfantement. Dans le tems qui suit non-seulement on

oublie tous les maux, qu'on a soufferts. *Iam non meminit pressura, quia natus est homo in mundum.* Mais il succede à ces maux une joie qui surpasse toutes les joies,& qui rend à l'ame le centuple des douleurs ausquelles elle a renoncé pour l'amour de Dieu. Il faut expliquer toutes ces choses un peu plus au long,& faire voir dans les trois Points de ce discours,ce qui précede la renaissance chrêtienne,ce qui l'accompagne, & ce qui la suit. Nous verrons dans le premier Point, les soins qui la précedent, dans le second les tranchées qui l'accompagnent;& dans le troisiéme, la joie dont elle est suivie. Voila tout le partage de ce discours.

Un des plus-doux entretiens des ames saintes, c'est de repasser sur la conduite,que Dieu a tenuë pour les attirer à lui, elles y remarquent tant d'amour,& une bonté si paternelle, qu'elles ne peuvent l'admirer assez, & qu'elles s'écrient comme faisoit sainte Térese toutes les fois qu'elle y pensoit. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Seigneur je ne veux point avoir d'autre occupation durant toute l'éternité, que de chanter vos misericordes. Or quoi-que la chose se passe dans la partie de l'ame la plus-secrette, & que comme dit saint Augustin, nous voions les hommes changer de vie sans pouvoir découvrir les ressors qui operent ce changement. Quoi que Dieu ait plus d'une voie, pour nous attirer à lui, & qu'il n'observe pas toûjours la même metôde, voici neanmoins comment la chose se fait le plus - ordinairement.

Dieu commence presque toûjours par une de ces graces, que nous appellons exterieures, parce-

qu'elles entrent par les sens, & que par elles-mêmes elles ne peuvent rien faire en l'ame pour la disposer à aimer Dieu. Sainte Magdelaine entend prêcher Jesus-Christ, elle lui voit faire des miracles. On raconte à Saint Augustin la vie de saint Antoine, & la conversion de deux jeunes courtisans, lesquels quoi-que assez avancez à la cour, quoi-que déja fiancez à deux fort sages & fort aimables Demoiselles, avoient ambrassé la vie solitaire, & fait vœu d'une perpetuelle chasteté. Sainte Elizabet de Hongrie jette les yeux par hazard sur un Crucifix, un jour qu'elle entroit dans l'Eglise fort brillante & parée comme une nimphe. Saint François de Borgia trouve le corps mort de l'Imperatrice sa maîtresse une des plus belles personnes qui fut en Europe, il la trouve, dis-je, apres trois jours si puante, que personne ne pouvoit l'approcher, & si hideuse, qu'il n'osa jamais jurer que c'étoit elle. Un autre est tombé heureusement sur un livre de piété & sur un chapitre qui lui convenoit. Un autre à vû mourir subitement un pecheur insigne. Une autre entend un discours édifiant ou voit un exemple d'une vertu héroïque. Voilà la premiére faveur que la Providence divine a coûtume de ménager à une ame prédestinée. Cette faveur, comme je l'ai déja dit, ne fait rien par elle-même, elle sert seulement de canal, pour faire passer dans l'esprit une pensée sainte & salutaire, qui est comme la semence de nôtre santification. *Et quæ congregasti cujus erunt*, dit Dieu au cœur de ce riche, qui assiste peut-être aux funerailles d'un autre riche, pour qui sera tout ce que tu aura amassé ? A cét

ambitieux qui voit un Grand emporté par un accident imprevû. *Quid prodest homini*, Que sert donc à cét homme de s'être élevé si haute? Un voluptueux qui entend parler de l'enfer, se dit à lui-même, voila qui est éternel, & tous mes plaisirs ne seront que d'un moment. *Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat*. A même-tems que cette fille qui est entétée de sa beauté, rencontre sans y songer la teste pelée, & affreuse d'un mort, il lui vient en pensée que cette teste a peut-être été plus-belle que la sienne n'est à présent, & que la sienne ne sera pas moins hideuse quelque jour que celle-là.

Cette lumiére du Ciel, cette bonne pensée est accompagnée d'un saint mouvemét, d'une chaleur surnaturelle, qui enflamme le cœur, & qui y fait naître un saint desir de conversion. Tout cela se fait en nous, dit Saint Augustin; quoi-qu'il se fasse sans nous, & souvent même malgré nous. Cette lumiére est dans nôtre entendement, ce bon desir est dans nôtre cœur. Mais cépendant nous y avons si peu de part qu'il n'est nullement en nôtre pouvoir, ni de leur fermer l'entrée de nôtre ame, ni de les y attirer, quoi-que nous puissions ou les étouffer, ou les entretenir lors qu'une fois ils nous ont été donnez. De-sorte, Messieurs, qu'il faut desabuser ces personnes qui, quoi qu'attachées au monde & à elles-mémes, se croient néanmoins assez bonnes, parce-quelles ont beaucoup de bons sentimens, qu'elles sont souvent pressées du desir de servir Dieu, au lieu de se faire un mérite de ces graces, elles devroient soûaitter d'en être privées, à moins qu'elles ne soient dans le

deſſein d'y répondre. Ce ſont des talens, dont on leur doit demander un compte fort rigoureux; bien-loin de pouvoir faire aucun fond là-deſſus. C'eſt ſur cela-même qu'elles seront infailliblement condannée. J'avoûë que ce ſont des marques de l'amour, que le Seigneur a pour elles; mais on n'ignore pas auſſi que ce ſera cét amour rebuté & mépriſé, qui animera la juſtice & la colere de Dieu contre les pecheurs.

Si nous étions auſſi-dociles, & auſſi zelez pour nôtre propre ſalut, que nous le devrions, & que nous le pourrions être, cette grace ſuffiroit pour nous engager à bien vivre en quelque tems qu'elle fuſt donnée. Mais comme nous avons beaucoup d'ennemis & que nous ne nous aimons nous mêmes que foiblement, ſi le Seigneur n'a le ſoin de prendre nôtre tems, & de nous appeller dans des circonſtances, qui nous ſoient avantageuſes; ce bon deſir avortera infailliblement; & nous deviendrons encore pires, par cela-même qui nous devoit ſantifier. Mais lors-que Dieu a deſſein de ſe rendre maître d'un cœur, c'eſt merveille de voir, avec quelle aimable ſageſſe il diſpoſe tout ce qui peut favoriſer ſon entrepriſe, avec quel ſoin il va au devant de tout ce qu'il pourroit la traverſer.

Par exemple il choiſira le tems, que l'eſprit ſera plus libre de tout autre ſoin, ou qu'il ſera plein de penſées plus-conformes à celle qu'il deſire nous inſpiter, Il nous attaquera ſur le declin d'une paſſion, qui nous aura fatigué durant long-tems, & qui n'aura laiſſé dans le cœur que du vüide & de l'amertume. Il nous viendra chercher

dans la ſolitude, dans les tenebres, dans l'affliction, dans un lit, où la maladie nous rend peu ſenſibles aux joies du monde, & où la veûë de la mort nous en fait mieux connoître la vanité: Il attendra, il avancera même la mort de ce mari, qui occupe tellement le cœur de cette femme, que ce ſeroit en vain qu'on lui voudroit inſpirer un amour plus-ſpirituel. Il profitera de la diſgrace de cét homme, & il lui offrira ſon amitié juſtement dans le tems que l'adverſité aura éloigné tous ſes amis, il permettra qu'un confident pernicieux nous traïſſe, qu'un emploi nous retire des plus dangereuſes occaſions, que la neceſſité ou le hazard nous lie avec des perſonnes d'une grande pieté. Il prendra le tems qu'une grande fête invitera tout le monde à la penitence, que les fréquentes prédications pourront fortifier la penſée que nous aurons de bien vivre, il nous fera tomber entre les mains d'un Confeſſeur zelé, capable de faire éclorre cette ſainte reſolution, capable de la ſoûtenir dans ſa naiſſance, d'en ménager, d'en augmenter la ferveur. *Tu exurgens miſereberis Sion, quia tempus miſerendi ejus, quia venit tempus.* Seigneur, ce ſera s'il vous plaît dans ces circonſtances, que vous nous offrirez vôtre grace, parce-qu'étant donnée ainſi à propos, elle ſera infailliblement efficace, & produira en nous le fruit, que vous en attendez.

Dans ces circonſtances, une penſée qui nous aura cent fois paſſé par l'eſprit inutilement, fera ſur nôtre cœur une impreſſion ſi forte, qu'il nous ſera comme impoſſible d'y reſiſter. Ce fut ainſi que Dieu en uſa avec David, il ne le prit point dans

les premiers desordres de sa passion, il attendit que le tems en eût rallenti l'ardeur, ensuite il excita dans son esprit des mouvemens d'indignation contre une injustice supposée afin qu'il fût tout disposé à concevoir une juste haine contre lui-même pour la cruauté, dont il s'étoit rendu coupable. Enfin il lui envoia un homme capable de le conseiller, de l'animer à la penitence, capable d'agrandir la plaie, que la grace de la componction devoit faire dans son cœur, & de lui fournir les moiens d'appaiser Dieu, & de le préparer aux fleaux, dont sa justice misericordieuse avoit resolu de le châtier en cette vie. Si Dieu eût pris ce saint homme dans une autre conjoncture assurement il auroit perdu ses soins, & ses graces, mais aussi si ce saint Prophete eût manqué cette occasion, apparemment il auroit attendu en vain une autre occasion de le faire.

Ie veux dire, Chrétiens Auditeurs, que comme il faut que Dieu prenne nôtre tems, pour nous inspirer une sainte résolution, il faut aussi prendre celui de Dieu, pour la former. Il y a un moment, où nous sommes mieux disposez à écouter Dieu, mais il y en a un aussi, & peut-étre qu'il n'y en a qu'un pour châcun de nous, auquel Dieu est disposé à nous recevoir. C'est ce tems que David appelle le tems de bon plaisir, *Tempus beneplaciti.* Et un autre Prophete le tems d'acceptation, le jour du salut. *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* Si nous laissons échapper ce bon tems, il est pour ne revenir jamais, & ce sera en vain que nous voudrons demain ou un autre jour une conversion, que Dieu nous demande peut-étre aujour-

d'hui. l'Epouse, entendant frapper à sa porte, délibera quelque-tems, si elle se leveroit, elle s'y resolut enfin, lors-qu'il n'en étoit plus tems, l'époux s'étoit déja retiré, elle le chercha inutilement, elle l'appella, & elle n'eut point de réponce; *Quæsivi illum & non inveni; vocavi & non respondit mihi.* Jamais retour ne parut plus sincere que celui de Saül, d'Antiocus, & de Baltazar, ils demanderent pardon de leurs fautes, & ils le demanderent avec larmes, mais ils ne le demanderent pas au tems qu'il falloit, & c'est pour cela qu'ils ne purent pas l'obtenir.

Pauvre ame que Dieu a peut-être autre-fois recherchée avec bien de l'empressemét, & que je vois aujourd'hui dans une tiédeur funeste, & dans l'impuissance de rallumer en toi ces desirs de sainteté, que tu as si souvent ressentis. Qui pourra considerer la perte que tu as faite, sans verser des torrens de larmes; & sans dire avec Jesus-Christ. *Quoniam si cognovisses & tu, & quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi, nunc autem abscondita sunt oculis tuis.* Ah si tu avois reconnu en ce jour que je t'appellois ce qui te pouvoit rendre heureuse, mais maintenant ce sont toutes choses cachées pour toi. *Venient dies in te, & circundabunt te inimici tui vallo, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* Tous les mal-heurs qui t'arriveront désormais, seront les fruits de ta négligence, tu seras la proïe de tes ennemis, parce-que tu n'a pas connû le tems que je t'ai visitée, ou du-moins parce-que tu n'as pas voulu profiter de ma visite.

Je vous prie d'observer, Chrêtienne Compagnie, que ce qui nous empéche d'écouter la voix de

de Dieu, étant toujours fort indigne de nôtre affection,& de nôtre estime, le Seigneur irrité de se voir méprisé pour des choses si méprisables, ne se contente pas de nous mépriser à son tour, mais encore il nous ôte bien souvent ce que nous avons lâchement préferé à l'honneur de son service. Il permettra par exemple qu'une personne qui a aprécendé de passer pour dévote dans le monde, y passera pour une coquette, pour une dissimulée, pour hipocrite. Cét homme qui n'a pû vaincre l'attache, qu'il avoit à la cour, en sera banni par une disgrace, cette femme qui avoit aprécendé de ternir sa beauté par la penitence, sera défigurée par une maladie. C'est ce qui est arrivé au peuple Juif, selon la remarque de saint Augustin. *Temporalia perdere timuerunt, & vitam aeternam non cogitaverunt, ac sic utrumque perdiderunt.* Ils ont craint de perdre les choses vaines & passageres, & ils n'ont pas craint de perdre les éternelles, & ainsi ils ont perdu & les unes & les autrés. C'est pour-quoi si c'est aujourd'hui que le saint Esprit vous donne la pensée de changer de vie, au nom de Dieu recevez cette pensée avec respect & prenez autant de soin pour la rendre efficace que Dieu en prend pour vous la donner à propos. Allez la porter d'abor dans la solitude de-peur qu'elle ne soit effacée par d'autres objets, faites en le sujet d'une sérieuse consideration, donnez de la nourriture à cette étincelle par la lecture des bons livres, communiquez-là à des personnes qui puissent vous aider, pour ainsi dire, à la souffler, & à exciter un grand feu en vôtre cœur : mais sur-tout ne cessez de demander à Dieu des lumieres plus abondantes

& des forces pour accomplir sa volonté.

Ceux qui en usent de la sorte se trouvent bien-tôt si persuadez de l'avantage & de la nécessité, qu'il y a d'être tout-à-fait à Dieu, qu'il ne leur reste plus qu'à produire cette resolution efficace, qui ne manque jamais d'être exécutée. Ils la produisent enfin; mais il faut voir quelles douleurs, quels combats elle leur coûte? Ce sont ici comme les tranchées de cét enfantement spirituel. C'est le sujet de la seconde Partie.

Il ne le faut pas dissimuler, Chrêtiens Auditeurs, la résolution de mener une vie sainte, demande un fort grand courage, & les petites ames ne sont gueres capables de la former. Les plus-grands cœurs ne laissent pas d'avoir encore de grands combats à soûtenir; avant que de remporter cette victoire, la Nature, le Monde, le Demon s'opposent fortement à ce dessein, & il est incroiable combien ils font d'éfforts, pour le traverser.

A peine l'esprit est-il parfaitement convaincu, qu'il se faut renoncer soi-même, que la nature allarmée du peril qui la menace, éclatte en une rebellion ouverte, & s'oppose à sa propre destruction avec tant de violence, que si Dieu ne soûtenoit la volonté par sa puissance infinie, elle succomberoit infailliblement dans ce combat. Il se fait donc alors comme une espece de lutte entre la grace & la volonté créée, ou plû-tôt entre deux volontez contraires, qui se rencontrent en nous, laquelle est toute semblable à cette cruelle agonie, que souffrit Jesus-Christ au jardin des oliviers, & qui l'y fit suer jusqu'au sang. D'un cô-

té la grace représente, qu'on ne peut bien assûrer son salut, qu'en renonçant tout à-fait à la vanité, que Dieu merite ce sacrifice, & qu'il a bien dequoi le récompenser. Mais comment un homme peut il ainsi s'oublier soi-même ? Comment peut-il étouffer toutes ses passions & changer, pour ainsi dire, de nature ? Ce n'est pas une petite affaire que de s'engager, mais qui peut esperer de la foiblesse, qu'il continuëra à se faire une si grande violence, & si l'on ne peut aller jusqu'à la fin, ne vaut-il pas encore mieux ne point commencer du tout. Comment est-ce, se disoit alors S. Ciprien à soi-même, que je pourrai affranchir mon ame de la servitude, où elle gémit depuis si long tems, à-moins que je ne l'arrache même du corps ? Comment peut-on déraciner tout-d'un-coup, & avec tant de facilité, ce que le tems & l'habitude ont rendu comme naturel ? Comme un homme accoûtumé à une table somptueuse & délicate, se réduira-t-il à la frugalité, & même au jeûne? Comment celui qui s'est plû à voir briller l'or & la pourpre en ses habits, pourra-t'il souffrir un habit tout simple ? Comment celui qui aime l'honneur & l'éclat, se resoudra-t'il à mener une vie obscure? Enfin celui qui est engagé dans les piéges attraians des vices, comment se défendra-t'il de l'intemperance qui l'attire, de l'orgueil qui l'enfle, de la colere qui l'enflamme, de la cupidité qui le trouble, de l'ambition qui l'emporte, de la volupté qui l'entraîne? Voila, dit ce saint homme, ce que je m'opposois à moi-même avant ma conversion; lors que je flattois encore parmi les vagues du monde, & que j'étois encore embarrassé dans

les erreurs de ma premiére vie.

Dans ce tems d'agonie,ce seroit en vain, que vous précheriez à une ame les douceurs d'une vie sainte; ce seroit en vain que vous lui diriez que le joug de Jesus Christ est leger, que ses commandemens sont comme le miel, & qu'il y a une manne cachée dans ses conseils les plus-difficiles; ils ne voient que des épines dans la Loi de Dieu, ils ne voient que les croix, & nullément les onctions. Ils sentent la force de la concupiscence, & ils ne comprennent point celle de la grace,parce-qu'ils ne l'ont jamais éprouvée. Il me semble voir ces pauvres Hebreux que Pharaon poursuivoit l'épée à la main, & qui n'avoient point d'autre voie pour échapper,que de se jetter dans la mer rouge: Figurez-vous, Messieurs, quel étoit leur trouble à la vûë de ces flots, & des monstres dont cette mer étoit remplie.C'étoit en effet à travers ces flots & ces monstres, qu'il falloit passer, mais ils ne savoient pas, qu'à peine auroient-ils mis le pié sur le rivage,que les eaux se dévoient retirer, & leur ouvrir un passage également seûr & agréable. C'est justement ce qui arrive à une ame, qui songe à se donner à Dieu sans réserve,la vie qu'elle veut embrasser, est en effet au-dessus des forces de la nature, & cette nature effraiée ne lui permet pas de croire que Dieu doit faire un miracle,pour lui faciliter ce qui lui paroît impossible. Vous ne me croirez peut être pas,si je vous dis que j'ai vû des personnes dans ce tems-là non-seulement perdre l'appetit & le sommeil, mais tomber en fievre,se pâmer d'angoisse, & s'abîmer pour quelque tems dans une tristesse, qui sembloit dévoir aller

jusqu'à la mort. Toutes les fois que je fais réflexion à ces combats intérieurs, je me résouviens de la pauvre Sara & des plaintes qu'elle faisoit, lorsqu'elle sentoit Esaü & Jacob se faire la guerre en son pauvre sein. *Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere.* Seigneur pour-quoi tant de lumiéres, & tant de saints mouvemens, si sur le point de me rendre à vous, je devois être arrêté par de si puissans ennemis? Ne m'avez vous donc inspiré le desir de vous servir, que pour me faire sentir l'impuissance, où je me trouve de le faire? Ne valoit-il pas mieux me laisser dans mes ténebres, que de m'éclairer simplement, pour me faire voir mon mal-heur sans m'en retirer. *Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere.* On ne sauroit dire, Messieurs, combien ces premiéres difficultez font avorter de bons desirs, & de saintes résolutions? Combien de personnes aprés s'être presque engagées, perdent cœur à la veüë de ces ennemis, & se rengagent dans leur premiére tiédeur, comme le petit Jacob en sa naissance retira le pié, qu'il avoit déja sorti du sein de sa mere.

Cépendant ce n'est encore-là qu'un ennemi; Le monde & le démon se joignent encore à la nature, & nous font quelque-fois encore plus de peine qu'elle. Quand on considere un peu de prés ce que c'est que nous craignons, quand nous appréendons les discours, & les jugemens du monde, on ne peut s'étonner assez que des personnes sages d'ailleurs, & fort raisonnables, se laissét effraier par ce fantôme. Il est étrange qu'on se resolve à abandonner le dessein de servir Dieu, & toutes les esperances de l'autre vie simplement pour plaire à

ceux qui pourroient trouver à redire à nôtre conduite; c'est-à-dire à des inconnus, à des libertins; à des gens que nous méprisons, de qui nous n'attendons rien, qui ne songent pas à nous, & qui n'y songeront peut-être jamais, quelque genre de vie qu'il nous plaise d'embrasser. Cépendant il est vrai du-moins à l'égar de quelques-uns, qu'il n'est point de plus dangereuse tentation, & que quand on l'a surmontée, on n'est pas loin d'avoir une victoire pleine & entiére. Je ne dis rien ici des mauvais parens & des faux amis, qui travaillent quelque-fois à étouffer le fruit de la grace, & que tout Chrêtiens, qu'il sont, & tout bons Chrétiens, qu'ils croient être, s'opposent à la sanctification des personnes, qu'ils aiment par une fausse tendresse, par une amitié folle & aveugle mille-fois pire que la haine la plus-mortelle. Ne se trouve-t'il pas pas même quelque-fois des Confesseurs, & Directeurs, qui au lieu d'aider la grace, & de seconder les desseins de Dieu, font passer pour présomption ou pour folie la ferveur d'une ame que Dieu appelle à la sainteté, qui l'obligent à ramper sur la terre, a s'assujettir aux loix du monde, à se contenter d'une vie commune, lors-qu'elle se sent plus fortement attirée à mépriser tout, & à suivre Jesus-Christ sur le Calvaire. En quoi certainement ils sont bien plus-mal-heureux que ces sages femmes des Egiptiens, qui aiant ordre de faire avorter, ou d'étouffer tous les enfans des Israëlites dans leur naissance, refuserent d'exécuter un commandement si barbare, & continuërent de faire leurs fonctions avec fidelité, & de rendre au peuple de Dieu tous les offices, qu'on devoit attendre d'elles.

Enfin le Démon se mêle dans toutes ces differentes attaques, & met en usage & la force & l'artifice, pour renverser les desseins de Dieu. Il est vrai qu'il ne s'endort jamais, & qu'en quelque état que nous soions, il ne cesse de nous tendre des piéges, pour nous engager de plus-en-plus dans le mal; Mais lors-qu'il est sur le point de perdre une ame, & de la voir entrer dans ces voies de perfection, où elle sera comme hors d'atteinte à tous ses traits, & où elle donnera plus de gloire à Dieu qu'un peuple entier de mediocres Chrêtiens, quels troubles, quelles tempêtes ne tâche-t'il point d'exciter en elle? Tan-tôt il grossit dans son imagination les difficultez, qui l'épouvantent; tan-tôt il lui exagere la douceur des plaisirs, qu'il lui faut quitter. Il tâche d'allumer dans le corps le feu de l'impureté, en même-tems qu'il s'efforce d'éteindre dans l'esprit les lumiéres de la foi, il lui fait paroître la vie trop longue, pour la passer dans une continuelle mortification, & l'éternité trop incertaine pour la préferer aux biens présens. Enfin il imite ce démon sourd & muet de l'Evangile, qui voiant qu'il alloit être forcé de sortir du corps qu'il possedoit, se mit à pousser d'horribles cris, à jetter par terre ce mal-heureux, à le tourmenter en mille-maniéres, à lui causer des convulsions beaucoup plus-étranges que toutes celles qu'il lui avoit causées jusqu'alors. Je ne-sai, Messieurs, si je ne serai point trop long aujourd'hui, mais je ne saurois finir cette seconde partie, sans vous faire ressouvenir de S. Augustin, puis-qu'à sa conversion il eût à soûtenir tous les combats, dont je viens de vous parler.

Aprés que Dieu lui eut fait connoître ses erreurs, & la honte de ses débauches, il le pressa extrêmement, d'en sortir, & il commença à se reprocher à lui-même sa lenteur, & son obstination. Déja il ne trouve plus que de l'amertume dans le peché, il est charmé de la beauté d'une vie chaste, il admire dans Saint Ambroise une vertu sans tache, une ame dégagée de la terre, & élevée au-dessus de l'univers, jointe à un esprit solide & pénetrant, à une profonde doctrine & à une éloquence incomparable. Il a de la véneration pour la vie des solitaires, qui sous la conduite de ce Saint Prélat vivoient hors des murailles de Milan, & moi misérable que je suis, je demeurerai donc toûjours attaché à la terre, je continuërai de me vautrer dans la boüe & dans l'ordure. Ah c'est trop differer disoit il, je veux enfin, ouï je veux renoncer à ces perfides délices? Mais non, je me trompe, je ne le veux pas, & quand je le voudrois la chose seroit-elle à mon pouvoir? il doute quelque-fois s'ils y a un Dieu, qui l'oblige à se donner ainsi à lui sans réserve, & quand ces doutes sont dissipez, il doute encore, si ce Dieu est assez puissant, pour le guerir de ses mauvaises habitudes. D'un côté il lui semble voir la chasteté, qui lui propose l'exemple d'un nombre infini de Vierges, qui ont trouvé fort aisé ce qui lui semble impossible. Mais les plaisirs se présentent d'autre part, & lui disent en le flattant. Quoi donc Augustin tu nous quittes, tu nous dis adieu si-tôt, & dans la fleur de ton âge, tu crois pouvoir te passer de nous éternellement. *Dimittisne nos, & à momento isto non erimus tecum ultra in æternum?* Ah Seigneur, ajoute ce grand Saint, ne

permettez pas que je me ressouvienne jamais des ordures, qui se présentoient alors à mon esprit. J'avois recours à la priére, & je craignois que ma priere ne fut trop tôt exaucée. *Timebam ne me citò exaudires, & sanares à morbis concupiscentiæ, quam malebam expleri, quàm extingui.* Mon Dieu, disois-je, donnez-moi cette continence, pour laquelle je soûpire depuis si long-tems, mais nõ ne vous hâtez pas de me la donner, ce sera un autre jour s'il vous plaît, mais quand viendra-t-il ce jour, je le soûaite, & je le crains, je l'attends, mais j'espere que je l'attendrai encore un peu. *Et tu Domine usquequo, quandiu, quandiu, cras & cras, quare non modò, quare non hac horâ finis est turpitudinis meæ.* Mais vous Seigneur jusqu'à quand étes-vous résolu de m'attendre, & de me laisser ainsi flotter entre les mouvemens de vôtre grace, & ceux de ma concupiscence. Combien de tems durera ce rude combat, jusqu'à quand dirai-je demain, demain, pour-quoi non aujourd'hui, pour-quoi non tout à l'heure, pour-quoi porter plus-loin mes desordres, & mon obstination. Que ne me dis-je point pour lors contre moi-même, continuë ce grand homme? Quels reproches ne fis-je point à mon ame, de quels aiguillons ne la piquai je point pour l'obliger à vous suivre, O mon Dieu! mais elle reculoit toûjours, & s'excusoit sur son impuissance, & lors que je l'avois convaincuë, & que je lui avois fait voir la foiblesse de ses excuses, qu'elle n'avoit plus rien à me repliquer, elle demeuroit saisie d'un tremblement muet, & craignoit plus que la mort de se voir retiré des habitudes, qui lui causoient une mortelle corruption. *Remanserat muta trepi-*

datio, & quasi mortem reformidabat restringi à fluxu consuetudinis , quo tabescebat in mortem.

Voila, Messieurs, ce qui se passe à la conversion de la plû part des Chrêtiens. C'est au milieu de toutes ces tentations, & malgré ces rudes assauts, qu'une ame généreuse assistée de la grace du Seigneur, forme une résolution constante d'être à Dieu, & lui fait un parfait sacrifice de son cœur. Si vous êtes encore dans ces combats, plus ils sont violens, & plus je vous conjure au nom de Dieu de ne vous pas rebutter; si l'enfer ne perdoit que peu de chose en vous perdant, si Dieu ne vous destinoit qu'une Sainteté ordinaire, s'il n'avoit dessein que de vous rendre mediocrement heureux, le Démon ne lui disputeroit pas si opiniâtrement cette conquête, il vous perdroit avec moins de regret. Je remarque que dans le même-tems, & au même lieu que saint Augustin se convertit, Alipius conçeût aussi le desir d'une vie plus-reglée, mais comme il ne devoit ni recevoir les mêmes graces, ni rendre à l'Eglise les mêmes services que son ami, il ne trouva presque nulle résistance, ni en lui-même, ni aux ennemis de son salut, il passa sans peine & sans bruit à l'état où il étoit appellé. *Esto igitur fortis, & præliare bella Domini.*

Courage donc, ame choisie & bien-aimée, souvenez-vous que c'est pour Dieu, que c'est pour vous-même, pour le Paradis, pour une éternité, que vous combattez, qu'à peine aurez-vous surmonté cet obstacle principal qui se présente, à peine aurez-vous dit tout-de-bon, je le veux, c'en est fait, je suis à Dieu, que vous commencerez à goûter une paix & une joie ineffable, de laquelle

je n'ai encore que deux mots à vous dire en finissant ce discours.

Messieurs, je ne saurois mieux vous représenter l'état d'une ame qui s'est enfin resoluë à tout ce que Dieu demande d'elle, qu'en vous faisant ressouvenir de ces Chevaliers fabuleux, qui ayant long-tems combattu dans des cavernes enchâtées contre mille monstres imaginaires, le charme venant à se rompre tout-d'un-coup, se trouvent en un moment dans un fort grand jour au milieu d'une agréable solitude. Car il est vrai qu'à ces ténebres, à ces craintes, à cette détresse dont nous venons de parler, il succede une si grande tranquillité, de si douces larmes, & une joie si subite, & si parfaite, que les combats passez ne paroissent plus que comme des songes, & qu'on commence à chercher les mêmes difficultez, dont on étoit si effraié, & qui se sont si-tôt évanouïes. Saint Bernard expliquant ces paroles de l'Evangile, Prenez mon joug, & vous trouverez le repos, dit qu'il arrive à toutes les ames, qui se donnent à Dieu généreusement, la même chose, qui arriva à Abraham sur la montagne d'Oreb. Ce Saint homme, qui avoit ordre de sacrifier son fils unique, avoit souffert durant trois jours, tout ce que la tendresse paternelle peut faire endurer au meilleur pére du monde, dans une pareille conjoncture, il ne doutoit point que son Isaac, c'est-à-dire, toute sa joie, ne deût mourir de sa propre main, il étoit resolu d'obéïr, & vous pouvez penser quelle violence il falloit qu'il se fit, pour se maintenir dans cette résolution. Mais quelle fut sa joie, & le transport de son ame, lors-que dans le moment qu'il croioit

immoler en son bien-aimé, & ses délices, & ses esperances, il se sentit arrêté par une main invisible, qu'il apprit que bien-loin de perdre Isaac, il s'étoit asseuré par son obéïssance une nombreuse posterité, que pour toute victime Dieu se contentoit d'un belier, qui étoit là prés embarrassé daus les épines. Voila une figure de ce qui arrive à tous ceux, qui se resolvent tout de bon à servir Dieu, ils trouvent que bien-loin d'avoir renoncé à toute douceur, comms ils l'avoient imaginé, ils sont entrez dans le torrent des veritables plaisirs, qu'ils n'ont renoncé qu'au trouble, & aux chagrins, qu'ils ont tout le merite d'une obéïssance penible, & qu'ils n'ont fait en obéïssant que s'affranchir de toute sorte de peine.

On demande quelque-fois à quoi c'est qu'on peut s'appercevoir qu'on a fait cette veritable résolution, veû-que nous en faisons tant tous les jours qui nous semblent si sinceres; Je répons, Messieurs, que quand on l'a faite, on n'a que faire d'en chercher des marques. Quand on l'a faite, on sent qu'on est libre, que toutes les chaînes sont brisées, tous les ennemis vaincus. On trouve facile ce qui a paru impossible jusqu'à-lors, on s'étonne de la résistance opiniâtre, qu'on a faite aux inspirations du Seigneur, on ne sait comment ce miracle est arrivé, mais enfin on ne peut plus douter du miracle. *Nunc scio verè*, dit-on alors avec Saint Pierre, lors-qu'il se vit hors des prisons de Jérusalem; *quia misit Dominus Angelum suum, & eripuit me de manu Herodis, & de omni expectatione plebis Iudaeorum.* Ah c'est vraiment à cette heure que je suis en liberté, & hors des mains de mes enne-

mis. Non je ne dors point, ce n'est plus une illusion, je sens que le Seigneur y a mis la main, & que c'est ici un coup de sa misericorde, & de sa puissance infinie. *Dixi nunc cœpi, hæc mutatio dexteræ excelsi.* C'est alors que le bon Pere reçoit l'enfant prodigue à son retour, avec des embrassemens & des caresses incroiables, ce n'est pas simplement un jour d'indulgence,& de réconciliation, c'est un jour de fête,de réjoüissance,ce ne sont que des festins, on n'entend que concerts & qu'instrumens de musique.

Mais tout ce que j'en puis dire, n'est rien en comparaison de ce que j'en trouve dans les Confessions de S.Augustin. je ne saurois m'empécher, d'en rapporter ici quelque chose, du moins pour vous donner envie de lire vous-même tout le reste. Ce grand Saint dit que dés le moment qu'il eût arrêté dans son esprit, de quitter pour toûjours tout ce qui l'attachoit au monde qu'il se fut rendu, pour ainsi dire, à la grace qui le pressoit interieurement, son ame fut comme inondée d'un torrent de consolations divines, que s'étant retiré dans un lieu solitaire; pour goûter cette nouvelle douceur; il se mit à verser des larmes si délicieuses, & en si grande abondance, qu'elles effacerent jusqu'au souvenir & de ses plaisirs & de ses peines passées. Jusqu'à lors il avoit admiré la vie chaste & chrêtienne de ces grans serviteurs de Dieu,dont il avoit oûi raconter les actions: Mais il commença à s'étonner de ce qu'ils avoient si peu d'imitateurs. Il commença à se sentir touché d'une veritable compassion envers tant de pauvres aveugles, qui faisoient de si faux jugemens de

la veritable pieté, à foûaitter que tous les compagnons de ses débauches fussent témoins des sentimens de son cœur ; Car, dit-il, ce que je disois alors dans l'abondace de vôtre consolation, ô mon Dieu ! auroit été capable de convertir tous les Manichéens, s'ils avoient été presens pour m'entendre. *Quam subito suave factum est carere suavitatibus nugarum, & quas amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium erat.* Combien promtement me devint-il doux Seigneur ! de renoncer à toutes les douceurs des sens, que j'eus d'abord de plaisir à penser que desormais je menerois une vie chaste, moi qui un moment auparavant apréendois ce genre de vie comme la mort ? Où avoit donc été si long-tems ensevelie cette liberté, que je retrouvai pour lors, de quel profond abîme sortit-elle en un instant, pour me faire entreprendre avec tant de facilité ce qui m'avoit toujours paru impossible.

Il ne falloit plus le presser pour l'obliger à abandonner les vains projets de son ambition. Il enseignoit alors la Rétorique avec grand applaudissement, & il avoit d'autant plus d'attache à cét emploi, qu'il lui étoit également & glorieux & utile, il resolut de le quitter pour toûjours, dés-que le tems des vacations seroit arrivé, il ne restoit plus que neuf jours, & il dit que ce terme lui parut si long, que si Dieu ne lui eut donné la patience à la place des passions qui le soutenoient auparavant, il n'auroit jamais pû attendre jusqu'au-bout. Il avoit eu quelque atteinte d'un mal de poumons, qui lui avoit causé bien du chagrin, il commença à s'enréjoüir, parce-qu'il espera de trou-

ver dans cette maladie au prétexte à la retraitte qu'il méditoit. Et quoi-que peut-être il n'y eût jamais eû d'homme plus-sujet aux respects humains, plus-esclave des discours & des jugemens des hommes, il trouva tout-d'un-coup cét ennemi si foible en son cœur, qu'il n'étoit pas méme en son pouvoir de déguiser ses sentimens. La plaie que vous m'aviez faite, dit-il encore en s'addressant à son Dieu, étoit & trop profonde, & trop large pour être dissimulée, il y avoit un trop grand feu dans mon cœur pour être caché, & toutes les langues, toutes les contradictions étoient bien plus capables de l'enflammer encore davantage que de me refroidir le moins du monde. Ah Seigneur, conclut ce grand Saint tout pénetré d'amour & de gratitude, tout transporté au souvenir d'une grace si singuliere; Seigneur qu'il ne me soit permis de me ressouvenir de vos misericordes, que mes os même se réjoûissent, & qu'ils disent: Seigneur! qui est semblable à vous, vous avez brisé mes liens, je vous sacrifierai une victoire de loûange. *Domine quis similis tibi, dirupisti vincula mea, sacrificabo tibi hostiam laudis?*

Voila sans doute un exemple fort illustre, toutefois s'il étoit permis de produire ceux dont on a été témoins, on pourroit peut-être en donner de plus-recens qui ne seroient pas moins admirables, quoi-qu'en des sujets moins éclattans. C'est tout ce que j'avois à vous dire touchant la naissance de l'homme Chrêtien, peut-être que Dieu nous donnera quelque autre occasion de parler du bon-heur de sa vie & de sa mort. Mais cependant s'il est vrai qu'on trouve tant de douceur dés le premier

pas qu'on fait au chemin de la pieté, d'où vient que JESUS-CHRIST nous represente ce chemin si rude, si érroit, & si épineux ; D'où vient, qu'il ne nous parle que de sacrifier, que de croix, que de mortification, & de mort. *Nunquid adhæret tibi sedes iniquitatis, qui fingis laborem in præcepto.*

Seigneur ! permettez moi de vous le dire, n'étes-vous pas injuste de nous effraier ainsi par de fausses difficultez, & de nous détourner de la voie du Ciel, en nous faisant accroire qu'elle est difficile. Mais nous, Messieurs, ne sommes nous pas bien incredules de ne vouloir ajoûter nulle foi au témoignage de tous les Saints, qui nous asseûrent que c'est nous mêmes qui nous trompons, & que cette croix, cette abnegation, ces épines ne sont point en effet ce qu'elles paroissent d'abor ; que sous ces noms effraians, sous ces déors si terribles sont cachées des délices ineffables, qu'ils ont goûtées eux mêmes, & qui surpassent infiniment tous les plaisirs sensuels. S'ils y avoient été trompez, comment persevereroient-ils avec tât de constance. Pour-quoi s'efforceroient-ils d'attirer avec eux tous ceux qu'ils aiment, & qu'ils considerent davantage ? Mais nous avons beau faire, Seigneur ! vous avez fait une loi que personne ne puisse jamais comprendre ce que vous préparés à ceux qui vous aiment, que ceux qui voudront bien l'éprouver, nous n'avons garde de trouver à redire aux ordres que vous avez établis, que vôtre volonté soit executée en toutes choses. Nous vous supplions seulement qu'il vous plaise avoir égar à nôtre foiblesse, & ne nous laisser pas ten-

ter

ter de telle-ſorte que nous ſoions abbatus ; que la nature ſe revolte contre vôtre grace, que le monde s'oppoſe à nos bons deſſeins, que tout l'enfer s'arme pour nous empécher d'aller à vous, pourveû-que vous nous tendiez les bras, que vous diſſipiez enfin tous ces obſtacles, nous voulons bien mériter par tous ces combats, l'honneur d'une parfaite victoire, & l'avantage d'être à vous ſans réſerve pour le tems, & pour l'éternité. *Ainſi ſoit-il.*





SERMON XXXV.

POUR LA FESTE
DU SCAPULAIRE
DE LA
SAINTE VIERGE.

Induit me vestimentis Salutis.

Il m'a revetu des habits de Salut. Isa.ch.61.

La devotion du Scapulaire est une voie seûre pour s'assûrer de la protection de la Sainte Vierge, elle s'est étroittement engagée de proteger ceux qui porteront ce Saint habit, nous l'y engageons encore plus fortement, dés lors-que nous nous attachons à cette dévotion.

C'Est une opinion si constante parmi les fidelles que la dévotion envers la Mére de Dieu est une marque de prédestination, que sans avoir égar aux raisons, sur quoi

elle est établie, un consentement si général la doit faire passer pour une verité catôlique. Les Saints Peres se sont expliquez sur ce sujet en des termes si forts & si favorables, qu'il y auroit quelque lieu de croire qu'ils ont parlé avec beaucoup de zele & fort peu d'exactitude, s'ils avoient été moins éclairez qu'ils n'étoient, ou qu'ils eûssent eû d'autres lumiéres que les lumiéres du saint Esprit. L'Eglise elle-même n'a rien oublié pour autoriser cette croiance, elle applique à la sainte Vierge tout ce que les Prophêtes avoient dit du Verbe increé pour nous porter à le réverer, elle lui met en bouche toutes les promesses que Dieu nous fait dans l'écriture, pour exciter nôtre confiance envers son Fils. Comme si elle vouloit nous faire entendre qu'il ne faut pas moins esperer de la faveur de Marie, que des mérites de Jesus-Christ.

Voila sans doute un grand sujet de jòie pour tous les dévots de cette grande Reine; on ne peut douter sans témerité qu'ils ne portent gravé dans leurs cœurs le caractere de leur élection éternelle. Mais comme il peut y avoir des dévotions suspectes aussi bien que de fausses vertus; que du moins tous nos services ne sont pas également agréables à nôtre bonne Maîtresse & par conséquent ne mettent pas nôtre salut en un pareil degré de certitude; j'ai crû que je pouvois dire quelque chose de plus-avantageux pour les Confréres du Scapulaire, que ce qu'on dit en général pour tous les serviteurs de Marie. Non, Chrêtienne Compagnie, ce n'est pas assez de dire que l'habit de la sainte Vierge est une marque de prédestination, aussi-

bien que toutes les autres pratiques de pieté qu'on a inventées pour l'honorer ; Je prétens qu'il n'en est aucune qui rende nôtre prédestination plus certaine que celle-ci, aucune par conséquent à quoi l'on doive s'attacher avec plus de zele & plus de constance.

Vierge Immaculée! divine Mére ! qui avez tant fait de miracles, pour confirmer la verité que j'ai dessein d'établir, vous ne sauriez me refuser l'assistance qui m'est nécessaire. Quand la grace que je vous demande se rapporteroit toute à mes interêts, je ne laisserois pas de l'esperer de vôtre bonté qui ne rebuta jamais personne, mais comme vous n'ignorez pas que je ne parle aujourd'hui que pour vôtre gloire, vous êtes sans doute obligée de me donner une protection particuliere ; c'est pour l'obtenir Vierge Sainte que je me jette à vos piés, & que je vous dis avec toute l'Eglise.

AVE MARIA.

Si les Chrêtiens se flattent d'être du nombre des prédestinez dés lors qu'ils se sentent quelque tendresse pour la Sainte Vierge, une croiance qui fait tant d'honneur à nôtre Mere, ne s'est pas établie sans fondement. Elle est appuiée sur cette verité infaillible, que Marie êtant ornée de toutes-sortes de vertus, elle est sans doute pleine de reconnoissance, & qu'ainci elle ne peut manquer d'aimer ceux qui l'aiment, & de proteger les personnes, qui sont dévouées à son service.

En effet comme elle est également agréable à nôtre juge, & terrible à nos ennemis, nous somme assez asseûrez de nôtre salut, si nous pouvons nous promettre sa protection ; elle n'a, dit le dé-

voir Saint Bernard, qu'à montrer ses mammelles à Jesus-Christ, pour appaiser sa colere, elle n'a qu'à faire entendre son nom dans l'enfer pour dissiper ses legions, & pour renverser tous ses desseins. Que peut-on craindre sous l'ombre d'une maîtresse qui desarme si facilement & la fureur des démons & la justice de Dieu ; d'une Reine qui commande à toutes les puissances des ténebres, & à qui le tout puissant méme obéït. Il ne s'agit donc que de s'asseûrer par quelque voie d'une protection si efficace. Mais que ferons-nous pour obliger l'aimable Marie à veiller sur nous, & à s'interresser à nôtre défence ? Ce que vous ferez, Chrêtiens Auditeurs ; Si vous me croyez vous porterez le Scapulaire, & vous le porterez jusqu'à la mort Je suis bien éloigné de vouloir détruire ni même affoiblir la confiance qu'on pourroit avoir aux autres pratiques de dévotion. Dès-qu'elles sont approuvées de l'Eglise, elles sont toutes saintes, toutes capables de toucher le cœur de la Mere de misericorde, & de nous attirer sa bien-veillance. Mais je prétens vous faire voir aujourd'hui, que si elle accorde sa faveur à ceux qui se servent des autres moyens de l'honorer, elle ne sauroit la réfuser à ceux qui ont le bon-heur d'être révêtus de sa livrée. Je n'ai que deux raisons pour prouver cette verité, mais elle me paroissent solides, & j'espere qu'elles suffiront pour vous convaincre. Elle s'y est étroittement engagée elle-méme. Voilà ma premiére raison & le premier Poinct, de ce discours ; Nous l'y engageons encore plus fortement dés-lors-que nous nous attachons à cette dévotion. C'est ma seconde raison & le sujet du se-

cond Poinct. Elle s'y est engagée elle-même; & par des paroles trés-expresses & par des effets tout à-fait miraculeux: Cette dévotion l'y engage encore, parce-que de sa nature elle est & publique & continüelle; C'est là tout le plan de ce discours.

Je n'ignore pas, Chrêtiens Auditeurs, que quelques marques que nous aions en nous-mêmes de nôtre predestination, ce ne sont aprés tout que des conjectures qui peuvent bien soûtenir & fortifier nôtre esperance, mais non pas dissiper entiérement la juste crainte où Dieu veut que nous soions, dans la veüe de ses jugemens impénetrables. Personne, dit Saint Grégoire, tandis-qu'il est sur la terre, ne peut savoir ce qu'on a resolu dans le Ciel sur le sujet de sa prédestination ou de sa réprobation éternelle; c'est la triste condition où nous vivons ici-bas; nous sommes asseûrez de quitter bien-tôt ce lieu de bannissement, sans savoir toute fois si nous reverrons jamais nôtre patrie.

Voila, Chrêtiens, ce que j'ai dû dire dés l'entrée de ce discours, pour prévenir les erreurs où l'on pourroit tomber dans la suite; cette précaution étoit nécessaire à tous ceux qui portēt le précieux habit de Marie; car enfin cette bonne Mére n'a point mis de bornes à leur esperance; La promesse qu'elle leur a fait de les proteger, n'enferme nulle condition, elle s'est engagée à ne point souffrir qu'ils soient éternellement mal heureux, c'est-à-dire qu'elle leur donne toutes les asseûrances de leur salut qu'on peut avoir en cette vie; c'est-à-dire que s'ils perseverent dans son service, ils persevereront infailliblement dans la gra-

ce, vous verrez tantôt comment c'est qu'elle a pû faire cette promesse, & combien il lui est aisé de l'accomplir. Mais avant que de raporter les termes d'un engagement si solemnel, il est important de vous apprendre en peu de mots quel fut le Saint Personnage à qui la Sainte Vierge voulut donner immediatement le Scapulaire.

Messieurs, vous avez sans doute entendu parler plus d'une-fois de Saint Simon Stoc, de cét illustre Général de l'Ordre de Nôtre-Dame du Mont-Carmel. Ce grand Saint fut prévenu dés son enfance d'une grace si extraordinaire; que dés l'âge de douze ans il se sentit attiré à la solitude, & fut conduit par l'Esprit de Dieu dans un désert. Il y pratiqua d'abor des austeritez incroyables, il n'y vivoit que d'herbes & de racines, une petite fontaine lui fournissoit de l'eau pour desalterer sa soif; pour lit, pour oratoire, pour cellule, il n'eut jamais qu'un vieux tronc d'arbre dans lequel il ne pouvoit être que debout, où il pouvoit à peine se remuer. La priere faisoit là toute son occupatiõ, ce fut dans ce saint exercice que son ame aquit une si parfaite pureté que les Anges, ausquels elle le rendoit égal, ne l'abandonnoient presque point dans sa retraitte. La Mere de Dieu qu'il aima toûjours avec tendresse, l'y visitoit presque tous les jours, & il eut avec Dieu-même de si grandes communications, que son bon-heur auroit été tout semblable à celui des bien-heureux s'il n'avoit eu sur eux l'avantage de souffrir. Il y avoit déja trente-trois ans qu'il menoit une si belle vie, lors-que quelques Religieux de Mont-Carmel furent amenez d'Orient pour s'établir en Angleterre & pour

y signaler ce même zéle, qui les avoit rendu si célebres dans toute la Palestine. Nôtre Bien-heureux Solitaire fut averti de leur arrivée par une révelation particuliére ; & la Sainte Vierge lui ayant fait connoître, combien cét Ordre lui étoit cher, & qu'elle desiroit qu'il y entrât, il sortit du désert, & se vint jetter aux piés de ces Peres, pour embrasser leur regle, & pour se soûmettre à leur conduite.

Je ne m'arrête point, mes Réverends Peres, à considerer l'amour & l'estime que la Reine du Ciel vous témoigna en cette occasion, personne n'ignore quel trésor c'est qu'un grand Saint dans quelque corps qu'il se rencontre. Il sembloit que Marie n'eût pris le soin de former celui-ci dés ses plus tendres années, & de l'orner des dons les plus précieux que pour vous faire un present plus magnifique ; elle crut qu'elle ne pouvoit confier à des mains plus seûres, la personne du monde qui lui étoit alors la plus agréable, & qu'elle ne lui faisoit point de tort de le retirer de la Compagnie des Anges, avec qui il avoit tant de commerce dans la solitude, pour le mettre parmi les Religieux de Mont-Carmel.

Dés-qu'il eut fait sa profession Religieuse, il soûaitta de passer en la Terre sainte, pour aller puiser comme dans sa source le double esprit, dont le grand Elie fut animé. Il visita piés-nûs tous les lieux que le Sauveur du monde a consacrez par sa divine présence, & s'étant enfin arrêté sur la fameuse Montagne de Carmel, il y mena durant l'espace de six ans une vie, qu'on peut appeller une extase continuelle. Durant tout ce tems-là il n'eut

d'entretien qu'avec les esprits celestes, & la Sainte Vierge voulut bien prendre le soin de l'y nourrir elle-même d'une viande préparée au Ciel, & toute semblable à la manne miraculeuse, qui tomboit autre-fois dans le desert. Enfin étant retourné en Europe, & se trouvant au milieu de l'Angleterre tout rempli du feu de son illustre Patriarche, il le répandit par tout avec tant de succés, que cette grande Isle en fut entiérement embrasée, & ne fut pas moins surprise des merveilleuses conversions, dont ses discours furent suivis, que des fréquens miracles dont ils étoient accompagnez.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, quel a été le Saint Religieux, qui a reçeû des mains de Nôtre-Dame le Scapulaire, que vous portez. Ce grand homme ayant été élevé du consentement de tous ses fréres, à la charge de Supérieur Général ; il n'oublia rien, pour r'allumer la dévotion envers MARIE dans un Ordre, qui a l'honneur de porter son nom, & qui se vante d'avoir dressé le premier Autel, qui ait jamais été consacré à sa memoire. Voilà donc tout ce grand Ordre plein d'une nouvelle ferveur, & brûlant d'amour pour son incomparable Protectrice. Saint Simon Stoc ne pouvoit douter qu'elle n'eût pour lui tout le retour, que méritoit un zéle si enflammé, il soûaitta néanmoins d'en avoir des preuves sensibles, & la pressa long-tems de lui accorder quelque gage de sa faveur. Aprés plusieurs années de larmes & des priéres, cette bonne maîtresse se laissa fléchir aux instances de son bien-aimé, elle lui apparut un jour environnée d'une grande multitude d'esprits bienheureux, & portant en ses mains un Scapulaire,

dont elle le révétit, accompagnant une caresse si signalée de ces douces & admirables paroles. *Dilectissime fili, recipe tui Ordinis Scapulare, mea confraternitatis signum Tibi & cunctis Carmelitis privilegium, in quo quis moriens aeternum non patietur incendium. Ecce signum salutis, salus in periculis, fœdus pacis & pacti sempiterni.* Recevez, mon cher fils, le Scapulaire dont je vous fais present à vous & à tout vôtre Ordre, c'est à quoi je veux qu'on vous reconnoisse desormais pour mes alliez & pour mes freres, c'est ici une marque de prédestination, un gage de paix & d'alliance éternelle. Quiconque aura le bon-heur de mourir avec cette marque de mon amour ne souffrira point les feux éternels; *In quo quis moriens aeternum non patietur incendium.*

Que dites-vous, Chrêtiens Auditeurs, d'une promesse si magnifique? Marie s'est-elle bien expliquée à vôtre gré? Vous reste-t-il encore quelque scrupule? Quand pour calmer tous les soucis que vous cause l'incertitude de vôtre salut, vous auriez dicté vous-même à la Sainte Vierge les paroles de son engagement, en auriez-vous pû choisir de plus formelles? Je sai bien que les saints Péres nous ont parlé en général du pouvoir & de la protection de Marie en des termes qui ne sont ni moins forts ni moins favorables. Saint Bonaventure ne donne point d'autres bornes à sa puissance que la toute-puissance de Dieu-même. Saint Antonin asseûre que Dieu ne lui fait point de grace quand il exauce ses priéres, qu'il s'aquite d'un devoir indispensable, & qu'ainsi elle ne sauroit être rebuttée. Saint Pierre Damien veut qu'el-

le s'approche du trône du Rédempteur non pas en état de suppliante, mais en Souveraine, non pour prier; mais pour commander. *Accedit ad aureum humanæ reconciliationis altare, non orans sed imperans, domina non ancilla.* Un homme, dit le même Pére, en un autre endroit, un homme pour qui Marie aura daigné prier une seule-fois, ne sauroit être éternellement mal-heureux. *Æternum væ non sentiet, pro quo vel semel oraverit Maria.* L'Abbé Guerric ne se croit pas moins asseûré dans le sein de Marie, c'est-à-dire sous sa protection, que s'il étoit déja dans le Paradis. *Nullatenus censendum est majoris esse felicitatis habitare in sinu Abrahæ, quam in sinu Mariæ.* On sait quels sont les sentimens du dévot Saint Anselme sur ce sujet. Il croit qu'il est impossible de perir au service de cette Princesse. C'est à elle-même qu'il addresse ces paroles si memorables & si souvent répetées. *Omnis ad te conversus & à te respectus impossibile est ut pereat.* Et saint Germain de Constantinople, n'a pas moins dit, ce me semble, que tous les autres, quand il a avancé que la protection de la Vierge est au dessus de toutes nos conceptions, qu'on ne peut comprendre quelle est sa force & son étenduë. *Patrocinium Virginis majus est, quàm ut possit intelligentiâ apprehendi.*

Voila de grans sentimens, Chrêtiens Auditeurs, & bien capables sans doute d'animer vôtre confiance envers cette Mére de misericorde; mais quelque savans, quelque saints qu'aient été ces hommes, qui nous rendét ces beaux témoignages; aprés tout ce sont des hommes; ce ne sont que les serviteurs de cette grande Reine, qui parle elle

même à Saint Simon Stoc dans la révelation que j'ai rapportée. C'est MARIE elle-même qui promet aux Confreres du Scapulaire cette protection dont ces Saints Docteurs nous font de si grans éloges. Nous n'avons jamais douté du pouvoir de Nôtre-Dame, mais nous ne fumes jamais si certains qu'elle l'emploiroit en nôtre faveur, que depuis qu'elle s'y est engagée si expressément. Ils m'apprenoient bien ces grans Saints que je n'avois rien à craindre si MARIE étoit dans mes intérêts; mais cela ne suffisoit pas pour appaiser mon inquiétude, je voulois savoir si elle y étoit effectivement; Elle m'en donne ici des marques toutes visibles, il ne tient qu'à moy de m'en asseûrer par mes propres sens, elle a attaché sa protection à ce Scapulaire. *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Je ne m'étonne pas qu'au premier bruit qui se répandit d'une promesse si magnifique, les Chrêtiens accoururent de toutes parts aux Saints Religieux que Marie avoit fait dépositaires de ce trésor. Les Seigneurs, les Princes, les Roys-même, qui ont une ame à sauver comme les autres, se présenterent à l'envi pour avoir part à leur privilége, & pour asseûrer ainsi leur salut que leur fortune expose à tant de perils. Cette premiére ferveur fut encore beaucoup augmentée par l'élevation de Jean vint-deuxiéme au Souverain Pontificat. Car la Sainte Vierge s'étant apparuë à lui quelque tems auparavant, elle lui avoit promis qu'il seroit Pape à condition qu'il autoriseroit la dévotion de son habit qui jusqu'à lors n'étoit appuié que sur la foi d'une révelation particuliére. Il l'autorisa en effet

par une Bulle dans laquelle il a inseré lui même l'histoire de cette apparition.

Elle a été encore approuvée depuis par sept Papes differens, qui tous ont tâché de la renouveller dans les fidelles par un nombre presqu'infini d'indulgences qu'ils ont accordées en divers tems à ceux qui entrent en cette societé ; De-sorte, Chrêtiens Auditeurs, que nôtre confiance ne peut être gueres mieux fondée. C'est un grand Saint, c'est un des plus-illustres favoris de Marie qui a demandé, qui a obtenu le Scapulaire ; elle l'a accordé en faveur d'un Ordre qu'elle cherit & qui a toûjours fait une particuliere profession de l'honorer; Le Saint Esprit l'a autorisé par la bouche des Vicaires de Jesus-Christ ; tous les fidelles l'ont accepté avec respect, & en le recevant des mains de Marie, ils ont crû recevoir un gage infaillible de leur salut éternel. Il y a plus de quatre cens ans que cette dévotion subsiste dans l'Eglise Catolique, malgré les persecutions des esprits orgueilleux & libertins, que l'Enfer a suscitez de tems en tems, & qui n'ont rien oublié pour lui donner quelque atteinte, elle se répand elle s'allume, elle s'augmente toûjours davantage. Que reste-t-il donc, Messieurs, pour rendre l'engagement de Marie plus solemnel, si ce n'est qu'il soit encore ratifié, pour ainsi dire, de Dieu-méme, & que je vous fasse entendre cette supreme verité parlant par la voix des miracles en faveur du Scapulaire.

Vous n'ignorez pas, Chrêtiens Auditeurs, que Dieu seul peut être auteur d'un miracle, selon ce mot de David. *Qui fecit mirabilia solus.* Et que

s'est il conservé lui-même tout entier au milieu des flammes ? Combien de-fois a-t-il garanti jusqu'aux habits, jusqu'aux cheveux des personnes qui se trouvoient enveloppées dans d'effroiables incendies ? On experimente tous les jours de quel secours il est dans un naufrage ; il y a peu de personnes qui n'aient été témoins en quelque rencontre du respect qu'ōt les flots pour ceux qui le portent. Il n'est pas jusqu'au tonnerre dont-il n'arrête la violence, dont il ne détourne la flamme toute ardente & toute subtile qu'elle est. Je ne parle point des fievres mortelles & contagieuses, ni de toutes les maladies les plus incurables & les plus-cruelles. Je ne finirois jamais, si je voulois parcourir tous les genres de mort dont-il a préservé les serviteurs de MARIE.

Mais je ne saurois oublier au tems où nous sommes qu'il est impénetrable à toutes sortes de traits, & qu'il nous rend en quelque maniére invulnerables. Tout le monde sait ce qui arriva au dernier siége de Mont-pellier à la veuë de toute une armée roialle. Un Soldat aiant receû un coup de mousquet dans un assaut, il n'en fut nullement blessé, la balle aprés avoir percé ses habits s'arrêta & s'amollit à la rencontre de son Scapulaire ; Le feu Roi Louïs XIII. de triomphante memoire fut témoin de ce miracle & voulut d'abor se couvrir lui-même de cette armure celeste, dont-il venoit de voir une épreuve si surprenante. Il ne fut en cela que l'imitateur de la pieté de Saint Louïs le glorieux auteur de sa race, que l'on dit avoir été des premiers en France qui donna l'exemple de cette dévotion. Nôtre Grand, nôtre invincible

Monarque, qui dés les premieres années de son regne a surpassé toutes les esperances de ses sujets, toute la gloire de ses ancêtres, & qui se surpasse aujourd'hui lui-même par des prodiges de conduite & de valeur qui étonnent tout l'univers; Ce Grand Monarque, dis-je, s'est mis depuis longtems sous les protection de Marie en recevant ce Saint habit. C'est cette protection qui le fortifie au milieu de tant de fatigues, qui le conserve parmi des perils qui font fremir toute la France, lors-même que sous sa conduite elle fait trembler toute l'Europe. C'est cette protection toute-puissante qu'il implora si solemnellement, avant que de commencer cette glorieuse entreprise, qui lui a ouvert presque en un moment des Villes qui paroissoient imprenables, des passages qu'on jugeoit inaccessibles, des Provinces qui armoient tous les élemens pour leur défence. C'est par le secours de cette Reine des Rois qu'il conte en cette guerre autant de victoires que de démarches, plus de conquetes que de journées, qu'il emporte quelquefois en un seul jour, ce qui dans les regles ordinaires ne pouvoit être le fruit que d'une longue campagne, & que s'étant rendu maître de la mer par un seul combat il aura presque conquis un grand état sans combattre.

Je sai bien, Chrêtiens Auditeurs, que quelque illustres, quelque autentiques que soient la plû-part de ces miracles, ils ne nous obligent pas d'avoir pour l'histoire du Bien-heureux Stoc la même croïance que nous avons pour les choses revelées à l'Eglise. Je sai qu'on peut dire qu'ils ont été faits ces grans miracles pour autoriser

riser la piété des fidéles, & non pas pour confirmer cette fameuse apparition. J'ose dire néanmoins qu'ils mettent cette histoire dans un degré de certitude, qui approche fort de celle de la foi ; Qu'on ne peut en douter sans une espece d'infidélité, où les personnes sages & pieuses doivent craindre de tomber, n'y aiant nulle apparence, que Dieu qui est également sage & puissant, ait permis qu'on fondât sur une fable une dévotion qu'il devoit agréer, au point qu'il le témoigne tous les jours, une dévotion qu'il avoit dessein de rendre célebre par un si grand nombre de prodiges.

Que si vous ne voulez pas que tant de merveilles engagent en nulle maniére la fidélité de Marie à procurer nôtre salut, on ne peut nier du moins qu'ils n'y engagent toute sa gloire. Quoi Seigneur, disoit autre-fois Moyse, vous avez donc résolu d'exterminer ce peuple que vous avez tiré de la servitude d'une maniére si éclattante ? Ce peuple que vos faveurs ont rendu formidable à toutes les nations, au milieu duquel on sait que vous habitez, dont jusqu'à cette heure vous avez bien voulu être le guide ? Voulés-vous donc que les Egyptiens & les autres peuples de la terre disent que vous ne les avez attirés dãs le desert, que pour les y sacrifier à vôtre colere ? Que tant de miracles ont été comme autant de piéges, que vous avez tendus à nôtre credulité, & que vous n'aurez pû nous introduire dans la terre que vous nous aviez promise. *Ut audiant Egyptii, de quorum medio eduxisti populum istum, & habitatores terræ, hujus, qui audierunt, quod tu Domine in populo isto sis, & facie videaris ad faciem, & nubes tua protegat eos, &*

dicant, non poterat introducere populum in terram, pro qua juraverat, idcirco occidit eos in solitudine.

Messieurs, Dieu parut touché d'une rémontrance si judicieuse, il jura par lui-même, qu'il prendroit soin de sa gloire, & qu'il n'abandonneroit point Israël : *Dimisi*, ou selon une autre version, *propitius ero juxta verbum tuum, vivo ego, & implebitur gloriâ Domini universa terra.* Mais Marie ne s'exposeroit-elle pas à ces mêmes reproches, si aprés avoir fait tant de miracles en faveur des Cófréres du Scapulaire, elle permettoit enfin qu'ils fussent éternellement mal-heureux. Quoi Vierge Sainte ce peuple choisi, à qui vous avez donné une si haute protection, vous souffrirez qu'il devienne la proïe de ses ennemis, & qu'il perisse sans ressource ? Vous ne les aurez délivrez de tant de perils, que pour les oublier ensuite au plus grand de tous les besoins? Vous avez paru comme allarmée dans leurs moindres maux, vous avez tout renversé pour les secourir, & vous ne serez point touchée du mal-heur éternel qui les menace, & vous les verrez tomber dãs l'enfer sans être émeûë? Vraiment ce seroit bien là préparer des triomphes aux ennemis de vôtre nom, & fournir des prétextes à leurs blasphémes. Car enfin on ne se persuaderoit jamais qu'une mére aussi-tendre, aussi-passionnée que vous l'avez bien voulu paroître en tant de rencontres, ait pû être venuë à ce point de dureté & d'indifference pour ses enfans ; on ne manqueroit pas d'attribuër au défaut de credit & de pouvoir, ce qui seroit peut-être un effet de vôtre justice ; Elle s'étoit engagée, diroit-on, d'ouvrir la porte du Ciel à ses serviteurs, de les introduire

dans cette region de paix,dâs cette terre délicieuse,elle l'avoit promis solemnellement , elle avoit fait mille prodiges, pour leur être comme autant de gages de sa parole, mais enfin elle n'a pû s'en aquiter,elle les a laissez perir mal-heureusement. *Non poterat introducere populum istum in terram, pro qua juraverat ,idcirco occidit eos in solitudine.* Vive Dieu cela n'arrivera point de la sorte : Vous les protegerez jusqu'au bout & tout l'univers aprédra,quelle est vôtre puissâce dans le Ciel aussibien que sur la terre. *Propitia ero juxta verbum tuũ, vivo ego, & implebitur gloriâ meâ universa terra* Mais quoi me dira peut-être quelcũ,la Ste Vierge me viendra-t-elle retirer de l'enfer,aprés-que mes desordres m'y auront une-fois précipité ? Portera-t-elle dans le Paradis une ame impure & soüillée de crimes,ou si elle m'obtiendra le privilége de révenir sur la terre,pour m'y purifier par la pénitence?

Je pourrois répondre à cela , Chrêtiens Auditeurs , par le recit de quelques exemples fort autentiques,où vous verriez qu'en faveur du Scapulaire , Marie a quelque-fois arrêté des ames impénitentes , dans des corps épuisez de sang & percez de coups , pour leur donner le loisir de se réconcilier avec Dieu. Je pourrois vous raconter l'avanture memorable de ce soldat , lequel aiant déja la teste fenduë en deux, & tout le corps coüvert de plaïes,& ses ennemis ne cessant encore de le percer ; il leur disoit, Vous avez beau faire, je suis enfant de Nôtre-Dame , & j'ai sur moi son saint habit,je ne mourrai point sans Confession.En effet il survécut à tant de blessures mortelles, jusqu'à ce que la providence aïant conduit un Prê-

tre au lieu où il étoit, il en eût receû l'absolution.

Mais non, Chrêtiens Auditeurs, ce seroit une trop grande témerité que de s'attendre à des miracles de cette nature. Marie a des moiens de vous sauver, qui sont, pour-ainsi-dire, plus-naturels, plus conformes à la conduite ordinaire de la providence. Elle a entre ses mains toutes les graces & toutes les misericordes du Seigneur, dit Saint Pierre Damien. *In manibus ejus sunt omnes miserationes Domini.* Elle vous choisira dans ce trésor inépuisable, dont elle est la dépositaire, une grace également douce & puissante, qui changera vôtre cœur, qui le remplira de componction, qui fera un saint d'un voluptueux, d'un avare, d'un impie que vous étiez. Il ne faut point vous flatter, on ne passe point d'une vie licentieuse, & déreglée à la vie des Bien-heureux que par la voïe, de la pénitence; mais vôtre bonne maîtresse saura bien vous y attirer malgré toutes vos difficultez. Lors-que vous y penserez le moins, elle fera luire à vôtre ame un raïon de lumiére surnaturelle, qui tout d'un-coup vous détrompera, vous dégoûtera de la vanité du monde, qui vous en découvrira tous les piéges, qui vous fera voir le mal-heur extrême d'une ame qui est haïe de Dieu, d'une ame qui n'aime point Dieu, lequel mérite seul d'être aimé, qui est le seul qui nous aime veritablement. Comme elle est toute-puissante sur vos ennemis, elle leur liera les mains, pour les empêcher de vous nuire, vous serez tout surpris de ne trouver plus que de la douceur dans ce qui vous paroissoit auparavant si penible, de vous sentir plein d'aversion,

pour des objets dont vous ne pouviez vous détacher; de voir que vous vous joüerez des demons, qui se joüent aujourd'hui de vous avec tant de cruauté.

Mais enfin si non-obstant toutes ces graces, je m'obstine à ne point changer de vie, si je ferme les yeux à tant de lumiéres, si de plein gré je me livre moi-méme à mon ennemi, en-un-mot si je veux mourir dans mon peché ? Vous y mourrez Chrêtiens Auditeurs; car Dieu même dit Saint Augustin, ne peut forcer une volonté mauvaise & déterminée à se perdre. Oui vous mourrez dans l'impenitence, vous mourrez au plus-fort de vos débauches, vous mourrez dans vôtre peché; mais vous ne mourrez point dans le Scapulaire. Si Marie ne peut vous retirer de vos desordres, elle trouvera bien le moien de vous arracher sa livrée. Vous-même, oui, vous-même vous vous dépoüillerez de ce Saint habit, plû-tôt que d'y mourir en reprouvé. Il vous arrivera quelque chose de semblable à ce qui arriva, il n'y a pas trop long-tems, à ce malheureux, lequel aiant tenté plusieurs fois inutilement de se noier, & ne sachant à quoi attribuër un évenement si prodigieux, il s'apperceût enfin qu'il avoit un Scapulaire, & ne douta point que ce ne fût-là l'obstacle qui s'opposoit à son funeste dessein. Il le quitta, & s'étant en suite précipité, pour la quatriéme ou cinquiéme fois, les mêmes flots qui l'avoient épargné jusqu'alors l'étoufferent en un moment. Il mourut; il mourut en son peché; il mourut même en pechant, & en commettant le plus-grand de tous les crimes; mais il ne pût

mourir qu'aprés s'être dépoüillé de cét habit de salut, dans lequel quiconque aura l'avantage d'expirer, ne souffrira point les feux éternels, *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Vous voiez, Chrétiens Auditeurs, de quelle maniére Nôtre Dame s'est engagée à procurer vôtre salut. Elle s'y est engagée & par des paroles tout-à fait expresses, & par des effets qui sont encore plus admirables que ses paroles. C'est ce que nous venons de voir dans cette premiére partie. Mais savez-vous bien que sans avoir égar à ces engagemens volontaires, cette dévotion est de telle nature, qu'elle impose à Marie une espece de nécessité d'empécher nôtre dannation éternelle? Oui, Messieurs, Marie s'est engagée à nous sauver en nous donnant le Scapulaire; Mais quand elle ne l'auroit pas fait, nous l'y engagerions encore en le portant, c'est ma seconde partie, elle sera fort-courte, pour ne pas vous ennuier.

Il est vrai, la Religion Chrêtienne est une Religion d'esprit & de verité. Jesus-Christ luimême nous l'enseigne dans l'Evangile. *Venit hora & nunc est, quando veri adoratores adorabunt patrem in spiritu & veritate.* Mais il n'est pas moins veritable que les actions extérieures, par lesquelles nous reconnoissons la souveraineté du prémier être en présence de ses créatures, que ces actions, dis-je, non seulement sont essentielles au Christianisme comme à toutes les autres Religions, mais encore qu'elles sõt seules capables de dõner quelque gloire à Dieu devant les hommes. Or comme cette gloire est un bien, dont il est extrémement avide, s'il m'est permis de parler de la sorte; plus

nous rendons publics les ſentimens intérieurs, que nous avons de ſon excellence, plus nous lui ſommes agréables, plus nous aquerons de mérite auprés de lui, plus nous l'engageons à nous reconnoître pour ſes veritables adorateurs.

Ce que je dis de la Religion à l'égar de Dieu, il eſt aiſé de l'appliquer à la dévotion envers Marie; Elle eſt honorée, n'en doutez pas, par les ſentimens d'amour & de reſpect que vous conſervez dans vôtre cœur pour ſes vertus & pour ſa perſonne; mais outre que c'eſt une marque de la foibleſſe de ces mêmes ſentimens, de les pouvoir tenir renfermez au fond du cœur, lors-qu'ils viennent à ſe montrer au déors, ils augmentent d'autant plus ſa gloire, que vous avez plus de témoins de vôtre zéle pour ſon ſervice, & comme elle eſt reconnoiſſante en un point qu'on ne ſauroit dire, elle redouble à proportion & ſes liberalitez & ſa tendreſſe. C'eſt en quoi les Confréres du Scapulaire ont ſans doute un merveilleux avantage ſur tous les autres dévots de la Sainte Vierge; Comme on ne peut ſe déclarer plus ouvertement pour cette divine maîtreſſe, qu'en portant ſon habit & ſa livrée, ils l'obligent à ſe déclarer de même en leur faveur dans les occaſions, qui ſe preſentent de les proteger; c'eſt une regle qui s'obſerve même dans le monde, où l'on trouve ſi peu de juſtice; c'eſt par tout que l'on diſtingue un ami déclaré, d'un homme qui cherche le ſecret, pour nous faire connoître ſes bonnes intentions, ſoit qu'on eſtime que l'amitié eſt plus forte dés qu'elle oſe ſe produire, ſoit qu'en effet elle nous ſoit alors & plus honorable & plus utile.

Mais ce n'eſt pas ſeulement la Loi de la gratitude,c'eſt l'intereſt-méme de ſa gloire,qui engage Marie à en uſer de la ſorte. Nous ſommes tous perſuadez qu'elle eſt toute-puiſſante dans le Ciel, qu'elle n'abandonne point ceux qui la ſervent : il y a plus de ſeize-cent-ans qu'lle travaille à s'aquerir cette réputation,& l'on peut dire que Dieu n'a pas moins fait de miracles, pour la lui conſerver, que pour établir la Loi de grace, Quand aujourd'hui elle manqueroit de ſecourir quelcun de ces ſerviteurs cachez qui bornent leur pieté aux affections intérieures, comme leur devotion nous eſt inconnuë, cela n'affoibliroit en rien nôtre confiance & nous ne laiſſerions pas d'attendre toutes choſes de ſa bonté. Mais ſi elle venoit à refuſer ſa protection à un enfant du Mont-Carmel, ſi portant ſur vous un Scapulaire,on vous trouvoit ou étouffé ſous les eaux, ou accablé ſous des ruinez,ou ſurpris de quelque autre genre de mort ſubite & imprevûë, je ſai bien que même alors, il faudroit avoir plû-tôt toute autre penſée, que de ſoupçonner Marie ou d'infidelité ou d'impuiſſance,mais enfin cela feroit un mauvais effet ſur la plû-part des eſprits,& feroit capable de réfroidir la ferveur & la dévotion des fideles.C'eſt pour prévenir ce malheur, que quelque-fois elle a ſauvé de la vengeance de Dieu des perſonnes qui ſe l'étoient attirée par mille crimes. Quelque dangereux que ſoient ces exemples d'une miſericorde extraordinaire,quoi-qu'ils ne ſervent bien ſouvent qu'à inſpirer la préſomption aux pecheurs,& à les entretenir dans leurs deſordres, Dieu ne laiſſe pas d'écouter en ces rencontres les priéres de ſa Mere,

il aime-mieux exposer en quelque-sorte sa propre gloire, en donnant occasion aux hommes ou d'abuser, ou de se plaindre de son indulgence, que de souffrir que la gloire de Marie reçoive la moindre atteinte.

C'est pour cela, que dans l'exemple que j'ai rapporté tan-tôt, la Sainte Vierge ne permit point que cét homme infortunée satisfit son desespoir en se noiant, tandis-qu'il étoit révétu du Scapulaire. Il étoit sans doute indigne de cette protection, il ne la demandoit pas, au contraire elle lui étoit importune, il des-honoroit & sa Maîtresse & son saint Habit; elle le protegeoit toute-fois par le seul interêt de son honneur; elle voulut que la mort qu'il cherchoit, & qu'il avoit méritée; que les Démons ausquels il se livroit de plein gré, en un-mot, que toute la nature respectât sur ce mal-heureux la livrée de sa souveraine, & qu'il ne pût lui-méme se nuire à soi-même, tant qu'il lui resteroit quelque marque d'attachement à son service. Elle fit en cette occasion ce que les personnes les plus quafiées sont tous les jours à l'égar de leurs domestiques, quelque miserables, quelque scelerâts-même que soient quelque-fois ceux qui se parent de leurs couleurs, ils se croient engagez d'honneur à les soûtenir, ils se ressentent des moindres outrages qu'on leur a faits, & hazardent souvent jusqu'à leur vie pour les venger.

Mais outre l'avantage d'ètre public, la dévotion du Scapulaire en a encore un autre, qui est d'ètre perpetuelle. Parmi les marques que les Téologiens demandent, pour juger que nôtre dévotion envers Marie est veritablement un signe de pré-

destination; La prémiere & la principale est la constance à la prattiquer. Ce seroit une erreur, Chrétienne Compagnie, de s'imaginer que pour avoir jeûné une fois, ou communié à quelque Feste de nôtre Dame, on fût dés-lors bien avant dans ses bonnes graces,& qu'aprés cela le Paradis ne pût nous manquer,il faut, si vous voulez passer pour un de ses serviteurs, il faut perseverer à lui rendre les honneurs que vous lui aurez une fois voûez, communier par exemple à toutes ses Fêtes,jeûner si vous voulez tous les Samedis,reciter tous les jours ou le Chapelet ou son Office,il faut être fidele à lui paier ce tribut, non-obstant les petits obstacles qui s'opposeront quelque-fois à vôtre dévotion. Cette exactitude est une preuve de nôtre Foi, une preuve de l'estime que nous faisons de nôtre bonne maîtresse, une marque de nôtre amour & de nôtre zele pour son service. Or qui ne voit, Messieurs, que de toutes les pratiques de pieté, il n'en est aucune qui nous engage à plus d'assiduité que celle-ci. Vous donnez tous les ans quelques témoignages d'affection à vôtre illustre protectrice, vous les renouvellez tous les mois, toutes les semaines, tous les jours. Vous étes sans doute bien loûable, & vous avez lieu d'esperer que vôtre fidelité ne sera pas sans récompense, le Demon n'oseroit rien attenter sur une personne, qui invoque si souvent un nom qui lui fut toûjours si terrible;mais néanmoins il y a des tems,où vous ne faites rien pour honorer la Sainte Vierge, il y a des jours, ou du moins des heures, où l'on ne sauroit à quoi vous reconnoître parmi ceux qui ne font point profession de l'aimer. Un Confrére du

Scapulaire n'est jamais sans les glorieuses marques de sa servitude, il les porte en tous tems & en tous lieux: cét honneur qu'il rend continuellemēt à Marie ne peut manquer de lui être extremement agréable, on ne peut douter qu'il ne l'asseûre contre toutes les ruses de ses ennemis, de quelque artifice qu'ils puissent user pour le surprendre, ils le trouvent toûjours armé, toûjours révétu d'une livrée, dont la seule veûë les met en fuite.

Voila, Chrêtiénne Compagnie, les diverses raisons qu'a Marie de s'interesser au salut de ses enfans adoptifs; si elles sont si grandes & si fortes à l'égar de tous ceux qui portent le Scapulaire, combien sera-t-elle plus obligée de vous proteger, mes Reverends Peres, vous qui avez voûé de le porter jusqu'au tombeau, & qui vous étes depoüillez de toutes choses pour vous en révétir uniquement. Quelle tendresse n'aura-t-elle point pour des personnes, qui ont quitté jusqu'à leurs noms, pour prendre le sien, & qui s'estiment si honorez de la qualité de Religieux de nôtre Dame, qu'ils ont obtenu des Indulgences pour tous ceux qui les appelleroient de la sorte. Mais ce qui l'obligera d'avoir les yeux éternellement ouverts sur vous, c'est qu'elle vous voit ornez de toutes les vertus qu'elle cherit davātage, de toutes ces vertus qui attirerent sur elle méme les yeux de sont Créateur. Vous avez imité, mes Reverends Peres, la sage conduite d'Elisée, le premier disciple de vôtre grand Patriarche. Ce saint homme ne se contenta pas du manteau qu'Elie lui laissoit en le quittant, il voulut encore hériter de son esprit, *Fiat in me spiritus tuus duplex.* Ainsi vous avez pris l'esprit

de Marie aussi-bien que son habit, vous avez copié les plus beaux traits de son ame; son humilité, son zele, sa modestie, son amour pour la solitude & pour la priére de sorte que quand on ne vous reconnoîtroit pas pour ses serviteurs à sa livrée, la ressemblance qu'on remarqueroit entre elle & vous, vous feroit aisément reconnoître pour ses enfans. Je ne parle point du soin que vous avez de faire refleurir par tout le culte de cette auguste Princesse. Si elle n'a guere moins de dévots que Jesus-Christ méme a des adorateurs, elle les doit pour la plû-part à vôtre zele, il faut être aussi puissante qu'elle est, pour pouvoir païer des services de cette importance.

Mais que fera tout ce grand peuple, toute cette grande ville, à qui vous communiquez avec tant de facilité le beau privilege que vous avez receû de la Sainte Vierge? Comment pourront-ils reconnoître cette liberalité sans bornes, qui leur fait part de tous les merites de vôtre Ordre, & de tous les bien-faits, qui lui ont été accordez par les Souverains Pontifes. Combien de mal-heurs & particuliers & publics ont été détournez de dessus Lyon, depuis que vous lui avez apporté le Scapulaire? Combien de personnes joüissent d'une parfaite santé, & m'écoutent peut-être presentement, qui auroient été tuez par leurs ennemis, emportez par des maladies, noiez, brûlez, foudroiez sans la protection de Marie, dont-ils vous sont redevables? Que dirai-je de ceux qui vous sont obligez de leur salut éternel, & qui dans le Ciel rendent hommage à vos Saints prédecesseurs du bon-heur qu'ils ont d'étre dans ce sejour de delices? Continuëz,

mes Révetends Péres, à répandre ainsi par tout l'univers les graces, dont la Sainte Vierge vous a fait dépositaires ; Les hommes ne peuvent savoir qu'une petite partie des obligations qu'ils vous ont, bien loin de les pouvoir égaler toutes par leur gratitude. Mais Dieu qui est le motif de vôtre charité, en sera la récompense, & Marie ne manquera pas de combler de ses biens des personnes, dont elle se sert pour faire du bien à tout le monde.

Je reviens à vous, Chrêtiens Auditeurs, à vous dis-je, qui aiant entre les mains un moien & si seûr & si facile de mettre vôtre salut en asseûrãce, négligez peut-être de vous en servir. N'a-t-on pas bien raison de vous reprocher, que le soin de vôtre ame est le dernier de vos soins, & qu'elle vous est tout-à-fait indifferente. Quoi Mari vous présente son Scapulaire depuis si long-tems, elle s'engage de vous sauver si vous l'acceptez, & vous ne l'avez pas encore receû, & vous balancez encore à le recevoir? Que ferions nous ô Mére vraiment misericordieuse, si vous nous obligiés d'acheter vôtre protection par autant de peines qu'il en faut essuier, pour meriter celle des hommes? Que ferions-nous si vous-vous rendiés aussi difficile à nous recevoir entre vos bras, que nous sommes indignes d'y être réçeûs? Hélas vous n'attendez pas qu'on vous prie, vous-vous présentez de vôtre gré, on diroit que vous ne cherchez qu'à vous imposer à vous-même quelque nécessité indispensable de nous rendre heureux, & cependant on vous rebutte, aimable Marie, on n'a que de mépris pour un empressement si naturel, &

nous refusons de consentir à nôtre propre bonheur ! Quand elle vous demanderoit tous vos biens, Chrêtiens Auditeurs, pour vous asseûrer ceux de l'autre vie, quand pour s'obliger à vous répondre de vôtre persévérance, elle exigeroit de vous tout ce que les plus zélez de ses serviteurs ont pratiqué volontairement pour l'honorer ; Quand au lieu d'un Scapulaire elle vous présenteroit un cilice, où l'habit de quelque austere Religion, faudroit-il hésiter un seul moment, ne faudroit-il pas au contraire embrasser avec ardeur, & baiser mille-fois ce précieux gage de vôtre bonheur éternel ? *Si rem grandem dixisset tibi, certe facere debuisses.* Si elle vous avoit proposé quelque choses de fort penible & de rebutant, quelque chose de fort héroique. *Si rem grandem dixisset tibi*, il ne faudroit pas laisser de le faire, s'il étoit possible, ou du moins de l'entreprendre, quand même il vous paroîtroit impossible. Mon Dieu que ne faudroit il point entreprendre, pour mettre nôtre ame hors du peril de se pérdre, cette ame unique, immortelle, qui ne se peut perdre que pour toûjours, que pour une éternité toute entiére.

Mais voyez-vous cét habit sacré, cette précieuse livrée? il ne s'agit que de la prendre des mains de la Sainte Vierge; C'est la Reine du Ciel & de la terre qui vous invite à la porter, c'est vôtre Mére, c'est la Mére de vôtre Dieu, qui vous répond de vôtre salut, si vous voulez bien vous en révêtir, elle s'oblige en des termes qui n'ont rien d'obscur, rien d'ambigu, rien qui puisse être susceptible d'un sens contraire. Elle a confirmé sa promesse, elle la confirme encore tous les jours, par des prodi-

ges qui doivent rendre vôtre confiance inébranlable. Quand elle ne seroit pas engagée à vous proteger, vous l'y engagerez infailliblement par la profession publique & constante, que vous ferez d'être à elle. Vierge sainte! je fais tort à la pieté de ceux qui m'écoutent, ils sont déja pour la plû-part du nombre de vos enfans, & les autres ne sont point si mal-heureux, si ennemis d'eux-mêmes, qu'ils âient besoin d'être pressez davantage, pour desirer le même honneur. Ouy, divine Mére, vous allez voir aujourd'hui vôtre famille s'augmenter d'autant d'enfans, qu'il y a de fidéles dans cette assemblée, qui n'ont point encore reçeû le Saint Habit. J'ose vous répondre qu'ils ne lui ferôt point de des-honneur: qu'ils s'aquitteront exactement de tous les devoirs qu'il impose, & qu'il ne le quitteront pas même en mourant. Souvenez-vous, grande Reine! de ce que vous avez bien daigné leur promettre. Souvenez-vous que vous êtes obligée de les couvrir par tout de vôtre protection, secourez-les dans tous leurs besoins, prenez leur défence contre tous leurs ennemis, assistez-les sur tout à la mort, garentissez-les des feux éternels, & ne les abandonnez point que vous ne les aiez introduits dans la gloire. *Ainsi soit-il.*





SERMON XXXVI.

POUR LE JOUR DE SAINT JOSEPH.

Jacob genuit Joseph virum Mariæ.

Jacob fut le Pére de Ioseph & Ioseph l'Epoux de Marie. S. Matt. chap. 1.

L'Alliance de Ioseph avec Marie *a été le fruit d'une trés-grande Sainteté, où il étoit parvenu avant son mariage, & elle a été la cause d'une sainteté encore plus-grande, où il a été élevé par ce mariage.*



Ous ne savons que fort peu de choses de la vie du Saint que l'Eglise honore aujourd'hui, l'Evangile ne rapporte que trois ou quatre de ses actions, & un ancien auteur a remarqué qu'on n'y trouve pas une seule de ses paroles. C'est peut-être que les Evangelistes tout occupez, tout remplis des grandes choses qu'ils avoient à dire du Sauveur du monde, ont été comme incapables de songer au reste

reſte ; ou que le Saint Eſprit a voulu par là nous marquer le ſilence & l'humilité de ſaint Joſeph, ſon amour pour la ſolitude & pour la vie cachée. Quoi qu'il en ſoit, nous avons fait en cela une grande perte, ſi le Seigneur eut permis qu'on eut ſû le détail de la vie de ce grand Saint, on y auroit trouvé ſans doute de beaux exemples, de belles regles ſur tout pour ceux qui vivent dans l'état de mariage. Mais quoi-que nous aions ſujet de regretter infiniment cette perte, il me ſemble que ce n'eſt que pour nôtrè intérêt que nous la devons regretter,& nullement pour celui de ſaint Joſeph. Quand les Livres Saints n'auroient dit autre choſe de lui que ce mot que j'ai choiſi pour mon texte. *Virum Mariæ*, il fut l'époux de Marie, ils en auroient dit aſſez, pour nous donner l'idée d'une ſainteté extraordinaire, & pour exercer l'éloquence de tous les orateurs chrêtiens.

Pour moi,bien-loin de me plaindre aujourd'hui de la ſterilité de mon ſujet, j'avoûë que ces deux ſeules paroles me ſemblent renfermer un ſi grand ſens,que je me trouve accablé & par le nombre,& par l'excellence des choſes qu'elles ſignifient. Si je pouvois bien vous le faire comprendre, Chrêtiens Auditeurs, je ſuis ſeûr que j'aurois fait le plus bel éloge qui ait jamais été fait de ce grand ſaint. Je ne ſens que trop que je ne puis vous en donner qu'une explication fort imparfaite, mais j'eſpere que la Sainte Vierge s'intereſſera à la gloire de ſon époux, qu'elle vous obtiendra dés lumiéres, qui ſuppléront à la foibleſſe de mes paroles & de mes penſées, nous lui pouvons demander cette grace avec confiance, & lui faire

pour cela la priére accoûtumée. *Ave Maria.*

Quand il n'y auroit pas d'autre raiſon pour loûer ſaint Joſeph, il le faudroit faire, ce me ſemble, par le ſeul deſir de plaire à Marie. On ne peut pas douter qu'elle ne prenne beaucoup de part aux honneurs qu'on rend à ce Saint, & qu'elle ne s'en tienne elle-même fort honorée. Outre qu'elle le reconnoît pour ſon veritable époux.& qu'elle a toûjours eû pour lui tous les ſentimens que doit avoir une honnête femme, pour celui à qui Dieu l'a liée ſi étroittement, l'uſage qu'il a fait de l'autorité qu'il avoit ſur elle, le reſpect qu'il a eu pour ſa pureté virginale, lui a inſpiré une gratitude égalle à l'amour, qu'elle avoit pour cette vertu, & par conſéquent un grand zéle pour la gloire de ſaint Joſeph.

On devroit donc loûer ſaint Joſeph, quand il n'y auroit pas d'autre raiſon de le faire, que ce qu'il a été l'époux de Marie ; j'ajoute qu'on le pourroit faire, quand il n'y auroit autre choſe à dire de lui, ſi ce n'eſt qu'il a été l'époux de Marie. Toute la vie de ſaint Joſeph ſe peut diviſer en deux parties. La premiére eſt celle qui a précedé ſon mariage : La ſeconde eſt celle qui l'a ſuivi. Nous ne ſavons rien du tout de la premiére, & nous ne ſavons que trés-peu de choſe de la ſeconde; je prétens néanmoins vous faire voir que l'une & l'autre a été trés-ſainte. La premiére a été ſainte, puis-qu'elle a été comme couronnée d'un mariage ſi avantageux. La ſeconde a été encore plus-ſainte, puis-qu'elle s'eſt toute paſſée dans ce mariage. Je veux dire que cette glorieuſe alliance a été le fruit d'une trés-grande ſainteté, où Joſeph

étoit déja prevenu, & qu'elle a été la cause d'une sainteté encore plus grande, à quoi il a été élevé depuis. Voyons, s'il vous plaît, dans le premier point de ce discours la sainteté qu'il doit avoir apportée à ce mariage, & dans le second la sainteté qu'il doit y avoir aquise, c'est tout ce que j'ai à dire.

C'est un bon héritage qu'une femme vertueuse, dit le Saint Esprit au 20. chap. de l'Ecclesiaste. Dans la distribution que la providence fait des biens de cette vie, les bonnes femmes se trouvent dans le partage des hommes, qui craignent Dieu, elles leurs sont données pour récompense de leurs bonnes actions. *Pars bona mulier bona, in parte timentium Deum, dabitur vira pro factis bonis.* En effet, Messieurs, n'est-il pas bien reisonnable qu'une fille qui a de la douceur, de la prudence, & de la vertu, soit réservée pour un homme qui est lui-même fort sage? Ne seroit-ce pas commettre une double injustice que de la donner à un vicieux; ne seroit-ce pas faire tort en même-tems, & à cét homme sage à qui cette vertueuse fille seroit refusée, & à cette fille vertueuse qui seroit livrée à un homme dereglé; l'homme de bien mérite sans doute de rencontrer une femme, qui le rende heureux, & la femme qui peut faire le bon-heur d'un homme, ne doit pas être pour un homme, qui la rendroit elle-même mal-heureuse.

Cela supposé, Chrêtiens Auditeurs, on songe à donner un époux à Marie, & c'est le Seigneur lui-même qui veut en faire le choix pour elle. Il n'est pas nécessaire de vous dire quelle est cette Vierge incomparable; vous savez que c'est la plus-aima-

ble & la plus-sainte créature qui fut jamais ; que le saint Esprit lui-même l'a déja choisie entre toutes celles de son sexe, pour être son épouse bien-aimée, qu'il a versé sur elle toutes ses graces, qu'il l'a renduë digne des respects & de l'admiration des Anges; enfin le Verbe Eternel n'en trouve point sur la terre qui mérite mieux d'être sa Mere. Si les hommes devoient être les auteurs de ce mariage, les uns lui destineroient pour mary, le mieux-fait, les autres le plus-riche d'entre les Juifs, les autres le plus-grand de tous les Princes du monde; mais c'est de la main de Dieu qu'elle doit recevoir son époux, il est tout visible que Dieu lui donnera le plus-saint de tous les hommes, soit parce-que le plus-saint est plus-digne d'elle que tous les autres, soit parce-qu'elle est digne elle-même du plus saint de tous.

Il me semble que cette seule pensée nous doit donner une grande idée de la sainteté de Joseph ; si une bonne femme est la récompense de la vertu du mary à qui elle est destinée, quelle doit être cette vertu qui mérite d'avoir Marie pour récompense? Marie, dis-je, dont le mérite est infini, & qui a été jugée digne elle-même d'être la Mére de Dieu ? Mais ne parlons point de l'excellence de cette épouse, ne considerons que les desseins que Dieu a sur elle. Messieurs, le tems de la rédemption du monde est enfin venu, & c'est par Marie que le Rédempteur nous sera donné. On lui cherche un époux, pour couvrir ce grand mistére, pour le cacher & aux hommes & aux demons. Qui sera ce bien-heureux homme que le Ciel voudra bien choisir entre tous les autres? Je l'appelle bien-heu-

reux,& certes il me ſemble que j'ai bien raiſon de le faire ; car enfin il doit étre admis dans tous les ſecrets de l'Incarnation du Verbe Eternel, il doit entrer dans un commerce tres-particulier avec les Perſonnes Divines;il ſera,pour ainſi dire,de leur conſeil, il recevra tous les jours des ordres & des avis ou de Dieu immediatement, ou de ſa part par le miniſtére des Anges. L'époux de Marie ſera témoin de la naiſſance de Jesus, il l'adorera avec les Paſteurs,il verra les Mages ſe proſterner devant ſa crêche, il recevra leurs preſens, il apprendra d'eux-mêmes toute l'hiſtoire de leur voïage A la Circonciſion il nommera le Sauveur,& il recueillira le ſang qui coulera de cette douloureuſe plaie, il aura le bon-heur de ſauver la vie au divin Enfant,il le portera en Egipte,il l'aura entre ſes bras, il le baiſera mille-fois le jour durant tout le tems de ſon enfance:En un mot,il paſſera pour ſon Pere,& il lui en rendra tous les offices; Jesus logera dans ſa maiſon, Jesus mangera à ſa table, il lui parlera, il le careſſera,il l'honorera,il lui rendra une exacte obeïſſance il le ſervira même,& lui tiendra compagnie dans ſon travail ; enfin il ſe trouvera à ſa mort, il l'aſſiſtera dans le dernier combat, il recevra ſes derniers ſoûpirs,& lui fermera les yeux. Que de graces, Chrétiens Auditeurs que de conſolations,ô la belle vie ! la douce mort.

N'eſt-il pas bien probable,que s'il y a ſur la terre une ame pure, une ame remplie de l'amour de Dieu, ce ſera pour elle que toutes ces faveurs ſeront reſervées, qu'elle ſera préferée à toutes les autres qui ne ſeront pas ſi parfaites. Je ſai que les

plus grands priviléges, toutes les graces exterieures & gratuites peuvent être accordées à des pecheurs ; cependant le Seigneur les reserve ordinairement pour ses amis, c'est pour cela que dans les informations que fait l'Eglise pour canoniser un Saint, on a un grand égar aux miracles, aux revelations, aux propheties, lors qu'elles sont bien prouvées ; & pour nous approcher encore davantage de nôtre sujet, nous voions par l'histoire Evangelique, que le mistére de l'Incarnation n'a été revelé qu'a peu de personnes lesquelles vivoient toutes fort saintement, Zacharie ; Elizabet, Anne, Simeon, Saint Jean Baptiste connurent la divinité de Jesus-Christ, & l'avantage qu'ils eurent en cela sur les autres hommes, leur parut quelque chose de fort grand. Elizabet s'estime trop honnorée de la visite que lui rend Marie, qu'elle sait être enceinte du Sauveur du monde ; Anne ne peut retenir sa joie, aprés avoir vû de ses yeux celui qui a été promis à son peuple, elle en parle à tout le monde ; *Loquebatur de illo omnibus, qui expectabant redemptionem Israël.* Simeon veut mourir aprés avoir éu le bon-heur de le tenir un moment entre ses bras. Mais qu'est-ce que tout cela en comparaison du bon-heur qu'aura l'époux de la Sainte Vierge ? Jesus se laisse embrasser à l'un de ces Saints ; il se laisse voir, ou même seulement sentir aux autres, comme à Zacharie & à sa femme, & néanmoins cela suffiroit pour nous persuader que ces personnes étoient fort agréables à Dieu, quand nous n'en aurions pas d'autres preuves. Combien de fois Joseph aura t-il le même avantage que ces saintes personnes n'ont eu qu'une

fois ? Combien en aura-t'il d'autres que nul autre homme n'a jamais eus, que nul homme n'aura jamais ? Quelle raison n'avons-nous donc pas de juger qu'il les avoit meritées par une vie trés-sainte, & par la pratique des plus sublimes vertus.

Mais quelles vertus ? & n'en sauroit-on donner des preuves plus positives ? Il falloit en premier lieu, qu'il eût aquis une grande foi & une humilité tres parfaite, & voici surquoi je me fonde. Il falloit qu'il fût humble, parce-que ce n'est qu'aux ames humbles que le Seigneur se cummunique, & qu'il fait confidence de ses secrets, il falloit qu'il eût beaucoup de docilité & de foi, pour croire des points aussi incroiables en apparence que ceux qui lui devoient être communiquez ; & pour entreprendre sur de simples songes des choses aussi difficiles que celles, dont il devoit être chargé de la part de Dieu, Faites y reflexion, Chrétiens Auditeurs, & mettez vous un peu à la place de ce saint homme. Marie n'aura pas plû-tôt épousé Joseph, qu'elle concevra, sans qu'il ait nulle part à cette conception, il faudra qu'il croie qu'elle ne laisse pas d'être chaste, qu'elle est même encore Vierge, & que c'est par miracle, & du Saint Esprit qu'elle a conceû. Elle aura un Fils dont il ne sera pas le pere, il sera obligé de croire que cét enfant est son Dieu, & qu'il est trop heureux de l'avoir, de le nourrir dans sa maison, de le caresser, & même de le servir avec respect. Cela est difficile à croire pour toutes sortes de personnes, mais pour un mari qui prend natu-

tellement un si grand interêt à l'honneur de son épouse qui se défie de tout, à qui tout est suspect en cette matiere, qui malgré qu'il en ait, forme si souvent des soupçons si injustes & si mal fondez, comment pourra-t-il donner quelque créance à ce miracle, lequel a déja si peu d'apparence de verité, lequel n'a encore jamais eu d'exemple?

De plus, c'est encore sur la foi d'un songe qu'il faudra qu'il abandonne son païs, qu'il s'enfuïe avec la mere & l'enfant, qu'il n'attende pas méme le jour pour partir; il faudra qu'il passe en Egipte, sans savoir ni qui les recevra dans ce Roïaume étranger, ni de quoi il y fera subsister sa famille, ni quand c'est qu'il lui sera permis de revenir; il faudra qu'il y soit cinq, ou sept, ou même neuf ans, selon quelques interpretes, attendant toûjours qu'un Ange descende tout exprés du Ciel, pour lui dire qu'il peut retourner en Israël. Si cela devoit arriver long-tems aprés son mariage, il pourroit vivant avec Marie aquerir peu-à-peu toute la force, toute la vertu dont il aura besoin pour de si grandes épreuves. Mais comme ce sera des le commencement qu'il les lui faudra soûtenir, il faut qu'il entre dans cette alliance avec une vertu établie & consommée, à moins qu'on ne veüille dire que le Seigneur qui connoît si bien ses créatures, & qui fait toutes choses avec tant de sagesse, a choisi un époux à Marie peu propre, & peu disposé à l'exécution de ses desseins.

Enfin Messieurs, rien ne me persuade mieux

que Saint Joseph étoit parvenu à une fort-grande sainteté, même avant son mariage que la disposition où il devoit se trouver d'abor,& où il se trouva effectivement de vivre chastement avec son épouse. Marie avoit voûé une virginité perpetuelle, & néanmoins il lui falloit un mari, soit pour cacher le Mistére de l'Incarnation, comme nous l'avons déja dit, soit pour prévenir le scandale,que sa grossesse auroit pû donner. On assemble donc tous ceux de la tribu de David, le sort tombe sur Joseph, il épouse cette jeune Vierge. A peine la cerémonie est elle achevée, qu'il apprend d'elle même le vœu qu'elle a fait, & le desir qu'elle a de l'accomplir. Joseph n'en est nullement surpris,il ne balance point,au contraire il aprouve son dessein, il loûe son courage & sa résolution, il consent sur l'heure à vivre avec elle, aussi chastement qu'elle le desire, & il se sent assez de force pour lui tenir sa parole.

Chrêtiens Auditeurs, il n'est point nécessaire d'exagerer ici la grandeur de cette action. Il est inutile de vous dire que le celibat n'étoit point encore en honneur, qu'on n'en avoit presque pas d'exemple. Il ne faut pas craindre que ce prodige de chasteté paroisse peu admirable en un tems, où la chasteté la plus ordinaire paroit impossible, en un tems où la sainteté même du mariage ne peut retenir l'incontinence dans les bornes, que le Seigneur a marquées, en un tems où l'on n'ose presque parler de cette vertu, de peur de lui faire tort même en la loûant. C'est pourquoi je me contenterai de vous faire ressouvenir des sentimens d'admiration, que vous avez tous sans doute pour un

Saint Henri Empereur, pour un Saint Edoüard Roi d'Angleterre, pour Saint Elzéar Comte d'Arien, Boleslaüs Roi de Pologne, Alphonse II. Roi de Castille, & quelques autres qui dans le mariage méme ont conservé une chasteté aussi parfaite qu'elle le peut-être dans les cloîtres & dans les deserts. N'est-il pas vrai, Messieurs, que cela vous paroît fort heroique & tout-à-fait au dessus des forces de la nature? En effet c'est un miracle que Dieu a fait rarement, seulement pour nous apprendre que rien n'est impossible à la grace, & pour confondre la lâcheté de ceux qui sous prétexte de foiblesse, se laissent vaincre à toutes les tentations, & ne daignent pas même y resister.

Or, Messieurs, c'est de Saint Joseph que ces grans Saints ont appris une leçon de pureté si sublime. Saint. Joseph reçoit une épouse de la main des Prétres. C'est une jeune personne d'environ quinze ou seize-ans, la plus belle, la plus modeste, en-un mot la plus accomplie qui ait jamais été au monde; Il n'en est pas plû-tôt le maître qu'il propose de vivre avec elle, comme s'il étoit déja veuf, ou pour mieux dire, comme s'il étoit mort & privé de tout sentiment. C'est une grande loüange de mourir Vierge aprés avoir éte trente-ans le mari de la plus aimable créature qui fut jamais. Mais croiez-vous qu'on soit capable de former un dessein de cette nature à moins que de s'étre déja long-tems exercé dans la pratique des plus excellentes vertus? A vôtre avis est-ce là le fruit d'une pieté foible & naissante? Par combien de combats faut-il qu'une ame se soit préparée à une si grande victoire.

Voila, Messieurs, quelle est la sainteté que Joseph a apportée au Mariage. S'il n'avoit pas été Saint, le Seigneur ne lui auroit pas choisi la plus Sainte de toutes les femmes ; il n'auroit pas été choisi lui-même parmi tous les autres hommes, pour être le dépositaire des secrets de Dieu, & le témoin de ses plus grandes merveilles, pour être l'hôte perpetuel & le nourrissier de Jesus, pour lui tenir lieu de Pere & de Maître : S'il n'avoit pas été Saint, il auroit été peu propre pour les rudes épreuves que sa foi & sa patience avoient à essuier dés les premiers jours de son mariage, enfin s'il n'avoit pas été Saint & un grand Saint, on n'auroit pas crû qu'il fut capable de vivre avec une femme legitime,comme vivroit un Ange avec un autre Ange.

Je vous laisse à penser quel sera le bonheur de cette alliance,qui se fait avec de si saintes dispositions, entre des personnes si saintes & si visiblement appellées de Dieu à l'état qu'elles embrassent;Car n'en doutez pas Chrétienne Compagnie, s'il se fait des mariages mal-heureux pour l'ordinaire,ce n'est que par le défaut de ces saintes dispositions. Ce sont des fruits du dereglement de la jeunesse,ou des suites des intentions peu chrétiennes qu'on a eûës en s'engageant dans cét état. Nous l'avons dit dés le commencement : La bonne femme est un don de Dieu, & l'on peut dire la méme chose du bon mari, il faut donc être des amis de Dieu pour bien rencontrer : La bonne femme est une récompense de la bonne vie, selon le mot du Sage, doncques quand on a mal vécu, on ne peut non plus s'attendre à une épouse sage

& prudente, qu'à cette recompensé quand on a mal fait. Qu'en pensez-vous, Chrêtiens Auditeurs, ce jeune homme dont les mœurs sont si corrompuës, qui jusqu'ici a eu si peu de crainte de Dieu; si peu de religion, croiez-vous qu'il doive avoir du bon-heur dans le mariage ? Pour moi je vous avouë que je n'en crois rien, je crois au contraire que la justice de Dieu lui prépare une espece d'enfer dans cette condition, pour lui faire expier tous ses desordres, sa propre femme sera le demon qui le tourmentera jusqu'à la mort. O que cette fille vaine & coquete paiera cherement dans une longue & cruelle servitude les fautes, qu'elle commet à present, & qu'elle fait commettre aux autres. Elle croit qu'à force d'ajustemens, à force de se produire, d'étaller sa beauté de paroître agréable & de belle humeur, elle sera plûtôt, logée, je suis d'un sentiment bien opposé à celui-là; ce sont là des voies, si je ne me trompe, pour avoir bien tôt des amans, mais pour n'avoir que bien tard & peut-être jamais de mari. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce n'est pas le moïen d'en avoir un bon. Il se peut faire que par vos affeteries & par vos lâches complaisances, vous attirerez enfin cét homme dans les piéges, que vous lui avez tendus; Mais vous ne savez pas entre les mains de qui vous allez tomber. Vous vous reprocherez plus d'une fois les avances que vous avez faites par vôtre mal-heur, vous envierez longtems la fortune de vos servantes, tandis que cette autre fille si retirée, si modeste dans ses habits, si reservée dans ses discours, goûtera dans une profonde paix un bon-heur constant & solide, &

joüira ſans inquiétude de ce qu'elle a deſiré ſans empreſſement.

La ſeconde cauſe qui peut rendre les mariages fort mal-heureux, ce ſont les intentions avec leſquelles on ſe marie, & ce point n'eſt pas ſeulement pour ceux qui ſont en état de prendre parti, mais il peut encore regarder les péres, les méres, & ſervir de regle à tous ceux qui ſe mêlent des mariages, c'eſt qu'on ſe marie par amour, par ambition, par avarice, en un mot par le mouvement de la paſſion, à laquelle on ſe remet du choix d'un mary ou d'une femme. Or ſe marier par paſſion, Chrêtiens Auditeurs, & ſe marier à l'aveugle, ſans conſideration, ſans ſavoir ce que l'on fait, c'eſt la même-choſe; Se marier par paſſion c'eſt prendre une femme dans l'obſcurité comme Jacob, & ſe mettre au hazar de trouver le lendemain des nôces une Lia au lieu d'une Rachel, qu'on avoit crû épouſer; Se marier par paſſion, c'eſt s'embarquer pour un voïage de long cours, juſtement par la tempête, & ſous un pilote ivre ou inſenſé. Je ſai que la paſſion couvre toutes ſortes de défauts, & fait trouver agréable à celui qui en eſt poſſedé, tout ce qui déplaît aux autres; mais comme les mouvemens violens ne ſont jamais de durée, cette paſſion venant bien-tôt à ſe rallentir, on retrouve dás les objets ce qu'elle n'avoit point permis qu'on y découvrît d'abor, c'eſt une eſpece d'enchantement lequel aiant ceſſé tout-d'un-coup, on ne voit plus que de la fange & de l'ordure, où l'or & les pierreries ſenbloient briller de toutes parts. Par exemple, cét homme qui s'eſt laiſſé ébloüir à je ne-ſai quelle beauté, & qui ſans exa-

minet ni le naturel, ni l'éducation, ni les mœurs de la perſonne, veut l'épouſer à toute force, & ſouvent contre l'avis de tous ſes amis, cét homme, dis-je, ne fait pas réflexion que cette beauté, n'eſt pas immortelle, & que cependant il s'engage juſqu'à la mort. Je veux qu'elle ſoit belle durant dix-ans, vous en avez peut-être quarante ou cinquante à vivre avec elle, de ſorte que ſi elle n'a dans l'eſprit & dans l'ame de quoi vous attacher aprés la perte de ſes attraits, vous aurez à ſouffrir durant l'eſpace de trente ou quarante-ans, ce ſera comme un cadavre, qu'il vous faudra garder dans vôtre maiſon malgré ſa difformité & la puanteur que ſes vices exhaleront. Je dis la même choſe de l'ambition, & de l'avarice, elles ne peuvent faire que des mariages infortunez. Vous aurez le bien de cette Demoiſelle, & vous ma fille vous aurez part aux titres & à la grandeur de l'illuſtre maiſon, où vous entrez, mais comme le deſir des honneurs & des richeſſes s'augmente à meſure qu'on aquiert ce qu'on deſire, vous ne ſerez pas ſatisfaite des biens, & vous ſerez fort mal ſatisfaite de la perſonne.

O que ceux-là ſont bien plus prudens, qui n'ayant point d'autre veüë en s'engageant dans le mariage, que de travailler à leur ſalut dans une condition plus ſtable, plus-conforme à leur foibleſſe, appellent toute leur raiſon, tous leurs amis les plus-raiſonnables, & les plus des-intereſſez, appellent Dieu-même à leur ſecours, & reçoivent de la main de ces ſages conſeillers l'épouſe ou l'époux, avec qui ils doivent paſſer leur vie. Que ceux-là ſont aviſez qui entre les partis qui ſe pré-

ſentent, préferent ceux où les qualitez ſolides prévallent aux avantages extérieurs, qui choiſiſſent des perſonnes capables de les aider à ſupporter avec patience les ſoucis & les croix attachées à cét état, des perſonnes que leur probité puiſſe mettre au-deſſus de ces facheux ſoupçons, qui troublent ſi ſouvent les mariages les mieux aſſortis, dont la pieté reconnuë puiſſe ſervir d'exemple aux enfans, & aux domeſtiques, & attirer ſur toute la famille mille benedictions, en-un-mot des perſonnes, qui aprés avoir perdu tout ce qui peut plaire aux yeux, auront encore de-quoi nourrir dans le cœur une douce & inviolable amitié par une vertueuſe complaiſance, par une application conſtante à s'aquitter des devoirs de leur condition, par la fuite des vanitez & de tout ce qui peut ou incommoder un mari, ou lui donner quelque chagrin. Semblable à ces fleurs, qui ont encore plus de vertu que de beauté, qui ne perdent pas tout en perdant leur éclat & leur fraicheur, qui lors-même qu'elles ſont paſſées & toutes ſeches, ſe font eſtimer par leur bonne odeur, & par les qualitez ſecrettes que le Créateur leur a données. Ceux qui en uſeront ainſi, Chrêtiens Auditeurs, joüiront dans le mariage de cette douceur de vie, que tout le monde s'y promet, & que preſque perſonne n'y trouve, ils ſeront exempts de ces dégouts qui ſuivent de ſi prés les empreſſemens des plus-ardentes recherches, leur amour s'affermira, il s'augmentera avec le tems au lieu de ſe rallentir, & ce qui eſt encore plus-conſiderable, ils feront leur ſalut ſans peine, & ſe ſantifieront aiſément dans cét état. Nous avons fait voir quel eſt la ſain-

teté qu'il faut néceſſairement que ſaint Joſeph ait apportée, voyons quelle eſt celle qu'il doit avoir aquiſe dans ſon mariage ? C'eſt le ſecond Poinct.

Je ne prétens pas, Chrétiens Auditeurs, vous faire voir en cette ſeconde partie de l'éloge de ſaint Joſeph, tous les progrez qu'il a faits dans la ſainteté durant l'eſpace de prés de trente-ans, qu'il a vêçu avec la plus-ſainte de toutes les femmes, pour cela il faudroit vous pouvoir faire comprendre bien des choſes, qui ſurpaſſent la capacité de l'eſprit humain, mais ſans vous rien dire qui ſoit au-deſſus de vôtre conception, il me ſemble que pour vous aider à former une grande idée des avantages, qu'il a tirez d'une ſi ſainte compagnie, il ſuffit de vous faire remarquer briévement que l'exemple de Marie, ſon zéle & ſon credit auprés de Dieu ont travaillé ſans ceſſe à la ſantification de ſon époux.

Je ſerois trop long ſi je voulois m'étendre ici ſur la force du bon exemple, & ſur la vertu ſecrette qu'a la ſainteté de s'inſinuer dans les eſprits, & de paſſer même dans les mœurs de ceux qui fréquentent les gens-de-bien. Il eſt ſeûr qu'on ne ſauroit être une heure de tems avec une perſonne remplie de l'eſprit de Dieu, qu'on ne ſe trouve changé en quelque maniére, & comme tout parfumé de la bonne odeur de ſa piété, ſaint Jean Chriſoſtôme dit, que de ſon tems ſi un hóme avoit paſſé ſeulement une journée avec les Saints qui vivoient dans la ſolitude quoi-qu'il n'eût été porté à les aller voir que par la ſimple curioſité, néanmoins ſa femme, ſes domeſtiques, tous ſes amis

amis, s'appercevoient à son retour qu'il revenoit du desert, & qu'il avoit conversé avec ces Anges terrestres. Si cela est, quel profit doit avoir tiré Saint Joseph de tant d'années de conversation qu'il a eûë presque continuellement avec la Sainte Vierge ? La seule présence d'une aussi-modeste, aussi-humble, aussi-sainte personne que celle-là, la seule vûë d'un modele si accompli & si excellent pouvoit-elle manquer d'inspirer un grand amour pour toutes sortes de vertus, & un desir ardent de les aquerir ? Imaginez-vous, s'il est possible, de combien de grands exemples Joseph a été le seul témoin, & quelle impression ces exemples devoient faire sur son ame. Je ne doute nullement que le silence-même de Marie ne fût extrêmement édifiant, & que ce ne fut assez de la regarder, pour se sentir porté à aimer Dieu, & à mépriser tout le reste, mais quels devoient être les discours d'une ame, où le S.Esprit habitoit, où Dieu avoit versé la plenitude des graces, qui avoit plus d'amour que tous les Seraphins ensemble ? Quel feu ne sortoit point de cette bouche, lors qu'elle s'ouvroit, pour exprimer les sentimens de son cœur? Quelles froideurs, quelles glaces ce feu n'auroit-il point dissipées ? mais quel effet ne produisoit-il point sur Joseph, qui avoit déja tant de disposition à être enflammé? La seule idée qu'on se forme en soi-même des secrets entretiens qu'ils avoient si souvent ensemble, sur les Mistéres qui s'accomplissoient à leurs yeux, & sur les graces qu'ils recevoient tous les jours, cette seule idée édifie & porte, ce me semble, au recueillement & à la ferveur. Mais qui peut imaginer quel étoit le fruit

de ces mêmes entretiens, pour celui à qui Marie communiquoit ses admirables lumieres?

Les Saints inspiroient la sainteté même sans dessein, c'est un bien contagieux, s'il m'est permis de parler ainsi, qui se communique sans qu'on y songe. De sorte que Joseph auroit fait des progrez immenses, en vivant avec Marie ; quand elle ne se seroit point appliquée à le rendre toûjours plus parfait. Mais il est certain qu'elle a eû plus de zele que tous les Apôtres, & que s'il eût été de la bien-séance de son sexe de quitter la solitude, elle auroit parcouru elle seule & converti tout l'univers. Or ce grand zele durant tout le tems de son mariage s'est exercé à santifier son époux. L'ordre de la charité exigeoit d'elle qu'il en fut le premier sujet, & durant tout ce tems là il en a été l'unique sujet. Ce grand feu capable d'embraser toute la terre n'a eû que le cœur de Joseph à échauffer, & à consumer durant un si grand nombre d'années. Croïez-vous qu'elle ait appliqué ce feu, qu'elle l'ait soufflé inutilement. S. Gregoire de Nazianze parlant du zele de Sainte Gorgone pour la conversion de son mari, dit qu'il étoit d'autant plus grand, qu'il lui sembloit qu'il n'y avoit que la moitié de son cœur qui aimât Dieu, tandis que cét homme étoit encore dans les ténebres du paganisme. Si Marie a eû la même pensée, si elle a crû que le cœur de S. Joseph étoit une partie du sien, quel soin ne doit-elle pas avoir pris de l'enflammer de l'amour de Dieu? Je ne doute point qu'elle n'ait soûaitté de lui en inspirer autant qu'elle en avoit elle-même, & qu'elle n'ait travaillé à cela sans relâche & avec toute l'ar-

deur, qu'on pouvoit attendre de la plus-zelée de toutes les créatures.

Ne croïez pas toute-fois que dans son zele elle ait oublié sa condition, qu'elle ait oublié son devoir envers celui qu'elle reconnoissoit pour son chef & pour son maître. Quoi-que l'union parfaite qui étoit entre-eux, lui donnât toute liberté, quoi-que Joseph qui connoissoit son mérite, eût pour elle tous les égars, toute la veneration qu'il devoit à la Mere de son Dieu, cependant il est certain qu'elle ne prit jamais nul avantage des complaisances & des respects qu'il avoit pour elle; Qu'elle ne prit jamais ni le ton, ni l'air de Docteur, pour lui faire part des grandes connoissances qu'elle avoit des choses spirituelles. Ce grand zéle étoit accompagné d'une simplicité & d'une modestie qui le rendoit encore plus efficace. Elle instruisoit en interrogeant, elle exôrtoit en agissant, elle persuadoit en faisant connoître qu'elle étoit persuadée. C'étoit beaucoup pour une ame aussi-bien préparée que celle de saint Joseph, c'étoit beaucoup pour un homme qui desiroit ardemment la perfection, qui ne demandoit qu'à croître, qu'à s'avancer, qui observoit toutes les actions, qui recueïlloit toutes les paroles de Marie, qui l'étudioit sans cesse, & qui n'oublioit rien pour découvrir les tresors, qu'elle soûaittoit si ardemment de partager avec lui.

Mais, Messieurs, le moïen le plus ordinaire qu'elle ait emploïé pour cét effet, c'est son credit auprés de Dieu & ses priéres toute puissantes; je ne vous entretiens point aujourd'hui du pouvoir qu'a Marie auprés de son Fils, tout le monde

est persuadé qu'elle ne peut étre refusée, & je ne pense pas qu'il y ait aucun Catôlique assez malheureux, pour n'avoir jamais éprouvé l'éficace de son intercession. Il me suffit de vous dire que Marie étoit obligée en qualité de femme de prier souvent pour son époux, que la sincere amitié qu'elle lui portoit, la rendoit encore plus assiduë & plus fervente à s'aquitter de cette obligation, & que quand tous ces motifs lui auroient manqué, elle auroit dû faire par reconnoissance tout ce qu'elle croioit pouvoir contribuër à santifier Saint Joseph, & à l'élever bien-haut dans le Ciel. Car enfin Joseph lui avoit sauvé l'honneur, il avoit sauvé la vie à son Fils, il l'avoit accompagnée dans tous ses voiages, il l'a nourrissoit de son travail, en un mot, il avoit tout fait pour elle, il n'avoit jamais rien exigé d'elle. Croiez-vous que la sainte Vierge qui possedoit toutes les vertus dans un si haut point, n'eût pas fort à cœur la gratitude, & qu'elle épargnât son crédit, ne pouvant autrement reconnoître son bien-faiteur? Quelles graces n'a-t-elle point demandées, pour lui, & qu'est-ce que Jesus-Christ n'a point accordé à sa demande, sur-tout en faveur d'un homme, à qui il avoit lui-même une si grande inclination, & si je l'ose dire, quelque obligation de faire du bien?

Je finis, Messieurs, en vous faisant remarquer que voila un bel exemple pour ceux qui sont engagez dans le mariage. Je sai qu'il n'y eût jamais de femme qui peut étre comparée à Marie, & que tous les hommes ne sont pas aussi-saints que saint Joseph, mais cela n'empéche pas quelque imparfaite que soit une femme, quelque vicieux

que ſoit un mary, qu'on ne puiſſe ſe ſantifier dans le mariage, & ces vices même y peuvent être utiles en quelque ſorte. Si vous êtes marié avec une perſonne vicieuſe, diſoit un Ancien, il faut ou que vous lui ôtiez ſes défauts, ou que vous les ſupportiez; en les lui ôtant vous la rendrez meilleure qu'elle n'eſt pas; en les ſupportant vous en deviendrez vous même meilleur. *Qui tollit, commodiorem conjugem præſtat, qui fert, ſeipſum efficit meliorem.* Et moi je dis qu'en ſupportant ces défauts, on fait ces deux choſes en même tems, c'eſt-à-dire, qu'on en devient meilleur ſoi-même, qu'on rend meilleure la perſonne avec qui on eſt lié.

Qui peut dire, Chrêtiens Auditeurs, ce que peut ſur le cœur d'un mary, la patience, & la conſtante douceur d'une femme, & quand cét homme ſeroit le plus indocile, le plus dur, le plus intraitable de tous les hommes, qui peut dire ce que les priéres de cette femme douce & patiente peuvent ſur le cœur de Dieu, qui eſt le maître de tous les cœurs? Que les femmes dit Saint Pierre, ſoient ſoûmiſes & complaiſantes envers leurs époux, ceux d'entre eux, qui réſiſtent encore à la parole de Dieu, ſeront gagnez à Jeſus-Chriſt par cette conduite, laquelle fera plus que toutes nos prédications & tous nos miracles. *Mulieres ſubditæ ſint viris ſuis, ut & ſi qui non credunt verbo, per mulierum converſationem ſine verbo lucrifiant.* Ce fut ainſi que l'illuſtre Sainte Monique adoucit inſenſiblement le naturel rude & brutal de Patrice ſon époux, non ſeulement elle en fit un bon mary, mais encore un Chrêtien & un bon Chrêtien. On pourroit citer mille pareils exemples ſoit anciens, ſoit

nouveaux. J'ose dire qu'un des principaux effets de la benediction conjugale est de donner à ceux qui la reçoivent un pouvoir naturel de s'entre aider à aimer Dieu, & faire leur salut, & que le moyen le plus-seûr, le plus-efficace, & presque l'unique qu'on ait pour cela, c'est de taire, de dissimuler, de supporter avec charité, avec humilité les imperfections les uns des autres. Est-il bien possible, lors-qu'entre deux personnes mariées il y a un peu d'amour & de veritable tendresse, qu'il s'en trouve une qui ne soit point touchée des pechez de l'autre, qui ne songe point à la retirer du précipice, qui ait si peu de zéle qu'elle puisse consentir à la perte éternelle de celui, avec qui elle n'est qu'une même chose, & se résoudre à être dannée, pour-ainsi-dire, de la moitié d'elle-même? que si on manque de cette amitié, de cette simpatie qui unit si étroittement & si doucement les cœurs, qui se rend supportables les persõnes même les plus-imparfaites? Est-il possible qu'on aime-mieux vivre comme des tigres & des lions, s'entre-mordre, s'entre-déchirer, se procurer reciproquement la dannation, se faire un enfer dés cette vie, que de profiter de sa croix, que de se sauver, que de se santifier en la portant.

Ce que je dis à ceux qui sont dans le mariage, peut-être utile presque à tout le monde, puis-que nous vivons pour la plû-part en societé, que Dieu nous à tous chargez du salut les uns des autres, & que nous devriõs tous prendre à tâche de procurer le Ciel, du-moins à ceux avec qui la providence nous a liez. C'est sur-tout avec ceux-là que nous devons éviter les vaines contestations, & tout ce

qui peut alterer la paix & la charité, affectant une humble condeſcendance pour leurs ſentimens, aïant de l'indulgence pour leurs foibleſſes, leur pardonnant les petits chagrins qu'ils nous cauſent par leur imprudence, craignant de leur donner la moindre occaſion d'offencer Dieu, n'oubliant rien pour les attirer avec douceur à l'amour & à la pratique de la piété. Il eſt certain que quand on en uſe de la ſorte, outre qu'on ſe fait aimer des hommes, qu'on mene parmi eux une vie fort tranquille & fort agréable, on ne peut manquer de gagner encore le cœur de Dieu, dont la poſſeſſion vaut plus que tous les tréſors de la terre, plus même que tout ce qu'il y a de plus précieux dans le Ciel. *Amen.*





SERMON XXXVII.

POUR LE JOUR DE SAINT FRANCOIS DE BORGIA.

Mortificatus quidem carne, vivificatus autem ſpiritu.

Il a été mort en ſa chair, mais vivant en ſon eſprit. S. Pierre en ſa 1. Epiſt. c. 3.

La mortification a reduit le corps de Saint François de Borgia à ſouffrir toutes choſes ſans réſiſtance, & elle a mis ſon Eſprit en état d'agir ſans peine & ſans interruption.

IL me ſemble, Chrêtiens Auditeurs, qu'en liſant la vie de Saint François de Borgia, autre-fois Duc de Gandie, & depuis Général de la Compagnie de JESUS; il me ſemble, dis-je, que j'ai compris le ſens de ce précepte ſi ſouvent répeté dans le nouveau Teſtament,

de mourir au monde & à nous-mêmes, d'être crucifié avec Jesus-Christ, d'être même enseveli avec lui. Je trouve que la mortification a mis ce grand Saint au même état, où la mort a coûtume de reduire tous les hommes, qu'elle lui a comme arraché l'ame du corps, & qu'il ne lui reste de sentiment qu'autant qu'il en faut, pour pratiquer cette vertu sans relâche. Je sai, Messieurs, qu'elle n'est gueres de ce siécle, cette austére & penible vertu; Ceux-même qui veulent passer pour Saints & pour réformez dans le monde, ne veulent point que la sainteté consiste à se haïr soi-même, & à se traitter comme son plus-mortel ennemi. Ils se flattent pour la plû-part de garder un temperament qui ne blesse ni la grace ni la nature, d'avoir trouvé le secret d'allier leur amour propre avec l'amour de Dieu, & de retracer dans une vie douce & commode la vie de Jesus crucifié.

Le caractere que je dois faire de nôtre Saint, est bien opposé à cette fausse idée de perfection; vous verrez un homme qui a de l'horreur pour tout ce qu'il y a de plus conforme à la nature, un homme à qui les plus pesantes croix paroissent legeres, paroissent même délicieuses: qui bien-loin d'être accablé par la douleur ne peut en être rassasié, qui combat sans cesse tous les desirs, toutes les inclinations du vieil homme, ou plû-tôt qui semble être né avec des inclinations toutes contraires à celles des autres hômes. En un mot, c'est un homme mort que j'ai dessein de vous faire voir en ce discours. Si cét objet, Messieurs, vous paroît peu agréable, vous n'ignorez pas combien il est salutaire, vous savez que ce fut la veûë d'un corps

à demi-pourri, qui fit naître dans le cœur de ce grand Saint, la réſolution de mourir à toutes les choſes de la terre. Que je ſerois heureux, ſi la veûë de ce même-Saint dans l'état de mort où je vous le vais repréſenter, pouvoit vous inſpirer une ſemblable penſée. Divin Eſprit rien n'eſt impoſſible à vôtre grace ; vous pouvez faire de plus-grans miracles avec un auſſi-foible inſtrument. Ce ſont ici de ces ſortes de biens, que vous ne refuſez jamais à une priére humble & fidelle, ſur tout lors-qu'elle eſt ſoûtenuë de l'interceſſion de vôtre épouſe immaculée, à qui nous nous addreſſons pour ce ſujet. *Ave Maria.*

La mort ne détruit ni l'ame, ni le corps de l'homme, dit Ariſtote, elle ne fait que les ſeparer. Mais cette ſéparation produit dans ces deux parties qui nous compoſent deux effets bien oppoſez. Elle précipite le corps dans le tombeau, dans ce cachot étetnel, comme l'appelle le Prophete, où jamais le Soleil ne fit entrer un ſeul raïon de ſa lumiére au lieu qu'elle tire l'ame d'une facheuſe priſon, ou plû-tôt d'un ſepulchre affreux, où elle étoit comme enſevelie dans la terre. Elle met le corps dans l'impuiſſance d'exercer aucune de ſes operations, au lieu qu'elle dône à l'ame le pouvoir d'agir conformement à ſa nature. En-un-mot, la mort n'a pas plû-tôt fait cette cruelle diviſion, que le corps perd dés ce moment, & le ſentiment de la douleur, & le goût de toutes ſortes de plaiſirs, au lieu-que l'ame commence à être touchée des objets même ſpirituels, & à goûter les choſes les plus éloignées de la matiere.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, l'idée la plus-exacte

que j'aie pû me former de Saint François de Borgia. Voila ce que la mortification, qui est une imitation de la mort, une mort volõtaire & anticipée; Voila, dis je, ce qu'elle a pû faire en ce grand homme. C'est ce qui m'oblige, de vous dire que c'étoit un homme mort, parce-qu'en effet cette vertu l'avoit détachée de lui-même, & qu'en separant son esprit d'avec sa chair, elle avoit rendu celle-ci comme insensible à toutes les rigueurs de la penitence, & disposé celui-là à s'unir à Dieu par la plus haute contemplation des choses surnaturelles. *Mortificatus quidem carne, vivificatus autem spiritu.*

Ce seront-là, Messieurs, les deux parties de ce discours. Je vous montrerai dans la premiére, que la mortification a reduit son corps à souffrir toutes choses sans résistance, & dans la seconde qu'elle a mis son esprit en état d'agir sans peine & sans interruption. Dans la premiére, vous verrez cõbien il est peu sensible à tout ce qui frappe les sens, & dans la seconde, combien il est susceptible de tout a qui est au-dessus des sens; Vous admirerez d'abor un prodigieux détachement des choses du monde, & ensuitte une merveilleuse union avec Dieu: En-un-mot, le premier poinct vous le présentera comme un corps sans ame & sans sentiment; & le second comme une ame separée du corps, & tout-à-fait dégagée de la matiere. Voila tout le sujet de nôtre entretien.

Ce fut sans doute pour faire honneur au Duc de Gandie, que l'Empereur Charles Quint lui confia le corps de l'Imperatrice Isabelle, pour le faire porter au tombeau de ses Ancêtres. Mais Dieu qui ne

s'endort point dans la conduite de ses éleûs ; & qui se plaît à faire servir les desseins des hommes, quoi-que trés éloignez des siens à l'execution des decrets éternels de sa providence. Dieu, dis-je, lui ménagea cét emploi pour une autre fin, qui lui devoit étre beaucoup plus-avantageuse. On vous a déja dit plus d'une-fois, que ce convoi étant arrivé à Grenade, & le cercueil aïant été ouvert pour reconnoître le corps de l'Imperatrice, ce corps parut si defiguré, si hideux, si peu semblable à ce qu'il avoit été peu de jours auparavant, que le Duc appréenda de commettre un parjure, s'il asseûroit avec serment qu'il n'avoit point été changé sur la route. Une si prompte & si surprenante metamorphose en produisit une autre dans son cœur, qui ne fut ni moins admirable, ni moins subite. S'étant retiré aprés cette triste ceremonie, tout pénetré de l'horreur d'un spectacle si affreux, il conçeût un si grand mépris pour tout ce que le monde a de fausses & de passageres grandeurs, qu'il resolut dés-lors de s'éloigner de la Cour, & de renoncer pour toûjours à toutes les esperances, que le tems, que la mort peut renverser. C'en est fait, s'écria-t-il alors plusieurs fois, c'en est fait, la Cour n'aura desormais ni mon encens, ni mes services ; jamais, jamais je ne servirai de maître qui puisse mourir. Mais le plus grand effet que la veûë de ce corps mort produisit en l'ame de ce Seigneur, ce fut une mortelle aversion, une haine irreconciliable contre son propre corps, qu'il se répresentoit éternellement au même état, où il venoit de voir celui de cette Princesse, dont la beauté avoit autre-fois effacé les plus grandes de l'Europe.

Il ne se considera plus que comme un cadavre, que sa difformité & sa puanteur devoit bien-tôt rendre insupportable à tout le monde. C'est pourquoi aprés s'être interdit l'usage de toutes les viandes exquises, qui ne servent qu'à nous disposer à une plus-grande corruption, il commença à se refuser les plus grossiéres & même les plus nécessaires, afin de détruire insensiblement & avec mérite une chair qu'il prévoioit devoir être rongée des vers, s'il ne l'a consumoit par la pénitence.

Pour nous faire entendre avec quel zele & quelle ferveur il embrassa d'abord la mortification: ceux qui ont écrit sa vie remarquent une chose qui paroit presque incroiable. Ce Seigneur étoit alors un des hommes de toute l'Espagne qui avoit autant d'embon-point, il étoit même d'une taille extrémement incommode à cause de son excessive grosseur, à peine eût-il passé une année dans cette nouvelle vie, qu'il parut non seulement un nouvel homme, mais tout-à fait un autre homme, il ne fut plus reconnoissable à ses propres domestiques, de l'un des plus gros hommes du Roiaume, il étoit devenu un des plus-déchargez & des plus minces, les derniers habits qu'il avoit portez, lui furent tout-d'un-coup trop-larges d'une aulne, & ses peaux qui n'avoient plus que des os & quelques nerfs à couvrir, ne s'étant pas retrecies à mesure qu'il amaigrissoit, il asseûroit lui-même qu'il pouvoit s'entourer presque tout le corps de ce qu'il en avoit de superflu. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de vous marquer en détail toutes les austeritez qui produisirent en si peu de tems un chãgement si prodigieux. Ce fut un effet des jeûnes, des

veilles, des cilices, des diſciplines, & de toutes ces ſaintes cruautez, qui ſont les inventions & les délices de l'amour.

Il ſe condanna d'abor à un jeune perpetuel, & ce jeûne il le faiſoit ſouvent au pain & à l'eau, il eût même aſſez de courage pour le continuër un an tout entier dans cette rigueur, il eſt vrai qu'il ajoûtoit de tems-en tems quelques legumes, quelques herbes, mais peu, mais des plus groſſieres, mais ſans huile, ſans ſel, ſans nul aſſaiſonnement; cependant c'étoit un jeune Seigneur, élevé parmi les délices d'une grande Cour, accoûtumé à une table tres-delicate, accoûtumé à manger beaucoup comme le remarque ſon hiſtoire. Et ce qui rend ſon abſtinence encore plus héroïque, c'eſt qu'étant alors Vicerois de Catalogne, il fut obligé durant tout ce tems-là, de tenir table ouverte à toute la Nobleſſe de la Province; Il mangeoit à cette même table, & tous les jours il l'a voioit parée de tout ce qui eſt capable de reveiller & de ſatisfaire l'intemperance, ſans jamais être tenté d'y toucher. Il vécut à peu prés de cette maniére, durant l'eſpace de ſept ans; pendant tout ce tems-là, il ne fit jamais qu'un repas le jour, ſon état, ſa qualité, ſes emplois ne l'empécherent point de mener dans le monde la même vie, qu'on fait dans les Monaſteres les mieux reglez, dans les deſerts même les plus ſauvages, nulle occaſion, nulle compagnie, nul exemple ne fut capable de l'ébranler, il perſevera juſqu'au bout, non-ſeulement dans la pratique de la pieté chrêtienne, mais encore dans tous les exercices de la plus rigoureuſe penitence.

En effet, la Ducheſſe ſa femme étant morte, il

se hâta d'accomplir le vœu qu'il avoit fait de quitter le monde au cas qu'il fut un jour en liberté de prendre de nouveaux engagemens ; son zele le portoit à choisir un Ordre consacré au service du prochain. De toutes les Religions qui étoient alors devoûées à ce saint emploi, la nôtre qui ne faisoit que de naître étoit sans doute la moins illustre, il la préfera néanmoins à toutes les autres, parce-qu'elle étoit la plus-persecutée, & qu'il esperoit de trouver de quoi satisfaire son humilité, & sa mortification dans les mauvais traittemens que recevoient les Jesuites presque par tout où ils étoient établis. Quand nôtre Compagnie n'auroit point tiré d'autre fruit des contradictions qu'il lui falut essuïer à sa naissance, que l'avantage d'avoir possedé un si grand Saint : ces mêmes contradictions seroient pour noûs un sujet d'éternelles actions de graces. Ce ne fut donc pas pour mourir à soi-même, qu'il voulut ensuitte embrasser la vie religieuse, il y avoit déja long-tems, que Jesus-Christ seul vivoit en lui, ce fut seulement comme pour s'ensevelir aprés une si belle mort. Le monde ne pouvoit ètre plus long-tems la demeure d'un homme, qui n'avoit plus ni vie ni sentiment pour le monde, ce mort devoit habiter parmi les morts, il ne demandoit plus qu'un sepulchre.

Mais je fremis, Chrêtienne Compagnie, toutes les fois que je me répréſente l'extréme riguenr, dont il usa envers soi-même depuis qu'il ne fut plus à lui-même. Il portoit auparavant un rude cilice qu'il ne quittoit que fort rarement : Mais déslors il le prit pour ne le quitter jamais. Oüi, Messieurs, durant l'espace de vingt quatre-ans il

porta jour & nuit un cilice, dont la seule vûë avoit quelque chose de terrible, sans que ni les chaleurs excessives de l'Eté, ni les fatigues de ses longs voïages, ni les fréquentes maladies, ni les plaïes & les ulceres dont ses épaules étoient eternellement couvertes, aient jamais pû l'obliger à le quitter.

Il réduisit à deux petites heures tout le tems qu'il donnoit à la nature, pour se reparer par le sommeil, & ces deux heures il les passoit tout vêtu sur deux simples aix, sans lit & sans couverture, mais pourra-t-on bien croire ce qu'on raconte de ses disciplines, pour moi je vous avoûë que j'en ai douté long-tems, j'ai pensé d'abor que l'historien se seroit mépris au comte, qu'il auroit peut-être mis un chiffre pour un autre, j'ai appréendé qu'il n'eût rapporté avec exageration ce qu'il n'auroit peut être appris que confusement, je n'ai pû me contenter du témoignage d'un seul auteur sur un point qui me paroissoit si peu croïable, j'en ai lû deux, j'en ai lû trois, j'en ai lû jusqu'à quatre, j'ai trouvé par tout que ce Saint homme, quoi-qu'affoibli par les maladies, quoi-qu'extenué de veilles, de jeûnes, & de mille autres sortes d'austeritez, ne laissoit pas de prendre tous les jours la discipline; mais qu'il le faisoit avec tant de cruauté, qu'à peine avoit-il donné quelques coups que le sang couloit de toutes parts, ou des plaïes qu'il s'étoit faites, ou de celles qu'il avoit renouvellées. Il ne s'arrêtoit pas pour se voir nager dans le sang, pour sentir ses épaules déchirées, il continuoit jusqu'à ce qu'il eût épuisé & ses forces & ses veines: Enfin celui qui logeoit prés de sa chambre, prenoit plaisir quelque-fois de comter les coups

qu'il

qu'il se donnoit, & il en contoit pour l'ordinaire jusqu'à huit ou neuf cens : neuf cens coups de discipline tous les jours, de cette sorte ? Helas, Chrêtiens Auditeurs, que faisons nous pour mériter le ciel, que faisons-nous pour expier les crimes de nôtre vie passée, pour nous rendre semblables au modele de tous les prédestinez, à Jesus-Christ souffrant & mourant sur une croix ?

Vraiment je n'ai pas de peine à le croire, qu'il hâta beaucoup sa mort par sa penitence, je comprens comment c'est qu'il avoit les épaules toutes emportées, toutes ulcerées, toutes pourries, & que le reste de son corps paroissoit un veritable squelette, il ressembloit mieux par cét endroit à un cadavre déja corrompu. Pour empécher que la gangreine ne se mit aux blessures qu'il s'étoit faites, il étoit obligé d'y appliquer des linges pour en essuier le sang, & pour les aider à se fermer. Cét appareil s'attachoit en peu d'heures si fortement à la chair, qu'on ne pouvoit l'en détacher, qu'elle ne fut parfaitement rétablie; mais sa ferveur ne pouvoit attendre un si long retardement, il l'arrachoit de force dés le lendemain, & aiant par cette horrible cruauté renouvellé en un moment toutes ses plaies, il reprenoit la discipline, & frapoit sur ces ulceres sanglans avec la même fureur, qu'il avoit fait le jour précedent. Enfin sa mortification fut si excessive en ce point que nôtre Saint Fondateur craignant avec raison qu'il ne la portât au de-là des bornes de la prudence Chrêtienne, au méme tems qu'il l'établit Superieur général de la Compagnie en Espagne, en Portugal & dans toutes les Indes Orientales, il jugea à propos de le

soûmettre lui-même à la conduite d'un Frére discret & judicieux, qui reglât ses austeritez & qui pût lui interdire, sous peine de desobéïssance, celles qui seroient nuisibles à sa santé. Mais en vain toutes ces précautions, il trouva le moien de perseverer dans ses excez, sans se départir de l'obéïssance; il ne pouvoit résister à son Directeur, ni au pouvoir absolu que S. Ignace lui avoit donné à cét égar; mais le directeur ne pouvoit résister lui-même à ses priéres & à ses larmes; Il lui ordonnoit à la verité de se moderer, il lui marquoit même quand c'étoit assez d'oraison, assez d'abstinence, assez de coups: Mais un commandement si raisonnable paroissoit si rigoureux à nôtre Saint, & il exprimoit la douleur qu'il lui causoit par des paroles si animées & si touchantes, que ce bon Frere avoit enfin pitié de lui, & jugeoit qu'il y auroit eû plus de dureté à demeurer inflexible à ses priéres, qu'à l'abandonner à sa ferveur.

Je disois tantôt que la mortification l'avoit rendu comme insensible à la douleur. Je me suis trompé, au contraire, vous voiez qu'il en avoit un sentiment tres-exquis, puis-qu'il y trouvoit des douceur que nôtre goût n'y découvre point puisqu'il en étoit si avide. C'est pour cela qu'il disoit que la vie lui auroit été insupportable, s'il avoit passé un seul jour, sans faire souffrir à son corps quelque douleur extraordinaire. C'est pour cela que tous les jours il demandoit à Dieu, que tous les plaisirs & toutes les choses agréables se changeassent pour lui en croix & en amertumes, & qu'il avoit resolu de se refuser toutes les douceurs de la vie, jusqu'à ce qu'il eût obtenu cette grace,

c'eſt pour cela que le tems de la maladie étoit pour lui un tems de paix & de benediction. Il trouvoit & dans les maux qu'elle lui faiſoit endurer,& dans les remedes qu'on appliquoit à ces maux, de quoi appaiſer cette ſoif ſurnaturelle, que rien ne pouvoit éteindre; les breuvages les plus-affreux, ces potions ameres &douloureuſes tout enſemble,dōt la ſeule veuë, dont la ſeule penſée fait horreur,il les enviſageoit avec complaiſance, il les beuvoit tout-à-loiſir,il s'arreſtoit de tems-en-tems pour en gouter mieux l'amertume;enfin il en retenoit long-tems une partie dans la bouche, afin de prolonger ainſi le plus qu'il pouvoit,dirai-je, ſa peine ou ſes délices. Il n'étoit jamais aſſez malade à ſon gré, il portoit envie à tous ceux qu'il voioit gemir ſous des croix plus-douloureuſes que les ſiennes, il s'en plaignoit ſouvent à JESUS-CHRIST; peu s'en falloit qu'il n'en murmurât. Il eſt étrange,diſoit-il quelque-fois en ſoûpirant, il eſt étrange que les maux accablent ceux qui les fuient, & ſemblent fuïr ceux qui les ſoûaittent. Il le preſſoit d'emploier ſa toute-puiſſance pour lui faire endurer quelque choſe, comme ſi toute la malignité, toute la violence des créatures eût été trop foible pour le ſatisfaire en ce point.

En effet,un Pere de ſes amis l'aiant un jour trouvé dans ſa chambre fondant en larmes, & priant avec une ardeur extraordinaire,il le ſupplia de lui obtenir de Dieu ce qu'il demandoit alors pour ſoi-même, jugeant par l'abondance des pleurs qu'il verſoit, & par la ferveur qu'il remarquoir en ſon viſage, qu'il ne demandoit rien de mediocre. Le Saint s'en défendit long-tems ſur divers prétextes,

mais enfin il falut se rendre aux instances de son ami. Il demandoit alors, Messieurs, qu'il plcût à Dieu lui envoier quelque cruelle maladie, ce Pere fut bien surpris, lors-que quelques momens aprés, & tout-d'un-coup, il se sentit attaqué d'un mal si violent, accompagné de douleurs si aiguës & si pénetrantes, que dans peu d'heures il se crût à l'extremité, & fit appeller le Saint pour l'assister à la mort. Il y alla, mais au lieu de lui parler de mourir, il le prit par la main, lui commanda de se lever, le malade se voiant gueri si subitement, ne douta pas que son mal ne lui fût venu de la même source, qui venoit de lui en fornir un si prompt remede. Il lui demanda pardon mille-fois de son obstination & de sa têmerité; mais qui se seroit jamais défié qu'un homme eût demandé si instamment ce que les autres tâchent de détourner par toutes sortes de voies? Quelle apparence qu'on fasse des vœux, pour exciter des orages & des tempétes, & qu'on importune le ciel pour attirer sur soi des fleaux, dont il nous châtie en sa colere?

Que dites-vous, Chrêtiens Auditeurs, d'une passion si extraordinaire? Mais qu'en auroient dit ces faux sages de l'antiquité, qui s'imaginoient d'être quelquechose de plus que des hómes, pour avoir osé soûtenir que la douleur n'étoit pas un mal? Qu'en diroit toute cette foible Philosophie, qui défendoit si mal un de ses sectateurs contre les attaques de la goutte, qu'il ne pût s'empécher de faire connoître qu'il souffroit en présence même de ce grand Capitaine, qui cependant étoit venu de bien loin, pour être témoin de sa constance? Qu'en diroit toute l'école des Stoïciens, dont les

plus belles maximes n'étoient pas à l'epreuve de quelques accez de fiévre,& qu'un de ses premiers maîtres traitta lui même de chimerique & d'extravagãte,aux premiéres atteintes d'un mal de reins, Quelle seroit leur confusion s'ils voioient un hõme dans la simplicité du Christianisme, soûaitter avec ardeur,demander instamment & avec larmes tout ce qui choque,tout ce qui détruit la nature? se faire un plaisir de ce qui étoit l'objet, de ce qui étoit souvent l'écueil de leur force, appliquer tout son esprit à invénter & à exercer sur soi-même toutes sortes de rigueurs,être envieux des maux d'autrui, ne pouvoir se passer de douleurs & de souffrances, & ne trouver point de peine égalle à celle de ne rien souffrir. Sainte grace de Jesus-Christ, puissante & divine grace, digne prix du sang & de la vie d'un Dieu, que ne peut point nôtre foiblesse, lors-qu'elle est soûtenuë de vôtre force infinie! Mon Dieu que vous reparez avantageusement les pertes de nôtre nature! Quelle trace de corruption en une ame que vous avez purifiée? Mais quelle difference prodigieuse entre un homme que vous daignez fortifier de vôtre secours tout-puissant, & un autre homme qui refuse de s'en servir. Voila déja, ce me semble, Chrêtiens Auditeurs, beaucoup plus que je n'avois promis au commencement. La mortification a fait en Saint François de Borgia, quelque chose que la mort n'auroit pû faire; elle ne s'est pas contentée de le rendre insensible à la douleur, elle l'en a rendu insatiable, mais elle a fait encore davantage, elle lui a inspiré le même empressement pour le mépris, & une horreur extrême de tout ce qui a

coûtume de flatter la vanité ou l'ambition des hommes.

Quoi-que la mort nous ôte tout ſentiment de douleur & de plaiſir, il ſemble toute-fois, que même dans le tombeau, on peut-être touché du mépris & de l'honneur. Tous les peuples de la terre ont été, ce ſemble, dans cette créance, lors qu'ils ſe ſont accordez à honorer les morts en mille maniéres differentes, & toutes les loix ont établi des peines, pour des-honorer les criminels que la mort arrache à la rigueur des ſupplices, comme ſi l'infamie étoit un mal qu'on pût encore reſſentir, lors-qu'on a perdu le ſentiment de tous les autres. Quoi-qu'il en ſoit, il n'eſt rien de ſi veritable, qu'on voit ſouvent l'amour de la gloire, & la crainte de l'abjection, ſubſiſter dans des cœurs, qui ne ſont preſque plus ſuſceptibles des impreſſions de la douleur, & qui ſe paſſent aiſément des plaiſirs terreſtres & ſenſibles. Les perſonnes ſpirituelles n'ignorent pas ce que je dis, elles ſavent que c'eſt-là un écueil, qui arrête la plû-part de ceux que Dieu appelloit à la ſainteté, que c'eſt un ennemi qu'il faut combattre long-tems, aprés avoir défait tous les autres.

Nôtre Saint dont la naiſſance étoit ſi illuſtre, dont les emplois dans le monde avoient été ſi éclattans, devoit apparemment être expoſé aux artifices de cét ennemi, & cependant voïez comme il s'en joûë dés le commencement de ſa vie religieuſe. Le Duc de Gandie, Meſſieurs, n'a pas plû-tôt pris l'habit de Jeſuite, que le voila appliqué à ſervir les Maſſons dans le College d'Ognate, à porter ſur ſes épaules des pierres & du mor-

tier, ce fut là ſon emploi durant l'eſpace de deux années, & dans Barcelone, dont-il avoit été Vice-Roi, & où il avoit paru dans tout l'éclat, & toute la pompe qui a coûtume d'environner un Gouverneur de Province. Ne l'a-t-on pas veû durant le ſéjour qu'il y fit depuis, aller ſouvent lui même au marché public, y conduire un vil animal & le ramener enſuite chargé d'herbes & d'autres proviſions. Etant à Valladolit, du tems que la Cour d'Eſpagne y étoit encore, il portoit ſouvent à manger aux pauvres dans les priſons. Bien loin d'avoir quelque égar au diſcours des libertins & aux jugemens des hommes du ſiécle; bien loin, dis-je, de rougir d'une action ſi Chrêtienne, il affectoit alors de paſſer par les ruës les plus frequentées: Il apprit un jour que ſa Majeſté Catholique marchoit en calvacade accompagnée de toute ſa Cour, & entre autres des Seigneurs de Borgia ſes fils, leſquels y paroiſſoient en un tres ſuperbe équipage, il prit ſi bien ſon tems, qu'il les rencontra en ſon chemin, & paſſa au travers de cette troupe brillante, vétu d'une robe déchirée, & portant ſur la teſte ce qu'il avoit préparé lui-même pour ces mal heureux.

Mais pour vous bien faire connoître quelle étoit la diſpoſition de ſon cœur à l'égar de l'honneur & de l'humiliation, il faudroit que je pûſſé vous ouvrir ce même cœur, & vous faire voir la peine qu'il ſouffre, la veritable affliction où il eſt, lors qu'il ſe voit honoré des perſonnes méme les plus mépriſables. Il faudroit vous faire cōprendre quelle étoit ſa delicateſſe ſur ce point, & combien il falloit être ſur ſes gardes, quand on traittoit avec

lui pour ne donner nulle marque qu'on se ressouvient de ce qu'il avoit été dans le monde. Il faudroit vous exprimer les soins qu'il prenoit de se déguiser aux personnes dont il n'étoit pas connû, avec quelle joie il souffroit le mépris & les insultes que l'obscurité de son état présent, que ses maniéres simples & si éloignées de toute ostentation, ne manquoient pas de lui attirer de tems-en-tems. Enfin avec quel empressement il alloit même au devant des mortifications que Dieu lui envoioit quelque-fois, bien moins sans doute pour éprouver que pour satisfaire son humilité.

Il y-a dans sa vie des exemples de toutes ces choses, mais des exemples illustres, & tout-à-fait dignes de l'attention dont vous honorez la vertu de ce grand Saint. Mais outre que le tems ne me permet pas de les rapporter ici tous, il y-en-a mêmes quelques-uns, que je serois obligé de taire, par la crainte que j'aurois de blesser les oreilles délicates. C'est pour cette raison que je passe cette fameuse nuit qui toute-fois lui parut si belle & si courte, lors-que s'étant trouvé dans une chambre d'hôtellerie, couché sur la terre selon sa coûtume, assez prés du lit de son compagnon, il souffrit sans se plaindre, sans parler, sans changer de place comme il lui étoit si aisé de le faire, il souffrit, dis je durant toute la nuit qu'il lui crachât sur le visage, & qu'il le couvrit des phlegmes qu'une toux importune lui arrachoit de la poitrine, se réjoüissant de se voir ainsi traitté, comme il le disoit selon ses mérites, & ravallé en quelque sorte au dessous de la boüe & de l'ordure.

De toutes les autres preuves qu'il a données de

son amour pour l'abjection,je me contenterai d'en rapporter une, mais qui toute seule est véritablement bien capable de confondre nôtre ambition, de nous donner du mépris, & pour les grandeurs de la terre, & pour ceux qui en paroissent si avides. Vous savez,Chrêtiens Auditeurs, avec quelle ardeur on a coûtume de chercher les dignitez Ecclesiastiques, quand une-fois on s'est mis en teste qu'il n'est pas impossible d'y parvenir, vous savez combien de ressors on fait joüer, combien d'artifices on met en usage, à combien de bassesses on s'assujettit, pour montrer enfin à des honneurs, dont cependant on ne peut se rendre digne, qu'en les fuiant. Il sembloit que toute la terre eût conspiré pour y élever Saint François de Borgia.

L'Empereur Charles-Quint, Philippe II. son fils; Paul III. Jules III. Paul IV. & Pie IV. deux grans Roïs, & quatre Souverains Pontifes n'oublierent rien pour l'y porter. Jamais il ne pût y consentir. La premiére-fois qu'on en parla il s'enfuit de Rome, & s'alla cacher dans le fond de la Biscaïe, jusqu'à ce que cette tempête fût dissipée. Toutes les fois qu'il en étoit menacé,il fondoit en pleurs,il étoit inconsolable,il demandoit à Dieu qu'il le fit mourir; Enfin par une constance inoüie; il refusa le chappeau de Cardinal jusqu'à sept-fois, & ce qui me paroit encore plus héroïque,c'est qu'un des Papes que j'ai nômez,le lui aiãt mis en main,pour le donner a celui de ses fils qu'il lui plairoit,il ne voulut point accepter cette grace, il fut insensible à la voix du sang, aux plus-tendres mouvemens de la nature, il ne se ressouvint point qu'il étoit pére, son cœur, cette partie de

l'homme qui suivit toutes les autres, ne fut point touché de cette atteinte, qu'il reçeût dans l'endroit de tous le plus sensible ; tant il est vray qu'il n'avoit plus de sentiment, qu'il ne vivoit plus, qu'il étoit mort à toutes choses.

Mais ce ne fut pas dans cette seule occasion qu'il parut aussi insensible au sang & à la chair, qu'il l'étoit à la douleur & à la vanité du monde. Dans le tems que la Duchesse sa femme étoit malade de la maladie dont elle mourut, Dieu lui aïant fait connoître qu'il n'attendoit que sa résolution pour l'appeller à soy, ou pour lui prolonger la vie, s'il le soûaittoit de la sorte, il refusa de se déterminer sur un choix qui paroissoit si facile, il s'abandonna tout entier à la providence, & aima mieux perdre pour toûjours la personne du monde qu'il aimoit le plus, que de ne dépendre pas en cela aussi bien qu'en tout le reste de la seule volonté de Dieu. On le vit depuis apprendre sans émotion les accidens les plus tragiques arrivez en la personne de ses enfans. Il alloit au palais de la Regente d'Espagne, lors-qu'il receût la nouvelle de la mort de la Contesse de Lerme sa fille, il ne laissa pas de continüer son chemin sans en être troublé le moins du monde, il entretint d'abor la Reine de toute autre chose, il la consola même ensuite de cét accident, dont il devoit être incõsolable. Cette Dame étoit une des plus belles, des plus spirituelles, des plus vertueuses de toute la Cour ; & elle avoit été surprise d'une mort subite & à la fleur de son âge, ses admirables qualitez la firét regretter de tout le mõde à la reserve de son Pere. Dom Alvare de Borgia son troisiéme fils prétendoit d'épouser

la Marquise d'Alcanizze la plus noble & en même tems la plus riche héritiere qui fut alors dans le Royaume d'Espagne ; la chose dependoit de Pie IV. lequel avoit pour nôtre Saint une vénération & une tendresse extraordinaire. Quelques instances qu'on lui fit de toutes parts, on ne peut jamais l'obliger d'en dire un seul mot à sa Sainteté, non pas même de lui faire entendre que Dom Alvare étoit son fils:& le Pape l'ayant enfin appris d'ailleurs, nôtre Saint le pria de laisser la chose à à la disposition de cette jeune Marquise,& de ne se mettre pas au hazar de lui faire violence pour favoriser sa maison. Il fit encore plus auprés de l'Empereur Charles-Quint, il le sollicita en faveur de l'Amirante de Castille contre le Duc de Gandie son aîné, & ce qui rend cette action encore plus admirable, c'est que le droit de son fils étoit fort bon quoi-qu'il fût litigieux, mais il disoit qu'il falloit faire grace à sa partie,parce qu'il n'avoit pas autant de bien que le Duc de Borgia. La charité qui embrasse toutes sortes de personnes, avoit pris en son cœur la place de toutes les affections terrestres & naturelles,elle y vivoit, elle y regnoit toute seule, elle l'avoit porté non seulement à quitter son païs & sa famille, mais encore à les oublier, à les haïr, même en quelque sorte.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, quel est l'état où la mortification l'avoit reduit à l'égar de toutes les choses du monde. Quand aprés l'avoir consideré avec un peu d'application, je m'abaisse à examiner la disposition, où nous sommes à légar de ces mêmes choses, je ne saurois vous exprimer

quel est mon étonnement. Saint François de Borgia étoit homme comme nous, Chrêtiens Auditeurs, & nous sommes Chrêtiens aussi bien que lui, il avoit comme nous un corps foible & sujet à bien de miseres, nous avons comme lui une ame à sauver, une ame immortelle capable d'aquérir ou de perdre Dieu, nous vivons tous dans la même religion, nous attendons les mémes récompenses; Le Dieu que nous servons est le méme Dieu; Et cependant quelle prodigieuse opposition t entre sa conduite & la nôtre, entre ses desirs & nos passions, entre ses appréensions & nos craintes? D'où vient qu'il a eû pour la pauvreté des tendresses & des empressemens incroiables, & que nôtre amour pour l'or & pour l'argent va jusqu'à l'idolatrie. D'où vient qu'il faisoit si peu de cas de l'éclat & de l'honneur du monde, & que nous sacrifions à ce faux éclat, à cet honneur imaginaire & nos biens, & nos vies, & nos ames: Qui se trompe si horriblement sur le sujet des mépris & des souffrances? Est-ce ce grand Serviteur de Dieu, qui ne peut s'en rassassier? Est-ce nous qui fuions jusqu'à l'ombre de la douleur & de l'humiliation? Quel étoit son desespoir de faire des vœux pour obtenir des croix & des maladies? Ou si nous reconnoissons au contraire que c'étoit là l'effet d'une prudence trés éclairée, quel est nôtre aveuglement de demander au Ciel des miracles, pour être délivrez des plus-legeres afflictions?

Si nous étions ennemis declarez de l'Evangile qu'il a suivi, si l'on nous avoit élevez dans une croiance toute contraire à la sienne, si nous étions

infidelles, ou méme sans religion, pourrions nous avoir des sentimens plus opposez à ceux que la foi avoit inspirez à ce grand Saint. Une seule maxime de Jesus Christ, une des veritez qu'il nous a prêchées l'a porté à se haïr d'une haine irreconciliable; nous les croions toutes ces adorables, ces éternelles veritez, & nous les croions au point de donner tout nôtre sang pour les soûtenir, & néanmoins elles ne sauroient même moderer en nous l'amour excessif que nous avons pour nous-mémes. Quel obstacle trouvent elles donc en nôtre cœur? Quelle épouvantable malediction rend si foible à nôtre égar une doctrine qui a été si puissante sur son esprit? Qui nous a donc ensorcelez de la sorte. Car enfin je ne saurois expliquer autrement cette surprenante contradiction, que je trouve entre nôtre foi & nôtre vie, nous croions que les Saints ont pris le parti qu'il falloit prendre; nous les estimons bien heureux d'étre entrez dans les voies que la grace leur marquoit, & au méme-tems que nous le disons, que nous le pensons, nous-nous égarons de plein gré dans des routes perduës & décriées, nous faisons tous nos efforts, pour nous ouvrir des chemins tout opposez.

Au reste, Chrêtiens Auditeurs, cette mortification dont on nous parle dés l'entrée de la vie spirituelle, ne nous doit point faire de peur. Elle n'est pas si affreuse qu'on l'imagine; il faut qu'elle ait de grans charmes, puis-qu'elle peut adoucir & même rendre délicieuses toutes les rigueurs qu'elle nous fait embrasser. Mais souvenez vous de ce que je vous ai dit dés le commencement, souve-

nez-vous, dis-je, qu'elle ſemblable à la mort, c'eſt-a dire qu'elle affranchit l'ame en s'aſſujettiſſant le corps, & qu'ainſi elle redonne à nôtre eſprit, avec uſure tout ce qu'elle ſemble ravir à nos ſens. Saint François de Borgia nous fournira des preuves de cette verité dans la deuxiéme partie de ſon éloge. La mortification l'avoit tellement détaché des choſes ſenſibles qu'on l'auroit pris pour un corps ſans ame & ſans ſentiment, c'eſt ce que je vous ai montré juſqu'à cette heure; mais elle lui a facilité l'exercice de la contemplation en un point qu'on le prendroit pour un eſprit ſans corps, & tout-à-fait dégagé de la matiére, c'eſt ce que je vais tâcher de faire voir, mais ſi briévement qu'on n'aura pas lieu de s'ennuier.

La liberté dont joüit une ame aprés la mort, ne conſiſte pas ſeulement en ce qu'elle n'eſt pas dans cette étroitte priſon, que Dieu lui avoit bâtie de ſes mains, & où il la tenoit attachée par des liens inviſibles; elle conſiſte principalement en une indépendance ſi abſoluë de toutes les choſes créées, qu'elle n'a beſoin de nul ſecours, pour aller à ſon Créateur, & que rien n'eſt capable de l'empécher de s'unir à Dieu que Dieu-même. Elle conſiſte en ce que l'inclination naturelle qu'elle a de retourner à ſon principe, laquelle étoit comme étouffée ſous la peſanteur de la chair, ſe réveille alors toute entiére, & l'emporte vers cét objet avec tant de force que la violence qu'elle ſouffre, quand elle eſt arrêtée par le poids de ſes injuſtices, eſt la plus cruelle peine qu'elle endure dans les enfers. Il eſt vrai qu'elle ne quitte le corps qu'à regret: le combat qu'on lui voit ſoûtenir avec tant d'opiniâ-

tteté au moment de sa delivrance, fait assez voir qu'elle aime ses chaînes, ou parce qu'elle n'a jamais goûté la liberté, ou parce-qu'elle est accoûtumée à la servitude. C'est ainsi que les enfans d'Israël ne pouvoit se résoudre à quitter l'Egipte, parce-qu'ils y étoient nez, & qu'ils n'avoient jamais veû la terre promise; c'est ainsi qu'on voit tous les jours des esclaves qui refusent aprés quelque tems de sortir d'une condition si mal heureuse, tant ils se sont endurcis aux miseres, qui en sont inseparables. Mais dés que l'ame se sent libre, & qu'elle commence à goûter la douceur d'un état si conforme à sa nature, elle est bien éloignée de soûpirer pour sa demeure de bouë, ce seroit pour elle un grand supplice d'étre contrainte de s'y r'engager. De sorte que pour la punir de ses desordres passez par une peine sensible & proportionnée au mauvais usage qu'elle a fait des créatures, Saint Tômas a crû que Dieu se contentoit de la renfermer dans un autre corps dont elle ne sauroit se dégager. Supplice si grand, dit cét Ange de l'école, que c'est en vain qu'on tâche d'en exprimer la rigueur par l'image des feux & des flammes les plus cruelles.

Voila, ce me semble, une peinture assez naïve de la disposition interieure de saint François de Borgia. Voila à peu-prés l'heureux état où la penitence a élevé son esprit en mortifiant sa chair; non-seulement il n'est plus susceptible des impressions d'aucun objet terrestre & materiel; mais encore il se porte à Dieu dans la priére sans effort, sans se faire violence, sans trouver d'obstacle à ce mouvement, qui l'unit au centre de son repos

au contraire il ne ſauroit s'en détacher qu'avec peine. C'eſt un tourment pour lui de ſe voir encore aſſujetti aux néceſſitez de la nature, d'être contraint de ſonger à autre choſe qu'à ſon bien-aimé, d'être embarraſſé de quelqu'autre ſoin que de celui de lui plaire. Ne rappellons point ici le ſouvenir de nos miſeres, elles ne ſont que trop préſentes à nôtre eſprit. Nous nous plaignons tous les jours de nôtre peu d'application à la priere, & de l'importunité d'un nombre infini de penſées ou criminelles ou frivoles, qui ſe ſuccedent les unes aux autres ſans nous donner preſque un moment de relâche. Plaignons-nous plû-tôt du peu de ſoin que nous avons de purger nôtre cœur des affections terreſtres & ſenſuelles, plaignons-nous de nos paſſions mal mortifiées, du déreglement & de la multiplicité de nos deſirs. Saint François de Borgia qui n'avoit plus d'attachement que pour Dieu, n'avoit pas de peine à lui donner toutes ſes penſées ; au contraire il ne pouvoit ſans une réflexion trés-particuliere, s'appliquer aux choſes qui ne regardoient pas Dieu immediatement : Et nonobſtant tous les efforts qu'il faiſſoit pour s'y rendre attentif, ſon eſprit ne laiſſoit pas de lui échaper tres-ſouvent, & de l'abandonner au milieu des converſations & des affaires, ſans qu'il fut alors en ſon pouvoir de le faire revenir. Juſques-là qu'aiant un jour levé les yeux vers le ciel, comme par hazar, il demeura neuf heures entiéres en cette même poſture, comme ſi ſon ame ſe fut abſentée pour tout ce tems-là, & l'eût laiſſé ſans mouvement & ſans vie.

On peut dire avec verité, que preſque toute ſa vie

vie fut une oraison continuelle, nul objet, nulle occupation, nulle fatigue ne lui fit jamais oublier qu'il étoit en la présence de Dieu. Mais outre cette veûë si constante du Créateur présent & agissãt en toutes choses, outre le tems qu'il prenoit si souvent pour se redemander compte de ses actions, & pour se confesser deux-fois le jour, outre sept visites qu'il rendoit châque jour en divers tems, à Jesus-Christ caché sur l'Autel ; sans parler ni de l'Office divin qu'il recitoit avec tant de dévotion & tant de respect, ni de la Messe qui ne duroit pas moins de trois heures, sur-tout lors-qu'il ne celébroit pas en public. Outre cela, dis-je, il donnoit à la méditation, tous les jours & en tout tems, six heures consecutives sans interruption à genou, teste nuë, la face contre terre, & la bouche même appliquée sur le pavé.

Que si vous me demandez avec quelle attention il faisoit une si longue priére, je vous repondrai qu'elle étoit si grande & si forte, que le planché sous lequel il prioit aiant un jour fondu sur lui, & une des poutres lui aiant fait une large plaïe à la teste, ni le fracas d'une ruine si inopinée, ni la douleur d'une blessure si dangereuse, ni le sang qui en sortoit en abondance ne fut capable de le distraire. Il prioit une autre-fois dans un carosse, tandis que des chevaux fougueux l'emportoient avec furie au travers des haillis & des précipices, ceux qui s'y trouverent avec lui se jetterent promptement à terre pour sauver leur vie: Saint François de Borgia ne s'apperçeût pas même de ce danger, il continua sa priére non-obstant les secousses horribles dont il étoit agité & les cris effroiables de ceux

qui le voioient dans un peril ſi évident. Et ne croiez pas, Meſſieurs, que ce fut-là quelque choſe d'extraordinaire à ſon égar, tous les jours durant le tems de ſon oraiſon on entroit, on reſſortoit de ſa chambre, on y faiſoit tout ce qu'on y pouvoit avoir à faire, on s'y entretenoit méme tout-haut, avec autant de liberté que lors-qu'il étoit abſent, tant on étoit perſuadé qu'il ne pouvoit être interrompu, & qu'il perdoit alors l'uſage de tous les ſens. Maintenant que je vous explique ce qui ſe paſſoit dans de ſi longs & de ſi fervens entretiens; que je vous diſe les graces extraordinaires qu'il y a puiſſées, les careſſes ſignalées qu'il y a receûes; c'eſt à quoi je ne crois pas qu'on s'attende, aprés ce que j'ai dit de l'amour que ce Saint avoit pour l'humilité. Un homme qui ſoûaittoit avec tant de paſſion d'être mépriſé des autres hommes, n'avoit garde de publier des faveurs qui lui auroient attiré la véneration de tout le monde. De toutes ces choſes on n'a pû ſavoir que ce qu'il n'a pû cacher.

Les lumiéres dont il étoit tout pénetré dans le tems de ces bien-heureuſes converſations, ſe répandoient quelque-fois hors de lui-même, & produiſoient un ſi grand jour, que non ſeulement les lieux les plus tenebreux en étoit entiérement éclaires, mais qu'on n'en pouvoit même ſoûtenir l'éclat. Il a été veû en cét état plus d'une-fois, mais il y a bien de l'apparence que cela lui eſt arrivé ſouvent qu'on ne s'en eſt pas apperçeû. Je ne vois pas à quel deſſein il choiſiroit toûjours le tems de la nuit, pour-quoi il ſe plairoit ſi fort dans les endroits les plus-écartez, & qu'il s'y fermeroit

même si soigneusement; lui qui avoit si peu besoin de la solitude pour se recueillir, s'il ne vouloit par toutes ces précautions s'empêcher d'être surpris dans de pareilles extases. Il disoit lui-même qu'un quart d'heure de son oraison le récompensoit bien de toutes les délices qu'il avoit quittées pour l'amour de JESUS-CHRIST. C'est pour cela qu'il êtoit surpris, & qu'il se plaignoit de son Compagnon, toutes les fois qu'il l'avertissoit que les six heures étoient passées s'imaginant toûjours qu'il ne faisoit encore que de commencer : C'est pour cela, que lors-qu'on avoit oublié de l'avertir, il oublioit lui-même & le repas & toutes ses autres affaires, de sorte qu'on le trouvoit à l'entrée de la nuit, au même lieu & dans la même posture où il s'étoit mis le matin pour prier Dieu.

Je ne parle point de la connoissance de l'avenir, dont Dieu lui avoit fait part en tant de rencontres, la Providence divine a permis que sans y penser, il en ait donné des preuves trés-éclattantes qui sõt marquées dans l'histoire de sa vie. Je ne parlerai point non plus de ces privelèges si singuliers, si propres des purs esprits de pénetrer dans le fond des cœurs, de connoître ce qui se passe dans les lieux les plus-éloignez, de voir les choses invisibles & spirituelles; lorsqu'il eut la veûë si long-tems attachée au firmament, croyez-vous que durant tout ce tems-là son ame n'étoit occupée que de ce qui frappoit ses yeux, & qu'elle ne voioit point au delà des étoilles & de l'empirée des objets dont il n'est pas permis à l'homme de discourir? On raconte qu'un jour étant allé dans une Eglise, où l'on croioit que le S. Sacrement reposoit,

il dit en entrant que JESUS-CHRIST n'étoit point sous les especes qu'on y adoroit; En effet, on trouva qu'elles n'avoient pas été consacrées ; ce n'est pas comme je pense, qu'il découvrît rien alors, que ce que tous les autres appercevoient, puis-que dans la verité il n'y avoit rien dans cette hostie, que ce qui paroissoit à tout le monde, il faut au contraire qu'il n'y vît pas ce qu'il avoit accoûtumé de voir dans toutes les autres, où sans doute le Sauveur lui apparoissoit visiblement en son humanité sainte. C'étoit apparemment pour joüir d'un si beau spectacle, qu'au tems de la Messe on le voioit si appliqué à considerer ce Dieu invisible, & qu'il le tenoit deux heures entiéres entre ses mains avant que communier.

En voila bien assez, Chrêtiens Auditeurs, pour vous faire comprendre l'heureuse liberté, dont cette sainte ame joüissoit depuis que la mortification l'avoit comme détachée de son corps. Il est inutile de vous répresenter ici avec quelle facilité, avec quelle douceur, & quelle allegresse elle quitta ce même-corps, lors-qu'il plût à Dieu l'en retirer entiérement. La mort peut bien être amere à ces hommes charnels, qui n'ont travaillé pendant toute leur vie qu'à s'établir sur la terre, qu'à s'y attacher toûjours davantage, qu'à multiplier leurs chaînes & fortifier leur prison. Mais un Saint qui ne possede rien dans le monde ; qui n'aime rien dans le monde, dont l'ame ne tient plus au corps que par la seule volonté de Dieu, qui lui défend de prévenir le moment qu'il a marqué, & de separer ce qu'il a uni ; un Saint, dis-je, qui est dans cette disposition, quelle nouvelle plus-agréa-

ble peut-il recevoir que d'apprendre qu'il faut mourir. Saint François de Borgia étoit sur la fin d'un grand voyage qu'il avoit entrepris par l'ordre exprés de Pie V. lors-qu'il fut attaqué de la maladie, qui l'emporta. Cōme il étoit assez prés de Rome, il s'y fit porter pour avoir la consolation d'expirer entre les bras de ses fréres. Le Pape, toute la Cour, toute cette grande Ville donna des marques d'une extrême douleur, au premier bruit qui se répandit du peril où il étoit. Pour lui il en versa des larmes de joïe. Il chanta ce beau Cantique que Simeon composa dans le Temple, lors-qu'il eût veû de ses yeux le desiré des Nations & l'esperance d'Israël, *Nunc dimittis servuum tuum Domine secundùm verbum tuum in pace.* Enfin il voulut terminer une vie si chrêtienne, par des solennelles actions de graces, qu'il rendit à Dieu pour quelques bien-faits importans, qu'il croioit avoir reçeu de sa bonté. Cette derniere action mérite bien d'être considerée avec un peu plus de loisir & il me semble que je ne saurois finir plus-utilement ce discours, qui se doit tout rapporter à l'édification de nos ames.

Messieurs, ce grand Saint avoit reçeu du Ciel mille faveurs differentes, qui pouvoient être le sûjet de sa gratitude & de ses remercimens; il étoit né avec un esprit égallement penétrant & solide, capable de soûtenir les plus-grans emplois, & de réüssir dans les siences les plus-épineuses: Pour la Noblesse il étoit fils de Jeanne d'Arragon petite fille du Roy Ferdinand; sa maison étoit alliée deux-fois aux Rois d'Arragon, une-fois aux Rois de Naples, & une-fois aux Rois de Navarre; il étoit

parent de Charles-Quint & de Philippe II. frere de deux Cardinaux, petit neveu de deux Papes. Les biens & les honneurs qu'il avoit possedez dans le monde avoient répondu à l'éclat de sa naissance. Il avoit eû d'un trés-heureux Mariage des enfans fort accomplis, qu'il laissoit joüissans de la faveur d'un grand Roy, & des premiers emplois de l'Espagne. Il y avoit peu de Princes Chrétiens dans l'Europe dont il n'eût gagné l'estime; & tout recemment en son dernier voiage, il venoit de recevoir des caresses extraordinaires de Charles IX. de Catherine de Medicis, du Duc de Savoye, & de celui de Ferrare son neveu. Dans la Religon il avoit passé par toutes les Charges, & mouroit enfin Superieur Genéral de toute sa Compagnie. Mais hélas! que tout cela paroît peu de chose à un homme qui se meurt, & qu'alors on se croit peu obligé à Dieu de ces sortes de biens, dont on ne peut rien emporter en l'autre monde. Non, Messieurs, il ne pense point à remercier Dieu, ni de ses talens naturels, ni du haut lustre de sa famille, ni de ses richesses passées, ni de la faveur des grans de la terre, ni du rang qu'il a tenu dans son Ordre, il le remercie de ce qu'il a eu le bon-heur de vivre dans la pauvreté, de ce qu'il a le bon-heur de mourir pauvre. Il le remercie non des honneurs qu'il a possedez, mais de ceux qu'il a fuis avec sa grace, & de ce qu'il n'a pas permis que le monde le tirât de l'état de l'humilité & de mortification; où il acheve enfin ses jours.

Il est vrai qu'il n'y a pas lieu de s'étonner beaucoup, de le voir à cette derniere heure dans des sentimens qu'il avoit eus à la fleur de l'âge, mais

de le voir à la mort rendre graces pour des bienfaits,qu'il avoit toûjours demandez durant ſa vie. Savez-vous bien, Chrêtiens Auditeurs,que vous-mêmes lors-que vous ſerez au même état, vous-mêmes,dis-je,n'aurez pas d'autres penſées ? Peut-être qu'aujourd'hui vous ne demandez à Dieu que l'établiſſement & la conſervation de vôtre fortune; tous vos vœux, toutes vos priéres tendent à faire réüſſir divers deſſeins de vanité,d'ambition,d'avarice, à vous guerir des maux que vous ſouffrez, à détourner ceux qui vous menacent, à attirer la proſperité dans vôtre maiſon: Je ne-ſai pas ſi Dieu vous exaucera, mais je ſai bien que ce ne ſera pas pour avoir obtenu de pareilles graces,que vous le remercirez en mourant. Au contraire, ſi ſon aimable Providence vous a retenus dans l'obſcurité & dans la miſere, s'il vous ôté les moiens de vous perdre, en vous ôtant des biens dont vous auriez pû faire un mauvais uſage; s'il vous a ouvert le chemin du Paradis,en vous faiſant entrer, quoi-que malgré vous dans celui des croix;en-un-mot,s'il vous a arraché de force ce dont vous n'aures pas voulu vous détacher; Quelle reconnoiſſance ne lui témoignerez-vous point à ce dernier moment,où vous commencerez à connoître,combien toutes ſes rigueurs vous auront été avantageuſes. *Lætati ſumus*, dirés-vous alors avec le Prophete, *lætati ſumus pro diebus, quibus nos humiliaſti, annis quibus vidimus mala.*

Oui, mon Seigneur, je commence à conter pour les plus-beaux jours de ma vie,ces jours, où vous avez bien voulu me viſiter & me frapper de vôtre main paternelle.Ce jour de honte & de con-

fuſion, où la perte entiére de mon honneur me dégoûta de la vanité, & me fit penſer à recouvrer vôtre grace ; ce jour de déſolation & de larmes, où en m'ôtant la perſonne du monde que j'aimois le plus, vous diſpoſâtes mon cœur à n'avoir jamais de paſſion que pour vous plaire. Mon Dieu, les heureuſes années que ces années ſteriles & maudites en apparence, qui m'ont obligé de retrancher le luxe & les délices de ma table, & m'ont gueri du trop de confiance qûe j'avois aux créatures. Les belles années que ces années de maladie & de langueur, qui en effaçant les traits de je ne-ſai quelle beauté, m'ont affranchi tout-d'un-coup de mille piéges, que l'enfer tendoit à mon innocence! Les belles années que ces années de deuïl & de veuvage, qui m'ont banni des compagnies & des aſſemblées, qui m'ont inſpiré la componction & le deſir de ne penſer à l'avenir qu'à mon ſalut éternel ? *Lætati ſumus pro diebus, quibus nos humiliaſti, annis quibus vidimus mala.*

Il eſt vrai, Seigneur, nous n'avons pas autant de courage que nôtre Saint, pour vous demander comme il a fait, des croix & des maladies, le mépris & la pauvreté ; mais vous ſavez mieux que nous ce qui nous eſt néceſſaire, aiez pitié de nôtre foibleſſe & de nôtre aveuglement. Ce ſont des biens que nous vous demandons, donnez-nous en de veritables, donnez-nous-en de ſolides. Ou fermez l'oreille à nos priéres, ou accordez nous quelque choſe dont nous vous ſachions gré à la mort, quelque choſe dont nous vous rendions d'éternelles actions de graces dans le ciel. *Ainſi ſoit-il.*



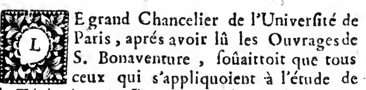
SERMON XXXVIII.

POUR LE JOUR DE SAINT BONAVENTURE.

Dedit illi Dominus ſcientiam Sanctorum.

Le Seigneur lui a donné la ſience des Saints. Sageſſ. chap. 10.

Saint Bonaventure a allié une humilité trés-profonde avec une trés-profonde doctrine, & une dévotion trés-ſimple & trés-tendre avec une merveilleuſe ſubtilité, & peut être appellé le Docteur humble & dévot par excellence.



LE grand Chancelier de l'Univerſité de Paris, aprés avoir lû les Ouvrages de S. Bonaventure, ſoûaittoit que tous ceux qui s'appliquoient à l'étude de la Téologie, n'euſſent point d'autre maître que ce grand Saint, Pour moi, Meſſieurs, aprés avoir

lû la vie du même Saint, dont je dois vous faire l'éloge, j'ai soûaitté plusieurs fois que tous ceux qui se mêlent d'enseigner les autres, ou qui se distinguent en quelque maniére du commun des hommes, par leur suffisance & par leur capacité, prissent pour modele & de leur conduite & de leurs mœurs, cét homme de Dieu qui fut tout ensemble & si savant & si humble.

Il est vray, que les lettres n'ont jamais été plus florissantes qui aujourd'hui; Les Docteurs se multiplient tous les jours, & deviennent presque aussi communs qu'ils ont été rares dans les derniers siécles, mais aussi la sience des Saints n'a jamais été, ce me semble, plus negligée : & le faste que la plû-part des savans affectent dans les Chaires, dans les Assemblées, la jajousie qui les envenime les uns contre les autres, & qu'ils font souvent éclatter avec scandale, en sont des marques assez évidentes. Hélas que savons-nous, Chrêtiens Auditeurs, quelque doctes que nous soions, si nous ne nous connoissons pas nous-mêmes, si nous sommes ignorans dans la sience qui fait les Saints, si nous ne savons Jesus-Christ, & Jesus-Christ crucifié.

Le Saint Docteur dont je vais commencer le Panegirique, est un de ceux qui ont le mieux entendu cette divine sience : *Dedit illi Dominus scientiam Sanctorum*, on peut bien dire que Dieu lui a donné la sience des Saints ; puis-qu'il a été & si saint & si sávant tout à-la-fois, puis-qu'il n'a jamais donné de preuve de sa suffisance, qu'en même tems il n'en ait donné de sa vertu, & que tous ses écrits édifient encore plus qu'ils n'instruisent.

Grand Saint qui fûtes si peu sensible aux vains applaudissemens du monde, qui emploiâtes tous vos talens non à vous faire admirer des hommes, mais à faire aimer vôtre Dieu; ne permettez pas que vôtre sainteté, dont je m'en vais faire le portrait, ne produise dans mes Auditeurs qu'une admiration vaine & sterile, il y a dans vôtre vie des exemples pour tout le monde, obtenez-nous du S. Esprit la grace d'en être touchez, & ne refusez pas d'appuier de vôtre credit la priere que nous allons faire pour ce sujet à Marie. *Ave Maria.*

On dit assez communement que la sience est également fiere & sterile, qu'elle enfle le cœur & qu'elle ne le nourrit pas, qu'elle éclaire, à la verité ceux qui en étant destituez ont l'avantage de la voir briller dans les autres, mais qu'elle ne fait qu'éblouïr les esprits qui la possedent. On a tort, Chrêtiens Auditeurs, de faire tomber ce reproche sur cette divine lumiére, laquelle est sortie de la même source, qui a produit le Verbe Eternel, & que Dieu n'a communiquée aux hommes qu'à dessein de les rendre plus-semblables à lui-même. Non, Messieurs, la sience n'est nullement coupable d'un si grand desordre, les savans peuvent être superbes & indévots, mais s'ils se connoissent mal eux-méme, s'ils aiment peu Dieu, dont toute-fois ils ont une connoissance plus parfaite que les autres; ils seroient ridicules de s'en prendre à ce soleil bienfaisant, dont l'effet le plus-naturel est de porter par tout & la lumiére & le feu, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes: ce sont eux qui par la corruption de leur esprit infectent les raïons, dont ensuite leurs cœurs sont empoisonnez, & les té-

nebres dont ils se plaignent, sont une suite nécessaire des vapeurs, dont ils envelopent ce bel astre.

La sience, Chrêtiens Auditeurs, enfle les esprits foibles & peu solides, elle seche les cœurs impur & terrestres, mais elle a des effets tout contraires par tout où elle trouve d'autres dispositions, elle inspire aux Saints le mépris d'eux-mêmes & l'amour de JESUS-CHRIST, elle les affermit dans l'humilité, & cause à leur ame un renouvellement de ferveur qui les porte à se santifier toûjours davantage. Ce n'est pas que la sience des gens du monde soit d'une autre nature que la sience des Saints; mais c'est que les Saints ne gâtent point la nature de la sience, & qu'ils savent faire un bon usage d'une chose dont le monde veut abuser.

Nous verrons la preuve de cette verité dans toute la suite de ce discours, le seul exemple du S. Docteur dont nous honorons la memoire, est capable de nous en convaincre: Je vous montrerai dans les deux parties de son éloge que la sience ne l'a point enflé, que l'école ne lui a point seché le cœur. C'est à-dire que son humilité n'a point été étouffée par la multitude des plus belles & des plus-sublimes connoissances, & que sa dévotion ne l'a point abandonné dans les études-même les plus-épineuses & les plus seches. Je vous ferai voir qu'on le doit appeller le Docteur humble & devot par excellence, puis-qu'il a alliée une humilité trés-profonde avec une trés-profonde doctrine, ce sera le premier Poinct; une dévotion trés-simple & trés-tendre avec une merveilleuse subti-

lité,ce sera le second. Voila, Messieurs, tout le sujet de cét entretien.

Tous les Savans sont obligez d'avoüer que nôtre Saint a porté la sience & de l'Ecriture & de l'Ecole au plus-haut point qu'on l'ait encore veûë, que de tous les maîtres qui ont enseigné avant lui, il y en a peu qui aient fait paroître un esprit aussi-élevé & aussi penétrant que le sien,& qu'il n'en est point du tout, qui aient joint plus de solidité à tant d'élevation,plus de facilité & de metôde à une si grande sublimité.

Gerson un des plus-saints & des plus-celébres Docteurs que la France, que l'Eglise même ait jamais porté,aprés avoir vieilli dans l'étude des siences speculatives & morales;aprés les avoir longtems enséignée avec éclat,& enrichi même le public du fruit précieux de ses méditations & de ses veilles.Ce grād homme dis-je,se reproche d'avoir perdu tout le tems qu'il n'a pas emploié à lire S.Bonaventure. J'ai rougis dit-il,du vain caquet de mon éloquence ;ce sont ses termes, lors que sur mes vieux jours j'ai repris l'étude de ce saint Pére.Que cherche-je donc ailleurs,me suis-je dit à moi-même, pourquoi user mes forces par un travail inutile,cette doctrine ne me suffit-elle pas, où est ce que j'espere d'en trouver une meilleure? Qu'est-il besoin de tant écrire & de tant dicter Songeons à multiplier les copies des livres que ce grand Docteur nous a laissées,& ne pensons plus à en faire de nouveaux. *Sufficit tibi hæc doctrina, ut quid stulto labore consumeris? Quid dictas? Quid scribis? Multiplicentur potius & transcribantur opera Doctoris istius.* Je ne sai, dit-il, en un autre en-

droit si l'Université de Paris a jamais donné au monde un Docteur, qui puisse aller du pair avec Saint Bonaventure. *Nescio si unquam talem Doctorem sicut Bonaventuram habuerit studium Parisiense.* Ce grand homme, Messieurs, lors-qu'il écrivoit ces paroles, n'avoit pas oublié l'heureuse fecondité de cette illustre Academie; Il se ressouvenoit du fameux Maître des sentences, d'Albert le Grand, d'Alexandre de Alés, il avoit devant les yeux le Docteur subtil, & le Docteur Angelique, & afin qu'on ne croie pas que ces mots sont échapez à sa plume, il a bien osé dire ailleurs que de tous les Docteurs, il n'en excepte pas un seul, que de tous les Docteurs, Saint Bonaventure est celui qu'il estime davantage. *Si quaeratur à me, quis inter caeteros Doctores plus videatur idoneus, respondeo sine praejudicio quod Sanctus Bonaventura?*

C'est, Messieurs, ce que ce grand personnage a jugé de nôtre Saint. Je ne sai si l'on auroit pû lui donner de plus-beaux éloges; mais il est tout visible qu'il ne pouvoit rencontrer un panegiriste plus-illustre, qu'il n'en pouvoit avoir de plus desinteressé, de plus clair-voyant, & qui fût plus-digne lui-même des loüanges qu'il donne avec tant d'équité.

Si vous desirez de savoir ce que les Souverains Pontifes en ont pensé, il semble, au sentiment de Sixte V. que le Saint Esprit s'est exprimé par sa plume; Toute l'Eglise qui lui a donné rang parmi les Saints l'a mis en même-tems au nombre des Péres, c'est un des oracles qu'elle consulte, lors-qu'elle veut elle-même déclarer ses sentimens & prononcer ses oracles, c'est peu que de dire que les

Papes ont autorisé sa doctrine par des Bulles autentiques, ils tâchent d'autoriser leurs decisions par cette même doctrine, & aprés lui avoir comme marqué sa place parmi les docteurs ils font gloire d'être eux-mêmes de ses Disciples. Mais une si éminente doctrine ne sera-t-elle point un ennemi bien redoutable pour l'humilité de nôtre Saint ? Lequel des deux devons-nous appréender davantage, ou que sa modestie, comme un nuage sombre & épais, ne nous dérobe une si grande lumiére, ou que tant de lumiere ne dissipe entiérement ce nuage. Mains non, ni l'un ni l'autre n'est à craindre, sa sience ne servira qu'à donner du prix à sa modestie, & son humilité qui tâchera en vain de détourner les loûanges & les honneurs, qui sont dûs à une si haute sience, ne fera que se les attirer à elle-méme. En effet elle a paru cette lumiére, mais avec un éclat si surprenant que ce n'est pas un petit miracle, que toute la terre en aiant été remplie, lui seul n'en ait point été ebloüi. Il ne fut pas plû-tôt entré dans l'Ordre de S. François, qu'il fit paroître un genie capable des emplois les plus-éclattans, mais en même tems un cœur avide des plus-humilians & des plus-obscurs : on l'envoia bien-tôt à Paris, où l'on venoit déja de toutes parts, pour apprendre sous les premiers maîtres du monde & les lettres humaines & la sience divine. A peine eût il pris deux ou trois ans les leçons du celebre Alexandre de Alés, qu'il fut capable d'en faire aux autres, tout l'Ordre jugea dés-lors qu'il pouvoit remplir la place de son maître, & qu'il étoit tems de le faire monter sur un téatre, d'où l'on peut dire qu'il avoit à parler à

Le jour même qu'il fut receû pour professer la Téologie, le grand Saint Tômas avec qui il eût depuis une liaison fort étroitte, fut présenté pour être admis au même emploi, Saint Bonaventure qui devoit passer lé premier pour des raisons que l'histoire n'a pas remarquées, lui voulut ceder cét honneur, & fut ravi de trouver une occasion de pratiquer l'humilité, en un jour qui n'étoit, ce semble, destiné que pour sa gloire. Je ne sai, Chrêtiens Auditeurs, ce que vous pensez de cette action, mais sans parler de l'inclination naturelle que chacun a de tenir son rang, & de profiter de ses avantages, sans parler des raisons ou des prétextes que la gloire, que l'intérêt de l'Ordre auroit pû fournir à l'ambition de quelqu'autre, je vous prie de faire réflexion qu'en cette rencontre, son humilité avoit à combattre l'humilité d'un Saint & d'un tres-grand Saint, qu'elle étoit la plus foible, puis que la regle & le droit lui étoit contraire, & que neanmoins elle eût l'avantage sur la vertu d'un homme, qui ne manqua pas de se bien défendre, & qui voyoit assez qu'on lui arrachoit une gloire solide, une couronne immortelle, sous prétexte de lui ceder une vaine presseance.

Il commença donc à expliquer publiquement l'écriture & le Maître des Sentences, avec tout le succés qu'on s'étoit promis de son esprit & de son application. La qualité de ses Auditeurs, leur nombre, & leurs applaudissemens confirmerent bien-tôt le jugement, que ses Superieurs avoient fait de sa suffisance, son nom devint celébre par toute l'Europe, il fut porté au de-là des Alpes, & faillit à lui attirer de la Cour de Rome un hon-

neur

neur qu'il ne redoutoit gueres moins que les foudres du Vatican. Clement IV. lui fit préſenter l'Archevéché d'Ebora, l'une des plus riches & des plus grandes Egliſes d'Angleterre; non ſeulement il la refuſa, mais ſon humilité le rendit ſi éloquent en cette renco ntre que Rome approuva ſon refus, ſoit que le Pape en vît la juſtice dans les raiſons qu'il en rendit, ou comme il eſt bien plus probable qu'à travers les prétextes, dont il ſe ſervoit pour le colorer, il fit paroître tant d'horreur, pour tout ce qui avoit de l'éclat aux yeux des hommes, que le Saint Pére ne pût ſe reſoudre à lui faire plus grande violence.

Aprés avoir détourné ce coup, il continua d'enſeigner d'urant l'eſpace de ſept années; ſaint Tômas l'Ange & le ſoleil de l'école, fut un de ſes auditeurs les plus aſſidus, il ne pouvoit aſſez admirer les lumieres de ſon eſprit. Il apprenoit diſoit-il dans ſes leçons quelque choſe qu'il cherchoit en vain dans tous les livres; ſon admiration alla ſi avant qu'il crût enfin que S. Bonaventure tiroit de quelque veine ſecrette une doctrine ſi rare & ſi précieuſe; Il s'en ouvrit à lui un jour qu'il étoit dans ſon étude, le conjura de ne pas lui cacher plus long-tems les livres ſinguliers, dont il ſe ſervoit pour compoſer ſes écrits. Le Saint lui préſenta d'abor quelques volumes qu'il liſoit aſſez ſouvent, mais ſaint Tômas s'étant apperceû que c'étoit les mêmes qui étoient entre les mains de tout le monde: Ah, lui dit-il, mon cher pere que vous ſert il de me le diſſimuler, ce ne ſont pas-là les ſources d'où vous puiſez tant de richeſſes, j'ai lû ces Auteurs, j'en ai même lû plu-

ſieurs autres que je ne vois point ici & cependant je n'ai encore trouvé nulle part ce que vous poſſedez depuis ſi long-tems, & dont vous perſiſtez inutilement à vouloir me faire un miſtére.

En verité, Meſſieurs, une déclaration ſi ſimple & ſi naïve, ſi éloignée de toute apparence d'affectation & de flatterie, faite par un homme d'un mérite ſi extraordinaire & ſi reconnû parmi les Savans, n'eſt-elle pas un bel éloge pour le Saint dont nous parlons? Pourra-t'il bien reſiſter à une atteinte ſi impreveûë? Comment eſt-ce que ſon humilité ſe défendra de ces loüanges ſi magnifiques, & ſi peu ſuſpectes? Il s'en défend, Chrêtiens Auditeurs, de la maniére que les Saints ont coûtume de ſe défendre du profond reſpect & de la juſte admiration, que les hommes ont pour la vertu, il rapporte toutes choſes à leur principe. Vous avez raiſon, lui dit-il, ce n'eſt là que la moindre partie de nôtre Bibliotéque, mais voyez la toute entiére en ce Crucifix, voila la ſource que vous m'accuſez de tenir cachée, c'eſt de là & de mon eſprit ſombre & ſterile, qu'eſt ſorti ce que vous avez trouvé de raiſonnable de ma doctrine, ces plaïes ſont toûjours ouvertes & toûjours inépuiſables, il eſt aiſé de paroître riche & liberal, quand on eſt maître d'un ſi grand fond, quand on n'a qu'à recevoir & à répandre. Il y a long-tems que je ſerois épuiſé ſans un ſecours ſi préſent, mais ce n'eſt pas la premiére fois que Dieu a fait des miracles, qu'il a délié la langue des muets, qu'il s'eſt ſervi de la bouche des enfans, pour rendre ſes oracles les plus-celébres.

Voila, Meſſieurs, quelles étoient les armes

qu'il oppoſoit aux traits de la vanité, voila quels étoient ſes veritables ſentimens, c'étoit ces ſentimens humbles & modeſtes qui faiſoient dire au grand Alexandre de Alés, que ſon cœur n'avoit point été infecté par le peché du premier homme, c'eſt-à-dire qu'on n'y découvroit nulles traces de ce mal-heureux orgueil, à quoi tous les hommes ont une pente ſi naturelle, depuis qu'il porta leur pere à ſe revolter contre ſon Dieu. C'eſt peu dire, qu'on ne remarquoit en lui nul veſtige de l'orgueil d'Adam, l'humilité ſainte de Jesus-Christ paroiſſoit dans toutes ſes actions; elle ſe produiſoit dans tous ſes diſcours, on la voit encore aujourd'hui retracée en tous ſes livres;on ne ſauroit preſque lire ſans rougir ce qu'il dit lui-même de ſes ouvrages, il reconnoît qu'ils ſont tout pleins d'ignorauce & peut-être même d'erreurs: il ne ſe contente pas de les ſoûmettre à l'Autorité de l'Egliſe, il les abandonne ſans peine à la cenſure de tous ſes Lecteurs,il les prie même de corriger ſes fautes,de ſe défier de ſes ſentimens & de ſa doctrine.Il n'y a pas juſqu'à ſon ſtile,juſqu'à ſes expreſſions qui ne ſoient humbles & retenuës, il évite par tout de parler le langage des Savans & des Docteurs,il ignore tous ces grans mots,qui ſouvent ſont la marque de l'enfleure du cœur,plû-tôt que de l'élevation de l'eſprit de ceux qui en uſent, & c'eſt pour cette même raiſon qu'on ne le voit point emploier les termes obſcurs & miſtérieux, dont quelques doctes affectent de révêtir des penſées ſimples & communes, pour attirer l'admiration des idiots.

Mais rien ne me ravit davantage dans ce grand

Saint que l'amour tendre & sincere qu'il conserva toûjours pour les humiliations. Tous les maîtres de la vie spirituelle conviennent que c'est ici l'épreuve de la veritable vertu, il y a lieu de se défier d'une humilité qui s'en tient aux sentimens interieurs, & qui ne passe point jusqu'à se plaire dans l'abjection & dans le mépris. On auroit dit que saint Bonaventure étoit dans un état violent, tandis qu'il étoit hors des exercices d'humilité, dés qu'il étoit maître de ses actions, il y retournoit comme à son centre. Le pourrez-vous bien croire, Chrêtiens Auditeurs, que lors-qu'il fut destiné pour enseigner publiquement la Téologie, il ne put consentir qu'on le déchargeât du soin des malades, qu'on avoit accordé auparavant, à ses instantes priéres? Que quelque rang que sa réputation, que son merite lui ait donné dans son Ordre, il n'a jamais crû qu'il fut indigne de lui, de s'abbaisser jusqu'à rendre au plus-petit de ses freres, les services les plus rebutans & les plus-vils. Que durant tout le tems qu'il fut à Paris, nonobstant ses occupations qui se multiplioient tous les jours, quoi qu'il eût besoin de beaucoup de loisir, pour preparer ses leçons publiques, pour repondre en particulier à ceux qui venoient à lui de toutes parts comme à l'oracle; pour satisfaire aux desirs des personnes illustres ou par leur pieté, ou par leur savoir, ou par leur naissance, dont il étoit éternellement assiégé, quoi qu'outre le travail ordinaire, il eût toûjours entre les mains quelque ouvrage de consequence, & que tantôt ses Superieurs, tantôt les Souverains Pontifes se servissent de sa plume, pour reprimer les ennemis

de l'état Religieux & de l'Eglise Catôlique; Quoi-qu'à l'exercice de l'école il joignit encore celui de la prédication, croirez-vous dis-je, Messieurs, que nonobstant tout cela il ne manqua jamais durant l'espace de dix-sept années, de donner prés de la moitié du jour au service des malades, & aux autres offices de la maison? Qu'il le faisoit beau voir ce grand homme au sortir d'une chaire, où il avoit paru comme un soleil, passer dans une cuisine, y rendre une obéïssance avengle au plus bas officier du Convent. Quel spectacle & pour le Ciel & pour la terre, lors-que cét incomparable Docteur se déroboit à la conversation des grans du monde, & à l'étude des siences les plus sublimes, pour entrer daus une infirmerie, & s'y aquiter exactement de tous les devoirs d'un office si humiliant? Ne vous semble t-il point de le voir, Chrêtiens Auditeurs, cet illustre personnage, qui a rempli tout Paris, toute la France, tout l'Univers de l'éclat de sa sience & de l'odeur de sa sainteté: cét homme, qui est la lumiére de son Ordre, la terreur des hérétiques & des libertins, le maitre des contemplatifs, le Bouclier des Papes, la colomne de l'Eglise, cét homme qu'on vient entendre de l'extrémité du monde, que les premiéres Eglises de l'Europe demandent pour leur Pasteur; à qui Rome prépare déja la pourpre, à qui même elle doit bien tôt offrir la Tiare, attaché, & attaché par office au lit des malades, sacrifier à cét emploi d'humilité les plus belles heures de la journée, le plus beau loisir de sa vie. Jugez par son assiduité, par sa constance. par le choix qu'il fait toûjours des malades les plus facheux, des services

les plus pénibles, de ceux dont la nature a plus d'horreur, jugez, dis-je, du plaisir qu'il goûte dans l'abjection.

Il faut cependant qu'il renonce à ce plaisir, & que de ces humiliations, qu'on peut appeller l'élement de l'humilité, puis-qu'elles la nourrissent & la conservent, il passe dans les plus-grands honneurs qui sont si contraires à cette vertu, & où elle a tant de peine de subsister. Pour faire connoître à tout le monde combien elle étoit solide en nôtre Saint, il falloit la mettre à cette épreuve, une humilité honorée, dit Saint Bernard, est quelque chose de fort rare. Voiez, Messieurs, de quelle trempe doit avoir été celle de Saint Bonaventure, pour résister aux tentatiõs où la providence l'a exposée. A peine avoit-il atteint l'âge de trente-cinq ans, que du consentement de tous ses fréres, il prit la conduite d'une des plus-florissantes religions qui ait jamais été dans l'Eglise. L'Ordre Seraphique étoit déja répandu par toute la terre, la sainteté dont il faisoit profession, y attiroit tous les jours un grand nombre de personnes celébres par leur érudition, illustres même par leur naissance. Tout le monde regardoit ce grand corps comme un des plus fermes appuis de la religion Catholique, comme le restaurateur de la piété Chrêtienne. Depuis le jour que l'humble François en jetta les fondemens jusqu'aujourd'hui, il n'a cessé de produire de grans hommes soit en vertu, soit en sience, mais on peut dire que le siécle de Saint Bonaventure fut un des ples-heureux & des plus-fertiles. Ce ne fut donc pas faute de personnes de mérite qu'on jetta les yeux sur un Religieux,

que son âge devoit éloigner, ce semble, pour plusieurs années, d'un emploi de cette importance. Un Ordre qui fournissoit tous les jours des Professeurs aux plus-fameuses Academies, des Prédicateurs à toutes les plus-grandes Villes, des Archevêques, des Cardinaux, des Legats Apostoliques, des Papes même à l'Eglise, ne manquoit pas de sujets capables de le gouverner, on n'en trouva point toute-fois qui fut plus-digne de cét honneur que nôtre Saint. Il exerça cette charge durant l'espace de dix-huit ans. Je ne vous parlerai point des grandes choses qu'il fit durant tout ce tems-là à l'avantage de son Ordre, sans m'arrêter à un plus grand détail des biens qu'il lui procura par sa conduite : il me suffit de vous dire, que je ne sai si à la naissance prés, les Religieux de saint François doivent moins à ce sage Général qu'à leur glorieux Patriarche.

Ce que je ne saurois taire, c'est que son regne fut le regne de la douceur; cette vertu, selon saint Bernard, est la fille de la veritable humilité. En effet il n'y a que les personnes qui s'estiment beaucoup elles-mêmes, qui aient le cœur dur & inaccessible à la pitié. On peut dire qu'une trop grande séverité est pour l'ordinaire l'effet de beaucoup d'orgueil & de peu de discretion; on veut faire entendre combien on est éloigné de tomber dans des fautes, qu'on punit si rigoureusement dãs les autres. Au contraire, un homme qui s'estime le plus-grand de tous les pécheurs, n'a garde de s'emporter avec aigreur contre les foiblesses des autres hommes, il se considere dans tous les coupables, & accorde sans peine un pardon dont il

croit avoir lui même beſoin.

C'eſt ce qui faiſoit que nôtre Saint uſoit d'une extrême indulgence envers toutes ſortes de perſonnes, & qu'il ſe laiſſoit aiſément fléchir à ceux qui ne ſe rendoient pas eux-mêmes inflexibles dans leurs mauvaiſes réſolutions. Il porta ſi loin cette facilité & cette tendreſſe de Pére, que quelques-uns des mieux intentionnez ſans doute, mais non pas aſſeûrement des plus-diſcrets, crurent avoir lieu de l'accuſer de rélâchement & de foibleſſe: Et peut-être que leur zéle auroit enfin éclatté en des plaintes publiques & ſeditieuſes, ſi la réformation des mœurs, le rétabliſſement de la diſcipline, qui pour lors avoit reçeû quelque atteinte par le déreglement de quelques particuliers, ſi la ferveur renouvellée par tout, & accreûë même de beaucoup, n'eût fermé la bouche à la médiſance, & étouffé les murmures des mécontens.

Mais le Généralat ne fut ni le dernier, ni le plus-grand des honneurs que la réputation de ſon éminente vertu lui attira. J'oſe dire, Chrêtiens Auditeurs, que ce que vous allez entendre, paſſe tout ce que vous pouvez imaginer. C'eſt peu que tout un Ordre ait voulu choiſir pour Superieur le ſavant & l'humble Bonaventure, il faut ou que toute l'Egliſe l'adore & le reconnoiſſe comme ſon chef, ou qu'il donne lui-même un chef à toute l'Eglige. Ouï, Meſſieurs, non-ſeulement on lui préſente le Souverain Pontificat, mais ce qui n'a point encore eû d'exemple, & ce qui apparemment n'en aura jamais, à ſon refus on ſe remet à lui ſeul du choix du Vicaire de Jeſus-Chriſt. Il y avoit déja trois ans que le Saint Siege vaquoit par

la mort de Clement IV. & le Conclave n'avoit pû encore se déterminer sur les choix de son Successeur. Les choses paroissoient même disposées de telle sorte, que de long-tems on ne pouvoit esperer plus de fruit de ces longues déliberations. Cependant l'Eglise souffre, & un si long interregne est capable de faire des plaïes à l'épouse de Jesus-Christ, que plusieurs Papes pourront à peine fermer. On a donc recours aux prieres, on implore tout de nouveau le secours du ciel, jusqu'à ce que les Cardinaux conviennent enfin d'un expedient, qui ne pouvoit venir que de l'Esprit qui préside à leurs Assemblées. Ils s'addressent au Saint Général, ils le conjurent ou de se charger lui-même de la conduite de l'Eglise, ou de lui donner un conducteur de sa main, qui soit capable de soûtenir cét emploi. Ils lui font entendre la nécessité extrême; qu'on n'avoit déja que trop donné à la déliberation; qu'ils attendoient de son desinteressement & de son zéle, une réponse prompte & précise, qu'ils soûaitteroient qu'il voulût accepter pour lui même, un honneur dont ils le jugent si digne, mais qu'en tout cas ils sont prests de fléchir le genou devant celui qu'il lui aura plû de leur marquer. En verité, Messieurs, un homme mortel peut-il recevoir sur la terre un honneur plus-grand & plus-extraordinaire que celui-ci. Vous étes dans l'impatience de savoir qu'elle sera la réponse du Saint à une proposition si peu attenduë. Il ne balance point à réjetter la dignité qu'on lui présente, mais il ne refuse pas aussi de nommer un Pape, & fait voir qu'il est doublement le maître de la premiére couronne de l'Univers, en ce

qu'il la méprise & qu'il en dispose. Au reste qu'il ne prenne point parmi ses inférieurs, celui qu'il éleve sur la Chaire de saint Pierre, il auroit pû faire à son Ordre un honneur qu'il avoit déja reçeû par l'exaltation de Nicolas, & qu'il reçeut encore en la personne de Sixte IV. d'Alexandre V. & de Sixte V. Il ne le prend pas même dans le Sacré College des Cardinaux, dont il tenoit le pouvoir de faire cette élection, il jetta les yeux sur un saint Personnage nommé Thibaud, qui depuis plusieurs années menoit une vie cachée & obscure, dans la solitude de la terre Sainte. Il fut nommé Grégoire X. l'histoire dit qu'il étoit Chanoine de Lion, & j'ai remarqué avec plaisir, que d'une Eglise où tant de Princes, où tant Rois sont entrez, il en est encore sorti de Saints & de Souverains Pontifes.

Pardonnez moi, Messieurs, si je vous ai dit d'abord qu'on ne pouvoit rien imaginer de plus glorieux à nôtre Saint que ce que je viens de raconter, je me suis laissé surprendre par la nouveauté d'une si rare avanture & je ne faisois pas réflexion à ce que j'avois à dire ensuite. Voici, ce me semble, quelque chose de plus singulier & de plus éclattant que tout ce que j'ai dit, jusqu'à cette heure. Le Pape Grégoire X. aiant convoqué un Concile général en cette Ville, pour tâcher d'attirer les Grecs à la croiance Romaine sur le point de la procession du saint Esprit; ce Pape, dis-je, fit comprendre à nôtre Saint, que dans cette rencontre il prétendoit lui remettre entre les mains les interêts de la Religion Catholique, & qu'il attendoit de ses lumiéres & de son zéle tout le suc-

cés d'une entreprise dont il voioit assez l'importance. Pour donner plus d'autorité à ses negotiations, plus de poids à son éloquence, il l'obligea d'accepter le titre de Cardinal, & de Cardinal Evêque, c'est-à-dire que sans passer par les dignitez de Cardinal Prêtre, ou de Cardinal Diacre, il prit d'abor dans l'Eglise un rang, où personne avant lui, ou depuis même personne n'est monté que par degrez.

On n'a gueres veû d'Assemblée plus-nombreuse & plus-auguste tout-ensemble que celle de ce Concile. Le Pape y étoit en personne, on y vit en même-tems un Empereur d'Orient, un Roi d'Arragon, les Ambassadeurs de tous les Souverains & Catholiques & Schismatiques, on y côtoit deux Patriarches, vint ou vint-deux Cardinaux, cinq cens Evêques, soixante Abbez, des Prélats & des Ecclesiastiques de moindre consideration, jusqu'au nombre de mille. Nôtre Saint non-seulement fut nommé pour faire l'ouverture, & pour proposer à ces états du monde Chrêtien, les articles sur quoi on devoit déliberer; mais on peut dire qu'il fut le principal ressort, & comme l'ame des disputes & des déliberations. Ce fut entre ses mains que les Grecs voulurent rendre les armes, & tout le monde avoûa, que Rome devoit à ses soins le plaisir qu'elle eût alors de voir tous ses enfans réünis dans le sein de leur veritable Mére. Au reste cette victoire fut, à-vrai-dire, l'ouvrage de l'humilité de nôtre Saint, ce fut-elle qui dés la premiére veûë desarma les ennemis de la Foi, ils furent convaincus par la force de ses argumens, mais les cœurs qui résistent encore souvent aprés la défaite des

esprits ne se rendirent qu'à sa modestie. Elle leur parut si aimable dans un homme de cette reputation, de ce mérite, de ce rang, qu'ils ne purent se défendre de ses charmes. Il est vrai que ce ne fut pas ici la premiére conqueste qu'il deût à cette aimable vertu : Nous lisons dans une Bulle de Sixte IV. qu'il n'avoit jamais été vû de personne qu'il n'en eut été aimé, & que sa douceur inalterable, c'est-à-dire, son humilité solide & constante avoit operé cette merveille; mais l'amour qu'elle inspira aux Princes & aux Prélats de l'Orient, fut d'autant plus-admirable qu'ils aimerent ce Saint l'unique auteur de leur défaite, & de la ruine entiére de leur parti, & qu'ils l'aimerent si tendrement que la mort l'aiant ravi au monde au point de sa plus grande gloire, ils parurent inconsolables, & donnerent toutes les marques de la plus-sensible douleur.

Que dittes-vous, Chrétiens Auditeurs, de ce comble d'honneur & de gloire? L'ambition, je dis même la plus-excessive & la plus démesurée, pourroit elle porter plus loin ses desirs? Recueillons, s'il vous plaît, tout ce que nous venons de dire; n'est ce pas une merveille, qu'un homme qui fut Professeur de Téologie dans la premiére école de l'Univers, en un âge où les autres sont à peine capables d'étudier cette sience. Qui refusa l'Archiépiscopat avant que d'avoir pû être Superieur dans son Ordre; Qui entra dans les Charges par la plus-haute de toutes les Charges; Qui contre la coûtume inviolablement observée, contre toutes les regles de la Cour de Rome, commença par être Cardinal Evêque; à qui non-seulement on présen-

ta le Souverain Pontificat, mais ce que jamais aucun Pape n'a pu faire, qui disposa de la Papauté, qui s'est vû comme l'arbitre d'un Concile Général, qui dans une assemblée, où l'on avoit appellé les premieres testes du monde, a paru comme le maître de tous les autres ; un homme qui a toûjours été consideré des grans, honoré du peuple, estimé, respecté, cheri de tout le monde, même de ses ennemis ; n'est-ce pas, dis-je, une merveille, qu'au milieu de cette tempête d'honneur & de reputation, comme l'appelle saint Grégoire, il soit toûjours demeuré ferme, toûjours égal à lui même, il ait été plein de douceur, plein de modestie, plein d'humilité jusqu'à la mort.

Il est donc mort, ce grand Saint, qui méritoit, à la verité, de vivre toûjours, mais que le monde ne méritoit pas de posseder plus long-tems. Il mourut avant la conclusion de ce célebre Concile, on peut dire qu'on ne vit jamais de si magnifiques funerailles ; tous les Prélats, tous les Cardinaux, tous les Ambassadeurs, tous les Princes, & le Pape même, voulurent les honorer de leur présence & de leurs larmes. Toute vôtre Ville, Messieurs, fut remplie de dueil, & retentit de gemissemens ; on oïoit de toutes parts les voix lugubres, aussi-bien des Grecs que des Latins, qui tâchoient de faire comprendre & le sujet & la justice de leur douleur, par ces paroles que l'Histoire a raportées, *Cecidit columna Christianitatis.* La colomne, l'appui le plus ferme de la Chrêtienté est tombé par terre, la plus-grande lumiére de l'Eglise vient d'être eteinte, Bonaventure, qui lui servoit de bouclier depuis si long-tems, qui venoit de fermer une

de ses plaies les plus-profondes, qui seul pouvoit lui rendre l'éclat & la fleur de ses premieres années, le grand, le sage, le docte, l'humble Bonaventure est mort, cette haute colomme est renversée, & sa chûte est capable d'attirer la ruine de la Religion Catholique, *Cecidit columna Christianitatis.*

De tous les états, de toutes les Villes du Christianisme, Lion qui par cette mort précipitée se vit enrichi de la précieuse dépouille de ce Saint, Lion, dis-je, fut le seul qui dans une calamité si générale eut quelque raison de se consoler. Je me trompe, Chrétiens Auditeurs, toute l'Eglise a quelque sujet de moderer sa douleur dans la perte de ce savant Personnage, il est vrai qu'à l'avenir elle sera privée des exemples de sa profonde humilité, mais elle conservera jusqu'à la fin des siécles, les plus-tendres sentimens de son admirable dévotiõ, ils sont répandus dans tous ses livres, nous tâcherons, s'il vous plaît, de les recueillir dans la seconde partie de ce ce discours; je dois vous entretenir du Docteur Dévot, aprés vous avoir répresenté dans la premiere partie le Docteur humble. Voions donc, comme toute la chicane de l'école n'a pû secher ce cœur, que tout l'éclat de la sience n'a jamais enflé. Je n'ai que deux mots à dire, & on n'aura pas sujet de s'ennuier.

Toutes les fois que je lis ces divins Ouvrages, où saint Bonaventure a renfermé les sentimens de son cœur, & les mouvemens les plus-tendres de sa dévotion seraphique; il me semble d'avoir entre les mains les méditatiõs de quelque solitaire, lequel auroit passé toute sa vie en priere, qui n'au-

roit jamais eû de commerce qu'avec les Anges, & qui bien loin d'avoir eû quelque part aux affaires, aux emplois, aux honneurs du monde, n'en auroit jamais vû l'embarras, n'en auroit pas même entendu le bruit. Il eſt ſans doute bien étonnant, qu'un homme qui n'a vécu que cinquante trois années, qui n'en a paſſé que trente-deux en Religion, qui durant tout ce tems n'a pas eû un ſeul moment de relâche, qui a toûjours été occupé ou à enſeigner une ſience épineuſe & difficile, ou à gouverner un grand Ordre, qui a compoſé tant de diſcours ſur les miſtéres de nôtre Foi, & ſur la morale de l'Evangile, tant de volumes ſur les queſtions de l'école, tant de commentaires ſur les livres de l'Ecriture; que cét homme, dis-je, ait trouvé du loiſir pour faire des livres de pieté, & pour en faire, comme on l'aſſeure, juſqu'au nombre de trois cens. Mais ce qui m'étonne encore davantage, c'eſt que dans la multitude de ſes grandes occupations, il ait pû conſerver cette dévotion tendre & ſenſible, dont ces mêmes livres ſont remplis, & qu'on a tant de peine d'aquerir même dans la ſolitude. Vous n'avez qu'à les ouvrir, Meſſieurs, ces livres incomparables; la dévotion qu'ils vous inſpireront, vous convaincra bien tôt de celle de leur auteur, il ſemble que l'amour divin ſe ſoit exprimé lui même dans la plû-part, & que ſous chaque parole il ait pris plaiſir de cacher un de ſes traits les plus penétrans. Cependant ce n'eſt point de ces ſortes d'ouvrages que je veux tirer aujourd'hui la principale preuve de ce que j'ai avancé, non, Chrêtiens, pour vous donner quelque idée de la dévotion de ce grand Saint, je ne vous ren-

voirai point à ces belles meditations, où nous trouvons encore les doux entretiens qu'il avoit avec Jesus crucifié; je ne vous parlerai point de cét aiguillon d'amour comme il l'appelle, qu'on ne sauroit lire sans être touché, sans être tout embrasé du feu qu'il y-a par tout répandu; je passe ces deux petits livres d'or, que Gerson n'avoit cessé d'étudier durant l'espace de trente ans, & dont il avoit médité cent fois, comme il l'asseûre lui-même, jusqu'aux moindres paroles.

Je ne veux produire aujourd'hui que ses traittez les plus épineux, les plus remplis de la chicane de l'école. Oui tout ce qu'il a écrit sur la sience divine, sur les questions les plus scolariques, les plus subtiles, les plus seches; tout cela, dis-je parle de sa dévotion. On voit briller au travers de toutes ces épines le feu dont son cœur étoit consumé, il a trouvé le secret de tirer l'huile & le miel de ces cailloux & de ces pierres. *Mel de petra oleúmque de saxo durissimo.* Vous savez, Messieurs, que les écrivains, même les plus spirituels, font paroître plus ou moins d'onction dans leur maniére d'écrire, selon que les sujets qu'ils ont à traitter en sont plus ou moins susceptibles Mais à l'égard de nôtre Saint, il n'est point de terre ingrate, point de matiere sterile son cœur est comme une fournaise d'amour qui font, qu'il liquefie tout ce qui y entre quelque dur, quelque inflexible qu'il puisse être. Dés qu'un sujet a passé par son esprit, il y prend une teinture de dévotion qui lui semble être naturelle; il est de cét esprit à peu prés comme des mines qui communiquent leurs vertus & leurs qualitez à toutes les eaux qui ont l'avantage de passer dans

dans leur sein, avant que de se produire sur la terre. C'est pour cela que le grand Evêque de Genéve dit un jour que quelque estime, quelque vénération qu'il eût pour le Docteur Angelique, il prefereroit toûjours, l'école de S. Bonaventure à celle de Saint Tômas, parce-que, quoi-que saint Tômas ait autant, & peut-être plus de lumiére, saint Bonaventure a plus d'ardeur. J'aimerois-mieux, disoit ce saint Prélat, j'aimerois mieux être Seraphin qu'être Ange, savoir moins, & aimer un peu davantage.

Il est vrai qu'il est mal-aisé de devenir savant dans la doctrine de ce Pere, sans devenir Saint en même-tems. Il tend par tout de salutaires piéges à ceux qui le lisent, ses preuves, ses argumens, ses réponses sont toûjours accompagnées de quelque dévote réflexion, de quelque soûpir d'amour que sa plume tire de l'abondance de son cœur : il me fait souvenir de ces soldats qui ne se contentoient pas d'armer leurs traits d'une pointe aiguë & tranchante, ils les enduisoient de poix, & y mettoient le feu à mesure qu'ils les lançoient contre l'ennemi. Nôtre saint Docteur ne manque jamais d'user du même artifice, & il auroit honte, ce semble, de sa victoire, s'il ne portoit le feu par tout où il fait triompher la verité & la raison. Ne soyez pourtant pas surpris, Chrêtiens Auditeurs, que par tout il trouve occasion de parler au cœur & du bien-aimé de son cœur, la raison n'en est ni fort cachée, ni fort difficile à comprendre. On parle avec plaisir de ce qu'on aime, c'est même une espece de nécéssité d'en parler. Voyez comme un homme passionné ouvre à tout propos le discours

de sa passion; voyez comme à chaque moment il fait tourner la conversation sur un sujet qui l'occupe tout entier; toutes choses lui en reveillent le souvenir, il n'y a rien de si éloigné qui ne le conduise à un entretien si agréable, tous les objets ont quelque raport avec cét objet, tout ce qu'on dit, lui semble à propos de ce qu'il sent. Nous lisons dans la vie de S Bernard, que les souffrances du Sauveur étoient gravées si avant dans son esprit, que rien ne se présentoit à ses yeux, qui ne rappellât dans sa memoire quelque circonstance de la passion. Pour lui toutes les liqueurs étoient du fiel, tous les arbres étoient des croix ; toutes les montagnes des calvaires. Nôtre Saint dit de lui-même, que depuis qu'il a eû le bon-heur d'entrer dans les plaïes du Crucifix, ses yeux ont toûjours été teints de sang, de sorte qu'à son égar il n'y a plus qu'une couleur dans la nature, toutes choses lui paroissent rouges & sanglantes.

Il veut dire, & c'est justement ce que je voulois dire aussi, qu'il est tellement rempli de l'amour de son bon Maître qu'il s'imagine que toutes choses lui parlent de lui, qu'il se présente à lui en toutes choses; il veut dire qu'il occupe toutes ses pensées, & qu'ainsi on ne doit pas s'étonner qu'il ait quelque part à tous ses discours.

Mais pouvons nous trouver étrange, que la doctrine de ce Pere soit une source continuelle de dévotion puis-que sa dévotion avoit été la source de cette même doctrine ? Une sience qui vient de Dieu peut-elle ne pas porter a Dieu ? peut-elle ne prendre pas sa pente vers l'Ocean d'où elle a commencé à couler ? S. Bonaventure, Chrétiens Audi-

teurs, avoit aquis la ſience des Saints en étudiant le livre des Saints,& le Diſciple dévot avoit produit le Docteur dévot.Nous avons déja dit que le Crucifix faiſoit toute ſa Bibliotéque, c'étoit - là l'oracle qu'il conſultoit dans ſes doutes,& dont-il tiroit ſes plus ſavantes réſolutions. Il entroit tous les jours dans toutes ſes plaïes,& par le paſſage qu'elles lui ouvroient,dans le cœur même de Jesus-Christ. C'eſt dans cette école, que du même maître qui avoit inſtruit S. Paul, il prenoit des leçons qui n'étoient pas moins ſublimes que celles que l'Apôtre avoit apportées du troiſiéme Ciel. C'eſt dans cette ſource du Chriſtianiſme, qu'il apprenoit à parler de nos miſtéres, & à en parler Chrêtiennement ; Hélas que nous ſerions heureux,ſi tous les Docteurs qui nous enſeignent & qui nous préchent, vouloient bien quelquefois jetter les yeux ſur ce grand livre, ſur ce livre ouvert,à la verité,à tout le monde,mais ſi peu lû, ſi peu entendu du monde ! Mon Dieu les belles choſes qu'ils y apprendroient en peu de tems, & qu'enſuite il leur ſeroit facile de nous inſtruire & de nous changer ! Toute leur erudition, toute leur ſience, ces raiſonnemens ſi juſtes & ſi ſolides qu'il tirent ou des maîtres de l'école ou du fond de leur eſprit;tout cela,dis-je, ſera peut-être capable de nous convaincre, de fermer la bouche à l'impiété & à l'héreſie;mais pour nous toucher, mais pour avoir nôtre cœur, pour nous obliger à vivre conformement à nôtre foi, il faut aſſeûrement d'autres armes. L'ignorance eſt aujourd'hui le moindre de nos défauts;peut-être qu'on ne ſait que trop au ſiécle où nous ſommes ; il s'agit de

combattre nos passions,& ce n'est qu'avec la croix qu'on les surmonte. Enseignez - nous Jesus crucifié, mais enseignez-le & par vos paroles & par vos exemples, & vous nous ferez tous des Saints. Amenez-moi tous les hérétiques,disoit un savant Prélat, qui vivoit avec S. François de Sales,amenez-moi tous les héretiques que vous aurez envie de confondre, mais si vous avez dessein de les convertir,addressez-les à l'Evêque de Genéve; la sience de l'école produira sans doute ce premier effet,mais pour le second il faut posseder celle des Saints,l'avoir étudié dans le livre des Prédestinez. S. Bonaventure ne se contentoit pas de le lire, & de le mediter ce beau livre, il vouloit l'avoir devant les yeux lors-qu'il écrivoit, pour le copier & pour en tirer tout ce que nous voions dans ses Ouvrages,c'est pour cela qu'il composoit souvent à genou & sur l'oratoire.S. Tômas le surprit un jour en cette posture tout environné de lumiére, travaillant à la vie de son bien-heureux Fondateur, ce fut en cette occasion qu'il dit les belles paroles que vous avez sans doute entenduës plus d'une-fois, *Sinamus Sanctum laborare pro Sancto*; N'empêchons pas le Saint de travailler pour la gloire d'un autre Saint.

Mais pui pourroit expliquer les grandes lumiéres qu'il a puisées dans l'Eucharistie, dans cét abbregé des merveilles de la misericorde & de la puissance divine? Il confesse lui-même, qu'en servant la Messe & en communiant,il a beaucoup plus appris que dans tous les livres des Docteurs, que dans tous les écrits de ses Maîtres. Cét adorable Sacrement lui étoit comme une seconde Biblio-

téque, ou comme un second livre, tout semblable à celui qui apparut à Ezechiël, & que Dieu lui commanda de manger, ponr devenir capable d'enseigner son peuple : *Comede volumen istud, & vadens loquere ad filios Israël.* Il crût que Jesus-Christ lui adressoit tous les jours ces mêmes paroles,& qu'il l'invitoit à manger ce volume mistérieux, où sont renfermez tous les trésors de la sience des Saints : Il le mangea souvent, Chrétiens Auditeurs, il le ruina encore plus souvent, il en pénetra les profons mistéres, & en tira cette doctrine toute dévote, toute assaisonnée de miel qu'il debitoit ensuite dans ses discours. *Comedi illud, & factum est in ore meo sicut mel dulce.* Voila, Chrétienne compagnie, comment c'est que cet illustre Docteur a été humble: Voila quelle a été la dévotion de ce Téologien si profond & si subtil; en un mot, voila de quelle maniére Saint Bonaventure a accordé avec la sainteté la science.

Il n'y a que trop de personnes dans le monde, qui bien loin de croire qu'il soit mal-aisé d'allier une grande vertu avec une grande doctrine, se persuadent au contraire, qu'il n'y a que les grans Docteurs qui puissent être de grans Saints. Lorsque S. Bonaventure vint à Lion pour assister au Concile; un Frere laïc de ce Monastere entra un jour dans sa chambre, pour lui faire une question qui montroit assez qu'il étoit dans cette erreur; il lui demanda si étant ignorant comme il étoit, Il pouvoit autant aimer Dieu que lui, qui passoit alors pour le plus-savant homme qui fût dans l'Eglise. Helas, mon cher Frére, lui répondit le Saint, il n'est point de si petite femme sur la

terre qui ne puiſſe aimer Dieu autant & plus que je ne l'aime. Le bon Frére n'eût pas plû-tôt entendu cette réponſe, que ſortant bruſquement, il court aux fenêtres du Couvent qui regardent la riviére, d'où aiant apperçeû quantité de femmes qui lavoient du linge: Tout tranſporté d'une joie qu'il ne pouvoit plus retenir, il ſe met à crier: Réjoûiſſez-vous, pauvres femmes, vous & moi nous pouvons autant aimer Dieu que Maître Bonaventure. Meſſieurs, vous admirez ſans doute l'ignorance & la ſimplicité de ce Religieux dans la queſtion, qu'il s'aviſe de propoſer à ce grand Saint, & moi j'admire ſa haute & ſa profonde ſageſſe dans la ſainte joie, qu'il fait éclatter aprés une réponſe ſi conſolante.

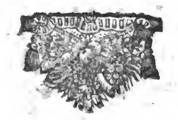
En effet, Chrétiens Auditeurs, quel ſujet de conſolation pour une créature, pour un Chrétien qui ſait ce que c'eſt que Dieu, qui cõnoît & la douceur & l'utilité de ſon amour? Je puis aimer Dieu, & l'aimer autant que les plus grands Saints l'ont aimé; je puis aimer Dieu, & rien n'eſt capable de m'en empécher, ni le caractére de mon eſprit, ni la diſpoſition de mon corps, ni l'état de mes affaires & de ma fortune. Je ne puis pas eſperer d'aquerir jamais ces lumiéres ſi vives & ſi pênetrantes, qui ont brillé dans le Saint dont je viens de faire l'éloge. En vain prétendrois-je à cette réputation, à ces charges à ce comble d'honneur & de dignité, où il a été élevé par ſon mérite & par ſa vertu. Grand Saint, je ne vous envie point toutes ces choſes, peut-être qu'elles me ſeroienr funeſtes, & que je n'en ferois pas le même uſage que vous en avez toûjours fait; quoi-qu'il en ſoit, ſans avoir autant

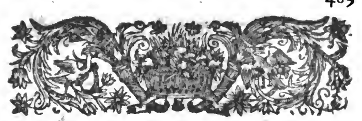
de sienne, autant de gloire sur la terre, autant de credit parmi les hommes, je puis avoir autant d'amour que vous en avez eu ; Je ne demande rien davantage, cela seul me tiendra lieu de toutes choses, & il ne m'arrivera jamais de me plaindre, tandis-que je serai le maître d'un si grand bien. Que la perfidie, que l'injustice des hommes me depouille de tout ce que la providence m'avoit confié de richesses, de tout ce que je puis avoir acquis d'honneur & de bien par mon travail & par ma conduite, que les forces, que la santé m'abandonnent à la fleur de l'âge, que les plus-cruelles maladies me fassent ressentir chaque jour toutes les douleurs de la mort : Dans cét état je puis encore aimer Dieu, je puis l'aimer autant, je puis l'aimer même davantage que si je joüissois d'une santé parfaite, & de toutes les faveurs de la fortune. De quoi me plaindrois je donc, & quel mal est-ce que toutes ces disgraces peuvent me causer, si elles ne me sont point un obstacle pour aimer Dieu ?

Mal-heureuses, mais veritablement mal-heureuses les âmes que Dieu a déja condamnées pour une éternité au feu d'enfer : Mal-heureuses à cause des ténebres où elles sont ensevelies, des demons qui les environnent, des flammes qui les brûlent sans les consumer; mais infiniment plus-mal-heureuses pour ce qu'elles n'aiment point leur Créateur pour ce qu'elles le haïssent, qu'elles le haïront éternellement, & qu'éternellement elles ne pourront pas ne le point haïr. Pour nous qui pouvons encore l'aimer, s'il y a quelque choix qui doive nous donner de l'inquiétude, c'est que nous pouvons aussi ne l'aimer pas : Dure & funeste liberté, quand est-ce

que tu feras changée en une éternelle, en une indispensable necessité d'aimer Dieu? Que vôtre bonheur est grand! Citoiens du Paradis, vous qui non seulement pouvez aimer Dieu, mais qui l'aimez en effet avec tant d'ardeur, qui l'aimerez éternellement, & qui éternellement ne pourrez pas ne le point aimer.

Grand Saint, humble & dévot Docteur de l'Eglise, qui tenez un rang si considerable parmi ces glorieux esclaves de l'amour, nous n'ignorons pas quel est vôtre credit dans le ciel, nous savons le pouvoir que vous avez sur les maladies & sur la mort-même, nous vivons dans une Ville qui l'a experimenté plus d'une-fois; cependant ce n'est point pour obtenir ni une longue vie, ni une longue prosperité que nous vous addressons aujourd'hui nos vœux, nous ne demandons plus que de l'amour, faite en sorte que nous aimions celui qui nous aime avec tant d'ardeur, avec tant de constance, celui que vous avez aimé avec tant de tendresse, celui que nous esperons d'aimer avec vous durant une éternité toute entiére. *Ainsi soit-il.*



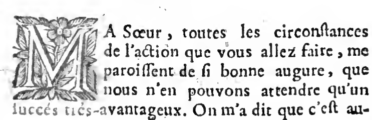


SERMON XXXIX.

POUR LE JOUR D'UNE VETURE.

Qualis eſt dilectus tuus ex dilecto quia ſic adjuraſti nos.

Quel eſt donc ce bien-aimé que vous preferez à tous les autres, & qui vous oblige à nous faire de ſi ardentes priéres. Cant. 5.



MA Sœur, toutes les circonſtances de l'action que vous allez faire, me paroiſſent de ſi bonne augure, que nous n'en pouvons attendre qu'un ſuccés trés-avantageux. On m'a dit que c'eſt au-

jourd'hui l'anniversaire de vôtre naissance, vous ne pouviez mieux celebrer le jour que vous étes venuë au monde, qu'en mourant au monde ; & prenant une nouvelle vie en Jesus-Christ ; Comme cette premiere naissance fut trés-heureuse, soit à cause des honneurs & de la vertu que vous avez rencontrez dans vôtre famille, soit pour les avantages naturels dont vous vous étes trouvée pourveûë, nous avons lieu d'esperer que vous n'aurez pas moins de bon-heur en la renaissance spirituelle, puis-qu'elle se fait le même jour. De plus j'apprens que vous embrassez la Regle d'une Sainte, dont vous portez déja le nom, c'est sans doute que vous voulez lui ressembler en toutes choses, & que bien tôt nous aurons en vous une seconde Sainte Claire. Enfin pour prendre l'Habit de son Ordre, vous avez choisi le jour qu'elle mourut, qu'elle fut reçeûë dans le Paradis; nous augurons de là, que vôtre entrée en la Religion sera une mort parfaite au siécle ; & le commencement d'une vie semblable à celle des bien-heureux. Je prie le Seigneur qu'il lui plaise verifier de si beaux présages, & verser sur vous une grace si abondante, que vous puissiez accomplir nos prédictions, & surpasser méme nos esperances.

Mais quelques fortes que paroissent ces conjectures, rien ne me fortifie tant dans la pensée que j'ai que vous serez une parfaite Religieuse, que l'ardeur que vous témoignez pour entrer en Religion. Car d'où cette ardeur pourroit elle vous être venuë, si ce n'est du desir ardent que vous avez de plaire à Dieu & de vous santifier ? Sans

parler de qualitez qui pourroient vous faire considerer des hommes, vous appartenez à des personnes dont les biens, le mérite, la reputation, le rang, qu'ils tiennent dans la province, l'estime & la tendresse incroiable qu'ils ont pour vous, ne nous promettoient rien que de grand, rien que d'éclattant dans le monde. Ce n'est donc ni par desespoir, ni par dépit, beaucoup moins encore par force, que vous avez choisi le parti que vous prenez. Ce ne peut-être que par vertu, & par le motif du plus pur amour de Dieu. Or peut-on entrer dans un Monastére avec ces intentions, & ne s'aquitter pas de son devoir, mais puis-qu'on dit que la véture tient lieu de fiançailles à une Religieuse, comme le jour de sa professionest, à vrai dire, le jour de ses nôces. Voulez vous bien, ma chere Sœur, qu'avant que de passer outre, je prenne la liberté de vous faire une question. Quel est donc ce bien-aimé que vous voulez avoir pour époux, & qu'on m'a dit que vous demandiez avec tant d'instances & même avec larmes ? *Qualis est Dilectus tuus ex dilecto, quia sic adjurasti nos.* Ne seriez-vous point de ces filles qui se laissent aveugler par leur passion, & qui trouvent ensuite tant de sujets de se repentir de leur choix précipité, vous étes trop sage pour imiter leur imprudence, mais afin qu'on n'ait rien à nous reprocher, afin-qu'on ne nous accuse pas d'une trop grande facilité, & qu'on ne vous accuse pas vous-même d'avoir agi en aveugle, souffrez s'il vous plaît que je vous fasse le portrait de celui que vous aimez.

Je vous en dirai le bien & le mal, c'est-à-dire,

que je vous representerai tout ce qui est en lui capable d'attirer, ou de re[illegible]ter un cœur, afin que vous puissiez déliberer avec plus de connoissance, & savoir à quoi vous devez-vous en tenir. Voulez-vous donc savoir, Ma fille, quel est cét époux que vous demandez ? Je m'en vais vous le dire en peu de mots: Il a de la beauté, on n'en peut pas disconvenir, mais cette beauté est cachée, vous le posséderez long-tems sans le voir. De plus il a de la naissance, mais que sert cét avantage, quand on n'a pas de bien pour le soûtenir ? Vôtre époux ne vous enrichira pas, il n'a pour tout bien, & il ne demande de vous pour toute dote que la pauvreté? Enfin vous pouvez vous attendre à un amour tres-ardent & tres-sincere de sa part, mais il ne faut pas vous le dissimuler, sa jalousie va du pair avec sa tendresse. Voila comme en trois coups de pinceaux le portrait fidelle de vôtre époux; Il est beau mais il est defiguré par ses souffrances. *Candidus & rubicundus.* Ce sera le premier Point. Il est noble mais il est pauvre, c'est le secon. Il est tendre mais il est jaloux, ce sera le troisiéme. Voila tout le sujet de cét entretien, que je commencerai aprés avoir salué la Sainte Vierge. *Ave Maria.*

Vous n'ignorez pas ma chere Sœur, que lors-que le Verbe Eternel s'unit à l'humanité sainte de Jesus, il lui fit part de toutes ses perfections infinies ; que dés-lors l'homme fut puissant, immése, immortel, sage comme Dieu, puis-qu'il ne fut plus qu'une-même personne avec Dieu. Mais vous ne savez peut-étre pas qu'outre ces divines perfections, le Créateur répandit dans l'ame de Jesus-Christ des qualitez créées & surnaturelles &

naturelles proportionnées en quelque maniére à la divinité à laquelle il étoit uni, de-sorte-que même à ne considerer, que ce qu'il avoit d'humain il étoit bon, sage, saint, savant d'une maniére toute divine & beaucoup plus sans comparaison que tout le reste des hommes.

Il n'est pas jusqu'à son corps qu'il ne se ressentit de la divinité, qui y habitoit, on peut dire qu'il étoit divinement beau, qu'en ce point il avoit un avantage infini sur toutes les beautez créées, que Dieu ne s'étoit pas seulement uni à cette partie terrestre, & sensible; mais qu'il s'étoit rendu comme corporel & sensible en elle, c'est le sens que quelques Docteurs donnent à ces paroles de saint Pierre. *In quo inhabitat plenitudo divinitatis corporaliter.* En qui la plenitude de la divinité habite corporellement. En effet dit S. Jerôme écrivant à une sainte fille nommée Principia, il falloit bien que sur ce visage & dans ces yeux il y eût quelque chose de celeste; car sans cela les Apôtres ne se seroient pas si fort hâtez de le suivre à la premiere invitation, eux dis-je, qui étoient si grossiers, & qui ne pouvoient être pris que par les sens. C'étoit cette même beauté & la grace qu'il avoit à parler, qui selon Saint Chrisostôme faisoit que tant de miliers de personnes le suivoient durant plusieurs jours, par un païs desert & stérile, sans pouvoir se détacher de lui, perdant jusqu'au souvenir des choses nécessaires à la vie, se nourrissant du seul plaisir de le regarder. Ce fut encore cette beauté qui donna le premier coup à Magdelaine, & qui la blessa au point de lui faire oublier tous ses autres attachemens.

Quand on cherchoit Jesus-Christ de la part des Prêtres pour le livrer à Pilate, l'Evangile dit qu'il étoit nuit, & qu'on le cherchoit aux flambeaux. Cela n'empêcha pas que tous les soldats ne fussent éblouïs par l'éclat de son visage, & saint Jerôme, que j'ai déja cité, asseûre que ce fut la surprise que ce grand éclat leur causa qui les fit tomber par terre. Ses ennemis avoient sans doute appréendé cét effet de sa beauté; c'est pour cela qu'ils avoient choisi le tems de la nuit. Le soin qu'ils prirent à sa passion de défigurer son visage, avant qu'il fut présenté au peuple, fut encore un artifice que leur haine leur suggera, pour prévenir les mouvemens de tendresse, & de respect, que la présence d'un si bel homme, auroit excitez dans les esprits.

De sorte ma chere Sœur, que vous ne pouvez pas douter que le beau portrait que fait l'épouse aux Cantiques, ne soit celui de vôtre Amant. Ce portrait est merveilleux, & il merite bien d'être consideré avec attention; Pour donner quelque idée de la beauté de son époux, elle emploie tout ce qu'il y a de plus beau dans la nature, l'or, le cedre, l'ivoire, le lait, le palmier, toutes les couleurs, toutes les pierreries, toutes les fleurs des jardins, tous les parfums, Elle lui donne un teint blanc, & vermeil, & comme l'on dit de lis & de roses, une belle teste, de grans cheveux frisez & d'une tres-belle couleur, les yeux brillans, tous les trais du visage extrêmement reguliers, les mains faites au tour, le souffle parfumé, la voix admirable, grande taille, l'air plein de douceur & de majesté, en-un-mot rien qui ne soit agréable en sa personne,

tien qui n'inspire l'amour. *Totus desiderabilis.*

Voila ma sœur, ce qu'étoit Jesus lors-qu'il étoit parmi les hommes, depuis ce tems là, bien-loin que les années aient gâté les traits, ou terni l'éclat de cette grande beauté, elles lui ont donné un accroissement qui ne peut-être exprimé par des paroles; Je m'en vais vous dire ce qu'une autre de ses amies en a écrit aprés l'avoir vû. Sainte Térese au vint-huitiéme chapitre de sa vie, dit que Jesus-Christ lui aïant un jour montré ses mains, une autre-fois son visage, & enfin tout son corps révêtu de gloire, tel qu'il est aujourd hui dans le Ciel, il lui vint en pensée quelque tems aprés que ce n'étoit peut-être qu'une imagination, mais, dit-elle, ma simplicité en ce point étoit extréme, veû que l'imagination du monde la plus-forte ne peut rien se représenter d'égal à ce que j'avois vû de mes yeux. Quand je me serois efforcée durant des années entiéres de me figurer une beauté aussi-parfaite que celle-là, je n'en serois jamais venuë à bout, tant sa seule blancheur, & son éclat surpasse tout ce que l'on peut penser. C'est un éclat dit-elle qui n'ébloüit point, une blancheur inconcevable. C'est une lumiére, & si douce & si naturelle, que celle des astres comparée à elle, semble une lumiére artificielle & empruntée, Depuis que j'ai vû ce beau corps, le soleil me paroît si pâle & si sombre, que je ne daignerois pas ouvrir les yeux pour le regarder. Il y a la même difference entre ces deux lumiéres qu'entre une eau vive & claire qui couleroit sur du christal, & seroit encore frappée des raïons du soleil, & une eau trouble & bourbeuse qui seroit couverte d'un

épais nuage. Elle avoit dit un peu auparavant, que lors-que Jesus lui découvrit son visage, elle en fut tellement ravie qu'elle en perdit toute connoissance. Ma chere Sœur, sainte Terése n'étoit point une visionnaire, c'étoit une fille d'un esprit fort & d'un jugement admirable ; mais ce qui me confirme entiérement dans la créance de ce qu'elle dit, c'est qu'aprés avoir receû la faveur dont elle parle, il n'y eût plus ni beauté ni agrément, soit du corps, soit de l'esprit qui fut capable de la toucher, il n'y avoit peut être pas de personne au monde plus-sensible au merite, & à l'amitié, plus-susceptible d'une honnête passion, & cependant dés-qu'elle eût vû le Sauveur du monde, les personnes, les plus accomplies, lui parurent méprisables, nul merite, nul avantage naturel ne fit plus d'impression ni sur son esprit, ni sur son cœur, elle fut libre en un instant de tous ses attachemens passez, & pour l'avenir hors d'atteinte à tout ce qui peut inspirer l'amour.

Mon Dieu, que ne vous montrez-vous donc à nous ; O le plus beau d'entre les enfans des hommes, pour nous guerir de nos folles passions, pour effacer tant de vaines beautez qui nous enchantent, pour nous affranchir du joug des créatures, qui possédent & qui embrrassent nôtre cœur. Pour-quoi tant de commnademens & tant de promesses pour nous porter à vous aimer, puis-qu'il suffit pour cela de vous faire voir? Comment n'emploiez-vous point un moïen & si aisé & si seûr, vous qui en avez tenté de si difficiles ? Vous qui pour vous faire aimer des hommes, avez embrassé une natûre si vile, une condition si obscure, une

une vie si penible, une mort si honteuse & si cruelle?

Je ne m'étonne pas, Messieurs, que cette grace nous soit refusée à nous qui vivons dans le commerce du monde. Nos yeux qui se soüillent tous les jours par la veüë des objets sensibles, ne sont pas assez purs pour une beauté si chaste. Mais vous ma chere Sœur, qui allez renoncer au monde & à ses plaisirs, vous qui vous allez renfermer pour toute la vie, vous qui selon le conseil de Tertullien allez élever un mur entre vous & les hommes, lequel arrêtera leurs regars de-peur qu'ils ne viennent jusqu'à vous, & les vôtres de-peur qu'ils n'aillent jusqu'à eux. Vous enfin qui serez l'épouse & la bien-aimée, n'aurez-vous point l'avantage de voir vôtre époux? Non ma fille, vous ne devez pas vous attendre à cette faveur; Un jour viendra, & peut-être que ce jour est déja proche, un jour viendra que vous le verrez au Ciel, dans tout cét éclat qui ravit les Anges. Mais pendant que vous serez sur la terre, apparemment vous ne le verrez que par la foi. A quoi bon dissimuler, Jesus sera toûjours avec vous, vous serez toûjours avec Jesus, il vous fera entendre sa voix, il écoutera vos plaintes, il sera témoin de vos langueurs, il se fera sentir à vous, vous l'embrasserez dans la méditation d'une maniére inéffable, mais tout cela se passera dans l'obscurité, vous le sentirez, vous l'embrasserez, vous lui parlerez, vous l'entendrez parler sans le voir.

C'est toûjours beaucoup, me direz-vous, d'entendre la voix & sentir la présence d'un époux aussi aimable que celui-là, cette présence quoi qu'invisi-

ble ne laiſſe pas de combler l'ame d'une trés-ſenſible douceur,il ſe cache aux yeux de ſes épouſes, mais pour les autres il fait encore pis,il s'en éloigne, & n'a pour l'ordinaire aucun commerce avec elles.Nous marchons tous dans les tenébres, mais à cét égar il y-a bien de la difference entre nous & les gens du monde. J'en conviens,ma Sœur,les ténébres où vivent les gens du monde, ſont des ténébres ſombres,épaiſſes, & palpables, ce ſont de pures ténébres. Celles qui environnent les épouſes de JESUS-CHRIST, ſont ſemblables à une belle nuit, où l'on voit briller mille lumiéres, ou plû-tôt elles ſont ſemblables à ces jours, où le ſoleil ne laiſſe pas d'éclairer la terre, quoi-qu'il ſoit inviſible & couvert de quelque nuage. Mais outre que ce ſoleil eſt caché il eſt encore ſujet à de terribles éclipſes. Je veux dire, ma Sœur, que vôtre époux ſe retirera quelque-fois, qu'il ſe cachera de telle-ſorte que non-ſeulement vous ne le verrez pas, mais il ne ſe fera pas même ſentir à vous,il ſera ſourd,il ſera muët, il ſera comme perdu,comme mort pour vous. Vous voila aujourd'hui dans la ferveur & dans la joïe, toute triomphante de la victoire que vous remportez ſur le monde. Demain ce ſera peut-être une déſolation intérieure, une ſechereſſe de cœur, un dégoût des choſes ſaintes, une furieuſe tentation, & de la part de Jeſus-Chriſt des rebuts, des froideur, elles qu'il les pourroit avoir pour une ame réprouvée. L'état de ceux qui commencent à ſe donner à Dieu, dit le dévot Chancelier de Paris, cét état, dis-je,eſt comme l'hyver de la vie ſpirituelle,il y-a quelques momens de ſerenité;mais ils

ſont rares, pour l'ordinaire, on y eſt enſeveli dans le broüillar. Ceux qui ſont quelque profit dans la vertu, ont des jours ſemblables à ceux du printems, tan-tôt beaux, & tan-tôt triſtes. Les parfaits ſont comme dans l'été, où le Ciel eſt pur & ſerein, mais où l'on ne laiſſe pas d'avoir de fort mauvais jours, c'eſt pour lors-que ſe forment les tonnerres & les tempêtes.

Cela veut dire que dans la vie que vous allez embraſſer, vous ne pouvez pas vous promettre un calme conſtant. Si vous répondez mal aux bontez de vôtre époux, il s'éloignera pour punir vôtre ingratitude, ſi vous lui êtes fidéle il ne laiſſera pas de vous rebuter quelque-fois, pour éprouver vôtre conſtance; Il faut eſſuier de rudes tentations avant qu'on ait acquis la vertu que demande la profeſſion Religieuſe, & pour purifier cette vertu quand on l'a aquiſe, il faut encore des tentations, car elle ne reçoit ſon dernier luſtre que dans l'experience de nôtre foibleſſe. *Virtus enim in infirmitate perficitur.*

Eh bien ma Sœur, voulez-vous bien vous donner à cét époux, vous livrerez-vous à toutes ſes rigueurs, à toutes les épreuves, où il a coûtume de mettre ſes épouſes les plus-cheries. Vous ſentez-vous aſſez de courage, aſſez d'amour pour dire avec les Catherines de Sienne, les Teréſes, les Magdelaines de Pazzi, & les autres amantes de Jeſus, Non Seigneur, je ne vous demande ni vos dons, ni vos careſſes. Je ne vous demande que vous-même, ſoiez inviſible, ſoiez ſevere, ſoiez-moi cruel & impitoiable pour-veû que vous ſoiez à moi, & que je ſois à vous ſans réſerve, je

ſuis contente. Ce n'eſt point vôtre beauté qui m'a charmée, ô Jesus, c'eſt vôtre amour ; ce n'eſt point ſur vôtre trône que je vous ai choiſi, c'eſt ſur la croix tout défiguré, tout couvert de ſang & de plaïes. C'eſt un Dieu ſouffrant & crucifié, que j'ai deſiré d'avoir pour époux. C'eſt-à-dire, qu'en l'épouſant je prétens encore épouſer ſa croix, & ſes ſouffrances, & partager avec lui toutes les peines de ſon corps & de ſon ame.

Si vous étes dans ce ſentiment, allez ma Sœur, vous trouverez infailliblement ce que vous cherchez. Vous trouverez les croix exterieures & interieures, pour leſquelles vous ſoûpirez. Vous trouverez encor ce que vous ne cherchez pas, vous goûterez dans ces amertumes des douceurs que le monde ignore, & ce qui eſt inconcevable à tous ceux qui ne l'ont pas exprimenté, vous-vous trouverez plus-heureuſe que ceux qui ne ſouffrent rien, vous ſerez tranquille au milieu de la tempête & conſolée même dans la déſolation, mais avant que vous me répondiez ſur ce premier Poinct, il faut s'il vous plaît que je paſſe au ſecond, où je dois vous faire voir que l'époux que vous deſirez eſt fort noble, mais qu'il eſt pauvre. C'eſt la ſeconde partie.

Quoi-que la nobleſſe ſoit une qualité fort aimable en quelque ſujet qu'elle ſe rencontre, nous voions cependant que les femmes, en ſont naturellement plus touchées que les hommes, & que quand il s'agit de faire un choix, elle la content en un mari pour quelque choſe de plus qu'un mary ne la conte en elles. Et certes, Meſſieurs, il n'y a pas lieu de s'en étonner. C'eſt qu'une fille re-

çoit comme une seconde naissance en se mariant, elle change de condition, elle entre dans une autre famille, elle en prend jusqu'au nom, elle est annoblie par cette alliance, si la famille est illustre, & si elle est obscure, elle descend de son rang, elle se dégrade en s'y alliant : Or comme il n'est personne qui n'eût voulu naître dans l'honneur, s'il eût été à son pouvoir de se choisir des parens & des ancêtres, il ne faut pas trouver étrange que dans cette renaissance civile, une fille tâche de reparer les défauts de sa premiere naissance, ou d'en augmenter les avantages.

Ma chere Sœur, si vous avez cette ambition, vous prenez un époux qui pourra vous satisfaire, non-seulement il est descendu de tous les Rois de Juda, il est le fils héritier, le successeur de David & de Salomon. Mais ce qui l'éleve infiniment au dessus de tous les Princes de la terre, il est le Fils de Dieu, le Fils unique du Pere Eternel, l'image substantielle de toutes les grandeurs divines, il est Fils de Dieu, il est égal à Dieu, il est Dieu lui-même ; & par consequent le Créateur de toutes choses, le juge, le maître, & le Roi des Rois. Qu'au nom de Jesus tout genou fléchisse, dit l'Apôtre, au Ciel, sur la terre, & dans les enfers; en effet ce nom est venerable aux Anges & aux hommes, il est terrible aux Demons. Ce nom est adoré dans tout l'Univers, tout tremble, tout plie, tout se soûmet à ce nom. Or ce nom, ma chere Sœur, c'est le nom de vôtre époux. C'est quelque chose de fort charmant pour une femme, qu'un parti qui la tire entierement hors de pair, qui la rend tout d'un coup la premiére Dame d'une ville,

ou d'une Province. C'est avec bien du plaisir qu'elle pense que par tout on lui cedera le pas qu'elle ne sera obligée de faire la cour à personne, que tous les honneurs, toutes les complaisances seront pour elle.

C'est l'avantage qu'ont toutes ses vraies épouses de Jesus-Christ, cette alliance les ennoblit, elle les éleve au dessus de tout l'univers. Il n'est pas jusqu'au monde qui n'oublie ce qu'elles ont été dans le monde. Oui, le monde, dit saint Jean Crisostôme, le monde honore, il révere des personnes Religieuses qui avant leur profession lui étoient méprisables par la bassesse de leur naissance. Elles sont considerées des Grans, de qui elles n'auroient pas même été connuës. On leur donne pour compagnes des filles de la prémiere qualité qui ne se croient point deshonorées de devenir leurs sœurs, qui sont même gloire de servir celles qui dans le siécle auroient peut-être été à leur service.

Mais rien ne me fait mieux comprendre le changement avantageux qui se fait en la fortune d'une veritable Religieuse, que cét oubli, ce mépris où je la vois de toutes les grandeurs de la terre, cette indéqendance admirable, cette liberté parfaite, que les Reines même ne peuvent pas esperer. Il est vrai ma Sœur, que dans l'état que vous embrassez vous serez obligée d'obéir, mais ce ne sera qu'à vôtre époux, c'est à dire, au plus-raisonnable, au plus-doux de tous les hommes. Vous aurez des Superieures; mais vous n'ignorez pas quelle sorte d'empire est celui qu'elles doivent exercer sur vous. Ce sont des guides à qui

Jesus-Christ vous a confiée, des Intendantes qui sont chargées de pourvoir à tous vos besoins, parce-qu'il ne sied pas bien à une grande Princesse de prendre-elle-même le soin de sa subsistance. Ce sont des Officiers qui veillent au tour de vous, pour rendre vôtre repos plus-calme, ce sont des Maîtresses, des Souveraines, si vous voulez, mais enfin ce sont des Souveraines qui vous servent, elles n'ont été établies que pour cela. *Qui praecessor est, sicut qui ministrat.*

Quelle élevation! mais quelle douceur de ne dépendre plus de personne, de n'avoir à contenter que Jesus-Christ, que de pouvoir mépriser impunement tout le réste; & de n'avoir plus besoin, ni de parens, ni d'amis; de n'être plus obligée de ménager ni les petits ni les grans; de pouvoir se passer & des services des uns & de la faveur des autres; de voir, pour ainsi dire, toutes la terre à ses piés également incapable & de vous servir & de vous nuire.

Ma Sœur, lors-que vous serez en cét état au nom de Dieu souvenez vous de profiter de vôtre avantage. Gardez vous d'imiter l'humeur lâche & servile de certaines personnes religieuses, qui pour satisfaire je ne sai quelle passion, quelquefois pour contenter une avarice indigne d'elles, se rendent volontairement esclaves, recherchent par mille affectations, par mille bassesses l'estime & l'amitié des hommes, se rabaissent jusqu'à les flatter, jusqu'à mandier de petites portions des biens, qu'elles ont foulez au piés; jusqu'à paroître affamées des mietes de pain qui tombent sous les tables des gens du monde. Vous étes trop bien

née pour faire jamais cette confusion à vôtre époux ; j'espere que vous aurez soin de soûtenir le rang où il vous aura élevée,& que vous n'aurez que du mépris pour tout le reste. Mais ne le mépriseres-vous point lui-même cét époux, lors-que vous saurez qu'il n'est pas riche, & que dans sa compagnie bien loin de vivre dans le luxe qu'on voit ordinairement dans les maisons des personnes qualifiées vous serez reduite précisement aux choses nécessaires à la vie ?

Je sai quelle est à cét égard la corruption de nôtre siécle ; quoi-que le mariage soit quelque chose de tres-saint, il n'a jamais été traitté fort saintement,la passion y-a toûjours eû plus de part que la raisó, mais ce n'a pas toûjours été la même passion qui en a corrompu la sainteté;autre fois on se marioit par amour, aujourd'hui on ne le fait presque plus que par avarice.C'est pour cela qu'on voit tant de mariages mal assortis,parce-qu'on n'a plus d'égar à la condition des personnes,à la simpathie ni au raport des humeurs,il suffit que toutes les humeurs se rapportent en ce point, qu'on veut avoir de l'argent : c'est pour cela aussi qu'on voit tant de personnes mal-heureuses dans le mariage, parce qu'en se mariant, on a crû qu'il suffisoit d'être riche, pour être heureux. Si c'étoit là vôtre pensée ma chere Sœur, je ne vous conseillerois pas de prendre l'époux dont nous parlons. C'est lui qui par la bouche du Prophete a dit qu'il étoit pauvre, qu'il étoit contraint de gagner sa vie par le travail de ses mains *Pauper sum, & in laboribus à juventute mea.* Il a même été reduit à la mendicité;n'aïant ni lit ni retraite, & recevant

par aumône ce qui lui étoit nécessaire pour sa nourriture : *Ego autem mendicus sum & pauper.* Il nâquit dans une étable qui ne lui appartenoit pas, à sa mort il n'eût rien dont il pût disposer en faveur de ses amis. Et non-seulement il n'est pas riche, mais il ne faut pas esperer qu'il le soit jamais, parce qu'il croit que c'est être bien-heureux que d'être pauvre : *Beati pauperes spiritu.* De sorte que bien-loin de trouver dans sa maison de quoi entretenir la vanité, de quoi passer vos jours dans l'oisiveté & dans les delices, il ne veut pas même que vous y portiez les grans biens que vous pourriez prétendre de vôtre famille, il veut qu'en l'épousant vous épousiez encore sa pauvreté : C'est-pour-quoi au lieu des magnifiques habits que les autres filles prennent le jour de leur nôces, si vous consentez à l'alliance qu'on vous propose, dés aujourd'hui il faudra quitter ces perles & ces dorures, & prendre un habit simple, un habit de pauvre, conforme à la pauvreté de vôtre époux.

Que si vous voulez que non-seulement vôtre Habit, mais encore vos sentimens soient conformes à ses sentimens, vous n'embrasserez pas simplement la pauvreté, vous l'aimerez, vous en ferez gloire, vous serez ravie d'en porter les marques, d'en ressentir les effets ; vous regarderez comme un grand mal-heur de posseder quelque chose en particulier ; vous n'aurez pas moins de joïe de vous dépoüiller des choses superfluës, de vous retrancher même les necessaires que les avares ont de plaisir de multiplier leur argent ; vous porterez envie à celles de vos sœurs, que vous verrez plus mal logées, plus mal vétuës, plus mal

nourries que vous. Vous n'aurez jamais rien a donner, vous ne recevrez jamais rien de personne. En-un-mot, vous ne serez pas moins délicate sur la pauvreté, que la personne du monde la plus-chaste, l'est sur tout ce qui regarde l'honneur; rien ne vous paroîtra petit en cette matiére; vous condannerez jusqu'à la pensée, jusqu'au desir d'avoir quelque chose, vous ne serez jamais satisfaite que vous ne soiez aussi pauve que Jesus l'a été à la créche & sur la croix.

Que vous serez heureuse, ma chere Sœur, si vous pouvez parvenir à cét entier denûment! Mon Dieu quel repos, quelle liberté d'esprit, quelle facilité de s'unir à Dieu & dans l'oraison, & même au milieu des occupations exterieures! Je ne-sai si cette pauvreté extréme ne vous fera point de peur, pour moi je vous avoüë que j'y trouve quelque chose de fort charmant. Il me semble que c'est dans la prattique de cette pauvreté parfaitte que consiste la veritable grandeur de l'ame; Que c'est-là cét empire universel que tant d'hommes ambitieux ont vainement soûaitté. Il me semble qu'on est veritablement le maître de tout ce qu'on n'a pas, ou pour mieux dire, de tout ce qu'on ne veut pas avoir. Que c'est être vraiment Roi que de mépriser tout ce que les hommes possedent, parce qu'alors, comme dit saint Jean Crisostôme, on est au dessus des craintes & des passions, dont les Rois-mêmes ne sont pas exempts Je vous prie ma Sœur de faire une serieuse reflexion sur tout cela; Mais avant que de prendre vôtre parti, il ne faut pas oublier le troisiéme Point, où je dois vous montrer en peu de mots, que vôtre amant est le

plus-tendre de tous les amans, mais qu'il est aussi le plus jaloux. C'est tout ce qui me reste à dire.

Le devot saint Bernard parlant de l'épouse du Cantique dit, qu'il s'en faut beaucoup qu'elle ne soit aussi belle,& d'une naissance aussi-illustre que son bien-aimé. *Multum hæc sponsa sponso suo inferior specie, inferior genere.* Il pouvoit ajoûter qu'elle lui cede encore en amour, & qu'elle n'est pas à beaucoup prés aussi tendre pour lui qu'il l'est pour elle. Je le dis de vous, ma chere Sœur, & je ne crains ni de vous offencer, ni de me tromper en le disant. Non, jamais vôtre amour n'egallera celui que vôtre époux a pour ses épouses. Car en premier lieu il les prévient, il les aime avant que d'en être aimé, avant qu'elles soient capables d'aimer. Ne pensez pas ma fille, que ce soit vous qui aiez songé la premiére à vous donner à JESUS-CHRIST, que ce soit vous qui l'aiez choisi pour vôtre époux; c'est lui au contraire qui vous a choisie; c'est lui qui a fait toutes les avances, qui vous a pressée, qui n'a rien oublié pour s'insinuer dans vôtre cœur, pour vous obtenir vous-même de vous-mêmes. *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.*

Qui pourroit dire tout ce qu'il a fait pour venir à bout de son dessein? Toutes les mesures, toutes les précautions qu'il a prises, tous les ressors qu'il a préparez, qu'il a fait joüer en son tems, pour conduire la chose aux termes où elle est présentement? J'espere que quelque jour il vous apprendra lui-même le détail de ses soins & de ses poursuites, qu'il vous découvrira ses secrettes voïes que sa Providence a tenuës pour vous attirer. Et ce sera pour

lors, que toute abîmée dans la connoiſſance de vos miſeres,de vôtre neant;& d'ailleurs toute ravie de l'empreſſement incroïable que Jesus a eû pour vous, vous ne pourrez plus faire autre choſe que vous récrier avec le grand ſaint Bruno; *O bonitas! ô bonitas!* ô amour incompréenſible!

Que ſi vôtre bien-aimé vous a cherie ſi tendrement avant même que vous euſſiez le bon-heur de le connoître; quels ſeront ſes ſentimens, lors-que vous aurez répondu à cet amour, lors-que vous lui aurez donné les plus fortes preuves qu'il puiſſe exiger de vôtre reconnoiſſance,en quittant toutes choſes pour l'amour de lui. Car vous ne devez pas apréender qu'il imite la legereté de ces hommes, qui aprés avoir remué le Ciel & la terre pour avoir les perſonnes qu'ils recherchoient, ne les ont pas plû-tôt épouſées qu'ils commencent à s'en dégoûter, à les haïr; à ſoûaitter de ne les avoir jamais veûës. La raiſon de cette inconſtance, c'eſt qu'ils trouvent en elles des défauts que l'amour leur avoit cachez: c'eſt qu'ils les avoient priſes dans la paſſion, dans un tems où la raiſon eſt comme éteinte, où elle eſt enſevelie dans les ténébres. C'eſt ainſi que Jacob ſe crût le plus heureux de tous les hômes quand on lui donna Lia, parce-que pour la lui donner ont prit le tems de la nuit, mais il ne ſe crût heureux que juſqu'au retour de l'aurore, qui lui découvrit la laideur de ſon épouſe. Pour vôtre époux ma chere ſœur, il n'eſt point de nuit, point de ténébres, point de paſſiõ qui l'aveugle: Nous avons tous des défauts, mais il n'en découvrira point en vous, qu'il n'ait apperçeûs dés le momẽt qu'il vous a choiſie: Il vous a aimée avec ces défauts, il vous

a bien voulüe telle que vous étes ; comme à l'avenir vous deviendrez tous les jours plus aimable, c'est-à-dire, plus pure, plus vertueuse, plus zélée pour son service, plus soigneuse de lui plaire, sa tendresse bien-loin de se rallentir s'augmentera aussi tous les jours.

Pleût-à-Dieu que je pusse vous faire comprendre, jusqu'où ira cette tendresse, si vous voulez être une fidelle, une chaste épouse; le sacré Cantique pourra vous en apprendre quelque chose, c'est merveille d'entẽdre les douceurs que l'époux celeste y dit à l'ame sainte, & de voir les caresses qu'il lui fait. Non seulement il lui donne le nom d'épouse & de bien-aimée ; mais comme si ces expressions n'étoient pas encore assez tendres, il l'appelle son amie, sa belle, sa sœur, sa colombe, il lui fait à elle-même un portrait de sa beauté, où il emploie tout ce que l'amour a coûtume de mettre à la bouche des plus passionnez amans. Tantôt il l'invite à la solitude & aux plaisirs de la cãpagne, tan-tôt il vient la surprendre chez elle lorsqu'il y est le moins attendu. S'il a fait semblant de s'éloigner pour quelque tems, il revient en courant se jetter entre ses bras, il se tient debout devant elle pour la défendre du soleil, il souffre qu'elle s'appuïe sur lui, qu'elle s'endorme dans son sein, il conjure ses compagnes de ne la pas troubler dãs son sommeil. Tout cela sont des figures dont il ne tiendra qu'à vous d'expérimenter la verité. Ce seroit en vain que je m'efforcerois de vous en donner l'explication, il faut sentir ces sortes de choses pour en parler. Vous entrez dans une maison, où sans doute il se trouvera plusieurs personnes qui

pourront vous entretenir sur ce sujet. Mais que vous diront-elles ces saintes filles, si ce n'est ce que dit la même épouse, qu'elles languissent d'amour, que leur ame s'attendrit, qu'elle se fond dés que leur bien-aimé commence à parler, qu'une de ses paroles leur fait goûter plus de plaisir que toutes les créatures ensemble n'en peuvent donner; qu'il se familiarise avec elles d'une maniére ineffable; qu'il n'est point de tourmens qu'elles ne soient prêtes d'endurer, lors-qu'elles ont reçeû quelqu'une de ses caresses, que la douceur dont il les comble est quelque-fois si excessive, qu'elles en mourroient sans un miracle, qu'elles se plaignent souvent à lui des excez, qu'elles y résistent qu'elles se défendent de tout leur pouvoir, mais qu'elles s'en défendent en vain, il les surprend, il les force de se plonger dans les chastes délices que son amour leur a préparées. Je sai que tout ceci sont des Enigmes pour la plû-part des gens du monde, que ces délices leur passent pour des délices imaginaires & chimeriques. Mais fiez-vous à moi, ma chere Sœur, si vous pouvez vous donner toute entiére à JESUS-CHRIST; vous verrez bien-tôt qu'il n'est rien de plus-réel que les esperances que je vous donne, & que les joïes du monde, en comparaison de celles de la Religion, ne sont pas seulement de vaines joïes, mais encore de veritables supplices. *Vanitas & afflictio.*

Il est vrai que pour ces marques de tendresse, vôtre époux exige de ses épouses un grand détachement de toutes choses: Il est tendre, mais sur la fidélité il est d'une délicatesse incroiable; sa jalousie à l'extravagance & à l'injustice prés, va en-

core plus-loin que la jalousie des hommes. Dieu me garde d'attribuer jamais au Sauveur du monde cette folle passion, cette aveugle fureur qui trouble la paix des familles,& qui porte souvent à des excez si funestes ceux qui en sont possedez. Dieu me garde de penser qu'il soit meme susceptible de cette humeur noire & maligne,à qui les plus-parfaites vertus deviennent suspectes,qui fait des crimes des plus-innocentes actions, qui empoisonne tout, qui se défie de tout, qui croit voir tout ce qu'elle craint, & qui ajoûte foi aux choses les plus-incroiables,ainsi que S. Jean Chrisostôme l'a remarqué. Non,ma Sœur, vous aurez à faire à un époux sage & raisonnable, & vous ne devez pas appréender ses reproches,tandis que vous-même n'aurez rien à vous reprocher. Mais aussi il veut être aimé de bonne foi, & il veut être aimé tout seul, c'est pour cela qu'il prie son épouse de le mettre comme un cachet sur son cœur : *Pone me ut signaculum super cor tuum* : C'est-à-dire,comme l'explique Téôdoret, que mon amour ferme l'entrée de vôtre cœur à tout autre amour ; & la raison qu'il en rend d'abor, semble autoriser ce sens : Car il ajoûte ; *quia fortis ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio* : Parce-que l'amour est aussi fort que la mort,& la jalousie aussi cruelle que l'enfer : Comme s'il vouloit dire, l'amour que vous auriez pour quelqu'autre me causeroit une mortelle douleur, il m'exposeroit aux tourmens de la jalousie, lesquels ne sont pas moins insupportables que les tourmens des dannez.

Ce que je vais dire vous surprendra, cependant il n'est rien de plus-veritable. La jalousie de vôtre

époux s'étend à tout ce qui peut inspirer quelque sentiment d'amitié ou de tendresse. Si vous voulez avoir pour lui une entiére complaisance, vous renoncerez à toute inclination, vous n'aurez plus d'amie particuliere, plus de confidente, vous oublirez jusqu'à vos plus-proches parens, & vous soûaitterez qu'on vous oublie de même. Est-il une amitié plus loûable; plus sainte en apparence, que celle que vous pourriez avoir pour un directeur qui vous montreroit le chemin du Ciel? Toute-fois si vous aviez trop d'attache pour ce Directeur, si vous desiriez son entretien, quoi-que saint, avec trop d'empressement, si vous n'étiez toûjours prête à le quitter au premier ordre, ce seroit assez pour faire de la peine à ce chaste époux. Bien davantage, il sera quelque-fois jaloux des personnes mêmes qu'il vous ordonne d'aimer, il veut que vous aimiez toutes celles avec qui vous vivrez à l'avenir, & que vous les aimiez comme vous-même.] Mais si dans cét amour il entre quelque chose d'humain si vous en témoignez davantage à celles ou qui auront plus d'esprit, ou plus de douceur, ou même plus de bonté pour vous, de sorte qu'il y ait sujet de penser que ce n'est pas lui seul que vous aimez en chacune d'elles; si cela arrivoit ma Sœur, il croiroit avoir lieu de se plaindre de vôtre conduite, & vous ne seriez pas long-tems sans vous appercevoir de son chagrin. Mais qui croiroit que les créatures qui n'ont ni raison ni sentiment, fussent capables de donner de la jalousie. Elles en donnent à JESUS-CHRIST, il ne peut souffrir qu'un cœur qui est à lui, aime un emploi, un meuble, un bijou avec quelque sorte d'attache. C'est la seule raison

pour

pour-quoi il exige cette grande pauvreté dont nous parlions tout-à-l'heure. Sainte Terése que j'ai déja citée, dit en un endroit de sa vie, que quand elle avoit quelque chose de superflu, elle ne pouvoit plus se recueillir: c'est-à-dire que son époux la grondoit, qu'il lui tournoit le dos, qu'elle ne pouvoit plus tirer une parole de lui.

Que cela paroît étrange à la plû-part des gens, ô mon aimable Sauveur ! mais que cela est juste néanmoins, que cela est raisonnable ! qu'il est juste que des cœurs qui n'ont été faits que pour vous, n'aiment que vous ! qu'il est raisonnable, que puisque nous ne pouvons vous aimer autant que nous le voudrions, nous vous aimions du moins autant que nous le pouvons ! Pour-quoi vous retrancher quelque chose d'un amour qui est déja si peu proportionné à celui que vous nous avez témoigné en tant de rencontres ?

Voila, ma Sœur, tout ce que j'avois à vous dire de l'amant qui vous recherche, si tel que je viens de vous le dépeindre, il ne laisse pas de vous plaire, si non-obstant tout ce que je vous ai dit, vous l'aimez assez pour soûaitter de vous lier à lui par un nœu indissoluble; vous êtes heureuse & l'on ne sauroit assez estimer vôtre bon-heur: Car outre que vous aurez le plaisir d'être aimée de vôtre époux autant que vous le soûaitterez, vous ne vivres point côme les autres épouses dans la crainte de le perdre, ou d'être séparée de lui par la mort.

Non, ma Sœr, la mort ne vous séparera point de vôtre époux; au contraire elle vous unira à lui d'une maniere beaucoup plus douce & plus-étroitte; ce sera la mort qui brisera le voile qui vous dé-

robe ici-bas la veûë de cette beauté ineffable, c'est elle qui vous mettra en possession de ces immenses tresors dont il doit récompenser vôtre pauvreté, c'est elle enfin qui imposant à nôtre cœur l'heureuse nécessité de l'aimer éternellement, mettra fin à ses jalousies & à vos craintes.

Il s'est trouvé des épouses si passionnées, que leurs maris étant morts, elles ont desiré de mourir avec eux; On dit qu'il y a encore une nation dans l'Orient où cés exemples sont ordinaires, & où tous les jours on voit les femmes se jetter dans le bucher qu'on allume sous le corps mort de leur époux; si le desir d'embrasser un cadavre, de mêler ses cendres aux cendres d'un homme qu'on a aimé, si ce desir peut faire trouver la mort agréable, pensez-vous ma Sœur, que vous deviez craindre une mort qui vous rendra vôtre époux, & qui vous le rendra vivant, beau, couronné de gloire, comblé de richesses & incapable de changer à vôtre égar. Mais bien-loin de la craindre, ne l'attendrez-vous pas au contraire avec une extrême impatience. Oüi, ma fille, à ce moment si sombre, si funeste pour tous ceux qui s'attachent à la terre, en ce moment qui met une fin si triste aux plus heureux mariages, qui force des couples les mieux assorties à une si amere separation, à ce moment dont le simple souvenir est si odieux & si terrible aux gens du monde; on vous verra comme on en voit tous les jours tant d'autres, on vous verra gaïe, asseûrée, tranquille, rasseûrant même, & consolant ceux que vôtre mort pourroit affliger. Bien-loin de faire des vœux pour la vie, on vous entendra faire des priéres à vôtre époux, pour hâter sa

venuë & vôtre départ; *Similis esto*, lui direz vous avec cette autre épouse, *similis esto dilecte mi caprea hinnuloque cervorum*: Venez mon bien-aimé, mais venez à grand pas, & ne me faites pas languir davantage: Il est tems que je voie celui que j'aï aimé jusqu'aujourd'hui sans le voir, il est tems que je quitte cét exil, qui n'a été que trop long pour moi, & où je me trouve si solitaire, parce que je ne vous y trouve pas, *Similis esto caprea hinnuloque cervorum*: Quelle douce mort, ma chere Sœur? Qu'elle est differente de celle que font la plû-part de ces Dames qui ont passé leur vie dans la vanité & dans les délices? Qu'elle vous recompensera bien de ce que vous faites aujourd'hui pour Jesus-Christ. Ce ne sera pas toute-fois vôtre unique récompense, mais seulement un doux passage à celle que vôtre époux vous a préparée dans le Ciel, & que je vous soûaitte au nom du Pere, du Fils & du Saint Esprit. *Amen.*





SERMON XL.

POUR LA PROFESSION D'UNE RELIGIEUSE.

Vivo autem, jam non ego, vivit verò in me Christus,

Ce n'est plus moi qui vis, c'est JESUS-CHRIST *qui vit en moi.* S. Paul aux Galat. c. 2.

Une fille devient Religieuse par la profession, c'est-à-dire qu'elle ne vit plus dans le monde; elle devient bonne Religieuse lors que le monde ne vit plus en elle; elle devient Religieuse parfaitte lors-que JESUS-CHRIST *vit en elle au lieu du monde.*

MA Sœur, je ne vois ici personne qui n'y soit nécessaire en quelque sorte pour le dessein qui nous y assemble. C'est un sacrifice qu'on y prépare, & vous devez être la victime de ce sacrifice. Ces vénérables Prêtres y feront l'Office de Sacrificateurs; Cette troupe

de Vierges consacrées à Dieu, est comme pour vous conduire à l'autel, pour y faire les cerémonies mistérieuses, pour y chanter les sacrez Cantiques. Vos Parens y sont venus, pour faire au Seigneur une cession solemnelle de tout le droit que la nature leur avoit donné sur vous; enfin l'on y admet toutes sortes de personnes, non seulement pour avoir des témoins de vôtre courage, mais encore pour rendre publique cette action, qui sans cela manqueroit d'une de ses plus essentielles circonstances.

Je suis le seul dont la fonction me paroit ici entiérement inutile. Car pour quoi un Prédicateur en cette rencontre? Une fille ne sauroit-elle faire des vœux si on ne la préche? N'est-elle pas déja toute resoluë, quand elle est aussi prés du terme que vous l'étes présentement? J'ai donc crû que n'étant ici nullement nécessaire pour faire une Religieuse, je ne pouvois y avoir été appellé que pour contribuër à faire une bonne & une parfaitte Religieuse: C'est pour-quoi je me suis determiné à vous réprésenter en ce discours les devoirs de l'état que vous embrassez, & en quoi consiste la perfection de ce même état. Je sai, ma Sœur, que tout ce que je puis vous dire sur ce sujet, vous a déja été enseigné par ces maîtresses si éclairées, qui depuis un an vous forment à la vie de l'esprit, & quand cela ne seroit pas, vous avez devant les yeux des modelles de vertu qui peuvent vous tenir lieu de toutes les instructions; aussi ne prétens-je faire autre chose, si ce n'est de rapeller en vôtre memoire les leçons qu'on vous a faites jusqu'ici, ou tout au plus vous donner quelques lumiéres, qui

vous rendent utiles les bons exemples que vous recevrez à l'avenir.

Je m'en vais donc vous expliquer ce que c'eſt qu'une Religieuſe parfaitte; mais parce-que pour le bien entendre, il faut ſavoir ce que c'eſt qu'étre Religieuſe, ce que c'eſt qu'être bonne Religieuſe, je tâcherai de vous éclaircir ces deux poinćts, avant que de venir au premier. Ce ſera donc ici & le ſujet & l'ordre de ce diſcours. Je vous ferai voir ce que c'eſt qu'une Religieuſe, ce que c'eſt qu'une bonne Religieuſe, ce que c'eſt qu'une Religieuſe parfaitte. Je dis qu'une Religieuſe c'eſt une fille qui ne vit plus dans le monde, ce ſera le premier poinćt; Qu'une bonne Religieuſe eſt celle en qui le monde ne vit plus, c'eſt le ſecond poinćt; Qu'une parfaitte Religieuſe eſt celle en qui Jesus-Christ, vit au lieu du monde, c'eſt le troiſiéme: Voila tout le plan de cét entrétien. Je commencerai aprés avoir invoqué la Sainte Vierge. *Ave Maria.*

Il n'eſt pas fort mal-aiſé de faire voir qu'une Religieuſe eſt une fille qui ne vit plus à l'égar du monde. C'eſt le ſentiment de la Religion où elle s'engage, c'eſt le ſentiment du monde même qu'elle abandonne. Ce teſtament irrevocable qu'elle eſt obligée de faire ſi elle a quelque choſe dont elle puiſſe diſpoſer: Ce drap mortuaire dont on la couvre incontinant aprés qu'elle a prononcé ſes vœux; Ces priéres qu'on chante ſur elle comme ſur une defunte, tout cela nous marque aſſez clairement l'état de mort, où ſa profeſſion l'a reduite. C'eſt pour cette même raiſon, qu'en cette rencontre les parens ne peuvent retenir leurs larmes,

& qu'ils pleurent également leurs enfans, soit qu'ils meurent, ou qu'ils entrent dans des Monasteres. On ne peut pas dire que ce qui arrache à cette Mere des marques d'une si grande tendresse, soit simplement la peine qu'elle a à se separer de sa cadette, si elle n'avoit que cette raison de s'affliger; elle ne devroit pas ressentir moins de douleur lors-que son ainée l'a quittée, pour suivre un mari dans une maison, & peut être même en une Province étrangere; & cependant on conduit celle-ci comme en triomphe chez son époux, au lieu que le départ de l'autre remplit la famille de dueil & de desolation; elle ne s'éloigne bien souvent que de quelques pas de la maison paternelle; il est vrai, mais c'est qu'elle en sort pour entrer en une espece de tombeau, pour s'enterrer toute vivante dans une cellule.

En effet, ma Sœur, je trouve dans l'action que vous allez faire, tout ce qu'il y a de plus-amer en la mort, j'y trouve même quelque chose de plus-terrible. Car pour-quoi pensez-vous que la mort nous paroisse si redoutable? ce n'est pas précisement, parce qu'elle nous ôte la vie, c'est parce-qu'avec la vie, elle nous ravit tous les biens & tous les plaisirs de la vie. *Qui sumus in hoc tabernaculo, ingemiscimus gravati, eo quod nolumus expoliari*, dit S. Paul: Quelque accablez que nous soions sous le faix du corps, nous ne laissons pas de soûpirer lors qu'il faut mourir, parce que nous ne voulons pas étre depouillez: Aussi voions nous qu'à mesure qu'on possede plus de bien, on craint davantage de mourir; Un miserable qui n'a rien à perdre, comme l'on dit, expose sa vie assez volon-

tiers, il se menage peu dans les occasions les plus perilleuses, tandis qu'un homme riche fremit au seul souvenir du sepulchre, c'est qu'il sait bien qu'il y doit entrer tout nû. *Ingemiscimus gravati, eo quod nolumus expoliari.*

Or, ma Sœur, est-il un dépouillement plus universel que celui d'une Religieuse, du moment qu'elle a fait profession? Elle ne possede plus rien, elle ne peut rien posseder à l'avenir, elle a renoncé à tout ce que le monde lui avoit donné, & ce qui est infiniment davantage, à tout ce que le monde lui promettoit. Elle a quitté toute sorte de biens, la plû-part des hommes préfereroient la mort à une pauvreté si extréme: Néanmoins on n'est pas encore mort pour avoir perdu tout ce qu'on avoit au monde, mais la Religieuse perd encore l'esperance d'avoir jamais rien, & cette esperance ne se perd qu'avec la vie: C'est pour cela que S. Gregoire au huitiéme livre de ses Morales, applique ces paroles de Job, à ceux qui ont fait vœu de pauvreté, *Desperavi, nequaquam ultra jam vivam.* C'en est fait, je ne vis plus, puis que me voila hors d'esperance de recouvrer mes richesses ; & le méme Pére dit encore, que c'est à ces pauvres Evangeliques que parle l'Apôtre écrivant aux Colossiens, quand il dit, vous étés morts, & vôtre vie est cachée en Dieu avec Jesus-Christ : *Talibus namque per Paulum dicitur, mortui estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.*

On me dira peut-être, que tandis que l'ame est encore liée au corps, en quelque état que l'on se trouve, on ne peut pas dire qu'on ne vive plus. Mais quand cela seroit, cette liaison n'est-elle pas

rompuë en quelque sorte par le vœu de chasteté? être chaste dans le langage des Peres, & sur tout du grand saint Jerôme, n'est-ce pas être sans corps dans le corps même, *& in corpore vivere sine corpore*? Pour dire que l'ame est separée du corps, ne suffit-il pas qu'elle n'ait plus de part à ses mouvemens qu'elle cesse d'operer avec lui? n'est-ce pas assez qu'elle lui ait interdit pour toûjours tous les plaisirs de la vie? Si ce n'est pas là mourir, ma Sœur, c'est sans doute quelque chose de plus contraire à la nature que la mort même. Tout le monde avoüe qu'on ne sauroit vivre sans quelque plaisir, dés qu'on se voit dans l'impuissance d'en goûter aucun, bien loin de craindre la mort, on commence à la desirer, mais aussi que ne fait-on point pour s'empêcher d'être reduit en ce triste état? J'en prens à témoin tant de Dames voluptueuses, qui aprés avoir vieilli dans le commerce du monde, ne peuvent encore s'en retirer. On sait les vains & les ridicules efforts qu'elles font [illegible] retenir cette beauté qui les abandonne, pour d[illegible]uler cet âge qui les bannit des compagnies & des divertissemens, & lors qu'elles ne peuvent plus y paroître avec bien-seance, elles ont tout-à-propos de jeunes filles qui leur servent de prétexte pour s'y rencontrer; elles permettent à ces filles d'aller par tout, afin de les accompagner par tout, elles les laissent voir au monde parce qu'elles ne peuvent se passer de le voir encore elles-mêmes Que si le monde a de si grands charmes, pour une personne qui n'en a plus pour le monde, pour une personne qu'il rebute, & qui d'ailleurs a eû le loisir de s'en saoûler; de s'en détromper, s'il n'y a que la

mort qui soit capable de s'arracher à cette vie libre & mondaine. Combien doit-il être penible à une jeune Demoiselle de renoncer à tous ces plaisirs, en l'âge même des plaisirs ? de fuir le monde lorsqu'elle pourroit en être adorée, lorsqu'il lui présente tout ce qu'il a de plus attraïant, avant qu'elle ait eû aucun sujet de s'en plaindre ; en un mot avant que de le connoître, & par conséquent étant peut-être encore persuadée, qu'il est effectivement aussi agréable qu'il le paroît.

Il est donc vrai que la profession religieuse renferme tout ce que la mort a de plus dur, puis qu'elle nous dépouille des biens, qui sont les seuls qui nous attachent à la vie, puis-quelle nous retranche les plaisirs, sans quoi la vie devient elle même insuportable. J'ai ajoûté qu'elle avoit encore quelque chose de plus terrible que la mort, & voici comme je le prouve. La mort qui reduit nôtre corps en poudre, ne donne nulle atteinte à l'ame; au contraire, elle la met en liberté, elle la tire, pour ainsi parler de la bouë & du sepulchre ; mais la Religion n'épargne pas même cette partie spirituelle; elle mortifie la chair par la pauvreté & par la chasteté, & bien loin d'affranchir l'esprit comme fait la mort, elle se soûmet par le vœu d'Obeïssance à une longue & cruelle servitude. Je vous laisse à penser, Messieurs, si l'on peut encore vivre, lorsque l'esprit lui-même, qui est la vie du corps, que l'esprit, dis-je, ne peut plus agir, qu'il ne vit plus; Quoi de plus semblable à un mort qu'une personne qui ne se remuë point si on ne la remuë, que l'on traitte, que l'on tourne comme l'on veut, sans qu'elle puisse ni résister ni se plaindre; c'est l'état où l'obeïssance reduit une personne religieuse.

Je vous prie, Chrêtiens Auditeurs, de remarquer ici en passant, qu'il est mal-aisé de rien imaginer de plus héroïque que cette vertu. Veritablement on promet beaucoup, quand on promet à Dieu une pauvreté & une chasteté éternelle, mais quand on voûë une éternelle obeïssance, on s'engage à tout, sans savoir précisement à quoi l'on s'engage. On fait vœu de se faire une loi inviolable de toutes les volontez, disons le franchement, de tous les caprices, & bien souvent de toutes les passions d'une personne qui n'est ni infaillible dans ses jugemens, ni impeccable dans sa conduite. Encore si l'on ne se soûmettoit qu'à une seule Superieure; ou que vous fussiez asseurée, ma Sœur, que toutes celles qui vous gouverneront peut-être durant l'espace de soixante années, seront toutes aussi raisonnables, aussi éclairées, aussi vertueuses, aussi bonnes que celle, à qui vous aurez le bonheur de rendre vos premiéres obéïssances, je vous avoûë qu'on pourroit sans beaucoup de peine s'assujettir pour toûjours, à une conduite si douce & si sage; la servitude en ce cas ne seroit gueres moins agréable que la liberté; mais ce n'est pas à celle-ci seulement que vous vous livrez, pour ainsi dire, & piés & mains liés comme une me; vous vous abandonnez avec la même ind[illegible]rence à toutes celles qui pourront lui succeder. Qu'elles soient fieres, ou complaisantes: accueillantes ou chagrines, prudentes ou indiscretes, coleres ou moderées, qu'elles vous aiment, ou que naturellement elles aïent de l'aversion pour vôtre humeur; Quoi qu'il leur prenne envie de vous commander vous vous obligés de leur obéir jus-

qu'à la mort sur peine d'être dannée.

Aprés cela faut-il s'étonner qu'une pauvre enfant, qui songe à faire un pas si difficile soit quelquefois attaquée, soit combattuë long-tems avant que pouvoir s'y résoudre. Car il ne faut pas le ...aler, cette mort pour l'ordinaire est précédée d'une cruelle agonie. J'en ai été témoin plusieurs fois, & il est vrai que je ne me souviens pas d'avoir jamais rien vû de si touchant. La nature en ces rencontres fait d'étranges efforts afin d'étouffer la grace, qui veut l'étouffer elle-même. Le monde & la volupté se présentent avec des attraits bien capables d'ébranler un jeune courage. D'ailleurs la Religion n'offre à l'esprit que des images affreuses d'humiliation, d'abstinence, de solitude. Tout l'homme frémit à la veûë de cinquante ou soixante années de contrainte, à la seule pensée d'une vie toute hérissée d'épines & éloignée de toutes sortes de plaisirs. Il faut dire adieu & un adieu eternel au pére, à la bonne mere, à des freres pleins d'amitié, aux plus chéres confidentes, ar... amies les plus-intimes, il n'y a pas une seule ...tte de sang dans les veines, qui ne se revolte ; qui ne s'oppose à une si rude separation. Cependant on presse pour obtenir son congé, on ne laisse pas de marcher même avec assez de resolution. Mais que de troubles, que d'angoisses intérieures, que de soûpirs étouffez, que de larmes secrettes, que de cruels saisissemens, que de mortelles sueurs ! Courage, ames prédestinées, vous voilà bientôt au bout de toutes vos peines, un moment de constance vous fera passer par une mort héroïque une heureuse immortalité. Vous ne vivrez plus

dans le monde, il est vrai, mais aussi vous ne pourrez plus mourir, car enfin nous ne mourons pas deux-fois, & ce seroit parler peu proprement d'une personne Religieuse que de dire qu'elle meurt, lors-qu'il plaît à Dieu l'appeller à une meilleure vie. Que voit-on je vous prie en ce passage qui porte le triste caractere de la mort? On ne voit point de femme échevelée, dit saint Jean Crisostôme, dans la chambre d'un Religieux agonisant, point d'enfans qui se desesperent, point de serviteurs qui le troublent par leurs cris & leurs lamentations. Il est environné de ses fréres, qui bien loin de le pleurer, lui envient son bonheur, & l'accompagnent avec des cantiques d'actions de graces. Quand il a rendu l'esprit, nul d'entre eux n'oseroit dire qu'il est mort, ni appeller funerailles les derniers devoirs qu'ils lui rendent, c'est à leur sens un triomphe & une veritable fête. *Eamque rem non elationem funeris, sed pompam & praemissionem vocant.*

Mais le mourant n'est-il point peut-être alors en des sentimens tout differens de ceux de ses freres? Pour répondre à cette question, je n'aurois qu'à produire les exemples qui ont été rappottez sur ce sujet par Saint Grégoire le Grand, par saint Bernard, & par tous les Historiens de divers ordres vous verriez un nombre infini d'ames Religieuses, qui ont insulté la mort selon l'expression du Docteur Dévot, & qui sentant approcher leur derniere heure ont fait éclatter une grande joie. Mais je ne dirai rien ici que de recent, rien que je n'aie vû de mes yeux. J'ai vû mourir une personne Religieuse qui dans les plus violens accez de sa

maladie supplioit ses amis avec des instances incroiables de ne faire nulles priéres pour sa guerison, comme si elle eût appréendé que Dieu ne les exauçât, & ne lui prolongeat sa vie. J'en ai vû un autre qui voiant pleurer ceux qui l'assistoient à la mort, ramassa tout ce qui lui restoit de forces pour leur reprocher doucement leur peu de charité, & le peu de part qu'ils prenoient à son bon-heur. J'en ai vû qui étant revenus d'un état, où l'on avoit desesperé de leur vie, m'ont dit qu'ils étoient inconsolables du retour de leur santé, & qui ne pouvoient s'empécher de verser des larmes en ma présence, lors qu'ils se ressouvenoient qu'aiant été si prés de mourir, un si grand bien leur étoit encore differé. *Ubi est mors victoria tua.* Doit-on s'écrier à la veûë de ses exemples; *Ubi est mors stimulus tuus.* O mort rédoutable & hideuse mort ! où sont donc ces cruelles armes; & cette présence si affreuse, qui fait pâlir les plus-intrepides.

Quel avantage, ma chere Sœur, d'attendre ainsi dans le calme cette derniere heure, dont le simple souvenir a coûtume d'épouvanter tout le monde: Quel privilége de pouvoir se faire un plaisir de songer à la mort, dont la seule pensée répand tant d'amertumes sur tous les plaisirs ! quel bon heur de voir ce rédoutable ennemi, venir à nous pour ainsi dire, les armes baissées, de ne recevoir que des caresses de ce lion rugissant, de pouvoir se joüer de ce monstre épouvantable. C'est une suite comme naturelle du sacrifice que vous faites aujourd'hui, aprés cette mort généreuse & volontaire vous ne devez plus craindre cette seconde

mort, qui vous ouvrira le Paradis. *Qui vicerit, non lædetur à morte secunda.* Ce sont des paroles tirées de l'Apocalipse que je puis bien appliquer à mon sujet, quiconque aura vaincu le monde en le quittant & sera mort à toutes ses vanitez, ne sera point blessé, ne sera nullement troublé, nullement inquieté lors-qu'il faudra rendre son ame à son Créateur, les douleurs, les larmes, les agonies auront déja eû leur tems, on les aura souffertes comme par avance en quittant le monde. *Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt.* Une seule chose pourroit s'opposer en quelque sorte à un si grand bien, ce seroit, ma Sœur, si en quittant le monde il arrivoit que le monde ne vous quittât pas, mais qu'il vous suivit dans la religion, parce-qu'en ce cas-là vous seriez Religieuse à la verité; mais, ce que Dieu veuille détourner par sa bonté, vous seriez mauvaise Religieuse. Une Religieuse c'est une fille qui ne vit plus dans le monde, je viens de vous le montrer. Une bonne Religieuse, c'est celle en qui le monde ne vit plus. C'est la seconde Partie.

Il est assez ordinaire aux personnes qui songent à se retirer du monde, de penser qu'ils n'auront pas plû tôt abandõné toutes choses, qu'ils serõt parvenus à la plus haute perfection. La plû-part de ceux qui vivent dans le siécle font le même jugement; ils ne peuvent comprendre qu'un homme qui s'est fait pauvre, qui s'est rendu soûmis, comme parle l'Evangile, qui s'est fait esclave pour l'amour de Jesus-Christ ait encore un fort long chemin à faire, pour arriver à la sainteté, qu'il en soit encore au premier pas. Cependant, ma Sœur, il

n'eſt rien de plus-veritable. Saint Paulin aiant renoncé à tous ſes biens, & Sulpice Severe ſon bon ami l'en aiant fort loüé dans un lettre, il lui répond en ces termes. Avoir quitté toutes les choſes temporelles, ce n'eſt pas avoir fourni la carriére, c'eſt ſeulement y être entré ; un atlete qui s'eſt dépoüillée n'eſt pas pour cela victorieux, il eſt ſeulement en état de mieux combattre; Celui qui doit paſſer un fleuve à nage met bas ſes vétemens, mais pour s'être des-habillé il n'eſt pas encore à l'autre bord, il faut qu'il ſe jette, qu'il remuë les bras & les jambes, qu'il ſe pouſſe, qu'il s'élance, qu'il ſe mette hors d'haleine, pour rompre les vagues, & pour fendre le courant des eaux. *Nec tamen hoc tanto apparatu quod ſe deſpoliaverit, tranſnatabit, niſi totius corporis niſu, & omnium citâ mobilitate membrorum, & propulſu pedum & remigio brachiorum & lateris in lapſu torrentis impetum ſcindat, & laborem natationis exhauriat.*

Il eſt d'une perſonne qui ſort du monde pour s'enfermer dans un Cloiſtre, il en eſt, dis-je, ma chere Sœur, comme d'une fille qu'on tireroit du village pour la mener à la Cour. Il ſeroit aſſez aiſé de lui faire changer d'habits, de la loger dans un appartement ſuperbe, le Prince pourroit même l'épouſer dés le premier jour de ſon arrivée. Mais tout cela n'empécheroit pas qu'elle ne retint encore ſon langage & ſes maniéres ruſtiques, elle porteroit au louvre ſes inclinations baſſes & villageoiſes, elle y porteroit, pour ainſi dire, tout ſon village. Ainſi ma Sœur, aprés être ſortie du monde, aprés avoir mis un autre habit, & avoir même épouſé JESUS-CHRIST en faiſant profeſ-

ſion

sion, une fille pourroit encore conserver & le langage & les maniéres, & les inclinations du monde, lesquelles ne se changent pas aussi facilement qu'on change de voile. Il pourroit arriver qu'aprés tous ces engagemens, le monde vivroit encore & dans son souvenir & dans son estime, & même au fond de son cœur. Il se pourroit faire qu'aiant quitté de grans biens elle auroit encore de grandes attaches à des bagatelles; qu'elle seroit aussi empressée à rechercher ses commoditez, qu'on l'est dans le siecle à se procurer toutes sortes de plaisirs, & qu'enfin elle ne seroit pas moins avide des petits honneurs qu'on peut prétendre en la religion, que les plus-ambitieux sont alterez de la vaine gloire du monde. Bien davantage, Cassien en sa quatriéme Conference se plaint de quelques Religieux de son tems, lesquels étoient beaucoup plus-attachez aux choses qu'on leur donnoit pour leur usage, quoi qu'elle fussent trés viles, qu'ils ne l'avoient été autrefois aux grandes richesses qu'ils possedoient. *Ut horum cura*, ce sont ces paroles, *pristinarum omnium facultatum superet passionem.*

Je vois avec douleur, dit le dévot Saint Bernard, qu'aprés avoit méprisé la pompe du siecle, quelques uns apprennent l'orgueil dans l'école de l'humilité, qu'ils deviennent plus-insupportables sous la discipline d'un maître qui est doux & humble de cœur, & qu'ils sont plus-impatiens dans le Cloître qu'ils ne seroient dans le monde. Et ce qui est un renversement encore bien plus-étrange, ils ne peuvent souffrir d'étre méprisez dans la maison de Dieu, eux qui dans leur propre maison auroient

peut-être été fort méprisables, comme si n'aiant pû avoir aucun rang au lieu où regne l'ambition, ils étoient venu chercher des honneurs au lieu où l'on les meprise. *Ut quia videlicet ubi à pluribus honores appetuntur, ipsi locum habere non meruerunt; saltem ibi honorabiles videantur, ubi ab omnibus honores contemnuntur.*

Il est tout visible, ma Sœur, qu'une religieuse qui seroit en cette disposition, une religieuse dont tous les sentimens seroient conformes aux sentimens des gens du monde, qui nourriroit en son cœur tous leurs desirs & toutes leurs passions, quoi que pour des objets differens, qui jugeroit des choses à peu-prés comme ils en jugent, il est visible que cette religieuse ne seroit pas une bonne religieuse. Parce-que l'état Religieux est une profession d'humilité, de mortification, de denûment; une profession de mépris du monde, qui sont toutes vertus interieures, qu'on ne peut pas se flatter d'avoir, disent les Téologiens, de quelque maniere qu'on soit vêtu, quelque regle qu'on suive au déors, si l'interieur ne répond aux observances exterieures.

En deuxiéme lieu, comment est ce que cette fille seroit bonne religieuse, en qui le monde vivroit encore, puis-qu'elle ne seroit pas même bonne Chrêtienne. Oui ma Sœur, les personnes-mêmes qui sont engagées dans le monde, s'ils ne font tous leurs efforts pour détacher leur cœur des choses du monde renoncent à leur baptême, il ne leur est pas défendu d'y vivre; mais ils ne peuvent l'aimer sans commettre une espece de parjure. La vocation au Christianisme, dit Saint Augustin,

consiste à nous éloigner du siecle, ou en effet, ou du moins d'affection. C'est pour cela que Tertullien disoit aux fidelles : Quelque part du monde que vous soïez, soit dans le desert, soit dans lés villes, dans des maisons regulieres, ou dans vos propres maisons, vous n'étes plus dans le monde. *Nihil refert ubi sitis, extra sæculum estis.* Que s'il est vrai que les personnes seculieres doivent faire mourir le siecle en leur ame, qui oseroit dire que les religieux sont dispensez de cette obligation.

Que deviendroient donc tant d'éloges, si magnifiques, que les Saints Péres donnent à l'état que vous embrassez, si tout se reduisoit à se révêtir d'un habit noir, & à ne parler qu'à travers des grilles ? Seroit-ce là de quoi se récrier aussi souvent qu'ils le font, & dire que cette vie est non-seulement contraire à la nature, mais qu'elle est même au dessus des forces de la nature *Contra naturam, imò ultra naturam est*, dit Saint Jerôme, *non exercere quod nata sis.* Et quand ils ont parlé de la sorte, ils ont eû en veûë le veritable Religieux, qui ne se contente pas de se separer des choses terrestres, mais qui s'éleve infiniment au dessus d'elles; qui n'a pas seulement un autre habit, une autre demeure, que celle des hommes du siécle, mais encore un autre esprit, d'autres sentimens, & pour ainsi dire, une autre nature. Il ne suffit pas à la bonne Religieuse d'avoir renoncé à l'héritage de son pere, elle regarde les biens-mêmes de la religion, & jusqu'aux meubles de sa chambre, avec la méme indifference, que ceux qu'elles a quittez pour toûjours. Elle n'a rien à

son usage qui ne soit à l'usage de tout le monde ; Elle ne se contente pas d'avoir méprisé les honneurs de sa maison, elle souffre qu'on la méprise elle-même dans la maison du Seigneur. Elle a voüé une éternelle solitude, & il ne tient pas à elle qu'elle ne soit jamais interrompuë par les visites, & par les entretiens des hommes. Aprés avoir quitté ses parens, elle fait tout ce qu'elle peut pour les oublier. Il lui semble que le Saint Esprit lui dit sans cesse au fond du cœur ces paroles du Prophete. *Audi filia & vide & inclina aurem tuam, & obliviscere populum tuum & domum patris tui, & concupiscet rex decorem tuum.* Ecoutez ma fille, si vous prétendez que je vous choisisse pour mon épouse, oubliez vôtre parenté & la maison de vôtre pére. Il ne dit pas simplement qu'elle en sorte, ce seroit assez pour un époux du commun, mais l'époux celeste veut qu'elle en perde même le souvenir. Et il ne faut pas que les parens se scandalisent de ce précepte, comme s'il choquoit les loix naturelles, & qu'on ne pût être bonne religieuse, sans cesser d'être bonne fille. Ils ne doivent plus considerer comme leur fille, celle que Jesus-Christ a choisie pour sa bien-aimée, elle doit être à leur égar comme si elle n'étoit plus. Dieu auroit leur sacrifice en horreur si dans l'offre qu'ils lui font de leurs enfans, ils prétendoient ne lui en donner que le corps, & se réserver le cœur pour eux, ou le partager avec lui. Il le veut avoir tout entier, tout ce qu'il peut nous accorder à cét égar, c'est de nous souffrir cette pensée, Seigneur, aiez la bonté de vous souvenir de mes parens, & faites en sorte que je ne m'en souvienne plus.

Que direz-vous de ce caractere, Messieurs; quoi-que vous joüissiez de vôtre liberté & de toutes vos richesses; quoi-que vous soiez plongez dans les occupations, dans les aises, & peut-être même dans les délices de la vie seculiere; que vous songiez peu à domter vos passions, bien-loin de vous appliquer à reprimer les desirs innocens de la nature; du moment que vôtre conscience ne vous reproche plus de grands crimes, que vous commencez à pratiquer quelques bonnes œuvres, vous pensez être déja parvenus à la sainteté la plus parfaite. Mais savez-vous bien que cette Religieuse que je viens de vous représenter, & dont la vertu vous effraie, savez-vous bien qu'elle ne se croit pas encore sainte? Et en effet si elle s'en tenoit à ce que j'ai dit, elle ne feroit précisement que son devoir, il s'en faudroit beaucoup qu'elle n'eût atteint la perfection de la vie solitaire. Il y a moins de distance, Messieurs, de l'état où vous vivez, à l'état où se trouve une bonne Religieuse, qu'il n'y en a des dispositions d'une bonne Religieuse, à celles d'une Religieuse parfaite. Pour être Religieuse il faut seulement qu'une fille ne vive plus dans le monde, pour étre bonne Religieuse, c'est assez que le monde ne vive plus en elle, mais pour être une Religieuse parfaite, il faut que Jesus-Christ vive en elle au lieu du monde; c'est ce qui me reste à vous expliquer.

Saint Jean Chrisostôme en une homelie qu'il a faite sur ces paroles: *Je ne vis plus, c'est* Jesus-Christ *qui vit en moi*, dit que le Fils de Dieu vit en nous, lors-qu'il ne se contente pas d'y être simplement par sa grace, mais qu'il y agit

qu'il y regne,pour ainsi dire,en Souverain. Pour faire comprendre cette pensée, ce grand homme oppose la vie & l'empire du Sauveur en nos ames, à la tirannie qu'y exerce le monde & le peché, lors-qu'ils s'en sont rendus les maîtres, de sorte qu'il prétend que les mêmes mouvemens qu'on remarque dans un homme du monde à l'égar des biens ; des plaisirs, de l'indépendance, que ces mêmes mouvemens se rencontrent dans les parfaits à l'égar de la pauvreté,de la continence,des souffrances,& de la soûmission. Représentez-vous donc, Messieurs,tous les soins que prend un avare pour augmenter & pour conserver son trésor, si vous voulez que Jesus-Christ vive en vôtre cœur, si vous avez envie de parvenir à la perfection de vôtre état, vôtre pauvreté doit être vôtre trésor, vous devez avoir pour elle les mêmes empressemens que cét avare a pour ses richesses; Un avare a toûjours les yeux sur ce qu'il n'a pas, pour tâcher de l'aquerir ; une parfaite Religieuse examine continuellement ce qu'elle a, pour voir si elle n'a rien,dont elle se puisse passer. Le même plaisir que ressent un marchand avide, lors-qu'il a doublé son argent,la Religieuse parfaite le goûte ce plaisir, lors-qu'elle a retranché quelque bijou de son oratoire,ou quelque meuble de sa chambre, une personne affamée de bien n'est jamais contente du bien qu'elle a,& la Religieuse que nous formons,non-seulement se contente de fort peu,mais elle n'est point satisfaite qu'elle ne soit dépoüillée de tout. Les richesses enflent ceux qui les possedent, la sainte Religieuse fait gloire de n'avoir rien,elle étalle par tout sa pauvreté, elle est

toute superbe des marques qu'elle en porte soit en sa personne, soit en sa cellule. Le monde me méprise, parce que je n'ai rien, dit-elle avec Saint Grégoire de Nazianze, mais le monde ne voit pas que c'est en cela-même que je fais consister mes richesses. Je ne sai quel effet la pauvreté produit dans les autres, pour moi elle m'enfle le courage, elle me rend toute glorieuse & presque insolente. *At ista sunt divitiæ meæ; hæc me non solum gloriantem sed & arrogantem faciunt.* Enfin les avares croient que l'or renferme lui seul tout ce qu'on peut desirer, & la veritable épouse de Jesus-Christ le considere comme la source de tous les maux, elle regarde en pitié tous ceux qui en ont, elle est à cét égar dans les sentimens de la mere de Saint Alippe, de laquelle Surius dit que sa pauvreté lui étoit chere, qu'elle se seroit estimée tres-mal-heureuse de posseder seulement deux sols. *Ut miserabile esse putaret vel duos asses possidere.*

Sages du siécle, je sai que vous ne manquerez pas de traitter ceci de folie, on n'ignore pas quelles sont vos maximes sur ce sujet, l'argent est selõ vous comme le cinquiéme élement du monde, le ressort de toutes les affaires, l'unique bien solide qu'il faut préferer à la beauté, à la noblesse, à l'amitié, à la vertu-même, aussi n'est-ce pas à vous que j'addresse ce discours, ce n'est pas à vous que Dieu a revelé le mistére que nous traittons, non, Seigneur, vous n'avez pas voulu découvrir à ces faux sages le prix inestimable de la pauvreté. Ils ne comprendront jamais, comment c'est que dans un si grand dépoüillement vous avez pû cacher un amas si prodigieux de toutes sortes de biens

ils ne comprendront jamais quelle est la liberté, quelle est la paix, l'élevation, le triomphe d'une ame qui méprise tout, qui ne tient à rien, qui a rompu jusqu'au plus petit filet, qui pouvoit l'attacher à la terre. *Abscondisti hac à sapientibus & prudentibus, & revelasti ea parvulis.* Pour vous, ma Sœur, que le Seigneur a appellée des tenébres, comme parle Saint Pierre, à sa lumiére admirable; *In admirabile lumen suum.* Je vous conjure au nom du même Seigneur de vous ressouvenir que la pauvreté est la dote de l'épouse de Jesus-Christ, que pour être pauvre au point qu'il prétend que vous le soyez, ce n'est pas assez d'avoir peu, il faut n'avoir rien du tout, il ne faut pas même rien desirer, si ce n'est d'être toûjour plus pauvre & plus dépourveûë de toutes choses.

J'ai dit que la pauvreté est la dote de l'épouse de Jesus-Christ, & que s'il vit veritablement en son cœur, elle ne doit pas moins faire pour être pauvre, que les avares pour avoir de grandes richesses; j'ajoûte que la chasteté est la beauté de cette même épouse; de sorte que pour être parfaitement agréable à son époux, elle doit avoir pour cette vertu les mêmes empressemens que les personne du monde les plus vaines ont pour la beauté du corps. Je n'ai garde, ma chere Sœur, de faire ici le détail des soins infinis que prennent certaines femmes, pour s'attirer les regars & l'amour des hommes, outre que j'ignore la plû-part de leurs artifices, qu'elles en ont fait une Sience, dont on ne peut bien parler qu'aprés une longue étude. Je rougirois de représenter en ce lieu un desordre qui fait honte à vôtre sexe, & à nôtre religion: Il suf-

fit de dire qu'elles s'occupent tout leur esprit, qu'elles donnent tout leur tems à entretenir & à relever leur teint, que pour en conserver l'éclat elles souffrent volontairement plus qu'on ne souffre pour recouvrer la santé, pour s'empêcher de mourir; la solitude, le jeûne, l'abstinence, mille & mille sortes de tortures, le fer, tout leur est doux, quand il s'agit de corriger quelque trait, de réformer la taille, de diminuër où d'augmenter l'embonpoint: Hélas que vous aviez bien raison de pleurer, grand Evêque d'Alexandrie, lors-que voyant cette courtisanne en un habit fort superbe, vous faisiez réflexion qu'elle prenoit plus de soin pour perdre les autres & pour se perdre elle-même, que nous n'en prenons pour sauver nôtre ame. Voila, ma Sœur, jusqu'où ira vôtre zéle pour la pauvreté, si JESUS-CHRIST vit en vous. Je ne dis pas seulement qu'une parfaite Religieuse a toûjours cent yeux ouverts, selon l'avis de Saint Jerôme, pour se défendre des surprises de ses ennemis, qu'elle se prive de tous les plaisirs criminels, qu'elle s'interdit même la plû-part des innocens, je dis qu'elle se fait un plaisir de toutes les austeritez qui peuvent la rendre plus pure, elle trouve ses délices dans les épines qui lui servent cóme de haïe contre les tentations; bien loin de soûaitter quelque commerce avec les personnes du monde, elle baise les murailles & les grilles qui l'arrêtent dans sa solitude; au reste elle ne se permet rien, elle ne se pardonne rien, elle n'a d'yeux que pour regarder la terre d'où elle a été tirée, & le Ciel où sont toutes ses amours. On ne sauroit dire jusqu'où va sa délicatesse en cette matiére, elle se dé-

fie de tout, elle craint jusqu'aux personnes les plus saintes, jusqu'aux personnes du même sexe, elle se trouve rédoutable elle même à elle-même.

Je n'ai rien dit encore, ma Sœur, une femme mondaine & coquette veut aimer & être aimée; elle met sa gloire à allumer le feu par tout, elle ne dit pas une parole, elle ne fait pas un mouvement qu'elle ne rapporte à cette fin; au contraire la parfaite Religieuse ne veut aimer que Dieu, ni être aimée que de Dieu. Je n'ignore pas qu'il est des amitiez innocentes qui ne blessent pas absolument la chasteté, mais j'ose dire qu'il n'en est aucune qui ne soit contraire en quelque sorte à la chasteté parfaite. La charité chrêtienne est l'unique amour qui n'est point suspect à l'âme sainte; c'est pour cela qu'elle étouffe tous les mouvemens de tendresse qu'elle ressent pour ses propres sœurs, lors-qu'elle apperçoit que cette tendresse est excitée en son cœur par des qualitez purement naturelles; bien-plus, elle est dans l'inquiétude, elle fremit lors-qu'elle voit qu'on aime en elle quelque autre chose que l'image du Créateur, aussi n'a t-elle point de retour, point de reconnoissance pour toutes ces caresses, qui sont des marques d'une affection purement humaine, elle craint toûjours que quelque créature ne ravisse son cœur à son époux, ou qu'elle ne lui ravisse elle-même le cœur de quelqu'une de ses créatures.

Vous ne devez point vous arrêter, ma chere Sœur, que vous ne soyez parvenuë à ce point de pureté, & parce-que le Démon ne manquera pas de vous tendre des piéges, & de vous inspirer des sentimens terrestres & sensuels, sous prétexte de

charité ou de gratitude, vous devez être avertie que la veritable charité est toûjours universelle qu'elle n'est ni interessée, ni jalouse, qu'elle ne cherche point à se produire par des présens inutiles, ni par de vaines demonstrations d'estime & d'amitié, qu'elle n'est ni émeûë par la présence de ce qu'elle aime, ni troublée par son absence; parce-qu'en toutes choses elle aime Dieu; lequel ne s'éloigne jamais de nous, c'est pour cette même raison que bien-loin de nous distraire en nos priéres, elle nous unit toûjours davantage au Créateur, toute passion qui produira d'autres effets vous doit passer pour une passion impure, vous ne devez rien oublier pour l'arracher de vôtre cœur.

Je n'ai que deux mots à dire sur l'obéïssance de la Religieuse parfaite. On dit qu'il n'est rien de plus aveugle que la passion de dominer. Lorsqu'elle s'est renduë maîtresse d'un homme, il veut être obéï sans délai, sans reserve sans replique, il se persuade que tout ce qu'il veut est raisonnable, ou même que les choses les plus injustes deviennent raisonnables dés qu'il les veut; il ne considere point ni s'il a assez d'autorité pour commander, ni si l'on a assez de force pour obéïr. Or, ma Sœur, l'amour de l'obéïssance jette la Religieuse parfaite dans une aveuglement bien opposé à la verité, mais qui n'est pas moins grand que celui-là. Le desir qu'elle a de soûmettre sa volonté, lui fait trouver juste tout ce qu'on exige d'elle, elle n'examine point si l'on a droit de lui faire des commandemens, ni si ces commandemens sont possibles ou impossibles elle regarde toutes ses Sœurs comme ses Superieures, & elle ne croit pas qu'il y ait rien

d'impossible à l'obéïssance, les mêmes peines que nous souffrons naturellement quand on nous gesne, & qu'on nous fait violence, elle les souffre quand on l'abandonne à sa conduite, & qu'on l'oblige à se déterminer elle - même sur-quoi que ce soit. Que vous êtes heureuse, ma Sœur, si vous êtes resoluë de pratiquer cette sorte d'obéïssance! Que vous allez passer de beaux jours en la maison de JESUS-CHRIST. Mon Dieu, que le joug de la Religion vous va paroître leger, que vous en trouverez douces les observances les plus-rigoureuses, que toutes vos démarches seront seûres, le grand calme qui regnera dans vôtre consience, quel amas de merites ne ferez-vous point en peu de tems?

Allons donc, ma Sœur, à cette haute perfection, où JESUS-CHRIST a daigné vous appeller. C'est beaucoup que de faire les vœux que vous allez faire, ce n'est pas peu de les observer exactement, comme vous avez commencé sans doute à les observer, avant même que de les avoir faits, mais ce n'est pas encore assez. *Danda opera est ut post hac initia ad incrementa quoque veniatur, & consumetur in vobis, quod jam rudimentis felicibus esse cœpistis.* Il ne faudra, ce sont les paroles de Saint Cyprien écrivant aux Saints Confesseurs, pas s'arrêter aprés ces premieres pas. Il faudra donner les derniers traits à cét ouvrage que vous n'aurez qu'ébauché. Vous allez mourir au monde par vôtre profession, mais il vous faut appliquer en suite à faire mourir le monde en vous, & enfin à y faire vivre JESUS-CHRIST au lieu du monde. Vous ne devez cesser de vous reprocher vôtre tiedeur, tan-

dis-que dans le monde il y aura un avare qui aimera plus son argent que vous n'aimerez vôtre pauvreté, tandis qu'il y aura des créatures plus soigneuses de plaire aux hommes par les traits de leur visage que vous ne le serez de plaire à Dieu par la pureté de vôtre corps & de vôtre cœur, tandis-que les plus imperieux trouveront plus de plaisir à commander que vous n'en aurez à obéir.

Et nous, Chrêtiens Auditeurs, pendant que ces saintes filles vont s'appliquer avec tant de ferveur à se purger de toute affection terrestre, pendant qu'elles ne penseront jour & nuit qu'à se rendre plus agréables à leur Créateur. Que ferons-nous nous autres pour nôtre salut? Vivrons-nous toûjours en cette effroiable négligence, dans cette horrible ingratitude envers Dieu, dans cét oubli de la mort & du Paradis. Helas est-il bien possible que nous aïons le même maître, le même Rédempteur, la même Religion que ces chastes servantes de JESUS-CHRIST. Est-il bien possible que nous aions comme elles une ame à sauver, un enfer à craindre, une éternité de bien à perdre ou à meriter? Qui le croiroit à voir d'un côté leur crainte & leur vigilance, & de l'autre l'asseûrance & l'oisiveté où nous vivons? Cette jeune fille s'ensevelit dans un cloître, elle s'estime heureuse si par une mort de plusieurs années elle se peut enfin procurer une bonne mort, & cependant cette autre s'engage tous les jours de plus en plus dans le monde, & n'a peut-être jamais pensé serieusement qu'elle doit mourir. Ce jeune homme se dépouille de tout comme s'il n'avoit plus qu'un moment à vivre, cét autre ne songe qu'à bâtir, qu'à s'éta-

blir, qu'à multiplier ses biens comme s'il devoit vivre éternellement, les uns passent leur vie dans la mortification, les autres dans les délices, les uns se punissent eux-mémes des pechez qu'ils n'ont pas commis, les autres ne cessent d'ajouter crime sur crime,& ne veulent pas méme entendre parler de penitence. Que veut dire ceci, Messieurs, est-ce qu'il y a deux chemins pour aller au Ciel, l'un étroit,l'autre large? Est-ce que le Paradis se donne pour rien à quelques-uns, & que les autres ne le peuvent avoir qu'au prix de leur sang. Vous me direz que nous ne sommes pas tous religieux & religieuses,il est vrai,mais c'est cela même qui me surprend Car quelle obligation cette Chrétienne a-t-elle de renoncer au monde,quel interét, quelle raison a pû la porter à embrasser une vie crucifiée,qui ne deût y porter toutes les autres:Mais ne vous y trompez pas, dit l'éloquent Saint Basile,gens du monde, vous avez les mémes obligations que les personnes Religieuses,on n'embrasse la solitude que pour se mieux aquitter des devoirs qui sont communs à tous les Chrétiens. Quoi, dit ce grand Saint, parce que vous avez choisi un poste plus exposé, que vous y étes environné d'ennemis, vous pretendriez qu'il vous fût permis de vous éndormir,

Que faut-il donc faire, Chrêtiens Auditeurs? comme la plû-part de vous sont engagez, & qu'il n'est plus tems de songer à un état plus parfait, *Reliquum est, ut & qui habent uxores, tanquam non habentes sint, & qui flent tanquam non flentes, & qui gaudent tanquam non gaudentes, & qui emunt tanquam non possidentes, & qui utuntur hoc mundo tan-*

quam non utantur; præterit enim figura hujus mundi. Mes Freres, vous dit le grand Apôtre des Nations, je ne vous oblige pas de voüer la virginité, quoique je vous le conseille : pour ceux qui ont déja quelque engagement dans le monde, l'unique parti qu'il leur reste à prendre pour se sauver, c'est de vivre dans leur état avec la même liberté d'esprit & de cœur, avec le même détachement, le même mépris des choses du monde que s'ils n'étoient pas dans le monde : *Præterit figura hujus mundi.* Les honneurs, les richesses, tous les plaisirs de la vie ne sont à vrai dire qu'un enchantement, tout cela ne peut former qu'une image, qu'un fantôme de bon-heur, mais une image fort passagere, un fantôme qui va bien tôt disparoître, qui commence déja à s'évanoüir, *Præterit, præterit figura hujus mundi* : Quiconque s'attache à ces sortes de biens, perira infailliblement avec eux. Croiez-moi, mes freres donnez vôtre loisir, donnez vôtre cœur à quelque chose de plus-solide, songez à cette éternité qui vous attend. Amassez des tresors pour cette vie qui ne doit jamais finir, usez de, biens d'ici bas, de telle sorte qu'ils ne soient pas un obstacle à vôtre salut, mais qu'au contraire ils vous servent à aquerir ceux de l'autre. *Ainsi soit-il.*





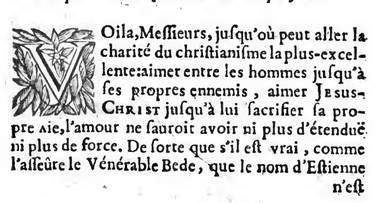
SERMON XLI.

POUR LE JOUR DE SAINT ESTIENNE PREMIER MARTIR.

Et cum hoc dixiſſet, obdormivit in Domino.

Saint Eſtienne aiant prié pour ſes ennemis, il s'endormit au Seigneur. Aux Actes des Apôtres, c. 6.

Saint Eſtienne a été un parfait exemple de charité, & le premier exemple de la charité parfaitte.



Voila, Meſſieurs, juſqu'où peut aller la charité du chriſtianiſme la plus-excellente: aimer entre les hommes juſqu'à ſes propres ennemis, aimer Jesus-Christ juſqu'à lui ſacrifier ſa propre vie, l'amour ne ſauroit avoir ni plus d'étenduë ni plus de force. De ſorte que s'il eſt vrai, comme l'aſſeûre le Vénérable Bede, que le nom d'Eſtienne n'eſt

n'eſt pas un nom Grec, comme pluſieurs l'ont penſé, mais un nom Hebreu dont la racine ſignifie *regle* ou *modelle*. On ne peut donner de loüange à S. Eſtienne, qui ſoit ou plus veritable, ou plus propre, que de dire qu'il a été comme le modelle & l'idée de la charité chrêtienne.

Mais ce qui lui rend cét éloge encore plus particulier, c'eſt qu'il a été le premier de tous les Chrêtiens, qui ait porté cette vertu à ce haut point de perfection. Je ſai que c'eſt une veuë aſſez ordinaire aux faiſeurs de Panegiriques, de nous propoſer ceux qu'ils loüent, comme les modelles des vertus qu'ils ont prattiquées, ſoit qu'ils en aient poſſedé quelqu'une en un degré ſouverain, ſoit qu'ils en aient donné le premier exemple. Mais à l'égar de la charité, nul ne peut diſputer cet avantage à nôtre Saint, puiſqu'il a appris à tous les Chrêtiens juſqu'où elle pouvoit aller, avant qu'il l'eût pû apprendre de perſonne.

Cette propoſition renferme deux veritez que nous allons examiner dans les deux parties de ce diſcours. La premiere, que ſaint Eſtienne a été un parfait exemple de charité: Et dans ſa ſeconde qu'il a été le premier exemple de la charité parfaitte. J'entreprens cét éloge avec d'autant plus de plaiſir, que je travaille ſur un fond ſolide & inébranlable. On ne me reprochera point d'avoir compoſé moi même mon heros, & d'avoir tracé une idée de la charité, qui n'eſt qu'une pure idée. Je ne dirai rien dont le ſaint Eſprit ne me ſoit garant, c'eſt lui-méme qui a bien voulu dicter la vie de nôtre Saint, laquelle eſt rapportée bien au long dans les Actes des Apôtres; de ſorte que

vie & de sa mort leur donnoit des pensées si contraires à celles que le monde a coûtume d'inspirer, que la douleur, le mépris l'ignominie faisoient toutes leurs delices. Qu'étes-vous devenus bienheureux tems ! beaux jours de la gloire de nôtre mere, siecle de graces & de benedictions ! Helas où est-ce que nous trouverons les successeurs de tant de Saints que vous avez enfantez? D'où vient qu'on degenere à mesure qu'on se multiplie ? D'où vient que le service de Jesus-Christ est plus-négligé, depuis que le nombre de ses serviteurs est plus-grand, & qu'on ne trouve presque plus de Christianisme dans le monde, aujourd'hui que tout le monde est Chrêtien?

Ce fut en ce tems-là, Chrétiens Auditeurs, que le nombre des fidelles croissant tous les jours, & les Apôtres se trouvant accablez d'occupations, ils resolurent de se décharger de l'administration des biens temporels, & de confier à d'autres mains le soin de pourvoir aux néceſſitez des veuves, lesquelles faisoient alors une des plus considerables & des plus-saintes parties de l'Eglise. On ne manquoit pas de sujets trés-sages & tres-vertueux, qui auroient pû s'aquiter dignement de cét emploi, les septante-deux Disciples ne s'étoient pas encore separez, & parmi ceux qui avoient suivi les Apôtres depuis l'Ascension du Sauveur, il y en avoit sans doute plusieurs, à qui l'âge & l'experiéce dõnoient un grand avantage sur les plus jeunes. Cependant ce fut sur un jeune homme que tomba ce choix de si grande conséquence. L'intendance & l'administration de tout ce que possedoient les fidelles, la cõduite de toutes les veuves chrêtiennes

crut pas qu'elle pût jamais donner à personne que de trés-chastes pensées. Je ne sai, Messieurs, quel est vôtre sentiment, mais quand je n'aurois jamais appris de ce Saint que ce que je viens de dire, il ne laisseroit pas de passer dans mon esprit pour un Saint du premier ordre. Il falloit qu'il eût vécu d'une maniére bien irreprochable, bien édifiante, pour avoir à son âge si bien persuadé tout le monde & de sa prudence, & de son invincible pudeur.

Mais tout cela ne regarde point encore sa charité, à laquelle néanmoins j'ai destiné cét éloge. Messieurs, cette vertu commença à paroitre dans l'acceptation de ce même emploi dont nous venons de parler; cét emploi étoit penible, épineux, délicat, il trainoit avec soi mille soins capables d'embarrasser les plus habilles. Il falloit songer à l'entretien d'un peuple entier, composé de plusieurs milliers d'hommes & de femmes de diverses nations, de tous états, de tous âges. Il l'accepta toutefois, & par le desir de ses fréres, & même par le zéle qu'il avoit pour la gloire de JESUS-CHRIST. Oui ce fut à la gloire de JESUS-CHRIST aussi bien qu'au service de ses fréres, que Saint Estienne sacrifia son repos, & toutes les douceurs qu'il pouvoit gouter dans une vie moins occupée.

Les Apôtres étoient détournez du ministere de la parole, par la distribution des vivres & des habits, ils ne pouvoient desormais partager leurs soins à ces deux emplois, sans s'exposer à s'aquitter foiblement de l'un ou de l'autre. Ils font même entendre aux Chrêtiens, qu'ils seront contrains

d'abandonner la prédication de l'Evangile, si l'on ne les décharge de toute autre œconomie : C'est pour celà qu'ils demandent des Diacres ; car il n'est pas juste, disent-ils, que nous cessions de prêcher la parole de Dieu , pour prendre le soin des tables. *Non est aquum nos derelinquere verbum Dei & ministrare mensis.* S. Estienne pouvoit-il donner une preuve plus solide de son amour envers Jesus-Christ, que de prendre sur soi ce penible soin, afin que les Apôtres fussent libres pour publier la resurrection & la divinité de leur maître. Si saint Paul lapida nôtre Saint par les mains de tous les Juifs, parce qu'il garda les habits, dont ces inhumains auroient été embarrassez en cette action, ne peut-on pas dire que S. Estienne prêcha JESUS-CHRIST par la bouche de tous les autres Disciples; puis qu'en les déchargeant de la dispensation des biens temporels , il les delivroit d'un embarras capable d'arrêter leur zéle?

Ne croiez pas toutefois, que desormais sa charité se borne précisement à pourvoir les fidelles des choses nécessaires à la vie. C'étoit bien de quoi occuper raisonnablement un homme tout entier, puis que les Apôtres n'avoient pas crû qu'en le faisant , il leur dût rester du loisir pour quelque autre chose. Mais l'amour ne se rassasie point de travaux & de fatigues: Il donne des forces, il trouve du tems pour tout: Il faut nécessairement qu'il se produise en plusienrs lieux, qu'il éclatte en mille maniéres. Oui, Messieurs, aprés qu'il s'est aquité au gré de tout le monde des fonctions de sa charge, le Saint Diacre trouve encore & des forces & du tems pour travailler d'une autre maniére

pour la gloire de son Maître, & pour le bien de ses fréres, il s'insinuë dans leurs assemblées, il se mèle parmi les Juifs, il ne cesse de les inviter à reconnoître leur liberateur, il ose même défier les plus-savans, & entrer tout seul en dispute contre tous les Docteurs, qui se rendoient à Jerusalem de toutes les Sinagogues du monde, il fait même tous les jours de grans miracles pour autoriser sa doctrine: *Faciebat signa & prodigia magna in populo.* Quel fruit n'auroit-il pas fait parmi ces maîtres de la foi si leur orgueil n'avoit empêché l'effet de son zéle? il les combat de tant de raisons, il les presse avec tant d'ardeur, il leur répond avec tant de suffisance, qu'il leur ferme à tous la bouche, qu'il les couvre de confusion, qu'il les oblige enfin de se retirer.

Ils ne peuvent résister, dit Saint Luc, à la sagesse & à l'esprit qui parle par sa bouche: *Et non poterant resistere sapientiæ & spiritui, qui loquebatur.* Mais hélas, ils ne résistent que trop à l'esprit qui leur parle au cœur & qui les porte à la penitence. Que faut-il donc encore pour les convertir, les voila convaincus, reduits au silence, forcez d'avoüer leur foiblesse par leur retraitte? ils sont enfin détrompez, mais comment obliger des orgueilleux à confesser qu'ils s'étoient trompez effectivement, & qu'ils ont eû moins de lumieres que ceux qui leur font connoître la verité? Voyant qu'ils ne peuvent tenir contre tant d'éloquence & tant de savoir, au lieu de se rendre à la verité connuë, ils prennent la résolution d'éteindre le flambeau, qui la leur découvre malgré eux. Pour cela ils ont recours à la calomnie, ils subornent divers accusateurs & faux témoins, ils émeuvent le peuple, ils

préviennent les anciens, & leur inſpirent tout leur venin. Au premier bruit des horribles blaſphémes qu'on lui impute, on court ſur lui de toutes parts, on le ſaiſit, on l'entraîne devant les Juges, pour entendre l'arrêt de ſa condannation, ſa charité n'avoit point encore paru ſi héroïque qu'elle ſe fit voir.

Alors il entra dans le conſeil ſuivi de la populace en furie, & de tout ce qu'il y-avoit de ſavans parmi les Juifs, & là ſe réjouiſſant d'avoir enfin trouvé une occaſion digne de ſon zéle, oubliant le peril qui le menace, au lieu de ſonger à ſa juſtification, il ne penſe qu'à profiter de l'attention qu'on lui donne, pour prêcher Jesus-Christ crucifié. Nous avons dans les Actes des Apôtres tout le diſcours qu'il fit en cette rencontre. Bien loin de ménager ſes farouches auditeurs, pour les adoucir, il ſe met à leur raconter l'hiſtoire de leur perfidie & de l'ingratitude de leur nation, il leur fait un long recit des promeſſes qui avoient été faites à leurs ancêtres des faveurs qu'ils avoient reçeües de Dieu, & de la maniére brutale & cruelle dont ils avoient traitté ſes plus fidelles ſerviteurs; puis étant enfin arrivé à Jesus-Christ, élevant ſa voix & s'addreſſant à cette nombreuſe aſſemblée: *Durà cervice & incircumcisis cordibus & auribus Spiritui ſancto reſiſtitis*: Dures ames, païennes & indociles, juſqu'à quand réſiſterez vous au Saint Eſprit: *Sicut patres veſtri ita & vos!* Vous ne valez pas mieux que vos parens, vos peres ont perſecuté tous les Prophetes, ils ſe ſont ſoüillez du ſang de ceux qui leur annonçoient le Meſſie; mais il étoit reſervé à vôtre cruauté de tremper vos

mains dans celui du Messie-méme, & de crucifier un Dieu. *Occiderunt eos, qui prænunciabant de adventu justi, cujus vos nunc proditores & homicidæ fuistis.* Toute-fois c'est en vain que vous avez esperé de vous garantir par sa mort des supplices dont il vous a menacés, il est ressuscité malgré toutes vos précautions, il est vivant, il regne, & il regnera durant tous les siécles.

Puis levant les yeux au Ciel, Ie le vois, dit-il, cét homme Dieu debout à la droitte de son Pere, révétu de sa gloire, & de sa toute puissance. *Ecce video cœlos apertos, & Filium stantem à dextris virtutis Dei.* Ce discours excita d'étranges mouvemens dans l'esprit de tous ceux qui l'entendirent, chaque parole leur perçoit le cœur. L'historien sacré dit que tandis qu'il le prononçoit, les Juifs crevoient de dépit, qu'ils étoient comme enragez, fremissant & grinçant les dens contre le Saint. On auroit dit que c'étoit une troupe de bêtes feroces qu'Estienne essaioit de domter en les piquant jusqu'au vif, & les harcelant en mille maniéres, ou des esclaves mutinez qu'il charioit avec le fleau de son éloquence, tandis qu'il les tenoit comme enchainez par le respect, que leur imprimoit sa présence, son courage.

Voila, Messieurs, qu'elle est sa force & son intrepidité; il est aisé de remarquer en cette action la grandeur de son amour envers le Sauveur du monde, mais peut-être n'est-il pas si facile d'y découvrir sa charité pour ses fréres? A entendre les paroles dures, & outrageuses dont il se sert, qui ne croiroit dit S. Augustin, qu'il est en colere, & que c'est la haine qui le fait parler; *Quis non cre-*

deret iratum, quis non odiorum facibus inflammatum, quando clamabat durâ cervice & le reste. Mais cette colere étoit un effet du zéle ardent qu'il avoit pour leur salut. Les plaintes, les reproches, les injures mêmes & tous les autres emportemens de paroles sont communs à la haine & à l'amour, avec cette difference, que la haine ne les emploie que lors qu'elle est foible & passagere, & que l'amour ne s'en sert que lors-quil est violent. Oui dit ce Pere, le fiel, que son cœur répandoit si abondamment par sa bouche, couloit d'une source inépuisable de douceur, il s'échauffoit beaucoup, parce-qu'il aimoit beaucoup, il en vint contre eux jusqu'à la cruauté, parce-qu'il vouloit mettre tout en usage, pour les guerir. *Ferox cor, lene cor clamabat, & amabat, saviebat, & salvos fieri volebat.*

Ce n'est pourtant pas encore ici cette charité parfaite que nous cherchons. Il faut mourir, Chrêtiens Auditeurs, pour porter l'amour à son comble, & c'est ce que va faire S. Estienne avec une constance inoüie. Représentez-vous donc cette multitude enragée, qui ne pouvant plus supporter les reproches de ce grand Saint, l'interrompt tout-d'un-coup par d'horribles cris, & se jette sur lui avec furie comme pour le mettre en pieces. Ils le poussent, ils le traînent hors la ville; & là jettant leurs habits & s'armant de pierres & de cailloux, ils fondent sur lui tous à la fois, & le lapident cruellement. Il est aisé de juger du nombre & de la force des coups par le nombre de ses bourreaux, & par la fureur dont ils étoient animez; mais pourrez-vous bien croire, qu'il essuie cette grêle épouvantable, sans être porté par ter-

re,sans être ébranlé le moins du monde. Le voila déja tout meurtri, tout brisé, tout couvert de sang, il n'a plus qu'un moment de vie, il se meurt, & néanmoins il est encore débout. Il se soûtient encore en cette posture, pour faire voir que son amour est encore plus-fort que la haine de ses ennemis, qu'il est même plus fort que la mort.

En effet ce que la mort ne peut faire, l'amour l'entreprend & en vient à bout; oui Messieurs, l'amour l'oblige enfin de plier & de fléchir les genous, pour obtenir par une priére plus-humble la grace de ses barbares persecuteurs. *Positis autem genibus, clamabat voce magnâ, dicens: Domine ne statuas illis hoc peccatum.* S'étant mis à genou, il cria d'une voix fort haute, Seigneur ne leur imputez pas ce peché; oubliez l'injustice qu'ils commettent en mon endroit, ne les en punissez pas Seigneur, au contraire donnez leur de nouveaux secours, pour se convertir; Guerissez leur aveuglement; ne permettez pas qu'ils perissent. *Domine ne statuas illis hoc peccatum.* Quel changement s'écrie un Saint Pere! Est-ce bien là ce hardi jeûne homme, qui tout-à-l'heure traittoit d'une si grande hauteur & ses accusateurs, & ses juges? Cét homme qui a osé braver tout le Senat, & toute la Sinagogue, qui s'est déchaîné contres les Peres & contre les enfans, qui s'est emporté avec tant de chaleur pour ne pas dire avec tant d'aigreur & d'amertume? D'où vient qu'il paroît ici si different de lui-même, qu'il supplie, qu'il demande grace pour ceux qu'il corrigeoit tan-tôt avec tant de severité? *Vbi est tuum illud durâ cervice? Hoc est totum quod clamabat, hoc est totum*

quod sæviebat. Que sont devenus ces termes si forts, dont vous vous serviez pour confondre vos adversaires? Quoi tant de bruit, tant de colere se reduit enfin à prier pour eux ? En voici la raison, c'est que pour lors il consideroit les Juifs, comme les ennemis de Jesus, & présentement il ne voit en eux que ses propres ennemis. Dans le conseil il s'agissoit de la gloire de son maistre, & l'on n'en veut ici qu'à sa vie.

Je voudrois bien, Messieurs, que pour comprendre ce qu'il y-a de grand dans cette action, vous rappellassiez pour un moment en vôtre memoire ce qui surpasse en vôtre cœur, lors-que quelcun vous offence. Prier de sens froid pour une personne qui ne nous aime pas ; pour un homme qui nous méprise & qui nous traverse dans nos desseins, qui est envieux de nôtre bon-heur ; se ressouvenir de lui à l'oratoire, faire des instances à Dieu pour lui obtenir quelque grace signalée. Mon Dieu que cela est beau, que cela est magnanime, que cela est digne d'un grand cœur, d'un cœur veritablement Chrêtien ! Mais s'humilier devant le Seigneur, pour un ennemi qui vous frappe, qui vous roüe de coups, qui vous arrache la vie, & le faire au méme tems que vous recevez un traittement si inhumain ; Dans ce tems où toute la nature a coûtume de se troubler, où toutes les passions se soulevent, où la raison n'est plus écoutée, où les loix mêmes se taisent, & nous pardonnent les plus grans excez; pensez vous que la charité puisse faire quelque chose de plus heroïque ? Saint Estienne apperçoit mille bras tournez contre lui, il les voit lancer avec furie les caillous

dont ils sont armez ; Il lit dans leurs yeux & sur leur visage, la haine & la rage de leur cœur, il la sent encore mieux dans les rudes coups qui le blessent, qu'il reçoit en méme-tems à la teste, à la face, à la poitrine, dans les flancs, devant, derriere, sans relâche, sans intervalle. Quand je ne dirois autre chose si non qu'il est calme au milieu de cette tempéte, qu'il expire dans ce supplice avec la méme tranquillité que les autres hommes ont coûtume de s'endormir. *Obdormivit in Domino* ; sans qu'il s'éleve en son ame, nul desir de vengeance, nul ressentiment, nulle agitation, nul trouble; n'y auroit-il pas lieu d'admirer son invincible constance ? Mais je dis bien davantage, Chrétienne Compagnie; je dis que dans ce même-tems son cœur est rempli d'un amour ardent & sincere, qu'il s'attendrit sur l'aveuglement de ceux qui le font mourir, qu'il prévoit avec douleur les malheurs qui les menacent. Enfin qu'il se prosterne contre terre, qu'il éleve sa voix, pour être entendu du Pere des misericordes, & lui demande pardon de tout le mal qu'ils lui font souffrir. Et afin qu'on ne croie pas que ce n'est qu'une grimace, ou qu'il ne prie que froidement ; C'est que sans parler des autres que nous ignorons, S. Paul qui étoit le plus zelé de tous ses persecuteurs, le grand & incomparable saint Paul, a été le fruit de cette priére. *Si sanctus Stephanus non orasset*, dit saint Augustin, *Ecclesia Paulum non haberet* ; Si saint Estienne n'eût point prié il n'y auroit jamais eû de Saint Paul dans l'Eglise.

Voila, ce me semble, un parfait exemple de la charité parfaite; se consacrer à un emploi fort pe-

nible, pour en décharger les Apôtres de Jesus-Christ,& pour servir les fidelles, s'appliquer avec zele & peril même de sa vie à faire connoître le Sauveur,& à détromper sa nation : Enfin mourir pour son maître, & prier en mourant pour ses ennemis. N'est-il pas vrai, Messieurs, qu'on ne peut porter plus-loin les deux devoirs de la charité Chrétienne ? Est-il nécessaire de montrer que c'est le premier exemple que le Christianisme ait donné de cette sublime vertu ? Il ne me sera pas mal-aisé de vous le faire comprendre. C'est la seconde partie de ce discours, mais je la coupe en deux mots.

La charité Chrétienne à ne considerer précisement que ce qu'elle a ajoûté à l'ancienne loi, a deux parties essentielles, l'amour du Sauveur & l'amour des ennemis. Nous avons fait voir que S. Estienne a porté l'un & l'autre de ces amours, à la plus-haute perfection, il reste à examiner s'il a été le premier, qui ait été parfait en l'un & en l'autre. Pour la premiére partie, il ne peut pas y avoir de difficulté, que le martire est le comble de la charité parfaitte,& l'Eglise reconnoît S. Estienne pour le premier de tous ses Martirs. Mais je ne sai si nous avons jamais bien conçeu combien cette qualité lui est glorieuse. Il est bien aisé de mépriser la mort aprés que dix ou douze millions de Chrétiens l'ont surmontée,& qu'ils ont pour ainsi dire, émoussé tous les instrumens de la cruauté, Je ne m'étonne pas qu'on appréende peu les suplices, aprés qu'on a veu des vieillars, des femmes, de jeunes enfans endurer avec constance & chanter au milieu des feux, qui n'auroit honte de reculer

à la veûë des Agnés & des Catérines ? On apprend enfin par l'experience des autres que les plus-cruels tourmens ne sont pas insupportables. On en vient jusqu'à se jouër de ce qui d'abor avoit causé de l'effroi, On admire l'intrepidité de cét homme qui osa le premier s'embarquer sur l'ocean, on dit qu'il falloit qu'il eut un cœur de chêne ou de bronze ; mais il faudroit être bien lâche aujourd'hui, pour appréender de monter sur un vaisseau. Saint Estienne n'avoit point d'exemple qui l'encourageât à donner sa vie pour Jesus-Christ, nul Apôtre, nul Disciple n'avoit encore résisté jusqu'au sang ; on n'avoit point encore vû ces admirables prodiges, que Dieu a fait depuis si souvent, pour soûtenir la foi de ceux qui souffroient pour son amour, ou pour adoucir la rigueur de leurs supplices, ou pour les en délivrer même entiérement. Les temples magnifiques qu'on a érigés depuis à l'honneur de tant de martirs:les riches Autels qu'on a consacrez à leur memoire : La vénération où leurs cendres ont été dans tout l'univers, tout cela, Messieurs, a donné à la mort une face bien differente de ce qu'elle devoit avoir, lors-que saint Estienne s'y exposa.

Il est vrai que Jesus-Christ avoit été crucifié, mais c'étoit la difficulté de se faire lapider pour un homme crucifié, & rendu infame par ce supplice; Il y auroit eu moins de peine à mourir pour lui, lors qu'il étoit encore vivant, & que par son éloquence, & par la réputation de sa vertu il attiroit aprés soi toute la Judée. Jesus-Christ étoit mort, il est vrai, mais cette mort bien-loin de porter quelcun à deffendre sa divinité avoit scanda-

lisé toute la terre, elle avoit fait oublier ses plus-grans miracles, elle avoit dissipé elle avoit ébranlé, disons le franchement, elle avoit renversé tous ses Disciples. Il falloit une grande foi, pour vouloir bien mourir en faveur d'un homme mort, personne ne l'aiant encore osé faire & les plus-zelez d'entre ses amis, aiant refusé dans l'occasion de lui donner cette preuve de leur créance.

Pour la priére en faveur des ennemis; je n'ignore pas qu'elle nous avoit été enseignée par Jesus mourant; Je dis seulement que notre Saint Diacre a été le premier qui ait mis en pratique une si sublime leçon. Sil a été prévenu, ce n'a pû être que par un Dieu, & il a fait voir qu'il n'étoit pas impossible de le suivre. Car, Messieurs, l'exemple étoit un peu bien fort pour des hommes, si saint Estienne ne nous eût appris qu'il n'étoit pas inimitable. L'aversion extréme que nous avons tous naturellement pour nos ennemis, nous auroit fait considerer cette action du Sauveur, comme une action purement divine, on l'auroit contée parmi ses plus-grands-miracles. En effet ce fut cette action, qui persuada les plus-obstinez d'entre les Juifs de la divinité du Sauveur. Ces opiniâtres que la guerison de tant de malades, que la résurrection même des morts n'avoient pû toucher, se rendirent à cette preuve; ils crûrent qu'il n'y avoit qu'un Dieu, qui pût pardonner si généreusement à de si cruels persecuteurs. *Verè filius Dei erat iste.* De sorte que cét exemple étoit bien plus-capable de donner de l'admiration, que de porter les hommes à l'imiter. Une chose qui n'avoit jamais été faite que par un Dieu, étoit à nôtre

égar,

égar,comme si elle n'avoit jamais été faite,& dans ce sens on peut dire, que Saint Estienne nous en a donné le premier exemple, puis qu'il a humanisé,pour ainsi dire, en sa personne celui que nous avions receû du Verbe Incarné.

Quelle gloire pour vous, grand Saint, illustre Martir de Jesus-Christ, de nous avoir tracé en vôtre vie,& en vôtre mort, le premier & le plus-parfait modelle de la plus parfaite des vertus Chrétienne. Quelle gloire d'être allé si loin sans guide;& par des routes si rudes & si élevées! Mais quelle honte pour nous, si nous hésitons d'entrer en ces mêmes voies,présentement qu'elles ont été si battuës,& qu'elles sont encore si frequentées. Je ne parle pas du martire,parce-que tandis que nous aurons des Princes aussi justes, aussi-doux, aussi pacifiques,aussi ennemis du sang & de la cruauté, que ceux que la providence nous a donnez, il n'y a pas trop d'apparence, que nous aions des occasions de mourir pour nôtre foi. Mais pour l'amour des ennemis pouvons-nous desormais alleguer quelque pretexte, aprés-que tant de personnes de toutes conditions, nous ont fait voir, ce que nous pouvons avec la grace. Combien de généreux Confesseurs,ont baisé,ont embrassé les bourreaux qui les déchiroient? Combien de méres vertueuses ont protegé les meurtriers de leurs enfans? Combien de vrais braves ont été les prémiers à se jetter aux piés de ceux qui les avoient cruellement outragez? Combien d'innocens ont chargé de benedictions ceux qui les avoient opprimez par leurs calomnies? Combien de miserables reduits à la plus extréme pauvreté sollici-

tent tous les jours, la misericorde divine de combler de graces spirituelles, ceux qui les ont depouillez de tous leurs biens temporels. Oüi, mon Dieu vous le savez, il y a encore aujourd'hui de ces grandes ames, & vous ne permettez pas, qu'il en manque jamais dans vôtre Eglise. *Ideóque & nos tantam habentes impositam nubem testium, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen.* C'est pour-quoi mes fréres étant environnez d'une si grande foule d'exemples, qui seroient comme autant de témoins, qui quelque jour nous reprocheroient devant Dieu nôtre dureté, courons par la patience dans la carriere qu'ils nous ont ouverte. Imitons leur facilité, en pardonnant les petits maux, qu'on nous fait, n'opposons à la haine de nos ennemis qu'un amour sincere, & des priéres ferventes, souvenons-nous que de tous les moiens qui peuvent asseûrer nôtre salut, il n'en est point de plus infaillible que celui-ci: Dés-que vous avez un ennemi, vous étes l'arbitre de vôtre fortune, & le maître absolu du cœur de Dieu. Le peché vous avoit attiré toute la haine du Seigneur, & comme vous êtes entierement en sa puissance & à sa discretion, vous aviez sujet de vous attendre à une vengéance terrible. Mais quelcun vous a-t-il offencé? Vous persecute-t-on avec injustice? Le Seigneur en soit beni mille, & mille fois: C'est comme un ôtage qui vous tombe heureusement entre les mains, & qui vous répondra à l'avenir de la conduite de Dieu à vôtre égar, non seulement vous pouvez vous delivrer des mains de la justice divine, comme par échange, vous pouvez encore obliger sa bonté à vous traitter fort humai-

nement, selon que vous userez envers ceux qui vous mal-traittent.

Comment vous plait-il que le Seigneur se conduise desormais avec vous, voulez vous qu'il oublie tous vos desordres, voulez-vous qu'au lieu de punir vôtre ingratitude, il vous comble de nouveaux bien-faits, ne vous suffit-il pas qu'il vous pardonne, seriez-vous bien aise, qu'il changeât en amour toute la haine qu'il avoit conçeüe ? Il ne tiendra qu'à vous seul. Vous n'avez qu'à prendre ces sentimens pour la personne qui vous a choqué, c'est un article de foi, que Dieu fera pour vous tout ce que vous aurez fait pour elle. *Quâ mensurâ mensi fueritis, remetietur vobis.* Depuis cét affront, depuis cette calomnie, depuis cette violence qu'on vous a faite, Dieu vous a établi le juge de vos propres dereglemens, dit Saint Jean Chrisostome. *Te judicem fecit in condonatione tuorum criminum.* C'est à vous à dresser la minute de votre arrêt, le Seigneur s'est obligé à le suivre de point en point, faites lui voir en vôtre ennemi la maniére dont vous soûaittez qu'ils vous traitte. *Si pauca dimittis, pauca dimittuntur, si plura plura, si ex corde dimittis & sincere, eodem pacto tibi Deus dimittit, si præter veniam datam etiam eum pro amico habeas, eodem modo erga te Deus afficietur.* Si vous pardonnez peu on vous pardonnera quelque chose, si vous pardonnez davantage, vous recevrez un pardon plus étendu: si c'est sans réserve & du fond du cœur, le Seigneur oublira toutes vos infidelitez & vos plus noires perfidies. Enfin si de l'oubli des injures vous passez jusqu'à aimer ceux qui en sont les auteurs, attendez-vous à un amour

tres-sincere du côté de Dieu, & ne doutez point que vous ne possediez ses bonnes graces. *Eodem modo erga te Deus afficietur.*

D'où vient donc que je m'afflige si fort, quand on m'offence ? Que veulent dire ces tristesses, ces inquiétudes, ces émotions, ces emportemens, ce desespoir où me jette la moindre parole, le moindre tort que je reçois de mon prochain ? D'ou vient que j'en pers l'appetit & le sommeil, que rien n'est capable de me consoler qu'une cruelle & prompte vengeance ? D'où vient que je ne puis souffrir qu'on me parle de pardonner ? Que je tiens pour ennemis tous ceux qui refusent de flatter ou même de servir ma passion. *Quare contristatus incedo, dum affligit me inimicus* ? Si j'avois un peu de veritable amour pour moi-même, si j'avois mon salut un peu à cœur, si je redoutois la colere de mon Dieu autant qu'elle est redoutable, quelle seroit ma joie quand on m'offence, de voir que je n'ai plus à craindre que mon propre ressentiment, & que si je puis en être le maître, je m'en vais regler à mon gré ma destinée.

Helas Seigneur, nous n'y avons jamais bien fait réflexion. Mais puis-qu'il est vrai, puis-que c'est une verité dont on ne peut douter sans renoncer le Christianisme, que vous serez tel envers nous, que nous serons envers ceux qui nous haïssent, puis-que je suis certain que vôtre cœur doit à cét égar suivre tous les mouvemens du mien, Seineur vous le voiez ce cœur, vous en découvrez jusqu'aux plus sombres replis ; vous m'étes témoin qu'il n'y reste ni fiel ni aigreur contre personne, pour obtenir le pardon de tant de

crimes dont je suis coupable, pour l'obtenir seûrement, indubitablement, il ne faut que pardonner à mon ennemi, je lui pardonne, mon Dieu, mais de bonne foi, mais sans feinte, sans réserve, vous me promettez de m'aimer autant que je l'aimerai. Quoi, mon bon Maître, tout miserable que je suis, tout indigne que je suis de vôtre amour? Ah Seigneur! que ne puis-je donc l'aimer mille fois plus que moi-même. Oui je l'aime cét homme qui ne m'aime pas, cét homme qui me hait, si vous voulez mortellement, peu s'en faut que je n'aime son aversion, qui me donne lieu de mériter vôtre amour. Quelle preuve vous plaist-il que je vous en donne? que je lui veuille du bien, je lui soûaitte tous les biens; que je me soûaitte à moi-même? Que je prie pour lui à vôtre exemple? Seigneur oubliez le peché qu'il pourroit avoir commis en m'offençant: Oubliez encore tous les autres, dont il pourroit être coupable. Faites-lui mille-&-mille-biens pour tous les maux qu'il m'a voulu faire. Je vous en conjure ô mon Dieu! par les entrailles de vôtre misericorde infinie, par le sang que vous avez versé pour lui sur la croix, par l'exemple que vous m'avez donné vous-même de pardonner, par la priére que vous fites en mourant pour ceux qui étoient les auteurs de vôtre mort; *Ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt.* Vraiment je le puis bien dire de ceux qui me persécutent, qu'ils ne savent ce qu'ils font: Ils croient de me nuire, & ils se rendent les instrumens de mon bon-heur éternel; Faites s'il est possible mon

maître, qu'en voulant me blesser ils ne se nuisent pas à eux-mêmes, qu'ils ne vous offencent pas, que les outrages qu'ils me feront leur deviennent aussi-bien-qu'à moi un sujet de mérite & de récompense éternelle. *Ainsi soit-il.*





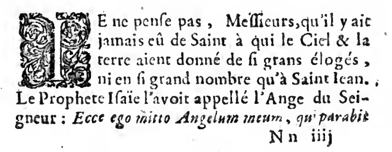
SERMON XLII.

POUR LE JOUR DE S. IEAN-BAPTISTE.

Præibis ante faciem Domini parare vias ejus.

Vous marcherez devant le Seigneur pour lui preparer ses voies. S. Luc.c.1.

Saint Iean-Baptiste a trés-bien rempli la qualité de Précurseur de Jesus Christ, *montrant & marchant le premier par les mêmes voies, que le Sauveur devoit tenir & enseigner aux autres hommes.*



IE ne pense pas, Messieurs, qu'il y ait jamais eû de Saint à qui le Ciel & la terre aient donné de si grans éloges, ni en si grand nombre qu'à Saint Iean. Le Prophete Isaïe l'avoit appellé l'Ange du Seigneur : *Ecce ego mitto Angelum meum, qui parabit*

viam tuam ante te : Gabriël annonçant sa conception dit qu'il seroit grand, non-seulement dans l'estime des hommes qui sont de si mauvais juges de la grandeur & de la petitesse des choses ; mais dans l'estime de Dieu-même qui ne se trompe point, & aux yeux duquel les plus grandes choses sont si petites : *Erit magnus coram Domino.* Quelques jours aprés sa naissance, son Pére éclairé par le Saint Esprit, prédit qu'il seroit le Prophete du Trés-haut, & le maître de son peuple en la sience du salut. Les Juifs charmez de la sainteté de sa vie ne douteront point qu'il ne fût le Rédempteur qui leur avoit été promis, & ce fut un sentiment presque universel, approuvé des Prêtres & des Docteurs de la loi, il confessa lui-même qu'il étoit la voix de celui qui crie, c'est-à-dire, le heraut du Tout-puissant. Jesus-Christ, la verité éternelle le mit au-dessus de tous les Prophetes, c'est-à-dire, de tout ce qu'il y avoit eû jusqu'alors de personnes illustres en sience & en vertu : *Prophetam & plusquam Prophetam* : Bien davantage, il déclara qu'il n'étoit jamais né d'homme d'aucune femme, qui eut eû plus de mérite & de veritable grandeur : *Inter natos mulierum non surrexit major Ioanne-Baptista.* Enfin les Saints Péres ont remarqué que Saint Iean avoit réüni en sa personne toute la sainteté des deux loix, desquelles il a été comme le nœud, qu'il a eû la foi des Patriarches, les lumiéres des Prophetes, la pureté des Vierges, l'austerité des Anacoretes, le zele des Apôtres, & la constance des Martirs. Aprés cela, Chrêtiens Auditeurs, que puis-je dire de ce grand Saint, qui réponde à l'idée que vous en devez avoir formée

ſur des loûanges ſi magnifiques ? mais ne ſerez-vous pas bien ſurpris, ſi abandonnant tant de titres ſi glorieux, je m'attache uniquement à la plus-ſimple & à la plus-commune de ſes qualitez, qui eſt celle de Précurſeur, ou d'avant-coureur de JESUS-CHRIST. C'eſt en effet mon deſſein, & c'eſt pour cela que j'ai choiſi pour mon tême ces paroles du Cantique de Zacharie : *Praibis ante faciem Domini* : Mon fils vous ſerez le Précurſeur du Meſſie, c'eſt-à-dire, vous marcherez avant lui par les mêmes voies qu'il doit tenir : *Praibis ante faciem Domini parare vias ejus.* Vous verrez, Meſſieurs, que ce choix ne fait point de tort à Saint Iean. Baptiſte, que l'Eloge que je lui donne renferme tous ceux que j'ai rapportez, qu'il ne diſtingue pas ſeulement ce grand Saint de tous les autres Saints, qu'il l'éleve encore au-deſſus d'eux, & qu'il étoit mal-aiſé de dire de lui, ni plus de choſes, ni de plus-grandes choſes en un ſeul mot. Vierge Sainte vous avez eû trop de part à ſa ſantification pour n'en prendre pas un peu au diſcours que je vais faire de ſa Sainteté ; je n'y ſaurois réüſſir ſans vôtre aſſiſtance, je vous la demande par la même priére à laquelle vous avez accordé de ſi grandes choſes. *Ave Maria.*

Perſonne ne doute que le fils de Dieu ne ſoit venu ſur la terre pour nous ouvrir par ſes exemples, non ſeulement le chemin du ſalut, mais encore celui de la ſainteté. Et parce-que la Sageſſe avoit deſtiné pluſieurs voies pour arriver au Ciel, ſoit pour parvenir à la vertu la-plus parfaite, il a voulu tenir lui-même toutes ces voies, quoi-que extremement differentes & même oppoſées en quel-

que maniére. De-sorte que Saint Jean qui devoit être son Précurseur, pour s'aquiter dignement de ce ministére, a dû marcher le premier par ces mêmes voies, & montrer pour ainsi dire, à Jesus-Christ toutes les routes que Jesus-Christ devoit enseigner aux autres hommes. Il l'a fait, Chrêtiens Auditeurs, & il l'a fait d'une maniére trés-trés-excellente. Toutes les voies du salut se peuvent reduire à deux, l'innocence & la penitence; le Sauveur du monde les a embrassées toutes deux, puis-qu'il a été sans péché, & qu'il a néanmoins porté la peine de tous les péchez. Je vous ferai voir que la vie de Saint Jean a été de même une vie également innocente & penitente, & ce sera la premére partie de ce discours. Toutes les voies de la sainteté se rapportent pareillement à deux, qui sont l'action & la contemplation. Jesus-Christ a merveilleusement uni ces deux choses, toute sa vie aiant été partagé à la prédication & à la retraitte. Je vous montrerai que la vie de Saint Jean a de même été partagée à la retraitte & à la prédication, & ce sera la seconde partie de son éloge. *Praibis ante faciem Domini parare vias ejus*: Vous marcherez devant le Seigneur, vous commencerez à découvrir & à tenter les divers chemins qu'il doit suivre, vous joindrez un mépris extréme de toutes les choses même permises, avec un éloignement parfait de tout ce qui est défendu par la loi de Dieu. Et en second lieu, vous allierez un zele ardent & infatigable à un trés-grand amour pour le repos de la solitude. En-un-mot vous serez le plus-innocent des hommes, & néanmoins le plus-austere des penitens. Vous serez le

pére des Anacoretes, & en même tems le premier de tous les Apôtres. Voila le sujet de ce discours.

La naissance de S. Jean Baptiste aiant été annoncée à Zacharie par le même Ange, qui peu de tems aprés annonça celle de JESUS-CRHIST à la Sainte Vierge, Elizabeth conçeut cét admirable Précurseur en un âge où elle ne pouvoit plus esperer de devenir mére ; quand d'ailleurs la nature n'êût pas mis des obstacles invincibles à cette conception. Saint Augustin dit, que Dieu ne se contenta pas de le faire naître d'une femme sterile, qu'il voulut encore lui choisir des parens vieux & caducs, afin-que les années aiant éteint en eux tout desir charnel, tout sentiment de plaisir, on pût dire que la foi & la chasteté l'avoient engendré. Permettez-moi, Chrêtiens Auditeurs, de m'écrier dés ici comme les Juifs qui assisterent à la circoncision de nôtre Saint. *Quis putas puer iste erit?* Quelle sera, pensez-vous, l'innocence & la pureté des mœurs de cét enfant, puis-qu'il a fallu tant d'années pour purifier le sein où il devoit être formé, puis-que le Seigneur a voulu qu'il entrât dans la vie par une voie non-seulement miraculeuse, mais encore exemte des moindres souilleures de l'incontinence.

Ce n'est pas là toute-fois le plus asseûré présage que nous aions de la pureté de sa vie, Dieu qui avoit si long-tems differé sa conception, prévint le tems de sa naissance pour lui communiquer sa grace. Vous savez que Marie étant allée voir Elizabeth durant sa grossesse, cette sainte femme sentit son fruit tressaillir de joïe dans ses entrailles au premier compliment de sa parente. Tous les

Péres disent que Saint Iean fut santifié dans ce moment, & que ce fut alors que s'accomplit ce que Gabriël avoit prédit à Zacharie, son pére que cét enfant seroit rempli du Saint Esprit avant même que de voir le jour; *Spiritu Sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ.* Ie vous laisse à penser, Messieurs, si Dieu auroit ainsi changé l'ordre des choses, s'il se seroit si fort hâté de purifier cette ame, s'il avoit préveû qu'elle dût jamais être soüillée par la moindre tache. Peut-on desirer une marque plus certaine du soin qu'il prendra de le préserver de tout peché, que cette impatience à le délivrer du peché originel. Mais si cette infusion de la grace avant le terme ordinaire, est un augure de sa sainteté avenir; l'abondance de cette grace dont il reçeut en même-tems la plenitude, en est une preuve infaillible. *Spiritu Sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ.* C'est à-dire, il sera confirmé en grace avant que de naître. Il entrera dans la vie déja tout rempli, tout penetré de l'esprit de Dieu, & par conséquent hors d'atteinte à tous les traits du Démon.

Aussi personne n'a-t-il jamais douté, que Saint Iean n'ait porté dans le tombeau l'innocence, qu'il avoit apportée du ventre d'Elizabeth. Quand nous n'aurions pas d'autre raison de le croire, le peu de commerce qu'il a eû avec les hommes suffiroit pour nous en convaincre, où est-ce que cét Ange du Seigneur, comme il est appellé dans l'écriture, auroit pû se corrompre & perdre la pureté de son cœur, lui qui dés sa plus-tendre enfance avoit vécu dans un desert, qui avoit renoncé au monde; avant qu'il pût être infecté de son souffle, avant

même qu'il pût ou le connoître ou le craindre. Je sai que nous n'avons tous que trop de pente au peché, qu'au defaut des ennemis étrangers, nôtre propre concupiscence nous tente & nous entraîne dans le desordre. Mais cependant l'experience nous fait voir que ce tentateur domestique seroit bien foible, s'il n'étoit aidé de ceux de déors. Ce sont les mauvais discours, les mauvais livres, les mauvais exemples qui ont ravi l'innocence à tous ceux, qui se plaignent de l'avoir perduë. Nous vivrions tous comme des Anges, si nous ne vivions que parmi des Saints ou parmi des bétes sauvages. Ames pures qui avez conservé jusqu'ici la précieuse grace de vôtre baptéme, il n'y a que ce moien de la conserver jusqu'au bout, fuiez les hommes, allez cacher vôtre tresor en quelque lieu qui soit impénétrable à leurs yeux, & s'il se peut inaccessible même à leurs desirs. Ne frequentez que les plus-vertueux & ne les fréquentez pas même beaucoup.

Mais ce n'est pas assez de dire que saint Jean n'a jamais perdu la grace de Dieu. De trés-grands Docteurs soûtiennent qu'il ne l'a jamais affoiblie par aucun peché veniel. Pour moi, Messieurs, quand je rapelle en mon esprit toutes les merveilles qui sont arrivées à sa naissance, un Ange l'annonce, Zacharie en doute & perd l'usage de la parole pour punition de son incredulité, il est conçeu par une femme doublement sterile. Il prophetise avant que de naître, & communique à sa mére le méme don, en naissant il délie la langue de son pére, & il la délie pour prononcer autant d'oracles que de paroles, l'admiration & la joïe

que ressent toute la Judée au moment qu'il vient au monde. De plus quand je considere le long & magnifique éloge qu'en fait Gabriël au nom du Seigneur, quand j'entens le Seigneur lui-même qui le préfere à tous les Saints de l'ancien Testament, & qui dans toutes les occasions s'explique sur son sujet en des termes si forts qu'ils paroîtroient pleins d'exageration de quelque autre bouche qu'ils sortissent. Quand je me représente toutes ces choses, je ne puis m'empêcher de former une idée de sa sainteté qui en exclud jusqu'aux plus petites tâches.

Et certes il falloit que lui-même se sentît bien innocent & bien irrepréensible, pour oser entreprendre de réformer toute la Judée comme il l'entreprit sur les dernieres années de sa vie, & surtout pour s'en prendre aux Pharisiens, c'est-à-dire, aux dévots & aux reformez de ce tems là, ausquels il reprocha en face & de la maniére du monde la plus forte, les sécrets dereglemens de leur ame. Ce qu'il y a de plus admirable en ceci & ce qui est une preuve encore plus grande de la pureté de ses mœurs, c'est que ces hipocrites quoique piquez jusqu'au vif par ses ameres repréensions, quoi-que jaloux de sa gloire ne trouverent jamais rien à redire en lui. Au contraire aprés avoir long-tems examiné ses discours & ses actions, aprés l'avoir étudié avec tout le soin qu'inspire l'envie & la haine, il leur parut si irreprochable, qu'ils donnerent dans le sentiment du peuple qui le prenoit pour le Messie, ils allerent à lui pour s'en éclaircir, tout disposez à l'en croire sur son témoignage, & à l'honnorer comme le

Fils du trés-haut. Il est certain que ces Docteurs qui avoient une connoissance trés-parfaitte de l'Ecriture, n'auroient jamais formé un jugement si avantageux de ce Saint, s'ils avoient apperçeu en lui le moindre foible, & s'ils avoient pû remarquer quelque chose d'humain en ses sentimens ou en sa conduite.

C'est sans doute sur ces mêmes fondemens, que quelques-uns ont crû que non seulement il avoit été exemt de tout peché actuel, mais qu'il avoit même été préservé de tout ce qu'on apelle attrait du peché, c'est-à-dire, de tous les mouvemens déreglez & involontaires de la partie inferieure. Si cela est, Chrêtiens Auditeurs, voici le plus-généreux pénitent qui fut jamais. Car pour-quoi cette vie si austere, divin Précurseur! en un âge où les plus mal-heureux enfans d'Adam n'épreuvent point encore la rebellion de la chair, & en une chair, qui dans un âge même plus-avancé fut toûjours si soûmise à la raison? pour-quoi traitter durement un corps, qui n'avoit jamais peché, un corps qui ne devoit jamais pecher, & duquel vous n'aviez à craindre ni violence ni surprise. Ouï, Messieurs, non-obstant cette innocence, non-obstant ces privileges. S. Jean étoit à peine sorti du berceau qu'il quitta toutes les douceurs de la maison de son pére pour s'adonner à la plus rigoureuse penitence qui ait jamais été pratiquée, si nous en croions quelques historiens Ecclesiastiques; Durant l'espace d'environ trente ans, il n'eut point de retraitte qu'une grotte obscure, & S. Gregoire de Nazianze asseûre qu'il passa tout ce tems-là exposé aux injures des saisons, sans avoir d'autre

couvert que le Ciel, ni d'autre lit que la terre. *Habuitque domum versatile cœlum, atque in humo dura corpus dabat ipse sopori.* Son habit étoit un tissu de poil, c'est-à-dire, un long & rude cilice ; car l'Evangile qui remarque qu'il avoit une ceinture de peau, dit positivement en deux endroits que sa robe étoit non pas de peau, mais de poil de chameau. *Habebat vestimentum de pilis camelorum*, dit Saint Matthieu, & Saint Luc. *vestiebatur pilis camelorum & zonâ pelliceâ.* De sorte qu'on peut dire qu'il s'habilloit bien moins pour s'empêcher de souffrir que pour ajoûter un continuel supplice à celui qu'il enduroit tan-tôt du froid & tan-tôt du chaud. Enfin il ne mangeoit que du miel sauvage & d'une espece de sauterelles que Saint Jerôme dit être une viande assez ordinaire en l'Orient. Et en effet il en est parlé au livre du Levitique, parmi les animaux purs, dont Dieu permet à son peuple de se nourrir. Un peu d'eau jointe à ces mets simples & legers faisoit toutes ses délices, & encore en prenoit-il si peu chaque jour, que l'on peut dire que sa vie a été un jeûne perpetuel : & pour-quoi ne le diroit-on pas, puisque JESUS-CHRIST a même dit qu'il ne mangeoit ni ne beuvoit. *Venit Ioannes non manducans neque bibens.*

Voila une étrange vie, Chrêtiens Auditeurs, & je ne m'étonne pas que les Juifs aient d'abor pris ce grãd Saint pour un pur esprit qui leur apparoissoit sous la forme humaine, mais qu'auroient ils pensé de lui si dés l'âge de quatre à cinq-ans. ils l'avoient vû pratiquer toutes ces choses. Qu'auroient-ils dit, si reconnoissant enfin qu'il étoit homme comme eux, ils eussent sû qu'il n'avoit jamais

jamais perdu la grace de Dieu, & qu'il n'avoit pas besoin de ces penibles précautions pour y perseverer jusqu'à la mort? Que ceux qui ont vécu dans le desordre, se dépoüillent de leurs biens, pour expier par là pauvreté volontaire le mauvais usage qu'ils ont fait de ces mêmes biens, qu'aprés avoir offensé Dieu mille fois, on se condanne au jeûne & à la retraitte, qu'on exerce sur soi-même toutes sortes de rigueurs, cela ne peut paroître étrange qu'à ceux qui n'ont jamais compris ce que c'est que le peché, & quelles peines lui sont préparées en l'autre vie. Qu'une personne même innocente, mais fragile, exposée à milles tentations, & dans un danger continuel de tomber, s'arme de cilices & de disciplines pour éloigner ses ennemis, pour conserver à son ame cette beauté, qui charme les yeux & le cœur de Dieu. Quand on a une fois conceû quel trésor c'est que la grace, on ne trouve rien en cela de fort surprenant; mais qu'un Saint aussi pur qu'un Ange, & presqu'aussi incorruptible, passe ses jours dans une mortification continuelle, que dés le berceau il s'ensevelisse dans une haire, qu'il s'enterre dans une grotte, qu'il vive aussi innocemment que s'il n'avoit point de corps, & aussi durement néanmoins que si son corps étoit immortel ou insensible: c'est Messieurs ce qui s'appelle aimer veritablement la croix, qui est un amour aussi rare, qu'il est héroïque. Oui Chrêtiens, c'ét amour de la croix est rare depuis même que Jesus-Christ a été crucifié, & que la Croix est devenuë l'instrument de nôtre rédemption. Quelle gloire pour S. Jean de l'avoir aimée avant que le Fils de Dieu l'eût

addoucie avant qu'il eût découvert les trésors & les délices qui y sont cachées. Si les Apôtres ont mérité de si grandes loüanges pour avoir suivi leur maître par une voie si épineuse, que doit-on dire de Saint Jean, qui la précedé en cette même voie sans le secours d'aucun guide, qui est allé plus-loin que tous ceux qui ont marché sur les traces du Sauveur.

Pour nous, Chrêtiens Auditeurs, c'est un chemin qu'il nous faut tenir nécessairement, si nous avons envie de nous sauver. La Penitence est un remede absolument nécessaire aux pecheurs, & pour les justes elle est un préservatif nécessaire; Il faut l'embrasser ou pour sortir du desordre, ou pour s'empêcher d'y tomber, & ainsi l'on peut dire qu'il n'est point de salut que par elle, parce-qu'il n'y a pas même d'innocence sans son secours. Si cela est vrai pouvons-nous douter que le nombre des sauvez ne soit trés-petit méme parmi les Chrêtiens, puisqu'il y a si peu de penitens; Mais la penitence étant presqu'entiérement bannie du monde, faut il s'étonner que l'innocence y soit aujourd'hui si rare? Elle a été attaquée cette innocence, elle a été quelque-fois vaincuë au milieu des solitudes les plus affreuses, dans des corps usez de vieillesse & consumez d'austeritez, & vous voulez qu'elle subsiste dans le grand monde, au milieu des plus-mortelles occasions, malgré le soin qu'on prend de nourrir, d'échauffer, de fomenrer la cupidité par la mollesse des habits, & par la délicatesse des viandes?

L'Usage des austeritez, dit-on, est bon pour les personnes qui vivent dans les Cloîtres & dans

les maisons religieuses. On a raison, il leur est bon en effet, il leur est même nécessaire, sans cela & les murailles & les grilles seroient de foibles remparts contre le vice, il ne laisseroit pas de s'y glisser, & d'y faire bien du ravage ; mais si l'on en a besoin dans ces lieux de seureté, dans ces citadelles spirituelles, comme les appelle Saint Basile, comment pouvez-vous vous en passer vous qui étes logez au milieu des piéges que le Demon tend à tous les hommes, & qui avez devant les yeux les amorces de toutes sortes de pechez. Vous dites que vous étes une personne fort délicate accoûtumée à l'abondance & aux délices, que vous ne pouvez plus vous passer des douceurs & des commoditez de la vie, bien-loin de pouvoir vous résoudre à mortifier & à tourmenter vôtre corps, mais si vous ne pouvez pas vous y résoudre, comment est-ce que vous pourrez vous sauver. Lorsque vous serez malade outre les douleurs du mal qui sont quelque-fois trés-aiguës, vous-vous résoudrez à un jeûne exact & fort penible, le medecin l'ordonne ainsi, vous prendrez des breuveges insupportables au goût, vous souffrirez qu'on vous pique, qu'on vous applique le bouton de feu, qu'on vous fasse des incisions profondes & douloureuses ; est-ce qu'on a plus de force & de résolution dans la maladie que quand on se porte bien; ou plû-tôt n'est-ce point qu'on fait beaucoup de cas de la santé, & qu'on ne se met gueres en peine de son salut : Si l'on contoit l'amitié de Dieu pour quelque chose, si nôtre ame nous étoit à peu-prés aussi chere que nôtre corps, si nous craigniōs autant d'être danné que nous craignons de mou-

rir, que nous ſerions forts, que nous ſerions généreux contre nous-mêmes; que nôtre délicateſſe, que nos infirmitez ſeroient de foibles prétextes, pour arrêter nôtre ferveur!

Nous avons fait ees jours paſſez en cette Egliſe la féte d'un jeune Prince, c'eſt le Bien-heureux Louis de Gonzague, qui avant méme que d'entrer dans la religion, dés l'âge de quatorze-à-quinze ans ne quittoit jamais de linge qu'il ne fût teint de ſon ſang, qui tous les jours prenoit la diſcipline juſqu'à trois fois, qui faute de cilice s'appliquoit les molettes de ſes éperons ſur la chair nuë, qui étoit quelquefois à genou cinq où ſix heures de ſuitte, & qui pratiquoit une ſi rigoureuſe abſtinence, qu'il ſe contenta long-tems d'un ſeul œuf pour châque jour, cependant il avoit été élevé trés mollement, & de plus il avoit fort peu de ſanté. Outre cela il étoit ſi innocent qu'on ne croit pas qu'en toute ſa vie il ait peché veniellement une ſeule-fois de propos déliberé; enfin ſon corps étoit ſi peu incommode à ſon eſprit qu'il n'eût jamais ni penſée ni mouvement qui fût contraire à la pureté Angelique qu'il avoit voüée à la Sainte Vierge. On a remarqué que tous les Saints de quelque qualité, de quelque âge, même de quelque complexion qu'ils aient été, ſe ſont ſentis portez à ces exercices de mortification; qu'il en ſont devenus avides dés-le moment que Dieu a commencé à les éclairer. Il ſemble que la grace demande comme naturellement ce ſecours pour ſe conſerver & pour ſe fortifier, à peu prés comme la nature cherche les choſes agréables pour ſe maintenir. Mon Dieu que nous ſommes éloignez de cette ſainte diſpo-

sition ; si c'est là le chemin qu'il faut tenir pour aller au Ciel, que nous courons grand hazard de n'y avoir jamais d'entrée, & si nous y arrivons malgré nôtre négligence & nôtre peu de courage, qu'il y aura de distance en ce bien-heureux séjour entre nous & ces généreux serviteurs de JESUS-CHRIST. Cependant, Messieurs, ce ne sont là que les voyes qui ménent précisement au salut, pour parvenir à la sainteté il faut passer en des routes encore plus élevées. Le Sauveur du monde nous en a tracé deux bien differentes ; qui sont le repos de la vie solitaire & les fatigues de la vie Apostolique, la contemplation & l'action ; Saint Jean a été son Précurseur en l'une & en l'autre de ces deux voyes. C'est la seconde Partie.

C'est avec beaucoup de justice que Saint Jerôme dit que Saint Jean-Baptiste a été le Pére des solitaires ; mais il me semble que saint Grégoire de Nazianze n'a pas eu moins de raison de l'appeller l'enfant & le nourrisson de la solitude. *Solitudinis alumnum.* S. Pierre d'Alexandrie dans un ouvrage qui a été approuvé par le sixiéme Concile, asseûre que pour éviter la persecution qu'Herode faisoit aux petits enfans & qui s'étoit étenduë jusqu'à celui-ci à cause des merveilles qu'on publioit de sa naissance, Elizabeth le porta dans un desert de la Judée, qu'il n'avoit encore que six mois. Cedrenus & Nicephore deux des plus anciens historiographes Ecclesiastiques, ajoûtent que cette sainte Femme mourût environ le quarantiéme jour de sa fuite ; le petit Prophete demeura dans ce desert sous la conduite d'un Ange, qui prit soin de son éducation. Enfin l'Evangile nous

apprend que depuis ce tems-là jusqu'au jour qu'il se produisit pour prêcher la pénitence, il n'abandonna jamais sa solitude. *Et erat puer in desertis usque in diem ostensionis suæ.*

Bien davantage durant tout cét espace qui fut d'environ trente-ans, Saint Chrisostôme dit, qu'il ne vit jamais personne, & qu'il ne fut vû de personne. Ce qu'il y a de plus-admirable en ceci, c'est qu'il n'ignoroit pas que Jesus-Christ vivoit en ce même-tems, il ne fut point tenté de l'aller chercher pour avoir le plaisir de joüir de son entretien & de sa présence. Il me semble, Messieurs, que c'est là une preuve d'une vertu merveilleusement solide, qui demeure inviolablement attachée aux ordres de Dieu, qui est incapable de prendre le change, sous quelque prétexte, que ce soit, qui aime-mieux croire que voir, & qui préfere la croix & la mortification aux délices même les plus-saintes & les plus spirituelles. En effet lorsque le Sauveur vint au Jourdain pour recevoir le Baptême, Saint Jean déclara qu'il ne l'avoit jamais vû, mais que Dieu lui avoit donné une marque pour le reconnoître, c'est qu'il avoit apperçeu le Saint Esprit qui descendoit sur sa teste, sous la forme d'une colombe. *Et ego nesciebam eum, sed qui misit me baptizare in aquâ ille mihi dixit: Super quem videris Spiritum descendentem & manentem super eum, hic est qui baptizat in Spiritu Sancto.*

Mais quelle fut l'occupation de ce solitaire durant un si grand nombre d'années? durant tout ce tems-là il fut applique à la priére, dit Origene, & s'entretint avec les Anges. Il est certain qu'il

eut de grandes communications avec Dieu, puisqu'étant entré enfant dans le desert, & en un âge qu'il ne savoit pas encore parler, il en sortit le plus éclairé de tous les Prophetes, le plus éloquent des Prédicateurs, & le maître des Docteurs mêmes de la loi. Il faut nécessairement que toutes ces connoissances lui aient été inspirées, qu'il les ait puisées dans le sein de Dieu, qu'elles soient le fruit de la haute contemplation, où il a été élevé. Mais il faut enfin renoncer à ce repos pour entrer dans une voie plus penible, il est tems de commencer une vie d'Apôtre; & de devancer le Fils de Dieu qui se dispose à sortir de sa retraitte de Nazaret, pour annoncer aux Juifs le Roiaume de son Pére. Saint Iean n'eut pas plû-tôt connû qu'il étoit appellé à cét emploi, que sortant du fond de sa solitude, il parut tout-d'un-coup sur les rivages du Jourdain, & les fit retentir de ces paroles qui faisoient le sujet de tous ses discours: *Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum Dei.* Hâtez, vous de faire penitence, car voici le tems que Dieu doit regner parmi les hommes. Ce fut sans doute une grande surprise pour tous ces peuples, de voir ce Prophete dont on n'avoit jamais entendu parler, & de le voir tout halé, tout extenué de jeûnes, révêtu d'un affreux cilice, & prêchant à haute voix ce qu'il pratiquoit lui-même avec tant de rigueur.

Au reste, on ne vit jamais zele ni plus-ardent, ni plus ferme, ni plus-efficace, ni plus-desinteressé que le sien. Il parcourut en peu de tems toutes les contrées qui sont arrosées par le fleuve du Jourdain, & il n'y eut personne en une si grande étenduë de pais, qu'il n'instruisît de ses devoirs, & qu'il

ne bâtizât de sa main. Sa fermeté parût dans la maniére haute & généreuse, dont il attaqua la fierté des Pharisiens, & dans les réproches qu'il ne cessoit de faire au Roi Herodes, au sujet du commerce incestueux qu'il avoit avec la femme de son frére. Le succés de ses travaux fut si grand, que non-seulement tous les habitans de Jerusalem, mais encore toute la Judée & plusieurs autres peuples des environs furent touchez par ses discours, & reçeurent son bâtéme, aprés avoir confessé à ses piés les desordres de leur vie: *Et baptizabantur ab eo in Iordane confitentes peccata sua.* Les Soldats, les Publicains, les Pharisiens mêmes; tout fut ébranlé, tout se rendit à la force de son zele. Mais qu'il est pur ce zele, qu'il est sincere, qu'il est desinteressé. Ce n'est point pour se faire connoître, Chrétiens Auditeurs, que nôtre Saint vient prêcher les Juifs, ce n'est que pour faire connoître le Sauveur du monde. Dés que Jesus-Christ commence à se faire voir, Jean-Baptiste déclare franchement qu'il n'est que son Précurseur, que c'est à Jesus de donner le saint Esprit, & d'effacer les pechez par un bâtéme bien plus excellent que le sien. Deplus, il invite tous ses Disciples à écouter ce nouveau maître, il les porte, il les engage à s'attacher à lui comme à la source de toute sience & de toute sainteté. Enfin il publie hautement que cét homme est veritablement le Fils de Dieu: *Testimonium perhibuit quia est Filius Dei.* S. Pierre lui rendit depuis un semblable témoignage, & vous savez qu'il en fut recompensé sur l'heure, & par la puissance souveraine qui lui fut donnée sur toute l'Eglise. Mais outre que Saint Jean l'avoit prévenu,

outre que la confession du Précurseur avoit été publique, & que l'autre ne se fit qu'en présence de quelques Apôtres, Saint Iean reconnut Jesus-Christ pour le Fils de Dieu, lors qu'on lui offroit de le reconnoitre lui-même pour le Messie, lorsque tout le monde étoit persuadé qu'il l'étoit effectivement, & qu'on le pressoit de ne refuser pas cét honneur. On peut dire que jamais homme ne fit tant d'honneur à Jesus-Christ que Saint Ieán lui en fit en cette rencontre. Car ce Saint aiant des qualitez qui faisoient croire aux hommes qu'il étoit le liberateur, des qualitez qui remplissoient toute l'idée qu'on avoit conçeüe de l'homme-Dieu, de combien réaussa-t il cette idée lors-qu'il fit entendre que tout grand qu'il leur avoit parû, cependant il n'étoit que la voix de celui qu'ils attendoient, & qu'il n'étoit pas digne de délier la courroie de ses souliers. Voilà, Chrêtiens Auditeurs, comment il travailloit uniquement pour celui qui l'avoit envoyé, & comment il faisoit servir sa propre gloire à la gloire de son maitre. Tout le fruit qu'il tira pour lui même de ses travaux Apostoliques, ce fut la prison & la mort qu'Herodes lui fit souffrir en haine de la verité. Il ne lui manquoit plus que cette glorieuse avanture, pour méritér toutes les couronnes, tous les titres d'honneur que l'Eglise peut donner aux divers Saints qu'elle honore de Docteur, de Vierge, d'Anacorete, d'Apôtre, de Prophete, de Martir : Mais surtout il acheva par-là de remplir sa principale fonction, qui étoit celle de Précurseur en mourant pour Jesus Christ, en mourant quelque tems avant que Jesus-Christ mourût pour nous.

Je finis, Messieurs, par une réflexion pareille à celle que j'ai déja faite sur la premiére partie de ce discours : J'ai dit qu'on pouvoit être penitent sans être innocent, quoi que l'innocence ne puisse pas subsister long-tems sans le secours de la penitence. Je dis de même qu'on peut se santifier par la voie de la contemplation, sans entrer dans celle de l'action, mais qu'on ne peut pas même se sauver en agissant, si l'on abandonne entiérement la retraitte. Ouï, Chrêtiens Auditers, le zéle méme devient pernicieux, il devient funeste à ceux qui s'y laissent trop emporter, & qui n'en interrompent pas quelque-fois les penibles occupations. Il est bon de faire des courses sur l'ennemi du genre humain, & de lui enlever le plus d'ames qu'il est possible, mais il faut que ce soit, pour ainsi dire, à l'abri & comme sous le canon d'une place de seûreté, où l'on se retire de tems en tems pour se rafraîchir, & où l'on se vienne mettre à couvert des traits du Démon, lors-qu'il arrive qu'il nous reduit nous-mêmes à nous défendre.

Mais si l'air du monde est contagieux à ceux qui y sont portez par l'esprit de Dieu, à ceux qui ne le voient qu'à dessein de le combattre & de le santifier ; Quelle seûreté peut-il y avoir pour ceux qui le fréquentent pour l'imiter, pour prendre part à tous ses plaisirs, pour étudier ses maximes & pour les suivre ? Le commerce du monde est dangereux pour les hommes Apôstoliques, comment est-ce que les gens-du-monde même pourront s'y sauver. Et quand je parle du monde, je ne prêtens pas le borner à certaines personnes ou nobles ou opulentes qui vivent dans l'oisiveté &

dans les délices, que le luxe & l'orgueil accompagnent presque par tout, outre ce grand monde qui n'est ouvert qu'à peu de personnes, il y a dans chaque condition un monde à fuir, lequel est composé de ceux de cette même condition, qui ont le moins de pieté, le moins de sentiment des choses de Dieu, qui aiment le plaisir, en un-mot qui dans leur conduite suivent à proportion les mêmes regles que ceux du grand monde, comme il arrive quelque-fois que dans de petits états, on se gouverne par les mêmes loix qu'on observe dans les plus grandes monarchies. Or je dis, Messieurs, que non seulement il est mal-aisé de hanter ce monde & de ne se corrompre pas, mais je dis que de s'y plaire c'est une marque infaillible qu'on est déja corrompu : *Si delectat te mundus*, dit le grand Saint Augustin, *immundus es. Recedite, recedite; exite inde, pollutum nolite tangere, exite de medio ejus*. C'est Dieu-même, Chrêtiens, qui par le Prophete Isaïe nous donne un avis si pressant : Retirez-vous, retirez-vous au plû-tôt, éloignez-vous promptement d'un lieu si suspect, fuïez une si grande corruption, ne vous engagez point au milieu d'un peuple si soüillé; *Pollutum nolite tangere, exite de medio ejus.* Je sai que cette retraitte fait peur à la plû-part des gens, mais je sai aussi que quand on en a une-fois goûté les douceurs, on la quitte avec plus de peine qu'on ne l'avoit embrassée; je sai que ceux qui en jouissent croient faire un grand sacrifice à Dieu quand ils en sortent pour aller travailler à sa gloire. Saint Grégoire de Nazianze y trouvoit de si grands charmes, qu'il dit lui-même que ç'avoit été par cette seule raison

qu'il avoit témoigné tant de repugnance à accepter l'Episcopat, Saint Bernard au milieu des plus-florissantes Cours de l'Europe, quoi-qu'il y receût plus d'honneur qu'il n'en faudroit, pour satisfaire la vanité du plus ambitieux homme du monde, ne cessoit de soûpirer pour les forêts de Clairvaux: C'est dans ce sentiment qu'il disoit souvent ces belles paroles ; O bien-heureuse solitude, ô mon unique felicité! je ne trouve par-tout ailleurs que des épines & de l'amertume, vous seule me rendez heureux dés-ici-bas! *O beata solitudo! ô sola beatitudo!* mais ne m'en croyez pas ; n'en croyez pas même ces grans Saints, dont je vous produis le témoignage ; éclaircissez-vous par vous-mêmes de la verité, condannez vous pour quelque tems à ne sortir de vôtre maison, que lors-que la nécessité des affaires, ou les devoirs de piété vous y contraindront, emploiez le loisir que vous donniez auparavant au jeu, & aux entretiens inutiles, employez, dis-je, ce loisir, à vous entrenir avec Dieu de vos affaires les plus-importantes, à rappeller en vôtre memoire les desordres de vôtre vie, les dangers que vous avez courus, les graces que Dieu vous a faites. Examinez un peu la solidité, ou la vanité des biens que vous avez aimez, que vous avez recherchez, que vous avez possedez, appliquez-vous un peu à la lecture de ces livres de piété qui sont remplis d'onction, qui parlent au cœur, comme des Evangiles, de l'Imitation de Jesus-Christ, de la Vie Devote de saint François de Sales. Je ne dis pas seulement que vous appercevrez bien-tôt un grand changement en vos mœurs, que vous verrez diminuër le nombre & la

griéveté de vos fautes, que vous commencerez à découvrir le chemin du Ciel, & à reconnoître combien jusqu'ici vous en avez été éloigné. Mais j'ose vous promettre que vous perdrez en peu de tems le goût de toutes les autres douceurs, que vous-vous repentirez de vous être privé si long-tems du plus-grand plaisir de la vie, que vous ne craindrez rien tant à l'avenir que d'être obligé de r'entrer dans le tumulte, & que vous ne desirerez plus rien au monde que de passer de ce repos temporel à celui de l'éternité, que je vous soûaitte.

Fin du second Volume.



